BALCANIA

VI

BUCAREST
MCMXLIII

www.cimec.ro

BALCANIA

VI

BUCAREST
MCMXLIII

www.cimec.ro

www.cimec.ro

LA PENINSULE BALKANIQUE ET LE PROBLÈME DES ÉTUDES COMPARÉES

Les recherches historiques et ethnographiques au sujet des peuples de la Péninsule Balkanique, malgré l'importante contribution des dernières années, ne sont guère avancées. L'histoire, l'ethnographie, le milieu et l'âme de l'homme balkanique sont encore insuffisamment connus. La muraille chinoise qui a séparé pendant tant de siècles l'Orient de l'Occident n'a pas encore été complètement abolie.

On a souvent dit et répété, d'après Henri Pirenne, que l'Islam a rompu l'unité économique et morale du monde. Au vrai, pour l'Europe, ce phénomène est beaucoup plus ancien. Pour en établir les origines, certains historiens remontent jusqu'à Dioclétien, dont la réforme administrative traçait déjà des limites entre l'Occident et l'Orient et investissait l'empereur d'un pouvoir absolu semblable à celui des despotes asiatiques. C'est pourquoi certains historiens ont appelé Dioclétien *„le premier sultan"*. La conquête turque n'a fait qu'approfondir la rupture. Le régime ottoman, qui s'appuyait à ses débuts sur des éléments mongols, a constitué pendant fort longtemps un système fermé, impénétrable. Au cours de longs siècles, les connaissances géographiques et ethnographiques que l'on avait en Occident sur la Péninsule Balkanique n'allaient pas au delà de ce que les écrivains et les géographes de l'antiquité nous avaient transmis. Ce n'est que plus tard, lorsque les puissances maritimes de l'économie occidentale (les compagnies vénitiennes, la compagnie britannique du Levant, etc.) eurent obtenu des privilèges de navigation et de commerce sur les mers du Sultan, que l'on vit paraître des récits de voyage et même des narrations historiques, tout à fait fantaisistes — *„des histoires absurdes et puériles"* comme dit Cantémir, profondément indigné. On lisait à ce moment en Occident

www.cimec.ro

des récits d'événements du XVII-e siècle concernant l'Empire Ottoman, comme on avait lu, en 1300, les aventures de Marco Polo en Chine !

Mais rien n'illustre mieux l'imprécision des connaissances sur la Péninsule des Balkans que l'historique même de son nom. „Balkan" est un mot turc qui signifie *montagne*. C'est ainsi que les Turcs appelèrent la chaîne de montagnes que l'antiquité avait connue sous le nom de *Haemus*. Un regard sur la carte nous montre que les Balkans, avec toutes leurs ramifications, couvrent à peine une petite région septentrionale, fort insignifiante par rapport à la superficie totale de la Péninsule. Comparés à la masse archaïque du massif thrace, qui groupe autour de lui des éléments géologiques et géographiques essentiels — le Rhodope, les Alpes Dinariques, l'Olympe et le Pinde — les Balkans nous apparaissent comme un pli secondaire, tant au point de vue de l'ancienneté qu'à celui de l'altitude. Bref, ils ne caractérisent point le relief de la Péninsule. Ces monts arides, aux abîmes sombres et farouches, aux rochers abrupts et menaçants font un vif contraste avec les sites riants et ensoleillés des régions occidentales ou méridionales, de l'Adriatique, de la mer Egée et de la Propontide.

Ceux qui ont parcouru, à l'est du Vardar, les vignobles et les champs de roses de l'acienne Thrace — dont les croyances ont nourri le théâtre et la musique de l'Hellade et la pensée de Platon ; ceux qui sont descendus en caravanes dans l'antique Bérœa, aux hommes dévots et sages, où Saint Paul a gagné la plus grande des batailles de l'esprit — décisive pour le triomphe du Nazaréen ; ceux qui ont erré sur la côte dalmate, habitée par des populations guerrières, au caractère chevaleresque et généreux (qui ont donné à Rome tant d'empereurs et de dignitaires) ; ceux qui ont contemplé les forêts d'orangers, de lauriers et de cyprès qui couronnent Raguse ; ceux qui ont gravi, parmi les oliviers, les sentiers de l'Olympe, vers le Panthéon hellénique ou vers le Pinde hanté par le souvenir des pasteurs et des rhapsodes d'Homère, ou bien vers le Parnasse d'Appollon et des Muses, ceux-là ne comprendront jamais comment la science moderne ait pu accepter pour ces régions une dénomination si injuste.

L'erreur de cette dénomination est due aux cartes et aux descriptions géographiques de l'antiquité. Pendant des siècles, elles ont été la seule source d'information. Dans tous ces ouvrages anciens, on est frappé, de prime abord, par une gigantesque paroi montagneuse qui parcourt la Péninsule de l'Est à l'Ouest, de la

www.cimec.ro

Mer Noire aux Alpes. Cette paroi séparait les régions du Sud — la Grèce, la Macédoine, la Thrace — des régions septentrionales, que les Grecs considéraient comme inhospitalières, aux neiges abondantes, aux froids excessifs, habitées par les Barbares. Il y avait là une sorte de barrière infranchissable qui séparait deux mondes ; „personne ne s'aventurait sans horreur au delà de ces hauteurs". (J. Cvijić, *La Peninsule Balk.* p. 2).

Cette chaîne mythologique paraît tellement gigantesque sur les cartes de l'époque de Strabon et de Ptolémée, que les géographes de la Renaissance, se servant des cartes de l'antiquité, l'ont appelée — ne pouvant le vérifier sur place — *Catena Mundi* ou *Catena del Mondo*[1]. Au commencement du XIX-e siècle, les géographes ont continué à l'appeler la *Chaîne Centrale.* Même plus tard, lorsque les accidents du relief européen avaient été sérieusement étudiés et la nomenclature classique remplacée par une nomenclature moderne ou nationale, les cartographes ont continué à dessiner sur les cartes de la Péninsule une chaîne centrale très importante. Ce n'est qu'au milieu du XIX-e siècle, après le voyage d'Ami Boué, que l'on s'est rendu compte que cette grande paroi centrale n'existait pas et que, par contre, la Péninsule était coupée du Nord au Sud par de nombreuses vallées et surtout par la grande dépression Morava-Vardar. (C'est là que passe aujourd'hui, la voie ferrée Belgrade-Salonique). Mais il a fallu beaucoup de temps avant que les cartographes eussent fait leur profit de cette découverte.

C'est de cette fausse image d'une chaîne centrale que provient l'erreur du nom. En effet, au commencement du XIX-e siècle, sous l'influence des idées de Humboldt et de Ritter, on a manifesté la tendance à remplacer, dans l'étude du globe, les divisions politiques ou historiques par des divisions géographiques. De grandes modifications dans la nomenclature s'ensuivirent. Par conséquent, on préféra les dénominations qui correspondaient aux principaux caractères géographiques — comme, par exemple, les chaînes montagneuses. C'est en s'inspirant de cette fausse conception au sujet de la „chaîne centrale" — acceptée encore au commencement du XIX-e siècle, — qu'Adolphe Zeune a écrit pour la première fois, en 1808 „Haemushalbinsel".

Sous l'influence des nouvelles recherches certains savants allemands (tels que Theodor Fischer, H. Wagner etc.) ont proposé,

[1] Pour l'évolution du nom, nous avons suivi l'exposé de J. Cvijić. *La Péninsule balkanique*, 1918 pp. 2—6. *Introduction.*

www.cimec.ro

ces derniers temps, un terme général : la Péninsule Sud-Est européenne. Nous avouons cependant, malgré notre critique et nos réserves, qu'un changement de nom nous paraît presque impossible. C'est que la dénomination donnée au commencement du siècle passé, à une époque d'importantes transformations historiques dans la Péninsule, est si généralement admise que l'on ne pourrait guère la remplacer. Si cependant un „conclave" était un jour à même d'envisager un changement, nous ne comprendrions point l'intérêt réel d'un nom aussi vague et anonyme que celui qui ne s'en tiendrait qu'aux points cardinaux. S'il s'agissait de trouver un autre nom, c'est à l'ancienne dénomination que nous pourrions revenir, car il serait infiniment plus logique que le nom de „Massif Thrace" — par lequel les géographes indiquent la partie centrale de la Péninsule qui en est aussi la plus ancienne au point de vue géologique — soit appliqué à la Péninsule tout entière. Il serait le plus caractéristique, non seulement du point de vue géographique, mais aussi du point de vue historique et ethnographique. C'est une vérité aujourd'hui établie par la science objective, que le fond racial, le substratum, de la population balkanique est thraco-illyrien. En disant „la Péninsule Thrace", d'après la plus ancienne population qui en ait fixé les caractères humains, nous appliquerions une méthode suivie dans l'appellation d'autres grandes unités européennes, telles que la péninsule Italique, Ibérique, Scandinave ou l'archipel Britanique. Mais cette solution pourrait provoquer le proteste des savants grecs. S'il est vrai que les Thraces ont disposé d'une grande surface territoriale et de la force du nombre, il est non moins vrai que l'Héllade a donné à la Péninsule les éléments essentiels de son unité spirituelle. En conclusion, il ne fait pas de doute que le terme *Péninsule Balkanique* restera. (D'ailleurs on a invoqué que le terme „Péninsule Montagneuse" répondrait à la réalité géographique de cette péninsule, la plus montagneuse de toutes les péninsules européennes).

Après l'écroulement de la domination turque et la constitution des états nationaux, on s'attendait à un grand progrès des recherches scientifiques dans la Péninsule des Balkans. Malheureusement, il n'en fut rien. La délimitation des nouveaux états s'est effectuée selon la conception absolue que l'Europe occidentale se faisait des frontières ; mais on a oublié que l'Espagne, l'Angleterre, la France et l'Italie forment des „unités" naturelles, qui ont favorisé de bonne heure la formation d'états

www.cimec.ro

nationaux. On a oublié encore qu'à la constitution de ces états ont contribué, outre de puissantes frontières naturelles, certaines conditions qui leur assuraient une indépendance économique. On n'a pas tenu compte du fait que la Péninsule des Balkans représente, dans son ensemble, une unité géo-économique, ayant ses lois naturelles de compensation et d'équilibre, qui n'ont jamais permis, dans le passé, des frontières intérieures étanches, comme celle qui séparent les états occidentaux. Enfin, on a mésestimé le fond racial, la communauté de la culture et de la civilisation, l'indivision de ses richesses naturelles — bref, ce qui fait des peuples de la Péninsule une grande famille humaine. Pour mieux connaître ces réalités, *la méthode comparée* nous paraît indispensable. Examinons de plus près le problème de la méthode, car vu son importance, il vient en tête de notre plan de travail.

La Péninsule Balkanique [1] présente une composition ethnique d'une variété sans pareille en Europe et même dans le reste du monde. Des couches albanaises, aroumaines et slaves qui s'étendent jusqu'au coeur de la Grèce ; une immigration grecque à travers la Thrace, la Macédoine et l'Epire jusque dans l'Albanie méridionale et le long de toutes les côtes ; des infiltrations bulgares dans les plaines de Valachie et des infiltrations roumaines jusque dans les vallées des Balkans et au centre de la vieille Serbie ; ce ne sont là que quelques-uns des aspects de cette mosaïque de races que l'on rencontre aujourd'hui dans la Péninsule. Dans certaines régions — comme par exemple en Albanie et en Macédoine — on trouve, les uns à côté des autres, des villages slaves, grecs, aroumains, albanais et turcs.

La position géographique de la Péninsule Balkanique suffit à expliquer cette diversité de races. Largement ouverte au Nord sur les plaines de l'Europe Centrale et par la Mer Noire sur la Russie méridionale ; séparée de l'Italie par une mer étroite et liée à l'Asie Mineure par les îles de la mer Egée et ses détroits, elle offre, de tous côtés, des voies d'accès faciles. Il n'est donc pas étonnant que tant de civilisations et de races de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Sud se soient donné rendez-vous sur son sol. Elle est en effet, comme on l'a très bien dit, „un corps géographique et géologique intermédiaire entre l'Europe et l'Asie". L'ancienneté des croisements des peuples remonte aux temps de la préhistoire ; ces croisements constituent une caractéristique permanente, renouvelée d'âge en âge, des régions balkaniques.

[1] Cf. *Balcania*, vol. I, 1938, pp. III—VII, Avant-propos.

www.cimec.ro

En outre, certains facteurs géographiques intérieurs ont empêché, à leur tour, les peuples des Balkans de conserver dans des limites précises leur individualité ethnique. L'histoire et les conditions économiques ont contribué également à favoriser un intense mouvement d'échanges, accompagné de déplacements massifs et répétés de la population qui allait d'une région à l'autre. Tous les peuples de la Péninsule ont été, au cours des âges, entraînés dans ce mouvement général. Rappelons, en particulier, quelques-uns des moments caractéristiques où l'ancienneté, l'intensité et la diversité des croisements de races et de civilisations dans cette partie de l'Europe se sont manifestées.

Willamowitz, par exemple, affirme que la première fusion des clans grecs avec les clans thraco-illyriens a eu lieu, dans la vallée de la Morava, dès l'époque pré-hellénique. Plus tard, après la pénétration des Grecs dans l'Hellade, s'est produite cette „diaspora", grâce à laquelle l'influence grecque s'est infiltrée, le long des rivages de la Méditerranée, vers le Pont Euxin et le Danube. La conquête romaine a provoqué, à son tour, de nouveaux déplacements ethniques et un rapide mouvement d'assimilation de la population thraco-illyrienne. La période des invasions et celle de l'empire byzantin est caractérisée, comme on l'a dit, par un véritable „chaos ethnique". Le flot slave noie la Thrace, la Macédoine, l'Epire, la Thessalie et la Grèce tout entière, jusqu'au Péloponnèse ; à l'ouest, il recouvre presque toute la surface de la Péninsule jusqu'au rivage de l'Adriatique. La population romane et une notable partie des tribus illyriennes fortement romanisées se perdent, peu à peu, dans la mer slave ; en Albanie proprement dite et en Grèce, au contraire, le mouvement de dénationalisation se développe en sens inverse. Ce sont les Slaves qui s'hellénisent et s'albanisent, par étapes, dans des conditions semblables à celles où les populations romanes et albanaises s'étaient slavisées. Au XIV-e siècle, il y avait encore en Grèce des groupes slaves non-assimilés, tandis qu'en Albanie, surtout le long de la côte, des îlots slaves ont résisté jusqu'au XIX-e siècle.

Mais l'expansion roumaine est encore plus caractéristique. Au Moyen-Age, et même plus tard, nous trouvons une population roumaine en Dalmatie, en Croatie, en Epire, en Thessalie (Grande Valachie) et en Etolie (Petite Valachie), puis dans les environs de Pryzrend, dans les Balkans (la Valachie des Asséniides) et au Nord-Est des Balkans ; au XIII-e siècle, ils sont mentionnés en

www.cimec.ro

Thrace. Dans les régions du Sud et surtout dans les pays grecs, le chaos augmente toujours, à cause des grandes migrations albanaises ; on retrouve les traces de ces dernières jusque dans le Péloponnèse. Mais, à partir de la fin du XIV-e siècle, l'hellénisme avance de nouveau victorieusement vers le Nord, assimilant des masses d'Albanais et d'Aroumains. Et ce processus a continué jusqu'à nos jours. Après l'invasion turque, d'autres tribus albanaises descendent des montagnes et pénètrent profondément dans la masse des populations serbes. On trouvait encore des groupes importants de ces Albanais, en 1878, dans la région de Laskovać, à 200 km. de leur patrie, et au Nord de Vranje. Dans le Pester, près de Sjenica, ils se sont maintenus jusqu'à la guerre balkanique de 1912.

Au temps de la domination turque, les migrations d'une région à l'autre de la Péninsule ont continué à une cadence rapide. Les causes de ces déplacements étaient très variées. Parfois, c'était une répression sanglante ou une guerre qui déclanchait le mouvement. Les persécutions ont provoqué, dans certaines provinces, le passage en masse à l'islamisme des populations menacées. Mais l'aspect ethnique de la Péninsule a été modifié encore davantage au temps de la domination turque, par d'importants courants venus d'Asie-Mineure. A côté d'une nombreuse population de pasteurs turcs venant d'Asie et établie dans les vallées orientales des Balkans, au Rhodope, à Pirin et en Macédoine, on mentionne des groupes notables de population syriaques et arméniennes. Cependant, c'est en Bulgarie proprement dite que le brassage a été le plus intense. On trouve, superposé au vieux fond thraco-romain, un mélange slavo-touranien, avec des Bulgares, des Pétchénègues et des Coumans, au milieu desquels se sont fondus, du Moyen-Age à nos jours, un nombre important de Roumains, de Grecs, d'Arméniens, d'Albanais etc.

Ces indications illustrent sommairement combien ont été anciens et intenses les croisements de races et de civilisations dans la Péninsule Balkanique. Les régions du plus fort brassage ont été naturellement la Macédoine et l'Epire. Un exemple typique des mélanges de populations qui caractérisaient la péninsule à la fin du Moyen-Age nous est fourni par le cas du voïvode Ivanco, qui a occupé, en l'an 1400, la ville d'Arta ; à son propos la chronique rappelle qu'il était de race *„serbo-albano-bulgaro-valaque"*. Il ne faut donc s'étonner qu'aujourd'hui en-

www.cimec.ro

core, dans certaines régions, en Epire, en Thessalie, en Macédoine, dans la „Banovine" du Vardar et en Albanie, la variété ethnique soit telle qu'elle entraîne diverses formes de bilinguisme. Chacun peut, par conséquent, se rendre compte combien, dans ces conditions, les échanges d'influences d'un peuple à un autre ont dû être considérables, et avec quelle facilité les éléments de civilisation et de culture ont passé de l'un à l'autre. Mais des traits communs se sont également développés par le fait que, des siècles durant, sous la domination romaine, byzantine ou turque, les divers peuples balkaniques ont été englobés dans le même système politique, soumis aux mêmes conditions politiques et administratives, économiques et religieuses. Le régime turc, en particulier, utilisant surtout l'influence spirituelle de l'Eglise orientale, a exercé une puissante action unificatrice.

De toutes ces observations, il résulte pour l'homme de science cette vérité : on ne saurait étudier séparément la vie d'un peuple balkanique. Elle se présente aux investigateurs, dans tous les domaines, comme un ensemble de cercles qui s'entrecoupent mais qui ont des arcs communs. La vie de ces peuples, indivisible au cours des siècles, doit être étudiée aujourd'hui encore selon une méthode commune. Il s'ensuit qu'une large coopération intellectuelle est nécessaire pour mener à bien l'oeuvre d'investigation et de découverte. De l'ensemble de ces travaux et recherches s'est dégagé un nouveau système scientifique dont nous venons d'esquisser les buts et la méthode. Déterminé dans ses recherches par les bornes que lui fixent la géographie et l'histoire, la balkanologie cherche à établir les lois et les circonstances caractéristiques sous l'action desquelles s'est développée de siècle en siècle, la vie des peuples balkaniques dans son ensemble aussi bien que dans les parties. Elle suppose l'application stricte des méthodes de comparaison dans tous les domaines, en historiographie comme en philologie, en ethnographie comme dans le folklore, dans l'art comme dans les sciences sociales et économiques. Malheureusement, jusqu'à présent ces méthodes n'ont pu être appliquées que dans une faible mesure dans la Péninsule, car les frontières que l'on assigna aux peuples balkaniques rompirent l'unité économique et spirituelle de la péninsule. Il s'ensuivit que chaque *partie* voulut dominer le *tout*. Les petites nations balkaniques s'engagèrent dans de grandes actions impérialistes qui se sont réclamées du mythe de la nation prédestinée. Il y eut ainsi un impérialisme grec, qui a

www.cimec.ro

poursuivi obstinément une reconstitution de l'Empire byzantin, un impérialisme bulgare, nourri du souvenir de l'empire du Moyen-Age, s'appuyant sur des forces militaires aussi sérieuses que fanatiques. Cet impérialisme, d'un caractère plus violent que celui des Grecs poussa les peuples de la Péninsule à s'entre-déchirer. Enfin, il y eut un impérialisme serbe (influencé lui aussi de grands souvenirs du Moyen-Age) qui s'exprime par le nom même que prit l'état serbe après 1919, — car on ne disait plus „Le royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes", mais la Yougo-Slavie, ce qui laissait entrevoir le projet d'ailleurs avoué, d'une fusion avec les Bulgares et d'une expansion allant de l'Adriatique jusqu'à Salonique et à la Mer Egée.

Mais, pourquoi ne pas l'avouer? Il y eut aussi un tressaillement impérialiste roumain. Nous avons publié, il y a quelques années, le mémoire adressé à Napoléon III par un groupe de Macédo-Roumains, soutenus par Anastasie Panu, le *caïmacam* de Moldavie. Ce mémoire suggérait à l'empereur la création d'un état latin dans la Péninsule, soutenu à l'intérieur, par les Macédo-Roumains et à l'extérieur, appuyé par la France !

Le choc des tendances impérialistes transforma la Péninsule, selon le mot très juste d'Albert Kutzbach, en un brasier de l'Europe : luttes farouches pour la dénationalisation des éléments allogènes suivies de guerres acharnées.

Les recherches scientifiques chez les peuples balkaniques emprisonnés dans des compartiments nationaux, n'ont pas échappé à l'influence néfaste de ces antagonismes politiques ; l'historiographie, tout particulièrement, leur a payé un lourd tribut car, à part quelques honorables exceptions, elle est devenue un instrument des velléités de l'expansion politique.

Par bonheur, la science occidentale est demeurée objective. L'intérêt suscité par le livre de Thunmann en 1774 a provoqué un puissant courant de recherches, surtout dans le domaine linguistique. Ce courant a continué à se développer par la participation de certaines grandes personnalités, comme par exemple Kopitar, Miklosich, Jireček, Gustav Meyer, Weigand et, plus près de nous, le savant Sanfeld, décédé l'année dernière, auteur du premier ouvrage appliquant méthodiquement au domaine linguistique ce que Kopitar et Miklosich avaient à peine entrevu.

La science roumaine, disons-le, en laissant toute modestie de côté, a le mérite d'avoir été la première qui se soit adonnée avec une vraie vocation à ce genre d'études. N'oublions pas que

www.cimec.ro

parmi les premiers dictionnaires parallèles parus dans le monde entier, se trouvent ceux de Cavalioti et de Daniel — les chefs du mouvement intellectuel de Moschopolis —, le premier en trois langues, le second en quatre. Nos pensées se dirigent pieusement vers Hașdeu, Philippide et Ovide Densușianu, qui ont contribué à augmenter le prestige de la science roumaine. Parmi les historiens décédés, l'oeuvre de N. Iorga reste, à côté de celle de Jireček, l'une des plus importantes. Personne n'a su voir plus clairement que lui l'histoire de la Péninsule comme un ensemble historique.

En appliquant la méthode préconisée plus haut aux recherches historiques sur la Péninsule des Balkans, nous entreprendrons dans le cadre de notre Institut une nouvelle synthèse historique de l'humanité du Sud-Est. Elle ne comprendra, certainement pas, de nouveaux traités d'histoire des Serbes, des Bulgares, des Turcs, des Albanais etc., mais elle embrassera les faits et les phénomènes qui intéressent le développement historique de toute la communauté balkanique.

En grandes lignes, notre plan de travail sera le suivant : nous examinerons dans le chapitre introductif — le phénomène thraco-illyrien, *le substratum* qui se trouve — en doses plus ou moins fortes — à la base de tous les peuples balkaniques. Jacques Ancel dit quelque part que l'étonnante unité du folklore balkanique, qui a survécu à la domination byzantine, slave et turque, vient de ce fonds de l'ancienne civilisation thrace, qui déjà à l'âge de bronze est caractéristique pour l'ensemble du monde carpatho-balkanique — ainsi que l'ont prouvé les recherches de l'école roumaine de préhistoire et de protohistoire.

Un autre point de notre plan concerne l'hellénisme en tant que phénomène commun au monde balkanique de l'antiquité. *La symbiose des Hellènes et des Thraco-Illyres*, surtout dans les régions riveraines de la mer Egée, de l'Adriatique, du Pont Euxin et du Danube est encore peu étudiée. Nous montrerons comment de petits royaumes thraco-illyriens, ayant une économie agraire, doivent, en bonne partie, leur développement à cette symbiose avec les grands centres de la bourgeoisie hellénique, sources d'importants revenus pour les rois.

En outre, il y a lieu d'examiner l'association thraco-illyrienne et les effets de cette symbiose, depuis Sitalkès, roi des Odryses et allié des Athéniens, jusqu'aux rois de Macédoine et du Pont — de Lysimaque et Remaxos à Burebista. Bien des princes

www.cimec.ro

et des monarques ont des épouses, d'autres des mères venues de la cité hellène. Ovide est frappé par ce processus d'osmose ; il reproche amèrement à ses amis de Tomis d'avoir toléré que leur langue ait reçu tant d'éléments de la langue de nos ancêtres ; l'assemblé des citoyens de Dionysopolis proclame fièrement que c'est un de leurs concitoyens qui a conduit l'action diplomatique de Burebista ; nous connaissons également l'origine thrace d'un grand nombre de personnalités représentatives de la vie politique, intellectuelle et militaire de la Grèce. Selon Hyginos, Thésée, le fils de Mars, serait d'origine thrace et Clément d'Alexandrie dit le même chose d'Orphée. Les écrivains Antisthène et Hérodicos étaient aussi d'origine thrace et Démostène l'était par sa mère. Platon avoue qu'il écrit sous l'influence des conceptions religieuses des Thraces ; la tragédie grecque est née des rudiments de représentation dramatique provenant des mystères thraces ; la musique — son dieu en tête — passa aussi des Thraces aux Grecs.

La seconde partie de nos synthèses sera consacrée à la *romanité balkanique*. Son intensité, qui ne dépasse pas celle des régions carpathiques et danubiennes, fut cependant remarquable. En jugeant d'après l'admirable réseau de routes, le grand nombre de villes et leur organisation, les marchands et les relations qu'ils entretenaient soit avec l'Italie, soit avec l'Asie Mineure, nous montrerons la place importante que la Péninsule occupa dans l'Empire Romain, tant au point de vue militaire que financier. Les Illyriens et les Thraces étaient devenus des éléments prépondérants de la marine, ainsi que de l'armée de terre. Au cours de la première phase des invasions barbares, les corps d'armée recrutés parmi ces hommes vigoureux et courageux se sont distingués d'une façon toute particulière. Surtout dans les régions de la Mésie, de la Dardanie, et de la Dalmatie, s'est constituée une puissante élite militaire, dont les *pronunciamientos* auront un écho de plus en plus grand dans la vie politique de l'Etat romain. Ses chefs détiendront les hauts commandements, domineront effectivement les provinces et seront même élevés sur le pavois à la plus haute dignité de l'Empire. C'est en parlant de ces empereurs romains d'origine balkanique, que Sextius Aurelius Victor dit : „Quoique non cultivés, portant l'empreinte des misères du village et du camp, ils ont été très bons pour l'Etat". Il suffit de rappeler Aurélien, originaire de la Dacie Ripensis, Dioclétien, né près de Salone, Constantin le

www.cimec.ro

Grand, né comme sa mère (Ste. Hélène) à Naissus, pour se rendre compte du rôle important que la romanité balkanique a joué dans la vie politique et militaire de l'Empire Romain. Mais le nombre des personnalités représentatives d'origine balkanique était plus important. Rappelons en passant : Maximin, Galerius, Decius, Lucinius, Jovien, Valens, Valentinien I, Sextus Martinianus — qui sont tous nés, soit dans la vallée du Timoc, soit dans celle de la Morava, dans les environs de Nich ou près de Sofia. *Nous assistons, en effet, à une influence croissante du facteur balkanique dans l'Empire Romain.*

Dans le cadre de cette romanité orientale naît une vie militaire et politique très importante. La preuve en est que le plus grand nombre des empereurs cités ci-desuss passent la plus grande partie de leur vie dans des guerres pour la défense de la Pénisule. *Ils se battent et souvent meurent dans leur province natale.* Aurélien concentre pour la defense du Danube presque la moitié des forces militaires de l'Empire. Dioclétien fait de Salona sa résidence permanante, une véritable Rome des Balkans. Quant à Constantin le Grand que des nécessités militaires retiennent en Mésie, il avoue à ses amis : „Serdica est ma Rome". En même temps, la vie fuyait l'autre Rome, la vraie. Le centre politique et militaire du monde se déplaçait insensiblement vers la Péninsule Balkanique. Nous nous acheminons vers Byzance.

L'acuité de la crise que subissait l'unité romaine, l'importance de cette romanité daco-mésienne, son agitation entachée d'un puissant régionalisme ressortent clairement de l'action du célèbre aventurier Regillianus, contemporain de Gallien, qui, selon les sources contemporaines, prétendait descendre de Décébal. Deux siècles et demi après sa mort, le souvenir du grand roi dace était encore vivant dans ce monde de plus en plus dominé par les éléments militaires nés de l'amalgame daco-romain.

Nous étudierons également *l'influence décisive de l'empire byzantin* sur chaque peuple balkanique. Sur le plan de ses grandes actions militaires et politiques, *l'empire se présente plus d'une fois comme un grand groupement d'intérêts balkaniques*; d'autres fois, la décadence des institutions de l'empire constitue un danger pour les peuples des Balkans. Nous aurons, par conséquent, deux grandes catégories de faits à connaître qui engagent solidairement la vie de ces peuples selon qu'ils prennent position *pour* ou contre Byzance. Très souvent, les chefs des thèmes locaux représentent des intérêts régionaux et ethniques qu'ils affirment très

www.cimec.ro

catégoriquement. Les armées reflètent également cette solidarité des peuples et plus d'une fois le chroniqueur a soin d'énumérer consciencieusement tous les peuples qui, sous les étendards de la Rome orientale, participent à une grande entreprise militaire de l'empire.

Dans la seconde moitié du XI-e siècle, l'empire devient un fardeau chaque jour plus lourd. L'on assiste à l'affaiblissement de la cohésion sociale de Byzance qui ouvre dans un sens presque moderne un chemin aux „nationalités". La lutte devient de plus en plus dure : d'un côté, il y a Byzance, de l'autre, les nations non pas isolées, mais le plus souvent associées. Nous sommes en présence de véritables „ligues balkaniques" dont le souvenir a été conservé dans la littérature byzantine. Dans une épigramme du XIV-e siècle écrite contre les Romains, les Bulgares et les Albanais, l'écrivain Catrarès exprime sa profonde antipathie à l'égard du type imaginaire qui personnifie l'association balkanique :

Il est né Vlach,
Albanais d'aspect,
Et selon sa tenue,
Bulgaro-albano-vlach.

Plus tard, à cette trinité s'ajouteront les Serbes qui entrent également en lice dans la lutte contre Byzance : dorénavant il s'agira, comme nous l'avons rappelé tout-à-l'heure, d'un serbo-albano-bulgaro-vlach.

Cette période byzantine comprend également *le chapitre des invasions*, notamment celles qui marqueront toute l'évolution historique de l'humanité des Balkans, dans laquelle les envahisseurs finiront par s'intégrer. Dans ce sens, *le problème des Slaves du Sud* occupera une place de premier plan. Les Slaves, en effet, ont réussi mieux que les autres peuples nouveaux, à imprimer leur empreinte sur toute la Péninsule jusqu'au cœur du Péloponnèse.

Mais il ne faut pas exagérer cette influence, comme on l'a fait au XIX-e siècle sous la pression des intérêts politiques du *„panslavisme"*. Les recherches scientifiques ont suffisamment démontré — ces derniers temps — que les peuples migrateurs, en général, n'ont pas disposé d'une très grande force numérique. Ainsi, même les Slaves, qui ont pénétré dans la Péninsule Balkanique ont souffert, à leur tour, une puissante influence due au substratum thraco-illyrien, à la romanité et à l'hellénisme, à l'éducation

www.cimec.ro

politique et intelectuelle de Byzance, à l'ortodoxie, à la symbiose avec les Roumains balkaniques et, dernièrement, à l'Islam. Cette „balkanisation" des tribus slaves, qui ont échoué dans les diverses régions de la Péninsule, est due aussi aux facteurs biogéographiques — spécialement au relief. En effet, dans la diversité du relief balkanique, avec son grand nombre de petits „pays" (župa), les Slaves ont perdu leur unité et surtout cet esprit grégaire qui avait fait jadis leur force irrésistible. L'ancienne anarchie des tribus thraco-illyrienne s'est imprimée aussi à la couche slave. Cela explique les caractères si différenciés des Slaves balkaniques.

Les initiatives des Bulgares slavisés et des Serbes dans l'organisation étatique de même que leurs essais à grouper le monde balkanique en vue de se substituer à Byzance doivent être examinés en toute objectivité. On verra notamment à ce sujet combien erronée est la conception des historiens qui ont voulu voir dans les différents empires bulgares ou serbes des États nationaux dans le sens moderne du mot. Il en est d'ailleurs de même de la Hongrie de St. Etienne. En réalité nous avons à faire à ce genre d'association balkanique qui fait l'objet des satires du genre rappelé ci-dessus. Que les chefs de ces associations ne pensaient pas à un état national mais tout au contraire étaient hantés par l'idée d'un empire universel, les titres qu'ils se donnaient nous en sont une preuve ; le terme *Czar* chez les Bulgares qui vient de César ou Kralj, chez les Serbes, de Carolus Magnus expriment une ambition de fonder ou de succéder à un empire universel. Ainsi par exemple *Ionitza* s'intitule „czar des Vlachs et des Bulgares" précisément parce qu'il ne se considérait pas le souverain *d'une nation*, mais avait, tout au contraire, l'ambition de reconstituer l'ancienne unité impériale. Pour la même raison, Douchan prend lui aussi en 1346 le titre de „czar des Serbes et des Grecs". Notre revue aura à écarter des interprétations tendancieuses et à montrer le caractère inter-balkanique de ces initiatives de même que de celles appelées serbes ou roumaines. Ainsi il ne faudra pas ignorer le rôle joué par les groupes roumains des Balkans même dans le premier empire bulgare. Il est vrai que ses fondateurs ne témoignent pas dans leurs titres du caractère d'une pareille association, mais elle est dénoncée plus tard par Acominatos qui, parlant au XII-e siècle de la révolte des Asséniides déclare que Pierre et Assan poursuivaient l'union du gouvernement des Vlachs et des Bulgares, *comme elle avait existé*

www.cimec.ro

auparavant. Il est non moins exagéré de prétendre, comme on le fit chez nous, que tous les chefs et jusqu'au dernier soldat du mouvement de Thessalie ont été roumains. Bien que Vasilijevski — l'éditeur russe de Kekaumenos — ait été de l'avis qu'ils fussent tous Roumains, nous avons des raisons de croire que certains, comme par exemple Théodor Scribon Petastos ait été Grec. La chose est d'autant plus compréhensible que même à l'époque de la révolution bulgare, une partie de la population grecque s'est solidarisée avec la révolte des autres peuples s'insurgeant contre l'autorité impériale de Byzance. Des cas semblables ont été vus au temps des luttes entre l'empereur Basile II et le Czar Samuel lorsque des éléments appartenant à la bourgeosie grecque de Salonique étaient suspectés également de faire cause commune avec les Bulgares. (v. G. Murnu, *Vlahia Mare* p. 87).

Outre ces questions qui appartiennent à l'histoire politique, il y a celles que posent la culture, l'organisation politique, ecclésiastique, juridique et que l'on doit suivre à partir de leurs origines byzantines sous toutes les formes de leur évolution bulgare, serbe, croate, roumaine, etc. Dans l'art, par exemple, en peinture comme en architecture, dans la littérature profane comme dans la littérature religieuse, toutes les „variantes" balkaniques des grands modèles byzantins doivent être suivies au-dessus des barrières nationales et à l'encontre des discriminations tendancieuses imposées trop souvent par des conceptions exagérées du „spécifique national" et d'un patriotisme mal compris. Dans le même esprit et selon la même méthode on devra étudier *les institutions* qui rappellent *la grande unité administrative et juridique* imposée par Byzance au Sud-Est de l'Europe.

Enfin, une place importante doit être réservée aux problèmes concernant l'évolution de *l'orthodoxie byzantine* tant sous son aspect dogmatique que sous celui de son organisation ecclésiastique. La grande action d'unification que l'orthodoxie a exercée sur le plan de l'esprit s'est étendue sur un espace qui, parfois, a dépassé celui des frontières politiques de l'Empire.

Il faudra de même examiner tout particulièrement la période ottomane au cours de laquelle l'orthodoxie, utilisée en vue de gouverner l'âme des peuples soumis, étend son influence et atteint des limites qu'elle n'avait pas connues sous l'empire chrétien. En même temps, il est vrai, elle sacrifie son indépendance et son prestige. C'est précisément l'époque où l'orthodoxie byzantine bridée par les Turcs, renaît dans les pays roumains dans les formes

www.cimec.ro

authentiques de la grandeur impériale que Istanbul ne pouvait plus tolérer.

Une attention toute particulière sera accordée à *la domination ottomane*. Point n'est besoin d'insister ici sur l'importance décisive de ce chapitre qui représente cinq siècles de l'histoire de l'humanité balkanique. Cette domination a ouvert toute grande la voie aux influences orientales et a laissé sur les pays qui l'ont subie „une empreinte qui ressemble à celle que les Arabes ont donnée à la péninsule Ibérique [1]". On a remarqué à juste titre que „si l'on compare même superficiellement la richesse de l'élément arabe du catalan, du castillan et du portugais avec celle de l'élément oriental introduit par le turc dans toutes les langues balkaniques, on obtient l'impression qu'ici et là, c'est le même facteur spirituel qui est à la base des conquêtes. C'est l'Islam qui apporte avec lui, en Ibérie de même qu'aux Balkans, l'urbanisme de couleur orientale et qui apprend à la population une nouvelle façon de vivre [2]". En Roumanie nous possédons déjà au sujet de ces influences un ouvrage fondamental dû à Lazăr Şeineanu [3]"On y trouve une foule de suggestions et des commencements qui devront être développés. L'influence est également forte dans la musique, le costume, les moeurs. Mais les Turcs doivent aussi beaucoup aux peuples balkaniques. Les recherches ont montré que sous plus d'un rapport, l'empire ottoman a signifié la continuation de l'empire byzantin. Chez nous, Nicolas Iorga a consacré à cette question le remarquable ouvrage „*Byzance après Byzance*" dont les principaux chapitres devront être repris et développés.

On peut même parler d'une tentative turque en vue d'une synthèse balkanique. La bourgeoisie de ces contrées y a adhéré sous des formes multiples car le régime turc lui apportait plus d'ordre et plus de sécurité que ne pouvait en offrir Byzance au cours des derniers siècles. Brousse, Nicée, Salonique, Janina et beaucoup d'autres ont reconnu et parfois meme sollicité la suzeraineté turque. Dernièrement, un historien grec, P. Bysukides, a essayé de démontrer par des études sévèrement documentées qui

---

1. M. Budimir et P. Skok, *But et Signification des Etudes balkaniques*, dans *Revue internationale des études balkaniques*, I, Beograd 1934.

2. *Ibidem*, p. 12.

3. L. Şeineanu, *Influenţa orientală asupra limbei şi culturei române* (L'influence orientale sur la langue et la culture roumaines), Bucarest 1900, p. CCCXXXV.

www.cimec.ro

interprète le mystérieux incident de „Kercoporta" que Constantinople lui-même n'est pas tombé à la suite d'un assaut, mais d'un pacte secret passé avec le parti turcophile de la ville. Ce fait même s'il s'avère exact, ne doit pas nous surprendre outre mesure, car même dans des villes italiennes, exaspérées sûrement par l'anarchie péninsulaire, on a proposé au début du XV-e siècle, d'appeler les Turcs.

En étudiant d'autre part la place prise par les Grecs et par les Aroumains dans l'organisation économique de l'empire et dans son organisation ecclésiastique, celle des Albanais, des Bosniaques et des Serbes dans l'organisation militaire et dans l'administration et la participation de l'élément dalmate et épirote aux tentatives d'expansion maritime, nous nous rendons compte de l'importance de l'apport balkanique à la domination turque. Sous le règne de Soliman le Magnifique, par exemple, la place des forces balkaniques est particulièrement importante ; nous les rencontrons aussi bien dans l'armée que dans la marine et à la cour. Récemment un historien grec, Cristo Dallas, a montré, en s'appuyant sur des sources turques, que durant la grande offensive pour la domination de la Méditerrannée, certaines villes comme Preveza, par exemple, ont contribué à l'armement de la flotte ; que le grand vizir était un Grec de Parga et que même le célèbre Caïredin Barbarossa, le chef des pirates de Tunis, qui avait assumé la mission de paralyser la navigation européenne dans le bassin occidental de la Méditerrannée, était lui aussi d'origine grecque. Si la classe dirigeante de l'empire doit tant aux peuples balkaniques, il faut reconnaître que dans le domaine ecclésiastique, l'église orthodoxe doit aux Turcs un épanouissement, une sphère d'action, une force qu'elle n'avait jamais connus sous les empereurs chrétiens.

Une autre série de faits de grande importance est constituée par *les mouvements des peuples balkaniques contre les Turcs.* Ce n'est pas dans les villes, mais auprès des éléments féodaux et des montagnards que cette résistance trouve des ressources et des points d'appui. Il faudra connaître tous les foyers de révolte, car ce sont eux qui alimentent la croisade et constituent d'importants réservoirs d'hommes pour les princes chrétiens qui mènent la lutte du dehors. Les armées de Michel le Brave, par exemple, avaient un coloris balkanique très vif ; on y rencontrait des unités entières avec leurs chefs locaux qui étaient originaires d'Épire, de Grèce, de Bulgarie, de Serbie

www.cimec.ro

et de Macédoine. Michel le Brave lui-même garde un contact étroit avec les centres de résistance de la Péninsule. Ce phénomène de solidarité ne cesse de se répéter jusqu'à l'époque de l'hétairie toutes les fois que s'élève l'étendard de la révolte.

Notre attention devra s'appliquer également aux *Roumains de la Péninsule.* Leur ancienneté aussi bien que leur diffusion qui va des Balkans jusqu'à la côte dalmate, de la Macédoine jusqu'en Albanie, de Thessalie jusqu'en Epire expliquent le rôle qu'ils ont joué dans le développement historique de tous les peuples de la Péninsule. Leur contribution sur le terrain politique, militaire, économique et culturel à l'évolution de tous ces peuples sera suivie de près. Le passé du groupe méridional — notamment des Aroumains — a fait récemment l'objet de vastes études entreprises surtout en Yougoslavie, en Albanie et en Grèce. En Bulgarie on a prêté moins d'attention à cette question.

Par leur puissante expansion économique au delà des frontières de la Péninsule, les Aroumains ont rendu de grands services aux peuples de l'Europe Centrale et notamment aux Hongrois. Dans la phase de transition de l'économie agraire à l'économie capitaliste et bourgeoise, la Hongrie et l'Autriche ont bénéficié du travail et des capitaux des colonies aroumaines établies par les empereurs d'Autriche à Vienne, Budapest, Mischoltz, Tokay et d'autres villes hongroises. Dans les archives de ces villes, comme d'ailleurs dans les archives serbes, grecques, françaises et allemandes, nous trouvons des témoignages particulièrement précieux au sujet de la contribution des commerçants et banquiers aroumains au grand processus de la transformation capitaliste de l'économie européenne à la fin de laquelle eut lieu aussi la reconstitution de la Hongrie.

Il s'agira de suivre, en outre, *les influences des facteurs historiques venus du dehors* aussi bien de l'Orient que de l'Occident. Un courant constant passe de l'est à l'ouest et inversement sur la Péninsule. Certaines constantes se dégageront comme, par exemple, les tentatives de conquête venues de l'ouest italique et du centre de l'Europe, représentée par l'expansion de l'Autriche ou, venant de l'est, l'expansion russe qui passait par le couloir de la Dobroudgea.

Enfin, nous accorderons notre attention au rôle joué par *l'église et les princes roumains* des pays libres au temps de la domination ottomane. En Bulgarie comme dans les pays serbes, en Epire comme en Macédoine et Thessalie, à Constantinople comme au Mont Athos, en Anatolie, en Syrie, en Palestine, dans

www.cimec.ro

les villes d'Arménie et dans le lointain Caucase, n'importe où dans les régions de l'Orient orthodoxe, le voyageur rencontre des preuves éclatantes de la munificence roumaine. La générosité des Voïvodes et des classes dirigeantes de la Moldavie et de la Valachie constituent un beau titre de gloire de la civilisation roumaine.

Enfin, en ce qui concerne les temps modernes, nous étudierons tout particulièrement *les révolutions* qui ont rendu possibles l'indépendance des peuples balkaniques et *la constitution d'états nationaux*. C'est une question ardue qui exige la collaboration étroite des spécialistes des pays balkaniques, afin d'atteindre à une reconstitution exacte et d'éviter les interprétations unilatérales, tendancieuses ou chauvines. Il faudra envisager, dans un travail d'ensemble, la „révolution orientale" à partir de ses premières manifestations dans le monde intellectuel de la Péninsule (la lutte des académies grecques entre elles, l'opposition entre le courant rationaliste et les adeptes de la scolastique) jusqu'aux grands mouvements politiques et sociaux de plus tard, le mouvement paysan en Serbie, l'hétairie, le mouvement d'Olténie. Sur les différences entre ces courants, il y aura lieu de faire le point sans parti pris et surtout en se soustrayant aux idées chauvines qui, à partir de la seconde moitié du XIX-e siècle, ont obscurci le jugement de la plupart des historiens balkaniques.

Les études concernant *le folklore, l'ethnographie, la démographie* et *l'organisation sociale* auront une large place et devront être dirigées selon la même méthode de travail.

Nous n'avons point la prétention d'être les fondateurs de la méthode exposée dans ces pages introductives. Nous avons trouvé le terrain déjà défriché. Les publications de : C. Jireček, Jovan Cvijić, G. Weigand, N. Iorga, Kr. Sandfeld, P. Skok, M. Budimir et Th. Capidan nous ont servi de modèle et nous serions heureux de contribuer de toutes nos forces au progrès de ces brillants commencements.

En reprenant la publication de „*Balcania*", nous sollicitons à tous les hommes de science leur contribution. „*Balcania*" publiera — comme auparavant — toute étude consacrée aux rapports entre les peuples balkaniques, toute recherche destinée à éclairer l'histoire de leur passé commun et de leurs liens d'interdépendance qui, aujourd'hui plus que jamais, commandent aux intellectuels une coopération étroite, pour le service de la vérité.

VICTOR PAPACOSTEA
Professeur à l'Université de Bucarest

www.cimec.ro

www.cimec.ro

LA „BALCANIA" CENTRALE

On peut distinguer dans la Péninsule des Balkans trois grandes régions qui diffèrent entre elles tant par leur caractère géographique que par leurs possibilités de développement économique et politique [1]. Ces trois régions sont les suivantes :

1. *La région de l'est ou la Balcanie orientale*, complexe montagneaux à hauteurs moyennes [2] dont les chaînes se dirigent ordinairement de l'ouest à l'est, séparée par de grands bassins planes ou ondulés [3], largement ouverts du côté des mers aussi bien que sur le Danube. Grâce aux communications assez faciles, pratiqués par les cols des montagnes, ou sur le pourtour de leurs extrémités orientales, ou encore diagonelement, par la voie Nich-Istamboul, l'unification économique, politique et ethnique des populations établies dans ces compartiments où elles ont créé des civilisations propres, a pu être plusieurs fois réalisée au cours des âges et cela dans un intervalle relativement court.

2. *La région de l'ouest ou la Balcanie occidentale*, qui, en dépit des variations de détail dans le relief et dans les paysages biogéographiques, demeure uniforme dans son ensemble. On y rencontre, en effet, de la frontière de l'Istrie au nord, jusqu'au

---

[1] Cf. Jovan Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, 1918, p. 281 et suiv. Cvijič distingue, en dehors du type pannonien, trois autres types psychologiques (dinarique, central et oriental) qu'il met en rapport avec les caractères géographiques des régions où on les a constatés. En ce qui nous concerne, nous avons compris dans cette esquisse schématique de géographie politique, toute la Pén nsule des Balkans.

[2] Les Balkans, la Sredna Gora, le Kara-Balkan, l'Istrandjé.

[3] Le plateau Prébalkanique, la plaine de la Toundja serrée entre les montagnes, la plaine de la Maritza (ou de la Thrace), les plaines égéennes, la plaine de la Turquie européenne.

www.cimec.ro

Péloponnèse au sud, les mêmes hautes montagnes boisées, aux plates-formes découvertes (les planinas), disposées en gradins riches en pâturages et prairies.

La grande étendue de cette région — il y a plus de 1400 km. du nord de Trieste au cap Matapan — comporte pourtant certaines diversités que nous sommes obligés de signaler :

a) *le secteur méridional*, moins massif puisqu'il renferme entre des chaînes de montagnes richement ramifiées, des plaines relativement vastes, comme la Thessalie, pour se terminer par des côtes maritimes profondément entaillées et par des archipels aux îles nombreuses (le pays grec) ; b) *le secteur central*, aux massifs de plus de 2000 m. d'où descendent en biais vers la mer des ramifications de plus en plus basses qui renferment des plaines littorales, en grande partie marécageuses (pays albanais) ; c) *le secteur septentrional*, constitué par des chaînes parallèles entre elles comme par rapport aux rivages de l'Adriatique ; ces montagnes sont coupées par des vallées transversales, étroites, profondes et tortueuses, seules voies d'accès au littoral, caractérisé celui-ci par de minces plaines allongées, par des canaux et des îles de la même forme. Au nord, ce secteur est complété par la double ceinture des collines prédinariques et de la plaine pannonienne marginale. La structure de ce pays des Serbes, des Croates et des Slovènes, en même temps que l'accès difficile de ses voies de pénétration, le destinait à abriter une population prolifique et nombreuse.

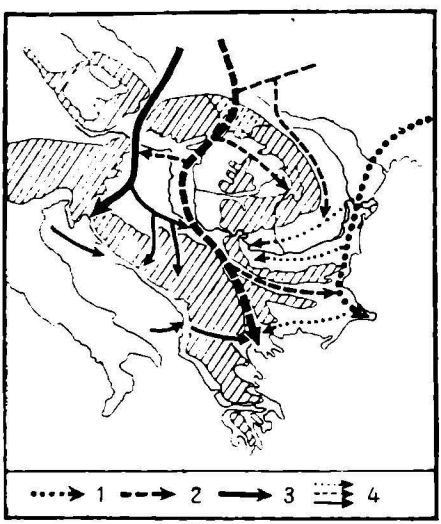


Fig. 1. — *Voies d'invasion vers la Balcanie.*
1. Voies de la steppe pontique par la Dobroudja et la Valachie. — 2. Voies pannoniques par la Morava-Vardar et Morava-Nichava-Maritza. — 3. — Voies de l'Ouest vers l'Adriatique et vers Belgrad.

L'étendue de la Balcanie occidentale, la position et la diversité locale de ses trois secteurs principaux ont été les causes de son morcellement : jamais cette région n'a pu être dominée effectivement et longuement par un seul peuple qui aurait été en mesure d'en assurer l'unité économique et surtout la cohésion ethnique.

www.cimec.ro

Le secteur méridional, plus pauvre, en effet, mais mieux pourvu d'abris dans ses nombreuses îles et admirablement constitué pour le trafic maritime a été le premier à se relever après son invasion par les Slaves, hellénisés dès le VIII-e ou le IX-e siècles [1]. Par contre, le secteur albanais a tour à tour victorieusement résisté à la romanisation, à la slavisation et, en partie, à l'islamisation de nuance turque. C'est qu'il est couvert de hautes montagnes à accès difficile dont les rudes habitants se sont toujours moins métiés des envahisseurs du nord que des conquérants plus civilisés venus du littoral adriatique ; il faut d'ailleurs ajouter que depuis l'époque romaine, cette contrée isolée n'a été traversée que par une seule grande voie, la via Egnatia. Quant au troisième secteur, celui du nord, il a conservé mieux son unité. Il est devenu en même temps un grand reservoir de population, grâce à son sol presque entièrement montagneux, mais riche en hauts plateaux cultivables comme en dépressions karstiques également fertiles et dont les défilés ménagent d'innombrables petits refuges. Ce réservoir humain a périodiquement déversé son trop-plein dans toutes les directions mais surtout vers le rivage adriatique bordé de cités commerciales italiennes et il a été, de cette façon, le premier en date et en importance de tous les éléments qui ont contribué à disloquer les autochtones romanisés de l'ancienne Illyrie. Il a unifié, du même coup, non seulement tout ce secteur avec ses annexes septentrionales, mais en même temps une partie assez vaste du centre de la Péninsule, y compris le grand axe de communication et de polarisation balkaniques formé par les vallées du Vardar et de la Morava.

Encouragé par cette puissante expansion, l'élément slave du secteur dinarique et de ses zones d'immigration avec lesquelles il constitue le pays des Serbes, des Croates et des Slovènes (*yugoslave*, par abréviation), a bien cru avoir le droit et la force d'assumer la mission importante d'unificateur de toute la Péninsule, rôle qui a tenté depuis l'antiquité tant d'impérialismes. Mais, comme on le verra tantôt, la clef de voûte de cette construction politique idéale reste la Balcanie centrale. Si l'on ne parvient pas à unifier et à englober effectivement cette contrée en obtenant au préalable son libre consentement, tout essai de grande

[1] Cf. Em. Petrovici, *Daco-slava*, tirage à part de la *Daco-Romania*, II, 2, p. 2.

www.cimec.ro

entreprise politique dans ces parages-là demeure vain. Cette nécessité explique sans doute le fait que les Serbes se soient livrés assidûment, dans la partie vardarienne du grand couloir médian de la Macédoine, à une politique d'assimilation poursuivie avec des méthodes et dans un rythme des plus rapides. Leurs visées sur Salonique ont la même origine.

3. *La région du centre ou la Balcanie centrale* est constituée par les massifs les plus hauts de la Péninsule (Rila, Ossogov, Olympe) et renferme de nombreux bassins d'effondrement [1], assez vastes parfois pour former à l'intérieur de véritables pays agricoles. Ceux-ci, séparés par des rideaux de hautes montagnes, communiquent entre eux aussi bien qu'avec l'extérieur par des cols assez élevés ou par des défilés aisés à défendre. Tout ce système de pays intérieurs alternant avec de hauts massifs montagneux couverts, aux sommets, de riches pâturages alpestres, est traversé, de Salonique au Danube, par le large couloir de la Morava et du Vardar, voie de circulation, et route d'invasion aussi, depuis les temps les plus reculés.

Cette structure spéciale de la Balcanie centrale a engendré l'isolement de la population par compartiments : d'un côté *les pays intérieurs* et de l'autre *les hauts plateaux* des montagnes ; là, une population dense a pu vivre d'agriculture, de pêche et de commerce ; ici, l'herbe abondante des clairières et les pâturages des croupes ont favorisé de bonne heure la prospérité de la vie pastorale transhumante, tout en favorisant une agriculture intermittente, puis les entreprises roulières qui ont mené finalement à l'établissement, dans les cités, des villageois devenus artisans ou marchands.

Ce fier isolement, propre surtout aux bergers, a nourri leur esprit d'indépendance et a créé en même temps l'opposition entre les habitants des hautes contrées et ceux des vallées et des plaines. De même, les pays intérieurs semés entre l'Egée et le Danube, perdus et comme repliés sur eux-mêmes, ont engendré des diversités linguistiques et morales, qui, après la crise provoqué par l'expansion militaire turque, ont transformé de nouveau la Balcanie centrale en *une mosaïque de peuples*.

Cette mosaïque est pourtant plus apparente que réelle.

---

[1] Ochrida, Presba, Pélagonia, Tétovo, Scopljé, Métohyé, Kossovo, le bassin de Nich, de Leskovats et de Pirot, le plateau de Sofia, Homolyé, Tcherna Reka, etc.

www.cimec.ro

En effet, nous pouvons affirmer, si curieux que cela paraisse, que cette bigarrure ethnique, tout comme la vieille antinomie entre agriculteurs et bergers, trappe plutôt les touristes un peu pressés ou bien les chercheurs égarés par des sources contradictoires, que les vrais connaisseurs de la situation locale. En vérité une enquête critique sur le terrain, pourrait rendre compte des faits suivants :

a) *L'opposition entre pasteurs et cultivateurs est apparente*

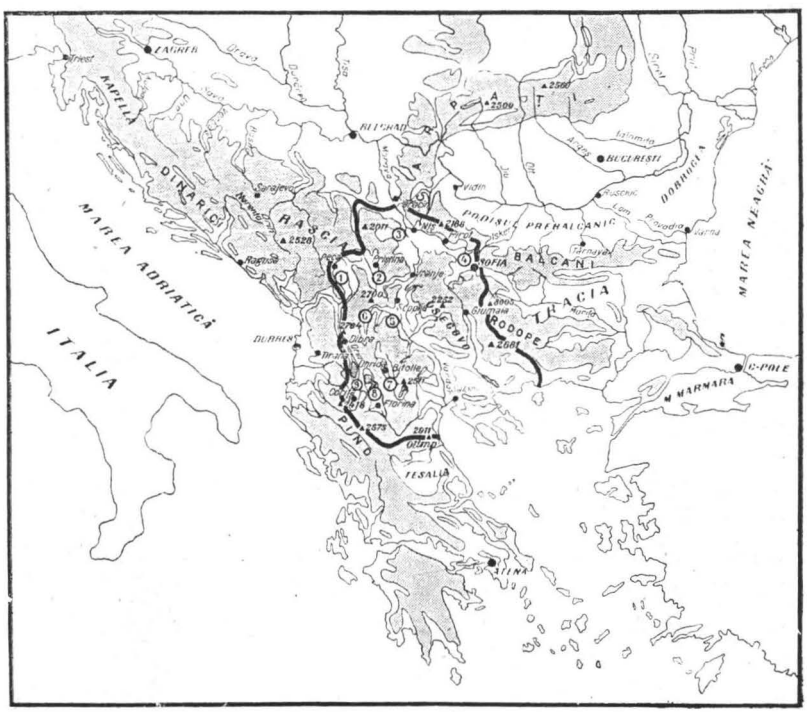


Fig. 2. — *Le relief de la Balcanie et les „pays" intérieurs de la Balcanie centrale.*
1. Metohije ; 2. Cosovo ; 3. Nich ; 4. Sofia ; 5. Scoplje ; 6. Tetovo ; 7. Pelagonia ; 8. Presba-Florina ; 9. Ochrida.

et surtout passagère, d'abord parce que les premiers fournissent à la Péninsule ses rouliers et ses marchands, ensuite parce que les zones qu'ils occupent sont complémentaires donc dépendantes économiquement l'une de l'autre.

b) Le fameux *isolement complet* dans les compartiments de la Balcanie centrale et dans ses différents étages de relief et de végétation est non moins *apparent* parce que ce sont justement

www.cimec.ro

la structure du sol et les contingences de végétation et de climat qui y permettent ou imposent une circulation active et relativement facile des hommes et des biens. Il y a d'abord échange entre la haute montagne aux pâturages d'été et les plaines basses, riches en céréales et en pâturages d'hiver. Les nécessités de la transhumance et des échanges qu'elle implique rapprochent le berger du citadin commerçant. Ce berger erre avec son troupeau de massif en massif et traverse plus d'un de ces pays intérieurs dont nous parlions tout à l'heure. Il suit de préférence la voie bien connue du couloir Vardar-Morava. Les véritables obstacles à la libre circulation des biens ne sont donc pas imputables à la seule nature, mais tout d'abord aux hommes qui ont fomenté ici, à des moments donnés, des états d'insécurité, en employant les défilés et les embuscades pour de mauvais coups ou pour la surveillance des régions soumises.

Abstraction faite de ces réalités sociales et politiques, responsables du retard avec lequel la Balcanie centrale s'unifie comme le lui commande ses conditions géographiques, nous constatons qu'à l'intérieur de cette région, *deux tendances contradictoires arrivent à se concilier* parfaitement. Ces tendances sont : d'un côté *l'isolement individualiste* ou mieux encore l'égoïsme de la famille et de la tribu, générateurs de puissants sentiments d'honneur et de fierté mais aussi d'humeur querelleuse, et de l'autre, *la circulation* des individus, des idées et des biens, dans des cadres plutôt restreints, mais souvent aussi dans des espaces plus étendus.

Les résultats de cet état de fait on été multiples, pour le monde des pâtres notamment dont les représentants les plus nombreux et les plus évolués se trouvent justement dans l'espace de la Balcanie centrale.

a) Il y a eu d'abord le fait que la population s'est accoutumée aux déplacements, en masse parfois et à de grandes distances, sans qu'il en résulte nécessairement un abandon complet des foyers primitifs, conservés comme villages d'été.

b) Les mêmes bergers transhumants se sont transformés peu à peu en rouliers, en marchands ou en artisans et, fait généralement connu, ils ont ranimé, la vie urbaine moderne dans la plupart des villes de la Péninsule et même ailleurs.

c) Il ressort de ce que nous venons de dire que *les bergers ont représenté* de tout temps *l'élément primordial de lien entre les différents compartiments de la Balcanie centrale* à l'unification

www.cimec.ro

de laquelle ils ont ainsi contribué de leur mieux. Cette oeuvre d'intégration des parties dans l'unité balkanique leur a été tout d'abord facilitée par leur mimétisme social et ethnique, entraîné par la connaissance parfaite de plusieurs langues balkaniques, jointe à leur aptitude naturelle d'entrer de plain-pied dans la mentalité des peuples avec lesquels ils venaient en contact.

d) Les bergers devenus rouliers, marchands et artisans se sont donc infiltrés et dispersés en petit nombre dans la masse des sédentaires des pays intérieurs et des plaines excentriques ; ils s'y sont finalement perdus, mais comme ce processus s'est répété plusieurs fois au cours des siècles, les habitants de ces régions ont fini par sentir, grâce à ce levain d'unité, leur entière *communauté d'âme et d'intérêts.*

Un mouvement en sens inverse y a contribué à son tour car *la population autochtone*, vivant à l'intérieur des dépressions entourées de hauteurs, *était souvent refoulée vers ces montagnes par toute sorte d'invasions étrangères.*

De notre temps, ce sont toujours les intrus sédentaires qui ont conquis les massifs s'élevant entre les dépressions, mais ils ont été puissamment aidés dans cette tâche par la mobilité et l'adaptabilité des bergers. Ce phénomène n'est pas encore accompli, mais on le surprend dans sa phase finale.

Nous ne soutiendrons certes pas que ce processus est propre à la Balcanie centrale, étant donnée qu'il est sensible tant dans l'est que dans l'ouest de la Péninsule. On le rencontre d'ailleurs sur plus d'un point du globe, partout où les sédentaires ont des rapports suivis avec les pâtres transhumants, rapports poussés parfois jusqu'à la vie en commun. Il est certain même que *dans le cadre de la région dont nous nous occupons, le phénomène s'est toujours développé avec lenteur.*

En effet, la Balcanie centrale diffère des régions occidentale et orientale de la Peninsule, tant par sa position un peu périphérique par rapport à celles-ci que par son double caractère, contradictoire en apparence, de zone aux pays intérieurs, isolés, capables de cultiver des particularismes locaux, tout en accueillant dans leurs montagnes une population chassée par les envahisseurs. C'est que cette zone offre de larges possibilités de communications de massif à massif et de bassin à bassin soit le long des défilés, soit à travers les cols ménagés sur les hauteurs, soit, surtout, par le couloir du Vardar et de la Morava. A ce particularisme structural de la Balcanie centrale on doit tout d'abord imputer

www.cimec.ro

le retard et les obstacles passés ou présents dans l'unification de cette région. Nous pensons à l'unification économique et ethnique, plutôt qu'à l'unité politique. La réalisation de cet idéal dépend d'une condition essentielle : *que les initiateurs de l'unité de la Balcanie centrale dominent effectivement et maintiennent par des moyens suffisamment forts la grande route de la Mer Egée au Danube, c'est à dire l'axe de cristallisation politique et de communications rapides que représentent depuis la plus haute antiquité les vallées de la Morava et du Vardar.* Nous faisons, bien entendu, abstraction des facteurs politiques ou militaires, étrangers à la Péninsule, qui seraient capables de troubler par leur intervention la marche normalle de l'unification.

Au cas où ce processus disposerait de tout le temps nécessaire à son développement, il traverserait les phases suivantes :

a) prise de possession du couloir Vardar-Morava, avec ses conséquences naturelles, à savoir, dislocation de l'unité balkanique et refoulement de la population autochtone vers les pays intérieurs de la région ;

b) pénétration des envahisseurs dans ces pays intérieurs et refoulement des autochtones vers les hauts plateaux des montagnes ;

c) établissement de la circulation normale, périodique ou permanente, entre les hautes et les basses zones, de même que celui des communications le long du couloir ; l'élément pastoral autochtone (valaque en espèce) reprendrait alors ses fonctions d'agent de liaison d'abord, d'unification ensuite ;

d) dispersion de cet élément au sein de la population sédentaire des pays intérieurs et du couloir et son assimilation finale ;

e) dernière phase : conquête des massifs montagneux par les intrus mélangés aux aborigènes.

Bref, si l'unification politique appartient, en tant qu'initiative et comme moyens de contrainte, aux envahisseurs du couloir et des pays intérieurs, l'unification proprement dite, celle de l'économie et des peuples, génératrice de nouvelles civilisations, est due à l'action de longue durée de l'élément pastoral, mobile et entreprenant, bon connaisseur des espaces qu'il foule et doué du sens politique de l'organisation comme de l'initiative des réalisations rapides. De cette façon, le passé se rattache au présent et la même couche ethnique ancienne sert d'assise solide à tous les peuples et à tous les états

www.cimec.ro

balkaniques, dans l'attente de leur rassemblement en un seul peuple et en un seul état. L'évolution historique de la Péninsule, depuis l'invasion slave jusqu'à nos jours, confirme pleinement ce que nous venons d'avancer.

En effet, la masse slave qui a submergé, du VI-e au VII-e siècle, le sud-est de l'Europe pour descendre jusqu'au Péloponnèse, a suivi, au début, les grandes routes d'invasion de l'est et de l'ouest de la Péninsule, ayant soin d'éviter les bastions naturels qui sont les Carpathes et les Balkans. Poussés à leur tour par des envahisseurs venus d'Asie, les Slaves ont pénétré ultérieurement, par les vallées des rivières, dans les forêts qui couvraient les collines et les montagnes. Là, ils se sont mêlés aux Thraces romanisés. Souvent aussi, ils les ont refoulés vers les hauteurs des montagnes moyennes ou bien vers les montagnes plus élevées, pourvues de larges plateaux ensoleillées. Slaves et Roumains ont été également protégés à cette époque-là par la forêt hospitalière. Plus particulièrement, l'élément roman s'est conservé mieux à l'abri des montagnes et des hautes collines ou au fond des combes.

A considérer pourtant l'immense espace envahi par les Slaves, qui s'étend de la Pannonie et des Carpathes au Péloponnèse, il nous est très difficile d'admettre pour cet élément une continuité homogène et parfaite sur l'étendue qu'il occupait. Il nous est impossible, autrement dit, de croire à une marée montante qui aurait repoussé la population autochtone vers les régions hautes ou dans l'épaisseur des forêts impénétrables. Cette image, plutôt romanesque et simpliste parce que tirée de faits peu convaincants ou unilatéralement étudiés, est à remplacer par une autre, fondée sur l'observation scientifique de la répartition humaine dans n'importe quel coin du globe. Imaginons donc *une masse slave d'où émergeraient des îlots plus ou moins grands d'autochtones thraco-romains, illyro-romains ou purement illyriens.* Si nous précisons davantage cette vision du passé, bornée à l'époque qui va de l'immigration slave à la conquête turque, nous nous sentons autorisé à supposer que la vieille population romanisée s'est maintenue au moins dans les massifs de la Balcanie centrale et dans la plupart des pays intérieurs s'y rattachant. *Il est, par conséquent, tout à fait naturel d'admettre que dans le même laps de temps, allant du VI-e au XIV-e siècle, il y a eu une continuité dans l'espace non seulement entre l'élément roman des Balkans, des Rhodopes et du Pinde, d'un côté, et celui des Carpathes, de l'autre, mais aussi entre les Albanais (Illyriens faiblement romanisés) et la*

www.cimec.ro

population thraco-romaine qui habitait la région montagneuse comprise entre les Alpes dinariques et les Carpathes [1].

Il n'y a pas de motif valable nous autorisant à supposer que la continuité territoriale entre l'élément albanais et la masse romanisée, étendue en nappes ininterrompues jusqu'aux Carpathes de Transylvanie, ait été complètement détruite ou largement entamée le lendemain de l'apparition des Slaves au sud du Danube. C'est, au contraire, l'expansion des envahisseurs slaves qui a été entravée par l'avance turque le long de la voie moravo-vardarienne. Venus de l'est par les routes des larges plaines enclavées entre les montagnes ou redescendus de l'ouest par les routes transversales, trop rares et malaisées, ces Slaves méridionaux ont vu leur processus d'infiltration longtemps arrêté et ils n'ont pu le reprendre que beaucoup plus tard. Il nous est impossible de préciser l'époque à laquelle les Slaves de l'ouest de la Péninsule, en mouvement sur les routes qui mènent des proximités du massif de Kopaonik au carrefour de Nich, se sont rencontrés avec leurs frères de l'est, ou plus exactement avec les autochtones thraco-romains slavisés. Cette jonction a brisé l'antique continuité dans l'espace entre Albanais et Roumains danubiens, fait important mais de beaucoup postérieur à la formation du roumain de Dacie, comme le prouvent les reflets albanais dans ce dialecte [2].

Ces considérations sur quelques points essentiels de géographie politique des Balkans pourraient donc non seulement éclairer le mécanisme de l'unification politique, économique, ou ethnique de ce vaste espace, à commencer par l'est et l'ouest pour finir avec l'intégration, dans ce bloc, de la Balcanie centrale, mais expliquer en même temps d'autres faits relativement moins importants, comme par exemple la continuité territoriale albano-roumaine et son corollaire, la parenté linguistique des deux peuples.

La Balcanie centrale est donc le premier secteur du sud-est européen ouvert à un débordement massif de l'élément étranger et le dernier à résister à tout nouvel état de choses. Notre exposé aura fait ressortir la nécessité d'en invoquer les réalités pour donner une solution à plus d'une énigme dont la plus compliquée comme la

---

[1] Cf. Th. Capidan, *La Romanité balkanique*, *Balcania*, I 1938, p. 51 et suiv. et A. I. Procopovici, *La Romanité balkanique*, *Ibid.*, p. 64, n. 3.

[2] Cf. Th. Capidan, *lieu cit.*

www.cimec.ro

plus discutée est celle de la naissance du peuple roumain des Carpathes et de l'idiome qu'il parle.

Il eût été d'ailleurs impossible qu'une hypothèse analogue à ce que nous venons de dire ne fût pas émise jusqu'à présent à fin d'expliquer la génèse de cette langue et la formation de la communauté ethnique qui l'emploie. On y a songé en réalité depuis longtemps et, de la formule de Tomaschek qui assignait à la patrie primitive des Roumains le triangle réduit Sofia-Nich-Scopljé, on est passé à une conception plus large aux termes de laquelle non seulement leur berceau était moins étroit puisqu'il touchait à la fois aux Alpes de Transylvanie et à l'espace moravo-vardarien, mais l'habitat des Toskes albanais se plaçait beaucoup plus au nord d'où ceux-ci auraient émigré vers le sud après que le roumain eût pris les principaux traits de sa physionomie actuelle [1]. *Cette construction demeure toutefois hypothétique quoiqu'elle présente la garantie d'au moins un fondement sur lequel on puisse échafauder un travail solide.*

Contentons nous de conclure que, dans l'état actuel de nos connaissances si insuffisamment fondées, il n'y a pas de fait qui confirme indubitablement ces théories, de même qu'il n'y en a aucun qui les infirme. On peut, en échange, produire d'autres faits, et en assez grand nombre ceux-là, qui prouvent clairement à quel point la Balcanie centrale n'est encore complètement intégrée ni à la partie orientale, ni à la moitié occidentale de la Péninsule : elle en est différente par certains de ses caractères, tandis que par d'autres elle se présente comme une zone de transition.

Voici ces traits :

a) Les habitants de cette région appartiennent à un type psychologique spécial, offrant de nombreuses variantes dont les Chopis et les Macedoniens sont les plus importantes [2].

b) Le type des maisons et des établissements ruraux (villages agglomérés, souvent doubles) diffère de celui des habitations et des villages de l'ouest ou de l'est de la Péninsule (type éparpillé), pour se rapprocher du type méditerranéen, resserré, compacte, juxtaposé en Macédoine et en Albanie à un type de transition [3].

---

[1] Cf. encore Th. Capidan, *ouvr. cit.*, p. 52.

[2] Cf. J. Cvijić, *ouvr. cit.*, p. 381 et suiv.

[3] *Ibidem*, p. 220 et suiv. et les cartes des pp. 214 et 224.

www.cimec.ro

c) L'existence de certains groupements humains (les Chopis et les Macédoniens), réclamés à la fois par les Serbes et par les Bulgares et dont les particularités ethnographiques et linguistiques sont encore loin d'être rigoureusement définies.

d) La conservation, à l'intérieur de la Balcanie centrale, d'îlots très nombreux de population macédo-roumaine, mêlés à une masse albanaise considérable et touchant presque, vers le nord, aux limites de l'extension daco-roumaine.

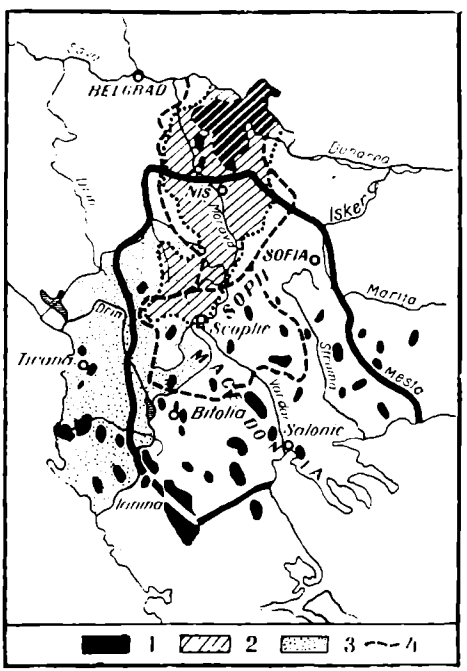


Fig. 3. — *La Balcanie centrale* (quelques caractères distinctifs).

1. Roumains; 2. Villages concentrés, type de Timoc d'après Cvijič; 3. Albanais; Types de maisons: moravien (au Nord); vardarien (au Sud), d'après Cvijič.

C'est dans la Balcanie centrale qu'on trouve encore les plus nombreuses îles roumaines et c'est toujours à l'intérieur d'elle que l'aire albanaise est plus rapprochée de l'aire roumaine danubienne.

e) Les traces nombreuses, dans les mêmes régions, de la toponymie romane et albanaise, rendues plus significatives par les influences linguistiques de l'antique population autochtone sur les Slaves de cette partie de la Péninsule.

Nous estimons que les traits rappelés tout à l'heure sont autant de faits acquis dont l'autorité s'avérera suffisante pour justifier, de concert avec les considérations géographiques des pages précédentes, la conclusion qu'on va lire.

Puisque des recherches unilatérales ont mené à des conclusions comme celles dont le prof. G. Brătianu a fait le tour [1] (lieu d'origine des Roumains fixé selon les sentiments et les intérêts nationaux des auteurs) ou bien à l'hypothèse de Rössler sur l'origine balkanique des Daco-Roumains et que certains historiens, hongrois notamment, ont repris ajourd'hui; puisque nous avons la triste expérience de ces déviations, *nous avons bien le*

[1] G. I. Brătianu, *Une énigme et un miracle historique: le peuple roumain*, 2-e éd., Bucarest 1942.

www.cimec.ro

droit de demander qu'on pose ces problèmes des origines dans leur cadre naturel, et qu'on dirige de préférence les recherches du côté de l'espace de la Balcanie centrale où autrefois Roumains et Albanais vivaient dans les rapports les plus étroits.

La population autochtone habitant la région comprise entre le Timoc et les Alpes albanaises se trouve, il est vrai, dans une phase de slavisation trop avancée pour que nous puissions espérer une solution du problème roumain à l'aide des seules données actuelles. Sans prétendre anticiper sur les résultats attendus, nous avons pourtant la conviction ferme que les études poursuivies en partant des prémisses géographiques, projetteront une lumière satisfaisante sur „l'énigme" roumaine, à condition toutefois qu'on les fasse avec méthode et qu'elles envisagent simultanément et dans un esprit comparatiste, et non pas isolément, par disciplines, toutes les formes de vie et toutes les manifestations spirituelles, présentes ou passées, de la population qui vit ou qui a vécu entre le Drin et le Danube. Nous espérons beaucoup de toutes les disciplines et spécialement des recherches anthropologiques, sérologiques, toponymiques — ces dernières fondées sur les noms de lieux recueillis sur place et non pas sur les cartes — ethnographiques et de géographie humaine.

VINTILĂ MIHĂILESCU
Professeur à l'Université de Bucarest

www.cimec.ro

GERANIA, CRANEA, ECRENÈ

Dans sa description sommaire du littoral de la Scythie Mineure, Pline l'Ancien fait mention de plusieurs *oppida* qu'il attribue aux „Scythes Laboureurs" (*Scythae Aroteres*). Après avoir énuméré les villes qui se trouvent entre les bouches de l'*Ister* (Danube) et la rivière de *Zyras* (Batova) : d'abord les trois *pulcherrimae urbes, Istropolis* (Histria), *Tomi* (Constantza) et *Callatis* (Mangalia), puis *Bizone* (Cavarna) et *Dionysopolis*, *Cruni antea dicta*, aujourd'hui Balcic, le naturaliste romain ajoute : *totum eum tractum Scythae Aroteres cognominati tenuere ; eorum oppida : Aphrodisias, Libistos, Zygere, Rocobe, Eumenia, Parthenopolis, Gerania ubi Pygmaeorum gens fuisse proditur : Cattuzos Barbari vocant creduntque a gruibus fugatos* [1].

On n'a pas encore réussi à déterminer les sites précis de ces sept localités, faute de renseignements plus détaillés. La plupart ne sont connues que par le texte de Pline. Ce n'est que *Parthenopolis* et *Gerania* qui sont mentionnées aussi par d'autres sources. *Parthenopolis* apparaît, ainsi, chez Eutrope, entre Tomi et Callatis, parmi les villes que M. Lucullus Varro avait soumises à l'occasion de son expédition sur la côte du Pont Gauche, en 72-71 av. J.-C.[2] C'est, peut-être, cet établissement antique dont les restes occupent une grande étendue autour du village actuel de Costineşti (Mangea Punar) [3].

Quant à *Gerania*, son nom se retrouve, à l'époque antique, chez Solin [4], qui reproduit partiellement les renseignements de

---

[1] Pline, *Hist. nat.*, IV, 18 (11) = 44.

[2] Eutrope, VI, 10.

[3] R. Vulpe, dans *Analele Dobrogei*, XV (1934), p. 209 ; XVI (1935), p. 186-188.

[4] Solin, X, 11, éd. Th. Mommser, Berlin 1895, p. 69 (dans certains mss. : *Garania*).

www.cimec.ro

Pline et, au moyen âge, dans la carte nautique de Carignano, du début du XIVe siècle, entre *Pangalia* (Mangalia) et *Caliacra*, sous la forme *Giranea* [1], ainsi que dans deux actes du Patriarcat de Constantinople, du XIVe siècle, où, sous les formes Γεράνια et Γεράνιαι, il désigne un καστέλλιον de la Dobroudja méridionale, dans la region de Varna [2]. Il est à observer que la même contrée est envisagée par Pline, quand il cite *Gerania* à la fin de son énumération, après *Dionysopolis* (Balcic) et avant *Odessus* (Varna), dans le voisinage de la rivière *Zyras*, qui ne pourrait être que la Batova actuelle [3], appelée en roumain aussi Valea-fără -Iarnă („La Vallée sans Hiver").

Dans les actes patriarcaux mentionnés, *Gerania* apparaît constamment associée à un autre καστέλλιον du nom de Κρανέα. Ce nom se retrouve dans une carte nautique italienne de l'an 1408 [4], ainsi que, à notre avis, dans la carte d'Andrea Bianco, de 1436, sous la forme corrompue *crauca*, entre *chustrici* (Castrici, au Nord de Varna) et *ghauaina* (Gavarna, Cavarna) [5].

En commençant par C. Jireček [6], tous les auteurs modernes sont d'accord pour voir dans *Cranea* médiévale le village actuel d'*Ecrenè*, situé dans la vallée de la Batova, près de la plage marine.

En ce qui concerne *Gerania*, Jireček incline à identifier le château patriarcal de ce nom avec les ruines d'une fortification de forme polygonale située près de Dişpudac, à environ 4 km. au Sud-Ouest d'Ecrenè. [7] Plus à l'Est, sur la hauteur Ialtasù ou cote 252 [8], immédiatement au-dessus du village d'Ecrenè et de

---

[1] N. Grămadă, *La Scizia Minore nelle carte nautiche del medio evo*, dans *Ephemeris Dacoromana*, IV (1930), p. 231 et suiv.

[2] Fr. Miklosich — J. Müller, *Acta Patriarchatus Constantinopolitani*, I, Vindobona (Vienne) 1860, p. 95, acte LII ; p. 528, acte CCLXXII.

[3] Cf. J. Weiss, *Die Dobrudscha im Altertum*, Sarajevo 1911, pp. 9 et suiv., 24, 78.

[4] Cf. C. Jireček, dans *Archaeol.-epigr. Mittheil.*, X (1886), p. 182 ; cf. aussi N. Grămadă, *ouvr. cité*, p. 231.

[5] *Apud* N. Grămadă, *ouvr. cité*, p. 224. L'auteur ne rémarque pas l'identité de ce *crauca* avec *cranea* et le fait accompagner d'un signe d'interrogation. Mais, dans l'écriture médiévale, de telles confusions entre *n* et *u*, entre *e* et *c*, sont aussi banales que dans l'écriture moderne.

[6] *Lieu cité.*

[7] *Ibidem* ; V. Pârvan, dans *Analele Academiei Române, Desbateri*, ser. II, tom. XXXVI, Bucureşti 1913, p. 22 et suiv.—Pour le plan de la forteresse, cf. I. Kalinderu, dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor istorice*, VI (1913), p. 135, fig. 1—2.

[8] Cf. la carte militaire autrichienne 1 : 200.000, éd. 1910.—Pour le nom

www.cimec.ro

la mer, il y a les restes d'une autre forteresse [1], que Jireček attribue à la localité médiévale *Castrici*, qui fait son apparition dans un grand nombre de cartes nautiques des XIVe — XVIIe siècles. [2] Il existe actuellement un village d'un nom semblable, *Kestrič*, situé toujours près de la côte, mais à 12 km. plus au Sud, non loin de Varna. Les habitants musulmans de Kestrič considéraient la forteresse d'Ecrenè, à l'époque du voyage de Jireček dans ces parages, comme appartenant au passé de leur village et l'appelaient *Kestrič-kalessi*, ce qui suggéra au savant viennois son essai d'identification avec *Castrici*. Mais, à ce qu'il paraît, il ne s'agit pas d'une véritable tradition, mais d'une conjecture populaire isolée et sans valeur, car les habitants, toujours musulmans, des autres villages de la région, qui ne connaissaient pas ce nom, employaient pour les ruines de la cote 252, près d'Ecrenè, celui de *Hačuka* [3]. De fait, il n'est pas indispensable de chercher pour *Castrici* un autre emplacement que celui du village actuel de *Kestrič*. Dans les cartes nautiques du moyen-âge, cette localité ne figure pas comme un château fort, mais comme un simple établissement, probablement commercial, situé près du littoral. Elle n'est pas attestée par d'autres documents. C'est seulement son nom, remontant en dernière analyse au *castra* romain, par l'entremise d'un éventuel *καστρίζιον byzantin [4], qui détermina Jireček à l'identifier à tout prix avec une des forteresses locales, sans s'apercevoir qu'en ce cas il reste encore à expliquer le nom de *Kestrič*, qui, appartenant à un village actuel sans fortification, remonte pourtant à la même origine. Il convient mieux d'accepter l'identité absolue, toponymique et topographique, entre *Castrici* et *Kestrič*. Quant à l'explication de ces noms, c'est un problème dont la discussion n'implique pas l'identité avec une des deux forteresses de Dispudac et de la cote 252 d'Ecrenè [5].

Ialtasù, cf. I. Ierşi, *Studii asupra litoralului Şabla-Ecrenè*, dans *Analele Academiei Române, Mem. secţ. ştiinţ.*, ser. III, tom. IV, mem. 6, Bucureşti 1927, p. 52.

[1] I. Kalinderu, *lieu cité*, p. 135 et suiv. et fig. 4—5.

[2] C. Jireček, *lieu cité*; N. Grămadă, *ouvr. cité*, pp. 220 et suiv. et 230 et suiv.

[3] C. Jireček, *lieu cité*.

[4] Cf. N. Grămadă, *ouvr. cité*, p. 232.

[5] *Castrici* pourrait signifier, éventuellement, un établissement civil sur le territoire d'une forteresse, analogue aux *canabae* romaines. Il s'agirait en ce cas de la filiation suivante : *castrici* < * καστρίζιον (cf. N. Grămadă, *lieu cité*) < καστρήσιος <*castrensis* (cf. E. A. Sophocles, *Greek Lexicon of the Roman and Byzantine periods*, New York 1888, s. v.).

www.cimec.ro

Vasile Pârvan, qui commença des fouilles dans les ruines du château de Dişpudac, en 1913, s'abstint de se prononcer sur l'identification de *Gerania* avec cette fortification, en préconisant d'attendre la découverte d'une inscription contenant ce nom, le meilleur moyen qui puisse permettre une conclusion sûre dans les problèmes de ce genre [1].

Cependant, jusqu'à une découverte semblable, d'autant plus soumise au hasard qu'on n'a plus exécuté de fouilles dans la région depuis, nous croyons pouvoir reprendre la question, en partant d'une indication toponymique qu'on n'a pas prise en considération jusqu'à présent. Il s'agit de la similitude si frappante entre les formes *Gerania*, *Cranea* et *Ecrenè*, qui doivent représenter, à notre avis, *les phases phonétiques du même nom* à travers plus de vingt siècles, depuis les Grecs pontiques de l'antiquité jusqu'aux Turcs musulmans qui habitent encore en majorité ce coin méridional de la Dobroudja [2]. En effet, le nom turc d'*Ecrenè*, en grec moderne *Akrania* [3], dérive tout naturellement du nom Κρανέα-*Cranea* des documents du moyen-âge et celui-ci n'est, à son tour, qu'une variante à peine modifiée de *Gerania* antique.

Nous touchons ainsi à la question du nom antique d'*Ecrenè*, longtemps débattue, que l'on a cherché de résoudre en partant d'une prémisse tout à fait différente. C'est la vague ressemblance du nom *Cranea-Ecrenè* avec celui de *Cruni* (Κρουνοί), que les auteurs anciens, y compris Pline, attestent comme le nom qui a précédé celui de *Dionysopolis*. Au milieu du XIXe siècle, quand le site de cette ville n'était pas définitivement précisé [4], A. Papadopoulo Vretos affirma que le nom de *Cranea-*

[1] V. Pârvan, *lieu cité*, p. 23, note 1.

[2] Cf. aussi nos ouvrages *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest 1938 (Académie Roumaine : *Connaissance de la terre et de la pensée roumaines*, IV), pp. 63, note 4 ; 66, note 1 ; 340 ; *Dobrogea meridională în antichitate*, dans *Analele Dobrogei*, XIX (1938), 2, p. 14 et suiv.

[3] F. Kanitz, *Donau-Bulgarien und der Balkan*, III², Leipzig 1882, p. 219.

[4] Certains savants avaient eu l'intuition juste, en plaçant *Dionysopolis* à Balcic : cf. M. D'Anville, *Geographie ancienne abrégée*, III, Paris 1775, p. 157 ; L. Mercklin, dans *Archäologische Zeitung*, VIII (1850), col. 141, no. 8 (inscription relative à un prêtre de Dionysos) et note 9 ; mais certains autres la cherchaient jusqu'à Varna et jusqu'au Cap Caliacra : *apud* N. Iorga, *Studii şi documente cu privire la istoria Românilor*, IX, Bucureşti 1905 (manuscrit roumain du XVIIe siècle concernant l'histoire de l'empire ottoman), p. 194 ; Meletios, Γεωγραφία παλαία καὶ νέα, Venise 1728, p. 416 ; cf. F. Kanitz, *ouvr. cité*, III², Leipzig 1882, p. 218.

www.cimec.ro

Ecrenè ne représente qu'une corruption de *Cruni* [1]. Mais, s'appuyant sur une assertion isolée de Méla [2], selon qui *Cruni* et *Dionysopolis* seraient deux localités différentes, il ne situait que la première à Ecrenè ; pour *Dionysopolis* il se rangeait du côté de ceux qui cherchaient déjà l'emplacement de cette ville antique à Balcic.

Tout en rejetant cette séparation comme excessive et en opposition avec le témoignage de nombreux auteurs anciens, F. Kanitz adopta l'opinion concernant l'identité *Cruni-Ecrenè* avec son corollaire inévitable : la localisation de *Dionysopolis* = *Cruni* à l'embouchure de la Batova [3]. À l'appui de sa thèse, il apportait des arguments nouveaux, tels que les significations étymologiques des noms *Cruni* (κρουνοί „sources") et *Dionysopolis* („ville de Dionysos" [4]), qui, à son avis, correspondaient à l'abondance des sources et des petits cours d'eau de la vallée de la Batova, de même qu'à la fertilité des vignobles de la région. D'autre part, il constatait des vestiges antiques à Ecrenè, parmi lesquelles il y avait un relief dionysiaque [5].

La thèse de Kanitz devait être bientôt infirmée par la découverte de plusieurs inscriptions, à Balcic, qui démontraient, d'une manière péremptoire, l'identité de *Dionysopolis* avec cette ville moderne. C. Jireček, qui publia deux des inscriptions mentionnées [6], trouva d'autres raisons encore, telles que les indications des itinéraires et des périples antiques, pour soutenir cette identité [7], laquelle ne fait plus aucun doute aujourd'hui, quand le nombre des découvertes épigraphiques s'est accru et quand, grâce aux fouilles, on a pu déceler les traces de l'acropole diony-

---

[1] A. Papadopoulo Vretos, *La Bulgarie ancienne et moderne*, St. Petersbourg 1856, p. 194 et suiv.

[2] Méla, II, 2, 5.

[3] F. Kanitz, *ouvr. cité*, III², p. 218 et suiv..

[4] *Arces Bacchi* chez Ovide, *Tristia*, I, 10, 37.

[5] F. Kanitz, *ouvr. cité*, III², pp. 191 et 218 et suiv. ; idem, *La Bulgarie danubienne et le Balkan*, Paris 1882, pp. 459 (fig.) et 473.—Malgré le climat très favorable de la région (cf. I. Lepşi, *ouvr. cité*, p. 77 et suiv.), les vignobles n'y sont pas si fréquents comme l'affirme Kanitz, à l'exception, bien entendu, de la côte d'Euxinograd, tout près de Varna. Cf. aussi C. Brătescu, dans *Analele Dobrogei*, XVIII (1937), p. 29.

[6] Dans les *Archaeol.-epigr. Mittheil.*, X (1886), p. 183 : βουλὴ δῆμο[ς Διον]υσοπολιτῶν ; [ἡ]βουλὴ [καὶ ὁ δῆμος Διονυ]σοπολειτῶν.

[7] *Lieu cité*, p. 183.

www.cimec.ro

scopolitaine sous les rues et les maisons de la ville actuelle de Balcic [1].

Cependant, la similitude apparente entre les noms *Cruni* et *Ecrenè* continue à impressionner. Sans nier l'identité *Dionysopolis-Balcic*, désormais solidement établie, M. K. Schkorpil reprend la vieille opinion de Papadopoulo Vretos, en séparant *Cruni* de *Dionysopolis* et en essayant de le situer à Ecrenè. [2] Parmi les principaux arguments qu'il apporte en faveur de sa thèse, l'illustre archéologue de Varna insiste, outre le texte de Méla, sur les nombreux restes archéologiques trouvés à Ecrenè et sur le nom d'un καστέλ(λ)ιον Ῥούνις, qui figure dans une inscription du VIe siècle trouvée à Varna [3].

O. Tafrali, auteur d'une monographie de *Dionysopolis*, exprima aussi l'hypothèse, basée sur Méla, d'une distinction entre cette cité et *Cruni*, mais sans aller jusqu'à Ecrenè pour localiser cette dernière. Il incline à placer *Cruni* dans le voisinage immédiat de Balcic, à Acbunar par exemple, à 1 km. vers l'Ouest, où il y a des sources abondantes [4].

Mais tous les essais de séparer *Cruni* de *Dionysopolis* sont caduques. Méla, le seul auteur invoqué à l'appui de tels essais, ne fait en réalité qu'une discrimination topographique à l'intérieur de la même cité, en attribuant un nom au port, l'autre à la ville, proprement dite : *est portus Cruni, urbes Dionysopolis, etc.* Et même cette petite distinction ne représente plus qu'une conjecture isolée, voire tout simplement une des erreurs dont le texte du géographe romain n'est pas exempt. [5] Les autres auteurs

[1] K. und H. Schkorpil, Балчикъ, dans Извѣстия на Варненското Археологическо Дружество („Bulletin de la Société archéologique de Varna"), V (1912), p. 47 et suiv.; O. Tafrali, *La cité pontique de Dionysopolis*, Paris 1927, p. 9 et suiv. Cf. aussi B. Pick, *Die antiken Münzen von Dacien und Moesien*, I, 1, Berlin 1898, p. 125 et suiv.; K. Schkorpil, dans *Jahreshefte des oesterr. archaeol. Instituts*, XV (1912), Beibl., col. 101—134.

[2] K. Schkorpil, dans Извѣстия, *Bull. de l'Inst. arch bulg.*, VI (1930—1931), pp. 57 et suiv. et 87. Cf. R. Vulpe, dans *Istros*, I (1934), 2, p. 369.

[3] E. Kalinka, *Antike Denkmäler in Bulgarien*, Wien 1906, no. 360 : † Ἐνθάδε κατάκιται Μόρκελλος ὁ τῆς (*sic*) μακαρίας μνήμις (*sic*) δέκαρχος βάνδου κόμιτος Δούδου καστελίου (*sic*) Ῥούνις· κτλ.

[4] O. Tafrali, *ouvr. cité*, p. 11.

[5] Cf. aussi B. Pick, *ouvr. cite*, I, 1, p. 126; Méla, II, 2,5; ce géographe affirme, par exemple, que la ville dorienne de Callatis, fille d'Héraclée du Pont (Ps.-Scymnos, vers 761—2) serait une fondation milésienne (*a Milesiis deducta Callatis*). Également, il commet une confusion entre cette cité et Tomi; cf. R. Vulpe, *Hist. anc. de la Dobroudja*, p. 65, note 2.

www.cimec.ro

antiques qui font mention de *Cruni* et de *Dionysopolis* — et ils sont nombreux — ont en vue, de même que Pline, la seule et même localité : *Dionysopolin Crunos antea dictam* [1], Διονυσόπολις ἣν πρῶτον ὠνομάζετο Κρουνοί [2].

Les sources d'eau sont très fréquentes sur la Côte d'Argent [3], mais nulle part elles ne présentent un aspect plus impressionnant qu'à Balcic. S'il s'agit d'appliquer le nom κρουνοί à un seul endroit de cette partie du littoral de la Mer Noire, par excellence, le site de Balcic est le plus indiqué. Par contre, ce nom convient plus difficilement à la région d'Ecrenè, dont les sources sont bien plus discrètes et qui, en fait d'hydrographie, n'a de caractéristiques que les ruisseaux et les marais de la vallée de la Batova [4], qui en aucun cas ne pourraient s'accommoder avec le qualificatif de κρουνοί („sources, jets d'eau, fontaines").

D'autre part, l'affinité des formes *Cruni* et *Cranea-Ecrenè* n'est qu'une illusion. Elle ne consiste que dans l'identité du groupe de consonnes initiales *cr* et de la consonne *n*, mais, ce qui est bien plus important, voire essentiel, les voyelles sont tout à fait différentes. Car, s'il est aisé de comprendre la transformation d'un *a* grec en un *e* turc, dans *Cranea-Ecrenè*, il serait au moins difficile d'expliquer, au sein de la même langue grecque, donc du même système phonétique, la mutation d'un *ou* en *a*, pour dériver Κρανέα de Κρουνοί, même si l'on tient compte de l'espace de deux millénaires écoulés entre les premiers établissements grecs du Pont Gauche et les actes du Patriarcat constantinopolitain.

Quant à l'inscription grecque de Varna qui fait mention d'un *castellum Runis* (καστέλ(λ)ιον Ῥούνις), ce document épigraphique du VIe siècle après J.-C. n'apporte aucune contribution en faveur de l'identité soutenue par M. Schkorpil. Tout au plus, il

---

[1] Pline, *Hist. nat.*, IV, 18 (11) = 44.

[2] Ps.-Scymnos, vers 751 ; Anonyme, *Peripl. Ponti Eux.*, 78 ; Étienne de Byzance, s. v. Διονύσου πόλις. Les autres auteurs ne font mention que d'un de ces deux noms : Strabon, 319 (Κρουνοί) ; Arrien, *Peripl. Ponti Eux.*, 35, (Διονυσόπολις) ; Hieroclès, *Synecd.* (éd. A. Burckhardt), 637,2 (Διονυσόπολις) ; Const. Porphyrogén., *De thematibus*, II, 1 (Διονυσόπολις) ; Appien, *Illyr.*, XXX (Διονυσόπολις) ; *Itiner. Antonini*, éd. Parthey-Pinder, 228,2 (*Dionysopolis*) ; Anonyme de Ravenne, IV, 6 (*Dionysopolis*) ; *Tabula Peutinger.*, segm. VII (*Dionysopolis*).

[3] I. Lepşi, *ouvr. cité*, pp. 52 et 76 ; G. Vâlsan, dans *Bulet. Societ. Reg. Rom. de Geografie*, LIV (1935), p. 72 ; C. Brătescu, dans *Analele Dobrogei*, XVII (1936), p. 183 et XVIII (1937), p. 32.

[4] Cf. I. Lepşi, *ouvr. cité*, p. 52.

www.cimec.ro

s'ensuivrait, et encore à titre de probabilité, que dans les environs d'*Odessus* (Varna) il y avait, à cette époque tardive de l'antiquité, une forteresse de ce nom, mais où se trouvait, exactement, cette forteresse il n'est pas encore possible de le savoir. L'analogie toponymique *Runis-Cruni* n'a rien de certain. Même en l'admettant, cette analogie pourrait se rapporter à *Cruni-Dionysopolis*-Balcic, comme le suppose V. Pârvan [1], mais pas du tout à *Ecrenè*, qui n'a rien à faire avec *Cruni*.

Il ne subsiste rien des arguments qu'on a formulés à l'appui de la localisation de *Cruni* à Ecrenè. Le seul fait incontestable est la fréquence des restes antiques dans cette dernière localité. En dehors des ruines du château-fort de la colline Ialtasù (cote 252), qui sont d'une époque très basse, on a trouvé des objets et des traces de constructions gréco-romaines de bonne époque dans la vallée, au pied de la colline et près de la plage [2]. Il est hors de doute qu'au moins dès l'antiquité classique il y avait un établissement sur le terrain même du village actuel d'Ecrenè. C'est précisément l'emplacement qui convient, du triple point de vue toponymique, topographique et chronologique, à l'„*oppidum*" *Gerania* de Pline.

Si l'on n'a pas encore fait cas de l'identité si évidente entre *Gerania*, *Cranea* et *Ecrenè*, c'est certainement parce que l'on a prêté une trop grande importance à la dualité Κρανέα-Γεράνια qui, dans les actes patriarcaux du XIVe siècle, se rapporte à deux καστέλλια différents. Mais du moment que toutes les circonstances plaident pour la localisation de *Gerania* de Pline à Ecrenè, il serait facile de s'expliquer les avatars du nom de cette localité plus de dix siècles plus tard, durant le moyen âge.

Après la catastrophe de la domination romaine et de la civilisation antique tout entière dans la Scythie Mineure, vers le début du VIIe siècle, ces régions devinrent presque désertes [3]. Quand les Byzantins retournèrent plus tard au Danube, vers la

[1] V. Pârvan, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*, București 1911, p. 58. Cf. R. Vulpe, dans *Analele Dobrogei*, XIX (1938), 2, p. 47, note 3.

[2] F. Kanitz, *Donau-Bulgarien und der Balkan*, III², Leipzig 1882, p. 191; idem, *La Bulgarie danubienne et le Balkan*, pp. 459 (fig.) et 473; K. et H. Schkorpil, Балчикъ, p. 48, note 1; K. Schkorpil, Опись на старинитѣ въ Черноморската областъ II, Sofia 1927 (Издания на Народния Музеи въ София), p. 37, no. 75, fig. 50 (relief au Cavalier thrace); R. Vulpe, dans *Analele Dobrogei*, XVI (1935), p. 190.

[3] Cf. R. Vulpe, *Hist. anc. de la Dobr.*, p. 376 et suiv.

www.cimec.ro

fin du X-e siècle, ils réorganisèrent d'une part la défense de la Dobroudja, comprise dans le nouveau duché de *Paristrion* et, de l'autre, ils favorisèrent le commerce dans la Mer Noire, ce qui eut comme conséquence la fondation de nombreuses escales sur le littoral de cette province [1]. *Gerania*, une des rares localités antiques de la région qui s'étaient perpétuées à travers les vicissitudes des siècles précédents, probablement comme un pauvre hameau de pêcheurs, sous le nom peu modifié de *Cranea*, était tout indiqué pour figurer parmi ces escales, ce dont les cartes nautiques ultérieures portent témoignage. Mais l'intérêt immédiat des Byzantins devait se diriger, dans cette contrée, vers le massif des hauteurs boisées qui, dominant la vallée de la Batova et le littoral, s'étend au Sud d'Ecrenè, comme une zone de couverture de l'ancienne cité d'*Odessus*, devenue au moyen âge, sous le nom de *Varna*, une des plus importantes places-fortes de la Mer Noire. Afin de rendre plus efficace le rôle défensif de cette zone, ils durent y construire des forteresses auxiliaires, comme ces châteaux dont les documents patriarcaux du XIVe siècle font mention.

Ces châteaux sont en nombre de deux : Κρανέα et Γεράνια, car les autres καστέλλια qui figurent dans les documents mentionnés, à savoir Γαλιάκρα (*Caliacra*), Κάρναβα (*Cavarna*), Δρύστρα-Τρίστρα (*Dristra-Silistra*) et Κελλία-Λυκοστόμιον (*Chilia*) [2], tous bien connus, se trouvent en dehors de la région Varna-Ecrenè. Toujours deux sont les fortifications dont on constate les restes dans cette zone. Ce sont ces ruines de Dişpudac et de la cote 252 d'Ecrenè, dont il a été question ci-dessus. Fondées peut-être à une basse époque de l'antiquité, ces fortifications subsistèrent jusqu'au

---

[1] *Ibidem*, pp. 389 et suiv., 395, note 3. Cf. N. Bănescu, dans le *Bulletin de la sect. hist. de l'Académ. Roum.*, X (1923), p. 50 et suiv.; idem, dans *Byzantion*, VIII (1933), p. 277 et suiv.; G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest 1935, pp. 14—86, *passim*.

[2] Fr. Miklosich — J. Müller, *Acta Patriarchatus Constantinopolitani*, I, p. 95, LII, II (1318 — 1323): † Τὰ περὶ τὴν Βάρναν πατριαρχικὰ καστέλλια †† Ἥ Καρνάβα· ἡ Κρανέα· τὰ Κελλία ἤτοι τὸ Λυκοστόμιον· τὰ Γεράνια· ἡ Δρύστρα· ἡ Γαλιάγρα †; p. 528, CCLXXII (1370)... τὴν ἐξαρχίαν καὶ διοίκησιν τῶν παρὰ τὴν ἁγιωτάτην μητρόπολιν αὐτοῦ Βάρναν πατριαρχικῶν καστέλλιων, ἤτοι τῆς Γαλιάκρας, τῆς Τρίστρεας, τῆς Κάρναβας, τῆς Κρανέας καὶ τῶν Γερανίων... Cf. G. I. Brătianu, *ouvr. cité*, p. 79.

www.cimec.ro

moyen-âge [1]. Leur identité avec les καστέλλια du Patriarcat constantinopolitain paraît très probable. Comme nous l'avons relaté ci-dessus, C. Jireček avait déjà tenté leur identification avec *Gerania* et *Castrici* [2], mais sans une argumentation suffisante. Ses conclusions reposaient seulement sur le nom de *Kestrič-kalessi* que quelques paysans du village Kestrič avaient arbitrairement attribué aux ruines de la cote 252 près d'Ecrenè. Comme, d'après lui, ces ruines appartenaient à *Castrici* et comme le nom de *Cranea* convenait seulement au village d'Ecrenè, il ne restait pour la forteresse de Dişpudac que le nom de *Gerania*, au sujet duquel il usait d'une façon égale du témoignage de Pline et des actes patriarcaux. Nous avons démontré la fragilité de son argumentation en ce qui concerne *Castrici*. Quant à *Gerania*, nos considérations, bien que procédant d'un raisonnement tout à fait différent, aboutissent à une conclusion analogue à celle de Jireček, mais seulement par rapport aux documents du moyen-âge.

Lorsque les Byzantins bâtirent ou reconstruisirent les deux καστέλλια, ils baptisèrent l'un d'eux du nom contemporain de la localité la plus proche : *Cranea*. C'est vraisemblablement la forteresse de la hauteur Ialtaşù — cote 252, située au-dessus du village d'Ecrenè. Pour l'autre, que nous inclinons, d'accord avec Jireček, à localiser à Dişpudac, ils firent appel aux souvenirs livresques, parmi lesquels ils trouvèrent, relativement à cette contrée, le nom de *Gerania*. La tendance archaïsante des intellectuels byzantins, clercs ou bureaucrates, est un fait connu.

[1] V. Pârvan, dans son rapport préliminaire sur les fouilles de 1913, publié dans *Analele Acad. Rom., Desbateri*, ser. II, tom. XXXVI (1913), p. 22 et suiv., observe que la forteresse de Dişpudac ne peut pas dater, vu sa forme et les détails de sa construction, que d'une époque ultérieure au IIIe siècle après J.-C.— C. Jireček, *lieu cité*, p. 181, rapporte que dans le château de Dişpudac on a trouvé des croix métalliques, ainsi que les substructions d'une église. D'ailleurs, le matériel découvert dans les ruines des deux châteaux, de Dişpudac et d'Ecrenè-cote 252, dont quelques exemples ont été publiés par I. Kalinderu, dans *Bulet. Comis. Monum. ist.*, VI (1913), p. 137, fig. 3 et p. 139, fig. 5, contient beaucoup de pièces de caractère chrétien qui se rapportent à la civilisation byzantine. Encore plus suggestive, à ce point de vue, est une plaque de pierre arénacée trouvée „auprès des ruines de la forteresse d'Ecrenè" (подъ развалинитѣ на Екренското кале), qui est ornée d'un relief représentant une combinaison de croix byzantines et quelques figures, dont la silhouette d'un cavalier; K. Schkorpil, Описъ на старинитѣ въ Черноморската областъ, p. 90 et suiv., no. 190 et fig. 118.

[2] Voir *supra*, p. 15 et suiv.

www.cimec.ro

Dans la toponymie médiévale de la Dobroudja les exemples d'archaïsmes analogues ne font pas défaut [1]. C'est ainsi que du nom d'une seule localité antique, les Byzantins firent deux. À l'époque gréco-romaine de l'antiquité, le nom *Gerania* n'appartenait qu'à l'établissement d'Ecrenè. C'est au moyen âge à peine qu'il fut appliqué à un endroit différent, quoique dans la même région, tandis que son ancienne place fut prise par son dérivé *Cranea*.

L'apparition de Γεράνια dans les actes du Patriarcat de Constantinople est le résultat d'un des premiers essais de ressusciter et de localiser ce nom de localité puisé dans les textes antiques. À une conjecture analogue, mais du côté de l'humanisme italien, est due l'insertion isolée et erronée du même nom, sous la forme *Giranea*, dans la carte nautique de Carignano, comme une escale entre Mangalia et Caliacra.

*

Par sa nature, la vallée de la Batova (*Zyras*) présente le caractère d'une limite entre le steppe de la Dobroudja et les régions boisées prébalkaniques [2]. C'est ce qui explique, par le passé, la position des deux forteresses d'Ecrenè et de Dişpudac dans le massif qui domine cette vallée du côté méridional et ce qui justifie la frontière établie dans cette région par la réforme de Dioclétien, entre les provinces de *Scythia* (Scythie Mineure) et de *Moesia Secunda* (Mésie Inférieure) [3]. D'ailleurs, cette frontière ne faisait que consacrer une démarcation instituée à une époque encore plus reculée, entre les territoires des cités de *Dionysopolis* et d'*Odessus*, témoin un fragment d'inscription trouvé près de Dişpudac à

---

[1] C'est le cas de *Constantza* (Κωνσταντία chez les auteurs byzantins, *Costanza* dans les cartes nautiques italiennes, *Kiustendjé* en turc), qui ne représente que le nom antique de *Constantiana*, réactualisé à l'époque des Comnènes, sous une forme abrégée, mais attribué par erreur à l'ancien emplacement de *Tomi* (*contra* : N. Grămadă, dans *Ephemeris Dacoromana*, IV (1930), p. 236 et suiv.). Un autre exemple d'archaïsme — cette fois arabe, mais par l'entremise des Byzantins — est le nom *Al-Myris* donné par Edrisi (XIIe siècle) au lac Razelm, l'ancien *Halmyris* ; cf. J. Weiss, *Die Dobrudscha im Altert.*, p. 56 ; R. Vulpe *Hist. anc. de la Dobr.*, p. 383, note 2.

[2] C. Jireček, dans *Archaeol.-epigr. Mittheil.*, X(1886), p. 180 ; cf. C. Brătescu, dans *Analele Dobrogei*, XVIII (1937), p. 27 et suiv.

[3] J. Weiss, *ouvr. cité*, pp. 10 et 24 ; R. Vulpe, *ouvr. cité*, pp. 281—282.

www.cimec.ro

l'indication : *f(ines) [t]err(itorii) Odess(itanorum)* [1]. Cette dernière délimitation inclut *Gerania*-Ecrenè dans le territoire de *Dionysopolis*, ce qui va d'accord aussi avec le texte de Pline. En effet, dans ce texte, *Gerania* est mentionnée à la fin de la série des *oppida* „scythes", après *Zyras amnis* et avant *Odessus*.

Le caractère „scythe" que Pline assigne à *Gerania*, de même qu'à *Aphrodisias*, *Eumenia* et *Parthenopolis* [2], contraste avec leurs noms évidemment helléniques. Il s'agit, peut-être, d'escales de moindre importance, fondées par les Grecs au début de leur activité commerciale sur les côtes de la Mer Noire et abandonnées ensuite à la population indigène du voisinage [3].

Selon le texte de Pline, cette population consistait de *Scythae Aroteres*, laboureurs paisibles qui occupaient le steppe de la Dobroudja jusqu'à la vallée de la Batova (*Zyras*). Bien que l'existence des enclaves scythes dans ce pays ne fût pas un fait étonnant, vu son histoire tant de fois troublée par les invasions eurasiatiques [4] et bien que les éléments iraniens dans la toponymie, la numismatique, l'épigraphie et l'archéologie locales ne fissent pas défaut [5], il ne faut pas moins rémarquer que Pline est le seul auteur qui mentionne les Scythes de la Dobroudja d'une manière si péremptoire. Pour les autres auteurs, tels qu'Hérodote, Thucydide, Ovide, Dion Cassius, etc. [6], les indigènes par

---

[1] CIL III 12507 = 7589. Cf. C. Jireček, *lieu cité*, p. 181. Dans la même région, on a trouvé une dédicace aux empereurs Arcadius et Honorius : cf. C. Jireček, *lieu cité*, p. 182.

[2] Les autres trois éléments toponymiques de la série : *Libistos*, *Zigere* (= *Zygere*) et *Borcobe* (= *Rocobe*) ont un caractère indigène, qui ne se laisse pas facilement préciser : cf. pourtant, pour l'éventuel turacisme de *Rocob(a)e* et *Zygere*, W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, II, Wien 1894 (dans *Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe d. k. Akad. der Wiss. in Wien*, CXXXI, 1894), pp. 69 et 77.— Le nom de la rivière *Zyras* est évidemment thrace : cf. W. Tomaschek, *ibidem*, pp. 78 et 98.

[3] J. Weiss, *ouvr. cité*, p. 24, note 6.

[4] Cf. R. Vulpe, *Hist. anc. de la Dobr.*, pp. 50 et suiv., 403 et suiv.

[5] *Ibidem*, p. 51 et suiv. Cf. V. Pârvan, *Considérations sur quelques noms de rivières daco-scythes* (roumain et français), Bucureşti 1923 (*Acad. Rom., Mem. secţ. ist.*, ser. III, tom. I, mem. 1), pp. 2 et suiv. et 27 et suiv.; M. Sutzu, *Contribuţia numismaticei la istoria antică a României transdanubiene*, dans *Analele Acad. Rom., mem. secţ. ist.*, ser. II, tom. XXXVIII (1916), p. 526 et suiv.; I. Andrieşescu, dans *Revista de Preistorie şi Antichităţi Naţionale*, I (1937), 1, p. 47 et planches XIII—XXVII.

[6] R. Vulpe, *ouvr. cité*, pp. 48 et suiv., 102 et suiv., 108.

www.cimec.ro

excellence de ce pays sont les *Gètes*. Ovide, qui a la valeur d'un témoin oculaire, rencontre les Gètes à chaque pas pendant son exile à Tomi [1]. Par contre, les Scythes paraissent très rarement dans ses élégies [2]. Quant à la côte méridionale de la Dobroudja, c'est précisément la région des *Crobyzes* gètes cités par de nombreux auteurs. Les *Térizes*, qui adoraient le dieu gète *Zalmoxis*, habitaient autour du cap Caliacra (*Tirizis*)[3]. Le renseignement de Pline, provenant de sources grecques qui remontent à une époque plus ancienne [4], se réfère sans doute à des îlots vraiment scythes, qui, établis sur les territoires des cités pontiques, à la suite de quelque invasion, ont fini par s'helléniser ou par disparaître dans la masse des Gètes voisins. Toujours est-il qu'à l'époque romaine, quand les informations directes sur la Dobroudja sont plus fréquentes, on n'y rencontre aucune trace des Scythes. Dans les contrées pontiques que Pline attribue aux Scythes, les inscriptions attestent une abondante toponymie thrace. Le nom *Scythia Minor*, que les anciens donnaient à la Dobroudja, a eu une durée plus longue. Né à l'époque des premiers établissements grecs sur la côte du Pont Gauche, quand les éléments scythes mentionnés se trouvaient déjà dans cette région, il persista, comme une simple expression géographique, même après la disparition de ces élements.

On ne saurait préciser la durée de *Gerania* comme possession „scythe", ni le moment où elle entra définitivement dans le domaine de la ville de *Dionysopolis*. Mais elle a dû garder, à toutes les époques antiques, son caractère initial d'escale et de marché, rendez-vous des marchands grecs et des agriculteurs indigènes. Les ruines et les objets antiques découverts à Ecrenè dénotent une vie hellénique d'un niveau supérieur.

*

Dans sa relation, Pline fait accompagner le nom de *Gerania* d'une brève allusion à la légende des *Pygmées* et à leurs fameux

---

[1] Cf. V. Pârvan, *Getica*, Bucureşti 1926, pp. 99, note 2 et 134 et suiv.

[2] Ovide, *Tristia*, IV, 6, 47; V, 10, 14 et 48.

[3] Cf. J. Weiss, *ouvr. cité*, p. 25; R. Vulpe, *ouvr. cité*, p. 49.

[4] La provenance grecque de ce passage de Pline (*Hist. nat.*, IV, 18(11)=44) est prouvée par les désinences spécifiques des noms des localités *Aphrodisias, Libistos, Zygere, Rocobe*, ainsi que par le qualificatif *Aroteres* au lieu d'*Aratores* (cf. Hérodote, IV, 17 et 52: Σκύθαι ἀροτῆρες).

www.cimec.ro

combats contre les grues : *Gerania ubi Pygmaeorum gens fuisse proditur : Cattuzos Barbari vocant creduntque a gruibus fugatos.* C'est une vieille légende, peut-être de tradition carienne, que les Hellènes aimaient beaucoup à raconter, comme il résulte de sa fréquence dans la littérature grecque, ainsi que parmi les sujets représentés dans l'art et qu'ils cherchaient à localiser dans divers pays célèbres par l'abondance des grues, depuis l'Égypte et l'Inde jusqu'au littoral thrace [1].

Il est donc inutile de chercher à l'allusion de Pline un autre fondement que le nom de la localité, qui lui suggéra le mot γέρανος „grue", ainsi que la légende de la géranomachie. Mais il fait mention du nom *Cattuzi* [2], que les „Barbares" eussent donné aux Pygmées. Cette mention se trouve aussi chez Étienne de Byzance, qui ne fait que paraphraser le passage de Pline, en insistant seulement sur son côté fabuleux. Ainsi substitue-t-il le nom de *Cattuza* à celui de *Gerania*, en ajoutant que le pays habité par les Pygmées s'appelât *Rhacole*. Il rapporte aussi que dans la langue carienne les Pygmées étaient nommés *Tussyli* [3]. Ces derniers noms, qu'Étienne emprunte à d'autres auteurs anciens, font partie du répertoire général concernant la légende des Pygmées et n'ont aucune relation avec les côtes de la Dobroudja. Quant à *Cattuza*, au lieu de *Gerania*, ce n'est qu'une dérivation de *Cattuzi* de Pline, qu'on recontre aussi chez Solin. [4] Basé sur le texte de Pline, W. Tomaschek considère ce nom comme thrace, ce qu'il essaye de démontrer en corrigeant la forme κάττουζος en κάρτουζος, pour la rapprocher du nom Καρτουζα — figuré dans une inscription de Maronée et supposé comme thrace — et pour la faire remonter à une racine *q'ert* „schneiden, abhauen, stutzen", apparentée au latin *curtus*, au slave *kratŭkŭ* „court", à l'arménien *karč* „pusillus, nanus". Au moyen de conjectures semblables,

---

[1] O. Navarre, *apud* Daremberg-Saglio, *Dictionnaire des antiquités*, s. v. *Pygmaei*, p. 782 sq.

[2] Dans les divers manuscrits du texte de Pline, ce nom présente les variantes suivantes ; *Cattuci*, *Catizi* et *Gatizi*. Cf. V. De-Vit, *Totius Latinitatis onomasticon*, Prato 1858, s. v. *Cattuzi*.

[3] Étienne de Byzance, s. v. Κάττουζα: Κάττουζα, πόλις Θράκης, ἐν ᾗ κατῴκουν οἱ οἰκήτορες Κάττουζοι· ὅθεν δὲ τὰς γεράνους ὁρμᾶν, τὸ χωρίον Ῥακώλην προσαγορεύεσθαι· ὑπὸ δὲ Καρῶν Τουσσύλοι ἐκαλοῦντο.

[4] Sous la forme *Cathizon* (dans certains mss. : *Cathyzon* et *Cacython* : Solin, X, 11, éd. Th. Mommsen, Berlin 1895, p. 69, note 3).

www.cimec.ro

il incline à attribuer également une origine thrace au nom *Tussyli* [1], dont le caractère carien est pourtant expressément précisé par Étienne de Byzance.

À notre avis, ce sont de vains efforts, car, de même que *Rhacole* et *Tussyli*, le nom *Cattuzi*, appartenant au vocabulaire légendaire de la géranomachie, est complètement étranger aux réalités thraces. Ni Pline, ni Étienne de Byzance n'affirment que les „Barbares" qui employaient ce nom pour désigner les Pygmées fussent les habitants de la Thrace. D'autre part, nous ne trouvons pas d'analogies acceptables pour *Cattuzi* dans la toponymie et l'onomastique thrace. Quant aux arguments de W. Tomaschek, ils nous semblent trop forcés pour leur accorder un poids décisif. Il serait bien plus plausible de considérer ce nom comme une corruption barbare, peut-être carienne, du mot grec κατουδαῖοι „habitants sous terre", allusion aux habitations primitives des Pygmées [2]. Aristote, parlant des Pygmées des régions du Nil supérieur, met l'accent précisément sur cet aspect de leur vie troglodytique [3].

Toujours est-il qu'au moment où la fable des Pygmées fut introduite dans les régions du Pont Gauche, par les Cariens et les Grecs [4],

---

[1] W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, II, p. 14.

[2] O. Waser, *apud* W. H. Roscher, *Ausf. Lexikon d. griech. u. röm. Mythologie*, III, 2, s. v. *Pygmaien*, col. 3284. — Il est intéressant, pourtant, de constater aussi un nom de personne **Κάτουσις**, qui se rencontre, au IIIe siècle après J.-C., dans quelques inscriptions grecques de Nubie : CIG III 4984 et 4998 ; cf. A. Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*, I, p. 862, s. v. D'autre part, un nom de peuple *Catuces*, dans le voisinage de l'Inde, est connu par Pline, *Hist. nat.*, VI, 25 (variante : *Cautaces*) : cf. V. De-Vit, *ouvr. cité*, s. v.

[3] Aristote, *De animal. hist.*, VIII, 12 (Didot).

[4] La thalassocratie carienne date du VIIIe siècle av. J.-C. (cf. G. Dottin, *Anciens peuples de l'Europe*, Paris 1916, p. 113 et suiv.). Son expansion dans le Pont Euxin est associée à celle des premières colonies ioniennes : cf. M. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks in South Russia*, Oxford 1922, p. 61 et suiv. — Sur les côtes de la Dobroudja méridionale, il y avait un *Carum portus* — Καρῶν λιμήν, dans une région qu'on appelait *Caria* (Arrien, *Peripl. Ponti Eux.*, 35 ; Anonyme, *Per. Ponti Eux.*, 75 ; Méla, II, 2 : *est portus Caria* ; Étienne de Byzance, s. v. Καρὸς ; Porphyre de Tyr, dans *FHG*, III, p. 710,10), qu'il faut situer à Şabla : G. Popa-Lisseanu, *Cetăţi şi oraşe greco-romane în noul teritoriu al Dobrogei*, Bucureşti 1914, p. 51 ; R. Vulpe, dans *Analele Dobrogei*, XVI (1935), 188 ; XIX, 2(1938), p. 12 ; idem, *Hist. anc. de la Dobr.*, p. 60.

www.cimec.ro

elle était depuis longtemps formée [1]. La fantaisie des Hellènes pontiques n'y ajouta que le nom de *Gerania*, en profitant d'une apparence étymologique [2].

RADU VULPE
Professeur à l'Université de Jassy

[1] Son origine doit remonter aux époques préhelléniques, car les premiers auteurs grecs, tels Homère, Hésiode, Hécatée, la présentent comme une histoire généralement connue (cf. O. Navarre, *apud* Daremberg-Saglio, *Dictionnaire*, s. v. *Pygmaei*, p. 782). Dans le procès de sa formation ont dû jouer un rôle important les racontars égyptiens et libyens sur les nains de la zone tropicale.

[2] Bien que la forme *Cerania* fût parfaitement hellénique (cf. une Γεράνεια en Phrygie, une Γερηνία en Messénie : Étienne de Byzance, s. v.), elle ne doit pas moins représenter une adaptation à quelque nom local de caractère thrace, qu'on ne saurait pas préciser, mais qu'on a le droit de supposer. W. Tomaschek, *Die alten Thraker*, II, 1, dans les *Sitzungsber. d. phil.-hist. Cl. d. k. Ak. d. Wiss.*, Wien 1894, CXXX, 2, p. 14, no. 19, avait déjà confronté le nom de *Gerania* de la Dobroudja avec celui de la localité thrace *Zervis*, aujourd'hui Seïmenly, dans la vallée de la Maritza, qu'il faisait dériver de la racine indoeuropéenne *g'ervi* „grue". D'autre part, on pourrait envisager aussi certains autres noms gètes et thraces comme *Gerulata* et *Gerastos* (cf. W. Tomaschek, *ouvr. cité*, II, 2, *ibidem*, CXXXI, 1894, pp. 77 et 88 ; V. Pârvan, *Getica*, p. 227).

www.cimec.ro

LES MONNAIES ATTIQUES DANS LES BALKANS.

Les Athéniens, devancés sur le Pont Euxin par les Milésiens, dans le bassin septentrional de l'Egée par les Pariens et les Samiens, durent attendre l'époque de Pisistrate pour prendre une part active au courant commercial qui reliait les métropoles à leurs colonies [1].

Avant même la conquête perse qui, en mettant fin à l'hégémonie de Milet, avait ouvert l'ère des compétitions, Corinthe et à sa suite Athènes surent s'assurer une place prépondérente. Vers la fin du VI-e siècle, les vins, l'huile et la céramique de l'Attique avaient évincé les concurrents autrefois dangereux. Dans les cités grecques du Pont Euxin la présence des vases attiques en nombre toujours croissant est attestée depuis longtemps par les fouilles [2].

Plus près de la métropole attique, la côte méridionale de la Thrace sera liée davantage à l'histoire de la grandeur et de la décadence d'Athènes. D'après une tradition qui ne présente rien d'invraisemblable, Pisistrate se serait réfugié, avant sa victoire définitive, aux environs du mont Pangée, où il s'enrichit en exploitant des mines d'or [3]. Pour y avoir trouvé un accueil si favorable, il fallait que le prestige d'Athènes fût bien établi.

Les guerres médiques ont arrêté net les progrès que le commerce attique avait réalisé pendant la seconde moitié du VI-e et les premières années du V-e siècle. Toutefois, après la tempête perse, la prépondérence commerciale d'Athènes fut rétablie.

---

[1] Cf. G. Glotz, *Hist. grecque*, I, Paris 1938, p. 461.

[2] Cf. E. Pottier, *Le commerce des vases peints attiques au VI-e siècle*, *Rev. Arch.* 1904, I, p. 45 et suiv. et surtout v. Stern, *Klio*, IX, 1909, p. 143 et suiv.

[3] Hérodote, *Hist.*, I, 62—64; Aristote, *Const. d'Ath.*, 15,3; 17,4. Cf. aussi P. Perdrizet, *Klio*, X, 1910, p. 5.

www.cimec.ro

Jusqu'aux révoltes qui précédèrent la bataille d'Aigospotamos, les cités grecques du littoral thrace devront supporter l'hégémonie politique et monétaire d'Athènes [1]. En 405, la désagrégation de l'empire athénien de Thrace sera un fait accompli.

Dans ce tableau à grands traits que nous venons d'esquisser, quel fut le rôle de la monnaie athénienne? Les chouettes attiques ont-elles chassé aussi les autres monnaies grecques des marchés balkaniques ou pontiques? Les monnaies athéniennes ont-elles pris une part quelconque à la circulation monétaire de l'*hinterland* thrace, gète ou scythe?

Voilà autant de problèmes auxquels seule l'étude des trésors monétaires pourra apporter quelque solution.

Disons tout de suite, en anticipant sur les conclusions qui pourront se dégager de la simple présentation des faits que les monnaies athéniennes, loin d'avoir pris la place de quelques autres monnaies grecques dans les Balkans, où celles-ci sont attestées par les trésors découverts, n'y ont même pas circulé. Exception faite pour les cités grecques du littoral thrace, qui avaient adopté le système monétaire attique, on ne rencontre nulle trace des monnaies athéniennes ou d'une influence qu'elles auraient pu avoir sur le marché balkanique. Cela étonne d'autant plus que l'on connait la vogue de la monnaie athénienne au VI-e, aussi bien que la politique avisée et jalouse d'Athènes durant tout le V-e siècle.

Revenons aux faits. Même dans les régions où l'on constate des échanges chaque jour plus actifs, c'est-à-dire dans les cités grecques du littoral thrace de l'Egée et du littoral occidental et surtout septentrional du Pont Euxin, il ne s'est jamais trouvé aucune monnaie athénienne de l'époque précédant les guerres médiques. Il est vrai que le troc joue encore un grand rôle dans les échanges entre Grecs et indigènes thraces ou scythes. Les trésors monétaires datant de cette époque prouvent cependant que les monnaies n'étaient pas absentes du grand courant d'affaires des VI-e et V-e siècles.

Il y a d'abord les monnaies pontiques, découvertes aussi bien dans les cités grecques du littoral que beaucoup plus loin dans l'*hinterland* scythe. Les trésors trouvés à Cracovie [2] et à

[1] Cf. E. Babelon, *Les monnaies grecques. Aperçu historique*, Paris Payot, 1925, p. 54 et suiv.

[2] V. v. Renner dans les *Mitth. d. oesterr. Gesell. f. Münz- und Medaillenkunde*, 1911, pp. 171—176; Sydney P. Noe, *A bibliography of greek coin hoards* (Numismatic Notes and Monographs, 78), New-York 1937, p. 155, n. 378.

www.cimec.ro

Uyssenskije Choutara [1] en Ukraine prouvent que l'aire de la circulation des monnaies pontiques est beaucoup plus étendue au Nord qu'on ne le croyait d'abord.

Il y a ensuite et c'est beaucoup plus important pour notre point de vue, les trésors monétaires de Cuzgun, [2] en Dobroudja et de Kertch, [3] en Crimée, contenant des monnaies de Cyzique. C'est une preuve incontestable que les relations économiques entre Cyzique et les cités pontiques étaient des plus étroites.

On ne saurait cependant dire que les produits attiques n'avaient pas encore pénétré dans la région balkanique proprement dite. Les fouilles de Duvanlii en Bulgarie [4] en sont une preuve éloquente. Les monnaies attiques n'y paraissent cependant point. La seule explication qu'on pourrait donner à ce fait, somme toute assez étrange, est que les produits attiques arrivaient dans l'*hinterland* thrace par l'intermédiaire des marchands grecs de Thasos, de Maronée ou d'Abdère, c'est-à-dire des cités grecques du littoral septentrional de l'Egée qui ont su s'emparer après la fin du règne macédonien de la plus grande partie du commerce balkanique, en attendant la concurrence romaine, qui se fera sentir dès le II-e siècle av. J.-C.

En effet, il faut attendre cette époque pour constater la présence des premières monnaies attiques dans les trésors monétaires des Balkans. L'hégémonie politique et économique qu'Athènes exerça pendant tout le V-e siècle, n'accorda pas à la monnaie athénienne, à l'exception du littoral thrace de l'Egée, une influence quelconque sur le marché balkanique. L'illusion longtemps chère aux numismates que la monnaie d'or qu'Athènes frappa en 407 ait servi de modèle aux monnaies d'or de Thasos, de Maronée, d'Aenus et d'Amphipolis, s'est évanouie sous l'examen critique d'Allen B. West. En effet, le numismate americain a prouvé d'une manière irréfutable que le modèle des monnaies d'or des

---

[1] Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 302, n. 1152.

[2] C. Moisil, dans *Cronica Numismatică şi Arheologică*, IV, 1, 1923, p. 18; K. Regling dans *Zeitschr. f. Num.*, XLI, 1931, p. 25; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 86, n. 287.

[3] Fr. Lenormant, *Rev. Num.*, 1856, p. 24; K. Regling, *art. cit.*, p. 24; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 149, n. 552. Un troisième trésor contenant des statères de Cyzique a été trouvé en Bulgarie. Cf. K. Regling. *art. cit.*, p. 26; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 56, n. 171.

[4] Cf. B. Filow et I. Welkow, *Grabhügelfunde aus Duvanlii in Südbulgarien* dans *Jahrbuch des deutschen arch. Inst.*, Berlin 1930.

www.cimec.ro

cités grecques du littoral thrace ne fut point la monnaie athénienne, mais bien le darique du Grand Roi [1].

Ce qui est sans doute étonnant c'est que les monnaies attiques apparaissent sur le marché balkanique pour la première fois précisément au moment où le rôle politique et économique d'Athènes avait pris fin depuis plus de deux siècles.

En effet, des trésors découverts à Salonique [2], à Serès [3] et à Zaroba [4] en Macédoine, à Nevrokopsko, à Dragomir, dans le nord de la Bulgarie (Bazardjik) [5] contiennent des tetradrachmes du nouveau style attique, frappées donc seulement après 229 av. J.-C. Un petit trésor d'oboles attiques, trouvé à Pleven, [6] en Bulgarie, doit appartenir à la même époque.

Quelques autres trésors monétaires découverts dans la même région font cependant penser que les monnaies du nouveau style attique ont apparu sur le marché balkanique à peine après 168 av. J.-C. Leur composition en est la preuve la plus sûre.

En effet, dans les trésors découverts à Morzian [7], près de Plovdiv, et à Benkowski [8], près de Stara Zagora en Bulgarie, les tetradrachmes attiques paraissent à côté des monnaies de Thasos et de Maronée, émises en très grande quantité justement après la chute du royaume macédonien de Persée. Ce fut vers cette époque que les monnaies d'Adbère, de Maronée et surtout de Thasos avaient remplacé sur le marché balkanique les monnaies macédoniennes.

Seul un trésor découvert en 1925, toujours en Macédoine,

---

[1] Allen B. West, *Fifth and fourth century gold coins from the thracian coast* (Numismatic Notes and Monographs, 40), New-York, 1929, p. 1 et sui.

[2] Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, n. 899.

[3] N. A. Mouchmov, *Izvestija, Bull. Soc. Arch. Bulg.*, IV, 1914, p. 274, n. 64; G. Seure, *Rev. Num.*, 1923, p. 32, 64; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 253, n. 960.

[4] J. N. Svoronos, *Journ. Int. Arch. Num.*, XI, 1908, pp. 236—40; M. L. Kambanis, *Bull. Corr. Hell.*, LVIII, 1934, pp. 131—35; 1935, pp. 108—20; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 310, 11. n. 1184.

[5] N. A. Mouchmov, *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, VII, 1933, p. 423; T. Gerasimov, *Ibid.*, XIV, 1940—42, p. 283.

[6] Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 216, n. 820.

[7] T. Gerasimov, *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, VIII, 1934, p. 417; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 187, n. 709.

[8] T. Gerasimov, *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, VIII, 1934, p. 417—72; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 49, n. 145.

www.cimec.ro

contient des monnaies attiques du IV-e siècle [1]. La composition du trésor nous prouve cependant qu'il est tout aussi récent que quelques-uns des trésors cités plus haut : à côté des imitations barbares des monnaies de Philippe II et d'Alexandre, on y trouve des monnaies de Philippe III, de Démétrios Poliorcète, de Lysimaque, d'Attale I, d'Eumène I, de Séléucos I et d'Antiochus I.

Ce sont là tous les trésors découverts dans les Balkans qui contiennent des monnaies attiques. La présence des monnaies de Thasos, d'Abdère et de Maronée dans ces trésors ne nous permet pas d'hésiter à conclure que la plupart des monnaies attiques ont pénétré dans les Balkans en tout cas après 229, sinon après 168 av. J.-C. Leur voie de pénétration fut la route même que suivaient les marchands de Thasos, d'Abdère ou de Maronée. Les monnaies attiques n'ont pas participé au grand courant d'affaires et à la circulation chaque jour plus intense que connurent dès le IV-e siècle les autres monnaies grecques dans les Balkans. La comparaison s'impose avec les monnaies de Philippe et d'Alexandre, de Thasos et de Maronée, qui servirent de modèle aux nombreuses imitations „barbares" : les tetradrachmes athéniennes ne furent jamais imitées par les tribus balkaniques [2].

Le marché balkanique restera fermé aux chouettes attiques au II-e comme il l'avait été aux VI-e et V-e siècles. Les crises que traversait Athènes depuis les dernières années de la guerre du Péloponnèse expliquent suffisamment l'absence de ses monnaies dans cette vaste zone soumise à l'influence grecque.

EM. CONDURACHI
Professeur à l'École Supérieure des Archives

[1] B. Saria, *Num. Zeitschr.*, 1927, p. 11 ; Sydney P. Noe, *ouvr. cit.*, p. 253, n. 959.

[2] Cf. au sujet des imitations „barbares", K. Pink, *Die Münzprägung der Ostkelten und ihrer Nachbarn* (Diss. Pannonicae, ser. II, fasc. 15) Budapest 1939.

www.cimec.ro

LE THÈME BYZANTIN DE SERBIE

La conquête de la Bulgarie, terminée en 1019, ne pouvait pas ne pas exercer une influence profonde sur le statut politique des pays situés à l'ouest des Balkans. Le prêtre de Dioclée caractérise ainsi [1] l'ampleur des gains faits par le Bulgaroctone :

Igitur post mortem Vladislavi imperatoris Bulgariae, Basilius imperator, congregato magno exercitu et navium multitudine, coepit debellare terram obtinuitque totam Bulgariam, Rassam et Bosniam totamque Dalmatiam omnesque maritimas regiones usque in finibus inferioris Dalmatiae.

Si l'on excepte la Dalmatie [2] qui, quoique de dimensions moindres et plus excentrique, était d'obédience byzantine, les territoires précités — la Bosnie, la Serbie, et les districts de Dioclea, de Terbunia et de Zachlounie—se trouvaient être ceux-là même que le tsar Samuel avait incorporés à ses états ; ils ne faisaient donc que changer de maître. Quelque habile tolérance que l'on ait voulu reconnaître à Basile II par rapport à l'admi-

---

[1] Ed. Šišić Pherdo, *Letopis popa Dukljanina*, Beograd-Zagreb 1928 (Académie royale de Serbie, Classe de Philosophie et de Philologie, t. 18), p. 344. Le récit de ce chroniqueur n'est, le plus souvent, qu'un tissu de racontars arbitraires et confus. Mais on s'entend à reconnaître l'exactitude de ses données géographiques sur les pays de l'ouest dont nous nous occupons. Son exposé des faits des X—XI-e siècles est également d'une valeur relative. Cf. Šišić Ferdinand, *Geschichte der Kroaten*, I, Zagreb 1917, p. 185 en note. Date de compilation : 1160—1180.

[2] Ce territoire formait un thème excentrique très tôt soumis à Byzance mais, en raison même de la distance où il se trouvait du Bosphore, tantôt perdu et tantôt repris jusqu'au moment où, dans la seconde moitié du IX-e siècle, les Vénitiens l'occupèrent définitivement. Cf. G. Schlumberger, *Sigillographie de l'empire byzantin*, Paris 1884, pp. 205, 206 ; A. Vogt, *Basile I-er empereur de Byzance et la civilisation byzantine à la fin du IX-e siècle*, Paris 1908, p. 189 ; S. Kyriakides, Βυζαντιναὶ μελέται, Thessalonique 1939, pp. 239, 240 et passim.

www.cimec.ro

nistration intérieure des pays soumis, il était un point, la question militaire, sur lequel ce potentat ne fut jamais d'humeur à transiger. Une organisation très forte de la péninsule, si forte qu'elle ne laissât subsister ni velléité de révolte ni germe de désagrégation, était commandée par son grand dessein de reconquérir la Sicile sur les Arabes et l'Italie sur les Lombards et les Germains. En s'appropriant les pays précités déjà, usurpés par son ennemi vaincu, le basileus, porté de ce fait à les considérer comme un tout, dut leur appliquer un même traitement.

Aussi en dépit du laconisme des sources ne peut-on douter que le régime imposé aux régions annexées, plus particulièrement à la partie maritime, ne fut le régime traditionnel de Byzance, celui des thèmes auquel cette époque [1], si riche en expériences militaires, apporta un correctif qui avait déjà rendu durables des conquêtes plus lointaines et par conséquent plus exposées, en Arménie et en Géorgie. Il s'agit de la création, au sein d'un même gouvernement, de commandements secondaires conduits par un stratège [2] et placés aux points d'une réelle importance. Cette expérience qui avait porté ses fruits aux confins de l'Asie Mineure n'a pu qu'être reprise en Europe. Il était donc à présumer que les territoires récemment acquis formeraient autant de circonscriptions militaires que le réclamait la nécessité du moment.

Quel fut donc dans cette conjoncture le sort échu à la Serbie [3], à savoir à la Rascie et éventuellement aux autres pays du même groupe ethnique ?

Les historiens modernes, influencés de manière évidente par les théories hâtives de Rambaud [4], ont fortement minimisé

[1] L'époque des grandes conquêtes militaires qui s'ouvre au milieu du X-e siècle et se prolonge dans le XI-e. L'initiative de cette mesure qui ne revient pas nécessairement au Bulgaroctone trouva néanmoins sous son règne des applications plus nombreuses.

[2] Il faut en conséquence se garder soigneusement de conclure de la présence d'un stratège dans une ville déterminée à l'existence d'une circonscription militaire dont cette ville serait le centre.

[3] Le prêtre de Dioclée comprend sous cette dénomination tout l'hinterland englobant la Bosnie et la Serbie proprement dite : en quoi ses délimitations correspondent dans leur ensemble à celles de Constantin VII. Cf. Šišić, *ouvr. cit.*, p. 175 et suiv. Les auteurs byzantins semblent en avoir étendu la notion aux pays de Dioclea et de Terbunia. C'est ainsi que Cédrénus appelle Voislav l'archonte des Serbes. Or ce prince régnait sur une partie du Monténégro actuel, et avait accès à la mer. Voir ci-dessous, p. 41.

[4] Cf. A. Rambaud, *L'empire grec au dixième siècle. Constantin Porphyrogénète*, Paris 1870, p. 179.

www.cimec.ro

l'emprise des Grecs sur ces populations slaves. La majorité de nos auteurs a parlé de souveraineté nominale se bornant, là où elle prenait quelque forme concrète, au paiement d'un tribut et à la présence d'un haut fonctionnaire. Telle est l'opinion de Schlumberger [1], rééditée par Zlatarski [2] pour qui les chefs serbo-croates, astreints à reconnaître l'autorité impériale, auraient sauvegardé l'indépendance et l'autorité de leurs états en acceptant, aux conditions précitées, le rôle de vassaux. Jireček [3], avant eux, avait été encore plus catégorique ; à son avis, le titre de *stratège des Serbes* n'existerait que dans l'adresse d'un faux tardif dont nous aurons à nous occuper ci-dessous [4].

Tout récemment, dans un manuel destiné à faire autorité, M. Ostrogorski [5] a parlé expressément de thème de Dalmatie, de Serbie-Zachloumie ainsi que du duché de Dyrrachium. Mais il n'est dans ce raccourci historique que l'écho de son compatriote N. Skabalanović [6] qui, voilà plus d'un demi siècle, s'exprimait ainsi : „*La partie méridionale de la Dalmatie, à partir de la rivière Tsettina, occupée par les Serbes, forme, bien que non continuellement mais de temps en temps, un thème byzantin distinct séparé de la Dalmatie, appelé soit du nom commun de Serbie, soit du nom plus particulier de Zachloumie... La ville dalmate de Raguse appartenait au thème serbe...*"

Le but de cette note est de mettre au point l'affirmation du savant russe en dégageant, à l'aide de données et de considérations nouvelles, les éléments démontrables et en écartant l'inexactitude où, sacrifiant aux apparences, il est lui-même tombé.

Mettons d'abord à part la question des Croates [7] dont le sort fut entièrement distinct de celui des Serbes. Ce peuple qui,

---

[1] Cf. G. Schlumberger, *Basile II le tueur des Bulgares*, Paris 1905 (=L'Epopée byzantine à la fin du dixième siècle. Seconde partie), p. 415.

[2] Cf. V. N. Zlatarski, *Organisation de la Bulgarie et situation du peuple bulgare dans les premiers temps de sa soumission à Basile II le Bulgaroctone* (en bulgare) dans *Seminarium Kondakovianum*, IV, 1931, 49.

[3] Cf. K. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, Gotha 1911, 213.

[4] Cf. infra, p. 44.

[5] Cf. G. Ostrogorski, *Geschichte des byzantinischen Staates*, München 1940, p. 221.

[6] Cf. N. Skabalanović, *L'Etat byzantin et l'Eglise au XI-e siècle, de la mort de Basile II le Bulgaroctone à l'accession au trône d'Alexis I-er Comnène*, (en russe) Saint-Pétersbourg 1884, pp. 219, 220.

[7] Cf. Šišić, *ouvr. cit.*, p. 203. La Croatie secoua la suzeraineté grecque sous les rois Pierre Crésimir IV (1058—1074) et Zvonimir Démétrius (1076—1089).

www.cimec.ro

évitant de justesse l'invasion, sut au moment propice faire sa soumission, bénéficia d'un traitement privilégié ; ses princes firent hommage au basileus et reçurent en signe d'allégeance le titre honorifique de patrices. Moyennant quoi, leur pays, qui dut tout au plus héberger un observateur, ne connut ni l'occupation ni l'administration byzantine. Aussi purent-ils à l'occasion dégager avec infiniment moins de risques leur politique de l'hypothèque étrangère.

Toute autre était la position des Serbes. Partie intégrante du puissant empire que l'autocrator avait décidé de ruiner, ils devaient partager le sort de tout le pays vaincu. Cependant le conquérant, qui tint à sauvegarder dans le nouvel état de choses l'intégrité administrative de la Bulgarie [1], en excepta pour leur importance stratégique les territoires de sa périphérie : Paristrion, Sirmium, Dalmatie et Dyrrachium, érigés en autant de thèmes dûment attestés, lui constituaient une ceinture de sûreté, de la Mer Noire à l'Epire en suivant le cours du Danube et le rivage de l'Adriatique. Une seule trouée se présente dans ce dispositif, celle des territoires composant la Serbie et la Zachloumie. Il serait dès lors difficilement croyable que ceux-ci n'aient pas fait l'objet d'une disposition semblable, soit qu'on les ait fusionnés dans une unique circonscription soit qu'on les ait séparés.

La Zachloumie reprenait dans cette circonstance le joug de Constantinople qui y avait jadis institué un gouvernement, de rang inférieur, une *archontia* [2] dont le Porphyrogénète [3] nous a conservé les limites étirées le long du littoral, de la ville de

---

Ce dernier recevait en 1076 la couronne royale du pape Grégoire VII, et par ce geste rattachait pour toujours son peuple à la civilisation occidentale. Il est toutefois à remarquer que l'arrangement passé avec le Bulgaroctone donna aux Croates sur le plan politique un rôle prépondérant qui leur permit d'accroitre eur influence et, le cas échéant, d'étendre leur domination sur les groupements lslaves des bords de l'Adriatique.

[1] Voir sur la réorganisation de la Bulgarie l'article précité de Zlatarski, *Organisation...* pp. 49—67 ; voir aussi du même *Istoria na balgarskata darzava prez srednite vekove*, II, 1927, p. 1 et suiv. La thèse de l'auteur suivant laquelle la Bulgarie de Samuel aurait gardé dans le cadre de l'empire byzantin son unité administrative est aujourd'hui unanimement rejetée. Ce que le prof. N. Banescu a écrit à l'encontre au sujet du Paristrion se vérifie, *mutatis mutandis*, des autres territoires précités.

[2] Voir à ce propos St. P. Kyriakides, *ouvr. cit.*, p. 235 et suiv. A noter au surplus que cette dénomination se donnait à Byzance à des principautés indépendantes d'elle ; mieux, ces dernières instrumentant en grec conféraient à leurs princes le titre d'archôn, par exemple la Russie. Cf. N. P. Lichatchev, *Matériaux pour l'histoire de la sphragistique byzantine et russe* (en russe). Première partie, Leningrad 1928, pp. 138, 155—158.

[3] Cf. Šišić, *ouvr. cit.*, p. 171 et suiv.

www.cimec.ro

Raguse à la rivière Narenta, l'Oronte de cette côte magique. Les Ragusains pressés par les Arabes et dans la nécessité de capituler demandèrent l'aide du basileus [1] qui leur envoya sa flotte, mais leur imposa son autorité (en 866). En recouvrant cette région maritime les Grecs, sans qu'aucune autre considération intervint, pouvaient être portés à y restaurer l'ancien état de choses.

En effet que le pays ait été, dans l'organisation du Bulgaroctone le siège d'un gouvernement, c'est chose péremptoirement prouvée par la présence à Raguse [2], peu après 1034, d'un fonctionnaire byzantin, Catacalon le Klyzoménite, stratège et — détail expressément noté par l'auteur — commandant de thème. Ce thème était-il celui de la seule Zachloumie ou englobait-il en plus la Serbie? Les deux hypothèses sont plausibles et il est vraisemblable que les deux pays furent tour à tour unis et séparés.

Immédiatement après la conquête il est certain que la Serbie constitua une unité militaire indépendante. La preuve, toute récente [3], en est fournie par la légende d'un sceau à première vue surprenante. Elle est ainsi libellée : **Κύριε βοήθει Κωνσταντίνῳ ἀνθυπάτῳ, πατρικίῳ καὶ δουκὶ Θεσσαλονίκης, Βουλγαρίας καὶ Σερβίας.**

Seigneur secoure Constantin duc de Thessalonique, de Bulgarie et de Serbie.

Le centre de gravité de ce triple commandement est manifestement et justement Thessalonique qui, par sa position maritime et continentale, permettait de mener dans cette partie peu sûre de l'Europe la défense ou l'attaque avec le maximum d'efficacité. Le cumul est d'autre part trop insolite pour qu'il ne réponde pas à des besoins exceptionnels créés par des menaces de révolte ou d'invasion. Les sources ne nous renseignent malheureusement que fort mal et fort peu sur les événements

---

[1] Sur cet événement voir l'exposé de St. P. Kyriakides, *ouvr. cit.*, p. 240, et A. Vogt, *ouvr. cit.*, p. 318, et surtout de Šišić, *ouvr. cit.*, 85—87.

[2] L'information est donnée par l'auteur du Strategicon Kekaumenos, edd. B. Wassiliewski—V. Jernstedt, *Cecaumeni strategicon et incerti auctoris de officiis regiis libellus*, Petropoli 1896, 27: ὁ Κατακαλὼν ὁ Κλυζομενίτης στρατηγὸς ἦν Ῥαουσίου... Ἐν μέσῳ τοῦ θέματος τοῦ στρατηγοῦ... Au sujet du Strategicon lui-même voir les notations de G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*. I. *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*, Budapest 1942, pp. 201, 202.

[3] Edité pour la première fois par I. Swiencickyj, *Byzantinische Bleisiegel in den Sammlungen von Lwow* dans le *Recueil dédié à la mémoire du prof. P. Nikov*, Sofia 1940, p. 439 (photographie), p. 440 (texte et description) n. 11.

www.cimec.ro

de l'époque, en sorte qu'il est délicat sinon impossible de définir la conjoncture où il s'imposa.

Deux attributions — nous l'avons souligné ailleurs [1] — peuvent avec une probabilité presque égale être proposées pour la bulle en question et son importante signature. Deux homonymes, parents d'empereurs et, de ce fait, appelés à de très hautes situations, se trouvent en effet mêlés à un très court intervalle aux affaires bulgares, Constantin Diogène, le suicidé de 1031, père de Romain IV [2] et gendre de Romain III, et Constantin, le neveu [3] de Michel IV le Paphlagon. Tous les deux ont, dans les sources, la qualité de duc de Thessalonique, le premier seul est dit expressément duc de Bulgarie, aucun n'y est mis en relation avec la Serbie. Cependant le développement des situations complexes où ils se trouvèrent exige pour ainsi dire qu'il en ait été ainsi, au moins pour le second d'entre eux. La sigillographie nous a en effet conservé plusieurs sceaux [4] au nom de Constantin duc de Bulgarie ou de Constantin pronoète de Bulgarie, attribués sans preuve décisive au plus ancien de nos stratèges homonymes. Pour des raisons détaillées ailleurs nous inclinons à restituer ces pièces au plus récent de nos dignitaires. D'autre part, c'est encore à lui que nous restituerions le sceau de Lwow. Seul l'aspect du problème qui intéresse le statut de la Serbie sera repris ici.

A la mort de Romain Argyre (+1034), ce pays, recouvrant son indépendance, s'était détaché de Constantinopole. Mais cette période de liberté fut courte, puisque deux ans plus tard les Serbes faisaient retour à l'obédience byzantine [5]. Ils n'y revinrent pas, comme bien l'on pense, de plein gré, d'autant que pour

---

[1] Voir mon article à paraître dans les Mélanges P. Mutafciev. En attendant voir sur ce personnage ce qu'en écrivent Sp. P. Kyriakides, *ouvr. cit.*, pp. 93, 94 et G. Schlumberger, *Epopée*, II, pp. 380, 416, 423 et III, pp. 62, 101 et suiv.

[2] Lire sur ce personnage ce qu'en disent surtout Sp. P. Kyriakides, *ouvr. cit.*, pp. 193, 194 et G. Schlumberger, *Epopée* II, pp. 380, 416, 423 et III pp. 62, 101 et suiv.

[3] Ce général n'est connu que par une mention de Cédrénus, éd. Bonn, II, p. 532 ; au sujet du siège qu'il eut à soutenir contre les Bulgares voir l'exposé de G. Schlumberger, *Epopée* III, p. 301 et de O. Tafrali, *Thessalonique des origines au XIV-e siècle*, Paris. 1920, p. 171 et suiv.

[4] Cf. G. Schlumberger, *Sigillographie de l'empire byzantin*, Paris 1884, p. 240 ou N. A. Mouchmoff, *Numismatique et sigillographie bulgares*, Sofia 1924, p. 166.

[5] Cf. G. Cedren., *ouvr. cit.*, éd. Bonn II, p. 515.

www.cimec.ro

mieux les tenir sous le joug et décapiter, pour ainsi dire, la résistance, le gouvernement impérial avait transféré et retenait sur le Bosphore dans une demie captivité leur chef naturel, le prince Voislav [1]. Il est, dans ces conditions, de la plus haute invraisemblance que Byzance n'ait pas imposé à cette contrée peu sûre un régime strictement militaire. De fait, nous avons déjà relevé à Raguse un vrai chef de thème [2]. En voici un autre qui, exactement à la même époque, gouvernait précisément la Serbie maritime.

Au sujet du prince Voislav dont il vient d'être question Cédrénus rapporte que, s'étant enfui de la capitale, il réussit à chasser de son pays le stratège local. Evénement qu'il relate ainsi : Στέφανος, ὃς καὶ Βοϊσθλάβος, ὁ τῶν Σέρβων ἄρχων, πρὸ μικροῦ τῆς πόλεως ἀποδρὰς καὶ τὸν τόπον τῶν Σέρβων κατεσχηκώς, Θεόφιλον ἐκεῖθεν τὸν Ἐρωτικὸν ἀπελάσας [3].

Jireček [4] a fait de Théophile Erotikos un duc de Dyrrachium et Schlumberger [5] un stratège de Dalmatie. Cette divergence plaide pour une solution intermédiaire. C'est en effet une opinion gratuite que d'étendre la compétence de l'un ou l'autre de ces gouverneurs à tous les territoires de domination byzantine peuplés par des Serbes. Comme si l'on ne pouvait légitimement déduire de la pratique suivie à cette même époque au fond de l'Asie Mineure à la possibilité, voire à la nécessité de créer dans cette partie de l'Europe, où tant de races cohabitaient dans une intelligence relative, des commandements militaires nombreux [6] et forts ! La configuration géographique de la région, toute en montagnes et en défilés, exigeait en outre que l'on y exerçât un contrôle direct et permanent, contrôle illusoire sans chef résident. [7]

---

[1] Cf. G. Schlumberger, *Epopée* III, pp. 311—318.

[2] Voir ci-dessus, p. 39.

[3] Cf. Cedren., éd. Bonn, p. 526.

[4] Cf. K. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 231.

[5] G. Schlumberger, *Epopée*, III, pp. 312, 459, qui à cette dernière référence, dit reproduire presque textuellement le récit de Skylitzès !

[6] Voir à ce sujet mon étude sur Christophore stratège d'Artzike-Akérabou près du lac de Van dans *Echos d'Orient* XXX, 1931, pp. 452—465. Le Corpus (en préparation) des sceaux byzantins fera connaître d'autres stratégies insoupçonnées de la même région. Consulter également Honigmann E., *Die ostgrenze des byzantinischen Reiches von* 363 *bis* 1071, Bruxelles 1935 (Corpus bruxellense historiae byzantinae 3).

[7] Les armées qui successivement furent envoyées contre le rebelle apprirent à leurs dépens combien vaine pouvait être menée du dehors une campagne contre la forteresse naturelle du Montenegro. Cf. G. Schlumberger, *Epopée* III, p. 312 et suiv.

www.cimec.ro

C'est pourquoi je n'hésite pas à admettre que l'autorité d'Erotikos s'étendait aux seuls districts de Dioclea et de Zenta à moins qu'elle n'englobât la Serbie entière. Nous avons donc là à tout le moins un stratège de la Serbie maritime [1] constituée en thème véritable [2].

L'évasion de Voislav et sa tentative réussie d'émancipation précédèrent de très peu et accompagnèrent en partie la révolte des Bulgares qui, elle, grâce à la réaction énergique des Grecs, n'aboutit pas. Il faut même sans doute admettre que le succès des Serbes ne fut possible que parce que Byzance dut porter ailleurs tout le poids de ses armes, les quelques corps envoyés contre eux s'étant au surplus avérés particulièrement inexpérimentés. La campagne, terminée, au cours de l'année 1041, par l'écrasement de la Bulgarie, mena les troupes impériales, assure Michel Attaliatès, jusqu'à Triaditza et jusqu'en Illyrie. C'est mal interpréter ce dernier nom que de n'y voir que Dyrrachium. L'auteur veut seulement indiquer, sans autrement préciser, que l'on poussa très à l'ouest et il est permis de se demander quel fut dans cette conjecture le sort de la Rascie ou Serbie de l'intérieur. Pour asseoir plus solidement l'oeuvre de reconquête Michel IV, déjà mourant, ne s'en remit-il pas à son neveu Constantin qu'il aurait créé à cet effet duc de territoires couvrant presque tous les Balkans? C'est une hypothèse que rien n'est encore venu confirmer, mais à laquelle on est fortement tenté de souscrire. Le duc de Thessalonique aurait en ce cas vu son autorité, dès 1041, étendue à la Bulgarie et à la Serbie de l'intérieur, voire éventuellement aux deux Serbie qu'il aurait eu ainsi la charge de ramener sous l'obédience byzantine. Mais le triple mandat dont jouit le signataire de notre sceau ne put, ne dut être que provisoire sinon éphémère, en raison de l'accession au trône de Michel V, qui, après n'avoir pas hésité à écarter Jean l'Orphanotrophe, l'âme du règne précédent, se devait par mesure de précaution d'enlever à un si proche parent de sa victime les forces exceptionnelles que sa fonction lui mettait en mains. Or la destitution du général dut amener un remaniement du commandement dans les Balkans toujours en ébullition.

---

[1] La Rascie avait en effet alors son prince, le zoupan, sans doute vassal de Byzance puisque le stratège le persuade de faire campage contre Voislav. Cf. le prêtre de Dioclée, *éd. cit.*, 346, 347.

[2] Sur la place prédominante occupée par la région dans l'ensemble des pays serbes consulter A. Rambaud, *ouvr. cit.*, pp. 466—468.

www.cimec.ro

Quel fut le nouveau statut de la Serbie? Un texte, mal compris, doit permettre de donner une réponse satisfaisante à cette question : revenant par nécessité à sa pratique d'habile tolérance inaugurée par Basile II, le gouvernement impérial honora du titre de stratège de Serbie un dynaste local qui fut dans la région son représentant et le mainteneur de ses droits alors plus ou moins opérants.

Avant de présenter le personnage dans sa nouvelle qualité, il importe de montrer que les Grecs eurent plusieurs fois recours au même expédient. Je ne rappellerai qu'un cas intéressant une région voisine, la Dalmatie. Entre 1033 et 1036, le gouverneur de Zara, Grégoire Dobronja [1], après s'être donné des titres byzantins (apparemment honorifiques) d'anthypatos et de protos, se qualifie, en tête de certains actes, de protospathaire et stratège de la Dalmatie, à une époque où tous les actes de l'administration se libellaient aux noms des empereurs Romain III et Michel IV. En dépit de ce patronat impérial et malgré l'appellation qu'il se donne, il est avéré que Grégoire gouvernait ses propres terres. Il n'en était pas moins juridiquement le vassal du basileus et son délégué ; voire il n'est pas impossible que certains événements postérieurs à la mort du roi de Croatie Crésimir ait resseré l'emprise grecque sur son pays et motivé le changement de titulature qui transforme le toparque en simple fonctionnaire byzantin. Les chroniques vénitiennes [2] nous informent en effet que sous Michel IV (1034—1041) les villes dalmates secouèrent le joug de Constantinople. Défection que suivirent la destitution et la longue captivité de Dobronja [3]. Dans ces conditions, il faut admettre que la domination grecque en ces parages — domination bientôt rétablie — n'était pas purement nominale [4], et que le titre de stratège exprimait bien, dans la pensée au moins de qui l'avait conféré, une réalité administrative autant que militaire. Gouverneur de ses états propres, le prince devait des comptes à Byzance ; en principe, il restait

---

[1] Voir sur ce singulier personnage l'exposé de G. Schlumberger, *Epopée*, III, pp. 314—319 et von Šišić, *ouvr. cit.*, pp. 208—212.

[2] Šišić, *ouvr. cit.*, 211.

[3] Récit et textes y afférents dans Schlumberger, *Epopée*, III, 315—319.

[4] Nominal finit, au contraire, par être le lien qui unit au basileus le doge de Venise, instrumentant en qualité de patrice, anthypatos et duc de Dalmatie.

www.cimec.ro

indépendant ; en fait, il n'était qu'un lieutenant du basileus et un lieutenant dûment contrôlé.

Ce parallèle jette, ce me semble, une lumière inattendue sur cette suscription d'un diplôme [1] de date incertaine : *Sigillum Litouiti* (var. : Lotauitti et Lotaviti) *protospatarii, epi to crussotriclino, ypati et stratigo Servie et Zachulmie.* Skabalanović [2], qui déjà connaissait l'acte en question, n'a nullement douté de son authenticité et en a admis le contenu avec le lemme initial. En revanche, l'unanimité des savants appelés à se prononcer depuis l'ont rejeté comme apocryphe.

Or n'y aurait-il pas une discrimination à faire entre le corps même de la charte et sa première phrase ? Celle-ci peut être d'une certaine manière authentique sans que celle-là le soit.

En effet, il paraîtrait surprenant que le faussaire du XIII-e siècle — un latin point du tout au fait des institutions byzantines — ait pu inventer une titulature aux éléments si heureusement assortis et en même temps si rare. Jireček [3] et Šišić [4] se sont totalement trompés en attaquant la justesse d'une signature parfaitement ordonnée. Ils ont en effet argué de l'inexistence de l'appellation : πρωτοσπαθάριος τοῦ Χρυσοτρικλίνου. Et pour cause, celle-ci n'ayant jamais existé que dans leur esprit. La formule attaquée — d'ailleurs mutilée on ne sait pourquoi d'un élément essentiel — doit être ainsi ponctuée : πρωτοσπαθάριος, ἐπὶ τοῦ Χρυσοτρικλίνου. Ce qui donne à Ljutovit non pas un, mais deux titres, ceux de protospathaire et de chrysotriclinaire [5], tous deux honorifiques. Il ne s'agit donc pas comme le voudrait Šisić du „chef suprême de la garde du corps dans le Chrysotriclinum". Au reste, ce genre de titulature n'est pas isolé ; on la rencontre dans le recueil de Schlumberger [6] ou sur des sceaux inédits accolée aux noms de stratèges d'Anazarbe, de Cherson, d'Hellade, du Péloponnèse, de l'Optimate et de l'Opsikion.

---

[1] Conservé en deux exemplaires légèrement différents. Dernière des nombreuses éditions dans Ph. Šišić, *Letopis*, pp. 189, 190, avec indication des précédentes.

[2] Cf. Skabalanović, *ouvr. cit.*, p. 220. Voir déjà les Oeuvres de A. Hilferding, I, Saint-Pétersbourg 1868, p. 280.

[3] Cf. K. Jireček, *ouvr. cit.*, I, p. 213, n. 2 et p. 231, n. 3.

[4] Cf. Šišić, *Letopis*, pp. 214—216.

[5] Cf. G. Schlumberger, *Sigillographie*, pp. 461, 462. Le nom désigna d'abord un certain nombre de fonctionnaires attachés au palais du Chrysotriclinum. Au XI-e siècle, il était purement honorifique.

[6] *Ibid.*, p. 244, n. 1, 272.

www.cimec.ro

D'autre part, l'objection de Jireček [1], selon laquelle un protospathaire du chrysotriclinum—à supposer qu'il ait existé—n'eut pu dans la première moitié du XI-e siècle obtenir la qualité de consul (ὕπατος) est purement fantaisiste, car les fonctionnaires subalternes, tels que les simples juges, la portaient à l'envie. Voire, ce titre était alors devenu si modeste qu'il fait ici difficulté, les signatures de stratèges associant toujours, là où c'est le cas, la dignité d'anthypatos à celles de patrice et de protospathaire [2]. Y eut-il ici, de la part du rédacteur ou du copiste, faute de transcription ou plutôt, dans le cas pour moi certain d'authenticité, ne faudrait-il pas voir là une intention surnoise du basileus s'étudiant à rabaisser d'un degré dans la hiérarchie aulique le rang d'un étranger? Le procédé était bien dans la manière de Michel IV qui, vers le même temps, trompait la puérile vanité du prince scandinave Harald en ne lui conférant après de nombreux et glorieux exploits que le mince titre de spatharocandidat [3].

Une autre raison de croire à l'authenticité de la susdite titulature, c'est la mention même de la Serbie, aussi paradoxal que cela puisse sembler. En effet, un faussaire étranger, intéressé à donner un maximum de créance à l'instrument en fabrication, aurait de préférence fait mention du thème de Dalmatie dont le nom revenait assez souvent dans les archives et qui évoquait plus pleinement l'idée de domination byzantine dont on entendait se réclamer. S'en rapporter à la Serbie, au cas où celle-ci n'aurait jamais constitué un gouvernement byzantin, c'était s'exposer à voir contester la valeur même de la pièce, la présence de noms insolites devant, dans ce cas, éveiller le doute [4].

Il s'ensuit donc que rien n'interdit de voir dans Ljutovit un vrai stratège et dans la mention de la Serbie l'indication du gouvernement byzantin qu'il a réellement commandé. Quel serait-il donc et à quelle époque appartiendrait-il? [5].

---

[1] Cf. K. Jireček, dans *Archiv für slavische Philologie*, XXVI, 1904 pp. 166, 167.

[2] Très nombreux exemples dans G. Schlumberger, *Sigillographie*, pp. 437—439 et passim.

[3] Voir la relation de l'Anonyme édité en appendice au Stratégicon, *locu cit.*, p. 97.

[4] A partir de 1050 de nouveaux titres apparaissent, qui, comme ceux de proèdres, ne tardent pas à être portés par les stratèges. En outre, le rang de chrysotriclinaire déchoit encore et devient l'apanage des juges de thèmes,

[5] Cf. Šišić, *Letopis*, pp. 347, 348, 352.

www.cimec.ro

A ne considérer que les éléments de la titulature, on placerait d'emblée cette dernière dans la première moitié du XI-e siècle. Or le prêtre de Dioclée nous a gardé la mémoire d'un seigneur qui répond par sa date et ses qualités assez exactement au signalement que le sceau nous en donne. Il y est dit que Constantin Monomaque essaya à prix d'argent de coaliser contre Voislav dont il est parlé ci-dessus le zoupan de Rascie, le ban de Bosnie et le *prince de la région de Chelm*. Le chroniqueur ajoute que les trois seigneurs se laissèrent persuader et que les deux premiers offrirent au troisième la conduite des opérations. Cela en 1042. Or ce *princeps regionis Chelmanae* est nommé chez le même auteur : c'est Ljutovit prince de Zachloumie, identique sans conteste à celui de notre document, qui, si l'on tient pour original le quantième (septième) de l'indiction, daterait de juillet 1039. Précision que rend fort acceptable la mention qui y est également faite de Pierre, premier abbé du monastère dont le long supériorat va de la fondation (1023) au milieu du siècle (1050—54) et couvre donc la période visée par les événements précités [1].

Dans les divers récits du prêtre de Dioclée, Ljutovit fait nettement figure de seigneur de terres libres [2]. L'intitulé de la charte dont nous nous sommes occupé le présente au contraire dans le rôle d'un fonctionnaire byzantin. Le faussaire aurait-il substitué le nom du prince slave à celui d'un général grec dans le but d'augmenter l'effet recherché ? C'est une hypothèse, qui ne me paraît pas la plus vraisemblable.

Le cas de Ljutovit ne doit en effet pas différer essentiellement de celui de Dobronja [3]. Quand, en 1036, la Serbie vint à résipiscence, il n'est pas dit que la Zachloumie ait été réduite ou se soit soumise. Néanmoins c'est un fait acquis que vers 1041 le pays était érigé en thème et le thème commandé par un officier byzantin, Catacalon le Klyzoménite [4]. A la disparition de

---

[1] Voir le double texte en édition critique, *Ibid.*, pp. 189, 190. Les éditions précédentes omettaient cette importante donnée chronologique.

[2] Cf. Šišić, *ouvr. cit.*, pp. 347, 352. Les seigneurs voisins du nord, zoupan de Serbie ou ban de Bosnie, étaient également indépendants dans le cadre d'une vassalité plus ou moins effective. Mais ces pays, politiquement distincts, devaient pour Byzance ne faire qu'une circonscription militaire.

[3] Dobronja s'intitule dans les actes émis par lui : protospatharius et straticus universe Dalmatie (éd. Racki, *Documenta historiae Croatiae periodum antiquam illustrantia*, Zagreb 1877, n. 43) ou bien : patrykius ac totius Dalmatiae stratigus (*ibid.*, n. 71). Cf. Šišić, *ouvr. cit.*, pp, 208, 209.

[4] Voir ci-dessus, p. 5.

www.cimec.ro

ce dernier capturé par Voislav, Byzance ne trouva, ce semble, rien de mieux à faire que de conférer au seigneur local les pouvoirs de stratège. Très dévoué aux Grecs et réputé pour sa science de la guerre, Ljutovit ne pouvait qu'agréer une nomination qui flattait son amour-propre, puisque en le nommant stratège de Serbie et de Zachloumie on étendait son autorité sur des contrées qui n'étaient pas de son fief, mais dont Constantinople pouvait, pour son compte, le nommer gouverneur militaire. Ceci nous explique que lorsque la Serbie proprement dite et la Bosnie unirent leurs forces aux siennes en 1042 contre Voislav c'est lui qui prit la tête [1] de l'armée alliée. Ce rôle lui revenait en sa qualité de chef du thème.

L'existence d'un thème de Serbie a donc été indûment niée. Le témoignage d'un sceau que d'autres corroboreront sans doute un jour joint au complexe formé par la situation militaire et politique dans les Balkans obligent à redonner à des textes sollicités par les historiens en sens divers la seule signification qu'ils aient naturellement. L'histoire de ce gouvernement s'avère par contre éphémère ; il ne connut, comme maints autres créés à la périphérie de l'empire durant cette période d'exceptionnelle expansion, que deux ou trois décades d'une existence mouvementée. Néanmoins en raison de l'importance toute particulière qui lui revint du fait de sa situation aux abords d'un conflit latent avec les Arabes de Sicile, au moment où la poussée normande en Italie, en voie de cristallisation, dirigeait sa pointe vers la côte dalmate, il prend dans l'Histoire une place qu'on ne saurait lui refuser sans fausser la perspective créée par les événements contemporains.

V. LAURENT
Membre correspondent de l'Académie Roumaine, Directeur de l'Institut français d'études byzantines.

[1] Voir le prêtre de Dioclée, éd. Šišić, *Letopis* p. 347 : miserunt Lutovid principi regionis Chelmanae ut coadunaret universam multitudinem et ipse esset princeps et ductor totius populi. Ljutovit fut battu par Voislav et perdit sa principauté dans l'aventure.

www.cimec.ro

ETHNOGRAPHIE ET RÔLE MILITAIRE DU THÈME DE BULGARIE [1].

L'importance particulière accordée au thème de Bulgarie a été dictée tant par la nécessité d'assurer l'autorité de l'empire byzantin dans un pays récemment reconquis, à la population si variée ethniquement et d'esprit si rebelle, que par le besoin stratégique de parer aux attaques, toujours imminentes, du nord ou de l'ouest.

L'aspect ethnographique de la Péninsule avait subi, depuis Justinien, une transformation profonde. Sans parler des Bulgares et des tribus slaves que ceux-ci avaient assimilées après leur établissement dans les Balkans, il y avait encore quantité d'îlots purement *slaves*, éparpillés dans différentes régions à la suite d'une pénétration qui avait duré de longues années. On sait que Justinien II avait fait transporter en Asie Mineure une masse importante de population de la région du fleuve Strymon. Moins d'un siècle plus tard, Constantin V Copronyme, au cours de l'une de ses expéditions implacables contre les Bulgares (vers 760), recevait un groupe imposant de Slaves désireux d'être colonisé ailleurs. Le vaillant empereur l'établit en Bithynie. Ces transferts de population affaiblirent l'élément slave de la Péninsule dont la densité paraît de toute façon avoir été assez réduite. A ce point de vue, Th. Uspenskij fait une remarque intéressante dans un de ses derniers travaux. „Si l'on considère — affirme-t-il — qu'entre les limites territoriales de la diffusion des Slaves dans les Balkans, des couches importantes des antiques habitants, Albanais, Vlaques et Grecs, se sont conservées jusqu'à présent ; et que les îlots les plus puissants du mouvement slave, arrivés jusqu'à la Mer Egée ont passé même en partie sur le continent asiatique, et jusqu'en Norée asiatique, se sont

[1] Chapitre du travail sous presse intitulé *Les Thèmes byzantins de Paristrion-Paradounavon et de Bulgarie.*

www.cimec.ro

progressivement fondus et perdus dans les éléments indigènes — il faut admettre que le peuplement de la Péninsule par des tribus slaves n'a pas eu une forte densité" [1]. Dépourvus d'une force suffisante d'organisation, leurs clans ont mené une existence isolée autant que modeste, ce qui expliquerait, selon le savant russe, qu'ils n'aient pu emprunter aux Avares qui les ont traînés à leur suite dans leurs grands raids à travers les Balkans, leur esprit politique avisé et qu'ils n'aient pas réussi à fonder un état comme celui que les Bulgares de la horde d'Asparuk avaient créé auparavant.

A côté de ces tribus slaves clairsemées, le thème de Bulgarie conservait toujours les autochtones de l'empire, maintenus dans les régions conquises par l'État du tzar Samuel.

Il y avait des *Grecs* dans les villes de la Thessalie, pays où vivaient également des *Vlaques*, très nombreux aux abords du Pinde. Les empereurs recherchaient ces derniers pour leurs qualités militaires. Les „Annales de Bari" les signalent dans l'armée envoyée en 1025 par Basile II en Italie et que le basileus lui-même devait rejoindre pour chasser les Arabes de Sicile. Dans l'attente de la grande bataille de Lebounion contre les Petchénègues, Alexis I Comnène envoya Mélissénos recruter de nouveaux soldats parmi les Bulgares et les bergers vlaques [2].

Il y avait également des Vlaques dans les Rhodopes et dans les contrées occupées ensuite par la Serbie, où, selon la remarque de Jireček, ils sont constamment mentionnés par tous les documents monastiques des XII-e—XIV-e siècles [3]. La deuxième chrysobulle du Bulgaroctone soumet à Jean, archevêque d'Ochrida, „les Vlaques de toute la Bulgarie en même temps que les Turcs vardariotes des frontières du même pays" καὶ λαμβάνειν τὸ κανονικὸν αὐτῶν πάντων καὶ τῶν ἀνὰ πᾶσαν Βουλγαρίαν Βλάχων καὶ τῶν περὶ τὸν Βαρδάριον Τούρκων [4]. De nombreux villages vlaques se trouvaient sur les cours du Vardar et de la Morava occidentale [5]. Sur une liste qui fait suite dans les manuscrits à plusieurs „Notitiae" du Patriarcat de

---

[1] *Histoire de l'empire byzantin* (en russe), St. Petersbourg 1912, p. 677.

[2] Anne Commène, éd. Reifferscheid, II, 8, 12.

[3] *Geschichte der Serben*, Gotha I, 1911, p. 154.

[4] I. Ivanov, *Bălgarski starini iz Makedonija*, Sofia, 1931, pp. 560—1. Cf. H. Gelzer, *Ungedruckte und wenig bekannte Bistümerverzeichnisse der orientalischen Kirche, Byz. Ztschr.*, II (1893), p. 46.

[5] Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, p. 218.

www.cimec.ro

Constantinople, on rencontre même la mention d'un évêché des Vlaques : ὁ Βρεανότης ἤτοι τῶν Βλάχων[1]. Gelzer qui la signale, ne parvient pas à en identifier le nom. S. Dragomir[2] pense qu'il est question de *Vranja*, mais dans d'autres manuscrits, dont un publié par Beneševič[3], cet évêché apparaît sous la forme de Βρεανόγου ce qui augmente notre embarras. Quel que soit son nom, il est manifestement question d'un évêché des Vlaques lequel, même s'il n'a pas duré longtemps, indique de toute manière l'importance numérique de la population pour laquelle il a été créé.

Les Turcs vardariotes, mentionnés par la chrysobulle de Basile II, étaient à l'origine une population iranienne : les Perses de Nasr-Théophobos, réfugiés dans l'empire sous le règne de Théophile et dont une partie a été établie par celui-ci le long du Vardar, dans la troisième décade du IX-e siècle. Leur persistance prolongée dans ces parages-là a été expliquée par le R. P. Laurent par les contingents de Turcs (Seldjoucides ou Hongrois) qui ont pu être colonisés dans la même région du nord de Thessalonique[4]. Aucun document pourtant ne relève une colonisation quelconque de Hongrois en Macédoine. Nous pensons plutôt que ces Turcs Vardariotes ont été renforcés par des contingents de *Petchénègues* qui, eux, ont été, en effet, colonisés à plusieurs reprises dans les Balkans. Ceux qui ont pu se soustraire au massacre de Lebounion ont été établis justement dans les régions voisines du Vardar. Auparavant, l'empire leur avait ménagé des foyers dans les contrées toutes proches de Nich et de Sardica. Jireček constate aussi leur présence à Ovčepolje et à Mogléna.

Les Turcs vardariotes étaient chrétiens et ils se distinguaient même par leur loyalisme envers l'empire. C'est pourquoi on avait créé un siège épiscopal à leur intention. Le R. P. Laurent a publié deux sceaux des évêques vardariotes, les deux du XI-e siècle : l'un de Théophylacte, évêque des Turcs (ἐπίσκοπος

---

[1] Gelzer, *ouvr. cit.*, p. 60.

[2] *Vlahii din Serbia* (Les Vlaques de Serbie), *Anuarul Institutului de istorie națională*, Cluj, I (1921—22), p. 299.

[3] *Seminarium Kondakovianum*, I, 1927.

[4] Ὁ Βαρδαριωτῶν ἤτοι Τούρκων, dans *Recueil dédié à la mémoire du prof. P. Nikov*, Sofia, 1939, pp. 275—89.

www.cimec.ro

Τούρκων) [1], l'autre d'Antoine, évêque de Turquie (πρόεδρος Τουρκίας) [2].

Parmi les barbares colonisés dans les parties orientales du thème, il faut compter également, à côté des Petchénègues, les *Coumans* et les *Ouzes*. Plus tard, des *Serbes* se glissent dans les régions du nord-ouest de la province, à moins qu'ils ne s'y soient trouvés au moment de l'expansion de ce côté-là de l'empire de Samuel.

* * *

Cette population si bigarrée et si peu sûre imposait une occupation militaire permanente du thème de Bulgarie. Voilà pourquoi, en dehors du gouverneur, il y avait, comme nous l'avons montré, dans tous les grands centres des stratèges avec leurs petites garnisons.

Le rôle militaire du thème était des plus importants. Celui-ci devait défendre contre les envahisseurs la ligne de la Save et du Danube moyen. Lorsque les Slaves du nord-ouest de la Péninsule commencent à remuer pour secouer leur vasselage envers Byzance et lorsque, plus tard, les Normands de l'Italie méridionale déchaînent leur offensive dans les Balkans, les commandants de Dyrrachium et de Scoplje sont obligés de faire front contre eux. La mission de ce thème s'est manifesté ensuite lors des premières croisades : son gouverneur devait accueillir les croisés et faciliter leurs approvisionnements, tout en surveillant leurs mouvements pour empêcher les actes de violence.

Rien d'étonnant donc à ce que nous rencontrions parmi les gouverneurs de ce thème quelques-uns des généraux les plus fameux de l'empire. Tel Constantin Diogène qui avait fait son stage de commandant dans les guerres sanglantes du Bulgaroctone ; tel encore Nicéphore Protévon qui a failli un instant être élevé au trône par le choix de la cour de Byzance. Nicéphore Botaniate, grand général dans son temps et futur empereur, et Nicéphore Bryennios, illustre par sa naissance et son génie militaire, mari d'Anne Comnène et prétendant à la pourpre impériale, ont été, eux aussi, à la tête du thème de Bulgarie.

---

[1] *Ibid.*, p. 287.

[2] „*L'évêque des Turcs et le proèdre de Turquie*", Académie Roumaine. *Bulletin de la section historique*, t. XXIII (1943,)pp. 1—12.

www.cimec.ro

Ce gouvernement militaire a longtemps conservé son unité pour assurer à la même main directrice la totalité de ses forces. Plus tard seulement, lorsque le pouvoir central faiblit et lorsque les grandes unités militaires vont s'émiettant, des régions entières se détachent du thème pour s'organiser séparément, en commandements plus petits. On peut dire que ce processus, en extension croissante, fut un facteur d'affaiblissement de l'empire. Il a divisé des forces imposantes jadis, lorsqu'elles étaient concentrées dans les mains d'un chef énergique, et il a, en outre, donné libre cours aux ambitions et a déchaîné l'anarchie.

Quoi qu'il en soit, le duché de Bulgarie a été pour plus d'un siècle et demi un des remparts européens de l'empire byzantin.

N. BĂNESCU
De l'Académie Roumaine
Professeur à l'Université de Bucarest

www.cimec.ro

BAÏRAKDAR MOUSTAFA PACHA ET MANOUK BEY, „PRINCE DE MOLDAVIE"

I.

Introduction.

L'article suivan est un fragment de notre étude sur „*La vie politique de Manouk-Bey Mirzaïantz*", qui paraîtra prochainement dans la collection de l'Institut Balkanique.

D'origine arménienne, Manouk-Bey a joué un rôle important non seulement parmi ses compatriotes, mais aussi dans la vie politique des Balkans au commencement du siècle précédent. Il méritait donc d'être étudié dans toutes les péripéties de sa vie agitée.

Né a Roustchouk en 1769, il était le fils de Mardiros Mirzaïantz, originaire de la ville de Karpi (Arménie) et s'occupait de commerce à Roustchouk, où il s'était venu s'installer après de longs séjours en différents endroits de la Turquie d'Asie et d'Europe. Son père s'était marié, dans cette même ville, avec la fille d'un Arménien distingué, Hanum-Oghlu [1]. Le fils resta jusqu'à douze ans auprès de son père qui l'envoya ensuite à Iassy, pour y faire son stage chez un négociant arménien. Manouk séjourna quatre ans dans la capitale de la Moldavie, où il se spécialisa dans les affaires commerciales, apprenant en même temps la langue du pays. Vers l'an 1785 il retourna auprès de son père, il se maria avec la fille d'un notable arménien, Aved [2] et il se

[1] De cette même famille descend un des dignitaires roumains du siècle précédent, Bedros Hanoum Oghlou, le Kapu-Kéhia de Grégoire Ghica, Prince de Valachie, à Roustchouk (1822), à Calafat (1822) et à Giurgevo (1825). Archives d'État, (Bucarest), *Documents turcs* Nr. 285, 288, 322, 325, 633, 705, 737, 827, 1017, etc.

[2] Le fils de cet Aved, Asvadur (Bogdan) Avedian est devenu ensuite un des agents de son beau-frère pendant les négociations russo-turques. Cf. Gh. Bezviconi, *Figuri și umbre din Nordul Moldovei* (Figures et ombres de Moldavie du Nord), 1935, pp. 25—26; *Manuc-Bei*, 1938, p. 35.

www.cimec.ro

dédia entièrement au commerce. Les affaires lui donnèrent en peu de temps une situation enviable. Il entretenait des liens d'affaires avec plusieurs pays et régions. Il eut la chance de gagner la confiance et l'amitié du fameux Terşenekli-Oghlou, alors tout-puissant dans ces régions. Ses relations d'affaires et ses rapports étroits avec ce dignitaire turc, lui assurèrent une autorité sans égale et une immense fortune.

Grâce à ses relations avec Terşenekli-Oghlou, Manouk-Bey devint sous peu un des personnages les plus importants de Roustchouk. Mais le sol ottoman ne présentait pas toutes les garanties d'une prospérité définitive. Il avait toujours pensé s'installer dans l'une des deux Principautés Roumaines, où la vie lui paraissait plus assurée, et où l'attachaient des liens de famille.

Hadji Mantchouk Bogdan Buiucliu, dont la famille devait jouer un rôle considérable dans la vie roumaine, était son cousin, et gardait avec lui un contact permanent d'affaires [1]. Nous savons que ce Mantchouk avait en 1806 essayé d'acheter dans les environs de Focşani le domaine de Caiata dans le but d'y faire de grandes plantations de mûriers, indispensables à son industrie. Lorsque le Gouvernement valaque refusa de lui en confirmer l'achat, parcequ'il était sujet étranger, il essaya de garder la terre en faisant l'acte d'achat au nom de son cousin Manouk-Bey. Celui-ci, comme raya (sujet du pays), avait droit de posséder des biens immeubles en Valachie. D'ailleurs il venait d'en acquérir plusieurs dans la région montagneuse de Predeal. Pour le mettre à même de jouir en paix de son bien, Manouk-Bey donna à son cousin une procuration des plus étendues [2]. Manouk lui même possédait d'immenses propriétés en Valachie et avait des relations d'affaires avec les différents centres du pays. Dans l'étude que nous lui avons consacrée, nous avons présenté dans ses détails, l'activité de Manouk-Bey dans les Principautés Roumaines. Signalons ici qu'en 1802 il avait déjà le titre de „Serdar" [3]. Un an plus tard, en 1803 il avait obtenu le titre de „Paharnic".

* * *

Pour compléter ces notes biographiques, nous devons ajouter qu'après les événements de l'année 1808, qui forment l'objet

[1] Academia Română, *Grigore M. Buicliu*, Bucureşti 1914, pp. 23—24.

[2] *Figuri contimporane din România* (Figures contemporaines de Roumanie), p. 474.

[3] Revue *Portz*, 1881, cahier II, p. 6.

www.cimec.ro

PORTRAIT DE MANOUK-BEY MIRZAÏANTZ (1769—1817)

www.cimec.ro

même du présent article, Manouk-Bey se réfugia sur le territoire valaque, et qu'il y continua non seulement ses affaires commerciales, mais joua aussi un rôle dans les agitations politiques de l'époque. Il prit ainsi une part active aux négociations de paix qui aboutirent au traité de Bucarest de 1812.

Poursuivi par les Turcs qui lui reprochaient ses relations avec les autorités russes et avec Baïrakdar, il dut quitter le sol roumain en 1813 pour chercher refuge en Transylvanie, d'où il passa en Autriche. C'est à Vienne qu'eut lieu son entrevue avec le tzar Alexandre le 3 octobre 1814. Invité en Russie, nous le trouvons en février 1816 à Petersbourg ; en juillet, il était déjà installé à Hâncești, en Bessarabie, domaine qui lui avait été cédé par le Gouvernement russe. Il y mourut le 20 juin 1817 dans des circonstances mystérieuses.

* * *

Jusqu'à ces derniers temps Manouk-Bey passait pour un simple homme d'affaires ou un aventurier quelconque. Pour le grand public il n'était que le propriétaire du fameux hôtel Manouk de Bucarest. Les relations des différents agents et voyageurs étrangers, pleines de renseignements tendancieux ou fantaisistes [1], n'ont pas été prises en consideration. Les rapports russes ont eu le même sort, par exemple ceux du général Miloradovicz, du général Prozorovschi, du général Bagration, du consul Kiriko, etc. [2], quoiqu'ils plaidassent pour Manouk. Même ses deux biographes arméniens [3] n'ont pu donner plus de relief à son portrait. Il y a quelques années Georges Bezviconi a eu le mérite d'évoquer de nouveau l'intéressante personnalité de Manouk-Bey, lui consacrant quelques études brèves, mais

---

[1] Comte de Langeron, *Journal de campagne*, dans Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. I—III ; Comte de Lagarde, *Voyage de Moscou à Vienne*, Paris 1824 ; Stanislas Bellanger, *Le Kéroutza. Voyage en Moldo-Valachie*, Paris 1846. Les correspondances et rapports des consuls français Mériage, dans Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. I—II, Ledoulx, *Ibidem*, Suppl. XVI, Fornetty, Suppl. XVI.

[2] N. Iorga, *Studii și Documente*, (Études et Documents), Col. VIII.

[3] Hévond Hovnanian, *Histoire de la vie de Manouk Bey Mirzaïantz*, Vienne 1832 ; M. M. Msériantz, *Mirzaian Manouk-Bey*, Moscou 1881.

www.cimec.ro

L'adresse viziriale par laquelle Baïrakdar Moustafa Pacha anonnce à Manouk-Bey sa nomination comme „Prince de Moldavie". — 1-er Chaban 1223 (22 septembre 1808).

www.cimec.ro

riches de nouveautés [1]. Un autre historien roumain, Aurel Sava, a eu, lui aussi, l'occasion de mettre en lumière quelques-unes des pages inconnues de la vie de Manouk-Bey, ses efforts pour protéger la capitale de la Valachie des incursions des bandes turques, et ses relations avec les grandes figures diplomatiques contemporaines, en premier lieu avec Metternich et Capo-d'Istry [2].

Le dernier volume de la collection de documents Hurmuzaki, publié par I. Nistor, contient les rapports des différents agents autrichiens — Brenner, Freischakhl, etc. — qui complètent les sources que nous avons citées plus haut [3]. Les documents, qui se trouvent à présent dans notre collection et ceux que nous avons pu découvrir dans les archives, jettent eux aussi une nouvelle lumière sur sa vie et son activité.

Ce fragment n'embrasse qu'un épisode de la vie de Manouk-Bey : celui de ses relations avec Baïrakdar Moustafa Pacha et son rôle dans les événements de l'année 1808, événements décisifs non seulement pour l'Empire ottoman, mais aussi pour l'histoire des peuples riverains du Danube.

II

Baïrakdar Moustafa Pacha.

Après la mort tragique de Tersenekli-Oghlou, survenue en 1804, Moustafa Pacha lui avait succédé comme *ayan* de Roustchouk.

Les biographes ne sont pas d'accord sur l'origine de ce fameux personnage, qui devait devenir sous peu l'un des plus célèbres de son temps. Selon les uns [4], Moustafa Pacha était le

---

[1] G. Bezviconi, *Armenii în Basarabia, Eparhia nahicevăneană şi Basarabiană, Manuc-Bei* (Les Arméniens dans la Bessarabie, l'éparchie nahicévanienne et bessarabienne, Manouk-Bey) dans la collection d'études *Din trecutul nostru* 3—4, Chişinău, janvier 1934 ; *Ultimii descendenţi ai familiei Mirza-Bey în România* (Les derniers descendants de la famille Mirza-Bey en Roumanie) dans la même collection, 21—24, juin-septembre 1935 ; *Manuc-Bei, Ibidem*, 54—55, mars—avril 1938.

[2] Conférences aux Archives d'État de Bucarest, le 4 février 1938 et dans la Bibliothèque Centrale Arménienne de Bucarest, le 14 juin 1938.

[3] Hurmuzaki, *Documente*, XIX.

[4] Jean Marie Jouannin et Jules Van Gaver, *Turquie*, Paris 1840, p. 383.

www.cimec.ro

fils d'un pauvre laboureur et suivit d'abord la profession de son père ; il se fit ensuite marchand de chevaux. D'après d'autres sources [1], il était le fils d'un riche janissaire, né à Roustchouk vers 1750.

Selon l'historien Ahmed Djevdet [2], Baïrakdar était le fils d'un janissaire de Roustchouk, Hadji Hassan, homme d'une situation moyenne (*vasat-ül-hal*). Bagdadi Abdulfetah Chéfakat qui compléta les biographies de grands vizirs[3], dit que Baïrakdar était le fils d'un janissaire de Roustchouk, nommé Hadji Hassan, „d'une situation moyenne". Chemseddin Sami dans le passage qu'il consacre à Baïrakdar dans son dictionnaire historique et géographique [4], rappelle quelques bruits selon lesquels Baïrakdar était d'origine albanaise.

En tout cas, il fut un des grands personnages de son temps. Il se distingua tout d'abord pendant la guerre russo-turque. Il portait l'étendard de son *orta*, d'où son surnom de *baïrakdar* (porte-étendard) [5]. Très courageux, expert dans les questions militaires, généreux et dévoué envers ses compagnons, Baïrakdar fut vite apprécié dans le monde turc et devint très influent parmi les Janissaires[6].

Après la guerre, il vécut dans ses propriétés près de Roustchouk et obtint le poste demi-officiel *d'ayan* de Hezargrad [7], puis de Roustchouk. Il était connu pour sa fortune qu'il avait faite par le commerce de bétail et en s'occupant d'entreprises agricoles [8], tellement qu'il était l'objet de l'envie générale et jouissait en même temps d'un prestige sans égal. Son tempérament belliqueux ne put toutefois supporter longtemps cette vie obscure et pacifique ; il s'enrôla dans les troupes du pacha de Roustchouk et s'éleva rapidement, par son seul mérite, aux plus hauts grades militaires [9].

---

[1] J. H. Kramers, *Encyclopédie de l'Islam*, III, p. 817.

[2] Ahmed Djevdet, *Tarih*, IX, p. 43.

[3] Osmanzade Ahmed, *Verd-ul-hakaik-ul-vuzera*, 1283, supplément, p. 18.

[4] Chemseddin Sami, *Kamus*, VI, 1898, p. 4307.

[5] Il est surnommé aussi *alemdar*, mot qui a le même sens.

[6] Djevdet, *lieu cit.*

[7] Kramers, *lieu cit.*

[8] Djevdet, *lieu cit.* ; Chemseddin Sami, *lieu. cit.*

[9] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 383.

www.cimec.ro

Il avait une sympathie marquée pour la secte des Bektachs, ce qui renforça l'estime dont il jouissait auprès des Janissaires. Il était lui-même en très bonnes relations avec l'*Odjak* des Janissaires, et adhéra dès le début à leur mouvement contre les réformes du Sultan Sélim. Ses relations avec l'*Odjak* durèrent jusqu'à ce qu'il fût convaincu que cette organisation avait perdu ses traditions militaires d'autrefois. Il se repentit alors de l'aide qu'il lui avait accordée [1].

Pendant les hostilités il fit preuve d'une telle bravoure dans les combats de la rive du Danube, qu'il reçut d'abord les fonctions honoraires de *Kapudju bachi* et de *mirakhor*. En 1806 on lui décerna le grade de Vizir, comme pacha de Silistrie. On lui accorda en même temps les honneurs du tambour, de l'étendard, de la robe d'honneur (*caftan*) [2], du sabre (*chimchir*) [3] et on le nomma aussi *serasker* de la frontière du Danube pour arrêter l'avance de l'armée russe.

Cette ascension inouïe lui valut la haine de Pasban Oghlou. L'apparition des Russes sur la rive gauche du Danube en 1806 décida celui-ci à offrir ses services à la Porte. Malgré cela, la Porte donna le commandement suprême au gouverneur de Roustchouk. Cette décision irrita Pasban Oghlou à tel point qu'il décida de ne défendre que son propre domaine contre les Russes et les Serbes alliés. La mort qui le surprit le 27 janvier 1807 [4] mit fin à une carrière dont les péripéties sont suggestives pour l'histoire de l'Empire ottoman de la fin du XVIII-e siècle.

Pasban Oghlou Osman, nommé par le peuple Pazvant-Oghlou, fut un des plus grands agitateurs de l'Empire ottoman. Il commença sa carrière comme aventurier et chef de bande, ayant comme centre d'activité la région de Vidin. Il acquit sous peu une telle influence qu'au commencement de l'année 1798 il était tout puissant sur le territoire qui s'étend du Danube aux Balkans et de Belgrade à Varna. Tous les efforts de la Porte pour réprimer sa révolte et ses abus n'aboutirent à rien.

La Porte envoya contre lui au printemps de 1798 une armée de 100.000 hommes, sous le commandement de l'amiral Kutchuk-Hussein-Pacha. Celui-ci assiéga infructueusement Vidin jusqu'au

---

[1] Chemseddin Sami, *lieu cit.*

[2] Chemseddin Sami, *lieu cit.*

[3] Osman Zadé Ahmed, *lieu cit.*

[4] Felim Bajraktarevici, dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, vol. III, p. 1106.

www.cimec.ro

mois d'octobre, après avoir subi des pertes considérables. Cette défaite et l'entrée de Napoleon en Égypte décidèrent le gouvernement turc à se réconcilier en apparence avec Pasban-Oghlou et à lui reconnaître le titre de Pacha à trois queues (1799). Malgré cela il se déclara adversaire des réformes et du pouvoir central du sultan Selim III. En outre, il envoya plusieures expéditions de pillage en Valachie (1800 et 1801) et excita les Janissaires revenus entre temps à Belgrade de s'emparer pendant l'été de 1801 de la citadelle. À la fin de l'année, on finit même par assassiner Hadji Moustafa Pacha [1].

En 1807 il gouvernait la région de Vidin dans une sorte de demi-autonomie, lorsqu'éclatèrent les troubles de Serbie. Pasban Oghlou Osman Pacha fut nommé chef de l'expédition, mais il mourut sans avoir pu reprimer la révolte des Janissaires de Serbie [2].

Mériage, le consul français à Vidin, note dans son rapport du 2 juin 1808 :

„Passavan-Oghlou espérait que, la guerre venant d'éclater entre la Porte Ottomane et la Russie, le commandement de l'armée du Danube lui serait confié. Il vit avec mécontentement et jalousie que la Porte avait choisi Mustafa Baïraktar pour serasker et général en chef. Mustafa Baïraktar avait succédé à Tersenek-Oghlou dans le poste d'Ayan de Roustchouk. La Porte comptait d'ailleurs davantage sur sa fidélité et pour se l'attacher encore plus, elle lui donna une nouvelle marque de faveur en le nommant Pacha de Roustchouk" [3].

Dans un mémoire [4] que le général Sebastiani adressa le 12 juillet 1808 à Napoléon, on lit que Moustafa, le Pacha de Roustchouk, commande toutes les provinces qui s'étendent depuis la rive droite du Danube jusqu'aux portes de Constantinople, et qu'il est un soldat, et rien de plus. „Il est possible que l'existence brillante dont il jouit, comparée à celle qu'il avait connue autrefois, eût diminué son goût pour la guerre. Il semble qu'il pense davantage à jouir de sa fortune présente, qu'à des idées d'agrandissement".

En tout cas, Baïrakdar montra dans ce poste élevé de l'adresse, de la modération, un esprit supérieur aux préjugés de

[1] Felim Bajraktarevic, *lieu cit.*

[2] Chemseddin Sami, *Kamous*, II, p. 1467.

[3] Hurmuzaki, *Documente*, Suppl., I—II, p. 514.

[4] Testa, II, p. 310.

www.cimec.ro

ses compatriotes et un grand amour pour la justice [1]. Tout cela le rendit un des personnages les plus influents de Roumélie. Il fut un partisan zélé de la politique de réforme de Sélim III, et, après la déposition du sultan, il se rangea du côté des ennemis du nouveau gouvernement réactionnaire.

Baïrakdar Moustafa Pacha entrait dans l'arène politique dans un moment où l'Empire ottoman traversait une crise des plus graves.

III

Manouk et Baïrakdar.

Moustafa Pacha, de même que son prédécesseur, trouva dans la personne de Manouk, un aide précieux. Celui-ci était non seulement un conseiller estimé, mais aussi son homme de confiance.

„Moustafa Pacha, écrit Mériage dans sa lettre du 8 avril 1808 de Vidin, à Champagny, en parlant du recommencement des hostilités entre les Russes, les Turcs et les Serbes, est un homme grossier, mais il est conduit par deux Arméniens, l'un nommé Sévastiani [2], précédemment agent du prince Ipsilanti et qui a été succesivement celui de divers princes de Moldavie, l'autre est un banquier nommé Manucci [3], Boyard et grand propriétaire en Valachie".

Sévastiani, cité dans cette lettre, n'est autre que le fameux Paul (Boghos) Sébastian, un des agents politiques de son temps. Arménien de Constantinople, il devint l'homme de confiance de Constantin Ipsilanti, prince de Valachie (1802—1806), qu'il servit avec dévouement.

Parmi les manuscrits arméniens de l'Académie Roumaine, nous avons trouvé un cahier de notes de Boghos Sébastian écrit entre 1802—1825. Dans ce cahier on trouve des réflexions sur les événements politiques, des chants populaires arméniens et turcs, copiés a diverses occasions, des copies de correspondances, etc. [4]

À la p. 9, Boghos Sébastian décrit sa visite à Roustchouk

---

[1] Jouannin-Gaver, *lieu cit.*

[2] Paul (Boghos) Sebastian.

[3] Manouk-Bey Mirzaïantz.

[4] H. Dj. Siruni, *Manuscrisele armeneşti dela Academia Română* (Les manuscrits arméniens de l'Académie Roumaine), *Revista Istorică*, 1928.

www.cimec.ro

à la fin du mois de septembre 1802, pour se procurer de l'argent de Aga Tersenekli-Oghlou Ismaïl, pour son maître Constantin Ipsilanti, prince de Valachie.

Comme nous l'indiquent ses notes, Boghos Sébastian prit aussi une part active aux affaires arméniennes du temps. Il décrit, par exemple, ses démarches auprès des autorités supérieures catholiques et auprès du Vatican même, pour défendre la cause des Arméniens catholiques et spécialement celle de la Congrégation des Méchitaristes, des calomnies d'un courant philolatin (pp. 6, 6a, 8a, 9, 59a, 60).

Mériage, dans une lettre antérieure, écrite le 16 novembre 1807 et adressée au Ministère des Affaires Etrangères de Paris, annonçait déjà que depuis plusieurs mois, des agents dévoués au prince Ipsilanti et aux Russes se trouvaient auprès de Moustafa, pacha de Roustchouk, que leurs intrigues avaient particulièrement servi à paralyser les troupes turques sur le Danube et à exciter les pachas à protester auprès du Divan contre le projet d'y envoyer les troupes de Dalmatie. Un de ces agents, nommé Bogos [1], aurait, dit-on, un frère attaché à l'Ambassade ottomane à Paris [2].

Sur l'activité de Manouk-Bey auprès du pacha de Roustchouk, ce même Mériage dans un des ses rapports, envoyé de cette ville en mai 1808, communique : „qu'il arriva [3] à Roustchouk un officier supérieur ou agent russe, lequel fut logé chez Manucci [4], banquier de Moustafa Pacha. Ce Manucci est fort riche. Il est boyard valaque et a de grandes propriétés en Valachie. Lui et un autre Arménien, nommé Pogor Sevastian [5], sont les agents et les conseillers de Moustafa Pacha".

„L'agent ou l'officier russe était chargé par Moustafa Pacha d'entamer une négociation, dont le but était d'engager la Porte à retirer les pouvoir de Muhibe-Effendi, et à terminer les négociations directement à Slobozia sans intermédiaire, abandonnant ainsi la médiation des Français, au moyen de quoi les provinces occupées par les Russes seraient evacuées, etc". Nous ne connaissons pas toutes les propositions faites à cette occasion.

„L'officier ou l'agent russe est resté 34 jours chez Manucci

[1] Bogos (Paul) Sébastian.

[2] Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. I—II, p. 483.

[3] Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. I—II, p. 517.

[4] Manouk-Bey.

[5] Paul ou Boghos Sébastian.

www.cimec.ro

et a été avec Ahmet-Effendi, dit Kussey-Kiaia, homme de confiance de Moustafa Pacha et qui a été précédemment employé aux bureaux ministériels de la Porte. Moustafa Pacha a transmis au Gouvernement les propositions russes, mais elles ont été rejetées par le Sultan. Kussey-Kiaia a été envoyé à Andrinople par le Reis-Effendi, et a été fortement réprimandé de s'être mêlé à de semblables propositions".

„Manucci avait la promesse des Russes, et on dit même qu'il a déjà depuis deux ans l'entreprise des salines de Valachie, objet de deux millions de fermage par an".

Manouk-Bey était en même temps l'un des collaborateurs devoués du prince Ipsilanti.

Dans une lettre [1] écrite de Péra le 20 avril, le fameux consul russe, Kiriko, dit que „le Paharnic Manouk, a servi avec zèle Ipsilanti Voevod pendant toute la durée de sa domination et dans les circonstances critiques de la Valachie il fut un intermédiaire dévoué aux intérêts de cette principauté, protégée par la cour impériale de Russie, avec les „serhat", ses voisins de Giurgevo, Roustchouk, Nicopole et Silistra, en faveur des stipulations confirmées et des prérogatives du pays".

Langéron parlant de l'enlèvement du consul russe, dit que „Kiriko avait été enlevé de Bucarest, au commencement de la guerre, par les ordres de Moustafa et conduit à Roustchouk, où il avait été détenu très sévèrement et souvent menacé de mort jusqu'à l'armistice. Kiriko eut à cette époque de grandes obligations envers Ahmet et Manouk, car, sans eux, il est possible qu'il eût été la victime de la fureur de Moustafa" [2].

Dans un document écrit à Péra pendant sa détention en Turquie le 20 avril 1807, le consul russe Kiriko [3] dit que Manouk-Bey fut „un confident secret pour le consulat impérial de Bucarest, et surtout dans les temps troubles de Moustafa Baïrakdar et de Pazvantoghlou. Par son crédit et son influence, les boyards du Divan valaque parvinrent à avoir des vivres et du fourrage aux étapes de l'armée impériale russe ; par le pouvoir de Manouk sur l'esprit d'Ahmed-Effendi, le commandant des troupes de Moustafa Baïrakdar Pacha en Valachie, les boyards du Divan valaque parvinrent à se retirer vers la

[1] N. Iorga, *Studii şi Documente*, VIII, pp. 124—6.

[2] Comte de Langeron, *Journal de Campagnes*, Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. I—II, p. 157.

[3] N. Iorga, *Studii şi Documente*, VIII, p. 126.

www.cimec.ro

frontière transylvaine à l'approche de l'armée turque, qui voulait attaquer l'armée russe. Par ses efforts et ses sacrifices, Bucarest ne fut ni brûlé ni pillé. Manouk sut apaiser la furie de Moustafa Baïrakdar causée par le manifeste que le consulat russe de Bucarest avait l'ordre de lui transmettre au nom du commandant en chef, M. le chevalier de Michelson de Iassy. Irrité des plaintes du consul français pour le fait que les Russes avaient enlevé le consul français de Moldavie, Moustafa-Baïrakdar a arrêté commes répresailles le consul russe de Bucarest et l'a enfermé dans le fort de Roustchouk, dans l'intention de le sacrifier à ces appétits de vengeance. Manouk a su le protéger et le sauver des mains de ses ennemis et des adversaires de la Russie, faisant escorter en sûreté sa famille de Bucarest jusqu'à la frontière transylvaine".

Le rapport ajoute que Manouk „a su garder Moustafa Baïrakdar dans des dispositions favorables envers les Russes, envers la Valachie et son prince, accusé d'être dévoué à la Russie ; il a su empêcher le commandant de l'armée de Roustchouk de se jeter sur cette province, alors complétement vidée de troupes et de la dévaster. Il n'a rien épargné pour libérer et sauver, sous sa garantie, les otages roumains que Regeb Aga de Orchova et les autres commandants turcs envoyaient à Roustchouk".

A cette occasion Kiriko rejette „les insinuations perfides des français", qui ont envoyé un colonel de l'armée de Dalmatie (Mériage), avec les dépêches de Marmont adressées à Moustafa Baïrakdar pour le prier de „recevoir sur son sol 30.000 Français, destinés à s'unir avec les Turcs pour combattre les Russes en Valachie et en Moldavie, et à passer ensuite en Pologne, afin de faire sur le Boug et sur le Dniester diversion en faveur de l'armée française".

Dans une lettre du 18 décembre 1808 envoyée de Bucarest, Prozorovschi dit que le boyard valaque Manouk a donné dès le début de l'occupation tout son concours aux troupes russes et recommande à toutes les autorités impériales d'exempter sa maison de réquisition[1].

Telle était l'influence de Manouk-Bey auprès de Baïrakdar. Manouk-Bey l'utilisait pour le maintien de la paix et de la sécurité dans ce coin de l'Europe Orientale, et ceci soit au profit

[1] Pijichkian, *Voyage*, p. 210.

www.cimec.ro

des populations des régions danubiennes, soit pour ses propres intérêts.

Ses relations intimes avec Baïrakdar et avec les autres dignitaires des puissances belligérantes, ainsi que ses ressources financiaires qui lui permettaient de prêter de l'argent aux puissants du jour, lui réservèrent une situation princiaire à Roustchouk. En 1808, lors de sa visite à Roustchouk, le Père Minas Pijichkian y trouva 160 familles arméniennes. Elles avaient leur église, dédiée à Sainte-Marie. S'y arrêtant quelques jours, il fut l'hôte de Manouk-Bey.

IV

Manouk-Bey Dragoman.

Il est incontestable que Manouk-Bey doit son ascension rapide à ses propres mérites. Sans la protection de Baïrakdar il ne serait toutefois jamais parvenu à une situation aussi enviée. En effet, c'est par l'intervention de Baïrakdar que Manouk obtint une des plus hautes distinctions de l'Empire, le titre de Dragoman du Divan.

J'ai trouvé dans les archives du palais de Hânceşti „la traduction de la copie légalisée par le Molla Ali Behsar dans le Tribunal nommé Mahmoud Pacha à Constantinople" d'un important acte dont la légalisation a été, paraît-il, faite par Manouk-Bey lui-même, lors de son séjour dans la capitale ottomane. La traduction est faite „du turc, le 23 juin 1828, à Kicheneff (Chişinău) par François de Haddigg".

L'acte qui se réfère à la nomination de Manouk comme Dragoman, est conçu de la manière suivante :

„Par Mon Ordre Suprême, revêtu de Mon Seing Impérial, qu'il soit connu que, comme il est absolument nécessaire que les différentes charges de Boyaries Moldaves et Valaques soient confiées à des hommes probes et fidèles à leurs devoirs, j'ai toujours trouvé bon d'élever au-dessus de leurs égaux, ceux qui par leur zèle et leur dévouement dans les divers emplois dont ils étaient chargés se sont distingués parmi leurs semblables.

„Modèle des Princes et premier parmi les personnages distingués de la Nation de Jésus, le porteur du présent, dont la fin soit heureuse, Boyar et ci-devant Kamarache de Moldavie,

www.cimec.ro

Manouk, pour avoir donné des preuves de son zèle et de sa probité dans les différents emplois dont il était chargé et particulièrement pendant qu'il se trouvait à la suite de Mon Grand et honoré Vézir Moustapha Pacha, dont Dieu éternise la gloire, actuellement *Vali* de Silistrie et *Serasker* de Mes troupes sur les bords du Danube, auquel en qualité de fournisseur général il a été de grande utilité ayant toujours fourni avec la probité et l'exactitude requises, les vivres et les hommes nécessaires en quantité suffisante; pour, Dis-Je, s'être sans cesse distingué parmi ses semblables par les services qu'il a rendus à l'État avec l'obéissance requise et un dévouement sans égal, en temps de guerre, ainsi que dans les affaires de différente nature; l'irréprochabilité de sa conduite précédente, ne laissant d'ailleurs aucun doute sur son zèle à venir, le sus-dit Boyard Manouk est élevé par Mon très Gracieux Autographe, l'an 1222 le 21 du mois de Chaban, au grade honorable d'Interprète de Ma Sublime Porte, et afin de le récompenser d'une manière convenable à la gloire de mon Trône, je lui accorde le brevet d'exemption avec les prérogatives suivantes: d'abord il est exempt de recevoir à l'instar des autres Kamaraches de Moldavie et de Valachie, l'investiture de la main des Princes. Ensuite, pour lui assurer une libre jouissance des terres qu'il possède en Valachie et les mettre à l'abri des désagrements qu'il pourrait y éprouver, J'ordonne par Mon Autographe Impérial, que le brevet d'exemption que Je lui accorde, lui soit délivré en sens conforme à celui du brevet que J'ai accordé très gracieusement au ci-devant Prince de Moldavie Alexandre Hantzerli, pendant qu'il était encore interprète de Mon Suprême Divan. J'ordonne et Je veux en outre que le sus-dit Boyar Manouk, continue à exercer les fonctions de sa charge actuelle; qu'il soit affranchi de tous les impôts établis par les lois de Mon Empire; et que selon les prérogatives accordées aux interprètes de Ma Sublime Porte, tous ses enfants, huit de ses pages et douze de ses domestiques soient exempts de capitation et d'autres redevances et à l'abri de toute vacation, conformément aux lettres patentes qu'ils ont reçues à cette fin par Mon Ordre. Le Boyard Manouk est autorisé à porter des costumes et à meubler sa maison selon son bon plaisir, à vêtir ses enfants et ses domestiques comme il l'entendra, à se servir de chevaux, d'étalons, d'attirails, de monteurs, de barques, de voitures et des femmes esclaves, parfaitement à sa volonté, sans que quelqu'un ait à se mêler de ses dispositions. Les femmes esclaves qui sont

www.cimec.ro

à son service sont exemptes de toute redevance due au fisc ; ses maisons sont exemptes de logement militaire et civil, et ni lui, ni aucun membre de sa famille, ne sont tenus de payer la taxe d'héritage. De même, on ne pourra jamais lever la taxe du produit de ses vignobles. J'interdis et défends aux autorités locales de l'endroit où il sera domicilié de loger qui que ce soit dans sa maison contre sa volonté. S'il vient à avoir un différend avec quelqu'un concernant des sommes prises ou données, le demandeur ne pourra se prévaloir de ses droits qu'au cas où il produira des créances revêtues de la signature et du cachet du débiteur même ou des documents authentiques ; toutefois il ne sera que de la compétence du Divan du Vizir — bien entendu que les dépositions seules des témoins en pareil cas, ne serviront à rien — d'instruire le procès qui pourrait en résulter. Si jamais le sus-dit Boyard Manouk voulait entreprendre un voyage soit par terre soit par eau, il ne sera pas tenu de rendre compte à qui que ce soit du costume et des armes qu'il portera lui-même et qu'il fera porter aux gens de sa suite, et des bêtes de somme dont il se servira pour la commodité et la sûreté du voyage. Dans les passages dangereux les autorités légales seront obligées de lui donner une garde composée de gens sûrs. J'ordonne encore que dans le cours de son voyage il ne soit inquiété sous aucun rapport et pour aucune raison ni par les Vizirs, ni par les *valis*, ni par les *Beyler-Beys*, ni par les *Muteselims*, ni par les *cadis*, ni par les voïvodes, ni par aucune autre autorité. Le boyard Manouk, étant un de Mes plus anciens et plus zélés serviteurs, il est de l'intérêt et de la gloire de Mon Sceptre, qu'un tel personnage soit distingué et honoré parmi ceux de sa nation. Je l'ai muni en conséquence de ce brevet revêtu de Mon Seing Impérial, afin qu'il soit en toute occasion protégé de préférence à ses égaux, et qu'il puisse encore trouver l'assistance qu'il lui faudra dans ses affaires particulières. Qu'on ait donc soin d'observer et de respecter en tous temps les prérogatives accordées par ce brevet d'exemption exclusivement au sus-dit Boyard Manouk, à ses enfants et sa suite, et de se garder d'agir contre Ma Volonté et Mon Ordre Suprême".

* * *

Après avoir obtenu le firman impérial par lequel il était élevé au rang de Dragoman du Divan, et lui et les siens étaient exempts de toute capitation et contribution, Manouk-Bey

www.cimec.ro

a, paraît-il, sollicité les brevets d'exemptions pour chacun des siens.

Voilà la traduction du firman par lequel un des hommes de confiance de Manouk-Bey, nommé Mighirditch, obtint lui aussi le bénéfice de ces exemptions :

„Modèle parmi les juges, source de vertus et d'éloquence, le Gouverneur de Roustchouk — puissent ses vertus durer toujours — modèle parmi les glorieux, le commandant des Janissaires de Roustchouk— puisse sa dignité s'accroître de plus en plus — modèle parmi ses pairs et égaux, le trésorier de Roustchouk — puisse sa valeur augmenter de plus en plus — à l'arrivée de ce chiffre suprême et auguste qu'il soit connu que, comme il est d'absolue nécessité que les différentes charges des Boyaries moldaves et valaques soient confiées aux personnes probes et fidèles, par ma bienveillance impériale et par mon auguste bonté j'ai toujours élevé au dessus de leurs égaux tous ceux qui ont servi dans les dites fonctions avec fidélité et loyauté et ont montré ainsi leur droiture et leur dévouement ; par conséquent ceux qui se trouvent dans ces fonctions, il faut qu'ils soient glorifiés et honorés avec affection complète et gratitude universelle. L'un des Boyards de Valachie, le Boyard Manouk, modèle parmi les notables de la nation chrétienne — puisse sa fin être heureuse — porteur du grade de camarache, grade gagné autrefois par ses services, fidèles et loyaux, qui a montré la même fidélité et la même loyauté dans les services impériaux, et qui, spécialement dans la fonction de fournisseur (*bazirghian*) auprès du vali de Silistrie et du Serasker du Danube, modèle très illustre, très glorieux, ordonnateur du monde, mon vizir Moustafa Pacha, que le Très-Haut fasse durer longtemps sa gloire et augmenter son pouvoir, a montré le zèle nécessaire avec toute fidélité et toute dévotion pour fournir les vivres, pour approvisionner les rayas, et pour remplir des services militaires ou d'autres ; qui, enfin, dans toutes ces charges, a témoigné sa foi dévouée et une droiture complète, et outre celà son dévouement étant un témoignage qu'il fera preuve aussi dans l'avenir du même zèle pour accomplir les mêmes services exemplaires et la même activité plus que ses prédécesseurs et ses semblables ; pour toutes ces considérations, Moi par Mon très gracieux Autographe, en signe de Mes hautes grâces impériales, je lui ai accordé le 21 Chaban 1222, le grade de Dragoman de Divan-î-Humaioun ; en ce qui concerne le brevet impérial d'exemption, il est conçu ainsi : il est exempt

www.cimec.ro

de toutes les contributions légales (*chéri'é*) et arbitraires (*örfié*) ; ses fils, huit de ses jeunes de langue (dits *oghlani*) et douze de ses serviteurs ne seront contraints par personne pour aucun impôt légal ou contribution arbitraire ; personne ne doit intervenir en ce qui concerne le costume de ses enfants et de leurs familles.

Le sus-dit boyard ayant sollicité par une requête que, par le brevet impérial d'exemption, qu'on lui a délivré, ses enfants et les jeunes de langue et les serviteurs qui se trouvent dans son service, soient exempts de toutes les capitations et contributions et que personne ne puisse intervenir ou s'opposer, pour mieux les protéger et défendre, a demandé que soit élibéré, à chacun, mon auguste ordre contenant ses exemptions, et a présenté les noms et les prénoms de chacun.

Consultant les régistres des Diplômes de mon Divan impérial et constatant qu'à la sus-dite date mon auguste ordre et le brevet impérial respectif, ont été promulgués d'après l'usage, ce firman impérial a été délivré pour que les conditions du brevet soient appliquées.

Or, le sus-dit boyard étant l'un des plus anciens serviteurs (*emekdar*) de mon empire, mériteux parmi ses pairs, respecté et honoré dans sa nation, et outre cela ayant passé son temps dans les services impériaux, il est digne de tous nos égards bienveillants, et par conséquent le nommé Mighirditch, qui se trouve dans son service, avec ses vingt hommes, sont déclarés désormais exempts de toutes les capitations, taxes et contributions demandées, et de toute immixtion et oppression, et doivent être donc protégés et défendus. Dorénavant personne ne doit être protégé sur la base des brevets ou firmans elibérés antérieurement.

En foi de quoi est promulgué le présent firman impérial.

À son arrivée, il faut se conformer aux stipulations de mon Auguste Firman, auquel tout le monde doit obéissance et soumission, et il faut s'abstenir et se garder totalement du contraire.

Sachez-le ainsi et ajoutez foi à notre chiffre impérial [1].

* * *

[1] Le document se trouve dans les collections du „Musée Alexandre Saint-Georges" de Bucarest.

www.cimec.ro

Un autre brevet promulgué au nom d'un Garabet, connu aussi sous le nom de Gherasim Mirza, un des neveux de Manouk-Bey, se termine ainsi :

„J'ordonne que soit élibéré aussi à son neveu Garabet le brevet respectif, pour qu'il soit exempt de toute capitation et contribution et qu'il ait la liberté du costume et le droit de protection" [1].

Manouk-Bey, paraît-il, a cherché à assurer la situation d'autres amis aussi. Babic était l'un d'eux. En ce qui concerne son beau-frère, Bogdan Avedian, il fut nommé, par l'ordre de Baïrakdar, chef civil à Chichtov [2].

V

L'échec du Nizam-î-Djédid.

Le règne du sultan Selim III (1789—1807) ouvrait pour l'Empire ottoman une nouvelle ère.

Sélim arrivait au pouvoir avec l'idée arrêtée de tirer l'Empire de son abaissement et de le relever de ses ruines, en se mettant résolument à la hauteur des progrès accomplis par la civilisation moderne. Il entreprit de faire sortir la Turquie de son isolement stérile et de la faire participer à toutes les innovations heureuses et à toutes les améliorations réalisées en Europe. Tâche ardue et périlleuse à laquelle il ne renonça jamais mais qui lui coûta le trône et la vie [3].

Sélim III, même avant son avènement, s'était proposé d'opérer une réforme dans l'armée et la marine turques. Son règne, après les tentatives de pacha Bonneval (1732—1734) et du baron de Tott (1770), forme le troisième épisode de l'histoire des réformes essayées en Turquie sous l'influence de l'esprit occidental [4].

Avec l'aide des officiers et des ingénieurs, mis à sa dis-

---

[1] Une traduction légalisée de cet acte se trouve dans les papiers de Tigrane Prounkou, récemment décédé. Cette traduction est faite au Département d'Asie du Ministère des Affaires Etrangères de Petersbourg, le 6 octobre 1838, no. 2420, selon la demande du conseiller titulaire Gherasim Mirza. Cf. à ce sujet G. Bezviconi, *Manuc-Bei*, Chişinău 1938, p. 11.

[2] Les archives de Tigrane Prounkou ; cf. G. Bezviconi, *Figuri şi umbre din Nordul Moldovei*, p. 26.

[3] Vicomte de la Jonquière, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris 1914, I, p. 319.

[4] Rambaud, *Histoire générale*, VIII, p. 669.

www.cimec.ro

position par la France et avec la coopération de l'actif et intelligent Kapoudan-Pacha, Kutchuk-Hussein[1] que la mort, il est vrai, enléva en 1803, Sélim avait continué l'oeuvre de réorganisation de l'armée et de la marine qu'il considérait comme sa tâche principale. En mars 1805 un Khatt-î-chérif ordonna en effet une levée générale parmi la population.

Ce firman établissait sous le nom de *Nizam-î-Djédid* ou „ordonance nouvelle", tout un corps d'armée régulière, avec des divisions, sections et grades à l'européenne, avec des resources budgétaires nettement définies. Il comprenait non seulement deux escadrons de cavalerie, mais douze régiments d'infanterie, dont deux dans le voisinage de Constantinople, deux dans le pachalik de Koutaiek, huit dans celui de Caramanie, dont le titulaire, Abdulrahman Kadi-Pacha était entièrement dévoué au sultan et à la cause des réformes[2]. Nulle part, dans les provinces d'Europe, il ne fut toutefois donné suite à l'ordonnance. Seul Kadi-Pacha de Caramanie, augmenta considérablement ses effectifs.

De son vrai nom Abdulrahman, Kadi-Pacha avait commencé par suivre la carrière de la magistrature, où il avait eu le rang de *Kadi* ou juge. Poussé par son goût pour les armes, il renonça à son premier état, et gagna par ses talents militaires la dignité de pacha. C'est pour cela qu'il est plus connu par son surnom de Kadi-Pacha, que sous son véritable nom[3].

Bientôt Kadi-Pacha envoya à Andrinople des commissaires pour préparer les logements nécessaires aux 16.000 hommes qu'il avait rassemblés. Les habitants, excités par les Jannissaires, prirent les armes et se disposèrent à défendre à la nouvelle milice l'entrée dans leur ville. À cette nouvelle, le Divan envoya aux insurgés un *Kapoudji-bachi* chargé de concilier les esprits, mais il fut massacré dès son arrivée. Les révoltés marchèrent ensuite contre l'armée de Kadi-Pacha et se retranchèrent dans la petite ville de Baba-Eski. Kadi-Pacha, obligé de se retirer, se dirigea alors vers Sélivria, dans le but de se rapprocher de Constantinople, attendant les renforts que la Porte lui promettait[4].

Le sultan avait commis la faute de retenir, à leur passage

[1] Col. Lamouche, *Histoire de la Turquie*, Paris 1934 p. 205.
[2] Rambaud, *ouvr. cit.*, p. 670.
[3] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 368.
[4] *Ibidem.*

www.cimec.ro

à Constantinople, les troupes de Kadi-Pacha pendant trois mois. Ce furent trois mois de perdus, uniquement pour le plaisir de faire parader les nouveaux bataillons. Les Janissaires, revenus de leur première stupeur, profitèrent de ce répit pour organiser la résistance, et quand les 16.000 hommes de Kadi-Pacha arrivèrent enfin à Andrinople, ils trouvèrent les portes fermées et l'armée en pleine révolte [1].

Les réformes durent être abandonnées pour le moment. On dut à l'influence de Mufti Salih Zadé Esad Effendi que les effets n'aient pas été pires. Le Grand Vizir Hafiz Ismaïl Pacha, qui succéda en 1805 à Ziya Yusuf Pacha, fut remplacé par l'Agha des Janissaires, Ibrahim Hilmi Pacha.

La Porte n'osa même pas envoyer des troupes *nizam* contre es Russes dans les Principautés Roumaines [2]. Grâce à la nomination de l'Aga des Janissaires au poste de Grand Vizir, à l'exil des ministres et au sien propre, l'adroit *mufti*, par les mesures qu'il avait prises lui-même, parvint à ramener momentanément le calme. *Les nizam-î-djedid* retournèrent en Asie et l'on renonça à faire entrer les Janissaires dans le nouveau corps [3]. La crainte d'occasionner une émeute parmi les Janissaires empêcha le Sultan d'envoyer les troupes du *Nizam-î-djédid* sur les bords du Danube. On en plaça une partie dans les forts et les batteries du Bosphore ; le reste demeura en Asie. On avait adjoint à ces premiers environ deux mille soldats, appelés *Yamak-tabiali* (servants des batteries). On espérait ainsi leur inspirer le goût des exercices de ces troupes nouvelles et les faire entrer dans leurs rangs Mais les intrigues du Kaim-makam Moustafa Pacha, ennemi secret des nouvelles institutions, semèrent bientôt la discorde entre les deux corps. Il s'en suivit un conflit général entre les deux corps rivaux [4].

Comme le parti des réformes continuait secrètement son oeuvre, un complot se trama pour déposer Sélim. Les chefs de ce complot étaient Mousa Pasha [5], le Kaim-makam du grand vizir et le nouveau mufti Ata-ullah-Effendi. Ils excitèrent à

---

[1] De la Jonquière, *ouvr. cit.*, 326.

[2] Kramers, *Encyclopédie de l'Islam*, IV, p. 230.

[3] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 368.

[4] *Ibidem*, p. 371.

[5] Tel est le nom donné par Djevdet ; Zinkeisen et d'autres l'appellent Musta Pacha.

www.cimec.ro

la révolte les troupes auxiliaires des *Yamaks* qui étaient campées sur le Bosphore [1].

La révolte éclata le 15 mai 1807. Les *yamaks* refusèrent de porter les uniformes *nizam*; le chef des révoltés Kabakdji-Oghlou établit son quartier général à Böyük-Dere. Pendant les jours suivants, tandis que Mousa Pacha et le mufti s'occupaient de tranquilliser le sultan alarmé, la propagande de ses adversaires gagnait chaque jour du terrain. Une quinzaine de jours plus tard, Kabakdji arriva à Constantinople avec ses fidèles, après avoir préparé une liste de tous les partisans notables des réformes. Presque tous ces personnages furent traînés à Et-meidani et mis à mort [2]. Ce fut ainsi qu'ils massacrèrent le defterdar, le Zarb-Khané-emini et quelques autres hauts personnages que le Kaim-makam voulait faire périr. Les rebelles étaient de plus en plus nombreux. Rassemblés devant la Porte Impériale, ils demandaient à grands cris la tête du *bostandji-bachi*.

Le *bostandji-bachi* voyant la résistance impossible, se sacrifia pour le salut du souverain, auquel il conseilla de le faire décapiter et de jeter sa tête aux insurgés pour les apaiser [3]. Sélim eut la lâcheté d'y consentir. Jetée du haut des créneaux, la tête du *bostandji-bachi* roula devant les *yamaks*, qui la portèrent en triomphe jusqu'à l'Et-meidani, où elle prit place parmi les dix-sept têtes des principaux dignitaires [4].

Kabakdji-Oghlou se chargea aussi de soulever les soldats contre leur souverain. Dans une harangue artificieuse, il leur peignit Sélim comme l'ennemi implacable des Janissaires, et les décida à poser au *mufti* cette question insidieuse : „Tout padichah qui, par sa conduite et ses règlements, combat les principes réligieux consacrés par le Coran, mérite-t-il de rester sur le trône?" Le *mufti*, prévenu de cette démarche, joua son rôle avec la plus grande hypocrisie; il feignit la douleur et l'abattement, et écrivit son *fetiva* avec la formule négative : „*olmaz* (cela ne se peut pas)".

Au dernier moment, le sultan espéra sauver son trône par un *Khatt-i-shérif* abolissant le *Nizam-i-djédid*. Mais sa déposition était déjà décidée. Le lendemain, 22 Rebi-ul-evvel 1222 (29 mai

---

[1] Kramers, *lieu cit.*

[2] *Ibidem.*

[3] Lamouche, *ouvr. cit.*, p. 205.

[4] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, pp. 372—373.

www.cimec.ro

1807), le *mufti* declara avec une feinte indignation à une députation des *yamaks*, que la déposition de Sélim était illégale. Après cette comédie, il vint lui-même informer Sélim de la décision du peuple [1]. Sélim abdiqua, et comme il n'avait pas d'enfants, l'aîné des deux fils du sultan Abdul Hamid I, fut placé sur le trône sous le nom de Moustafa IV.

Le sultan entendit avec calme le discours hypocrite du *mufti*, se leva, promena ses regards émus sur les témoins de cette scène, et alla s'enfermer lui-même dans le *Kafess*. Lorsqu'il y entra, le nouveau sultan se préparait à sortir. Sélim l'embrassa affectueusement, lui adressa quelques paroles touchantes, et lui recommanda surtout de travailler au bonheur du peuple.

Le parti antiréformiste, ayant à sa tête le Kaim-makam Mousa Pacha et le *mufti* et soutenu par les Janissaires et les troupes auxiliaires de *yamaks*, ayant ainsi detrôné Sélim III (le 29 mai 1807), Moustafa IV fut proclamé sultan. Immédiatement après, le corps l'impopulaire du *Nizam-î-djédid* fut dissous. Les *yamaks* auxquels une gratification avait été accordée, retournèrent aux châteaux du Bosphore, dont Kabaktchi-Oghlou obtint le commandement. Les Janissaires rentrèrent dans leurs casernes.

Les représentants des puissances étrangères reçurent l'assurance qu'ils n'avaient rien à craindre ; les affaires publiques reprirent leur cours habituel, et toutes les craintes se dissipèrent [2]. Moustafa laissa le gouvernement aux mains des rebelles. Préoccupés seulement de leur politique intérieure, ils ne s'inquiètèrent pas des négociations diplomatiques entamées entre le Divan et la Russie.

L'Angleterre agissait secrètement pour s'allier avec la Porte contre la France. L'ambassadeur français Sébastiani en fut averti et demanda ses passeports. Le Divan effrayé rompit les négociations et se vengea en faisant décapiter le premier dragoman, le prince Soutzo, soupçonné d'avoir dévoilé les projets du gouvernement turc. Kabakdji était tout puissant. Le général Sébastiani parvint à l'attirer dans le parti français. Grâce à cet appui, il put reconquérir toute son influence [3].

---

[1] Kramers, *lieu cit.*

[2] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 374.

[3] Caroline Furet, *Histoire abrégée de l'Empire ottoman*, Constantinople 1869, p. 178,

www.cimec.ro

Djevdet nous décrit l'atmosphère qui prépara l'échec des réformes de Sélim, réformes qui n'étaient que „des moeurs nouvelles introduites dans un ancien village". *Nizam-î-Djédid*, dit-il, n'était pas, tout d'abord, enraciné dans le peuple. Les grands dignitaires de l'Empire passaient leur temps dans les débauches. Le sultan lui-même s'était adonné aux plaisirs ; les vols étaient fréquents dans l'administration ; la vie chère, exaspérait la population ; enfin les moeurs occidentales qu'on avait commencé à introduire excitaient le fanatisme des masses [1].

VI

Le coup d'état de Baïrakdar.

C'est à ce moment que Baïrakdar entra en scène.

La nouvelle du changement du règne produisit dans l'armée du Danube des réactions différentes. Les Janissaires en témoignèrent une grande joie ; mais leur aga, qui devait sa place au sultan Sélim, blâma hautement la conduite des *yamaks*. Il fut tué par les soldats révoltés. Le grand vizir, qui partageait les sentiments de l'aga des Janissaires, fut remplacé par Tchélebi-Moustafa Pacha. Ces changements paralysèrent les opérations de l'armée, et furent favorables aux Russes [2].

Moustafa Pacha et le *mufti*, principaux acteurs de la conspiration, devinrent les maîtres absolus du gouvernement, sous un prince faible et frivole, mais ces deux hommes, faux et ambitieux, ne purent être longtemps d'accord. Le Kaim-makam voulait régner sans partage et le *mufti* croyait avoir le droit de contrôler les actes du ministre. Bientôt la discorde éclata entre eux, et leur désunion favorisa l'ascension de Kabaktchi-Oghlou. Celui-ci se rangea du côté du *mufti* et coopéra activement à la chute du Kaim-makam, qui fut exilé. Taïar-Pacha lui succéda. Il s'appliqua d'abord à plaire au *mufti* et au redoutable chef des *yamaks*.

Le nouveau sultan, Moustafa IV, était connu depuis longtemps pour son aversion aux réformes. Il attribuait les défaites des Ottomans aux innovations d'origine européenne. Du reste, il était d'intelligence médiocre et n'avait d'autres occupations que ses plaisirs [3].

[1] Djevdet, *Tarih*, VIII, p. 159.

[2] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 374.

[3] Rambaud, *ouvr. cit.*, p. 674.

www.cimec.ro

Tous les mécontents de Constantinople cherchaient déjà asile à Roustchouk, auprès de Baïrakdar, partisan du sultan Sélim et ennemi secret de ceux qui avait tramé le complot contre son bienfaiteur. Moustafa Refik, *le Kéhya-bey* (ministre de l'intérieur) et Galile, le *reiss-effendi* (ministre de l'extérieur) s'y étaient refugiés. Dans toutes leurs déliberations on examinait des projets pour le rétablissement du sultan Sélim. Un allié inattendu devait renforcer leurs rangs. Pour avoir été mêlé dans un incident diplomatique, Taïar Pacha fut destitué par l'influence de Kabakdji-Oghlou et du *mufti* et se retira à Roustchouk, auprès de Moustafa Baïrakdar [1].

Un des biographes de Manouk ajoute qu'après avoir écouté le rapport de Taïar Pacha sur les événements qui se déroulaient dans la capitale [2], Moustafa Pacha convoqua tous ses amis et alliés pour délibérer sur les mesures à prendre. Après de longues discussions on suivit le conseil de Manouk-Bey [3] et on décida d'envoyer un délégué au grand vizir Tchélébi Moustafa Pacha, qui campait à Andrinople avec son armée, et solliciter son aide pour calmer les troubles de Constantinople, sans rien dévoiler cependant au grand vizir des intentions de Baïrakdar sur la réinstallation du sultan Sélim sur le trône. On décida de même que le délégué, après avoir gagné le grand vizir à leur cause, passerait à Constantinople, afin de préparer les partisans du sultan Sélim et de ses réformes. Baïrakdar devait partir ensuite avec son armée et celles de ses alliés vers Andrinople, s'unir avec les soldats du grand vizir, se mettre en marche vers Constantinople et camper hors de la ville, afin de tâcher par des mesures pacifiques d'apaiser les agitations de la capitale, d'effrayer les complotistes, et de remettre Sélim sur le trône. Dans le cas où ces mesures pacifiques n'aboutiraient pas, il faudrait que Baïrakdar entrât dans la ville avec son armée, exterminât les Janissaires et installât Sélim sur le trône. Il ne devait pas entrer dans la capitale, mais camper hors de la ville et diriger d'ici les événements. Après le rétablissement complet de la paix et de la sécurité dans la ville, Baïrakdar devait retourner avec ses soldats à Roustchouk pour tenir en échec les révoltés. L'assemblée

---

[1] Kiamil-Pacha, (ancien grand Vizir), *Histoire politique de l'Empire ottoman*, 1909, II, p. 3.

[2] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 374—5.

[3] Cf. G. Hovnanian, *Biographie de Manouk Bey Mirzayantz*, Vienne 1852, pp. 34—35.

www.cimec.ro

décida que Moustafa Baïrakdar Pacha n'accepterait en aucun cas la dignité de grand vizir, si le sultan la lui proposait.

Baïrakdar, qui méditait déjà le rétablissement de son bienfaiteur, se concerta avec l'ex-Kaim-makam pour renverser le sultan régnant et ses ministres. Pour gagner le grand vizir, il envoya auprès de lui, à Andrinople, le *matbakh-émini* Béhidj Effendi, qui haïssait les *ulémas* et les Janissaires autant qu'il vénérait le sultan Sélim. Cet émissaire gagna adroitement la confiance du grand vizir et des autres ministres, par des promesses et des présents et les décida à soutenir Moustafa Baïrakdar dans ses projets. Il ne leur en dévoila qu'une partie : il se borna à leur faire connaître le dessein qu'avait formé le pacha de Roustchouk de renverser le *mufti* et Kabaktchi-Oghlou, mais il leur cacha soigneusement les intentions de Baïrakdar relatives au rétablissement de Sélim [1].

Après s'être assuré de l'assentiment du grand vizir, Béhidj Effendi se rendit à Constantinople, où il eut l'adresse de préparer les ressorts de la conjuration contre la faction des *yamaks* sans éveiller les soupçons de Kabatchi-Oghlou et du *mufti*.

Des nouvelles réconfortantes ne tardèrent pas à parvenir à Roustchouk. On apprit, en effet, que le délégué des conjurés avait été partout bien accueilli. Là-dessus Moustafa Pacha et ses soldats partirent de Roustchouk, feignant d'aller en Serbie, avec un effectif de 4.000 soldats, suivi d'une autre troupe de 12.000 hommes [2].

L'approche de ces troupes effraya les ministres. Baïrakdar les rassura, feignant de se mettre entre leurs mains, et dissémina ses soldats dans les villages à plusieurs lieues d'Andrinople. Il leur conseilla ensuite de quitter cette ville où, depuis l'armistice avec la Russie, leur présence n'était plus nécessaire, et de faire rentrer à Constantinople le *sandjak-î-chérif*. Il leur promit de les suivre de près pour les soutenir et de se retirer dès que les *yamaks* et leur chefs seraient mis hors d'état de nuire [3].

Le grand vizir Kiamil Pacha, auteur d'une histoire de l'Empire ottoman, rappelle la rivalité qui existait entre le grand vizir Tchéléby Moustafa Pacha et Baïrakdar. Lors de la destitution d'Ali Ibrahim Pacha, le plus indiqué pour la dignité de

---

[1] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 375.
[2] Kiamil Pacha, *Histoire*, vol. II, p. 2.
[3] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 375.

www.cimec.ro

grand vizir était Baïrakdar. Cependant ce fut à Tchéléby Moustafa que ce poste fut confié. Tchéléby Moustafa, devenu grand vizir, se conduisit mal avec Baïrakdar, ce qui détermina ce dernier à faire cesser l'approvisionnement de l'armée [1].

Les conjurés d'Andrinople décidèrent d'envoyer en secret un détachement de cavalerie à Fanaraki, sur le Bosphore, afin de surprendre Kabaktchi-Oghlou. L'expédition fut confiée au plus audacieux d'entre eux, Hadji, qui, arrivé dans la nuit à Fanaraki, cerna la maison de Kabaktchi-Oghlou. Pénétrant dans son harem, il le tua sur-le-champ. Sa tête fut portée à Baïrakdar et au premier ministre.

Avec le firman du grand vizir qui le nommait leur chef, il se présenta aux *yamaks*, qui ignoraient l'événement de la nuit. Les *yamaks* coururent aux armes. Les soldats de Hadji-Ali furent obligés de se barricader dans quelques maisons voisines, tandis que les *yamaks* mettaient le feu au bourg. Hadji-Ali et les siens firent une sortie, et parvinrent à gagner la tour du Fanal d'Europe. Après avoir attaqué en vain pendant trois jours cet édifice isolé et solidement construit, les *yamaks* durent se retirer. Hadji-Ali et ses soldats se rallièrent alors à Moustafa Baïrakdar, et marchèrent avec lui sur Constantinople, dont ils n'étaient plus qu'à une journée.

Le sultan Moustafa et les ministres suppléants, instruits de la mort de Kabaktchi et du mouvement du grand vizir et du pacha de Roustchouk, ne pouvant leur opposer ni les Janissaires de Constantinople, ni les *toptchis*, qui n'auraient jamais voulu combattre leurs compagnons d'armes, ni les *yamaks*, entièrement dispersés et sans chefs, n'avaient pris aucune mesure et attendaient l'arrivée des rebelles.

Bientôt le reiss-effendi vint supplier Moustafa de la part du grand vizir de déposer le *mufti*, d'abolir le corps des *yamaks*, et de confisquer les biens des *vékils* (ministres suppléants). Le sultan qui s'attendait à perdre le trône et peut-être la vie, se crut trop heureux d'être quitte au prix de quelques concessions ; le lendemain il se rendit lui-même au camp, où il fut reçu avec toutes les marques dues à son rang. Complètement rassuré, il recommença à se livrer à sa passion de fêtes [2].

Le 28 juillet, le sultan sortit de bonne heure du sérail

[1] Hovnanian, *ouvr. cit.*, p. 12.

[2] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 377.

www.cimec.ro

pour aller faire *binich* et passer la journée au Kiosque de Gök-Suyu. Baïrakdar, profitant de l'absence du sultan, s'empressa de convoquer les conjurés ; il invita ensuite le grand vizir à se rendre au camp, et l'instruisit du changement qui se préparait. Celui-ci se troubla à cette nouvelle ; Baïrakdar le fit arrêter et lui enleva le sceau. Immédiatement il ordonna aux troupes de prendre les armes pour conduire le *sandjak-î-chérif* au sérail, et entra dans la capitale aux acclamations des habitants, persuadés que la paix venait d'être conclue avec la Russie [1].

D'abord il ne lui fut permis d'entrer que dans la première cour du sérail où le sultan Moustafa, averti par la sultane Validé, était rentré en hâte. Comme Baïrakdar avait fait connaître son intention de replacer Sélim III sur le trône, Moustafa eut juste le temps de faire assassiner son prédécesseur.

Le 28 juillet 1808, Moustafa Baïrakdar arriva devant le palais et comme ses soldats se préparaient à en forcer l'entrée, le sultan Moustafa lui annonça que Sélim allait lui être rendu. Baïrakdar fut introduit dans la pièce où il croyait retrouver son souverain. Il n'y trouva qu'un cadavre ensanglanté. En effet, le sultan avait donné au *Kyzlar-agaci* l'ordre de poignarder Sélim et quoique celui-ci, très vigoureux, eût opposé une violente résistance et même terrassé son agresseur, il avait été assassiné.

C'était l'heure de la prière de l'après-midi (*ikindi-namazy*) ; Sélim, agenouillé, commençait à réciter le *namaz* lorsque les émissaires du nouveau sultan entrèrent. Le prince ne s'alarmant point de leur présence, qu'il croyait motivée par quelque message de son cousin, continua sa prière. Le *Kyzlar-agaci* se jeta alors sur sa victime et lui passa un cordon autour du cou. Trois de ses satellites vinrent à son aide ; les autres tinrent en échec les serviteurs de Sélim en leur posant le poignard sur la poitrine. Une lutte affreuse s'engagea entre le prince et ses bourreaux. Doué d'une force athlétique, Sélim se releva, les renversa ou les écarta par des coups vigoureux, et appela à son secours ses fidèles domestiques. Ceux-ci cherchent à arracher le fer des mains des eunuques ; mais le *Kyzlar-agaci*, que Sélim avait terrassé, s'attache à lui, le serre avec rage, et ne lâche prise que lorsque le prince tombe enfin frappé au coeur.

Après la surprise des premiers moments, Baïrakdar reprit son sang-froid. Moustafa est arrêté et conduit dans l'ap-

[1] *Ibidem.*

www.cimec.ro

partement où Sélim venait d'expirer. On chercha longtemps Mahmud, le frère de Moustafa, qu'on décida de proclamer sultan, sans pouvoir le trouver. On le découvrit blotti sous les tapis où quelques fidèles serviteurs l'avaient caché pour le dérober à la fureur de son frère.

Dès que Mahmud parut, Moustafa Baïrakdar le salua du nom de padichah, se prosterna devant lui, baisa la terre et, le front dans la poussière, attendit les ordres de son nouveau maître. Mahmud s'empressa de le relever, le proclama son libérateur, et lui conféra sur le champs la dignité de grand vizir [1].

VII

Le Gouvernement de Baïrakdar.

Devenu grand vizir, Moustafa Baïrakdar, prit d'une main énergique la direction des affaires et manifesta son autorité par de nombreuses mesures de rigueur, exécutions et exils [2].

Devenu maître du pouvoir et l'idole du jour, il vengea tout d'abord la mort de Sélim par le supplice de ses meurtriers, de leurs complices et des favoris du sultan Moustafa. Le jour même de l'installation du grand vizir on exposa, à la porte du sérail, trente trois têtes, parmi lesquelles celles du *böyuk-imrakhor* (grand écuyer), du *bostandji-bachi*, qui avait refusé d'ouvrir la porte de la seconde cour, et enfin du *Kyzlar-agaci*, principal acteur de l'assassinat de Sélim [3].

Il songea ensuite à écarter tous ceux qu'il regardait comme des rivaux dangereux. Ainsi l'ex-Kaim-makam Taïar Pacha, qui aspirait au grand vizirat, fut décapité, Kapoudan Pacha Seid-Ali fut envoyé en exil dans une île de l'Archipel. Ramis Pacha remplaça ce dernier. Béhidj Effendi, l'un des agents du pacha de Roustchouk, entra aussi dans le ministère, qui bientôt ne se trouva composé que des créatures du nouveau grand vizir. L'ancien grand vizir, Moustafa Tchéléby, dépouillé de tous ses biens, fut exilé à Ismaïl. Sa vie, de même que celle des personnes de son entourage, était chaque jour en danger [4].

---

[1] Cf. pour tous ces détails Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 378—379.
[2] Lamouche, *ouvr. cit.*, p. 208.
[3] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 379.
[4] Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. I—III, p. 155.

www.cimec.ro

Baïrakdar, partisan des réformes que Sélim avait tenté d'introduire dans l'armée, et poussé dans cette voie par ses principaux confidents, Ramis Pacha et Béhidj Effendi, tous deux élèves de l'école de génie, recommença l'oeuvre téméraire d'extirpation des abus enracinés dans le corps des Janissaires. Toutefois il essaya de réaliser les réformes, en les faissant agréer par les Janissaires et en affectant de vouloir seulement remettre en honneur les anciennes traditions [1]. Son projet était de choisir parmi les Janissaires et parmi les jeunes musulmans inscrits sur les registres des *odas* des recrues volontaires pour former des compagnies assimilées aux *seymens*. Celles-ci seraient armées de manière à mieux combattre les infidèles, auraient une discipline conforme à celle des anciens Janissaires et subiraient dans leurs exercices, leur ordre de bataille et leur campement, les modifications que les progrès réalisés dans l'art de la guerre rendaient indispensables [2].

Le grand vizir voulait s'appuyer sur une force assez puissante pour vaincre les préjugés nationaux. Il invita, dans ce but, tous les pachas et les principaux *aians* de l'Empire, à un *divan* solennel, réuni à Constantinople au commencement d'octobre 1808, où il leur exposa la nécessité de réformer, sans cependant le dissoudre, le corps des Janissaires, tombé dans l'indiscipline et l'ignorance de l'art de la guerre, et de créer de nouveaux corps sous le nom de *seymens réguliers*. Tous les pachas présents à cette assemblée approuvèrent les vues du ministre et signèrent l'obligation de les soutenir. Le *mufti* accorda de son côté un *fetva* qui autorisait les projets du grand vizir [3].

Djevdet publie ce document, où on voit les signatures de tous ceux qui ont pris part à ce *divan*, adhérant ainsi aux réformes projetées. Parmi les signataires on voit Ramis, *capudan-pacha*, Abdurrahman (*Kadi*) Pacha, gouverneur d'Anatolie, Mehmed Tahir, le juge (*Kadi*) de Constantinople, Derizadé Esseid Abdullah, *nakib-ul-echraf*, Hafiz Ahmed Kiamil, *Kazasker* d'Anatolie, Emin-Pacha-Zadé, Mehmed Emin, *sadr-i-rûm*, Mustafa Refik, *Kethuda-bey*, Moustafa, Aga des Janissaires, Esseid Mehmed Emin Béhidj, *defterdar*, Esseid Mehmed Said Galib, *reiss-effendi*, etc. [4].

[1] Lamouche, *ouvr. cit.*, p. 209.
[2] De la Jonquière, *ouvr. cit.*, p. 338.
[3] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 380.
[4] Djevdet, *Tarih*, IX, p. 278.

www.cimec.ro

Le vizir proposait au Divan :

1. De supprimer la vénalité des grades d'officiers des Janissaires.

2. D'obliger tous les Janissaires non mariés à habiter la caserne.

3. De ne payer de solde qu'aux Janissaires casernés et faisant un service actif.

4. De défendre, sous les peines les plus sévères, la vente anticipée de la solde, sur des certificats signés du commandant de l'*oda*.

5. De faire une révision de la liste générale des pensions accordées sur la caisse des Janissaires.

6. D'obliger les Janissaires à exécuter les services prescrits par le sultan Suleyman et de rétablir une discipline sévère.

7. D'ordonner l'adoption immédiate dans toutes les troupes ottomanes des armes perfectionnées et de la tactique savante des infidèles, mesure sanctionnée par les *fetvas* des *muftis* [1].

Kadi-Pacha, ancien chef des *nizam-i-djédid*, qui avait amené trois mille hommes à Constantinople, offrit d'y rester tant que l'on aurait besoin de son secours.

Ces succès inspirèrent au grand vizir une si grande confiance en lui-même, qu'il se crut appelé à changer la face de l'Empire. Dès lors, oubliant sa prudence et sa modération antérieures, il mécontenta ses meilleurs amis et, par son insolence et son orgueil, s'attira la haine générale. Il brusqua sans ménagements les réformes qu'il aurait fallu introduire graduellement et avec prudence ; il força les hauts fonctionnaires à lui céder les deux tiers des *timars* qu'ils s'étaient appropriés et ne concéda aucun privilège à ceux qui voulaient faire partie des nouveaux corps de *seymens* réguliers [2].

La précipitation avec laquelle les nouvelles mesures furent mises en vigueur et le peu de tact avec lequel on procéda à la suppression d'abus depuis longtemps établis, le rendirent à jamais impopulaire [3]. Les *ulémas* influents se montrèrent les adversaires du zèle de ce réformateur exagéré. Baïrakdar avait lui-même attiré leur haine, par son mépris pour ce corps et par son avidité insatiable qui faisait craindre qu'il ne s'emparât des biens

---

[1] De la Jonquière, *ouvr. cit.*, I, pp. 337—338.

[2] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 380.

[3] Kremers, dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, *lieu cité*.

www.cimec.ro

des mosquées. Le peuple, influencé par les nombreux ennemis de Baïrakdar, prit bientôt en exécration ce ministre, naguère son idole. Enfin, le sultan lui-même ne voyait pas avec plaisir un vizir dont l'ambition et le caractère audacieux ne lui laissaient qu'une ombre d'autorité.

Le fier Baïrakdar, tranquille au milieu des ennemis dont il était entouré, se plaisait à les braver. Il n'avait pour unique soutien que le corps de seize mille hommes qu'il avait amené de Roustchouk, et trois mille autres soldats campés près de Scutari, sous les ordres de Kadi-Pacha, qui lui étaient entièrement dévoués [1]. Ses ennemis avaient tout fait pour affaiblir les partisans du grand vizir dans la capitale.

Ils poussèrent le gouverneur de Vidin, Idris Pacha, connu sous le nom de Mólla Pacha, à organiser une expédition contre la garnison de Roustchouk ce qui obligea Baïrakdar Pacha d'y envoyer un de ses meilleurs soutiens, Bochnak-Aga, avec ses troupes [2]. Il commit ainsi l'imprudence de ne garder auprès de lui qu'environ six mille hommes, dispersés dans différents quartiers de la capitale.

Le nouveau grand vizir commença son activité avec un grand élan. Animé par les idées de réformes radicales, il voulait organiser l'Empire sur de nouvelles bases. Cependant ses réformes contrariaient les intérêts privés de trop de personnes. On ne s'explique que trop bien le nombre de ses ennemis.

Ses partisans mêmes poursuivaient leurs intérêts et sabotaient l'oeuvre des réformes. C'est ainsi que Baïrakdar se sentit isolé et s'adonna aux festins et aux débauches [3]. Les ennemis découvrirent ainsi son côté vulnérable. Ils le poussèrent aux débauches et l'entourèrent de femmes et d'esclaves. Un de ses ennemis, Hafid-Effendi, *sadr-i-Anadolu*, avant de partir pour le poste qu'on lui avait confié, eut soin de faire entrer dans l'entourage de Baïrakdar, l'une de ses *djariées*, la belle et éblouissante Kamertab, qui allait jouer un rôle néfaste dans le sort tragique de son nouveau maître [4].

Le succès le grisa. Son orgueil mécontenta ses partisans. Il irrita l'armée en donnant pour chefs aux *seymens*

---

[1] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 380.
[2] Djevdet, *Tarih*, IX, p. 17.
[3] Djevdet, *Tarih*, IX, p. 44.
[4] Djevdet, *Tarih*, IX, p. 14—15.

www.cimec.ro

réguliers les anciens officiers des *nizams*. Il s'attira la haine des ulémas en annonçant hautement l'intention de sécullariser les biens des mosquées et en ne dissimulant pas le mépris profond qu'il ressentait pour leur caste ; enfin le sultan voyait avec jalousie ses talents et craignait l'ambition de son tout-puissant vizir [1].

Djevdet cherche des excuses aux fautes commises par Baïrakdar, disant qu'il ignorait l'état de choses de la capitale, mais il accuse ceux qui l'entouraient, et qui, au lieu de l'éclairer sur tout ce qui se passait autour de lui, l'ont tenu dans l'ignorance et l'ont poussé aux débauches [2].

Les plaintes de ceux qui avaient souffert des réformes du ministre, les bruits calomnieux qu'ils répandaient partout sur son compte finirent par exaspérer à tel point la populace, qu'elle disait hautement qu'il fallait en finir avec ce chien de *ghiavur*. Des placards, affichés jusque sur les murs de son palais, annonçaient même, pour les fêtes du Baïram, qui étaient très proches, la mort du grand vizir et de ses créatures.

Loin de s'effrayer de tous ces symptômes de révolte, Baïrakdar, à qui ses amis conseillaient de se rendre à Andrinople, continua de défier la plèbe [3]. Ahmed Djevdet cite un des pamphlets affichés sur les murs de la capitale :

Rumeyliden gheldi bir Tchitak
Bairam-ertesi ya kilidj oynaya-djak ya badjak
De la Roumélie nous est venu un vilain
Le lendemain du Baïram on doit jouer ou du sabre ou des jambes [4].

Quelques-uns des ses proches qui pressentaient le danger, lui conseillèrent de se retirer à Andrinople et d'y rester jusqu'à la réorganisation des armées de Roumélie qui y étaient rassemblées. Baïrakdar refusa de suivre leurs conseils parcequ'il considérait la puissance des Janissaires comme une quantité négligeable. Il ne croyait pas nécesaire de prendre des mesures de précaution, puisqu'ils ne constitueraient, disait-il, qu'une troupe d'épiciers, de *leblébidjis* et de bateliers [5].

---

[1] De la Jonquière, *ouvr. cit.*, p. 338.
[2] Djevdet, *Tarih*, IX, p. 19.
[3] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 381.
[4] Djevdet, *Tarih*, IX, p. 45.
[5] Djevdet, *Tarih*, IX, p. 19.

www.cimec.ro

VIII.

Manouk, Prince de Moldavie.

Baïrakdar Moustafa Pacha préparait une grande surprise à son ami dévoué. A peine arrivé au pouvoir, il voulut lui prodiguer une marque d'amitié, en lui donnant le titre de „Prince de Moldavie". Nous possédons en original l'adresse viziriale par laquelle on annonçait a Manouk-Bey la grande distinction qui lui était décernée par le sultan.

Nous donnons ici la traduction de ce document historique faite par François de Haddigg à Chişinău le 23 juin 1828 :

„Mon très affidé Prince,

Je m'empresse de Vous annoncer que les rapports des services importants que vous avez rendus à la Sublime Porte concernant la réparation des forteresses situées sur les bords du Danube et l'approvisionnement des troupes impériales, consistant particulièrement en biscuits que vous avez fait faire, et le zèle que vous avez montré dans les affaires de l'Empire, étant parvenus à la connaisance de Notre très Gracieux Souverain, accompagnés des témoignages de ma part propres à relever l'importance de vos services, Sa Majesté a daigné honorer l'exposé que je Lui en ai présenté de l'inscription suivante : „*l'interprète Manouk remplit fidèlement ses services. J'approuve le zèle qu'il témoigne dans les affaires, et Je le remercie d'avoir justifié aux yeux de tout le monde, l'idée favorable que j'avais conçue de lui. En récompense de son dévouement Je lui accorde le titre de Prince de Moldavie, et Je désire que dorénavant il redouble de zèle pour mon service*". Je vous conseille donc de vous rendre digne de ce bienfait insigne qui a surpassé vos espérances, et de tâcher de mériter à l'avenir l'approbation de Notre Auguste Monarque, en redoublant de zèle pour le service de Sa Personne Sacrée.

De mon côté, persuadé que la fidélité, le zèle et le dévouement que vous avez constamment montrés pour les intérêts de la Sublime Porte, ne sauraient qu'augmenter à l'avenir, je vais faire expédier sous peu de jours, le brevet du titre de Prince qui vous a été gracieusement accordé, et je vous le remettrai en mains propres à votre arrivée à Constantinople, selon la promesse que je vous ai faite dans ma lettre précédente. C'est à vous maintenant de vous conformer en tout aux ordres de votre

www.cimec.ro

Auguste Souverain avec l'obéissance et le dévouement que l'on attend de vous, et de vous rendre au plus tôt à Constantinople. Le 1-er Chaban 1223. *Moustafa*

L'adresse viziriale, par laquelle Manouk Bey fut mis au courant du décernement de son nouveau titre et par laquelle il était invité à Constantinople porte la date de 1 Şaban 1223 (22 septembre 1808).

Après avoir reçu l'adresse du grand vizir, Manouk-Bey quitta Roustchouk accompagné de Paul Sébastian. Ils étaient probablement partis au commencement du mois d'octobre.

Dans une lettre écrite le 5 octobre 1808 et envoyée à Stadion[1], Brenner annonce le départ pour Constantinople du dragoman Manouk-Bey et de Sébastian. Brenner, dans la même lettre, se fait l'écho d'un bruit selon lequel Alexandre Sutzo, le prince de Valachie, et Scarlat Callimaki, prince de Moldavie, seraient partis, eux aussi, pour Constantinople.

Dans cette même lettre, Brenner fait connaître que le général russe Milloradowitsch, prévenu, écrivit à Manouk-Bey afin de le retenir à Roustchouk au nom du généralissime. Manouk était parti avant d'avoir reçu cette communication. Selon Brenner, le départ de Manouk et le retour de Freiherr Van Berwitz menaçaient d'anéantir les efforts faits par le commandant de l'armée russe qui avait réussi à entretenir des rapports étroits avec les Turcs.

Le texte du firman auquel fait allusion l'adresse viziriale, ne nous est pas parvenu. Il n'est pas tout à fait certain que le titre décerné à Manouk Bey, ait eu la même signification que celui employé dans les *bérats* de nomination des princes roumains aux XVIII-e siècle, dans la période qui est généralement connue sous le nom de période des Phanariotes. Les mots „*Boughdan Voyvodalighi payessi*" (le grade du voïvodat de Moldavie), que nous trouvons dans l'adresse ne sont pas suffisamment clairs pour préciser les termes qui devaient être employés dans le firman. Nous savons seulement qu'à cette date le siège princier était vacant en Moldavie.

En effet, Scarlat Callimaki, nommé prince le 23 avril 1807, n'eut pas la possibilité d'entrer en fonction. Les événements qui se sont précipités et qui causèrent la chute de Baïrakdar, n'ont pas permis à Manouk-Bey de faire valoir ses nouveaux titres.

[1] Hurmuzaki, *Documente*, XIX, II, pp. 529–30.

www.cimec.ro

IX

Manouk à Constantinople.

Après le départ de Baïrakdar Pacha, Manouk-Bey resta encore quelque temps à Roustchouk, pour mettre au point ses affaires [1]. Moustafa Baïrakdar parti pour Constantinople, Roustchouk et Giurgevo se trouvèrent sans chef influent [2].

Malgré son entière satisfaction pour les changements survenus dans la capitale ottomane, et ses sympathies pour le nouveau régime, Manouk-Bey se sentait cependant fort gêné en constatant que Baïrakdar, contrairement aux décisions prises avant son départ de Roustchouk, non seulement n'avait pas quitté la capitale, mais encore s'était fait nommer grand vizir. C'était là un danger tant pour la personne de Baïrakdar que pour le régime nouvellement introduit [3].

C'est pour cela qu'à sa première audience après les félicitations et les souhaits protocolaires, Manouk-Bey eut l'audace d'exprimer à son ami son étonnement et son regret à ce sujet. Il lui conseilla même de se débarrasser de sa nouvelle dignité et de quitter la capitale avec ses soldats, ainsi qu'on l'avait décidé avant le départ de Roustchouk.

Baïrakdar reçut, il est vrai, son ancien collaborateur avec la même amitié et ne lui refusa aucun honneur. Il s'entretint avec lui comme auparavant, mais il ne céda pas objectant que les circonstances avaient changé depuis lors. Manouk-Bey insista encore, sans toutefois convaincre son maître. Il le quitta le coeur serré, plein de mauvais pressentiments. Il suivit les actes et l'activité du grand vizir avec le chagrin d'un fidèle et sincère ami. Il le voyait changer de jour en jour, orgueilleux et arbitraire dans sa conduite, provocant envers ses ennemis et décevant ses amis [4].

Manouk-Bey chercha en vain un moyen pour ouvrir les yeux de son maître. Celui-ci avait perdu tout sentiment de la réalité. Il commit une autre imprudence. Il renvoya hors de la capitale ses soldats fidèles et bien instruits, et autorisa leurs commandants à rentrer chacun en sa province ne gardant auprès de lui

---

[1] Hovnanian, *ouvr. cit.*, p. 50.

[2] Comte de Langeron, *Journal de Campagnes*, dans Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. III, pag. 156.

[3] Hovnanian, *ouvr. cit.*, p. 51.

[4] Hovnanian, *ouvr. cit.*, p. 53.

www.cimec.ro

que 400 *seymeni*. Les Janissaires, quoique vaincus, n'étaient cependant pas complètement domptés. La dernière imprudence de Baïrakdar ranima tous leurs espoirs. Tout le monde était conscient de ce qui se passait dans la capitale. On voyait déjà le danger qui mençait le grand vizir. Celui-ci, seul, persistait dans son aveugle confiance.

Manouk-Bey qui fréquentait régulièrement la Porte, eut de nouveau l'occasion de révéler tout au grand vizir, lui attira l'attention sur les préparatifs des Janissaires et de leurs partisans, et lui conseilla de sortir sans retard de la capitale et de rappeler ses troupes fidèles. Une fois de plus, le grand vizir refusa, dédaignant „cette foule de pompiers et de portefais", qui ne pourrait rien faire, et considérant la puissance des Janissaires anéantie pour toujours.

Manouk-Bey n'avait d'autre confident à Constantinople que l'un des intendants du grand vizir, connu sous le nom de Keussé-Kéhia. Celui-ci, se rendant compte aussi de tout ce qui se tramait autour de son maître, intervient à son tour auprès du grand vizir pour lui montrer le danger inévitable qui s'approchait. Baïrakdar, non seulement coupa court aux paroles de son intendant, mais le menaça de mort s'il osait revenir sur ce sujet devant lui ; et, parce que ce fidèle serviteur osait rester encore dans la salle, il le chassa de sa présence.

Keussé-Kéhia quitta alors non seulement la résidence vizirielle, mais aussi la capitale et, sans rien dire à personne, partit pour Roustchouk. Le biographe de Manouk ajoute que Keussé-Kéhia, arrivé à Roustchouk, entra immédiatement dans le sérail de Baïrakdar, ramassa tout ce qu'il trouva de plus précieux, et s'enfuit à Bucarest, et puis en Russie, où il vécut jusqu'à sa mort [1]. Djevdet dit que cet homme, qui était l'ancien confident de Baïrakdar au temps de son séjour à Roustchouk, était un homme clairvoyant qui, pressentant tout ce qui devait arriver dans la capitale, obtint la permission de Baïrakdar d'être transféré à Roustchouk, où il devait, disait-il, compléter les travaux de construction de l'arsenal, et en même temps régler les affaires courantes du district de Silistrie dont il était chargé. Il partit donc au milieu du mois de Chaban, c'est-à-dire vers le commencement du mois d'octobre 1808 [2].

Pour avoir une idée du prestige dout jouissaient Keussé-

[1] Hovnanian, *ouvr. cit.*, p. 54.

[2] Djevdet, *Tarih*, IX, p. 16.

www.cimec.ro

Kéhia et Manouk-Bey à Constantinople, nous reproduisons ici quelques notes des „Ephimérides" du Ban Constantin Caradja [1], notes qui constituent en même temps une parallèle entre ces deux confidents du fameux Baïrakdar.

„Keussé-Kéhia, écrit Constantin Caradja, au mois de juillet 1808, a fait preuve d'une telle audace et arrogance envers le monde, qu'il se promène habillé comme „țidac", ne s'arrête qu'auprès du grand vizir et lui propose toutes sortes d'affaires sans jamais rencontrer d'opposition".

„Pendant qu'il demeurait à Hasné-Odasi [2] et jouait aux dames avec Manouk-Bey, les dignitaires de la Porte, *Kehia-bey* [3], *reis-effendi* [4], *tefderdar-effendi* [5], *tersana-emini* [6], etc. vinrent pour l'entretenir des affaires, parcequ'ils ne pouvaient rien entreprendre avant d'avoir son consentement. Keussé-Kehia ne leur faisait aucun signe de tête et ne laissait pas Manouk-Bey les saluer, ils prenaient place et attendaient jusqu'à ce qu'il terminât le jeu et entrât en conversation avec eux".

„Par contre Manouk-Bey était un Arménien de Roustchouk, riche négociant et ancien zaraf des agas de Roustchouk, et, par conséquent, celui de Baïrakdar Moustafa Pacha, au moment où ce dernier assuma le pouvoir. Il était un homme sage et mesuré en toute chose et pour cela ses conseils étaient écoutés. Il avait des fermes partout. Par conséquent, quand Baïrakdar commença à devenir une autorité et que ses propositions furent écoutées par les gouvernants à cause des services qu'il avait rendus — car il était lui-même un des meilleurs capitaines des Turcs et tous ses hommes étaient choisis et habiles dans l'art de la guerre — il demanda alors qu'on accordât à Manouk-Bey aussi le *bérat* nécessaire pour le titre de Grand Dragoman de l'Empire, *bérat* qui contiendrait aussi tous les privilèges ; sa recommandation fut écoutée et le *bérat* fut envoyé à Manouk-Bey".

„Quand Baïrakdar reçut le sceau, Manouk-Bey était à Constantinople. Malgré toute l'autorité dont il jouissait auprès du grand vizir, il ne commit aucune action indécente ;

---

[1] Constantin Caragea Banul, *Efimeridele*, éd. P. P. Panaitescu, București 1924, pp. 56—57.

[2] Chambre de trésor dans le palais du grand vizir.

[3] Ministre de l'intérieur.

[4] Ministre de l'extérieur.

[5] Ministre des finances.

[6] Ministre de l'arsenal.

www.cimec.ro

au contraire, il empêcha Baïrakdar d'entreprendre plusieures affaires irréfléchies, auxquelles le poussait Keussé-Kéhia. Celui-ci fut enfin renvoyé à Roustchouk, par l'ordre du grand vizir, avec dix-mille de ses soldats".

Le cas du patriarche oecuménique, raconte Constantin Caradja témoigne aussi de l'intégrité de Manouk-Bey.

„Le samedi, 12 septembre (1808), Kallinicos qui avait déjà été patriarche, monta sur le siège patriarcal aidé par le zarafi du grand vizir. Outre les 150 bourses d'or, qu'il avait payées pour son patriarcat, il s'obligeait à payer à ces zarafi 200 autres bourses, pour obtenir le droit de changer quelques prélats. Manouk-Bey, venant de Roustchouk, réprimanda les zarafs pour leur immixtion dans la nomination du patriarche et fit des reproches à Keussé-Kéhia, qui s'était mêlé à cette illégalité, en compromettant ainsi la renommée du grand vizir" [1].

Les événements se précipitaient dans la capitale. On prévoyait déjà l'émeute. Inquiet, Manouk-Bey essaya encore une fois de prévenir son maître, quoiqu'il sût qu'il n'aurait aucun succès, après l'échec de Keussé-Kéhia. Il entra cependant chez le grand vizir, se jeta à ses pieds, le conjura de se retirer de la capitale, ou de rappeler ses troupes. Baïrakdar n'était plus à reconnaître. Il avait oublié ce qu'avait été Manouk pour lui. Il le gronda pour son audace, et il lui conseilla de ne pas revenir sur ce sujet, pour eviter le sort de Keussé-Kéhia [2]. Manouk-Bey dut se taire, quoiqu'il pressentît déjà le désastre qui planait sur la tête de son maître. Il se retira dans sa maison d'Ortakeui, en attendant les événements. On lui recommanda de quitter la capitale, comme l'avait fait Keussé-Kéhia, mais il considérait la fuite qu'on lui proposait comme une lâcheté, indigne de son prestige [3].

X

La fin de Baïrakdar.

Les Janissaires n'attendaient plus que le moment le plus propice pour donner le coup de grâce. Ce fut le 27-ème jour du Ramazan (Leylet-ul-Kadr) — le 14 novembre 1808 — Le

[1] Constantin Caragea Banul, *ouvr. cit.*, p. 169—170.
[2] Hovnanian, *ouvr. cit.*, p. 55.
[3] Hovnanian, *ouvr. cit.*, p. 56.

www.cimec.ro

palais du vizir était presque vide de tous ceux qui pouvaient être sous les armes [1]. En outre, toutes les forces fidèles au régime étaient dispersées dans la ville pour les fêtes du Ramazan, soit dans les auberges, soit dans les palais des dignitaires [2].

Ce jour-là, le grand vizir, suivant l'usage établi à la cour ottomane, alla rendre visite au *mufti*. Le ministre n'avait autour de lui qu'une garde de deux cents hommes. La foule qui se pressait pour le voir lui rendant la marche difficile, il ordonna à ses *tchaouchs* de frapper de leurs *topouz* tous ceux qui ne s'écartaient pas assez promptement. La populace se réfugia dans les cafés voisins ; mais plusieures personnes avaient été frappées par les coups largement distribués par l'ordre de Baïrakdar [3]. D'un mouvement unanime, une foule immense se rendit chez l'aga des Janissaires, où allèrent aussi quelques *ulémas*. Là, il fut décidé que l'on attaquerait les soldats de Baïrakdar dispersés dans la ville.

La nuit, quelques Janissaires mirent le feu à des maisons voisines du palais du grand vizir. L'édifice fut bientôt atteint par les flammes. Les gardes de Baïrakdar voulurent éteindre l'incendie, mais une troupe de six mille Janissaires, qui venait d'envahir sa demeure, les dispersa, et forma un cordon autour de l'édifice afin d'empêcher l'arrivée des pompes.

Réveillé en sursaut, voyant son palais dévoré par les flammes et cerné par ses implacables ennemis, les Janissaires, n'entendant que le fracas des murs qui s'écroulaient, ou les cris plaintifs de ses esclaves, qui, en cherchant à se sauver, étaient impitoyablement massacrés, cet homme, jusqu'alors si intrépide, fut saisi d'une terreur invincible. Il rassembla à la hâte des objets de valeur et courut s'enfermer, avec une de ses favorites et un eunuque dans une tour en pierre, où il espérait être à l'abri de l'incendie.

Le Kapoudan Ramis-Pacha commit alors une grande faute : au lieu de se hâter auprès de Baïrakdar assiégé dans le palais, il fit fermer les portes de la ville et envoya des forces à la Porte d'Andrinople (Edirné-Kapoussou), afin d'empêcher les

---

[1] Osman Zadé Ahmed, *Verd-ul-Hakaik-ül-vuzera*, 1283, Supplément, pp. 18—23.

[2] Abdurrahman Chéref, *ouvr. cit.*, p. 279.

[3] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 381.

www.cimec.ro

Janissaires de recevoir des secours du dehors[1]. Il ordonna en même temps à deux vaisseaux de ligne de faire feu sur le quartier où se trouvaient le palais de l'Aga et le corps de réserve des Janissaires. Il accourut lui-même avec ses marins, qui fusionnaient avec les soldats du *toptchi-bachi*, au secours du grand vizir, tandis que Kadi-Pacha se dirigeait, avec deux mille hommes vers le sérail, pour protéger le sultan. Le reste de ses troupes devait tenir en échec les Janissaires de Scutari.

Pris à la fois entre le feu des *seymens* qui tiraient du haut des murs du sérail, et la cannonade des vaisseaux, les Janissaires, après s'être battus pendant tout un jour, commencèrent à désespérer de leur cause. Bientôt une rumeur qui circulait dans leurs rangs acheva de les décourager : on assurait que Baïrakdar s'était sauvé, déguisé en femme, et allait reparaître à la tête de ses troupes. Instruit de la terreur des insurgés, Kapoudan-Pacha voulut leur proposer une amnistie. Kadi-Pacha, ennemi implacable des Janissaires, qui avaient défait en 1806 le corps de *nizam-djédid* sous ses ordres, tenait à se venger et fut d'avis de faire une sortie générale.

Le sultan Mahmoud inclinait à la clémence. Il fut forcé par les cris des soldats de Kadi-Pacha, de céder à l'avis de leur chef. Quatre mille hommes précédés de quatre pièces d'artillerie, commandés par Kadi-Pacha, sortirent du sérail, repoussèrent les Janissaires qui attaquaient le palais, s'emparèrent d'une de leurs casernes près de l'église de Sainte-Sophie, et dissipèrent le détachement qui cernait la demeure du grand vizir.

Ignorant le sort de Baïrakdar, et ne pouvant pénétrer dans ses apartements dévorés par les flammes, Kadi-Pacha laissa une partie de ses troupes sur l'Et-meidani, et divisa le reste en trois colonnes. Il ordonna à deux d'entre elles de se diriger vers le quartier des Sept-Tours (Yédi-Koulé) et vers la mosquée Süleimaniyé, en massacrant tous ceux qui s'opposeraient à leur passage, et leur donna rendez-vous au palais de l'aga des Janissaires, où il se rendit lui-même à la tête de la troisième colonne.

L'ancien grand vizir Kiamil-Pacha[2] est d'avis lui aussi que les événements du deuxième jour de la rebellion déterminèrent le résultat de l'émeute qui devait être tout à fait différent de ce qu'on avait espéré.

[1] Abdurahman Chéref, *Tarih-i-Devlet-i-Osmaniyé*, 1318, vol. II, pp. 279—280.

[2] Kiamil Pacha, *ouvr. cit.*, vol. III, p. 24.

www.cimec.ro

Les excès commis par les soldats exaspérèrent le peuple. Il s'unit aux Janissaires qui avaient inutilement tenté de chasser les *seymens* des casernes qu'ils occupaient, et finirent par y mettre le feu. Dès ce moment, tout changea de face. Les *seymens* périrent écrasés sous les décombres ou brulés par les flammes. Kadi-Pacha se vit forcé de rentrer au sérail, après avoir éprouvé de grandes pertes. L'incendie ne put être arrêté et fit des progrès effrayants.

Le sultan suivait la lutte du haut d'une tour du sérail. Il ordonna de cesser sur le champs le massacre et de travailler à éteindre l'incendie. La fusillade s'arrêta. L'aga des Janissaires n'osant désobeir aux ordres du sultan, envoya chercher les pompiers.

Cependant la foule, enhardie par la cessation des hostilités se précipita vers *Bab-i-Humayoun* et manifesta contre les *seymens* et leurs chefs, et même contre le souverain qui venait d'épargner les révoltés. Quelques-uns osèrent même dire qu'il fallait déposer Mahmoud et rétablir Moustafa [1]. Ce fut l'arrêt de mort du prince auquel l'on voulait rendre le trône. Mahmoud qui, depuis la veille, résistait aux insistances de ses ministres qui lui conseillaient de faire périr son frère, céda à la nécessité de pourvoir à sa propre sûreté. Moustafa fut livré aux bourreaux. Sa mort n'excita toutefois aucun regret, et parut juste même aux yeux de ses partisans [2]. Les détails de sa mort ne sont pas connus [3]. On dit qu'il fut étranglé pendant la nuit avec la participation de Ramis Pacha, de Kadi-Pacha, de Moreli Ali Effendi, le ministre de la marine, et d'Indjé Mehmed, un des hauts dignitaires de la marine [4].

* * *

Lorsque les flammes eurent consumé le palais du grand vizir, quelques hommes se glissèrent parmi les décombres dans l'espoir d'y trouver de l'or. En écartant les débris fumants et les cendres encore brûlantes, ils découvrirent au pied d'une haute tour une porte en fer, l'enfoncèrent, et arrivèrent par un étroit passage à une seconde porte, qui, cédant aussi à leurs efforts, leur ouvrit

---

[1] Lamouche, *ouvr. cit.*, p. 209.
[2] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 382.
[3] Djevdet, *Tarih*, IX, p. 35.
[4] Yayla Imam, *Tarih*.

www.cimec.ro

l'entrée d'une chambre basse. Trois cadavres étaient étendus auprès de sacs d'or et de magnifiques écrins de pierreries. Avertis de cette découverte, les Janissaires se hâtèrent d'accourir et reconnurent avec joie leur ennemi, le terrible Baïrakdar, dont ils craignaient encore le retour. L'homme sur les épaules duquel reposaient les destinées de l'Empire, observe un historien, était mort en véritable asiatique.

Il y a différentes versions sur la mort de Baïrakdar. On dit, par exemple, que le pacha, perdant la tête, se serait réfugié avec sa favorite et ses trésors dans une tour en pierre à l'abri du feu. Caché dans un abri souterrain, il aurait été asphyxié par la fumée.

Selon une autre version, toute différente, lorsque les Janissaires attaquèrent le sérail pour délivrer Moustafa et le remettre sur le trône, Baïrakdar vint à leur rencontre à la tête des *seymens* et livra aux rebelles un combat opiniâtre. Accablé par la supériorité numérique des insurgés, il fut contraint de reculer, gagna une tour fortifiée du sérail, et s'y retrancha. Poursuivi par les Janissaires, qui le sommaient de leur livrer Moustafa, Baïrakdar leur jeta le corps sanglant du prince. A cette vue, leur fureur redoubla. Ils s'armèrent de torches et l'incendie leur ouvrit un passage pour atteindre le ministre qui les bravait. L'intrépide pacha combattait encore, mais enfin, se voyant près de tomber entre les mains de ses implacables ennemis, il mit le feu à un magasin à poudre, et s'ensevelit avec eux sous les débris de la tour [1]. Les historiens turcs ajoutent que la première femme (*bache-kadin*) de Baïrakdar se trouvait auprès de son mari dans ces heures tragiques. Lorsque le grand vizir, ayant perdu tout espoir, mit feu aux munitions, causant ainsi la mort de deux-trois cents rebelles, qui se trouvaient sous la voûte (*kubbé*) et dans les environs, il succomba lui aussi, avec sa *bache-kadin* et une de ses *djariés* (esclave) [2].

Le corps du grand vizir fut empalé et exposé pendant trois jours sur la place d'Et-meidani [3]. D'après d'autres sources son corps fut exposé sur l'Atmeidan (Hippodrome) [4]. Il fut enterré

---

[1] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 383.
[2] Abdurrahman Cheref, *ouvr. cit.*, p. 280.
[3] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 383.
[4] Lamouche, *ouvr. cit.*, p. 209.

www.cimec.ro

dans la forteresse de Yédi Koulé, d'où ses restes furent exhumés en 1911 pendant les travaux du chemin de fer et furent transférés à la mosquée de Zeinélé Sultan [1].

L'historien Chani-Zadé ajoute que dans des conditions plus favorables Moustafa Baïrakdar aurait été un des plus grands réformateurs de l'Empire ottoman. L'historien Djevdet déplore le sort tragique de Baïrakdar, dont les bonnes intentions pour les progrès de sa nation n'ont pu être réalisées. Il regrette surtout que sa mort prématurée, ait fait échoué la seconde tentative de création d'une armée instruite (*segban-i-djédid* [2]).

XI

La fuite de Manouk.

Ainsi se termina la cinquième tentative faite depuis 1733 cour introduire les principes de l'art militaire européen dans l'ancienne organisation ottomane. Dix-sept années devaient s'écouler avant qu'un nouvel et décisif essai fût tenté par ce même sultan, Mahmoud [3].

Après la fin tragique du maître, ce fût une panique effroyable parmi les partisans de Baïrakdar. Les *seymens* et les *nizam-i-djédids* de Kadi-Pacha sauvèrent leur vie en faisant un pacte avec les Janissaires. Ceux-ci brûlèrent les casernes des *seymens*. Ils exigèrent du sultan la tête de Ramis, de Kadi-Pacha et des autres amis de Baïrakdar. Mahmoud II n'était pas homme à se sauver par une telle lacheté, et assura leur évasion par mer. Trop humain pour livrer à la fureur populaire les auteurs des derniers désordres, il permit à Ramis-Pacha, à Kadi-Pacha, à Behedji-Effendi, et à tous les amis de Baïrakdar, de s'embarquer sur une chaloupe qui se trouvait à la pointe du sérail (Serai-Burnu) ; ils gagnèrent Silibria et ensuite Roustchouk, où ils furent accueillis par les partisans de Baïrakdar [4]. Là, ils essayèrent d'organiser la

---

[1] Kremers, dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, *lieu cit.*

[2] Djevdet, *Tarih*, IX, p. 45.

[3] A. Rambaud, *ouvr. cit.*, p. 677.

[4] Jouannin-Gaver, *ouvr. cit.*, p. 384.

www.cimec.ro

résistance, mais ce fut en vain [1]. Les Janissaires, voulant détruire toute trace des *nizam-i-djédid* brûlèrent les belles casernes de Lewend-Tchiftlik et de Scutari. Mahmoud, resté seul de la famille d'Osman, n'avait plus rien à craindre des Janissaires. Il s'empressa de mettre un terme aux malheurs qui désolaient la capitale.

Les exilés de Constantinople qui avaient trouvé un asile dans le pachalik de Roustchouk furent bientôt contraints de fuir devant les menaces de la Porte. Ramis-Pacha, né en Crimée, se réfugia à Petersbourg et se mit sous la protection du nouveau souverain de son pays. Kadi-Pacha se déguisa en derviche, mais fut reconnu à Kutahiyé et mis à mort, ainsi que Béhidj-Effendi, qui avait eu l'imprudence de s'y montrer [2].

* * *

Pendant ces jours tragiques, Manouk-Bey habitait Constantinople, retiré, mais plein d'inquiétude. Lui aussi, il le savait, était haï des Janissaires qui étaient au courant de ses relations intimes avec Baïrakdar. En effet, le jour fatal, il fut cherché lui aussi. Mais il fut sauvé d'un sort tragique, par l'avertissement d'un inconnu. Celui-ci vint en hâte prévenir les siens que, sous peu, une bande visiterait le domicile du bey, ajoutant qu'il était le frère d'un homme que Manouk-Bey avait sauvé de la mort à Roustchouk [3].

Manouk-Bey quitta aussitôt son domicile, cherchant asile chez un voisin. En effet, quelques instants plus tard, une bande armée de Janissaires, conduite par celui même qui était venu l'avertir, fit son apparition dans la rue, entoura la maison de Manouk, la fouilla et puis se retira les mains vides.

Manouk-Bey resta trois jours dans sa cachette. Il reçut soudain la visite de l'inconnu qui lui conseilla de quitter la ville, car il etait hors de danger [4]. Ce fut ainsi qu'il put quitter Constantinople. Il ne s'arrêta que quelques jours à Andrinople, bien qu'il trouva un asile assez sûr chez les membres de la tribu Sultan-Tatarlar qui avaient bénéficié autrefois de ses faveurs. Il continua la route jusqu'à Roustchouk [5].

L'historien Djevdet nous parle de la fuite des amis de

---

[1] De la Jonquière, *ouvr. cit.*, p. 340.
[2] Hovnanian, *ouvr. cit.*, p. 66.
[3] Hovnanian, *ouvr. cit.*, p. 68.
[4] Hovnanian, *ouvr. cit.*, p. 69.
[5] Hovnanian, *ouvr. cit.*, p. 71.

www.cimec.ro

Baïrakdar dans les termes suivants : „Ramis-Capudan-Pacha s'enfuit d'abord à Tchataldja, dans les domaines de Sélim-Kerai Sultan, ensuite à Bounar-Hissar, où il s'enferma pendant quelque temps. Quand le bruit de la mort de Baïrakdar se fut répandu, le *hazinedar* Ahmed Effendi-Keussé Kéhia se déclara immédiatement *ayan* de Roustchouk et envoya ses complices aux *ayans* des autres regions. Sous peu s'enfuit à Roustchouk le banquier (*saraf*) de Baïrakdar, l'arménien Manouk, suivi d'autres partisans et *segbani* du pacha ; Ramis pacha vint alors à Roustchouk, accompagné d'Indjé Mehmed-Bey" [1].

Manouk-Bey ne se sentait pas en sureté à Roustchouk. Il quitta sous peu la ville avec sa famille et une partie de ses biens, et s'installa à Bucarest [2].

Khousrev Pacha fut envoyé alors à Roustchouk, ayant sous ses ordes les forces de Kandrali Mahmed Pacha, Yilik Oghlou, Suleiman Aga et d'autres *ayans*. Cette nouvelle créa une grande panique parmi les habitants de Roustchouk. Ramis Pacha et les réfugiés sentirent qu'ils ne seraient pas défendus par la population en cas de besoin. Ramis Pacha, Keussé Ahmed Effendi, Indjé Mehmed Bey et le banquier Manouk, dans les premiers jours du mois de janvier 1809 (la première décade du mois Zilkadé 1223), passèrent sur l'autre rive du Danube avec une partie de leurs biens, se mettant ainsi sous la protection russe. Djevdet se fait d'autre part l'écho d'un bruit selon lequel Keussé Kéhia aurait apporté avec lui tous les bijoux et les objets précieux de Baïrakdar, ainsi qu'une somme de 14.000 bourses d'or [3].

Le 31 décembre 1808, Mériage [4] écrit de Vidin à Talleyrand qu'il est certain que Baïrakdar n'a jamais cessé d'entretenir des négociations secrètes avec les Russes, indépendamment de celles ouvertes à Paris. Selon lui ces négociations auraient été conduites par l'entremise des anciens agents du prince Ipsilanti et que deux de ces agents principaux, l'arménien Manoucci et un nommé Bogos, venaient de se retirer à Bucarest après la révolution de Constantinople.

Mériage, dans un rapport envoyé le 28 janvier 1809 de Craiova, communique à Champagny que la Porte a adopté avec

[1] Djevdet, *Tarih*, IX, p. 49.
[2] Hovnanian, *ouvr. cit.*, p. 71.
[3] Djevdet, *Tarih*, IX, p. 50.
[4] Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. II, p. 533.

www.cimec.ro

Keussé Effendi, chef des rebelles de Bulgarie, l'attitude habituelle, c'est-à-dire de lui reconnaître le commandement dont il s'était emparé et qu'on ne pouvait lui ôter. Un firman vient de lui être expedié dans ce sens.

„Ce chef, ajoute le rapport, a depuis longtemps lié des négociations avec les Russes, et il était le confident, l'agent de celles de Moustafa Pacha, ainsi que l'Arménien Manucci [1] qui se trouve avec lui, à Roustchouk, homme important, riche et boyard en Valachie. Kussei [2] avait envoyé des présents au Maréchal Prince Prosorovschi, qui, en échange, vient de lui en envoyer de Iassi. Le sieur Kirico, consul russe à Bucarest, les a portés à Roustchouk".

Langeron, parlant de la mort de Baïrakdar, s'exprime dans les termes suivants : „après sa mort on a vu qu'un Arménien nommé Manouk-Bey, qui était son trésorier et dépositaire de ses secrets et de ses richesses, se sauva de Constantinople et vint à Roustchouk. Il s'y empara de tous les trésors de Moustafa, y joignit les siens et se rendit à Bucarest. Son origine, sa vie et le métier qu'il avait exercé n'étaient pas de bonnes recommandations pour lui, mais il apportait de grandes sommes d'argent, et il pouvait être utile. On le reçut fort bien ; on l'employa à donner et à recevoir des nouvelles..."[3]

Cette même version est répétée par d'autres sources.

„Cet Arménien, dont on vantait à Bucarest les richesses et le bonheur, dit un voyageur, avait été quelque temps secrétaire du célèbre grand vizir Moustapha, quand la révolution des Janissaires fut déjouée. Il suivit son maître dans sa fuite, et, par une circonstance aussi extraordinaire que favorable pour lui, lorsque les chiavuakes, envoyés à leur poursuite, eurent atteint et décapité Moustapha, la voiture qui conduisait Manouk ne fut pas pillée et il la mena intacte à Bucarest ; elle contenait les trésors de son maître, et il s'intitula, sans opposition, légataire universel" [4].

Nous devons rappeler toutefois qu'avant la fin tragique de Baïrakdar, Manouk-Bey possédait déjà en Valachie des propriétés et des richesses. Ajoutons aussi que Manouk Bey ne

---

[1] Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. I et II, p. 536.

[2] *Manouk-Bey.*

[3] *Keusé-Kéhia.*

[4] Le Comte Auguste de Lagarde, *Voyage de Moscou*, Vienne-Paris 1824, pp. 568—569.

www.cimec.ro

jouissait pas de l'estime des agents français, et ceci pour le simple motif qu'il était considéré par eux comme un simple agent russe qui avait quelquefois déjoué les plans français.

Ce même Langeron parle ainsi de Keussé-Kéhia : „Manouk avait laissé à Roustchouk un certain Akmet, son ami, et, comme lui, ancien ami de Moustapha. Cet Akmet sachant que Bosniak-Aga avait des projets sur Roustchouk, et que, s'il réussissait à s'en emparer ou à y être envoyé par le vizir, ce qui arriva effectivement, ce brigand ne manquerait pas d'exterminer tout ce qui restait des partisans de Moustapha, résolut de venir mettre en sûreté chez nous sa tête et sa fortune, et, avant d'exécuter ce projet, il voulut, pour être mieux reçu, nous rendre un service signalé, en nous livrant Giurgevo" [1].

Pour compléter ce chapitre il faut ajouter que c'est à l'arrivée de Manouk à Bucarest que l'assemblée valaque (*Sfatul Muntean*) composée du métropolite Dosophthée, des évêques Nectarius de Rîmnic et Constantin de Buzău, du ban Manolachi Cretzoulesco, du vistier Constantin Filipesco, du vornic Răducano Golesco, du logothète Isac Ralet et du grand-logothète Constantin Dudesco, délivra un certificat solennel à Manouk Bey pour ses précieux services rendus au pays maintes fois au cours de sa carrière [2].

Un autre chapitre commence dans la vie de cet homme qu'on voudrait mieux connaître.

H. DJ. SIRUNI

[1] Langeron, *lieu cité*, p. 157.

[2] N. Iorga, *Studii şi Documente*, VIII, pp. 126—127.

www.cimec.ro

N. IORGA, HISTORIEN DE L'EMPIRE OTTOMAN

„Il y a des noms qui vivent et dont on peut parler à chaque instant comme d'une chose présente." Cette remarque de Sainte Beuve [1] ne peut s'attacher à nul autre nom de notre époque avec plus de justesse qu'à celui de Nicolas Iorga. Esprit profond et vaste qui projetait des reflets de génie dans l'immense champ de l'histoire, il assuma la tâche de saisir et de tracer les grandes lignes de l'évolution de l'humanité sans rien retrancher à la diversité de l'ensemble. Dans cette œuvre de *résurrection* du passé, le fait ne se métamorphose pas en une vue de l'esprit qui abuse, par excès de logique. Il demeure une manifestation vivante des grandes forces qui dominent les différents *actes* de *„la tragédie de la race humaine"* [2].

Un de ses fragments, l'un des plus émouvants peut-être, qui embrasse dans toutes ses sinuosités un tronçon de la chaîne des temps, c'est l'épopée de la grandeur et de la décadence de l'Empire Ottoman. Vivement critiquée au début, lorsque les objections s'élevaient d'elles-même de toutes parts dans une atmosphère orageuse [3], l'*Histoire de l'Empire Ottoman* [4] n'est point encore, jugée définitivement.

Après vingt années révolues, au cours desquelles le grand savant et infatigable travailleur que fut N. Iorga revint, dans

---

[1] *Causeries du Lundi* t. I, p. 199.

[2] N. Iorga, *Préface à une historiologie. Pages posthumes*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, t. XXII 1 (Bucarest 1941), p. 6.

[3] Cf le compte rendu de *C. Brockelmann* dans *Literarisches Zentralblatt* XXV (1908); C. J. Jireček dans la *Byzantinische Zeitschrift* XVIII (1909) pp. 578—586

[4] N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches nach den Quellen dargestellt*, tome I—V (Gotha 1908—1913). (*Geschichte der Europäischen Staaten. Hrsg. von A. H. L. Heeren, F. A. Ukert, W. v. Giesebrecht und K. Lamprecht.* 37. B.)

www.cimec.ro

de nombreux écrits, sur certains points pour les compléter, les corriger ou leur donner un sens nouveau, susceptible d'éclairer tant d'autres problèmes restés jusqu'alors nébuleux, il est temps d'essayer d'établir en toute convenance la portée de cette partie de son œuvre gigantesque. Ce n'est pas à dire que nous ayons la prétention d'exprimer un avis définitif sur un travail considérable dont on ne peut détacher un fragment sans risquer d'ébranler tout le reste. Car l'œuvre de N. Iorga a ceci de particulier qu'elle forme un tout, où chaque partie est étroitement reliée à l'ensemble.

Lorsqu'au début de sa carrière il aborda un problème d'histoire universelle, tel que celui de la croisade au XIV-ème siècle [1], suivi de près de sa survivance au XV-ème, il pénétra dans le domaine cher aux orientalistes, auxquels il se préparait à apporter des vues d'une haute originalité, appuyées sur un vaste matériel documentaire, puisé aux archives des républiques italiennes qui eurent les rapports les plus étroits avec l'Empire Ottoman, à l'époque où son historiographie en était encore à d'humbles débuts [2].

Il en fut de même, lorsque le besoin impérieux de saisir le sens de notre histoire nationale le poussa à en étendre le cadre restreint, traditionnel. Et, voulant l'embrasser dans toute sa généralité, il fut amené à diriger ses recherches vers les grandes formes politiques qui dominent le moyen âge et l'époque moderne : l'Empire Byzantin et sa continuation sous l'enseigne turque.

Il obéissait, sans doute, à une inclination de son puissant esprit de synthèse qui le poussait, dès l'élaboration de l'*Histoire du peuple roumain dans le cadre de ses formations politiques* [3] à étudier la vie de toute cette fraction de l'humanité organisée et unifiée par l'Empire dans le Sud-Est de l'Europe. Insistons encore sur l'intérêt puissant et jamais démenti du grand historien pour l'idéal du moyen âge qui, en réveillant toute une suite de pensées, l'entraînait à étudier dès 1899 „dans la conquête turque, un épilogue, une revanche musulmane des croisades clas-

[1] N. Iorga, *Philippe de Mézières 1327—1405 et la croisade aux XIV-e siècle* (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes), Paris 1896.

[2] N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV-e siècle*, tomes I—III, Paris 1899—1902. Les trois autres séries furent publiées à Bucarest, en 1915, 1916.

[3] *Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen*, tomes I—II, Gotha 1905.

www.cimec.ro

siques" [1]. À ce programme déjà vaste qui comportait „l'histoire des projets, des tentatives, des espérances de croisade au XV-e siècle et de son épilogue au XVI-e" devait s'ajouter une histoire des relations entre les Turcs et l'Europe chrétienne du point de vue de l'antagonisme religieux. Son ardent labeur lui permit de rassembler une masse imposante de documents qui formèrent les *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV-e siècle.*

Ce fut alors qu'une influence extérieure — née du développement des études historiques d'une part, et des conditions politiques et économiques mondiales qui avaient abouties à une immense solidarité humaine, de l'autre — donna un horizon plus vaste à ses préoccupations.

En Allemagne, dans cette terre d'élection de l'érudition historique et de l'interprétation philologique, le poids accablant et parfois fastidieux des détails soulevait le problème ardu de la synthèse. D'autant plus qu'au début de notre siècle lorsque la rapidité des communications créait une unité visible des groupements humains, l'Allemagne impériale qui détenait l'hégémonie militaire de l'Europe, se lançait dans une vaste activité de production et d'échange qui l'entraînait vers l'expansion mondiale. Ce fut dans cette atmosphère qu'un des grands révolutionnaires de l'histoire, Lamprecht, qui dirigeait la collection Heeren et Ukert, s'addressait à son ancien élève pour le charger de traiter le problème que posait l'Empire Ottoman : comment, dans cette moitié orientale de l'Europe, partagée entre différents ordres politiques : byzantin, slave, latin et ottoman, le plus tard venu s'imposa et parvint à établir par-dessus les divergences nationales et religieuses, l'unité monarchique et la paix de l'absolutisme.

Nous touchons ici à l'une des grandes idées générales qui font l'âme même de cette œuvre et que nous nous proposons de dégager de l'ensemble. Y eut-il lors de ce que l'on est convenu d'appeler la chute de Constantinople, une rupture totale entre cette unité politique au déclin qu'était Byzance et l'état hiérarchisé de Muḥammed II Fātiḥ?

Pour répondre à cette question renfermant, sous une forme latente, le sens même de cette puissante création politique et militaire qui donna une unité au monde du Sud-Est européen, N. Iorga remonte — pour la première fois dans une Histoire

[1] *Notes et Extraits*, seconde série. Paris 1899, p. V.

www.cimec.ro

générale — aux origines de cette grande fraction de la masse turque sur laquelle l'Empire s'appuya, sans en être pourtant dominé.

Dans le premier volume de l'*Histoire de l'Empire Ottoman*, N. Iorga nous montre ce peuple de pâtres et de cavaliers originaires de la steppe asiatique, ayant derrière eux une longue évolution historique au cours de laquelle ils empruntèrent aux Arabes des notions d'agriculture et d'armement mêlés à des éléments de culture iranienne et syrienne [1]. Il nous les montre lors de leur entrée dans l'histoire universelle en qualité de fondateurs d'un Empire selon la tradition des despotats asiatiques, assyriens, chaldéens et médo-perses. Il esquisse, dans son „Empire Byzantin", le sens du contact entres ces nomades et les populations environnantes auprès desquelles ils s'étaient établis, sans exercer aucune persécution d'ordre religieux [2].

Mais l'émiettement — dû surtout au régime des fiefs — de ce puissant État Seldjūḳide qui avait enfoncé la digue byzantine d'Anatolie pour succomber à l'invasion mongole et aux querelles de succession, favorisa l'essor du nouvel émirat des begs de la maison de ʿOsmān. Sur les traces des timariotes avides de butin, ils s'étendent dans le nord-ouest, au dépens des Byzantins dont ils reculent peu à peu les frontières mal gardées par suite de la „suppression des privilèges et du transfert en Europe des meilleures troupes asiatiques" [3].

Les anciens habitants d'Anatolie, pressurés par le fisc byzantin, acceptent de bonne grâce — souligne N. Iorga — la domination de ces Turcs dont la civilisation contenait tout un héritage de pensées et de forme helléniques [4]. Dans l'*Histoire de la vie byzantine*, le grand historien insiste sur le fait, qu'à cette époque, les Turcs sont presque assimilés, sauf en ce qui concerne la religion [5]. Leur insignifiance même par rapport aux autres émirats anatoliens tel que celui de Ḳaramān, héritier de la glorieuse tradition Seldjūḳide, celui d'Aidīn dont Umur Beg relève si haut le prestige, ou celui de Ṣarukhān, repaire de pirates dangereux pour les flottes de l'Orient chrétien, constitue, selon N. Iorga, une des raisons de leur étonnante for-

[1] N. Iorga, *Gesch. des Osm. Reiches, I*, p. 21.
[2] N. Iorga, *The Byzantine Empire*, Londres 1907, p. 194.
[3] N. Iorga, *Histoire de la vie byzantine*, Bucarest 1934, t. III, p. 159.
[4] *Ibid.*, p. 227.
[5] *Ibid.*, p. 160.

www.cimec.ro

tune politique [1]. Le voisinage de l'Empire Byzantin où l'on pouvait aisément faire de rapides conquêtes et l'interdiction de la piraterie qui porte un coup mortel à l'émirat de Smyrne, placent les Turcs Ottomans au premier rang [2].

Dans cette phase initiale de leur histoire, les successeurs de ʿOsmān ne prétendirent nullement à la domination de l'Anatolie et encore moins à celle de la péninsule des Balkans. L'idée territoriale, d'origine romaine, leur était tout aussi étrangère que le fanatisme musulman des Arabes [3]. Un article consacré à cette question dans la *Byzantinische Zeitschrift* [4] établit que ce furent deux événements étrangers à leur propre histoire, la guerre du Levant entre Gênes et Venise et le conflit dynastique de Constantinople qui leur ouvrirent les portes de l'Europe.

Jean VI Cantacuzène assigna à ses mercenaires Ottomans moins prétentieux parce que plus pauvres et plus obscurs, le camp retranché de Tzympe (Zympa) pour les avoir sous main au moment où son ami Umur Beg de Smyrne lui faisait défaut [5]. Il se réservait de les employer, d'après le système de la Rome d'Orient, contre d'autres barbares. Un événement fortuit, le célèbre tremblement de terre qui démantela les murailles de Gallipoli (2 mars 1354) fit le reste. Il y amena non pas une invasion passagère, mais une colonisation durable [6].

Les nouveaux maîtres du Chersonèse y continuèrent leur ancien métier asiatique de *détrousseurs de caravanes* qui les mena, par les deux grandes voies de commerce, à Andrinople et à Thessalonique [7]. Murād I y fut attiré, dit N. Iorga, par les perspectives plus brillantes que lui offrent ces régions agitées par des troubles incessants.

Il s'y laissa bientôt retenir par les dangers pressants suscités par les maîtres de la Macédoine. Mais la résistence serbo-

---

[1] N. Iorga, *Chestiunea Mării Mediterane*, Vălenii de Munte 1914, pp 144, 145.

[2] *Cours universitaire* de 1935—1936.

[3] *Histoire de la vie byzantine*, t. III, p. 226 ; *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe* (1342—1362) dans la *Byzantinische Zeitschrift XV* (1906) p. 214 ; *Chestiunea Mării Mediterane*, p. 148.

[4] *Latins et Grecs d'Orient*, *loc. cit.* ; *Chestiunea Mării Mediterane*, p. 141 et suiv.

[5] *Gesch. des Osm. Reiches*, *I* p. 187 et suiv. ; *Latins et Grecs d'Orient*, p. 194.

[6] *Histoire de la vie byzantine*, t. III, p. 233.

[7] *Chestiunea Mării Mediterone*, p. 148 ; *Gesch. des Osm. Reiches*, *I*, p. 213.

www.cimec.ro

hongroise se brise aux batailles de la Maritza (Černomen, 26 septembre 1371) et de la Voiusa (1385) dont l'importance dépasse celle de Kossovo (1389) par cela même qu'elles consolident la domination turque en Macédoine et en Albanie [1]. La Bulgarie abdique presque sans lutte.

N. Iorga voit dans ces actions militaires, la nécessité de liquider une situation, c'est-à-dire de transformer en une province tout un essaim de conquêtes dues aux initiatives des begs et des *akindji* [2]. L'idée qui y préside est inspirée par les conceptions politiques de Byzance marquant fortement de son empreinte les *čelebi* et les *kirishdji* ottomans de la fin du XIV-e siècle. Mais elle se fit jour lentement, car les Turcs ne possédaient pas encore les formes de vie nécessaires à l'établissement d'un nouvel empire [3]. C'est pourquoi, les auteurs de la conquête ottomane composée d'actes de vasselage, de relations de famille, de redditions, commencent par l'essai d'une suprématie sur les états de la Péninsule devenus vassaux. Ce système s'avérait d'ailleurs conforme aux idées chevaleresques dont était empreint, par ses relations avec les Serbes, le brillant chevalier turc qu'était Bāyazīd I Ildirim.

Mais les guerres intestines qui ravageaient les Balkans alors que les populations gémissaient, impuissantes, sous le poids des impôts, exigeaient — dit N. Iorga — l'établissement d'un nouvel Empire rajeuni, qui se substituât à ces états fantômes et écartât toute souveraineté féodale. Pour gouverner et administrer cet Empire qui n'avait ni caractère territorial, ni titre national, puisqu'il n'était, d'après le droit turc, que l'héritage de ʿOsmān, les Turcs, „conquérants malgré eux", s'addressèrent aux vaincus [4]. Muḥammed II, profondément influencé par les formes de vie byzantines, se sert de rénégats Grecs, Albanais, Serbes et Bulgares, dont la sincérité des convictions religieuses pouvait être aisément mise à caution, mais dont le zèle politique ne se démentit par contre jamais [5]. C'est par eux, dit N. Iorga, que l'Empire continua „avec tout ce qu'il contenait de souvenirs, de moyens et d'indestructible idéal

[1] *Cours cité*; *Gesch. des Osm. Reiches I*, pp. 241, 255.

[2] *Cours cité.*

[3] *Gesch. des Osm. Reiches I*, p. 264.

[4] N. Iorga. *Les causes de la catastrophe de l'Empire Ottoman*, Vălenii de Munte, 1913, p. 12.

[5] *Gesch. des Osm. Reiches II*, p. 476 et suiv.

www.cimec.ro

qui transforma presque d'un jour à l'autre ceux qui, de Brousse et d'Andrinople, étaient venus s'installer sur cette place d'une séduction infinie" [1].

L'Empire ne disparut donc point, comme système politique, au lendemain de la conquête de Constantinople dont la résistence eut plutôt un caractère latin, chevaleresque [2]. N. Iorga affirme même que l'établissement des descendants de ʿOsmān à Constantinople en précipita l'évolution historique, suivant en cela les nécessités inéluctables imposées par l'éclosion, plus rapide en Orient qu'en Occident, des temps modernes. Grâce à ces nouveaux souverains musulmans, l'antique autocratie impériale de Byzance qui avait sombré sous ces continuateurs de l'Empire latin qu'étaient les Paléologues, renaît plus puissante que jamais. Car le Sulṭān, le Pādishāh, le Mālik est, selon le droit turc, l'héritier des Khalifes, le représentant sur terre de Muḥammed, le maître tout puissant dont la volonté fait, loi. Et c'est aussi, depuis qu'il prit la place de Justiniene pour les Slaves comme aussi pour les Grecs et les Roumains, l'[3]. Tzar, le très-haut monarque, le Βασιλεύς, l'Empereur d'Orient ts Car Muḥammed II Fātiḥ avait conservé l'autonomie des sujeen chrétiens qui fut consacrée par de nouveaux privilèges, échange du kharādj, prix modéré de rachat des *dhimmī*.

Quand aux restes de domination féodale engendrés naguère par la conquête latine de Constantinople (1204) ou fondés sur ses ruines, ils furent bientôt évincés, comme le seront peu à peu les républiques italiennes qui avaient maintes fois travaillé à l'affaiblissement de Byzance pour en briguer la succession. C'est à ce titre aussi, que celui qui fut longtemps qualifié de „*destructeur de l'Empire*" fut, en fait, son *restaurateur* [4]. N. Iorga l'a bien montré lorsqu'il étudia dans „*Byzance après Byzance*" certains aspects de cette politique de collaboration avec toutes les nationalités de l'Empire, aspects tels que le relèvement du patriarcat œcuménique de l'Église orthodoxe, le repeuplement et l'agrandissement de Constantinople et la conservation des autonomies locales byzantines. Le monde assiste à une nouvelle „*Pax Romana*" [5].

---

[1] N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935, pp. 5—6.

[2] *Ges h. des Osm. Reiches* II, p. 23.

[3] *Byzance après Byzance*, p. 58; *Gesch. des Osm. Reiches* II, p. 48; *Chestiunea Mării Mediterane*, p. 158.

[4] *Histoire de la vie byzantine*, t. III, p. 295.

[5] *Gesch. des Osm. Reiches* II, p. 197.

www.cimec.ro

C'est ainsi, qu'une fois de plus, se vérifiait l'antique principe politique qui voulait que le caractère de la dynastie n'ait aucune importance, puisque l'Empire qui est universel, ne peut subir aucune influence et aucune transformation essentielle [1].

Le même problème d'orientation politique qu'à l'époque de Justinien se posera pour ses successeurs musulmans, tant est grande, même à plusieurs siècles de distance, la puissance des permanences historiques. Il s'agit, à nouveau, de choisir entre l'Europe et l'Asie. Et, de nouveau, l'attrait mystérieux de Constantinople-Istanbul attire de l'Euphrate au Bosphore, les forces vives de l'Islām.

Un Muḥammed II, même un Bāyazīd II et surtout un Suleymān II le Magnifique se laissent séduire par la conception romaine millénaire qui prescrivait à l'Empire une certaine étendue jusqu'à la frontière du Danube, la domination des mers environnantes et permettait certaines visées sur l'Italie. Mais Muḥammed II fut arrêté — par son conflit avec l'émule de Tīmūr, Uzun-Ḥasan [2] — dans sa tentative d'encerclement des provinces vénitiennes, tentative qui lui ouvrait, par Belgrade et les gués du Danube, le chemin de Vienne [3]. Bāyazīd II se contenta de compléter la conquête de la Mer Noire et de la Morée.

Mais Suleymān II reviendra à la politique danubienne, reniant l'héritage de Selīm I qui avait su comprendre que les provinces d'Asie, de Syrie et d'Égypte constituaient les forces vives de l'Empire. N. Iorga rend les grands-vizirs Ibrāhīm et Muḥammed Sokoli [4], responsables de cette politique d'européanisation qui épuisa l'Empire et le détourna d'une voie plus conforme à ses véritables intérêts.

Cependant, la politique de ces Serbes tout-puissants qui n'avaient pourtant point d'autre but que de consolider les frontières du Danube, de la Sava et de la Drava — car tel est le sens de la campagne de Mohács — se heurta à l'incapacité politique des Hongrois. Force leur fut alors de se saisir du point le plus périlleux du Danube, position stratégique de

---

[1] N. Iorga, *Le caractère commun des Institutions du Sud-Est de l'Europe*, Paris 1929, p. 39.

[2] *Gesch. des Osm. Reiches* II, p. 163.

[3] *Cours* de 1935—1936.

[4] *Ibid.*

www.cimec.ro

haute importance, et d'y établir le beglerbegat de Bude qui ouvrait aux janissaires la voie vers Vienne.

Dans une Europe divisée par la rivalité de François I-er et de Charles V, des catholiques et des protestants, Suleymān le Magnifique pouvait aisément faire figure de Basileus et remplir ses contemporains d'admiration et de terreur. À coté de ces Habsbourg qui sont incapables de s'opposer à la poussée ottomane par suite de la résistance des communeros d'Espagne, du soulèvement des Pays-Bas et du probleme luthérien, Suleymān le Magnifique donna à sa monarchie universelle un prestige sans égal. [1]. Prestige sans égal, il est vrai, mais prestige chèrement payé — selon N. Iorga — par la perte de la Syrie et de l'Égypte qui retournent à leur ancienne autonomie locale, par l'affaiblissement de la flotte, créée par Khair ed-Dīn Barbarossa, et surtout par le déracinement des Turcs de leur base naturelle.

Le déclin de l'impérialisme ottoman approche.

Il se manifeste lors de l'offensive des puissances chrétiennes groupées autour de Philippe II qui entend défendre la Méditerranée contre les Turcs et les Barbaresques. Mais Lépante (7 octobre 1571) ne fut que le choc de deux „impuissances" militaires et laissa la mer à la merci des pirates [2]. En Orient, le danger apparaissait plus pressant encore par la reprise des guerres perses qui ruinent les finances ottomanes.

N. Iorga esquisse, dans le troisième volume de l'Histoire de l'Empire ottoman [3], une large fresque de cette période de la décadence de la dynastie, représentée par des Sulṭāns accablés sous le poids d'une hérédité tragique. Les vizirs, choisis à présent par les eunuques et les femmes du Sérail, sont à leur taille.

Dans cet affaiblissement général, marqué par des exactions fiscales et par de fréquents soulèvements, Muḥammed III tente un relèvement [4] sous l'impulsion du grand-vizir albanais Sinān-Pasha et sous la pression de la croisade de Rodolphe II et de Clément VIII, qui éveilla la conscience nationale des chrétiens du Bas-Danube [5]. Mais la paix de

---

[1] *Ibid.*; *Gesch. des Osm. Reiches* III, p. 76 et suiv.

[2] *Chestiunea Mării Mediterane*, pp. 185, 186.

[3] *Gesch. Osm. des Reiches* III, pp. 135—404.

[4] *Ibid.*, pp. 305—337.

[5] *Ibid.*, pp. 339—340.

www.cimec.ro

Zsitvatorok (11 novembre 1606) porta, dit N. Iorga, un coup mortel à l'Empire par la suppression de ces expéditions des Martolosi qui constituaient non seulement une importante source de profit, mais surtout la raison d'être de cet organisme politique et militaire en déclin [1].

La décadence se précipite avec son cortège de guerres difficiles et souvent désastreuses contre les Perses, les Cosaques et les Polonais, avec les pertes de provinces, les difficultés financières, les intrigues de cour et l'anarchie militaire qui devaient précipiter la fin de ce Sulṭān à l'ancienne mode qu'était l'héroïque ʿOsmān II [2].

Un de ses successeurs, un très grand Sulṭān, dont N. Iorga trace un saisissant portarit, le sanguinaire Murād IV (1623—1640) tenta, par une politique ferme, de sauver l'Empire menacé en Orient en en reconstituant les forces militaires [3]. Mais après le glorieux épisode du conquérant de Baghdād qui se place sur la ligne politique d'un Selīm I-er, l'Empire retombe dans l'ancienne misère, avivée par l'agitation religieuse des Balkans [3] et de l'Asie [4].

L'Empire semblait à la veille de la ruine. Ce fut alors que deux hommes remarquables, grands généraux et administrateurs habiles, Muḥammed Köprülü (1656—1661) et Aḥmed Köprülü (1661—1676) devinrent ses vrais maîtres. Ils formèrent alors le dessein de le redresser par une série d'offensives en Europe qui furent : la guerre de Crète, la guerre de Sankt-Gotthard, la guerre contre les Cosaques, la guerre contre la Pologne et la guerre avec le grand-prince de Moscou. Par leur énergie qui suppléa à l'insuffisance des descendants de ʿOsmān, ces deux Albanais donnèrent à l'Empire, à défaut de réformes internes impossibles à réaliser, un nouveau rayon de splendeur [5]. Une fois encore, comme aux temps glorieux de Muḥammed II ou de Suleymān II, l'Empire s'accrut de nouvelles provinces : les îles, la Podolie, l'Ukraine.

Mais ce magnifique impérialisme qui eut aussi son chapitre méditerranéen avec la conquête de la Crète fut chèrement payé

---

[1] *Gesch. des Osm. Reiches* III, pp. 443—445.
[2] *Ibid.* p. 449 et suiv.
[3] *Gesch. des Osm. Reiches* IV, pp. 20, 24, 54.
[4] *Ibid.* p. 57.
[5] *Chestiunea Mării Mediterane* p. 213.

www.cimec.ro

— remarque N. Iorga — en dépit de la reconstitution de l'armée, par les rigueurs d'un gouvernement despotique, la ruine des finances et de la flotte, l'épuisement des forces de l'Empire et aussi par l'éveil de convoitises inouïes.[1]. Ce fut le cas surtout lorsque le médiocre successeur des Köprülü, Ḳara-Muṣṭafā, obligé de suivre la voie que ses grands devanciers avaient imprimée à l'Empire [2], reprit l'idéal de Suleymān le Manifique. Il se heurta alors à la résistance suscitée par cet autre idéal de la croisade, rallumé en Crète, qui groupa, par-dessus les rivalités politiques, les forces des Habsbourg et les brillants cavaliers de Jean Sobieski. Mais le succès des Polonais à Vienne (1683) réveilla les prétentions germaniques, jamais oubliées. Les armées impériales parcourent, victorieuses, la vallée du Danube pannonien qui leur ouvre la voie vers la Transylvanie et le Bas-Danube.

La Russie unifiée par Pierre le Grand revendique l'héritage des Cosaques, tandis que Venise, délivrée de ses rivales, prend l'offensive dans la Méditerranée orientale.

La rançon des ambitions formidables de Suleymān le Magnifique et des Köprülü fut donc la paix désastreuse de Carlowitz (1699) qui consacra l'emprise autrichienne sur le Danube, par la prise de la Hongrie et de la Transylvanie, la domination russe dans la Mer d'Azov et la destruction de la puissance militaire ottomane dans la Méditerranée [3], en dépit de la sanglante reprise de la Morée (1714).

Une double menace pesa désormais sur l'Empire. L'une vient des ambitions de la Russie qui, ayant assumé trop tôt le rôle de la Pologne dans la question danubienne, est obligée à un recul provisoire (1711) [4]. L'autre vient des prétentions autrichiennes à la complète domination de la ligne du Danube, réalisée temporairement au traité de Passarowitz (1718) qui ouvrait, par la prise du Banat, de la Serbie du Nord et de l'Olténie, le chemin de la Bosnie et de la Macédoine [5].

---

[1] *Gesch. des Osm. Reiches* IV, p. 167 et suiv.

[2] *Ibid.* p. 172; N. Iorga, *Un mare gânditor italian despre luptele din Sud-Estul Europei : Giambattista Vico*, dans les *Mémoires de la section historique de l'Académie Roumaine*, III-ème série, tome XIX (1937) p. 2 et suiv.

[3] *Gesch. des Osm. Reiches* IV, p. 271.

[4] *Ibid.* p. 320.

[5] *Chestiunea Dunării*, Vălenii de Munte 1913, pp. 223—224.

www.cimec.ro

Cependant, une fois encore, l'Empire connut une époque de „rajeunissement" inattendu. Ce fut, dit N. Iorga, l'œuvre du Sulṭān Aḥmed III et d'Ibrāhīm Dāmād, appuyés par la nouvelle classe des Efendi [1], légistes qui cherchent à introduire le système de gouvernement vénitien. Les rénégats tendent à disparaître depuis que les chrétiens sont à même de participer à la vie politique de l'Empire. Mais, tandis que les Grecs Phanariotes, renonçant au rêve byzantin, mettent leurs forces au service de l'état dont ils sont fiers de faire partie, les Turcs leur opposent une aristocratie musulmane dont les membres commencent à s'intéresser au passé glorieux de leurs ancêtres.

Une fois encore, à Belgrade (1739) [2], la situation est rétablie contre les revendications autrichiennes brisées à Grodzka, et dont le caractère dynastique avait éloigné les Allemands.

Et, si l'Empire fut agité par cette préface de la Révolution Française que fut, selon N. Iorga, la révolte de Patrona Ḫalīl (28 septembre 1730), s'il y eut de nouveaux conflits avec les Perses, du moins l'Autriche dut-elle abandonner, à la veille des guerres de Silésie, son rôle en Orient. L'Empire ottoman y gagna vingt années de paix européenne [3]. Mais dans l'espace de ces vingt années, il rentra insensiblement dans la voie de la décadence d'où la volonté toute puissante des Köprülü l'avait jadis détourné. N. Iorga remarque que, de fait, l'Empire finit avec sa puissance de conquête [4] pour devenir, en une certaine mesure, „un pays des Turcs musulmans" [5]. Dorénavant il ne vivra plus que par „la tolérance de voisins trop avides pour s'entendre" [6].

Telle est la situation au lendemain de la paix désastreuse de Küčük Ḳainardji (1774) qui ouvre de brillantes perspectives à l'impérialisme russe.

Si ce pays des Turcs „bridé tant au dehors qu'au dedans" suivant l'expression d'un diplomate contemporain [7], se maintient

---

[1] *Gesch. des Osm. Reiches* IV, p. 362.

[2] *Gesch. des Osm. Reiches* IV, p. 445.

[3] *Gesch. des Osm. Reiches* IV, p. 449.

[4] *Les causes de la décadence de l'Empire ottoman*, p. 18.

[5] *Gesch. des Osm. Reiches* IV, p. 466.

[6] *Les causes de la décadence*, p. 19.

[7] *Gesch. des Osm. Reiches* IV, p. 512 d'après Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. I, 1, p. 485, no. MXCII.

www.cimec.ro

en dépit des projets de partage de Catherine II et de Joseph II, la raison en réside non seulement dans l'impuissance manifeste des Habsbourg, révélée par la guerre de 1789—1792, mais surtout dans les perspectives plus brillantes de partage que semblait promettre le déchaînement de la Révolution Française.

La menace russe se fait, par contre, beaucoup plus pressante. La première partie du V-ème volume de l'*Histoire de l'Empire Ottoman* nous offre une description large et précise des différentes étapes de l'avance de la Russie dans la poursuite de son rêve byzantin. C'est l'annexion de la Crimée, reconnue par le traité d'Aynali-Kawak (19 janvier 1784), la conquête de la ligne du Dniester (paix de Jassy de 1791), la garantie donnée à la nouvelle république Ionienne (2 mars 1800), l'occupation des Principautés Danubiennes pendant la guerre de 1806—1812, l'annexion de la Bessarabie (paix de Bucarest du 28 mai 1812), l'avance dans le Delta jusqu'à Sulina (1817) et l'ingérence russe dans l'élection des princes roumains (convention d'Ak-Kermān du 25 septembre 1826).

Mais Nicolas Iorga ne se borne pas à l'ensemble des opérations stratégiques et des pourparlers diplomatiques qui, à Tilsit (juillet 1807) et à Erfurt (12 octobre 1808) ouvraient, par le dépècement de l'Empire Ottoman, les plus alléchantes perspectives à l'impérialisme romantique du Tzar Alexandre que Napoléon voulait tenir en dehors des problèmes de l'Europe centrale [1]. Le grand historien embrasse le tableau complet des tentatives des Sultāns éclairés, Selīm III et Mahmūd II, qui essayèrent vainement d'insuffler, par des réformes convenables, une vie nouvelle à l'Empire chancelant.

Mais ni la reconstitution de l'armée — qu'elle fut basée, comme le voulait Selīm, sur l'abolition des janissaires [2], ou sur leur modernisation, suivant l'idée initiale de Mahmūd qui aboutit pourtant à leur suppression (1826) [3] —, ni la refonte de l'administration, ni l'essai d'emprunter ses institutions politiques à l'Europe, ne purent enrayer la désagrégation de l'Empire. Les pashas et les a'yāns, mettant ses difficultés à profit, se taillèrent à peu près partout, en Europe comme en Asie, des fiefs qui eu-

[1] *Gesch. des Osm. Reiches* V, p. 173 et suiv., 176.

[2] *Ibid.*, p. 168 et suiv.

[3] *Ibid.* p. 311 et suiv.

www.cimec.ro

rent leur politique indépendente, souvent inspirée par la vie locale et toujours servie par une armée dévouée.

Non content de se mettre en travers de l'unification de l'Empire poursuivie par le Sulṭān, un de leurs plus illustres représentants, un Paswān-Oghlū de Vidin osa se poser en gardien des traditions de l'Empire et en défenseur de son intégrité menacée par l'Autriche et la Russie dont la flotte apparut bientôt aux Dardanelles (11 février 1807). Mettant à profit l'anarchie qui désolait les provinces laissées à la merci des *kiārjūl*, les Serbes se révoltèrent, avec l'appui des Russes, contre le régime des *dāyi* (dey) spoliateurs (1804). En dépit de la défection de la Russie qui atteignit son but par la prise de la Bessarabie (1812), Miloš Obrenović trouva bientôt moyen de se substituer dans ses attributions au Pasha de Belgrade dont le rôle ne fut désormais que purement symbolique (1816). Les Grecs travaillés par les idées de 1789, par la propagande russe et par l'exemple de la République des Îles Ioniennes, se révoltèrent dans les Principautés Danubiennes, en Morée et dans l'Archipel. Et, tandis que l'Europe entraînée par la Russie, prit à Navarin (26 octobre 1829) une position fausse [1] que l'Empire Ottoman paya de la ruine de sa flotte, l'impérialisme russe — non content des incroyables avantages obtenus à Aḳ-Kermān (25 septembre 1826) — se lança, avec l'approbation des grandes puissances, dans une nouvelle guerre (1826—1829).

N. Iorga y décèle le triple dessein de la Russie d'affermir son emprise sur les Principautés, d'ouvrir les Détroits à sa flotte et d'assurer l'indépendence de la Serbie [2]. Quant au sort des Grecs, il ne l'intéressait plus. C'est pourquoi, à Andrinople (14 septembre 1829), Nicolas I-er mit à profit le succès de ses armées qui avaient pénétré jusqu'à Čataldja, pour ravir aux Turcs les rayas du Danube que son représentant Kisselef espérait secrètement russifier bientôt [3].

Après cette paix qui effaçait „l'Empire ottoman du nombre des Puissances indépendantes" et en rendait problématique „l'existence future" [4], le Sulṭān est obligé de reconnaître l'indépendance de la nouvelle principauté grecque, en dépit des succès

---

[1] *Gesch. des Osm. Reiches*, V, p. 330.
[2] *Gesch. des Osm. Reiches*. V, p. 355.
[3] *Chestiunea Dunării*, p. 240.
[4] *Gesch. des Osm. Reiches*, V, p. 350 n. 4.

www.cimec.ro

d'Ibrāhīm Pasha en Morée. Dorénavant le sort de l'Empire est entre les mains de l'Europe.

Lorsque l'Égypte, formée à l'école militaire française, se dressa en rivale de l'Empire qui suivait maintenant les leçons stratégiques de Moltke, lorsque sur les trace des Pharaons, Muḥammed ʿAlī s'empare de la Syrie en proie à l'anarchie (1831), lorsque les armées victorieuses d'Ibrāhīm pénètrèrent, par le massif du Taurus, en Anatolie et remportèrent la victoire de Konia, l'Europe s'émut enfin. Car, remarque N. Iorga, le maintien de l'intégrité de l'Empire Ottoman était devenu maintenant une condition essentielle de l'équilibre européen [1].

Le Tzar en profita pour jouer le rôle de protecteur de l'Empire et imposer ainsi, à Hunkiār Iskelesi le régime de la clôture des Détroits qui laissait Constantinople à la merci de sa flotte. L'Empire était tombé bien bas.

Lorsque, dans la seconde guerre, son armée fut détruite à Nisib (24 juin 1839), il fallu l'intervention des troupes autrichiennes, anglaises et prussiennes pour lui rendre la Syrie. Ce fut alors, dit N. Iorga, que sur les ruines de la puissance égyptienne se conclut le traité des Détroits (13 juillet 1841) qui fermait l'accès des Dardanelles aux vaisseaux de guerre. L'Europe se réservait la Méditerranée et en chassait la Russie dont la tutelle sur l'Empire Ottoman cessait automatiquement. La Turquie nantie d'une charte par la grâce de ʿAbd ul-Ḥamīd devint un état souverain.

À l'Empire universel et international qui n'avait pu se maintenir par suite des désastres militaires et du désordre administratif, succèda la nouvelle Turquie des Tanzīmāt que la modernisation par l'importation des formes occidentales plaçait sous l'emprise spirituelle et économique de l'Occident.

En échange, l'Europe lui devait sa protection intéressée. Dans la guerre de Crimée (1853—1856) N. Iorga décèle la nécessité impérieuse de protéger cet Orient ottoman que l'Angleterre et la France avaient inondé de produits et de capitaux, contre le Tzar. Ce fut la „faute" des Russes à Sīnūb [2] qui imposa à l'Europe une double mesure de sécurité : l'interdiction pour les flottes militaires de naviguer dans les eaux de la Mer

[1] *Ibid.*, p. 366.

[2] *Ibid.*, V, p. 463 et suiv.

www.cimec.ro

Noire et la renonciation russe à l'hégémonie sur le Danube [1] et au protectorat des Principautés Roumaines.

L'Empire, reçu à Vienne (15 mars—26 avril 1855) et à Paris (25 février—30 mars 1856) dans le concert des états européens et nanti de garanties, assuma désormais la garde militaire du Delta [2] ce qui, avec la possession de la Dobroudja et du littoral bulgare, lui assura la prépondérance.

C'était une raison de plus pour ces rêveurs invétérés qu'étaient Reshīd Pasha, ʿĀlī Pasha et Fu'ād Pasha de persévérer dans leur essai de rétablir l'Empire de Suleymān le Magnifique en en rassemblant les fragments épars et en les réorganisant d'après le système administratif de Napoléon III [3]. Mais la réalité — qui comportait une puissante rivalité entre les chrétiens et les musulmans, l'éveil des nationalités, des difficultés financières extrêmes et la lente pénétration économique de l'Occident [4] — se chargea de leur donner un démenti brutal.

Après cet avertissement que fut l'union des Principautés Roumaines (24 janvier 1858), toutes les provinces tributaires de la Sublime Porte, s'arrachant à son emprise, s'acheminèrent vers la poursuite de leurs propres intérêts nationaux et territoriaux [5]. À ce dynamisme national qui minait l'Empire, les Jeunes Turcs opposèrent une constitution et un parlement qui devaient leur attirer, à la veille de la guerre russo-turque (1877—1878), la protection de l'Europe. Malheureusement pour eux, l'Europe comme unité politique n'existait plus depuis que la France avait été vaincue et l'Autriche chassée de l'Empire Germanique. À la conférence de Constantinople, le principe de l'autonomie des provinces triompha de l'ancien principe de la souveraineté du Sulṭān.

Livrant à l'Autriche la Bosnie et l'Herzégovine — premier pas vers la réalisation de l'ancien idéal d'Eugène de Savoie [6] — le Tzar créa dans la péninsule des Balkans, sous le couvert de formes nationales autonomes, la province russe de Bulgarie (traité de San-Stephano du 3 mars 1878) [7].

Si pourtant le congrès de Berlin (13 juillet 1878) ne

---

[1] *Ibid.* p. 480 et suiv.; *Chestiunea Mării Mediterane*, p. 251.
[2] *Gesch. des Osm. Reiches*, V, p. 477, 480.
[3] *Ibid.*, p. 497.
[4] *Chestiunea Dunării* pp. 254—255.
[5] *Gesch. des Osm. Reiches*, V, p. 519 et suiv.
[6] *Ibid.*, pp. 514, 550 et suiv.
[7] *Ibid.*, p. 582.

www.cimec.ro

permit pas aux Bulgares de s'étendre jusqu'aux portes de Constantinople et d'annihiler la Roumanie, la Serbie et la Grèce, si la Mer Noire resta toujours fermée à l'impérialisme russe en dépit de son avance vers le Danube, l'émancipation des peuples chrétiens des Balkans n'en était pas moins un fait accompli. La Turquie est dorénavant soumise au contrôle européen qui s'exerça successivement au nom de l'Alliance des Trois Empereurs, de la Triple Alliance et de l'Alliance franco-russe.

Pour en secouer la tutelle, le grand homme d'état que fut ʿAbd ul-Ḥamīd exploita merveilleusement les rivalités des Puissances auxquelles il abandonnait à tour de rôle quelques débris de sa souveraineté et quelques fragments de son Empire afin d'en prolonger l'agonie. Mais, remarque N. Iorga, l'Empire n'existait plus par suite de la création d'une Bulgarie qui incorpora la Roumélie orientale (18 septembre 1885) et se proclama indépendante, des disputes de Macédoine, des révoltes de Crète, de l'agitation de Samos, des velléités politiques des Arméniens, de l'anarchie kourde et albanaise, des pertes de toutes les possessions nord-africaines dont l'Angleterre, la France et l'Italie s'étaient emparées [1].

N. Iorga clôt son ouvrage sur l'essai des Jeunes Turcs qui, reprenant l'idéal vermoulu de Reshīd, espéraient mettre un frein aux levées du ferment nationaliste en instituant, à coup de décrets, une nation politique ottomane. Mais l'historien de l'Empire ottoman pressentait à cette époque lointaine, que la solution du problème de l'héritage de l'Empire résidait dans le relèvement du peuple turc auquel serait rendu un rôle historique.

* * *

Telles sont, en un sommaire raccourci, les idées fondamentales de Nicolas Iorga sur l'évolution de l'Empire Ottoman. Si nous nous y sommes attardés, c'est que son oeuvre est une source inépuisable. C'est aussi, parce que ses idées, auxquelles le grand historien prête la chaleur et la hardiesse de la vie, éclairent d'un jour nouveau et souvent inattendu, les grands problèmes de l'histoire. Et c'est surtout parce que sa conception historique fait de l'idée un facteur important de l'évolution des sociétés humaines, par cela même que c'est l'idée seule, sous sa triple forme d'idéal, de principe et de tradition, qui leur donne une justification réelle [2].

[1] *Ibid.* p. 579 et suiv.

[2] *Generalități cu privire la studiile istorice*, București 1933, p. 71.

www.cimec.ro

Ces idées, ces vues nouvelles, jaillissant d'une extraordinaire puissance d'intuition qui lui permit de pénétrer le sens même des faits, par delà leur complexité et leur enchevêtrement, ces idées sont toujours étayées par un patient travail de déchiffrement de manuscrits et d'archives.

En dépit de tout ce que l'on a pu dire ou écrire, celui qui a publié 6 volumes de *Notes et d'Extraits* [1] de documents provenant des archives de Venise, Gênes, Florence, Naples, Raguse, Ancône, du Vatican, de Vienne, de Munich etc., ayant trait à l'histoire de la croisade contre les Ottomans ; une chronique sur l'expédition des Turcs en Morée [2] ; en outre 3 volume d'*Actes et de Fragments*, [3], 23 volumes d'*Études et de Documents* [4] et 5 tomes de la *Collection Hurmuzaki* [5] dans lesquels se trouvent maints documents relatifs à l'histoire des relations turco-roumaines, sans compter d'autres sources de moindre étendue [6], ce remarquable érudit était vraiment qualifié pour écrire l'Histoire de l'Empire Ottoman. Le grand historien que fut K. Lamprecht l'avait bien pressenti. Et N. Iorga n'a pas démenti son attente.

Venons en maintenant à l'objection qu'on lui a tellement

---

[1] *Notes et Extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XV-e siècle*, tomes I—VI Paris-Bucarest, 1899—1915.

[2] *Chronique de l'expédition des Turcs en Morée* (1715) *attribuée à Constantin Dioikétès*, Bucarest 1913.

[3] *Acte şi fragmente cu privire la istoria Românilor*, tomes I—III, Bucarest 1895—1897.

[4] *Studii şi Documente*, tomes I—XXIII, Bucarest, 1901—1913.

[5] *Rapoarte consulare prusiene din Iaşi şi Bucureşti 1763—1844*, Bucureşti 1897) ; *Acte din secolul al XVI-lea relative mai ales la domnia lui Petru Şchiopul şi a familiei sale*, Bucureşti 1900 ; *Acte relative la războaiele şi cuceririle lui Mihaiu Viteazul*, Bucureşti 1903 ; *Documente Greceşti privitoare la istoria Românilor. Partea I 1320—1716*, Bucureşti 1913. *Partea II-a 1716—1777*, Bucureşti 1917 ; *Acte şi scrisori din Arhivele oraşelor ardelene (Bistriţa, Braşov, Sibiu) publicate după copiile Academiei Române*. Partea I, Bucureşti, 1911. Partea II, Bucureşti 1913 dans *Documente privitoare la istoria Românilor culese de Eudoxiu de Hurmuzaki, tomes X, XI, XII, XIV, XV*.

[6] *Manuscrise din bibliotecile streine relative la istoria Românilor*, dans les *Annales de l'Académie Roumaine*, II-ème série, tomes XXI-e des *Mémoires de la section historique* ; *Une lettre apocryphe sur la bataille de Smyrne* (1346) dans la *Revue de l'Orient latin*, tome III (1895) ; *Le privilège de Mohammed II pour la ville de Péra* (1-er *juin 1453*) dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, 1914 no. 1, pp. 11—32 ; *Une lettre du Sultan au roi de Pologne sur un conflit de frontière à Akkerman* (*Moncastro, Cetatea Albă*), dans le *Bulletin historique* 1916, no. 3—5, pp. 103—104 ; *Lettres de Jean de Tagliacozzo sur le siège de Belgrade et la mort de S. Jean de Capistrano*, *Bulletin historique* 1921, p. 54.

www.cimec.ro

opposée dans les critiques que les revues firent de son ouvrage capital lors de sa parution.

Si nous ne pouvons nous empêcher de déplorer, pour l'essor des études de turcologie, que ce grand esprit encyclopédique n'ait point ajouté à ses connaissances, celle si rare de la langue turque, il nous faut pourtant circonscrire la valeur de cette objection qui touche de si près à l'Histoire de l'Empire Ottoman.

Remarquons, tout d'abord, que N. Iorga ne se proposa pas d'écrire une histoire du peuple turc, mais bien celle de l'Empire Ottoman, c'est-à-dire celle d'un organisme politique et militaire de caractère universel qui fut gouverné par une dynastie musulmane et par une classe de rénégats, tout en s'appuyant sur les Turcs ottomans [1]. Remarquons encore que N. Iorga entendit traiter par le détail le plus circonstancié les relations qu'entretenait cet Empire avec les peuples chrétiens placés sous sa domination [2]. Qu'il a tenu en outre à suivre, avec une curiosité égale et jamais démentie, toutes les phases du contact de l'Empire avec l'Europe organisé selon des principes spirituels ou divisée par des intérêts économiques ou politiques, s'attachant à en discerner le sens exact. Et il faut avouer qu'il y a réussi pleinement. Car, soit qu'il suive ce contact par la croisade sous son double aspect d'idéal médiéval et d'idéal de la Renaissance, soit qu'il étudie la situation de l'Empire en regard du continent dominé par l'équilibre européen ou par le matérialisme brutal, un fait reste dûment acquis. C'est que les sources les plus riches en détails de cet ordre, sont précisément des sources rédigées en langues européennes, provenant des dépôts de ces archives occidentales dont N. Iorga était un habitué. Ajoutons enfin que, du fait de l'apparition tardive des sources ottomanes et de leur extrême concision, toute une période, celle de la pénétration ottomane en Europe, ne peut être étudiée qu'à l'aide des données des chroniques byzantines et des documents slaves et latins [3]. Signalons, à ce propos, l'incommensurable service que ce grand historien rendit, grâce à sa double formation de médiéviste et de byzantinologue, aux spécialistes de l'histoire turque.

---

[1] *Gesch. des Osm. Reiches V*, pp. V—VI.

[2] *Gesch. des Osm. Reiches.* V, pp. 190—216.

[3] F. Babinger, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*, Leipzig, 1927, p. 15 et suiv.

www.cimec.ro

Remarquons enfin que N. Iorga ne laissa pas inutilisées les sources orientales toutes les fois que ceci lui fut possible, c'est-à-dire lorsque celles-ci se trouvaient traduites. C'est ainsi qu' Ibn Khaldūn, Shihāb ed-Dīn, Neshrī, Muḥyī ed-Dīn, Sa'ed-Dīn, Na'īmā et Ewliyā Čelebi furent scrupuleusement employés. Pour le reste, il se guida d'après l'admirable répertoire de sources qu'est l'histoire de J. v. Hammer.

Il serait encore à noter ici que notre grand historien, qui possédait à un si haut degré le goût du document, poursuivit d'une curiosité toujours allumée et renaissante les chroniques ottomanes qui venaient à être publiées [1]. Qu'il ne se fit pas faute non plus de signaler dans sa revue en langue française certaines sources ignorées sur la Turquie [2] et aussi maintes relations de voyages en Orient [3]. C'est qu'il ne se contenta pas d'avoir tracé le sillon. Après l'avoir puissament fécondé, il le prolongea en tout sens.

* * *

Nous n'avons point ici à porter de jugements sur l'œuvre de celui qui fut notre vénéré maitre. Nous ne saurions d'ailleurs le faire.

Mais il nous semble toutefois qu'une œuvre bien composée,

---

[1] N. Iorga, *Cronicile turcești ca izvor pentru istoria Românilor* (Bucarest, 1928) dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, 3-ème série, tome IX ; *O nouă mențiune turcească despre Români*, note postume, dans *Revista istorică*, Bucarest 1942 p. 26.

[2] *Un livre négligé sur la Turquie*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Academie roumaine*, tome XVII (1930), pp. 70—90 ; *Un témoignage espagnol sur la Turquie de Soliman-le-Magnifique*, dans la *Revue Historique du Sud-Est européen*, 1930, pp. 89—98 ; *Encore une source ignorée sur la Turquie*, *ibid.* 1931, pp. 31—32.

[3] *Quelques voyageurs occidentaux en Orient*, *ibid.* 1932, pp. 62—82 ; *Nouveaux voyages dans le Sud-Est européen*, *ibid.*, 1932, pp. 130—133 ; *Quelques voyages en Orient*, *ibid.*, p. 310 ; *Un Tailleur westphalien en Orient* (1829—1840), *ibid.*, pp. 372—379 ; *Encore un voyageur en Turquie au XVI-e siècle : Derschwam*, *ibid.*, 1933, pp. 144—155 ; *Trois voyageurs en Orient de 1841 à 1921*, *ibid.* 1934, pp. 102—127 ; *Encore un voyageur en Orient*, *ibid.*, 1939, pp. 106—168 ; *Un voyageur anglais à Constantinople pendant la guerre de Crimée*, *ibid.*, pp. 305—310 ; *Encore un voyageur allemand en Orient*, *ibid.*, 1940, pp. 204—208 ; *Un voyageur français en Orient (1869)* *ibid.*, pp. 201—204. *Les voyageurs français dans l'Orient Européen*, Paris 1928 ; *Une vingtaine de voyageurs dans l'Orient européen. Pour faire suite aux „Voyageurs français dans l'Orient européen*, Paris 1928.

www.cimec.ro

appuyée sur une ample information, puisée à des sources si souvent directes, servie par un profond jugement, par une puissante vision des choses et par une étonnante divination de leur sens, et qui laisse à l'esprit une sensation d'équilibre et de plénitude, est réellement une grande œuvre historique.

Tout bien considéré, cette œuvre si riche de savoir et de réflection occupe une place importante dans le développement de l'historiographie de l'Empire Ottoman. Dépassant ses prédécesseurs par l'envergure de sa conception historique, N. Iorga se refusa à tracer une nouvelle collection documentée de biographies comme l'avait fait en son temps Hammer ou une histoire de la culture comme Zinkeisen. Il entendit faire œuvre d'histoire universelle, c'est-à-dire étudier la vie de cette importante fraction de l'humanité du Sud-Est européen sous tous ses aspects en insistant sur les facteurs qui concoururent à l'organisation et au maintien de l'Empire : dynastie, classe dominante, armée, finances, et qui favorisèrent la survivance des nations conquises. Par là, N. Iorga renouvela presque complètement l'histoire de l'Empire Ottoman en introduisant dans son „architecture" toute une suite de chapitres consacrés à la vie sociale, économique et spirituelle des provinces.

Il le réhabilita aussi, non seulement dans l'œuvre dont nous nous occupons, mais surtout dans l'*Histoire des États balcaniques* [1] qui lui fit bientôt suite. Car selon N. Iorga, ces restes du Moyen âge que furent les états chrétiens des Balkans, ne succombèrent point seulement à cause des Turcs, mais ils subirent, pour des raisons identiques, le sort des formations politiques locales et provinciales d'Occident. Les nécessités d'une nouvelle époque historique qui imposaient en Occident la formation de monarchies absolues, servies par des nations unitaires ayant une religion commune, exigeaient en Orient, l'établissement d'un puissant ordre monarchique qui s'appuyât, à défaut d'une seule nationalité, sur une armée puissante et sur une classe dominante. Ce fut grâce à ce fait que triompha l'ordre ottoman qui correspondait le mieux aux impératifs de cette époque qui vit la dissolution des formations politiques byzantines, slaves et latines de la Péninsule des Balkans.

Au moment où le démembrement de l'État ottoman, conséquence inéluctable de la guerre balkanique (1912) posait le

[1] *Histoire des États balcaniques à l'époque moderne*, Bucarest 1914.

www.cimec.ro

problème d'un nouvel équilibre dans le Sud-Est et qui ne se pouvait résoudre que par les armes (1913), le rôle historiques de l'Empire comme facteur d'unification du monde balkanique et comme contrepoids à l'impérialisme slave et allemand, apparut pleinement. L'Histoire justifiait les vues de celui qui avait si bien mérité d'elle.

Et si, par delà les temps troubles que nous vivons, le souvenir ineffaçable de l'Empire sous sa double forme byzantine et ottomane poussera les peuples qui ont recueilli son héritage à montrer une plus grande compréhension pour leur passé commun et vers une amitié des plus étroites, le grand initiateur en aura toujours été Nicolas Iorga.

MARIA MATILDA ALEXANDRESCU DERSCA

www.cimec.ro

LES ANTÉCÉDENTS DU TRAITÉ DE COMMERCE DE PASSAROWITZ

Nous publions dans l'article qui suit, le rapport d'Andreas von Lierdt, chef de la délégation commerciale, chargée par le Conseil Aulique de guerre de Vienne, d'examiner sur les lieux mêmes la situation de l'Empire Ottoman en vue de la conclusion d'un traité de commerce destiné à donner libre accès au négoce et aux marchandises autrichiennes dans les Balkans et dans le Levant.

Des négociations dans ce but avaient commencé aussitôt après la signature du traité de Carlowitz dans le texte duquel les Impériaux n'avaient réussi à introduire qu'une clause de caractère général (art. XIII et XIV), spéficiant que le commerce serait libre pour les sujets des deux empires ainsi que le stipulaient les anciennes capitulations et que les malentendus seraient aplanis conformément aux privilèges accordés aux autres nations amies. Pour plus de précision et de détails, de nouvelles négociations séparées étaient nécessaires en vue de la conclusion d'un traité spécial de commerce. C'est dans ce but, qu'en septembre 1699 une délégation turque passait le Danube, pour se diriger vers la capitale de l'Autriche, afin de commencer les délibérations [1]. C'est en contact avec cette délégation, fort expérimentée dans ce domaine, que les cercles politiques et économiques de Vienne, eurent l'occasion de se convaincre qu'ils n'étaient pas préparés pour la négociation d'un traité qui engageait le commerce autrichien encore rudimentaire dans la vie économique des Balcans et du Levant où les marchands vénitiens, français, anglais et hollandais possédaient de vieilles traditions et un vaste réseau de techniciens du négoce oriental. Pour ce motif, l'on

[1] Vienne *Kriegsarchiv*, Reg. Index No 407, 1699, p. 315.

www.cimec.ro

évitait à Vienne de donner à la délégation turque des réponses catégoriques ou de lui faire de propositions concrètes.

L'on recherchait, d'autre part, le concours et les conseils avisés de quelques marchands vénitiens que l'Empereur voulait retenir auprès de lui, comme conseillers dans les affaires commerciales. De même l'on demandait des renseignements précis à la corporation des négociants (Handelstand) de Vienne au sujet des marchandises qui constitueraient l'objet des échanges avec l'Empire Ottoman [1]. Comme résultat des négociations avec la délégation turque de Vienne, le baron Öttingen obtint à Constantinople la fixation de la taxe douanière générale réciproque de 3%. Se basant sur ce tarif, les membres de la compagnie des dépositaires de marchandises (Niederlags Verwandte) de Vienne se dirigèrent avec des articles de commerce vers la Turquie, mais le Pacha de Belgrade leur défendit d'entrer dans l'Empire Ottoman, déclarant qu'il se conformait strictement à l'article XIV de la paix de Carlowitz, tant que les négociations en cours n'auraient pas abouti à la conclusion d'un traité spécial entre les deux empires [2].

C'est à cause de cette défense d'entrer, qui obligea les négociants autrichiens à rester pendant des années à Belgrade avec leurs marchandises, que les cercles politiques et économiques de Vienne se virent obligés de se hâter de recueillir des données relatives aux circonstances économiques de l'Empire Ottoman, aux possibilités techniques et à la rentabilité du commerce avec ce pays pour les états autrichiens, afin de pouvoir sur cette base obtenir des accords partiaux jusqu'à la rédaction définitive du traité de commerce. Cette mission fut confiée au marchand hollandais Andreas Lierdt et à ses compagnons, qui, en été 1703, se dirigèrent vers Constantinople, avec les marchandises et les instructions nécessaires. Ils furent arrêtés en chemin par le Pacha de Belgrade qui ne leur permit que dix mois après de pénétrer dans l'Empire Ottoman.

En ce qui concerne l'arrivée de Lierdt à Constantinople et ses négociations avec la Porte, le résident impérial Tallman reçut en janvier 1704 des instructions de Vienne, recommandant la plus sévère des réserves envers les Vénitiens et les Moscovites, et d'autre part, une entière confiance envers les Hollandais et les Anglais, dans les relations commerciales.

[1] Vienne *Hofkammerarchiv. Hungarische Hoffinanz*, 13 sept. 1699.

[2] *Ibidem*, 26 mars 1704.

www.cimec.ro

Rentré vers la fin de février 1704, Andreas von Lierdt, présenta au Conseil Aulique de guerre de Vienne le rapport suivant :

(Wien, Hofkammerarchiv, Ungarische Hoffinanz 29. Februar 1704, fol. 275—277).

Hochlöblicher Kayserlicher Hof-Kriegss-Rath.
Durchleuchtigster Fürst, auch gnädig hochgebiettende Herren Herren.

Nach unsserer gehabten Commission wegen stabilirung des Commercii in Türckhey undt Levant mit Ihro Kayserlichen Mayestät unterthanen haben wür in verwichenen iahr mit einer kleinen Parthey waahren eine raiss dahin gethan, undt eine Prob gemacht, dabey auch gessehen undt observirt, was zu beförderung undt aufnehmben bemelten commercii nöthig undt vorträglich seye.

1) findet sich die Beste gelegenheit die waahren zu wasser undt landt nach der Türckhey zu transportiren undt hingegen diesselbe von dar mit aller Bequemblichkeit undt geringen unckhosten widerumb in Oesterreich undt andere Länder zuverführen.

2) haben wür in acht genohmben, was für waahren aus denen Kayserlichen Erbländern nach Türckhey dienlich seindt undt dass selbige auch vermittels denen Materialien undt andern zu der fabrica dienlichen notthurfften (so man aus Türckhey undt andern Ländern umb billichen preyss herbeyschaffen kan) in hiessigen Landen könen fabricirt werden.

3) dass man denen frembden Kauffleüthen die passage nach Türckhey durch Ihro Kayserlichen Mayestät Erb-Länder ohne praeiudiz dero unterthanen undt landt innwohnern füglich gestetten undt darbey noch die gute verständtnus mit allen anderen Potenzen (derer unterthanen auch dahin handlen) wohl unterhalten kan.

4) welcher Seehafen undt Statt Ihro Kayserlicher Mayestät unterthanen am bequembsten seye, umb sowohl ihre comptoirs aldar aufzurichten, alss auch die waahren mit vortheil aus Türckhey dahin undt von dar widerumb durch das ganze Reich zuführen undt zuverkauften.

5) wie man mit denen Türckhen zur sicherheit der Kayserlichen Mayestät unterhanen tractiren kan, damit Sie von denen in Türckhey gewöhnlichen unbillich exactionibus mögen

www.cimec.ro

befreyet sein undt sich von der Türckhen unwissenheit undt incapacitet in dem negotio bedienen könen.

6) dass man auch durch mehrgemeltes negotium Turcicum das aerarium vermehren, in Hungarlandt, Sibenbürgen undt andern angränzenden Kayserlichen Provincien die Einwohner unterhalten undt ihnen eininge subsistenz verschaffen kan, welches sodann denen ienigen unterhanen, so nach den friedenschluss aus mangl der nahrung undt wegen harten an ihnen verüebten exactionen zu denen Türckhen übergangen seindt, widerumb in gedachte Kayserliche Provincien umbzukehren, genugsame anlass geben würde.

7) Wan disses commercium wirdt eingerichtet sein (wie es dann wan man die requisita observiren will, wegen bequember undt favorabler situation undt aygenschafft des Landes füglich sein kan) so wirdt es nicht allein zur unterhaltung der Einwohner in Hungarn undt Sibenbürgen, sondern auch denen militaribus an denen confinen zu besserer conservirung der gränizvestungen sehr nuz undt dienlich sein.

Weilen man nun gedacht hat, das Ihro Kayserlichen Mayestät essentiale intention wegen einrichtung diesses commercii haubtsächlich in angeführten 7 puncten bestehe, als hat man auch deme zu folge die hierzue erforderliche sorg undt allen möglichen fleiss angewendet undt von allen die nöthige information genohmben, sowohl in Betrachtung der situation des Landes, constitution undt gelegenheit der flüsse (welche dises negotium sehr bequemb machen) als auch der naturels sitten undt gebräuch der Innwohner, damit man sich in allen desto füeglicher darnach richten möge.

Es bestehet aber die einrichtung undt stabilirung dises importanten undt in ganz Europa fürnehmbsten commercii darinen dass nemblich die ienigen commercii tractaten, so man bey den fridenschluss durch einen internuntium oder commissarium von seiten Ihro Kayserlichen Mayestät mit denen Türckhen ausszumachen versprochen im standt gebracht werden, massen von der Ottomannischen Portten an den Bassa zu Belgrad eine expresse ordre ergangen, ehe undt bevor keinen frembden Kauffman weiter alss dahin passiren zulassen : wie dann auch wir aus eben diser ursachen in die 10 monath aufgehalten worden, undt unssere waahren weder weiter hinab noch widerumb zuruckh führen dörffen.

Gelangt demnach an Euer Durchleucht Excelenz undt

www.cimec.ro

gnaden unsser demüethigstes Bitten, diesselbe geruhen dahin gedacht zusein, damit durch die conclusion gemelter tractaten disses commercium möge im standt gebracht werden, auch wür nebst denen anderen in Belgrad angehaltenen Kauffleüthen unssere angefangene raysse mit unsseren waahren fortsetzen könen, unss zu gnädiger gewährung empfehlende

Euer Durchleuchtigsten Excellenz undt gnaden

unterthänig gehorsamste

Andree von Lierdt undt Consort.

Ce rapport dans lequel Lierdt se borne à signaler dans les sept points les problèmes seuls qu'il avait étudiés sur place montre jusqu'à quel point les cercles politiques et économiques de Vienne étaient mal informés et mal préparés (quatre ans après la signature du traité de Carlowitz), pour s'engager dans un commerce de concurrence dans l'Empire Ottoman et dans le Levant. Nous relevons ici une préoccupation caractéristique des Impériaux, le fait qu'ils attendaient du commerce avec l'Orient et de l'accroissement des revenus de l'état en Hongrie, en Transylvanie et dans les provinces limitrophes de l'Empire, une augmentation des moyens d'existence des habitants de ces régions. On espérait que, par la suite, après la conclusion de la paix, cette situation déterminerait les habitants qui, soit en raison de la disette, soit à cause des impôts et prestations excessives avaient passé sur territoire turc, de revenir dans leurs provinces d'origine. On prévoyait également que ces revenus supérieurs faciliteraient la construction de fortifications sur la frontière méridionale.

Nous ne connaissons pas les données recueillies par Lierdt et ses amis se référant aux problèmes signalés dans les sept points du rapport sus-mentionné. Ce dernier était cependant encourageant pour les Impériaux et eut le don de donner un nouvel essor aux tentatives ayant pour but la conclusion d'un traité commercial avec la Turquie. Le conseil de guerre de Vienne insistait particulièrement pour que l'on conclût le plus rapidement possible un arrangement provisoire, à côté du tarif douanier habituel de 3% [1], mais la Chambre Aulique s'y opposait, et de-

[1] *Ibidem* 26 mars 1704.

www.cimec.ro

mandait que l'on ne hâtât point la signature d'un pareil accord pour ne pas porter préjudice à de nouveaux intérêts qui pourraient surgir à l'avenir. Ainsi le tarif de 3% ne devrait pas être appliqué avec une reciprocité absolue pour toutes les marchandises, et il était recommandable d'imposer quelques restrictions tant à l'activité des marchands turcs dans les terres des Habsbourg qu'aux exportations autrichiennes dans l'Empire Ottoman. Le commerce ne devait pas être dirigé uniquement par les intérêts particuliers des marchands indigènes, mais d'après un plan systématiquement élaboré d'accord avec la Chambre Aulique et le Conseil de guerre [1].

Enfin, pour arriver toutefois à un résultat pratique, à l'ouverture de la frontière turque, le 30 avril 1704, le résident Tallman fut mis au courant de l'arrivée à Constantinople d'Andreas Lierdt et de Jacob Braunch, qui devaient spécifier les marchandises pouvant passer réciproquement la frontière outre le tarif de 3% [2]. Ensuite, en février 1706 Ignati Cristoph et l'ambassadeur Quarient, furent envoyés comme plénipotentiaires munis des instructions nécessaires pour mener à bonne fin les négociations en cours [3]. A cette occasion aussi la Chambre Aulique de Vienne tint à préciser que les négociations devaient concerner surtout les généralités, qu'aucun engagement écrit ne pouvait être pris concernant l'importation de sel turc, et que tout au plus l'on accorderait quelques avantages au commerce de transit des marchands anglais, arméniens et persans [4]. Après l'arrivée de Quarient à Constantinople, malgré de nombreuses restrictions, graduellement le commerce entre les deux pays s'intensifia, mais des deux côtés et surtout de la part des Autrichiens, on le faisait surtout à titre d'expérience et on observait fort attentivement son cours et ses conséquences tant dans les territoires des Habsbourg que sur territoire turc. On n'arriva à une réglementation systématique de ce commerce, que lorsque les Impériaux, victorieux dans la guerre contre les Turcs, purent imposer, en même temps que la signature du traité politique de Passarowitz le traité économique signé le 26 juillet 1718.

I. MOGA
Professeur à l'Université de Cluj-Sibiu.

[1] *Ibidem*, 26 mars 1704.
[2] *Ibidem*, 30 avril 1704.
[3] *Ibidem*, 5 février 1706.
[4] *Ibidem*, 19 février 1706.

www.cimec.ro

LES FRÈRES CANTACUZÈNE ET LE PROJET DE RÉVOLTE DES CHRÉTIENS DES BALKANS.[1]

Le 26 janvier 1716, le prince de Valachie, Etienne Cantacuzène, détrôné pour crime de haute trahison [2], était emmené à Constantinople par un envoyé du Sultan, ainsi que son père, le „stolnic" Constantin, sa femme, la Princesse Păuna, soeur des Gréciano, et ses deux fils, Radu et Constantin [3].

Dans la nuit du 7 au 8 juin, le prince et son père

[1] On trouve des informations sur la vie des deux frères dans : *Genealogia Cantacuzinilor* (La Généalogie des Cantacuzène), éd. N. Iorga, 1902, pp. 326—340 ; *Documentele Cantacuzinilor* (Les Documents des Cantacuzène) ; Idem, Hurmuzaki, *Documente* (Documents), t. VI, pp. 580—595 ; Idem t. IX, P. I, t. X, Préface, pp. IX—X ; Papiu Ilarianu, *Tezaur de monumente istorice* (Trésor des monuments historiques), t. III, pp. 105—119 ; N. Iorga, *Studii de istorie* (Etudes d'histoire) dans *Literatură şi artă română* IV, pp. 19—20 ; Idem, *Istoria literaturii române* (Histo re de la litterature roumaine) t. II, 2-ème éd., pp. 564—565 ; Idem, *Românii în străinătate dealungul timpurilor* (Les Roumains à l'étranger à travers les siècles), Bucarest 1935, pp. 106—7 ; Idem *Acte şi Fragmente* (Actes et Fragments), t. II ; Idem, *Radu Cantacuzino Analele Academiei Române* 1933 ; V. Mihordea, *Ştiri nouă cu privire la Radu Cantacuzino* (Nouvelles informations sur R. C.), Bucarest 1936 ; T. G. Bulat, *Radu Cantacuzino şi poliţia franceză* (R. C. et la police française) dans *Revista Istorică*, 1925 ; A. A. Vasilescu, *Oltenia sub Austriaci* (La Pet te Valach e sous les Autrichiens) Bucarest 1929, pp. 19—24 ; etc. Il faut ajouter le matériel documentaire utilisé pour la première fois dans la la présente étude et qui est tiré du *Journal historique de Verdun*, *Sbornik imperatorskago rüsskago istoriceskago obscestva* (collection de la société historique impériale russe), *Mémoires de Manstein*, *Mémoires de Theyls*, etc.

[2] N. Iorga, *Radu Cantacuzino*, p. 3. W. Theyls, note : „Etienne Cantacuzène qui avait été Vaïvode de Valachie, ayant été conduit à Constantinople, on lui rendra compte, et on trouva qu'il devait à l'Empire des sommes très considérables et pour les acquitter on vendit à l'encan tous ses biens et ceux de ses ancêtres." (*Mémoires curieux de la guerre de l'Empire Ottoman*, Leyde 1722, p. 227).

[3] *Journal historique de Verdun*, 1716, p. 395.

www.cimec.ro

furent étranglés et leurs corps jetés à la mer [1]. On a cru, au début, que tous les membres de cette famille allaient partager le même sort, mais, après avoir été dépossédés de tous leurs biens, on fit grâce à la veuve et à ses fils. L'âge tendre des deux garçons y contribua, paraît-il, dans une certaine mesure[2]. Ils furent sauvés par la Comtesse Colyer, femme de l'ambassadeur de Hollande ; celle-ci d'ailleurs n'hésita pas à s'approprier l'argent que la Princesse Păuna lui avait confié [3].

La Princesse Păuna, Radu et Constantin qui s'étaient réfugiés chez les frères chrétiens de Stavrodrom [4], s'embarquèrent en cachette sur un bâtiment anglais qui les amena jusqu'à Naples [5]. De là, ils partirent à Rome [6], où les jeunes princes eurent l'honneur d'être présentés au Pape. Avec des voitures mises à leur dispotion par les cardinaux Schrottenbach et Ruffo, ils visitèrent les principaux monuments de Rome, puis, par Florence et Vénise, ils continuèrent leur route sur Vienne, où ils espéraient obtenir la protection de l'Empreur et, grâce à son appui, la restitution d'une partie de leurs bien de Valachie, au cas où les armées impériales eussent occupé cette principauté [7].

---

[1] „Sa Hautesse resta à Andrinople, d'où Elle envoya ordre au Bostangi Bassi de faire couper la tête à Etienne Cantacuzène Vaïvode de Valachie et à son vieux père nommé Constantin, ce qui fut exécuté le 8 juin, et leurs corps furent jetés dans la mer" (Theyls, *Mémoires*, p. 268).

[2] „Ce qui contribua en partie à cette espèce de clémence c'est que les deux fils qui restèrent du feu Etienne Cantacuzène, étaient en bas âge, l'un n'étant que de seize ans et l'autre de douze, lors de la mort de leur père". (*Journal historique de Verdun, lieu cit*). Un vieux *Konservation-Lexicon*, de 1716, nous dit qu'à cette epoque Radu était âgé de 17 ans et Constantin de 13 ans (Iorga, *Mărunțișuri istorice culese din Ungaria* (Détails historiques recueillis en Hongrie), dans *Luceafărul* 1904, p. 78). En ce qui concerne Radu, il faut noter que l'inscription gravée sur sa tombe à Kamenetz, indique comme date de naissance „7 mars 1699". Cf. Teodor Burada, *O călătorie la Românii din gubernia Kamenitz-Podolsc* (Un voyage chez les Roumains du district de Kamenetz-Podolsk), Iassy 1906, pp. 5—6).

[3] Cf. Hurmuzaki, *Documente*, t. VI, p. 298, No. CLXLVIII.

[4] N. Iorga, *Documentele Cantacuzinilor*, p. 178 ; Idem, *Radu Cantacuzino*, p. 2.

[5] „Au mois de septembre dernier, cette princesse débarque dans le Royaume de Naples, avec ses deux fils, où elle fut portée sur un vaisseau anglais" (*Journal Historique de Verdun, lieu cit.* ; Iorga, *Acte și fragmente*, t. I, pag. 336.

[6] Une nouvelle de Vénise nous informe que le 12 octobre 1716, „La princesse de Valachie est arrivée à Rome, où on lui fit bien des honneurs et de l'accueil". (*Acte și fragmente, ibidem.*).

[7] *Journal historique de Verdun*, p. 396. — Le 29 septembre 1716, le Pape

www.cimec.ro

La guerre turco-autrichienne qui aboutira à la paix de Passarowitz, tournait à l'avantage des armées impériales. Au début de l'année 1717, la Princesse Păuna renouvelle ses prières insistantes auprès de l'Empereur, afin que son fils aîné, Radu, reçoive le trône de Valachie [1], espoir qui ne devait pas se réaliser malgré la bienveillance du souverain. Si la carrière de Radu et ses aventures à travers l'Europe nous sont connues dans leurs lignes générales [2], les documents nous fournissent moins d'éclaircissements sur le chemin suivi par le second frère, Constantin.

En 1719, à l'époque où leur grand'mère, Safta Constantin Cantacuzène, faisait son testament en ne laissant que sa bénédiction aux deux princes [3] — des présents au cadet seulement [4] — les deux frères, accompagnés de leur mère, iront à Petersbourg pour se mettre sous la protection du Tzar. Ils rencontreront là-bas l'ancien prince de Moldavie, Démètre Cantemir, qui fera mention dans une de ses oeuvres de leur présence dans la capitale de Pierre le Grand [5]. Il semble que Radu ait essayé de s'engager dans l'armée russe. Le fait est mentionné dans un rapport de l'ambassadeur de France à Petersbourg, La Vie [6]. D'ailleurs, Radu avoue lui-même être resté six ans en Russie, où il apprit la langue du pays [7].

Ne pouvant pas aboutir à grand'chose, peut être à cause de l'opposition que leur faisait le spathar Thomas Cantacuzène [8]

intervint en faveur de la Princesse Păuna et de ses fils (*Documentele Cantacuzinilor*, p. 285, no. XVI).

[1] *Journal historique de Verdun*. 1717, t. I, février p. 136.

[2] Cf. la bibliographie au début de cet article.

[3] „Que le Seigneur miséricordieux protège mes neveux Radu et Constantin et leur accorde la prospérité. (*Documentele Cantacuzinilor*, p. 181).

[4] „Qu'on donne à mon neveu Constantin la chemise brodée de perles qui se trouve dans le coffret contenant mes habits de mort, ainsi qu'une paire de bracelets, ceux que vous connaissez, faits de chaînons" (*Ibidem*, p. 178).

[5] Dans son oeuvre *Evenimentele Cantacuzinilor şi Brâncovenilor*, (Les Evénements des Cantacuzène et des Brancovan) pp. 30—31, Démetre Cantemir raconte : „Doamna Păuna împreună cu doi fii ai săi . . . s'au dus la Petersburg unde şi acum petrece sub protecţiunea Măriei Sale Imperiale" (cité par A. A. Vas lescu, *Oltenia sub Austriaci*, p. 20, note 360).

[6] Petersbourg, le 29 janvier 1719. La Vie à Dubois : „Le fils de l'hospodar Moldavien Cantacuzène qui fut étranglé à Constantinople, s'est retiré ici et a pris service dans les gardes du corps" (*Sbornik Russkage...*, t. 40, p. 8).

[7] „.... possédant la langue.... ayant demeuré 6 ans dans ce pays-là" (*Acte şi fragmente*, t. I, pp. 372—373). Cf. Papiu Ilarian, *Tezaur de monumente istorice*, t. III, p. 105.

[8] *Ibidem*, note 361.

www.cimec.ro

qui se trouvait auprès du Tzar, la mère et ses fils se décident à quitter l'empire ortodoxe, pendant l'été de 1724, pour retourner auprès de l'empereur catholique. Au début de septembre 1724, les deux frères reviennent de Russie et se trouvent à Lwow, en Pologne, où ils présentent par écrit, leurs excuses au grand Chancelier de la République, pour le fait de ne pas être allés à Varsovie le saluer, faute d'avoir pu trouver un logement dans cette ville. Ils étaient recommandés au grand Chancelier par Sieniawski, châtelain de Cracovie, qui les accompagna jusqu'à Lwow [1].

Dans une letttre adressée au Chancelier, celui-ci dit que les deux frères seraient bien plus indiqués pour être engagés dans l'armée, que beaucoup d'officiers, fils de commerçants, car non seulement leur père a été le souverain de la Moldavie, mais leurs ancêtres ont entretenu avec la Pologne des relations d'amitié [2]. La présence des deux princes dans ce pays, est confirmée par le correspondant du *Journal historique de Verdun*, qui affirme qu'ils y étaient venus se mettre sous la protection de la République polonaise [3].

Ils ne restèrent pourtant pas en Pologne et ils prirent le chemin de l'Autriche, où nous les retrouvons l'année suivante. Le 1-er janvier 1725, tous deux signent, de Vienne, une procuration pour leur homme d'affaires de Venise, Panajotti di Poppa, afin que celui-ci puisse les représenter dans toutes les circonstances [4]. Les années suivantes, les documents les signalent comme étant ensemble à Vienne, d'où ils envoient supplique sur supplique à l'Empereur ou à Eugène de Savoie et demandent soit l'augmentation de leur pension, soit la restitution de leurs domaines de Petite Valachie (Olténie) [5].

---

[1] G. Duzinchevici, *Documente din arhivele polone* (Documents des archives polonaises), dans *Buletinul Comisiunii istorice a României* XIV, p. 14, no. VI.

[2] *Ibidem*, no. V.

[3] Le correspondant ajoute ce détail : „ils essayeront par ce moyen de rentrer dans les biens du feu prince leur père qui ont été confisqués par ordre de la Cour Ottomane" (*Journal historique de Verdun*, 1724, t. XVI, pp. 355—56).

[4] N. Iorga, *Documentele Cantacuzinilor*, p. 192, no. LXXXIII.

[5] En 1726 les frères Radu et Constantin Cantacuzène, chargés de dettes, recourent à la générosité de l'Empereur et demandent qu'on accomplisse les promesses qui leur ont été faites. (*Documentele Cantacuzinilor*, pp. 292—93, no. XXXIII). Le 23 juillet 1726 ils prièrent Eugène de Savoie comme leur „unico... padrone et protettore" d'intervenir en leur faveur pour qu'on élève leur pension

www.cimec.ro

Les événements qui accompagnent le début de la guerre de 1736 entre les Turcs et les Russo-Autrichiens sont décisifs pour les frères Cantacuzène car, par un accord intervenu entre les deux empires alliés dès 1734, les cours de Vienne et de Petersbourg s'engageaient d'entretenir chacune l'un d'eux [1]. Radu restera ainsi auprès de Charles VI, tandis que son cadet, Constantin, entra en service en Russie. Il semble qu'il ait eu l'intention de s'y établir définitivement, car il épousa la fille du prince Seremtev, Anna, mariage qui lui assurait de l'avancement dans l'armée [2]. Ce mariage eut lieu avec l'assentiment de sa mère. Celle-ci, qui est morte à Braşov en 1740 [3], a laissé dans son testament, la mention suivante : „J'ai reçu 4.000 florins autrichiens sous forme d'emprunt exempt d'intérêt, de ma bru, femme de mon fils Constantin Cantacuzène, à laquelle j'ai donné un reçu pourtant ma signature" [4].

En 1738, lorsque les troupes de Munich se préparaient à entrer en Moldavie, Constantin faisait partie de cette armée à titre de „brigadier". Avant de passer le Dniéper, le général Sagraiski confia la mission d'escorter l'armée, avec un détachement de 800 hommes, à Constantin et à un colonel. Ceux-ci restèrent, par négligeance, en arrière et les Tartares attaquèrent les Russes par surprise. Munich envoya les coupables devant un conseil de guerre. Constantin était du nombre parce qu'il n'avait pas été présent au départ du détachement, ainsi qu'il eût dû l'être en qualité de brigadier de service. Il fut dégradé et réduit au rang de simple dragon et dut faire toute la campagne avec ce grade. On ne lui rendit l'ancien qu'à la signature de la paix [5].

à 5.000 florins (*Ibidem*, pp. 297—8 no. XXVI). En février 1727 la requête des frères Cantacuzène pour l'augmentation de leur pension est rejetée. (*Ibidem*, p. 300, no. XXIX). Le 31 août 1733 on décide à Vienne que les frères Radu et Constantin n'ont droit qu'à un sixième des domaines qu'ils réclament et qui sont dans la possession de Georges Cantacuzène ; on ne peut leur accorder que les terres de Runcu, de Dobritza et de Băltişoara (*Ibidem*, pp. 300—301, no. XXXI).

[1] . . . „hätte der Rusz sche Hoff einen sohn, und Kayszer Carl der VI. den andern zu erhalten übernammen" . . . (Furmuzaki, *Documente*, VI, p. 587, no. CCCXXVIII).

[2] *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 334 ; *Sbornik Russk. g.*, t. 46, p. 150, Cf. auss Rizo Rangabé, *Livre d'or de la noblesse Phanariote*, p. 27.

[3] *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 326.

[4] Publié par A. D. Xenopol dans *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), 2-e éd., t. X, p. 306.

[5] ... „Le lieutenant général ... fut dégradé et fait simple dragon, aussi bien que le brigadier du jour, le Prince de Valachie de la Maison des Cantacuzène,

www.cimec.ro

On précise dans la *Généalogie des Cantacuzène* que, sous le règne de l'Impératrice Anna, il avait le grade de „Général-Major" [1]. Ceci ne put avoir lieu qu'après 1739, quand il jouit de nouveau de la faveur de Munich, peut-être grâce aux insistances de la famille de sa femme. Il est probable que ce fut Munich qui l'a proposé à l'avancement, puisqu'il avait été sous ses ordres sur le champ de bataille.

Malgré son rang élevé dans l'armée russe, Constantin nourrissait la pensée de se retirer du service de la Tzarine, ainsi qu'en font témoignage certaines de ses actions. Quelques faits viennent confirmer cette opinion. Sa mère, qui est morte peu de temps après la signature de la paix, a laissé par testament [2] à la charge de Constantin le soin du patrimoine et le rachat de leurs biens mis en gage [3]. Quand, en juillet 1737, Munich assiégea Occeacov, il fit prisonnier le commandant de cette place forte, le séraskier Jaïa, pacha à trois queues, apparenté à de hautes personnalités de la Cour Ottomane. Emmené en captivité, le pacha devint l'ami de Constantin, grâce à des circonstances que nous ignorons. Ce dernier pria son nouvel ami de ne pas manquer, une fois mis en liberté et de retour à Constantinople, d'intervenir auprès de la Porte en faveur de ses intérêts personnels. Constantin désirait, au cas où il irait s'établir en Transylvanie, pouvoir faire administrer ses terres de Valachie par ses intendants, et en toucher les revenus [4]. Il recourut aussi à la protection du maréchal Munich, dont il sollicita l'appui. Munich écrivit alors à l'ambassadeur de France à Constantinople, Villeneuve, qui fut prié de soutenir la requête de Constantin [5]. Il nous est resté la réponse de l'ambassadeur, datée du 5 février 1740.

pour ne s'être pas trouvé sur la place lors du départ du détachement... le lieutenant général et le brigadier furent obligés de faire toute la campagne suivante dans cet équipage, et n'eurent leur grâce qu'à la paix". (Manstein, *Mémoires sur la Russie*, Lyon 1772, t. I, pp. 352—353).

[1] *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 334).

[2] „Afin de payer mes dettes, j'ordonne à mon fils Constantin de solliciter de Sa Majesté le reste de ma pension et de racheter ainsi nos bien mis en gage. Outre cela, j'ordonne et dispose que mon fils prenne soin, après ma mort, des domestiques qui m'ont servi fidèlement" (Xenopol, *ouvr. cit.*, t. X, p. 306).

[3] „Les prisonniers qu'on fit sur les ennemis, furent le chef des troupes, le séraskier Jaïa, bacha à trois queues, gendre du dernier grand Vizir et autrefois écuyer du Sultan déposé" (Manstein, *Mémoires historiques*, t. I, p. 269).

[4] *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 335.

[5] La lettre de Munich ne nous a pas été conservée. Nous la connaissons par la réponse de Villeneuve.

www.cimec.ro

Celui-ci répondit que, toute reflexion faite, il a préféré confier cette affaire au dragoman de la Porte, au lieu de s'adresser directement au gouvernement turc, car il s'agit des intérêts d'un chrétien [1]. Nous ignorons le résultat de cette intervention. Nous savons seulement que le séjour de Constantin en Russie se prolongera de quelques années encore.

Établi en Autriche, Radu adresse en 1736 une supplique à l'Empereur, pour qu'on lui confie le régiment de hussards illyrien, composé de Roumains des deux Principautés, de Dalmates et de quelques Hongrois [2]. Il nous est resté un rapport du conseil de guerre, daté du 9 août, où l'on voit que ce régiment aurait dû être formé par le colonel von Heldorf, mais que celui-ci ne remplissait pas les conditions requises. Le régiment eut alors pour commandant un certain Vuk [3]. Radu désirait qu'on lui confiât le commandement de cette unité avec le titre de „Obrist-Feld-Wachmeister". Si on rejetait sa demande, il priait qu'on lui permette alors de partir là où la Providence guidera ses pas [4]. Dans le même rapport du conseil de guerre, on signale à l'Empereur que Radu pourrait être attiré à la Cour de Russie par son frère, qui y avait une situation importante et que, s'il quittait l'Allemagne, cela porterait préjudice à la réputation des Allemands en Valachie ; de plus, les Serbes l'accepteraient comme chef [5]. Sur la foi de ces arguments du Conseil de guerre autrichien, Charles VI nomme Radu „Obrist zu Pferdt" [6] et lui confie

---

[1] „J'ai donné connaissance, de mon côté, au dragoman de la Porte, de ce que Votre Excellence m'a marqué au sujet du comte Cantacuzène et je lui ai fait faire à cet égard toutes les réflexions que l'équité demande, ayant jugé que cette voie était plus convenable dans une affaire où il s'agit de l'intérêt d'un chrétien, que de m'adresser à la Porte" (Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. t. I, p. 555, no. DCCCV).

[2] Papiu Ilarianu, *Tezaur*, III, p. 116, no. 10; N. Iorga, *Radu Cantacuzino*, p. 9.

[3] ...des Ober-Capitenie deren Servischen Nazional-Offiziere, Nahmens Vuk"

[4] „..... sich anderwaertigschen zu retiriren, und durch die göttlische Providenz sein besseren Glück suchen zu dörfen".

[5] „..... und über all dieses selbiger von der gesamdten Illirischen Nazion, vermög des anderten beiverwachrten Anschlusses, zu wiederhohlten Regiment als Obrister verlanget und angesuchet wirdet" (N. Iorga, *Documentele Cantacuzinilor*, pp. 301—303, no. XXXII).

[6] Papiu Ilarianu, *Tezaur*, t. III, pp. 106—109; N. Iorga, *Documentele Cantacuzinilor*, p. 304, no. XXXIII. L'ordre du départ pour l'Italie fut publié par N. Iorga dans *Radu Cantacuzino*, p. 8; Les étendards serbes portaient le nouvel emblème des Cantacuzène avec les armoiries de Moldavie (*Ibidem*, p. 9 et facsimilé).

www.cimec.ro

„das Illyrische Husaren Regiment" destiné à se battre en Italie. En même temps, la cour viennoise se sert de lui pour préparer une révolte en Albanie.

Le régiment de Radu lutte en Italie. Antonio Scussa le mentionne dans son *Journal* (février 1740) et s'exprime ainsi sur ses husards qui venaient de Crémone pour se rendre à Fiume : „Questi soldati non sono veramente usari, ma regimento del principe della Vallachia, gente ben montata". Le 18 février part „la prima colonna di 200 e più soldati del regimento del principe di Valachia", le reste, les jours suivants [1]. En ce qui concerne la manière dont il s'est battu, le prince dit lui-même que son régiment a été le plus brave „dans toutes les actions", en rien inférieur aux régiments de hussards hongrois, quoiqu'il eût très peu de soldats appartenant à cette nation [2].

Après la mort de Charles VI, des changements eurent lieu dans l'armée. Le régiment de Radu fut réformé [3]. Ceci, joint au refus de Marie-Thérèse de lui accorder un avancement, mit fin à sa carrière au service de l'Empire. Écarté de l'avancement, il quitte le service de la Maison d'Autriche sous prétexte d'aller pour quelque temps chez son frère en Russie [4], en réalité pour essayer de s'engager, sans succès d'ailleurs, à la solde de Frédéric II [5].

Il faut souligner cependant que si Radu avait eu pour but unique de se faire une situation, il aurait très facilement pu s'engager dans l'armée de Russie, dont il connaissait la langue,

---

[1] *Archeografo triestino*, 3-ème série, t. XV, pour l'année 1739—1740, dans *Rev. hist. du Sud-Est Européen*, t. IX 1932, p. 232.

[2] „Comme j'ai été à la tête d'un Régiment, qui sans blâmer autres, a été le plus brave, dans toutes les actions, et qui ne cédait en rien aux Hongrois, quoique j'en eusse fort peu dans mon Régiment, qui était composé de Valaques, de Moldaviens et de Dalmatiens" (Papiu Ilarianu, *Tezaur*, t. III, p. 116, Nr. X.

[3] „.....Queda resulta la reforma del regimento de Valacos del Principe Cantacuzena" (Al. Ciorănescu, *Documente de la Simancas*, 1940, p. 268, No. LXXIV. Dans *Românii peste Nistru* (Les Roumains d'au delà du Dniester), Iassy 1942, Em. Diaconescu donne une fausse interprétation à ce document, car il dit : „En 1740 était organisé en Russie un régiment de Roumains sous le commandement de Radu Cantacuzène" (p. 120).

[4] J'ai pris la résolution de demander la permission du Suprême Conseil de guerre pour aller à la Cour de Russie joindre mon frère et de déterminer les interessés de ma main et par cette invention j'ai obtenu pour six mois l'agrément de partir" (Papiu Ilarianu, *Tezaur*, t. III, p. 111).

[5] *Ibidem*, p. 119, No. XI.

www.cimec.ro

et où il avait famille et amis ainsi qu'il l'avoue lui-même [1]. Il part pour quelque temps à Petersbourg où d'accord avec son frère, il conçoit une serie des projets dont le seul but était de créer des difficultés à la Maison d'Autriche. Il résulte de ses papiers, qui nous ont été conservés, qu'il ne voyait dans l'avenir que deux ennemis : les Hongrois et Marie-Thérèse.

La guerre de la succession d'Autriche commencée en 1741 se prolongeant au delà de toute attente et les États ennemis — la France, la Prusse, la Bavière — ayant proclamé empereur Charles VII, l'électeur de Bavière, Radu lui présenta au début de 1744 [2] un rapport où il démontrait, entre autres, que parmi les nations soumises à la domination de Marie Thérèse (les Slaves, les Roumains de Transylvanie, les Ruthènes, les Croates) règne le plus grand mécontentement. Tout cela parce que ces populations ne peuvent s'entendre avec les Hongrois, qui jouissent d'une plus grande faveur pour avoir reconnu dès le début la souveraineté de l'impératrice. Sous le prétexte de la religion, les Hongrois font chicane sur chicane à la „Nation illyrienne" [3]. Il arrive à la conclusion que sur son instigation „Grecs, Valaques, Moldaves, Slaves, Dalmates, Albanais" allumeraient volontiers le feu de la révolte de manière à mettre assez sérieusement en danger le sort de tous les ennemis de Charles VII de Bavière [4].

Nous savons que la Russie [5] quoique liée depuis 1726 à l'Autriche par un traité d'alliance (renouvellé vingt ans après), s'est tenue à l'écart de cette guerre et Marie-Thérèse s'en souviendra. Dans son rapport adressé à Charles de Bavière, Radu préconise une alliance entre la France, la Prusse et la Russie, ayant comme but la défaite définitive de la Maison d'Autriche ; il parle en même temps de ses parents de Pétersbourg,

---

[1] *Acte şi fragmente*, t. I, p. 372.

[2] Quoiqu'il porte comme date „26 avril 1745", le rapport fait mention de son frère de Russie et d'Antioche Cantemir, ambassadeur à Paris, qui est mort en mars 1744 (*Acte şi fragmente*, t. I, p. 370).

[3] .... „Comme aujourd'hui la Hongrie a emporté la domination, sous prétexte de la religion, fait beaucoup de chicanes à la nation illyrienne" (*Ibidem*, p. 372).

[4] „Grecques, Vallaques, Moldaves, Slavons, Dalmatiens, Albanais et tout autre genre de gens, par sa procuration (celle de Radu), allumerait le feu de tous côtés, en sorte que la scène serait triste aux ennemis de votre Majesté" (*Ibidem*).

[5] Ce n'est qu'à la suite de la convention anglo-russe du 19 novembre 1747 que trente mille Russes ont fait leur apparition sur le Rhin, mais ils retournèrent immédiatement, après la paix d'Aix-la-Chapelle (cf. F l a s s a n, *Histoire de la diplomatie française* t. V, p. 404).

www.cimec.ro

de son frère Constantin et de son cousin Antioch Cantemir, ambassadeur de la tzarine à Paris. [1]

Dans des circonstances pareilles, comment a pu se former dans l'esprit de Radu l'idée d'une révolte qui devait lui faciliter l'ascension au trône de la Valachie et à son frère la conquête du titre de despote des Serbes? Nicolas Iorga a-t-il raison de souligner qu'une influence russe n'est pas exclue de ces intrigues? [2].

La suite de ce projet fut que Radu, après avoir préparé une entente avec les Serbes [3], décida son frère Constantin à quitter la Russie. La même année — en 1744 — Constantin obtint la permission de se rendre en Autriche pour revoir sa mère et soigner sa santé [4]. Il était accompagné de sa femme et de ses deux enfants. Arrivé à Braşov, il ne trouve plus sa mère en vie. Après un bref arrêt, il continua sa route vers la capitale autrichienne [5].

A Vienne, Radu lui dévoila son projet de fomenter une révolte contre la Maison d'Autriche. Constantin a sérieusement cru qu'on pouvait ainsi amener les Turcs à déclarer de nouveau la guerre à l'Empire et qu'il lui serait possible d'exciter à la révolte les sujets serbes de Marie-Thérèse, ce qui lui aurait permis d'obtenir le titre de Despote de Serbie sous l'égide du Sultan [6].

Poussé par son frère, Constantin fait un voyage à Semlin. En face, à Belgrade, était établi pacha Jaïa, son ami de Petersbourg, qui, dès qu'il apprit son arrivée, l'invita à dîner chez lui. Constantin exposa les projets de Radu à son ami turc. Celui-ci les approuva et lui promis tout son concours. De retour à Semlin, Constantin reçut un billet de Jaïa dans lequel d'après ce que racontait plus tard sa femme, il ne s'agissait que d'affaires personnelles, concernant ses domaines de Valachie [7]. Par la suite,

---

[1] „.....ayant son frère actuellement dans le service russien, comme aussi son cousin Cantemyr, ambassadeur russien à la cour de France" (*Acte şi Fragmente*, t. I, p. 373).

[2] N. Iorga, *Radu Cantacuzino*, p. 10; Idem, *Istoria literaturii românești* (Histoire de la littérature roumaine), t. II, p. 564.

[3] N. Iorga, *Românii în străinătate dealungul timpurilor* (Les Roumains à l'étranger au cours des temps), Bucarest 1935, p. 106.

[4] *Sbornik Russkago*, t. 46, p. 150.

[5] *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 335.

[6] N. Iorga, *Studii de istorie* (Etudes d'histoire), *Literatură şi artă română*, t. IV, p. 18.

[7] Il faisait connaître à Radu qu'il lui avait arrangé des affaires auprès de la Cour Ottomane selon ses désirs et suivant la promesse qu'il lui avait faite. *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 336.

www.cimec.ro

Constantin sonda les dispositions de quelques hautes personnalités serbes : le grand maître des postes de Glaszan, le secrétaire du patriarche, un archimandrite et, finalement, le patriarche de Carlowitz lui-même. Au début, ceux-ci feignirent de l'approuver. A la fin, le patriarche et son sécretaire dévoilèrent ses intentions au gouvernement de Vienne et mirent ainsi fin aux rêves de domination des frères Cantacuzène, juste au moment où ils commençaient de passer à l'action.

Nous ne retenons du long réquisitoire du procès qui en résulta [1] et du retentissement qu'il eût dans l'opinion publique [2] que ceci : à la demande de Constantin, Jaïa envoya un émissaire à Vienne à qui on confia un mémoire, dont voici les principaux points :

1. Les Turcs doivent immédiatement commencer une guerre contre l'Autriche ; ils doivent pénétrer sans déclaration de guerre dans les possessions héréditaires de la Maison d'Autriche.

2. Les officiers et les soldats de Marie-Thérèse n'ayant pas touché leur solde, sont mécontents et ils s'insurgeraient volontiers.

3. Les Serbes soumis à la Couronne d'Autriche feraient de même si Constantin venait à être proclamé leur despote ; une partie de ces Serbes est déjà prête à lever l'étendard de l'insurrection.

4. Il faudrait accorder des „capitulations" aux officiers et leur promettre des pensions.

5. En agissant ainsi, les Turcs pourraient conquérir la Hongrie, voire même Vienne [3].

Comme le pacha Jaïa ignorait la langue dans laquelle était rédigé ce mémoire — „le roumain ou le français" [4] — il envoya, pour obtenir des éclaircissements, Jacomi, médecin grec à son service ; il était, en même temps, porteur de l'assurance qu'on fera le nécessaire à Constantinople, en faveur de Constantin.

A cette occasion, d'autres propositions secrètes furent ajoutées à ce mémoire :

1. La Sublime Porte devait déterminer les Français à poursuivre la guerre contre Marie-Thérèse et gagner à sa cause les Hongrois mécontents, en leur offrant 1000 louis d'or. A peu près la même somme devait leur être envoyée de Paris par le gouvernement français.

[1] Ce réquisitoire, avec tous les détails, a été publié par Hurmuzaki dans *Documente*, t. VI, pp. 587—595, no. CCCXXIX.

[2] Cf. *Journal historique de Verdun*, t. LX, p. 128.

[3] Hurmuzaki, t. VI, p. 590. Cf. N. Iorga, *Studii de istorie*, dans *Literatură și artă română*, t. IV, pp. 19—20.

[4] „....in Wallachisch oder Französischer Sprache" (*Ibidem*).

www.cimec.ro

2. Constantin s'était entendu, au préalable, avec le clergé serbe, afin que les Serbes soumis à l'Autriche se révoltassent au moment où la Turquie allait déclarer la guerre à Marie Thérèse [1].

Cette affaire dura à peu près deux ans. Entre temps, Radu, soit par prévoyance, soit par ennui, car les choses traînaient en longueur—Charles VII étant mort en 1745, la situation de Marie-Thérèse s'était consolidée — était parti dans l'Ouest de l'Allemagne en laissant seul son frère cadet. Dès qu'il fut en possession de toutes les preuves de la culpabilité de Constantin, le gouvernement autrichien le mit en état d'arrestation — le 27 mai 1746 — ainsi que son secrétaire, Vlad Botzulesco de Mălăeşti et d'autres complices encore [2].

Mis au pied du mur, Constantin fit des aveux complets. Sa femme fit un effort infructueux pour le présenter comme une victime des intrigues de Constantin Mavrocordato, qui l'aurait dénigré auprès des autorités de Vienne dans le but de se débarrasser d'un compétiteur sérieux au trône de la Valachie [3]. Le procès dura plusieurs mois [4] et finit par la condamnation à mort de Constantin et de son secrétaire. Finalement Marie-Thérèse commua la peine de mort en prison perpétuelle et la saisie de tous les biens de Constantin sis dans l'Empire. Son domaine de Recea, du „Comitat" de Şimlău en Transylvanie, héritage de sa mère, passa en possession de l'Etat. Constantin fut envoyé à la prison de Gratz et Vlad Botzulesco à celle de Milan qu'il ne devait plus quitter vivant.

---

[1] *Ibidem*, pp. 590—91.

[2] „On arrêta le 27 mai, par ordre de la Reine, le Prince et la Princesse Cantacuzène, avec tous leurs domestiques. Le scellé fut mis sur leurs papiers, et on les conduisit au chateau de Neustadt : on les accuse d'avoir entretenu des correspondances préjudiciables aux intérêts de la Reine de Hongrie. On prétend d'ailleurs que le Prince Cantacuzène est convaincu par ses propres écrits, d'avoir formé le projet d'exciter une révolte dans la Valachie hongroise, pour se faire reconnaître souverain de cette province. On a arrêté plusieurs personnes accusées d'être entrées dans ce projet, parmi lesquelles étaient un prêtre grec et un Moldave, qui furent conduits à Temesvar le 8 juin, mais qui furent remis en liberté sur les preuves qu'ils donnèrent de leur innocence". (*Journal historique de Verdun*. t. LX, p. 128). En ce qui concerne le sort de Vlad Botulesco, cf. N. Iorga, *Ist. lit. Rom.* t. II, pp. 565—66, *Românii în străinătate dealungul timpurilor*, p. 108 et *Literatura şi arta română*, t. IV, p. 20.

[3] *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 337.

[4] „Septembre 1746. Suivant les lettres du 25 juin, les commissaires nommés pour instruire le procès du prince Cantacuzène, lui avaient déjà fait subir trois interrogatoires, et ils ont fait rapport qu'il paraissait par ses propres lettres

www.cimec.ro

Le Gouvernement de Pétersbourg ne s'est pas complétement désintéressé du sort de Constantin Cantacuzène. S'il n'a pas pu le sauver durant le procès, c'est parce que les preuves de sa culpabilité ont été par trop concluantes. D'autres part si la révolte fomentée par Constantin avait réussi, son succès aurait tourné au profit de l'Empire Ottoman, chose qu'un ambassadeur russe devait éviter bien soigneusement. Enfin, il ne faut pas oublier que le 1-er juin 1745 avait été signé à Pétersbourg un traité d'alliance entre la Russie et l'Autriche et qu'il devait être respecté au moins pour la forme [1]. L'ambassadeur de Russie à Vienne a donné comme raison de son abstention du procès le fait qu'à cette date Constantin n'était plus sujet de la tzarine [2]. Sa femme et ses enfants, furent laissés en liberté avec le droit de s'établir là où il leur plairait. Elle se rendit en Russie et tant qu'a vécu l'impératrice Elisabeth, elle lui a adressé supplique sur supplique afin que le gouvernement de Pétersbourg intervint en faveur de l'élargissement de son mari [3]. L'impératrice Elisabeth n'agréait pas Marie-Thérèse, quoique leurs pays fussent, en apparence, alliés et ne tenait pas compte de ces requêtes. C'est pourquoi durant tout son règne, les archives ne gardent aucune trace d'intervention du ministère russe auprès de celui de Vienne, en faveur de Constantin Cantacuzène.

Après la mort d'Elisabeth, sous le règne de Catherine II, le cabinet impérial de Pétersbourg présenta le 24 août 1762, une note diplomatique à l'ambassadeur d'Autriche en Russie, le comte de Mercy, dans laquelle était demandée la mise en liberté de Constantin, pour la raison que sa femme était née sujette

---

que son dessein avait été d'exciter le grand Seigneur à une rupture avec la Reine de Hongrie, et de profiter de la division des deux puissances pour s'assurer la souveraineté de la Valachie, et que par là s'étant rendu coupable de haute trahison il avait merité la mort. La Reine a chargé son ministre à Constantinople de déclarer au Grand Vizir qu'elle était fort éloignée de penser que le Grand Seigneur eut la moindre connaissance de ce complot ; qu'elle ne considérait dans cette affaire que les mauvaises intentions du prince Cantacuzène, et qu'elle se reposait sur les déclarations de la Porte avec la plus parfaite confiance". (*Journal historique de Verdun*, t. LX, p. 210).

[1] S. Dragomir, *Istoria desrobirii religioase a Românilor din Ardeal* (Histoire de la libération religieuse des Roumains de Transylvanie) t. I, 1920, p. 201.

[2] „Le Ministre n'a pas voulu s'y mêler ; il a répondu qu'ils avaient renié la Russie et que celle-ci ne les reconnaissait plus comme sujets russes" (*Genealogia Cantacuzinilor*, p. 338).

[3] „.... elle a envoyé de nombreuses suppliques à l'impératrice Elisabeth, mais finalement elle n'a rien obtenu" (*Ibidem*).

www.cimec.ro

de l'Empire russe. La note ajoutait que l'ambassadeur de Russie à Vienne, le prince Galitzin, avait déjà reçu l'ordre d'intervenir en ce sens auprès de Marie-Thérèse. La Tzarine sollicite d'autant plus volontiers cet élargissement, qu'elle espère que l'Impératrice-Reine s'est peut-être, enfin, convaincue que le „Général-Major" Cantacuzène a racheté sa faute par sa longue détention. Aussi le comte de Mercy est-il prié de prêter tout son appui aux démarches qui seront faites par Galitzin à Vienne [1]. Le 11 septembre, le comte de Mercy envoya cette note à Kaunitz avec un rapport dans lequel il paraphrase la note et ajoute que du moment qu'on a ordonné au Prince Galitzin de Vienne d'intervenir dans cette affaire, il a estimé ne devoir faire aucune proposition précise et s'est borné à répondre qu'il portera cette question à la connaissance de sa cour [2].

Tant qu'a vécu Marie-Thérèse, l'intervention russe de 1762

---

[1] Pé ersbourg, le 24 août 1762. Note pour le comte de Mercy, ambassadeur d'Autriche en Russie : „Le Prince Cantacuzène, ci-devant général-major au service de la Russie, obtient en 1744 la permission d'aller pour quelques temps en Allemagne, pour y voir sa mère et prendre des remèdes que sa santé exigeait. Quelque raisons graves ayant été cause qu'il fut arrêté à Vienne en 1746, il a été detenu jusqu'à présent. Comme son épouse, née sujette de cet empire, sollicite sans cesse pour l'élargissement de son mari, Sa Majesté Impériale, par compassion pour elle, a ordonné à son ambassadeur à Vienne, le prince Galitzin, de s'employer convenablement pour obtenir qu'il soit mis en liberté. L'Impératrice s'y est d'autant plus volontiers déterminée qu'elle espère que sa Majesté l'impératrice-reine jugera elle-même qu'une si longue détention du général-major de Cantacuzène l'a suffisamment puni des fautes qu'il peut avoir commises. Le ministre impérial de Russie, en communiquant ceci à son Exc. Mr. l'ambassadeur, le prie d'appuyer auprès de sa cour les representations que Mr. le prince Galitzin y fera en faveur du dit général major" (*Sbornik Russkago*, t. 46, pp. 150—151).

[2] Pétersbourg, le 11 septembre 1762. Le comte de Mercy à Kaunitz :

„P. S. Auch hat man mir von Seiten des russichen Ministerii in Betreff des Wegen seines grossen Verbrechenes seit 18 Jahren inhaftirten Fürsten Cantacuzeno vor wenig Tagen die hier gebhorsamst angefügte Note zugestellt ; gleich wie aber dem hiesigen Herren Botschafter, Fürsten Gallizin, von der Russischen Monarchin Wegen, aufgetragen worden, bei unseren allerhöchsten Hof in ihrem Namen um seine Freilassung, die geziernende Vorsklungen machen zu sollen und nach des hiesigen Hofs, in Ansehung der damaligen türkischen Umständen, nämlich gemachter vertraulichen Oeffnung wegen seiner des Fürsten Cantacuzeno Loslassung viele Bedenklichkeiten fürwolten, so habe am besten zu sein erachtet, bei Empfangung dieser Note mich gegen das hiesige Ministerium in nichts Verfängliches sinlassen zu sollen, und demselben nur erwidert, das meinem allerhöchsten Hof ich diese Pièce gebhorsamst einsenden würde." *Ibidem*, pp. 149—150).

www.cimec.ro

pour la mise en liberté de Constantin resta sans résultat favorable, ainsi que d'autres interventions de nature différente [1], que le ministère de Pétersbourg fit à Vienne. Le prince Cantacuzène resta en prison jusqu'en 1781, date à laquelle Joseph II ordonna sa mise en liberté, apparemment à la suite d'une nouvelle intervention diplomatique [2]. Mais il ne lui fut plus donné de revoir sa patrie d'adoption ; il mourut en route, peu de semaines après son élargissement [3]. A cette date, son frère Radu, après une carrière riche en aventures [4], l'avait déjà précédé dans la tombe depuis quatre lustres : il mourut le 21 mai 1761 et fut enterré dans l'église de St. Jean de Kamenetz [5].

* * *

Les difficultés de la Pragmatique Sanction et la longue guerre de succession obligèrent Marie Thérèse à chercher un appui à l'intérieur de l'Empire chez les nations qui l'avaient reconnue dès le début — telle la Hongrie — et de leur faire certaines concessions, qui brisèrent l'équilibre entre les diverses nationalités de l'Etat autrichien. Pendant tout son règne, Marie-Thérèse a été la prisonnière des abus de la noblesse magyare [6], au détriment des orthodoxes, surtout Roumains et Slaves. Les excès hongrois venaient s'ajouter aux mécontentements dûs à la propagande catholique pour l'Union avec le Saint-Siège.

Les frères Cantacuzène — l'aîné surtout — connaissaient parfaitement cet état d'esprit. D'autant plus que le cadet

---

[1] Cf. V. Mihordea, *O intervenţie rusească pentru marele schit Galiţia în anul 1773* (Une intervention russe pour le grand monastère de Galicie en 1773), Bucarest 1941.

[2] Le Ban Michel Cantacuzène raconte, en qualité de témoin oculaire, que la révision de la condamnation de Constantin et sa mise en liberté ont eu lieu après la rencontre de Joseph II avec Catherine II à Mogkilev en juin 1780 (*Genealogia Cantacuzinilor*, p. 338).

[3] N. Iorga, *Genealogia Cantacuzinilor*, *lieu cit.* Idem, *Studii de istorie*, p. 20; Idem, *Ist. lit. rom.*, t. II, p. 565.

[4] Cf. V. Mihordea, *Ştiri nouă cu privire la Radu Cantacuzino* (Nouvelles informations au sujet de Radu Cantacuzène), Bucarest 1936.

[5] L'acte de décès et l'inscription gravée sur la tombe ont été publiés par Teodor Burada, *O călătorie la Românii din gubernia Kamenitz-Podolsc* (Un voyage chez les Roumains de Kamenitz-Podolsk), Jassy 1906, pp. 5—6.

[6] Cf. *Un mémoire sur la Transylvanie* (août 1755) ; *„La noblesse de la Hongrie est mécontente de la Reyne"* (Aff. Etr. corresp. pol. Turquie t. 129, fol. 123).

www.cimec.ro

venait d'un pays où l'on témoignait intérêt et compassion [1] pour les mécontentements des chrétiens. Ce n'est donc pas par hasard que, pour eux, les rêves d'un règne balkanique revêtirent cette forme. Leur échec doit être cherché dans l'absence de toute préparation systématique, dans la disproportion entre leur tâche et leurs moyens. Leur tentative se place enfin à une période défavorable, juste au moment où, après la mort de son rival, la situation de Marie Thérèse était consolidée dans tout l'Empire.

Cette tentative d'insurrection restera pour le Gouvernement russe un thème à exploiter. Depuis le règne de l'impératrice Elisabeth, le nombre des émissaires déguisés [2] augmenta sans cesse et la protection russe des chrétiens des Balkans est même arrivée à être légiférée dans les paragraphes du traité de Koutchouk-Kaïnardji. Néanmoins, ce ne sera qu'un point de départ pour des agitations futures dans le programme du gouvernement de Pétersbourg.

L'on peut donc se demander si ces deux frères, en essayant d'exploiter en leur faveur un moment critique de l'Empire des Habsbourg, ont-ils été des précurseurs occultes qui ont ébauché, dès cette époque, quelques-uns des problèmes que la politique russe posera dans les Balkans — ou bien, leur aventure n'a eu aucun rapport avec les fils embrouillés de la diplomatie d'Etat ?

V. MIHORDEA
Ancien membre de l'Ecole Roumaine en France

[1] Silviu Dragomir, *Istoria desrobirii religioase a Românilor din Ardeal*, t. I—II, passim ; Idem, *Relaţiile bisericeşti ale Românilor din Ardeal cu Rusia în veacul XVIII* (Les relations ecclésiastiques des Roumains de Transylvanie avec la Russie au 18-ème siècle), Sibiu 1914.

[2] Ueberberger, *Russlands Orientalpolitik*, Stuttgart 1913, t. I, p. 258 ; V. Mihordea, *Politica orientală franceză şi Ţările române* (La politique orientale française et les Pays Roumains), Bucarest 1937, pp. 439—440 ; N. Iorga, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), t. VII, 1938, pp. 259—260 ; Academia Română Manuscris 603, fol. 57 : „1751. Copie după hrisovul Impărătesei către Ortodocşi". (Cf. Bianu şi Caracaş, *Catalogul manuscriptelor româneşti*, (Catalogue des manuscrits roumains) t. II. 1913, p. 372).

www.cimec.ro

LA REVOLUTION GRECQUE VUE DE SALONIQUE

RAPPORTS DES CONSULS DE FRANCE ET D'AUTRICHE (1821—1826)

INTRODUCTION

Au cours de la Guerre d'Indépendance hellénique de 1821, la Macédoine a été le théâtre de deux mouvements insurrectionnels d'une certaine ampleur : l'insurrection de la Chalcidique en 1821, et le soulèvement de la ville de Naoussa l'année suivante. La première était surtout connue par l'ouvrage de Jean Philémon, qui avait utilisé les papiers du chef de cette insurrection, le notable de Serrez Emmanuel Papa [1]. La seconde avait été étudiée dans une précieuse brochure par N. G. Philippides [2].

A ces publications vraiment fondamentales se sont ajoutés dans les dernières années un grand nombre d'articles, de monographies et de documents ; il faut citer en première ligne la grande publication des *Archives de la commune de Hydra* par A. Lignos [3] et les *Mémoires* de N. Kassomoulis publiés avec une ample introduction par Jean Vlachoyannis [4]. Mais il serait injuste de passer sous silence l'*Histoire de la ville de Naoussa* par E. Stougiannakis [5], les nombreuses publications de Jean Vasdravéllis à

[1] Δοκίμιον ἱστορικὸν περὶ τῆς Ἑλληνικῆς Ἐπαναστάσεως, tomes III et IV, Athènes 1860. Philémon a publié un certain nombre de ces documents. Une édition intégrale des papiers d'Emmanuel Papa avait été projetée par le regretté V. Mexas assisté de M. Kornoutos ; la mort prématurée du jeune Mexas et les événements récents ont contrecarré cette publication.

[2] Ἡ ἐπανάστασις καὶ καταστροφὴ τῆς Ναούσης, Athènes 1881.

[3] Ἀρχεῖον κοινότητος Ὕδρας, 7 volumes, Le Pirée 1925—1930.

[4] Ν. Κ. Κασομούλη, Ἐνθυμήματα στρατιωτικὰ περὶ τῆς ἐπαναστάσεως τῶν Ἑλλήνων 1821—1833. Εἰσαγωγὴ Ι. Βλαχογιάννη. 3 volumes, Athènes 1939—1942.

[5] Ἱστορία τῆς πόλεως Ναούσης, Edessa 1924.

www.cimec.ro

qui l'on doit l'ouvrage d'ensemble le plus complet sur le *Rôle des Macédoniens dans les luttes pour la libération* [1], enfin les monographies et articles de MM. Kéramopoulos [2], Missyrlis [3], Papazoglou [4] et Théodorides [5].

Comme suite à notre ouvrage *Salonique à la fin du XVIIIe siècle* [6] nous publions aujourd'hui une série de documents tirés de la correspondance des consuls de France à Salonique pendant la Guerre d'indépendance ; nous les avons copiés à Paris aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères au printemps de 1935. Cette correspondance, telle qu'elle s'est conservée aux Archives du Quai d'Orsay, offre cependant une lacune très regrettable : entre le volume 18, qui contient les documents des années 1818—1820, et le volume 19, contenant ceux des années 1822—1824, il manque toute l'année 1821, celle justement qui a vu éclater le soulèvement de la Chalcidique.

Pendant plusieures années à partir de 1935 nous avons fait tous les efforts pour combler cette lacune, soit par les minutes qui s'étaient conservées à Salonique même, aux Archives du consulat de France, soit par les copies des rapports consulaires qui ont dû être envoyées à Constantinople et qui, sans doute, ont été conservées aux Archives de l'Ambassade de France. Ces efforts, poursuivis avec persévérance, se sont pourtant heurtés aux „réglements" ; les événements en cours nous ont enlevé tout espoir d'aboutir. Depuis 1940 les archives elles-mêmes de l'Ambassade ont été évacuées et mises à l'abri. Ces considérations nous amènent à ne pas ajourner plus longtemps notre publication, d'au-

---

[1] Οἱ Μακεδόνες εἰς τοὺς ὑπὲρ ἀνεξαρτησίας ἀγῶνας, Salonique 1940 ; du même auteur, Οἱ Μακεδόνες ἀγωνισταὶ στὰ 1821, Salonique 1937 ; Ἡ Μακεδονικὴ λεγεὼν κατὰ τὸ 1821, dans la revue Μακεδονικά, I, 1940, pp. 77—107 ; Ἱστορικὸν ἀρχεῖον Βερροίας, Salonique 1942.

[2] Οἱ δόρειοι Ἕλληνες κατὰ τὸ Εἰκοσιένα, *Praktika* de l'Académie d'Athènes, 1938.

[3] Ἡ συμμετοχὴ τῆς Μακεδονίας εἰς τὸν ἱερὸν ἀγῶνα, Salonique 1937.

[4] Ἡ Θεσσαλονίκη κατὰ τὸν Μάϊον τοῦ 1821, dans la revue Μακεδονικά, I, 1940, pp. 412—428.

[5] Ἡ δραματικὴ συμβολὴ τῆς Θεσσαλονίκης εἰς τὴν ἐπανάστασιν τοῦ 1821. Ἱστορικὸν ρεπορτάζ, Salonique 1940.

[6] *Salonique à la fin du XVIII-e siècle d'après les rapports consulaires français*, Athènes 1939 ; cette étude avait précédemment paru en partie dans la revue athénienne *Les Balkans*, X, 1938, pp. 371—398 et XI, 1939 pp. 22—55.

www.cimec.ro

tant plus que pour l'année 1821 nous avons eu la chance, en 1936, de découvrir, guidé par l'inlassable obligeance du Professeur Lothar Gross, une série de rapports autrichiens concernant justement l'année 1821 et qui pourront combler dans une certaine mesure la lacune dans celle des rapports français. A ces rapports consulaires en langue allemande nous avons joint un rapport en français, adressé à Metternich l'année suivante par l'internonce lui-même, le comte de Lützow, sur l'arrestation, à Salonique, du notable Emmanuel Kiriakos.

Ces indications nous dispensent de surcharger de références notre travail ; il suffira de dire que les rapports du consul de France, François-Marie Bottu (et de son fils Charles Bottu qui remplaça au cours de l'année 1823 son père parti en congé pour la France) se trouvent aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères, à Paris, dans la série *Correspondance consulaire et commerciale, Salonique*, vol. 19, f. 46—47, 56, 62, 72, 74, 82, 90, 103, 133, 136, 215—216, 177—180, 192, 215—216, 236 ; un seul rapport français (No XXVI) a été tiré d'une autre série : *Correspondance politique, Turquie*, vol. 224, f. 17. Les rapports du consul d'Autriche M. de Choch (Nos I—VI), complétés par deux autres (Nos VII et VIII), envoyés de Constantinople, se trouvent à l'*Haus- Hof- und Staatsarchiv* de Vienne, *Türkei, Acta, Faszikel*, 6, X—XII,f. 4—5, 57, 279 ; le rapport de Lützow (No XI) figure dans la même série, mais dans le *Faszikel 7*.

M. LASCARIS
Professeur à l'Université de Salonique

Salonique le 26 octobre 1943.

www.cimec.ro

I.

Salonik den 12. Juli 1821.

Die Insurgenten hatten sich in beträchtliger Menge in dem ziemlich grossen Orte Polygyros zusammengezogen und die Türken fürchteten daselbst mächtigen Widerstand zu finden; doch gross war das Erstaunen der grossherrlichen Truppen als sie diesen Flecken gänzlich von den Griechen verlassen und alles bei Seite geschafft fanden. Diese Ortschaft ward auch sogleich in Asche gelegt. Die Rebellen flüchteten sich teils an Bord der zahlreichen griechischen Schiffe, welche an den benachbarten Küsten kreutzen, mehrere zogen sich aber nach Cassandra zurück, wo sie den Angriffen der Türken mächtigen Widerstand leisten.

Das Gouvernement fährt noch immer fort mit aller Sorgfalt die Geisseln zu bewachen und hält die bedeutenderen selbst in Ketten.

II.

Salonik den 26. Juli 1821.

Heute verlässt der Gouverneur Jussuf bey diese Stadt, um das Kommando der bei Cassandra stehenden ottomanischen Truppen zu übernehmen wo sich die Griechen fortwährend in grosser Zahl mächtig verteidigen und verschanzen.

III.

Salonik den 28, August 1821.

Die in Cassandra versammelten Insurgenten hatten hinlänglich Zeit und Eifer um sich hinter dreifachen Laufgräben zu verschanzen, die sie mit grossen von Bord ihrer Schiffe dahin gebrachten Kanonen besetzen; ein Teil dieser Schiffe ist aufgestellt um die Truppen in Cassandra von der Seeseite aus zu schützen. Fruchtlos und mit grossem Verluste verbunden waren die von Seite der Türken auf diese Stellung gemachten stürmische Angriffe, die besonders am 5 und 6 dieses Monats sehr heftig und blutig waren.

IV.

Salonik den 30. August 1821.

Die ottomanischen Truppen wurden von den zu Cassandra befindlichen Griechen bei mehreren Gefechten mit Verlust sich zurückzuziehen gezwungen; alle ihre Stürme auf die Verschanzungen der Rebellen wurden zurückgeschlagen, denn diese letz-

www.cimec.ro

teren fanden neuen Mut durch die Anwesenheit von fünfzehn wohlbewaffneten Schiffen, die zu ihrer Unterstützung herbeigeeilt sind. Jeder Versuch von Seite der Türken, sowohl zu Wasser als zu Lande, hatte noch immer den schlechtesten Erfolg, und noch bedenklicher wird die häufige Deserzion unter ihren Truppen die ihre Kommandanten verlassen und in ihre Heimat zurückkehren, da sie sich, ohne Lebensmittel, auch nicht einmal durch einen glücklichen mit Raub und Beute gekrönten Erfolg geschmeichelt fühlen.

Jede Verbindung mit den benachbarten Provinzen ist noch immer abgeschnitten; dennoch vernahm man heute dass Hadschi Bekir Pascha, der sich mit vielen Truppen nach Morea begeben hatte, zu Larissa plötzlich starb. Die Sache der Türken stand damals nicht am besten.

V.

Salonik den 13. September 1821.

Die wiederholten Angriffe der Türken auf die Verschanzungen der Griechen bei Cassandra waren vergebens; es erfolgte darauf ein Waffenstillstand von mehreren Tagen. Man spricht jedoch die Türken seien gesonnen heute von neuem einen allgemeinen Angriff zu machen, von dem sie sich einen guten Erfolg versprechen; sollte auch dieser fehlschlagen, so wollen sie den Weg der Vermitlung ergreifen, der ihnen von dem Stellvertreter des Bischofes von Salonik angeraten wurde, welchen man hier erwartet, und welcher, wie man sagt, beauftragt ist, sich in Unterhandlungen einzulassen, wodurch den Rebellen der von dem Grossherrn versprochene Pardon zu Teil werde. Indessen wurden die griechischen Kirchen wieder eröffnet und es wurde eine bedeutende Anzahl Griechen der geringeren Klasse in Freiheit gesetzt nachdem sie seit langer Zeit im Gefängnis gesessen hatten.

VI.

Salonik den 30. September 1821.

Der Pascha hat die Nachricht von einem vollständigen Siege bekannt machen lassen, welchen Jussuf bey, unterrichtet von der Landung von 600 Griechen vor Cassandra, über diese Truppe davongetragen hat. Die Echtheit dieser Angabe bestätigt sich durch die Menge von hieher gebrachteten (ihrer Hinrichtung entgegensehenden) Gefangenen, und durch die vielen blu-

www.cimec.ro

tigen Trophäen auf die das Auge überall fasst. An dem Tore Wardar genannt waren in allem 120 Köpfe angespiesst. Cassandra selbst hält sich indess noch, und fruchtlos waren alle bisherigen Versuche der Osmanen in die sogenanten Tore von Cassandra einzudringen, wo eine bedeutende Anzahl entschlossener Insurgenten aufgestellt ist.

VII.

Konstantinopel den 10. November 1821.

Der vormalige Statthalter von Salonik Jussuf Pascha, Sohn des Ismail bey von Serres, ist nach Magnesia unweit Smirna, Abdulubud Mehemed Pascha aber in gleicher Eigenschaft nach Salonik berufen.

VIII.

Konstantinopel den 24. Dezember 1821.

Dem Pascha von Salonik gelang es nach Einnahme der Halbinsel Cassandra auch die Einwohner von Monte Santo und jene der Insel Thasso zur Unterwerfung zu bestimmen. Dies geschah durch gutwillige Übereinkunft: Die Griechen legten die Waffen nieder und kein bewaffneter Türke darf jene Landstriche betreten. Die Pforte hat diese Übereinkunft gebilligt und setzt einen grossen Wert auf die Unterwerfung des ersteren Punktes, da dieser als der Sitz und die Pflanzschule der griechischen Geistlichkeit angesehen wird deren Einfluss auf das Volk im allgemeinen entschieden und überwiegend genannt werden kann und sich auch in der neuesten Zeitgeschichte auf diese Weise bewährte.

IX.

Salonique le 15 février 1822.

La ville de Salonique, s'étant inopinément trouvée dans un état de blocus, soit par suite de l'insurrection de tous les villages situés depuis Sédès jusqu'à Cassandra et Monte Santo, des troubles dont étaient journellement menacés ceux de la partie du Vardar et de Katérina, et de l'apparition continuelle de bâtiments de guerre Hydriotes qui menaçaient sans cesse la place d'un débarquement, soit par l'effet de la terreur qu'inspiraient aux habitants des campagnes les mesures de rigueur et les exécutions sanglantes dont la ville était devenue le théâtre, la disette des choses de première nécessité ne tarda pas à s'y faire

www.cimec.ro

sentir. Ce fut alors que les autorités locales elles-mêmes s'adressèrent aux consuls des différentes nations pour leur permettre que quelques petites barques grecques, qu'elles tenaient séquestrées dans le port, arborassent leur pavillon et se portassent à l'abri de cette protection dans les diverses échelles de l'intérieur du golfe, à l'effet de s'y procurer les denrées et autres objets de première nécessité dont l'arrivage par terre était momentanément interrompu. Plusieurs consuls étangers ont amplement profité de cette demande en expédiant jusqu'à six et huit de ces barques couvertes de leur pavillon ; une seule a obtenu cette faveur du Consulat de France avec la condition de s'employer exclusivement au service de nos nationaux.

X.

Salonique le 21 mars 1822.

La rentrée de notre Pacha Méhémed Abdoulouboud s'est faite avec grande pompe. Les avantages que Son Excellence a obtenus à Cassandra, Sikia et Monte Santo et l'idée qu'Elle a donnée dans diverses circonstances de son caractère énergique et quelquefois violent, avaient fait naître dans l'esprit de cette population des sentiments mêlés d'estime, d'espérances et d'inquiétudes.

J'ai fait immédiatement complimenter Méhémed et sur ses succès et sur son heureux retour. Il a reçu avec une distinction marquée les officiers du Consulat de France et m'a fait témoigner le désir de me connaître et de m'entretenir personnellement. Je saisirai la première occasion favorable pour cette visite, sans lui donner toutefois un apparat qui deviendrait dispendieux et qui dans les moments actuels serait peut-être inconvenant.

Dès le lendemain de son arrivée Méhémed s'est transporté au Grand Cap dit Karabournou qui fait face à l'embouchure du Vardar, à l'effet de reconnaître le point le plus avantageux pour y établir une batterie et un poste militaire destinés à protéger la dernière entrée de notre golfe, celle qui domine en quelque sorte l'intérieur de notre rade ; cette mesure de précaution a été rendue nécessaire par la nouvelle apparition de bâtiments grecs armés qui commencent à inquiéter les côtes opposées à la pointe de Panomi, y fomentent des troubles, et qui en vertu du blocus établi par eux sur le port de Salonique inquiètent tous les bâtiments qui y entrent, et se sont même avancés il

www.cimec.ro

y a peu de jours jusqu'à la portée du canon de la ville où ils ont jetté par bravade un ou deux boulets.

Méhémed fait filer en même temps des troupes et de l'artillerie vers Karaféria et Katérina, dont les habitants agités par des compagnies de „ladri" [1] sous les ordres d'un certain capitaine Diamandi [2], menacent de se soulever. On commence à concevoir des inquiétudes très sérieuses pour cette partie de la Macédoine qu'on était parvenu à comprimer jusqu'ici, et à craindre d'y voir renouveler cette année les excès et les désordres qui ont amené l'année dernière la ruine et la dévastation du pays qui se trouve entre Salonique, Cassandra et Monte Santo.

XI.

Constantinople le 10 avril 1822.

Mon Prince [3],

Un exprès, arrivé dans les derniers jours du mois passé à M. le Chargé d'affaires du Danemark, lui apporta la fâcheuse nouvelle que le Pacha de Salonique, de retour de la course qu'il avait faite à Cassandra pour diriger les entreprises militaires contre les insurgés de cette contrée, avait trouvé bon de faire venir chez lui le vice-consul du Danemark et de l'arrêter. Ce coup d'autorité, entièrement conforme aux principes que le Gouvernement Ottoman et tous ses fonctionnaires semblent avoir adoptés de nos jours, repandit l'alarme parmi tous les consulats et nationaux étrangers. Votre Altesse trouvera un récit de ce fait dans la copie ci-jointe du rapport de M. le consul d'Autriche ; un exposé plus détaillé de cet événement et des démarches que firent les consulats se trouve dans le rapport de consul de France qui peut être considéré comme avoué et reconnu authentique par tous ses collègues et auquel M. de Choch se rapporte même dans le sien.

MM. les consuls auraient certes très bien fait de s'épargner l'humiliation de ne pas être reçus et écoutés par le Pacha ; ils ont fait une fausse démarche en s'adressant au mollah pour avoir une déclaration qui condamnait le Pacha, condescendance qui ne pouvait guère être espérée de la part d'un musulman

[1] Klephtes.

[2] Diamandis Nikolaou, originaire de l'Olympe.

[3] Rapport adressé à Métternich par l'ambassadeur, R. de Lützow.

www.cimec.ro

contre l'autre et encore moins du chef de la justice, quelque loyal et honnête qu'il puisse être d'ailleurs. Je ne saurais enfin justifier le parti qu'ont pris les consulats d'Autriche et de France d'expédier ici deux de leurs employés pour rendre compte à leurs supérieurs et de ce fait désagréable et des circonstances qui l'accompagnaient.

Le Pacha de Salonique a rendu compte à la Porte de l'arrestation du sieur Kiriako ; il le qualifie de raya et l'accuse d'avoir retenu chez lui des esclaves et d'avoir entretenu des relations coupables avec les moines du Mont Athos. Il parait effectivement que cet individu a été autrefois sujet ottoman ; il obtint cependant, dans le temps où les bérats étaient reçus et admis, une patente de protection comme sujet autrichien ; il eut également une patente Impériale de naturalisation ; mais il n'en profita point, ne s'établit point dans les états héréditaires [1] et fixa son domicile à Salonique. M. le Chargé d'affaires du Danemark lui confia dans la suite le vice-consulat de sa nation, ce qui en vertu des ordres de mon respectable prédécesseur, détermina le sieur Kiriako de renoncer à la protection d'Autriche. M. le Chargé d'affaires du Danemark parut ne point mettre en doute que ce fonctionnaire se fût effectivement compromis ; il crut l'acusation, relativement aux esclaves qu'il aurait retenus chez lui, fondée et il m'avoua lui-même que le Pacha avait trouvé plusieurs lettres du sieur Kiriako aux moines grecs du Mont Athos dont l'une prouvait qu'il leur avait fourni une somme de 60.000 piastres. Ces données m'ont été verbalement confirmées par le chancelier du Consulat de Salonique qui m'apporta les rapports de son supérieur.

Que ces chefs d'accusation soient vrais ou controuvés, la conduite du Pacha ne saurait être justifiée, puisqu'il aurait toujours été à même de s'assurer de la personne de cet accusé et de faire valoir toutes ses plaintes contre lui en le surveillant d'un côté et en rendant compte à ses autorités supérieures qui très certainement auraient su déterminer M. le Chargé d'affaires de leur abandonner un individu que sa culpabilité, une fois prouvée, excluait de tout emploi public qu'il aurait osé compromettre d'une manière aussi blâmable et aussi peu justifiée.

Le Chargé d'affaires du Danemark a fait en vain des représentations au Divan ; il n'a point été écouté ; le Reïs effendi

[1] En Autriche.

www.cimec.ro

lui fit dire au contraire que des ordres avaient été adressés à Méhémed Abdoulouboud Pacha par lesquels le firman consulaire du sieur Kiriako a été déclaré nul; le Ministre y ajouta que le Baron de Hubsch [1] était du reste le maître de demander un autre firman pour tel individu à qui il croirait devoir confier le poste de vice-consul de sa nation à Salonique. Invité par ce chargé d'affaires j'ai donné des instructions éventuelles à M. le premier drogman d'Autriche tendant à faire envisager au Ministère de Sa Hautesse l'obligation qu'il avait de respecter les autorités consulaires des Puissances étrangères en attendant avec confiance la punition des fonctionnaires coupables de la justice de leurs supérieurs et des dispositions amicales des Gouvernements européens qui certainement ne sauraient applaudir à une conduite de leurs employés qui fût contraire aux intérêts et aux lois du pays où ils résident. Je chargeais cependant M. Testa [2] de régler son langage d'après celui des drogmans des autres légations. M. l'Ambassadeur de France me parut très disposé à faire une démarche dans ce sens auprès de la Porte, mais ni Lord Strangford, ni le Chargé d'affaires de Prusse n'ont paru portés à la seconder.

XII.

Salonique le 15 avril 1822.

Notre Pacha Méhémed Abdoulouboud poursuit avec des succès divers ses opérations militaires contre les bandes de „ladri" et les troupes insurgées, qui désolent et ravagent depuis un mois les contrées limitrophes de la Macédoine et de la Thessalie. Les Turcs perdent beaucoup de monde dans un genre de guerre extrêmement meurtrier et qui laisse peu d'avantage soit au nombre soit à la valeur; irrités des pertes et de la résistance qu'ils éprouvent, ils exercent à leur tour les plus cruelles représailles, se vengeant sur la malheureuse population du mal que leur fait un ennemi qu'ils ne sauraient atteindre qu'avec une extrême difficulté et au milieu des plus grands périls. Les incendies continuent à dévorer des villages tout entiers, dont les habitants n'echappent à la fureur des flammes que pour tomber dans les mains de l'un ou de l'autre parti dont ils sont également les victimes; les insurgés leur reprochent de n'avoir pas fait

[1] Chargé d'affaires du Danemark

[2] Drogman de l'Ambassade d'Autriche

www.cimec.ro

franchement cause commune avec eux contre les Turcs ; ceux-ci les punissent comme complices des rebelles.

Tous les primats grecs de Karaféria au nombre de 74, arrêtés par ordre de Méhémed, sont arrivés ici il y a peu de jours, attachés deux à deux, et restent detenus aux fers dans la maison du Pacha jusqu'à ce qu'il ait été prononcé sur leur sort. Il parait certain que c'est à leur fortune qu'on en veut et que des sommes considérables sont demandées pour prix de leur délivrance.

Parmi ces personnes se trouvait un homme vêtu à la franque qui a déclaré se nommer Dimitri, né à Zante et exerçant depuis plusieurs années la médecine dans différentes villes d'Albanie et de Macédoine. J'ai effectivement trouvé son nom inscrit sur la matricule de ce consulat à l'époque où il était géré par M. de Clairambault et où les sujets septinsulaires étaient protégés par la France. J'ai reconnu ensuite ce même Dimitri pour avoir été expédié à Corfou en qualité de courrier par MM. de Clairambault et Pouqueville ; j'ai conséquemment invité le Consulat d'Angleterre à prendre les mesures convenables pour délivrer des fers et de la juridiction ottomane un homme qui était aujourd'hui placé sous sa protection. Après son refus réitéré de se mêler de cette affaire, j'ai cru, et pour l'honneur du „chapeau" et en considération des anciens services de Dimitri (lesquels, si je ne me trompe, expliquent seuls la rancune et l'abandon du Consulat britannique) devoir le réclamer moi-même ; et en effet le Pacha, auquel le mousselim s'est empressé de transmettre ma demande, l'a fait mettre immédiatement à ma disposition.

L'envoi des prisonniers de Karaféria a été suivi le lendemain de celui d'un drapeau pris sur les révoltés et de quelques sacs de têtes et d'oreilles que l'on croit appartenir non pas, comme on le publie, aux „ladri" et à leurs complices, mais aux infortunés villageois que la terreur fait fuir et errer çà et là au fond des bois et des rochers. Ceux qui n'abandonnent par leurs demeures ne sont pas moins exposés que les autres. Dans un des derniers jours de la Semaine sainte (à la grecque) les habitants de Koulakia (petite ville située à l'embouchure du Vardar) étaient réunis en grand nombre dans leur église pour assister aux Ténèbres ; tout à coup le bruit s'étant repandu que l'église était cernée par un détachement de calavalerie turque lancé à la poursuite de quelques „ladri", qu'on supposait s'y être réfugiés, la terreur s'empare des esprits ; tous les assistants, cher-

www.cimec.ro

chant à s'échapper, se précipitent en tumulte, les uns par les portes, les autres par les fenêtres ; plus de cinquante personnes, femmes, enfants et vieillards, périssent dans cette affreuse bagarre et le „papas" qui officiait est, à ce qu'on assure, étouffé lui-même contre l'autel.

Ces événements, Monseigneur, qui se passent à peu d'heures de distance de notre ville, et qui, comme on le conçoit aisément, donnent lieu à des bruits et des rapports dont la malveillance ou la peur s'emparent tour à tour pour en exagérer les dangers, ont fait naître et entretiennent au sein de cette population un état d'effervescence et d'irritabilité qui peut d'un moment à l'autre produire les plus funestes résultats. Les mesures et les provocations les plus violentes menacent à chaque instant l'existence des Grecs dont, au dire des plus emportés, l'extermination peut seule assurer le salut et le repos des vrais croyants ; les hommes qui en l'absence du Pacha exercent son pouvoir n'ont qu'une autorité en quelque sorte précaire et semblent craindre d'en faire usage contre des individus qui, parcequ'ils vont braver au dehors les dangers de la guerre, se croient avant leur départ autorisés à tout dire et à tout faire impunément. Peut-être même quelques-uns d'entre ces chefs voient-ils avec une satisfaction secrète se renouveler des désordres qui accusent l'administration d'un gouverneur dont ils redoutent le caractère violent et qui dans plus d'une occasion les a traités avec hauteur et mépris.

Nous avons recouvré toutefois un motif de sécurité par suite de l'éloignement des bâtiments grecs armés qui infestaient l'intérieur de notre golfe, provoquaient l'insurrection et le désordre sur toutes les côtes, inquiétaient le commerce extérieur, paralysaient le cabotage, venaient journellement enfin irriter par des vaines bravades une population déjà trop disposée à se livrer à toute sorte d'excès ; les événements de Scio et la certitude de la sortie de la flotte ottomane auront donné lieu sans doute à la prompte retraite de ces bâtiments.

XIII.

Salonique le 25 avril 1822.

Méhémed Pacha est toujours occupé à la poursuite des „ladri" et à comprimer la révolte au-delà du Vardar ; il paraît qu'il rencontre en ce moment une forte résistance puisqu'il s'est vu contraint à faire le siège d'une petite ville distante de 8 à 10

www.cimec.ro

heures de Salonique nommée Gnaousta et où l'on vient de lui expédier trois canons de gros calibre et un obusier.

C'est dans cette résidence que Méhémed Pacha s'est fait amener hier dans la posture et sous le costume d'un raya, le sieur Emmanuel Giovanni Kiriako, ci-devant vice-consul du Danemark. Depuis 33 jours ce dernier était détenu par ordre et dans la maison du vizir où il était du reste traité avec tous les égards possibles. Les différents consuls résidant sur cette échelle crurent de leur devoir de réclamer d'un commun accord contre un acte de violence qui blessait tout à la fois le droit de gens et le caractère public dont le sieur E. G. Kiriako était révêtu. Nos démarches réitérées et personelles n'ayant obtenu aucun résultat favorable, nous avons dû déférer la poursuite de cette affaire à MM. les ambassadeurs et ministres à Constantinople, et c'est, Monseigneur, ce qui a motivé depuis cette époque l'absence de M. Lauxerrois qui a été chargé avec M. le chancelier du Consulat d'Autriche de porter à Leurs Excellences nos communes réclamations.

Nous ignorons encore quel parti Elles auront jugé convenable de prendre. En attendant, le Pacha a obtenu et fait lire publiquement ici un firman par lequel la Porte déclare que le sieur E. Kiriako ayant été reconnu pour raya, ne peut exercer les fonctions de consul danois et doit rentrer immédiatement sous la juridiction ottomane. L'ordre a été exécuté sur le champ et l'on a eu grand soin qu'aucune formalité ne manquât à l'espèce d'appareil avec lequel s'est opérée cette étrange et pénible métamorphose.

Cet événement a produit ici la plus vive sensation ; il a répandu principalement la terreur au sein des familles grecques qui restent encore à Salonique. Tout est à craindre en effet pour elles du caractère violent et surtout de l'esprit d'avidité de Méhémed Abdoulouboud, dont tout le plan de conduite envers les Grecs semble avoir pour but de les ramener à l'asservissement par la ruine totale de leur fortune.

XIV.

Salonique le 10 mai 1822.

La ville de Gnaousta après une assez vive résistance a été emportée d'assaut et les pertes considérables que les Turcs avaient éprouvées pendant le siège ont été vengées par les plus terribles

www.cimec.ro

représailles ; tout a été passé au fil de l'épée ; le carnage et les exécutions loin de cesser avec le combat se sont prolongés plusieurs jours après, avec une cruauté froide et pire mille fois que la fureur. Les femmes et les enfants en bas âge qui avaient échappé au premiers accès de la rage effrénée du soldat ont été seuls épargnés, mais immédiatement traînés en esclavage et depuis lors nos yeux sont journellement fatigués par la vue de ces infortunés victimes du plus abominable des trafics. Méhémed Abdoulouboud est rentré nuitamment à Salonique et depuis son retour on a exécuté aux portes de la ville plus de soixante individus qu'il avait envoyés ici prisonniers, ce qui a fourni aux Juifs une nouvelle occasion pour se livrer aux atroces barbaries dont cette exécrable canaille devient chaque jour plus affamée. On assure que dans le nombre des suppliciés s'est trouvé le grec Zafiraki qu'on accuse généralement d'être l'auteur de la révolte qui a éclaté au-delà du Vardar, et qui, si la chose est vraie, n'aurait pas pu expier par mille morts les effroyables calamités qu'il a attirées sur ses compatriotes.

XV.

Salonique le 6 juin 1822.

Depuis la reddition de Gnaousta et la répression des insurgés au delà du Vardar nous continuons à jouir dans cette résidence de la plus parfaite tranquillité. Méhémed Abdoulouboud y maintient une police active, et des exemples utiles de sévérité, exercés contre les Turcs même, ont prouvé qu'il était décidé à châtier indistinctement tous ceux qui oseraient troubler le bon ordre. Toutefois ce Pacha poursuit avec persévérance à l'égard des Grecs son système de spoliation. Il sait que c'est l'accroissement subit de ses richesses et de son industrie, ainsi que l'extrême influence qu'elles lui avaient donnée sur les affaires de la Turquie qui ont suggéré à cette nation l'idée de son affranchissement et qui lui en ont tout à la fois inspiré l'ambition et procuré les moyens. Il veut en les ruinant ramener les Grecs à une obéissance désormais voisine de la servitude et leur enlever pour toujours des ressources dont ils viennent de faire contre les Turcs un si périlleux usage.

Tel est le but véritable des nouvelles taxations journellement imposées aux familles auxquelles on connaît encore de la fortune, ainsi que des recherches inquisitoriales exercées sur les

www.cimec.ro

biens des négociants et propriétaires que la crainte a forcés de chercher un réfuge au moins momentané dans quelques villes de la Chrétienté. Les trésors enfouis dans les nombreux couvents de Monte Santo sont explorés avec une extrême rigueur ; plusieurs papas qui n'avaient pas encore acquitté leur quote-part et le banquier grec Spandoni [1], qui s'était rendu leur garant, sont en ce moment détenus aux fers avec grand danger de perdre la vie. Les primats de Karaféria dont je vous ai précédemment annoncé l'arrestation ont été rendus à la liberté après avoir éprouvé les plus cruels traitements et payé les sommes considérables qui leur avaient été demandées. Douze d'entre eux, ou plus coupables que les autres ou hors d'état de satisfaire aux obligations qui leurs étaient imposées, ont péri dans les cachots. Le prétexte apparent de toutes ces mesures vraiment accablantes et qui jette le désespoir et l'effroi au sein du petit nombre des familles grecques qui restent encore à Salonique et dans les villes environnantes c'est la nouvelle apparition de bâtiments armés qui infestent le golfe, y exercent toutes sortes de pirateries et semblent décidés à ne plus reconnaître ni respecter aucun pavillon.

XVI.

Salonique le 22 juin 1822.

Je dois rendre compte à Votre Excellence d'un événement qui vient de répandre dans cette ville la plus profonde terreur.

L'ex-vice-consul du Danemark, le sieur E. G. Kiriako, a été étranglé l'avant dernière nuit par ordre de Méhémed Abdoulouboud Pacha et immédiatement le mollah et le kiaya bey, accompagnés d'une trentaine de kavach, se sont transportés dans son domicile, d'où sa femme et son beau-frère n'ont eu que le temps de s'échapper demi-nus en sautant par dessus des murailles et des toits peu élevés qui ceignent la maison dans la partie opposée à l'entrée principale. Celle-ci donnant immédiatement en face de la croisée de ma chambre à coucher, j'ai été promptement éveillé par le bruit et j'ai pu, caché derrière mon rideau, être témoin de ce qui se passait à l'intérieur des appartements. Les objets de peu de valeur épars çà et là ont été la proie des pre-

[1] Il s'agit de Jean Kaftanzoglou, père de l'architecte bien connu Lysandre Kaftanzoglou ; la famille s'appelait en effet Spandoni, Kaftanzoglou n'étant qu'un surnom.

www.cimec.ro

miers occupants. Le mobilier, les caisses, le comptoir et tous les effets de quelque importance ont été mis sous les scellés; enfin après trois ou quatre heures d'exploration, le kiaya bey et le mollah ont quitté la maison où ils ont laissé des garnisaires emmenant avec eux la malheureuse mère de Madame Kiriako qui remplissait l'air de ses vaines et douloureuses clameurs et à laquelle on réserve sans doute les plus cruels traitements pour lui faire confesser le lieu de la retraite de son fils et de sa fille. Cette funeste catastrophe était sinon prévue, du moins redoutée par tous les gens réfléchis et connaissant le caractère de Méhémed.

J'ai cru devoir réclamer du Pacha le pavillon et les armes de S. M. Danoise, ainsi que l'uniforme et le chapeau de son ex-vice-consul. Méhémed que ma demande a un peu surpris et auquel elle a fourni l'occasion de s'informer de nouveau „de ce que c'était que le Roi du Danemark et où se trouvaient ses états", a promis que lorsqu'on leverait les scellés, ces divers effets seraient mis à ma disposition. Cette demarche, Monseigneur, m'a été suggérée par le désir d'éviter que lors de la vente publique qui doit se faire incessamment dans la maison du feu sieur E. Kiriako, de nouvelles insultes ne soient faites aux emblèmes honorables que son caractère consulaire avait réunis auteur de lui.

XVII.

Salonique le 9 juillet 1822

A l'entrée du golfe de Salonique se trouve un petit archipel connu sous le nom d'Iles du Diable [1]. Les Grecs qui forment la population de ces îles s'étaient joints au commencement de la révolution aux Grecs insurgents et avaient secoué le joug des Turcs. Réunis aux Hydriotes, Spezziotes et Ipsariotes, ils vinrent soulever toute la partie sud de Salonique, désignée sous le nom de Calamaria, c'est-à-dire toute la côte, depuis le Grand Cap Bournou jusqu'à Monte Santo. Lorsque ce pays fut rendu à la domination turque sous Gazi Méhémed Abdouloubeud Pacha, gouverneur de Salonique, ces insulaires se firent pirates et osèrent insulter le pavillon des nations européennes qui commercent avec la place de Salonique.

[1] Il s'agit des 7 îles au nord-est de Skiato appelées en grec Χηλιοδρόμια ou Ἡλιοδρόμια

www.cimec.ro

XVIII.

Salonique le 26 novembre 1822.

Le courrier qui portait la nouvelle de la mort de l'ancien Grand Vizir Kurchid Pacha à Méhémed Pacha a dû aller rejoindre ce dernier à Karaféria, ville pour laquelle il est de nouveau parti inopinément il y a deux jours. Osman-aga qui commande depuis quelque temps dans cette ville au nom du vizir y fait construire par ses ordres, une espèce de forteresse dont il est assez difficile de connaître l'objet. La Pacha a fait également reprendre les travaux que les Grecs avaient ébauchés à Cassandra et qu'ils ont si mal su défendre.

Il se pourrait que Méhémed au caractère duquel les travaux et les mouvements semblent indispensables eût en effet conçu quelque inquiétude de la part des compagnies de „ladri" qui depuis le mauvais état des affaires de Kurchid Pacha sont venus s'établir sur ses derrières, infestent toute la communication de Larissa à Katérina, et par leurs relations avec les îles revoltées de Scopoli, Skiato, Saint-Georges de Skyro, inquiètent les différents points intérieurs du golfe et font craindre de nouveaux débarquements et, par suite, de nouveaux troubles dans la presqu'île subjuguée l'année dernière.

XIX.

Salonique le 10 décembre 1822.

Méhémed Abdoulouboud, qui au grand désespoir des habitants de cette province ne paraît plus devoir quitter le gouvernement de Salonique, affecte depuis peu la crainte de se voir attaqué dans cette ville. Il y réunit en conséquence toutes les troupes dont il peut disposer, ainsi que des approvisionnements de grains et autres comestibles dont la rareté commence à se faire ressentir dans les campagnes et villages qui nous environnent. Ces espèces de préparatifs servent de nouveaux prétextes aux exactions et à la tyrannie dont cette population est depuis quelques mois la victime et qui l'ont réduite successivement de la plus profonde misère à un état d'irritation et de désespoir dont nous craignons d'un instant à l'autre de voir éclater les funestes résultats. C'est surtout parmi les Turcs de la ville dont Méhémed Pacha et les Arabes de sa suite blessent journellement

www.cimec.ro

l'orgueil et ruinent les moyens d'existence, que la fermentation est la plus vive et la plus générale.

Quant au Pacha, rien ne peut l'arrêter dans son système de spoliation qu'il étend aujourd'hui (chose jusqu'alors sans exemple) sur les Juifs eux-mêmes. Deux de leurs principaux banquiers sont en ce moment dans les fers et n'en sortiront sûrement qu'après avoir acquité les sommes considérables qu'on leur demande pour prix de leur délivrance. On assure que cette secte a perdu un protecteur puissant par la mort du saraf de Halet-effendi [1] et qu'on va désormais rechercher dans ses richesses les ressources que les Grecs épuisés ne peuvent plus fournir.

XX.

Salonique le 2 juin 1823.

Le bruit de la destitution prochaine d'Abdoulouboud a réjoui les habitants de cette ville qui osent entrevoir le terme d'une administration avide et oppressive dont le poids accablant pèse avec une égale rigueur sur toutes les classes de la société, dont les actes arbitraires et les pièges odieux ont frappé toutes les branches de l'industrie et du commerce et dont l'activité dévorante semble s'accroître chaque jour par l'impunité. Cinq ou six brigands (parmi lesquels je rougis de dire que se trouvent des hommes qu'on appelle „Francs" et qui même sont attachés à des consulats) sont occupés jour et nuit du soin de découvrir, pour les signaler à un pouvoir insatiable, les individus sur lesquels on peut, à l'aide de mauvaises chicanes et sous les prétextes les plus absurdes, faire tomber des avanies et exercer des concussions de tout genre. Pas une fortune, pas une liberté n'est à l'abri de leurs intrigues et de leurs viles délations. Aussi tandisque les cris de la misère et du désespoir éclatent de toutes parts, lorsque le commerce, anéanti peut-être pour toujours, renonce tout à la fois par crainte et par nécessité aux plus minutieuses transactions, nous voyons ces misérables, fiers de leurs honteux profits, se parer insolemment des dépouilles de leurs malheureuses victimes.

[1] Ce tout-puissant favori du Sultan Mahmoud II avait été exilé en octobre 1822.

www.cimec.ro

XXI.

Salonique le 18 août 1823.

Je m'empresse de rendre compte à Votre Excellence, malgré le peu de temps dont je puis disposer, d'un événement de la plus haute importance pour ce pays-ci et qui a répandu l'étonnement et la joie la plus vive parmi la population de Salonique. Méhémed Abdoulouboud Pacha, gouverneur de la Macédoine, a quitté cette résidence aujourd'hui à une heure après midi se rendant à son nouveau poste de Rouméli-valessi. Quelques instants avant, des bruits divers s'étaient bien répandus mais presque tout le monde, craignant sans doute sa fourberie ordinaire, refusait d'y croire. Depuis plusieurs jours il n'était presque plus douteux pour moi que Méhémed fût général en chef ; mais j'étais aussi bien loin de penser que son départ était aussi prochain et surtout qu'il ressemblerait à une véritable fuite. On attribue la précipitation avec laquelle Méhémed est parti à l'arrivée inattendue de deux capidgi-bachi de Constantinople la nuit dernière. Aussitôt après leur entrée le Pacha a fait travailler toute la nuit pour charger plusieurs bateaux de provisions de toute espèce que l'on suppose destinées pour lui. Lors de son passage à Katérina il n'avait que très peu de monde autour de sa personne mais tout ses gens l'ont immédiatement suivi par troupes de quinze ou vingt. Son kiaya-bey Osman-aga est le seul de ses officiers qui soit encore ici, mais j'ai peu d'espoir de le conserver. On dit qu'Ibrahim Pacha, celui qui depuis plusieurs mois est établi à Orfano, fera cette nuit ou demain matin au plus tard son entrée à Salonique. On fait assez l'éloge de ce nouveau vizir, ancien serviteur de Yussuf de Serrez. Je ne puis, Monseigneur, soumettre les réflexions et les espérances que fait naître le départ de l'élève de Jezzar qui emporte l'exécration de Salonique ; le temps ne me le permet pas.

XXI.

Salonique le 4 septembre 1823.

Le 18 du mois dernier en informant à la hâte Votre Excellence du départ précipité de Méhémed Abdoulouboud Pacha pour Larissa, j'eus l'honneur de Lui dire que cette nouvelle avait répandu la plus grande surprise parmi les habitants de Salonique. A travers cet étonnement général on distinguait bien l'expression de la joie la plus vive, mais on s'apercevait en même

www.cimec.ro

temps que personne n'osait encore s'y livrer. Le nom d'Abdoulouboud est depuis plus d'un an un tel sujet de terreur que chacun redoutait encore de manifester combien il était satisfait de le voir partir. Toute contrainte a cessé dès le lendemain à midi, lorsque on a su qu'Ibrahim Pacha venait d'entrer à Salonique. Alors, Monseigneur, nous nous sommes crus, nous, spectateurs en quelque sorte désintéressés, transportés dans un autre pays et entourés d'autres hommes.

C'était le Vendredi. Dès le Samedi, j'ai envoyé le drogman auxiliaire du Consulat saluer Ibrahim Pacha et le féliciter sur son heureuse arrivée. Au reste ce Pacha parait justifier jusqu'à présent la bonne opinion et la bonne réputation qui l'ont précédé à Salonique. Les rayas grecs même qui ont déjà eu affaire avec lui, témoignent hautement leur satisfaction sur la manière dont il les a traités. On se loue particulièrement de sa douceur envers les Grecs et de sa justice envers tout le monde. Le premier acte de son autorité a été un ordre de congédier la majeure partie des troupes et tous les canonniers que Méhémed entretenait ici à la charge du pays et à grands frais. En informant les chefs des janissaires de cette mesure aussi sage que bienfaisante, il leur a dit qu'il avait l'intime conviction que, secondé par eux, ces étrangers ne lui étaient nullement nécessaires pour la défense du pays contre les ennemis du dehors et pour le maintien de la bonne police au dedans.

Si Ibrahim Pacha persiste dans ces bonnes dispositions nous pouvons espérer de voir cette malheureuse province sortir peu à peu de l'état de misère où elle se trouve. Nul doute qu'alors aussi le commerce et l'industrie reprendront leur activité et sortiront de la léthargie dans laquelle ils sont tombés par suite de la crainte et des avanies de tout genre.

Deux circonstances me font craindre cependant que mon espoir ne soit pas rempli. Premièrement Ibrahim Pacha est sans fortune et il est difficile dans ce cas qu'il puisse se maintenir dans un poste aussi dispendieux surtout en temps de guerre sans mettre de forts impôts sur le pays. Secondement il paraît avoir mis toute sa confiance dans le chef d'une communauté de derviches. Cet homme, qui est depuis longtemps à Salonique, qui y possède de grandes propriétés et qui y connaît toutes les fortunes particulières, est très dangereux. En outre du mal qu'il peut faire ayant de l'ascendant sur le Pacha, par suite de son caractère méchant et intrigant, il est tout à fait vendu aux Juifs,

www.cimec.ro

et ici cette nation est la plus exécrable canaille qu'il soit possible de trouver.

Une autre circonstance ajoute encore aux craintes que j'ai conçues. Abdoulouboud Pacha n'a pu se maintenir longtemps à Salonique et surtout tromper pendant deux ans le Divan et le Grand Seigneur lui-même qu'en envoyant à Constantinople de fortes sommes d'argent et en faisant construire sur tous les points de son pachalik des fortifications soi-disant nécessaires et qui coûtaient beaucoup. Son successeur ne se trouvera-t-il pas dans la nécessité de suivre son exemple? Les malheureux Macédoniens paraissent tous consolés d'avance pour l'article des impôts, persuadés que le caractère doux d'Ibrahim Pacha l'empêchera du moins de mettre en usage les horribles moyens si communément employés par son prédécesseur pour arracher jusqu'aux dernières ressources, moyens qui font frémir la Nature. Je ne saurais présenter à Votre Excellence un portrait de ce dernier vizir plus exactement tracé que celui qu'Elle pourra se faire Elle-même en réfléchissant sur cette entière résignation des infortunés qui ont gémi sous son sceptre de fer. Le croirait-on cependant? Rien n'était plus flatteur que les termes du firman qui l'a élu Rouméli-valessi et qu'il a eu l'impudence de faire lire ici : Le Sultan le nomme son fils bien-aimé, son vizir chéri, son favori qui a si bien secondé ses intentions bienveillantes envers ses rayas et dont la conduite, qui doit servir de modèle à son successeur, lui a mérité le poste de Rouméli-valessi.

Pour être parvenu à tromper ainsi son souverain, il a fallu à Méhémed beaucoup de talent et surtout une grande fausseté. J'ose assurer Votre Excellence qu'il ne manque ni de l'une ni de l'autre. J'irais même plus loin : je Lui dirai que je crois fort qu'il réussira dans sa nouvelle mission et que par ses connaissances militaires, autant qu'un Turc peut en avoir, sa grande activité et même son courage personnel, il pourra enfin soumettre les insurgés. Je regarde néanmoins sa nomination excessivement impolitique ; il est abhorré des Grecs ; s'ils commençaient à être disposés à rentrer dans l'obéissance et sous la juridiction des Turcs, ils ne le feront plus maintenant qu'ils savent avoir affaire à lui, d'après l'intime conviction que ce nouveau général en chef manquerait à ses propres intérêts comme il a déjà violé toutes les lois et promesses faites à Cassandra, Sikia et Monte Santo. Votre Excellence sera peut-être surprise de l'espèce d'assurance avec laquelle je Lui soumets ces réflexions ; mais j'au-

www.cimec.ro

rai l'honneur de Lui observer que pendant un an et demi j'ai beaucoup étudié Méhémed, que je le voyais dans la plus grande intimité et que souvent il s'ouvrait à moi de ses projets Quant aux intentions et à l'opinion des Grecs à son égard, elles sont publiques ici, et il y a si peu de monde qui en doute, que son kiaya m'en parlait avant-hier dans ce même sens.

XXIII.

Salonique le 13 octobre 1823.

Ibrahim Pacha, notre nouveau gouverneur, tient toujours en prison les chefs de la communauté grecque. Voici le motif de leur arrestation. L'un d'eutre eux, nommé Pascalia, ancien drogman du consul de Naples et de Prusse sur cette échelle, s'étant permis de faire dans une église dont il est marguillier, quelque réparation sans en avoir préalablement obtenu l'autorisation, a été arrêté par ordre du Pacha (la même chose lui était arrivée sous Abdoulouboud). Livré, dit-on, à la torture, il a fait des révélations contre tous les autres principaux membres de la Communauté dont l'emprisonnement a de suite été ordonné. Depuis cette époque il n'est pas d'intrigues que ces cinq ou six individus ne trament les uns contre les autres, point de mauvais tour qu'ils ne cherchent mutuellement à se jouer. Pour tout dire en un mot, ils ont repris leur ancien système que la crainte d'Abdoulouboud leur a fait abandonner. Cette conduite, Monseigneur, a dû indisposer et a effectivement beaucoup indisposé Ibrahim Pacha contre eux. Mais le principal motif de son mécontentement est qu'ils ne lui ont pas encore payé les 7.500 piastres qu'il leur a demandés depuis plus d'un mois. Eux qui trouvaient dans 24 ou 48 heures 100 et 150 mille piastres pour satisfaire son prédécesseur ! Ibrahim Pacha disait l'autre jour au drogman du Consulat : „Ils me rendront méchant malgré moi". Je crois, Monseigneur, qu'ils y ont réussi, car l'on prétend que cette semaine il doit demander 115 mille piastres à toute la Communauté et qu'il est décidé à les faire payer promptement.

XXIV.

Salonique le 12 janvier 1824.

L'inaction incompréhensible des Turcs enhardit naturellement les Grecs. Leurs bâtiments ont de nouveau repris la mer. Outre une grande quantité de bateaux pirates il y en a quel-

www.cimec.ro

quesuns dans notre golfe qui recommencent leurs insultes envers les bâtiments francs. Plusieurs autres, sortis de Scopoli et de Skiato ont fait des débarquements à Cassandra et Sikia, ce qui a mis Ibrahim Pacha dans la nécessité de s'y transporter lui-même. Il a eu plusieurs engagements assez vifs avec les insurgés qu'il a obligés de se rembarquer, mais après avoir perdu assez de monde. Avant de quitter ces deux presqu'îles, il y a fait venir environ deux mille hommes pour renforcer les diverses garnisons qu'il y entretient.

Parti de Salonique le 29 Décembre, le vizir n'est de retour que depuis deux jours. Il a immédiaetement fait donner ordre à tous les étrangers qui se trouvent en ville de regagner leurs villages. Trois jours leur sont accordés pour partir. Cette mesure est le résultat des craintes qu'inspire la certitude où l'on est qu'un grand nombre de Grecs armés se sont introduits en ville. Des visites domiciliaires vont être faites.

J'ai profité, Monseigneur, de l'absence du Pacha pour faire une petite incursion jusqu'à Serrez. Je n'ai été moi-même absent que quatre jours. Je suis arrivé le 2 au soir à Serrez et j'ai trouvé cette ville dans la consternation. La Porte, sur la demande d'Abdoulouboud, venait d'y envoyer un moubachir pour sceller les maisons et confisquer les biens de tous les Grecs absents. Les représentations du bey, frère de Yussuf Pacha et gouverneur en son absence, ont été inutiles. Il a vainement objecté que ces Grecs se rendaient chaque année à Vienne et Semlin pour leurs affaires et qu'ils revenaient ensuite ; le moubachir n'a rien voulu écouter. On a seulement obtenu de lui de ne rien faire vendre avant de recevoir de nouveaux ordres de Constantinople. D'après cette convention on avait écrit de part et d'autre. Le bey m'a dit lui-même qu'il comptait beaucoup sur l'appui d'Ibrahim Pacha ; nous apprenons aujourd'hui que Serrez vient d'être réuni au gouvernement de Salonique. Cette mesure ne peut qu'être favorable à la cause des Grecs.

XXV.

Salonique le 15 février 1824.

Les insurgés de Skiato ont fait ces jours derniers une descente du côté de Cassandra. Quoi qu'ils fussent en grand nombre, la quantité considérable des bestiaux qu'ils avaient enlevée, ayant retardé leur marche, ils ont été atteints et re-

www.cimec.ro

poussés avec perte par un corps de troupes turques qui est arrivé en toute hâte. Onze têtes et quelques paquets d'oreilles, résultat de cette affaire du moins pour les Grecs, ont été envoyés à Ibrahim Pacha. Quant à la perte des Turcs l'on en parle pas et il paraît que l'on veut la cacher, car le médecin du Pacha est parti en secret pour aller panser les blessés.

XXVI.

Salonique le 13 janvier 1826

Nous avons été menacés ces jours d'un véritable et imminent danger : Les anciens capitaines de „ladri", Diamandi [1], Liacopoulo [2] et autres, qui depuis quelque temps sont rentrés sous la domination turque, ayant appris que l'un de leurs camarades était ménacé d'être tué à Karaféria, se réunirent à Katérina, disposés à lever de nouveau l'étendard de la révolte. L'on avait fait venir de Scopoli le capitaine Tasso [3] toujours fidèle à la cause des Hellènes ou plutôt à son système de brigandages ; tous les bateaux de Salonique qui se trouvaient par hasard à Katérina avaient été arrêtés ; on voulut les employer à porter à Scopoli les familles des rebelles qui auraient porté une seconde fois dans ce pachalik la guerre et la terreur. Heureusement, l'affaire de Karaféria n'a pas eu de suites et tout s'est apaisé.

[1] Diamandis Nikolaou, déjà mentionné plus haut.

[2] Démétrius Liakopoulos, originaire de l'Olympe.

[3] Le fameux Karatassos, de Verria (Karaféria).

www.cimec.ro

NOUVELLES INFORMATIONS SUR LES MOUVEMENTS RÉVOLUTIONNAIRES ROUMAINS ET „SCLAVONS" DE CRAÏOVA, GALAȚZ ET BRAÏLA. DE 1840—1843[1]

Une série d'ouvrages et d'études documentaires signés par des savants roumains et bulgares — parmi lesquels nous citerons Nicolas Iorga[2], Jean Filitti[3], Stoian Romansky[4] et Nicolas Traïcov[5] — ont éclairci depuis longtemps les détails liés aux mouvements révolutionnaires roumains et bulgares dans nos

[1] Communication faite en séance du jeudi 11 novembre 1943 à l'Institut d'Histoire Nationale de Bucarest.

[2] *Studii și documente* (Etudes et documents), XI, Bucarest 1906, pp. 245—254 (lettres des Princes régnants de Valachie, Alexandre Ghica et Georges Bibescu, adressées à Jean Odobescu); *Câteva fărâme din corespondența lui Alexandru Vodă Ghica, Domn și Caimacan al Țerii-Românești* (Quelques fragments de la correspondance d'Alexandre Ghica, Prince et „Caïmacam" de la Valachie), dans *Memoriile Secțiunii Istorice ale Academiei Române* (Mémoires de la Section Historique de l'Académie Roumaine), s. II, t. XXIX, p. 253—276 et tirage à part, Bucarest 1906; *Les souvenirs du capitaine Valkov, un combattant pour la liberté de la Bulgarie*, dans *La Bulgarie*, 1926, no. 877 du 16 juin, p. 2 et no. 878 du 17 juin, p. 2.

[3] *Turburări revoluționare în Țara-Românească între anii 1840—1843* (Troubles révolutionnaires en Valachie entre 1840—1843), dans *Memoriile Secțiunii Istorice ale Academiei Române*, s. II, t. XXXIV, pp. 201—289 et tirage à part, Bucarest 1912.

[4] Браилски историйки 1841—1843. Студии и документи. I. Българската въстаническа чета отъ 1841 год. (Historiettes de Braïla, 1841—1843. Etudes et Documents. I. La bande révolutionnaire bulgare de l'année 1841), Sofia 1915, 143 p.; Въстанически заговоръ на Василъ Х. Въковъ въ Браила прѣзъ 1843 година (Complot révolutionnaire de Vassili Hadji-Vâlcov, à Braïla, en 1843), Sofia 1922, 132 p.

[5] Спомениѣ на капитанъ Василъ Въковъ. Нови документи за въстаническия заговоръ на Брапла прѣзъ 1843 година (Mémoires du capitaine Vasil Vâlcov. Nouveaux documents relatifs au complot révolutionnaire des Bulgares de Braïla en 1843), Sofia 1930, 132 p.

www.cimec.ro

pays, de 1840—1843, les causes internes et extérieures qui les ont déterminées, ainsi que leurs conséquences.

Nous nous bornerons à rappeler que la Valachie et la Moldavie constituaient, il y a cent ans, la limite européenne septentrionale de l'Empire ottoman en agonie. Elles formaient la partie de l'Empire, gouvernée selon une constitution d'inspiration russe — le Règlement Organique — et dont l'issue navigable vers la mer — Sulina — était contrôlée par le bon plaisir des Tsars. Le voisinage des Principautés Roumaines, leur position sur le Danube et à l'embouchure de ce fleuve, ainsi que la faiblesse de l'Empire ottoman, tentèrent non seulement la Russie, mais aussi l'Autriche. Elles essayaient de s'étendre dans ces zones de moindre résistance, d'une manière déguisée d'abord, ouvertement ensuite. L'année 1718 et les dates de 1812 et 1829 sont pour nous les témoignages éloquents et douloureux de ces tentatives austro-russes ; et, cependant, ils n'en sont que les plus visibles.

Pourtant, à un moment donné, et particulièrement au XIX-e siècle, les intérêts politiques et économiques des nations occidentales (Français„ Anglais, Prussiens et Piemontais) déterminèrent celles-ci à lutter pour conserver à la Turquie son rôle de puissance politique européenne et, aussi, pour assurer aux Principautés Roumaines leur liberté et les moyens de se consolider. Elles y étaient poussées par la nécessité de maintenir un équilibre de forces en Europe orientale et de défendre les voies de leur propre commerce, les Dardanelles, la Mer Noire et le Danube.

Ces intérêts généraux trouvèrent un écho favorable au sein du peuple roumain. A leurs conflits correspondaient souvent des conflits de moindre importance, sur les territoires moldo-valaques.

Les mouvements de 1840—1843 illustrent, une fois de plus, cette affirmation. Ils offraient aux Russes une nouvelle occasion d'intervenir dans les Principautés voisines sans défense ; pour les Français, c'était la victoire de la génération patriotique de Câmpineanu, Heliade, Bolliac et Jean Ghica ; en ce qui concerne les Anglais, ils voyaient écarté un prince trop „digne". Quant à l'Autriche, son rôle dans ces mouvements n'a pas été bien précisé.

Ce rôle et d'autres faits de première importance sont mis en lumière par les rapports des consuls sardes et napolitains de

www.cimec.ro

Galatz à leurs ministres de Turin et de Naples, à l'époque des mouvements dont nous venons de parler.

* * *

Suivons donc l'ordre chronologique de ces rapports :

Le 19 novembre 1840, Bartolomeo Geymet, consul piémontais à Galatz, écrivait au comte Clemente Solaro della Margarita, dans un paragraphe spécial de son rapport, intitulé „l'attentat contre le Prince de Valachie" :

„En partant de Braïla, le Prince Régnant de Valachie alla visiter la Petite Valachie ; il s'arrêta trois jours à Calafat chez les frères Pedemonte et comme le proconsul royal de Braïla était là, il eut l'honneur de recevoir Son Altesse Sérénissime. Ensuite le-dit Prince alla à Craïova ; au moment de quitter la ville pour rentrer à Bucarest, il serait tombé victime d'un attentat dirigé contre sa personne, si le colonel commandant de la garnison de Craïova, Monsieur Karbatski [1], ne l'avait sauvé.

De renseignements que j'ai pu obtenir à ce sujet, il ressort que depuis quelque temps on ourdissait un complot qui visait, ni plus ni moins, à exterminer le Prince et ses deux frères, dont l'un est le chef de la milice et l'autre le chef des affaires intérieurs. A la tête de ce complot se trouveraient quelques-uns des premiers boyards de la Principauté, entre autres un Filipescu, ex-colonel, congédié depuis peu du service valaque. Les raisons qui ont poussé les conjurés à cette abominable action seraient l'ambition et le mécontentement. Leur nombre s'élèverait à plus de 4 mille, dont plusieurs appartiennent à la milice. On dit avoir procédé à plus de 150 arrestations" [2].

Nous savions déjà, qu'en automne 1840 un groupe de boyards de la Petite Valachie (Olténie) avait fait un mouvement protestataire contre le prince Alexandre Ghica ; nous savions aussi que l'on avait découvert les auteurs et qu'ils avaient été jugés et condamnés. Les mémoires du Colonel Lăcusteanu

[1] Anton Horbatsky.

[2] D. Bodin, *Documente privitoare la legăturile economice dintre Principatele Române şi Regatul Sardiniei* (Documents relatifs aux relations économiques entre les Principautés Roumaines et le Royaume de Sardaigne), Bucarest 1941, doc. no. 29, pp. 66—67.

www.cimec.ro

parlent du voyage du prince à Calafat et à Vidin, où il discuta avec Hussein-Pacha l'attitude que l'on devait adopter dans l'éventualité de troubles, que l'on pressentait ; ensuite le Prince s'était dirigé vers Craïova et de là vers Bucarest [1].

Le rapport de Geymet seul parle des conditions d'hébergement à Calafat et de l'attentat de la capitale d'Olténie. Pourquoi les enquêtes officielles et les écrits de Lăcusteanu, qui faisait partie de la suite du Prince dans ce voyage de 1840, ne font-ils pas mention de l'attentat ? Peut-être pour ne pas exciter davantage l'opinion publique roumaine et étrangère, déjà tellement montée contre le Prince valaque.

Voilà pour ce qui concerne le mouvement roumain de 1840.

* * *

Un rapport de Geymet, portant la date du 17 mai 1841, auquel était annexée une réclamation adressée au même ministre par les grands céréalistes génevois des échelles du Danube, les frères Pedemonte, montre „le rôle de l'officialité autrichienne dans la préparation de l'atmosphère révolutionnaire *sclavonne* des ports roumains" [2].

Dans les affaires „Pedemonte-Gobsevich" [3] et „Pedemonte-Fatutta" [4], toutes les deux de nature commerciale, ainsi que dans d'autres cas semblables, l'agent consulaire autrichien à Galatz, Huber, n'hésita pas à affirmer devant les représentants locaux d'autres pays „qu'il se faisait fort de ses Sclavons" et ajouta „qu'il les tenait en mains et qu'ils étaient tous prêts à verser leur sang pour lui [5]". Et Geymet de conclure :

> „L'opinion générale ici est que Mr. Huber est la cause des désordres qu'il y a eu, car il entretient parmi les Sclavons de ces ports un esprit de parti ; il est accusé en général d'avoir habitué ces hommes à se faire eux-mêmes justice" [6].

Et voici ce que disent les frères Pedemonte :

> „Alors que les sujets des autres Etats se soumettent

---

[1] Édités par Radu Crutescu, Bucarest 1935, pp. 81—87.

[2] D. Bodin, *ouvr. cit.*, doc. no. 31, pp. 71—77.

[3] *Lieu cit.*, p. 73 et St. Romanski, Бранлски истопйки..., doc. no. 10, p. 82.

[4] D. Bodin, *lieu cit.*, et le dossier de l'affaire Pedemonte-Fatutta, conservé aux Archives de l'Etat de Bucarest.

[5] D. Bodin, *ouvr. cit.*, p. 73.

[6] *Ibidem*, pp. 72—73.

www.cimec.ro

à leurs supérieurs qu'ils savent faire respecter et restent chez eux ou vaquent à leurs propres affaires, le gouvernement autrichien ou ses représentants cherchent des prétextes, depuis quelque temps, pour autoriser ou faire venir non pas des autrichiens nationaux, mais une troupe de bandits sclavons, réfugiés; ceux-ci alarment le marché, menacent et circulent armés et nous font revivre l'époque des guerres civiles et des révolutions . . ." [1].

En lisant ces lignes, il faut tenir compte des relations tendues, de l'hostilité chronique entre le Piémont et l'Autriche. Il n'est pas moins vrai que les faits demeurent et que le rôle de Vienne n'a pas été considéré avec objectivité dans la détermination des ces événements [2] qui ne sont encore que „prérévolutionnaires" et que l'on n'avait pas encore connus.

Mais, pour maintenir „le bon ordre", le gouvernement moldave intervenait auprès le gouvernement de Turin, intervention transmise par le consul sarde de Galatz le 22 juillet et repétée le 20 septembre 1841, de fournir au port du Danube, „une chaloupe cannonière de trois canons et dix-huit rameurs, comme aussi un individu, depuis le grade de caporal à celui de sergent . . . pour le diriger et l'entretenir en bon ordre" [3].

Quant à la „révolution" proprement dite, d'autres rapports ultérieurs nous en fournissent des informations plus amples encore.

Le 26 juillet 1841, Francesco Bottaro Costa, suppléant du consul sarde à Galatz, notait pour l'information de son gouvernement, sous le titre „le mouvement bulgare de Braïla":

„Un ex-capitaine au service du vieux Prince Miloch, un certain Vladislav Milan Tudich [4], né en Serbie, qui se trouve depuis quelques mois dans les Principautés, s'est présenté le soir du 23 aux autorités de Braïla, en demandant la permission pour lui et 1200 de ses hommes de passer sur la rive droite du Danube, pour aider les Bulgares. Le gouvernement local lui ayant refusé l'autorisation, Tudich se retira dans sa demeure avec une quarantaine d'insurgés mal armés, menaçant de recourir à la force si on ne leur accordait pas la permission demandée; cette déclaration

[1] *Ibidem*, p. 77.

[2] I. C. Filitti, *ouvr. cit.*, p. 30 (230).

[3] D. Bodin, *ouvr. cit.*, doc. no. 33, pp. 78—79 et doc. no. 35, p. 82.

[4] Tatitch.

www.cimec.ro

fut affichée aussi dans la ville, en langue valaque. Le gouvernement fut d'avis qu'il fallait cerner la maison dans laquelle les insurgés s'étaient retirés. La nuit fut tranquille. Le lendemain (24) vers midi, Mr. Carnieff, agent consulaire russe local, entama des pourparlers avec le capitaine et lui conseilla, semble-t-il, d'abandonner son projet et de dissoudre sa bande. Il invita ensuite le gouvernement local à laisser ces gens libres, étant sûr qu'ils ne pilleraient pas la ville. Le gouvernement fit retirer la milice et vers le soir le capitaine avec ses hommes sortirent de la maison et se retirèrent dans une auberge en pierre avec des portes en fer, sur laquelle ils hissèrent deux drapeux rouges, l'un ayant une croix blanche et l'autre l'image du Sauveur ; puis ils commencèrent à présenter aux passants des listes d'enrôlement. On passa la nuit sous une alarme sérieuse ; le nombre des insurgés augmentait considérablement et ils furent occupés jusqu'au matin à s'acheter des armes et des munitions, se fortifiant et reçevant des subsides de leurs compatriotes. La nombre des insurgés s'élevait à environ 240, Bulgares pour la plupart, Serbes, peu de Valaques et quelques Grecs... Les choses continuèrent ainsi toute la journée. Le gouvernement s'occupait de renforcer la garnison, qui comptait à ce moment-là 40 hommes à peine et fit appeler en ville les quelques soldats et civils armés qui habitaient le district... Deux heures avant la tombée de la nuit, les forces de Braïla étant arrivées à 300 hommes (environ 120 soldats et 100 civils), les autorités demandèrent aux insurgés, au nombre de 284, de déposer les armes et de se retirer ; le capitaine refusa et dit que, sans faire de mal à personne, il partirait avec les siens pour la Bulgarie. Le gouvernement signifia qu'il ne s'y opposait pas ; au coucher du soleil, sous le commandement de Tudich, après avoir sollennelement juré qu'ils n'apporteraient offense à personne, les insurgés au nombre de 170 — car les autres doutaient de la bonne foi du gouvernement local — quittèrent l'auberge avec leurs armes, drapeaux au vent. Une foule immense les accompagna et ils se dirigèrent vers le quai, pour s'embarquer. En arrivant, ils constatèrent que la banque qu'ils avaient engagée pour les transporter sur la rive opposée, manquait de gouvernail, de voiles et de rames. Surpris, ils se disposaient à retourner en ville, quand

www.cimec.ro

soudainement toute la force armée, qui était restée cachée, apparut dans leur dos et, sans mot dire, ouvrit le feu. Il y eut parmi les révolutionnaires un instant d'hésitation, qui se transforma, à la seconde rafale, en fureur. Une lutte violente commença, qui dura plusieurs heures et dont les troupes sortirent victorieuses. On ne connaît pas au juste le nombre des victimes, mais il doit s'élever à peu près à 80 tués et noyés du côté des révolutionnaires et 20 soldats et 60 spectateurs du côté des Valaques, bien que le gouvernement valaque veuille faire croire que le chiffre serait bien moins élevé . . . Les blessés . . . on n'en compte que 6—7 ; il y a 53 prisonniers, parmi lesquels le capitaine. Le reste de la nuit et la journée d'aujourd'hui ont été calmes ; mais l'alarme n'a pas cessé, car on craint une vengeance de la part des dispersés, d'autant plus qu'après l'évènement, la population grecque leur a montré une sympathie sans équivoque. Voilà pourquoi le consul d'Autriche, les vice-consuls d'Angleterre et de Grèce, ainsi que l'agent consulaire russe sont partis aujourd'hui pour Braïla.

Galatz aussi a été en état d'alarme pendant ces quelques jours ; mais il y régna un calme parfait, grâce aux promptes mesures prises par le gouvernement moldave qui, informé dès le 21 du mouvement bulgare qui se préparait, expédia de Jassy le colonel et le commandant en chef de la milice, avec des instructions adéquates. Les forces de la ville s'élevaient à 400 hommes à la date du 23 et sont aujourd'hui de plus de 700. On a arrêté des Bulgares venant de l'intérieur et qui portaient des armes. L'enquête a établi que l'on n'avait pas projeté de mouvement bulgare à Galatz ; pourtant de nombreux individus avaient été enrôlés dans cette ville et dans d'autres centres de Moldavie, pour aller à Braïla.

L'opinion de quelques-unes des personnalités les plus distinguées de Braïla et de Galatz est que la Russie ne serait pas étrangère à ce mouvement ; cette conviction se base sur la conduite de l'agent consulaire russe, qui recevait chez lui le capitaine Tudich, quatre jours avant le mouvement, qui, plus tard, par son influence faisait relâcher les insurgés et qui, maintenant, montre ouvertement son mécontentement au gouvernement valaque" [1].

[1] Annexe I, pp. 183—186.

www.cimec.ro

Remarquons que ce rapport, reproduit presque en entier, est une des relations les plus complètes sur les mouvements bulgares de Galatz et de Braïla en 1841 [1].

D'autres rapports complètent, en partie, ces renseignements.

Ainsi le rapport du 29 juillet 1841, du nouveau consul sarde, Adolfo Castellinard, enregistre l'opinion du Prince régnant Michel Sturza, qui l'avait reçu en audience, et du ministre des Affaires Etrangères de Moldavie, Nicolas Şuţu, avec qui il avait eu une entrevue, selon lesquels le mouvement aurait été provoqué par la mère du prince Miloch Obrenovitch de Serbie [2].

Le 2 août 1841, après une audience chez le Prince régnant de Valachie, un rapport du même ajoute quelques éléments nouveaux. Nous apprenons entre autres qu'au cours de l'entrevue le Prince s'était intéressé du cas „Pedemonte-Fatutta" [3], qui tenait à coeur du consulat sarde. Quelques événements de Braïla et Galatz sont relatés ensuite. Il paraît que pendant les journées troubles du mouvement bulgare

> „la crainte fut si grande, qu'environ 400 personnes, de toutes confessions, s'étaient réfugiées chez le proconsul royal, Mr. Giovanni Battista Pedemonte, qui possède une des plus grandes et belles maisons de Braïla" [4].

Et un autre fait significatif. Castellinard note que, dès la fin du mouvement, les vice-consuls russe, autrichien et anglais

> „ont protesté vivement contre les évènements de Braïla ; l'anglais se montra, plus que les autres, partisan des malheureux Bulgares et en donna une preuve officielle, car il fit repêcher du Danube un de leurs cadavres et ordona qu'il fut enterré solennellement, assistant lui-même à la cérémonie" [5].

Dans son rapport du 23 août 1841, Castellinard informe son ministre :

„Bien que la paix semble être revenue dans les Principautés,

---

[1] Comparer avec le rapport de l'agent autrichien, Simon, adressé au drésident de la Galicie, le 27 juillet 1841 (Mihail Popescu, *Documente inedite din preajma unirii Principatelor, din actele austriace păstrate în arhivele Ministerului de război dela Viena* (Documents inédits de la veille de l'union des Principautés, conservés au Ministère de la Guerre de Vienne, Bucarest 1928, pp. 39—40).

[2] Annexe II, p. 187.

[3] Annexe III, p. 189.

[4] *Lieu cit.*, p. 190.

[5] *Ibidem*, pp. 190.

www.cimec.ro

j'ai appris que les autorités craignaient de nouveaux troubles. Elles auraient voulu arrêter un individu nommé Marincovich, qui était déjà apparu à Galatz lors des premiers troubles avec le fameux Tudich, ou plutôt Dadisch, qui avait été arrêté à Braïla, mais comme il jouïssait de la protection de l'Etat russe, dont il est originaire, on n'a pas osé mettre la main dessus. La raison pour laquelle on aurait voulu l'arrêter est qu'on avait appris qu'il avait reçu dernièrement à Reni, où il était en quarantaine, un petit sac plein d'or, que l'on présume servir aux enrôlements" [1].

Et dans son dernier rapport de l'année, du 9 septembre 1841, Castellinard écrit :

„Une vingtaine de Bulgares qui avaient participé aux troubles de Braïla, se sont réfugiés sur un bâtiment battant pavillon russe et sont arrivés hier en Bessarabie, après avoir passé leurs journées de quarantaine à Reni. De ce que j'ai appris d'une personne en mesure de connaître les affaires du pays et surtout celles de Valachie, on peut croire que le mouvement a été dirigé et encouragé par la Russie" [2].

* * *

Les troubles ne s'arrêtèrent point là. L'année 1842 en vit d'autres.

Deux rapports de Castellinard, du 23 février et du 3 mars 1842, décrivent les nouveaux mouvements insurrectionnels bulgares d'après les informations que le frère du Prince regnant, Michel Ghica, qui était venu à Braïla pour examiner personnellement la situation et prendre les mesures de rigueur, avait communiquées au consul sarde.

Le premier rapport dit que le 22 février, à 4 h. de l'après-midi, le Colonel Jacobson, gouverneur de Braïla, avait été informé „d'une nouvelle conjuration au détriment des biens et des propriétés des habitants de la ville". En conséquence, il fit venir le chef de la police et le Colonel Engel, commandant du 2-e régiment valaque, pour leur dicter les mesures à prendre pour paralyser la „conjuration". Il ajourna aussi le bal qui devait

[1] Annexe V, p. 192.

[2] Annexe VI, pp. 193—4.

www.cimec.ro

avoir lieu le soir même. Engel convoqua de suite les officiers en sous-ordre et leur donna les instructions nécessaires. Le premier qui sortit de la demeure du commandant fut le sous-lieutenant Petrăchescu ; à la porte il fut attaqué par „une bande d'environ 20 individus" et tué d'un coup de pistolet, tandis que le cocher était blessé à la tête par des coups de sabre. Les autres officiers sortirent et rassemblèrent leurs soldats et une „petite lutte" commença contre les assaillants. Le capitaine Podeanu fut blessé à la tête, de même qu'un sergent et 7—8 soldats. Il y eut parmi les Bulgares un mort et un blessé ; il semble qu'un autre mort et des blessés eussent été emportés par les indemnes qui se retiraient. On fit immédiatement 15—16 arrestations, parmi lesquelles 5—6 des insurgés. Leur chef s'appelait George Vogoridis, d'origine bulgare, professeur de grec et de français, âgé de 23—24 ans. Il était aidé par un certain „Vatavo Giordan", pêcheur, 45 ans, qui fut arrêté avec femme et enfants. Parmi les insurgés prisonniers il y avait un prêtre bulgare. Les révolutionnaires, „Bulgares pour la plupart", „quelques" Grecs et „peu de Serbes", se chiffraient à environ 150. Leur but était de „tuer" les autorités, de „capturer le colonel" pour paralyser la milice et de mettre la main sur les boyards et les commerçants qui allaient au bal, pour piller ensuite sans être dérangés. Les uns étaient poussés par le désir de se venger de l'avortement de leur premier essai, parmi ceux-ci il y avait Vogoridis et le pêcheur ; les autres par soif de butin [1].

Le second rapport donne des détails sur les chefs du mouvement. Vogoridis s'appelait aussi Makedon. Il était venu à Braïla de Constantinople en août 1842. Par le vice-consul grec local, Belisarie, il était devenu citoyen grec ; un certain Papadopoulo, citoyen grec également, le garantissait devant les autorités roumaines. Il attira dans son plan le prêtre bulgare orthodoxe Procope et un autre grec, Spiridon.

Les insurgés savaient entre autres que le 22 février le colonel Engel disposerait de 70.000 piastres pour le paiement des soldes et cet argent les tentait. Pour s'assurer du succès, ils avaient décidé de mettre le feu à différents points de la ville, afin de détourner l'attention de leurs mouvements. Mais ils furent découverts et divulgués par un commerçant. Se voyant surpris, ils ne se tinrent pas pour battus et, mettant le feu par-ci

[1] Annexe VII, pp. 194—5 ; Engel y apparaît sous la forme de Hengler.

www.cimec.ro

par-là, ils se dirigèrent vers la demeure d'Engel, où eut lieu la bousculade mentionnée, avec ses conséquences [1].

Bien que les choses se fussent arrêtées ici, ce n'était qu'une trève momentanée. La cause de ces convulsions ne résidait toutefois pas dans la personne du Prince régnant, que l'on soupçonnait être le vrai motif de tout le mécontentement, car après les troubles de 1842, Alexandre Ghica ne régna plus. Son successeur était Georges Bibescu, réclamé par les patriotes et convenant aux grandes puissances intéressées.

* * *

Et pourtant la première année du nouveau règne, 1843, débute par un autre mouvement des Bulgares à Braïla.

Le 10 juillet 1843, Castellinard notait dans son rapport habituel :

> „On manifestait il y a quelques jours en Valachie de nouvelles craintes à propos de nouveaux troubles serbo-bulgares qui s'ourdissaient, semble-t-il, à Bucarest même, mais l'un des individus suspects ayant été arrêté . . ., toute crainte a cessé" [2].

et le 18 septembre :

> „Ces régions . . . présentent aujourd'hui des signes si visibles de mécontentement, que si les autorités valaques n'avaient été vigilantes, je ne doute pas que la ville de Braïla et d'autres districts de Valachie, ainsi que la Bulgarie, n'eussent été passés au fer et au sang".

Castellinard établit son affirmation sur les déclarations du Colonel Jacobson et sur le fait que celui-ci avait arrêté le 16 septembre une vingtaine d'individus suspects, dont „l'un était décoré de l'ordre de St. Georges de Russie et de la médaille de la campagne de 1812". Cet dernier avait été interrogé par le vice-consul russe même, arrivé le 15 à Braïla.

Le but des conjurés, qui se chiffraient à 400 environ, était

---

[1] Annexe VIII, pp. 195—8 ; le chef des insurgés s'appelait *Vogoridis*, d'après le nom que le grec-bulgare Vogoridis lui avait donné au baptême ; *„Machedon Dascălul"* (Makedon le Professeur) comme professeur ; mais en réalité il s'appelait *Georges S. Rakovsky* (voir aussi Al. Iordan, *G. S. Rakovsky şi literatura română* (G. S. Rakovsky et la littérature roumaine), Bucarest 1940, p. 6).

[2] Annexe IX, p. 198.

www.cimec.ro

„une insurrection générale serbo-bulgare"; les organisateurs avaient des liens très étendus au-delà du Danube [1].

Le 21 septembre :

„On précise que le chef du mouvement s'appelait Vasile Vâlcov, un homme riche possédant environ 1500 sequins et qu'il était aidé par Tchorbaggi Gellos, bulgare lui aussi".

De nouveau le bruit court que ces troubles „sont dus au gouvernement protecteur qui ne cesse d'envoyer des émissaires dans ces pays et particulièrement en Bulgarie" [2].

* * *

Nous retiendrons, comme sortant de l'ordinaire, quelques renseignements concernant trois participants inattendus à ces troubles.

L'un est Filipache Gussio, rédacteur avec Jean Penescu, de la gazette „Mercur-Mercurio", qui parut à Braïla, en italien et roumain, du 18 décembre 1839 au 6 novembre 1841. Son nom Gussio semble italien, mais il était sujet „grec" [3]. En août 1841 on trouva chez lui un compte-rendu des troubles de Braïla, en langue grecque, „diffamant le régime" et une lettre adressée à Emanoïl Antoniade, rédacteur de la gazette „Athina", pour laquelle, semble-t-il, Gussio aurait écrit le reportage en question. Le Secrétaire d'Etat répondit le 19 août au rapport du Département de l'Intérieur et lui communiqua que le Prince régnant avait décidé que „Filipache serait expulsé de la Principauté" [4].

Le second est Damiano Pandolfi, napolitain. Le rapport du 8 septembre 1849 du vice-consul du Royaume des Deux-Siciles à Galatz, Pasquale Lamberti, relate qu'il avait été „inculpé" dans la révolution bulgare de Braïla de 1842, mais qu'a-

---

[1] Annexe X, pp. 198—9.

[2] Annexe XI, p. 199 ; le rapport donne Valciv pour Vâlcov ; Vasile Vâlcov était le nom que lui avaient donné les Russes ; il s'appelait en realité Vasile Petrovitch Tchardacliev (A. Savitch, *Memoriile Căpitanului Vasile Vâlcov* — Mémoires du Capitaine Vasile Vâlcov, Braïla 1872, p. 3 de la préface).

[3] D. Bodin, *Politica economică a Regatului Sardiniei în Marea Neagră şi pe Dunăre în legătură cu Principatele Române* (La politique économique du Royaume de Sardaigne dans la Mer Noire et sur le Danube, en liaison avec les Principautés Roumaines), Bucarest 1940, pp. 10—11 tirage à part de la *Revista Istorică Română*, IX).

[4] St. Romansky, *ouvr. cit.*, no. 80—82, pp. 141—143.

www.cimec.ro

près avoir été jugé par la commission spéciale de Bucarest, il avait été déclaré „innocent" [1].

Le troisième s'appelle Raphaël le Sicilien ; il était accusé de participation au mouvement de 1842, étant parmi ceux qui „avaient attaqué la demeure du Colonel Engel" [2].

* * *

Rappelons que les informations contenues dans ces rapports proviennent souvent de personnages détenant les plus hautes charges d'Etat, de Princes régnants et de leurs ministres, car aucun obstacle ne rebutait les consuls piémontais quand il s'agissait de recueillir des nouvelles, qu'ils voulaient aussi rapprochées de la vérité que possible.

Il faut noter en outre que ces troubles étaient fomentés surtout par les Bulgares ; mais à eux s'étaient mêlés des Roumains, des Serbes, des Grecs et même des Italiens. On peut donc déduire, du point de vue de la nationalité des insurgés, que ces mouvements n'avaient pas un caractère national. Les Bulgares voulaient une Bulgarie grande et indépendante, un nouvel empire tsariste comme aux temps de gloire de l'Etat médiéval. Les Roumains souhaitaient échapper au despotisme des boyards philorusses et à la protection du Tsar ; il faut d'ailleurs voir dans l'année 1840 la préface de l'année 1848. Les Serbes et les Grecs aspiraient à une vie nationale calme. Mais la Russie désirait diriger le mécontentement de toutes ces nations pour entretenir cette partie de l'Empire ottoman dans un état de permanente agitation et assumer le rôle de protectrice de la „raïa" chrétienne. Chaque nation se mouvait dans le cercle de ses propres intérêts, mais la Russie était partout.

A cette tendance russe s'opposait — nous avons essayé de le démontrer dans le cas des troubles de 1840-1843 — les machinations autrichiennes, tout aussi impétueuses et persévérantes. Mais comme ces troubles ne dépassaient pas la phase initiale, pour devenir nationales, il est plus correct de les appeler, selon le terme des documents sardes, „sclavons".

---

[1] D. Bodin, *Contribuțiuni la istoricul consulatelor Regatului celor Două Sicilii în Principatele Române* (Contributions à l'historique des consulats du Royaume des Deux-Siciles dans les Principautés Roumaines), Bucarest 1939, doc. no. VII, pp. 22—23, tirage à part de la *Revista Istorică Română*, VIII)

[2] I. C. Filitti, *ouvr. cit.*, p. 39 (239).

www.cimec.ro

Remarquons, en troisième lieu, que la Valachie et la Moldavie, qui jouïssaient d'une liberté extérieure et même intérieure très relative — à cause des consuls étrangers — avaient toujours, et particulièrement au XVIII-e et au XIX-e siècles, reçu et hébergé les réfugiés bulgares, serbes, grecs et autres, que les vicissitudes de leurs pays d'origine avaient poussés au-delà du Danube. Dans nos villes, protégés par l'Etat roumain, ils étaient devenus aisés, avaient fondé des écoles, des églises et des typographies, pour apprendre et prier dans leur langue maternelle et pour imprimer des ouvrages et des gazettes pour leurs communautés. C'est ici qu'ils forgèrent ou appliquèrent leurs plans politiques, pour relever leur pays, d'un état d'esclavage. Ces faits, ils les reconnaissent et en montrent parfois l'importance. Mais il y a peut-être lieu de les mettre plus clairement en lumière, non pas dans l'intention de mettre en relief le rôle de la Roumanie, mais afin d'en prendre plus nettement conscience pour mieux comprendre nos devoirs historiques.

Dans le cas des révoltes de 1841—1843, les savants bulgares accusent les Princes des Pays Roumains de procédés employés contre les „conjurés". A ces accusations on peut répondre de plusieurs manières et par de nombreux arguments. En ce qui nous concerne, nous nous bornerons à reproduire quelques mots du Prince Alexandre Ghica, adressés par écrit le 22 juillet 1841 aux Bulgares et aux Serbes demeurant sur le territoire hospitalier de Valachie. Voilà, entre autres, ce qu'écrit le Prince :

> „Bulgares et Serbes qui habitez cette Principauté ! Il y a presque 50 ans que divers évènements, surgis en Bulgarie et en Serbie, vous ont forcé à chercher refuge dans cette Principauté. Ici, sous la protection du gouvernement, qui vous a accueilli avec compassion ; avec l'affection de la population autochtone, qui vous a reçu comme des frères, vous avez trouvé protection et recouvré le calme, de sorte que plusieurs d'entre vous jouïssent maintenant d'une situation qui — dérivant sans doute de votre travail et votre application — ne démontre pas moins des conditions favorables que vous avez eues ici. En retour, le gouvernement n'a exigé que le respect des lois qui régissent cette Principauté et le maintien de l'ordre . . . Mais le 11 courant, un ramassis de gens armés, drapeau en tête, sous le prétexte qu'ils étaient Bulgares . . ., après que pendant deux jours et demi ils furent conseillés avec douceur de ne

www.cimec.ro

pas prendre cette attitude de révolte qui déplait autant au gouvernement du pays, qu'à ceux du voisinage, non seulement n'y ont pas prêté attention, mais ont même ouvert le feu sur l'armée, tuant et blessant des soldats. Malgré eux la force armée, d'une part, les a soumis ; d'autre part, faisant suite à la sollicitude que le gouvernement a eu pour vous dès le début, nous n'hésitons pas à vous informer que : les insurgés affirment être de connivence avec de nombreux Bulgares et Serbes ; que votre bien-être exige à tout prix que votre attention veille sur de pareils individus . . ., que cela ne peut plaire ni à Dieu, ni aux hommes, de voir récompenser de cette manière les avantages que vous avez acquis dans cette Principauté. Et, en conséquence, nous vous conseillons paternellement et ordonnons princièrement, de vous garder de semblables séditieux . . ." [1].

D. BODIN
Maître de conférences
à l'Université de Bucarest

ANNEXES

I

1841, 26 juillet, Galatz. *Francesco Bottaro Costa à Clemente Solaro della Margarita. Geymet et Castellinard — le premier avant de partir, le second à son arrivée — se présentent devant les Princes régnants de Moldavie et de Valachie. La régence du consulat est détenue entretemps par Francesco Bottaro Costa. Précautions prises à Galatz par le gouvernement moldave contre les troubles que l'on craignait et description du mouvement révolutionnaire bulgare survenu à Braïla les 23—26 juillet 1841.*

Partenza per Iassi e Bukarest delli sig-ri Geymet e Castellinard. Provvisoria reggenza del Consolato a me affidata. Il sig-r Geymet partendo il 21 del cor-te per Iassi e Bukarest, assieme al di lui successore sig-r Av-to Castellinard, ad oggetto di ossequiare personalmente i regnanti Principi di Moldavia e Valac<c>hia, lasciavami la provisoria reggenza di questo consolato della M. S., con istruzione di aprire indistintamente tutte le lettere

[1] St. Romansky, *ouvr. cit.*, doc. no. 14, pp. 88—89 et annexe IV, pp. 190—192.

www.cimec.ro

d'ufficio, di prenderne lettura e di spedire quegli affari che avrei giudicato non ammettere dilazione fino al di lui ritorno.

Notizie politiche. Movimento bulgaro in Ibraila. Un movimento politico, che mise in questi ultimi giorni nel più serio allarme la città d'Ibraila si è l'oggetto che mi da oggi l'onore di mettermi in corrispondenza coll'Eccellenza Vostra, oggetto ch'io suppongo degno della di Lei attenzione e di quei tali da doversi senza ritardo communicare.

Certo Vladislao Milan Tudich, nativo di Servia, già Capitano al servizio del vecchio Principe Milosch, che da più mesi trovavasi in questi Principati, si presentò sul calar del sole del 23 all'autorità di Braila domandando il permesso per se e per 1200 suoi, di passare alla riva destra del Danubio, in assistenza dei Bulgari. Il governo locale ricusandosi di consentire, Tudich si ritirò in casa con circa 40 insurgenti, malamente armati, minacciando d'impiegar la forza se quanto prima non gli si permetteva il chiesto passaggio ed intanto si leggeva sulle cantonate della città ripetuta in lingua valac<c>a la stessa domanda e minaccia. Il governo credette dover far circondar la casa ove si erano ritirati gli insurgenti. La notte si passò tranquilla. L'indomani (24) verso mezzogiorno recatosi in Braila il sig-r Carnieff, agente consolare russo, qui residente, si abboccò col capitano in aria di dissuaderlo dal suo progetto e di esortarlo a sciogliere la banda; invitò quindi il governo locale a lasciar libera questa gente, perchè era certo non avrebbe molestato la città. Il governo fece ritirare la milizia ed il capitano co' suoi seguaci sortirono sulla sera dalla casa, andando ad aquartierarsi in un han (albergo) di pietra e con porte di ferro, ove spiegate due bandiere rosse, una con croce bianca ad altra coll'emblema della rissurezione di N. S., presentavano ai passanti una lista di arruolamento. La notte si passò in città nel più serio allarme; il numero degli insurgenti andò aumentando considerevolmente; si viedero occupati sino alla mattina a comprar armi e munizioni, fortificarsi e ricevere le sovvenzioni degli abitanti, loro compatriotti. Gli insurgenti erano a quell'ora circa 240, Bulgari nella maggior parte, Serviani, poc<c>hi Valac<c>hi e qualche Greco: padroni della città, senza abusarne, limitaronsi alla sua polizia onde impedire, siccome essi dicevano, i disordini. Le cose continuarono cosi tutto il giorno; il governo occupato ad aumentare il presido in allora di soli 40 uomini, col chiamare in città li poc<c>hi soldati e villici armati che stavano nelle campagne del distretto; attendendo di

www.cimec.ro

veder partire gli insurgenti pel loro destino ed essi trattenendosi coll'apparente scopo di aumentare la loro banda. Due ore prima di notte, consistendo la forza d'Ibraila in 300 uomini circa, cioè 120 soldati e 100 villici, l'autorità intimò agli insurgenti, allora in numero di 284, di deporre le armi e di ritirarsi, locchè venne rigettato dal capitano, dicendo che senza offendere alcuno in città, partirebbe coi suoi immediatemente per la Bulgaria. Il governo mostrando non opporsi a questa loro risoluzione, al calar del sole, sotto il comando del capitan Tudich e dopo aver solennemente giurato di non offendere alcun cristiano sortivano gli insurgenti in numero di 170 (mentre gli altri pare dubitassero della buona fede del governo locale) dal *han* con armi e bandiere spiegate, accompagnati da un' immensità di gente e dirigevansi verso lo scalo per imbarcarsi; ma arrivativi trovavano che la barca da essi noleggiata a trasportali alla riva opposta mancava di timone, vele e remi. Sbilanciati da questa circostanza si disponevano a ritornare in città, quando ad un tratto, tutta la forza armata (che stava nascosta) appare alle loro spalle e, senz'altro, fece una scarica generale sopra di essi. Vi fù un momento d'esitazione nel corpo dei rivoluzionarj, che si converti in furore alla seconda scarica, dopo la quale s'impegno una fiera battaglia, che durò più ore, in cui le truppe però trionfarono. Non è precisamente conosciuto il numero delle vittime, però si fa ascendere a 80 fra uccisi ed annegati e dapparte dei Valac<c>hi ad eguale numero fra soldati e spettatori, cioè 20 dei primi e 60 dei secondi, sebbene dal governo locale vogliasi far credere essere la cifra molto minore. Arreca stupore che il numero dei feriti non sia in proporzione col numero dei morti, mentre non se ne contano che 6 a 7; i prigionieri 53 compresovi il capitano. Il resto della notte e la giornata d'oggi scorsero tranquilli però l'allarme non cessò mentre si teme qualche vendetta dapparte dei dispersi e tanto più che dopo il fatto non equivocamente trovano simpatia nella popolazione greca. A questo riguardo sono oggi partiti per Braila il Console d'Austria, i V.-consoli d'Inghilterra e Grecia e l'Agente cons-re russo.

Galatz durante questi ultimi giorni fù bensi allarmata, ma perfettamente tranquilla, in grazia delle pronte misure prese dal governo moldavo, il quale informato già dal 21 del movimento bulgaro che dovea succedere, spediva da Iassi il colonnello ed il comandante in capo della milizia, con istruzioni analoghe. La forza che avevasi qui il 23 era di 400 uomini ed oggi ascende a

www.cimec.ro

oltre 700. Furono arrestati varj Bulgari, provvenienti dall'interno e trovati con armi addosso. Dalle indagini fatte risult[t]erebbe che sebbene un movimento bulgaro non fosse stato combinato in Galatz, pure tanto qui, quanto in altre città di Moldavia, sarebbero stati aruolati molti individui per raggiungere quelli d'Ibraila.

L'opinione di molti frà i più distinti d'Ibraila e di Galatz sarebbe che la Russia non fosse aliena a questo movimento e per cosi pensarla si fonderebbero sulla condotta di quest'Agente consolare, che quattro giorni prima dell'avenuto accoglieva in casa sua il capitano Tudich, più tardi colla sua influenza liberava gli insurgenti dalla sorveglianza locale ed ora apertamente si mostra sdegnato del governo valac<c>o.

Archivio-Torino, *Consolati Nazionali-Galatz*, vol. I.

II

1841, 29 juillet, Bucarest. *Adolfo Castellinard au même. Audience chez Michel Sturza. Les arrestations de Galatz et les troubles de Braïla.*

Presentazione ed accoglienza ricevuta in Moldavia. Giunto ieri a Bukarest, dopo essere stato presentato dall'ottimo mio collega, Cav-re Geymet al Principe Regnante ed a tutte le autorità moldave, non che ai Consoli ivi residenti, crederei mancare al mio dovere qualora non ragguagliarsi l'E.V. sià sul ricevimento da me sin qui incontrato, che sull'accaduto ne' Principati dacchè io vi giunsi. Arrivato a Galatz il 19 corr-te, ne partii il 21 col d-o collega, il dragomanno ed un servo per Jassy, distante 17 poste, di 15 in 16 migliaia di Piemonte ognuna e vi giunsi il 23; ma non avendovi incontrato il Principe, presentato ch'ebbimo il firmano ed il berat, al Principe Niccolò Soutzo, Ministro dell'Estero, ci decidemmo dietro l'avviso di quest'ultimo, d'andarlo ad ossequiare alla sua villa di Flămânzi [1], 60 circa migliaia da Jassy lontana, per cui impiegammo tutto il 24 e parte della Domenica. Appena giunti, il Principe ci fece la più onorevole accoglienza, quindi presentatici alla Principessa sua consorte, ci tenne seco[lui] a pranzo. Questo Principe fornito de' più gentili modi, parvimi assai istrutto dell'andamento generale delle cose odierne

[1] Dans l'original : Flamanza.

www.cimec.ro

e caldo per rendersi, se lo potesse indipendente ; egli ci trattenne sui miglioramenti materiali che intende fare nel Principato, che, malgrado i molti già operati, avrebbe grand'uopo d'una mano potente atta a proc[c]acciarsi i mezzi per ciò necessarii, adesso affato insufficienti. Esso ci dimostrò il desiderio di visitare il Piemonte e di conoscere l'Augusto nostro Sovrano, sarà però difficile che possa mandarlo ad effetto stante la poca sicurezza di pace interna ne' Principati.

Arrestazioni in Galatz e moti rivoluzionarii in Ibraila. Diffatti il giorno della nostra partenza da Galatz parlavasi di alcuni individui provenienti dalla Servia, colà venuti per arruolarvi mediante assai vistose somme di denaro gente perduta. Il motore e lo scopo loro era ignoto, richiestine nondimeno il Soutzo e lo stesso Principe il quale dietro appositi e precisi ordini da lui dati ottenne l'arresto de' capi, ci accertarono amendue, ma massime il Soutzo che tal moto era diretto dalla madre del principe Milosch, la quale fatta rinchiudere dal figlio in un ritiro, cerca ogni mezzo di rivoluzionare il paese e farlo scendere dal soglio. Sebbene, la nota disunione, tra questi ultimi principi esistente, renda questa versione assai probabile, non vorrei però accertarla . . . Quello ch'è certo si è che dopo gli arresti succitati non risultò più che la tranquillità di Galatz sia stata menomamente sconcertata. Lo stesso però non può dirsi riguardo ad Ibraila, chè appena giunti in Bukarest seppimo positivamente essere colà succeduti i gravi sconcerti che ho l'onore di qui narrare a V.E. Nel giorno di Venerdì 23 corr-te, 25 circa individui tra Bulgari e Serviani, condotti da un exufficiale serviano per nome <Tatici> godente pessima fama, dopo aver pubblicato un proclama con cui avvisavasi che 1200 individui stavano per sortire dalla Valacchia e portarsi in Turchia, adunaronsi ben armati in una casa d'Ibraila. Fatta dal governo locale attorniare la casa, loro intimò di depor le armi aggiungendo non poter esso in verun modo permettere ad un attruppamento di persone armate l'uscita dal Principato ; se non che il numero de'volontarii andando ogni volta più crescendo, il governo sfornito di forzi bastanti per contenerli, cominciò a ritirare i soldati che attorniavano il luogo del loro convegno ed interpellasi i consoli si lasciò precipuamente, a quanto dicesi, dal russo persuadere che lo scopo de' cit-i individui non essendo per nulla nocivo nè alla città nè ad alcuno potevano liberamente lasciar imbarcare in un colle loro armi. Incapace il governo d'opporsi in allora, permise loro l'imbarco,

www.cimec.ro

di modo che il 26 sera trovandosi i sollevati in numero di 280 attorniati dagli abitanti della città l'avviarono all'imbarco ad dove eravi un grosso kirlasso in practica che li attendeva. Saliti già in gran parte sul med-o s'avvidero ch'esso era senza vela, senza timore e senza remi ; a tal vista il capo ordinò loro di scendere tutti nuovamente a terra, ma attorniati ad un tratto dalla truppa locale e da una quantità di dorubens (soldati dei distretti circonvicini) fatti dal governo venire nascostamente fu loro fatto fuoco sopra ; messisi allora in difesa combatterono sino alle due dopo mezzanotte, locchè mise in allarme tutta la città : il mattino seguente si riconobbe che undici fra soldati e volontari eran morti e da quanto narrasi 40 circa altri devono essersi annegati ; il capo è in arresto con parecchi altri, alcuni poi profittarono della folla per fuggirsene, fra gli astanti un tedesco rimase ucciso. Così ebbe fine questa piccola battaglia. A quanto dicesi il Console russo ebbesi assai a male la determinazione presa dal Governo contro la promessa fattagli di lasciar senza molestia e liberamente partire i sud-i individui, ma null 'altro si conosce pel momento sù questo particolare. L'esito di quanto sovra farà probabilmente sì che il Principe Ghika, il quale doveva per ciò venire a Bukarest, rimarrà in campagna a Br<e>aza distante 70 e più miglia. Se questo viaggio sarà dallo spatar e dal postelnico di lui fratelli che già abbiamo visti, creduto necessario, lo faremo, altrimenti ceu ritorneremo a Galatz per Ibraila, acciò il sig. Geymet sia in tempo di approfittare come vorrebbe del vapore che partirà da Galatz il 6 entrante.

Stante le ottime relazioni mantenute dal sig. Geymet colle autorità de' Principati e colla maggior parte de' Consoli, io ho ricevuto da tutti la più graziosa ed onorevole accoglienza, dimodochè non mi rimane altro che ad acquistare la loro stima, scopo verso il quale tenderanno tutte le mie azioni.

Dans l'annexe: „Copie de <la> circulaire adressée le 28 Juillet par le Gouvern-t de Valachie aux Consuls resid-s à Bukarest" [1].

Ibidem

III

1841, 2 août. Galatz. *Audience chez Alexandre Ghica. Discussions sur le cas Pedemonte-Fatutta et sur la révolution de Braïla.*

[1] L'annexe est publiée par St. Romansky, *ouvr. cit.*, no. 3, pp. 74—75.

www.cimec.ro

Attitude des vice-consuls de Russie, Autriche et Angleterre devant le mouvement bulgare de Braïla et son étouffement.

La lettera ch'ebbi l'onore di dirigere a V. E. il 29 scorso [1] era poco distante da Bukarest, allorchè ci venne annunziato che il Principe Ghika aveva, a cagione dei torbidi di Braila, deciso di partirsene da Br<e>aza per Buseo e che sarebbe all'indomani mattina venuto in Bukarest. Contenti il mio collega ed io di tal notizia che ci risparmiava la fatica e la spesa del lungo cammino di Br<e>aza, andammo tosto e ci procurammo dai Principi suoi fratelli e dal sig-r di Cantacuzeno, Segr-io di Stato per l'Estero, il mezzo di ossequiarlo alcune ore dopo che sarebbe giunto. Fortunatamente le cose andarono a norma del nostro desiderio, giacchè essendo il Principe arrivato alle 9 del mattino, alle 11 fummo a lui presentati dal Cantacuzeno, al quale era già da noi stato rimesso il berat. L'accoglienza fattaci da S. A. fu sott'ogni rapporto onorevole e gentile benanche, poichè si tratenne lungo tempo con noi degli affari d'Ibraila e di quelli risguardanti il consolato, frà cui quello Pedemonte e Fattuta, vennegli da Geymet narrato in modo che dovette convincersi della giustizia della causa che difendiamo. Malgrado ciò sembrommi l'A.S. alquanto preoccupata, la qual cosa fu da me attribuita sià alle turbolenze insorte, sià anche perchè mi parve in essa scorgere un tal dispetto nel vedere la nostra residenza in Moldavia piuttosto chè in Valacchia. Checchè ne sia, persone commiate, fummo dal Principe accompagnati sino alla metà della camera ed il Cantacuzeno ci seguitò. Usciti dalla stessa, quest' ultimo chiamò a se il mio collega e lo richiese con tutto garbo se per caso io non fossi munito di una lettera di presentazione di V. E. pel Principe, la qual cosa, diss'egli, resavasi da tutte le potenze a di lui riguardo ogni qualvolta cambiavavi gli agenti consolari; rispostogli che il Governo di S. M. aveva creduto tal lettera inutile dal momento che mi aveva fatto presentare dal predecessore, il quale ne era al suo tempo stato munito pel motivo che niun titolare eravi prima di lui [2]; esso in allora protestò che la sua domanda non era menomamente officiale, ma in pari tempo diede a divedere che il Principe teneva assai a tale formalità e che l'avrebbe ricevuta con piacere.

Nel comunicare quanto sovra a V. E., credo di adempiere

[1] Annexe II, pp. 186—8.

[2] A la marge, d'une autre main : „N. B.".

www.cimec.ro

al mio dovere e l'E V. giudicherà nell' alta sua saviezza se sià o non il caso di annuire a tal dimanda e qualora credesse opportuno di accordiscendervi, mi farei allora ardito di pregarla d'inviarmene una simile pel Principe Stourdza, le cui qualità personali sono di gran lunga superiori a quelle del Ghika. Appena terminata la nostra visita mandammo a chiedere i cavalli per partire, ma le poste sono così disordinate, che sebenne muniti di un ordine di Cantacuzeno non li ebbimo che alle 10 della sera. Ad Ibraila dove giunsimo 24 ore dopo, ci fu confermato il contenuto nel preced-te mio foglio e seppimo si grande essere stato lo spavento, che 400 circa individui d'ogni religione eransi rifugiati coi loro averi dal R-o Pro-console sig. G. B. Pedemonte, il quale possede una della più belle e vaste case di Braila.

Dopo il nostro ritorno in questa città null'altro d'essenziale accadde, se non che questi V.-consoli russo, austriaco ed inglese fecero le più vive proteste contro il fatto di Braila, anzi fra i med-i l'inglese si dimostrò più degli altri partigiano de' poveri Bulgari e ne diede solenne prova facendo ritirare dal Danubio il cadavere di uno d'essi ed ordinandone una non comune sepoltura al cui seguito egli stesso si unì.

Molti sono i corrieri dai d-i V.-consoli spediti a Iassy ed a Bukarest ai loro rispettivi capi, egli è però da dubitarsi fortemente se queste dimostrazioni verranno pienamente approvate dai Consoli Generali.

Ibidem

IV

1841, 16 août, Galatz. *La proclamation adressée le 22 juillet par le Prince Alexandre Ghica aux Bulgares et aux Serbes de la Principauté de Valachie, relevant les avantages dont ils avaient joui dans le pays et les exhortant au calme.*

. . .*Proclama del Principe Ghika.* Non essendo più stato pel corriere scorso in tempo di spedire a V. E. la traduzione d'un proclama pubblicato alcuni giorni or sono in Braila a nome del Principe Ghika, mi reco a debito di qui unirlo adesso in copia pel caso non le fosse ancor noto.

„Noi Alessandro Demetrio Ghika voivoda per la grazia di Dio principe di tutta la Valachia.

Bulgari e Serviani che abitate questo Principato: Sono

www.cimec.ro

ormai circa cinquant'anni dacchè pelle diverse vicende accadute nella Bulgaria e nella Servia foste obbligati di ricoverarvi in questo principato all'ombra del Governo che vi ricevette con compassione e foste pure ricevuti con amorevoleza dagli indigeni i quali vi accolsero come fratelli.

D'allora in poi godeste di tale protezione e tranquillità che parecchi di voi vanno contenti dello stato che hanno acquistato colle loro cure e fatiche mediante la pacifica dimora che vi fecero. Pertanto il Governo vidde con piacere che in grazia delle leggi che reggono e mantengono il buon ordine in questo principato, abbiano dessi profittato di tutte le circostanze per migliorare la loro sorte col beneplacito del Governo stesso.

Ma attesoche l'11 di questo mese si scoprì nella città di Braila una radunanza di diversi individui armati, alberando delle bandiere sotto il pretesto che erano Bulgari e che volevano passare al di là del Danubio, vennero dolcemento consigliati per ben due giorni e mezzo a non agire in tale guisa perchè rivoluzionaria e non ammissibile nè da questo Governo nè da quello delle vicinanze, e ciò malgrado essi persistettero non solo a rimaner disubbidienti, ma fecero fuoco, uccidendo e ferendo la forza armata la quale non ostante li vinse, e ciò fatto il Governo diede le disposizioni necessarie pel mantenimento del buon ordine.

Non manco di rendervi informati che questi Bulgari e Serviani vostri concittadini sono rivoluzionarj e che per tutelare i vostri averi divien necessario conoscerli, invigilarli e denunziarli all'autorità locale, poichè non volendo essi vivere delle loro fatiche sperano coll'attorbidare la tranquillità pubblica profittare dei sudori altrui. La sconsideratezza d'un piccolo numero di gente ordinaria avendo cagionato disgrazie a paesi intieri e non potendo a meno di essere in visa a Dio ed agli uomini l'ingratitudine da essi mostrato verso il Governo pel bene ricevuto in questo Principato, vi consigliamo paternamente e vi ordiniamo principescamente, che vi guardiate da simili individui i quali cercano di profittare col danno altrui, e siccome il Governo non può tollerare simili ribelli in questo pacifico paese, prese così delle rigorosissime misure a loro riguardo, ed in pari tempo ordinò che fosse mantenuta una straordinaria vigilanza in generale, ed anche quando vedrete o sentirete qualched'uno sià dei vostri sià d'altri il quale abbia simili sciocche intenzioni, fatelo conoscere al Governo onde possa prendere a tempo le misure necessarie, perchè in caso contrario la colpa ricadrà sù di voi soli, e in un giorno

www.cimec.ro

perderete ciò che avete guadagnato in tanti anni, cioè la fiducia del Governo ed il tranquillo soggiorno di cui godete sotto i di lui auspicij.

(S. P.)

No. 903. Bukarest li 22 Luglio 1841. Il Segretario di Stato (firmato) Cantacusino" [1].

Ibidem

V

1841, 23 août, Galatz. *Les mêmes. Craintes de nouveaux troubles à Braïla. Ordre du Prince Ghica du 26/6 août aux habitants du port valaque de donner leur concours aux autorités, afin de découvrir les agitateurs.*

. . . *Notizie locali.* Sebbene la pace sembri ridonata a questi Principati, seppi però regnare fra queste autorità molta apprensione che accada qualche nuovo sconcerto; esse vorrebbero far arrestare un individuc per nome Marincovich il quale già comparve nel primo moto a Galatz col noto Tudisch, o meglio Dadisch, che venne arrestato a Braila; ma siccome gode della protezione russa, dal cui stato adesso proviene, non osarono sinora mettergli le mani adosso : il motivo per cui si vorrebbe arrestare è che si seppe essere stato ultimam-te, mentre era alla quarrantena di Reni, rimesso al med-o un sacchetto pieno d'oro, che supponesi sia per arruolar gente, ma non osando prendere la misura cit-a, questo sig. percalabo ha scritto a Jassi per aver ordini in proposito.

Il Principe Ghika inviò alle autorità di Braila il nuovo ordine che ho l'onore di qui trasmettere per copia a E. V. perchè mi si assicurò essere il med-o principalmente diretto contro alcuni individui esteri che s'immischiarono nelle ultime faccende, fra cui il Fattuta che per ciò deve essere stato chiamato a Bukarest dal console g-le aust-o sig. Timoni.

Copia dell'ordine dato da S. A. il Principe regnante di Valacchia i 26/6 Agosto corrente 1841, sotto no. 948.

„Anorma delle informazioni prese riguardo all'accaduto

[1] L'annexe, citée par I. C. Filitti, *ouvr. cit.*, p. 28 (288) et publiée en roumain par St. Romansky, *ouvr. cit.*, no. 14, pp. 88—89.

www.cimec.ro

nella città di Braila, abbiamo veduto con grandissimo dispiacere che alcuni degli abitanti della suddetta città invece di penetrarsi dei dovuti sentimenti spettanti ad ogni buon cittadino, col concorrere cioè unitamente alle autorità locali, contro qui malintenzionati che minaciavono d'inqui<e>tare la tranquillità pubblica, essi all'oposto contro il dovere d'ogni buon cittadino e cristiano si sono dimostranti non solo poco propensi ma contrarii all'autorità stessa, al punto di trattare questi rivoluzionarii quali amici ed adularli vergognosamente.

Tale condotta sebbene dall'informazioni prese sullostesso luogo non risulti basata su intrighi ed interessi diretti con questi rivoluzionarii, provene non dimeno da poca diligenza e da vergognosa paura che essi ebbero d'un piccolo numero di rivoluzionarii, i quali non avrebbero poi potuto riuscire ad otenere in questo Principato il loro scopo.

Questi male accorti che volevano incoraggire simili rivoluzionarii senza considerare le conseguenze che avrebbero potuto derivarne, sono stati da noi vigorosamente minaciati e svergognati al punto che ne ebbero il disprezzo di tutto il popolo.

A quelli poi che si mostrarano ben intenzionati e che non si compromisero attenendosi ai doveri di buon cittadino e al promuovere la facilità di questo Principato, offriamo i nostri pieni ringraziamenti.

Il capo del dipartimento degli affari dell'interno renderà questo nostro ordine noto a tutti li abitanti della città di Ibraila.

(firmato) Il Principe

Il Segretario di Stato

(firmato) Costandin Cantacusen".

Ibidem

VI

1841, 9 septembre, Galatz. *Les mêmes. Confidentiel. Une vingtaine de Bulgares, qui avaient participé à l'insurrection de Braïla, s'étaient réfugiés sur un bâtiment russe à Reni et de là en Bessarabie. La Russie serait l'instigatrice du mouvement braïlote de 1841.*

Venti Bulgari, che per aver fatto parte del moto di Braila, eransi rifugiati su d'un bastimento coperto dalla bandiera russa, sono jeri entrati in Bessarabia dopo aver purgato la loro contu-

www.cimec.ro

macia nella quarantena di Reni. Da quel che dicevami una persona in posizione di conoscere gli affari del paese e massime della Valacchia è da credersi che tal moto fu diretto e promosso dalla Russia, la quale per averlo malamente organizzato avrebbe, a quanto la d-a persona assicuravami, lasciato cadere in mani del suo governo le prove le più evidenti di questa sua asserzione.

Ibidem

VII

1842, 23 février, Galatz. *Les mêmes. Les nouveaux troubles de Braïla. Les mesures prises par Jacobson et la lutte contre Vogoridis et ses hommes.*

... *Nuovi torbidi in Ibrail.* La pubblica quiete di Braila, essendo nuovamente stata turbata, mi reco a doverosa premura di rendere Vostra Eccellenza partecipe di ciò che accadde di positivo, onde andar all'incontro delle non men vere che potrebbero spargersi a questo riguardo.

Ieri 22 alle ore 4 pom-e il Colonello Iacobson, governatore di d-a città, venne segretamente informato tramarsi una congiura a danno delle fortune e proprietà di quegli abitanti.

A tale av<v>iso egli chiamò a se il Colonello *Hengler*, Comand-te il 2-do Regg-to Valac<c>o, di guarnigione a Braila [1], ed il mastro di polizia e compartì ad amendue ordini tendenti a scoprire ed a paralizzare siffatta congiura che dicevasi in procinto di scoppiare e sospese inoltre una festa di ballo che dovea in d-a sera aver luogo. Avendo l'Hengler la sera stessa radunato a casa sua tutti gli ufficiali onde provvedere a che la truppa fosse apparecchiata all'armi e disposta cosi a portarsi ovunque facesse di uopo, li licenziò ed un sottotenente per nome Petrecesco essendo pel primo uscito per recarsi a quartiere ed eseguire gli ordini ricevuti, fu tosto assalito da una banda di venti circa individui armati che guatavano appundo il momento in cui tutti gli ufficiali sarebbero fuori di d-a casa per cader loro addosso; ma uno de' sud-i senza più aspettare uccise con un colpo di pistola il Petrecesco, mentre un 'altro feriva gravemente con sciabolate il cocchiere.

[1] Voir aussi D. Pappasoglu, *Cronica Regimentului de Infanterie No. II alu oastei române* (Chronique du Régiment no. 2 d'Infanterie de l'armée roumaine), Bucarest 1874.

www.cimec.ro

A tal rumore sortirono tutti gli altri ufficiali e riuniti ad alcuni soldati che ivi pure erano accesi ebbe luogo un piccolo combattimento in cui un capit-o per nome Podiano colse una ferita nel capo e feriti ben anche rimasero un sergente e sette in otto soldati ; dal canto de' sollevati non trovossi che un morto ed un ferito ; si argumenta però che siavi un'altro morto e diversi feriti che i compagni tolsero dalle mani e che sino a questo momento non furono scoperti. Giunto poco tempo dopo un rinforzo, il morto fu assolutamente sedato e datisi tosto ad arrestare i sospetti, 15 in 16 ne furono diggià cacciati in carcere, di cui 5 o 6 soltanto sembran far parte de' sollevati. Il capo di questa sollevazione, di nazione bulgaro, per nome Giorgio Vogoridis, di professione maestro di greco e francese, giovane di 23 a 24 anni, seppe finora sfuggire alle ricerche della polizia ; un secondo capo, chiamato Vatavo Giordan, pescatore d'anni 45, con moglie e figli fu arrestato. Fra i prigion<ier>i dicesi che siavi anche un prete bulgaro.

A quanto sembra, i sollevati per la maggior parte Bulgari, con alcuni Greci e pochi Serviani ascendevano in numero di 150 circa di cui una parte deve a quest'ora trovarsi in Galatz. Il loro scopo, lo ammazzare l'ufficialità del Regg-to, impadronirsi della persona del colonello per rendere inerte la milizia e di quelle de'nobili e negozianti che dovevano trvorsi alla festa di ballo e dare così liberamente il sacco alle case principali. A tale misfatto alcuni sembrano fossero trascinati per inspirito di vendetta dell'ultimo vespro bulgaro e fra questi il Vogoridis ed il pescatore, i quali godevano ottima fama, ed altri da sfrenata voglia di bottino ; il tutto poi tendere a più alti fini, vale a dire allo scopo accennato a V. E. nell' umile mio no. 128 del 10 genn-o scorso. Attualmente la tranquillità è ridonata, ma tanto a Braila che quì si continua dalle autorità a mantenere la più stretta vigilanza e ben a ragione per essere questa città ripiena di nullatenenti e facinorosi i quali coglieranno con alacrità la prima occasione favorevole.

Ibidem

VIII

1842, 3 mars, Galatz. *Les mêmes. Les conversations entre Castellinard, Michel Ghika et Jacobson à Braïla. Détails sur les troubles bulgares et les chefs du mouvement.*

Seguito di rapporto sugli affari di Braila. La notizia dell'in-

www.cimec.ro

surezione tentata in Ibraïl, di cui ebbi l'onore di rendere Vostra Eccellenza partecipe coll'umile mio preced-te rapporto, essendo immantinenti corsa a Bukarest, il Gran Vornico Michele Ghika ebbe ordine dal Principe Regnante, suo fratello, di venire a Braila per prendere quelle misure che fossero atte a scoprire il vero scopo de' ribellati e ad impedire nuovi tentativi di disordine. Appena seppi l'arrivo del sud-o mi disposi altresì d'andare a Braila per presentargli i miei omaggi, per avere ulteriori e più circonstanziati ragguagli sull'accaduto ed infine per tentare di sapere dallo stesso da qual fomite provenissero tali ripetuti moti. Partito adunque jeri mattina per quella volta, vi rimasi tutto il giorno e la notte e trovandomi stamane di ritorno m'affretto di partecipare a V. E. il raccoglimento avuto e tuttociò che venne ad ulterior mia cognizione.

Poco dopo il mio arrivo in Ibraïl andai dal Ghika il quale non solo addimostrò piacere di vedermi ma mi trattenne seco[lui] oltre un ora ed avendo da me saputo che sarei ripartito all' indomani per tempo venne la stessa sera a vedermi in casa Pedemonte addove alloggiai e meco si fermò a discorrere altrettanto tempo incirca. Dal med-o seppi che il vero nome dell 'accennato Giorgio Vogoridis, è Machedon[s], ch'esso era ivi giunto da Constantinopoli nello scorso mese d'Agosto sfornito affatto di recapiti, e che direttosi a quel V.-console di Grecia sig. Belisario questi lo dichiarò suo protetto, e prestò la dovuta garanzia al governo locale nella persona di un tal Papadopulo anch'egli protetto dallo stesso agente con-re e nullatenente. Il sud-o giovane portava il cognome di Vogoridis per esser quello del Principe di Samos, di cui dicevasi parente, e che infatti sembra averlo a proprie spese fatto educare a Costantinopoli. Dopo aver ordito il suo disegno con parecchi Bulgari di cui non si conosce che l'accennato prete di rito greco, chiamato Procopio, e tre Greci, cercò anche di attirare a se un'altro Greco, per nome Spiridione, e riuscì a fargli gustare il suo disegno sotto lo specioso pretesto ch'era vile quell'uomo che non vendica il sangue de 'suoi fratelli innocentemente sagrificati. All'oggetto poi di persuadere ognuno, fece credere essere il numero de' suoi affidati forte abbastanza per eseguire il suo intento ; essere tutti apparecchiati all'armi al primo segnale, ed avere denaro sufficiente per condurre l'opera a buon termine. Saputosi dallo stesso che il giorno 22 scorso eransi rimesse 70 m. piastre al Colonello Hengler per pagar la truppa, invitò a pranzo una diecina di que' scontenti e resili partecipi di tale circostanza

www.cimec.ro

persuase loro doversi in quella sera stessa dar eseguzione al nero suo progetto per poteisi cosi appropriare l'accennata somma in un con quanto vi fosse nella cassa del governo. Che in quanto all'armi e munizioni a tal divisamento necessarie aveale egli stesso preparate, nè di ciò contento aver inoltre divisato, per rendere l'impresa più sicura, che si appiccasse il fuoco in diversi punti della città per cui teneva in pronte fuochi incendiarii. Mentre il Vogoridis cosi intratteneva i suoi complici, un negoziante venne per caso dal proprio ragazzo avvertito esservi nella casa del suo maestro molti individui con armi e munizioni. A tale avviso affrettosi di avvertirne il governatore, il quale spedì tosto un suo emissario in d-a casa acciò tentasse colla scusa di volersi con essi aggregare d'informarsi di ogni cosa, ma appena pre<sen>tossi un Bulgaro che il conosceva, gli si avventò adosso per ucciderlo, e ne venne impedito dallo Spiridione. Mentre questi ultimi querelavansi, l'emissario trovò il campo di fuggirsene e raggiunti gli agenti di polizia che attendevanlo, loro narrò l'accaduto. Accortosi il Vogoridis ch'era scoperto, invece di desistere dal suo intento, disse ai compagni non esser più tempo di trattenersi inoperosi, far perciò d'uopo il partirsi chè già era notte ed andare a raggiungere coloro che aspettavano. Sortirono adunque e muniti d'armi, munizioni e fuochi incendiarii, corsero verso la casa dell'Hengler, ove ne gettarono diversi, ma fortunatamente la neve impedì ovunque che appiccasser fuoco, ed indi a poco seguì il fatto chi ebbi l'onore di narrare a V. E. col preced-te mio no. 133 [1]. Se si eccetua il Greco Spiridione, non fuvvi d'allora altro arresto di consequenza, anzi è da notarsi che la maggior parte de' Bulgari immischiati in questo moto sono sfuggiti alle ricerche della polizia malgrado le più severe punizioni comminate ai ricettatori di qualuno di essi e principalmente del Machedon[s] o Vogoridis.

Avvendo addimostrato al G. Vornico il vivo rincrescimento che provavo nel veder che nello spazio di pochi mesi due moti di non poca entità fossero succeduti, cosa questa che non avrebbe mancato di recar grave danno alla prospetità del paese per la poca sicurezza in cui il commercio trovavasi, esso risposemi aver sin dal primo momento cercato di togliere il male dalla radice, ma aver in pari tempo incontrato gravissime difficoltà, pel motivo che non se n'era sinora potuto scoprire la vera sorgente;

[1] Annexe VII, pp. 194—5.

www.cimec.ro

che la sua venuta era però diretta a tal fine e che sperava di riuscire non solo a sedare le cose per momento, ma a ridurle ben anche in modo da impedirne il rinnovellamento.

Il Colonello Jacobson, Governatore di Braila, che fui anche a vedere, è un vecchio militare facente parte de' tre uff-li superiori che la Russia diede dietro la di lui richiesta, al Principe di Valac<c>hia all'epoca del riordinamento di questi Principati per essere posti in impiego. Fra le varie cose debbomi da quest 'ultimo relativamente all'affare di cui è caso, egli m'accertò ch'era già da qualche tempo avvisato d'ogni cosa, aver però egli aspettato, che scoppiasse il moto per poter così prendere tutti i sollevati assieme.

Ibidem

IX

1843, 10 juillet, Galatz. *Les mêmes. Informations sur le mouvement révolutionnaire qui éclaterait à Bucarest; arrestation d'un supposé chef.*

... *Notizie locali.* In Valac<c>hia regnavano pochi giorni or sono de' nuovi timori sopra un nuovo moto serbo-bulgaro che, a quanto narrasi, si ordiva in Bukarest stessa, ma arrestatesi uno degli individui sospetti palisò questi ogni cosa, e cessò ogni timore.

Ibidem

X

1843, 18 septembre, Galatz. *Les mêmes. Arrestations à Braïla pour prévenir un nouveau mouvement insurrectionnel local des Bulgares.*

...*Timori di sommossa ed arresti in Ibrail.* Queste contrade, le quali sembravano da qualche tempo a questa parte godere una quiete perfetta, presentano in oggi dubbj tali di malcontento, che se le autorità valac<c>he non fossero state attente, avvi molto a dubitare che la città di Braila e molti altri distretti della Valac<c>hia, ivi compresa la Bulgaria, sarebbero stati messi a fuoco e sangue.

Quanto ebbi l'onore di esporre a V. E. si fonda sulle dichiara-

www.cimec.ro

zioni fatte dal bravo Collonelo Iacobson, governatore di Braila il quale osservati attentamente i maneggi continui ed incessanti di alcuni individui pronti sempre al mal fare ed assicurandosi che le loro trame erano in punto di scoppiare, si decise il 16 corr-te a por la mano sopra di essi facendone arrestare une ventina, fra i quali cinque individui figurano benestanti, e mi si dice essere uno di questi decorato dell' ordine di S. Giorgio di Russia nonchè della medaglia della campagna del 1812. Questi venne particolarmente esaminato da questo V. console di Russia il quale erasi sin dal 15 corr-te portato in Ibrail e finora non fummi possibile di conoscere l'esito di tali esami.

Da notizie pervenutemi jeri si protrebbe dedurre che lo scopo principale de' congiurati dovesse tendere ad un' insurrezione serbo-bulgara ; i mezzi poi di cui volevansi preliminarmente servire orribili, giacchè se hassi da prestar fede ai detti delle stesse autorità di Braila quel branco di scellerati, che diconsi ascendere in no. di 400, volevano appicare il fuoco in differenti quartieri della città, e profittando della confusione accorrere alla caserma, impossessarsi dell'armi, munizioni e milizia, e dare quindi il sacco alle case più doviziose della medesima.

A quanto dicesi da persone che sembrano dover essere ben informate una tale congiura teneva molte diramazioni sia negli altri distretti della Valac<c>hia come e specialmente della Bulgaria.

Questo Governatore cui comunicai successivamente ne' due giorni or trascorsi le notizie che ho adesso l'onore di rassegnare a V. E. affrettossi di spedire appositamente de' corrieri onde renderne avvisato il Principe Sturtza.

Notizie di Galatz. In quanto a Galatz tutto vi è tranquillo e si stà solo con somma impazienza aspettando i bastimenti i quali per cagion dei continui venti contrarj danno fortemente a temere che arrivino troppo tardi. Avendomi il General Mavrocordato fatto più volte richiedere se eransi pervenuta qualche ulteriore notizia relativa alla trasmissione de' cannoni, gli feci rispondere che sebbene non ne avessi più ricevute egli doveva nondimeno esser certo che verrebbero spediti tostochè sarebbero in pronto [1].

Ibidem

[1] Cinq canons (voir la lettre de 7 avril 1844 du Consul Castellinard au ministre Della Margarita. *Ibidem*).

www.cimec.ro

XI

1843, 21 septembre, Galatz. *Les mêmes. Informations sur la révolte de Galatz. Détails sur son chef, Basile Vâlcov et sur ses amis les plus proches.*

Notizie locali. A compimento del precedente umile mio rapporto in data 18 corr-te [1] mi reco a premuroso dovere di rassegnare a Vostra Eccellenza che dietro le asserzioni del V.-c-le russo, il quale appena ritornato da Braila venne a trovarmi, e del Colonello Iacobson, che fu da me appositamente fatto interogare, l'esito degli esami corrispose pienamente a quanto ebbi l'onore di sottometterle col preced-te umile mio foglio.

Il capo de' temuti torbidi è appunto l'individuo insignito di medaglie d'onore, egli è di nazione Serviano, protetto russo e di nome Vasili Valciv; è possessore di una facoltà di 2500 zecchini circa, e nell'ultima guerra della Russia colla Porta per esser desso assai pratico de'passaggi che dall'opposta parte conducono verso Costantinopoli servì l'armata russa in qualità di guida e di dragoman<n>o; a quanto dissemi questo Cav. Cola egli non mancherà di punire questo individuo togliendovi la protezione e facendolo esiliare dalla Valac<c>hia. Il secondo che più figura è un Bulgaro per nome Ciorbaggì Gellos avente anch'egli una piccola fortuna, il rimanente poi de' compromessi si compone di artigiani parte Bulgari, parte Serbiani; i maggiormente implicati verranno fra breve diretti da Bukarest per esservi giudicati. Non manca chi pretende provenire questi sconcerti dai maneggi dello stesso Governo protettore il quale dicesi non cessa di spedire degli comissarii in questi paesi e massime nella Bulgaria il cui commercio cominciando a fiorire eccita le sue apprensioni, e per prova se ne da la continua e formale opposizione che mette a tutti quegli ordinamenti che tenderebbero a far progredire il commercio di questi stessi Principati.

Avvi in fine chi opina esser succeduti questi arresti per combinazione delle stesse autorità immischiatesi, e ciò allo scopo di cattivarsi la gratitudine del Principe assente.

Ibidem

[1] Annexe X, pp. 198—9.

www.cimec.ro

L'ORGANISATION ET L'ACTIVITÉ CULTURELLE DE LA COMPAGNIE DES MARCHANDS GRECS DE SIBIU

Dès le XV-e siècle, plusieurs commerçants grecs de Macédoine, d'Epire, de Thrace et d'autres contrées, soit à cause des vexations et de l'envie de leurs gouvernants, soit pour réaliser des gains plus considérables, émigrèrent en Italie, en Autriche-Hongrie, dans les Principautés Roumaines, en Russie, et en d'autres pays avec lesquels ils entretenaient depuis longtemps des relations commerciales. Plusieurs d'entre eux ont fondé d'importantes maisons de commerce, comme, par exemple à Venise la famille Glykys[1] qui, à côté du commerce de cire, de peaux, de laine, de soie, de cordages, de couvertures, d'encens, etc., a organisé une imprimerie, qui pendant les deux siècles et demi de son existence, a publié un grand nombre de livres grecs à une époque où les imprimeries grecques étaient bien peu nombreuses. Bien des familles de commerçants grecs d'Italie, d'Autriche-Hongrie, de Russie sont devenues célèbres non seulement par leur activité commerciale, mais aussi pour leur contribution matérielle et morale à l'épanouissement, la prospérité et l'indépendance de leur patrie. L'historiographie grecque et étrangère s'est occupée et s'occupera encore longtemps de ces familles.

Dans les pages qui suivent, nous étudierons l'organisation et l'activité culturelle des commerçants grecs de Sibiu (Hermannstadt), qui, groupés en une Compagnie privilégiée au commencement du XVII-e siècle, ont joué un rôle très important dans

[1] Dans l'article de Constantin Merzios, Ἡ οἰκογένεια τῶν Γλυκέων ἢ Γλυκήδων (La famille Glykys) publié dans la revue Ἠπειρωτικὰ χρονικά, 10 (1935) pp. 1—186, on peut trouver des détails très abondants sur la famille Glykys, extraits des archives de Venise.

www.cimec.ro

la vie économique de la Transylvanie et ont eu dans leurs mains pendant plusieurs années tout le commerce oriental ainsi qu'une grande partie du commerce occidental de la province. A cette époque, les dirigeants de l'Empire, ayant en vue l'intérêt général du pays, cherchaient à attirer les marchands chrétiens, sujets turcs, en attendant de former une classe de commerçants autochtones, tandis que les marchands saxons, hongrois et széklers, fort gênés par la concurrence des commerçants grecs, cherchaient par toutes sortes de réclamations adressées à l'empereur à les éloigner du commerce transylvain.

L'histoire a très peu parlé de l'activité des marchands grecs des différentes villes et des villages de la Transylvanie comme, par exemple Sibiu, Braşov, Cluj, Arad, Alba-Iulia, Hunedoara, Bungart, etc. Ce qu'on a écrit jusqu'à présent est en effet insignifiant si l'on pense à ce qu'ont réalisé ces simples marchands parmi lesquels se trouvaient beaucoup de Roumains de Macédoine et quelques Bulgares grécisés ou qui se considéraient grecs à cause de leurs intérêts commerciaux, ainsi que des Roumains de Transylvanie et des Principautés, qui, par leur religion, se sentaient plus près des Grecs que des Saxons ou des Hongrois. Plusieurs historiens grecs, roumains et hongrois se sont occupés des communautés grecques d'Autriche-Hongrie, mais ils ont fort peu parlé des communautés grecques de Transylvanie. Seuls, Nicolas Iorga et l'archimandrite Christophe Ktenas, qui a été pendant quelques années le supérieur de l'église grecque de Braşov, ont fait des recherches laborieuses dans le restant des archives autrefois très riches des compagnies grecques de Braşov et Sibiu.

En 1932, après avoir fait des recherches dans les archives de la compagnie grecque de Braşov et recueilli un matériel précieux, N. Iorga a publié en roumain un volume sous le titre suivant : *Acte româneşti şi câteva greceşti din archivele Companiei de comerţ oriental din Braşov* (Actes roumains et quelques actes grecs des Archives de la Compagnie orientale de Braşov), Vălenii-de-Munte 1932, 360 p. En 1937 et en 1939 l'archimandrite Chr. Ktenas a publié deux brochures à l'occasion du centenaire de l'église grecque de la Sainte Trinité de Braşov. Le lecteur y peut trouver un matériel inédit, plusieurs inscriptions tombales et des inscriptions déchiffrées sur les objets du culte, ainsi que les noms de ceux qui ont fait à l'église des donations en objets ou en argent.

Avec le temps plusieurs documents importants ont disparu

www.cimec.ro

des archives grecques de Braşov, et les deux grands hommes d'état, El. Venizelos et N. Iorga ont très bien fait, lorsqu'ils ont décidé que ce qui restait de la belle bibliothèque de la communauté grecque de Braşov passerait dans le dépôt de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, étant ainsi en sûreté et à la disposition des chercheurs.

Les archives de la Compagnie grecque de Sibiu ont été dépouillées par N. Iorga pendant un voyage fait en Transylvanie en 1906. A cette époque, elles étaient conservées par la paroisse roumaine de Sibiu, où elles avaient été déposées par ordre du métropolite André Şaguna après la dissolution de la Compagnie. C'est dans ces archives que N. Iorga a trouvé deux registres et plusieurs documents la plupart écrits en roumain qu'il a publiés avec une introduction sur la Compagnie dans le XII-e volume de ses *Etudes et documents* [1]. Nous ne savons pas si ces documents se trouvent à présent dans les archives mentionnées plus haut, parce que, comme nous le verrons plus loin, les manuscrits examinés par N. Iorga à la paroisse de Sibiu ont été trouvés plus tard chez deux antiquaires de Bucarest. Ils ont heureusement été achetés, avec quelques autres, par la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. S'il y avait encore des registres et des documents de l'archive de la Compagnie grecque de Sibiu, je crois qu'il serait préférable qu'on en fît une donation à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, d'abord pour qu'ils ne soient pas exposé à la destruction et deuxièmement pour que les érudits aient à leur portée et en un seul endroit tout le matériel relatif à cette Compagnie.

A côté de ces deux registres, examinés sommairement par N. Iorga à Sibiu, cinq autres registres de la Compagnie grecque de Sibiu se trouvent à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Tous ces registres ont été décrits par moi dans le II-e vol. du *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine* [2].

D'après la description des sept registres, que je fais dans le Catalogue sus-mentionné, nous voyons que l'un a été acheté en 1913 à l'antiquaire Alb. Zwiebel, et le reste en 1923 à l'antiquaire M. Pollack de Bucarest. Tous les registres présentent des dates intéressantes pour l'histoire de la Compagnie grecque

[1] Le titre de ce volume est : *Scrisori şi inscripţii ardelene şi maramureşene* (Lettres et inscriptions de Transylvanie et de Maramureş), Bucarest 1906. Les pages 1—181 comprennent les documents de la Compagnie grecque de Sibiu.

[2] Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor greceşti din Biblioteca Academiei Române* (Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine), Bucarest 1940, pp. 116—120, nos. 975—981.

www.cimec.ro

de Sibiu, mais le plus important, qui est aussi le plus ancien, est le registre qui porte le numéro 975. Il est en grandepartie fort mal écrit, avec beaucoup de fautes d'orthographe, sans accents ou avec des accents mal mis, et, en beaucoup d'endroits, à cause de l'humidité, l'encre s'est à ce point décolorée que la lecture du texte devient fort difficile, sinon impossible. Par bonheur, une personne qui connaissait bien la situation de la Compagnie, probablement son secrétaire Jean Adami, l'a copié au XVIII-e siècle avec beaucoup de soin et en a corrigé l'orthographe [1]. Cette copie qui porte le numéro 976 comprend beaucoup d'autres adjonctions et va jusqu'au milieu du XIX-e siècle. Je donne ci-dessous, d'après mon Catalogue, en traduction française, les titres de ce registre, afin que chacun puisse bien se rendre compte de son précieux contenu :

F 12^{r} — 13^{v}. *Préface du présent livre, expliquant à tous pourquoi et comment il a été commencé.*

F 18^{r} — 25^{v}. *Avec l'aide du Seigneur, table des matières du premier livre qui nous donne par ordre alphabétique le nom des prévôts, des conseillers, des capitaines, des collecteurs d'impôts et des prêtres et confesseurs de la Compagnie des marchands grecs de Sibiu, depuis le début jusqu'à nos jours.*

F 26^{r} — 57^{v}. *Avec l'aide de Dieu, début du premier livre du registre qui mentionne par ordre les présidents et les prévôts, les conseillers jurés et les capitaines, les collecteurs d'impôts et les prêtres et confesseurs qui ont fait partie de notre Compagnie.*

F 58^{r} — 60^{v}. *Deuxième préface du livre adressée par l'auteur à les confrères commerçants.*

F 66^{r} — 68^{r}. *Table des matières du deuxième livre, dans lequel sont exposées sommairement, par ordre et dans la succession des chapitres immédiatement notés plus bas, toutes les questions et les obligations, c'est à dire les droits et les statuts des très honorés marchands de la Compagnie de Sibiu.*

F 74^{r} — 131^{r}. *Commencement du deuxième livre, qui comprend les droits et les statuts nécessaires aux commerçants, que nous devons respecter strictement, pour la direction et la bonne organisation de notre Compagnie, en nous conformant aux lois et aux coutumes du pays.*

[1] Un manuscrit miscellané, copié par Jean Adami à Sibiu en 1709, se trouve à la Bibliothèque nationale de Grèce, Voyez Jean et Alc. Sakkelion, Κατάλογος τῶν χειρογράφων τῆς Ἐθνικῆς Βιβλιοθήκης τῆς Ἑλλάδος (Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Grèce), Athènes 1892, p. 214, no. 1182. Ce manuscrit est écrit aussi avec soin, comme le disent les auteurs du Catalogue.

www.cimec.ro

F. 150r—152v. *Table des matières du troisième livre, dans lequel sont enregistrés les procès-verbaux dressés entre nos marchands de la Compagnie de Sibiu.*

F 156r—222v. *Commencement du troisième livre du registre qui comprend quelques procès-verbaux utiles, ainsi que plusieurs faits dignes d'être rappelés s'étant passés à différentes époques, pour l'instruction des lecteurs qui désirent les connaître et se les raconter les uns aux autres* [1].

Bien qu'il ne sût pas écrire, l'auteur de ce registre, Panos Jean de Arvanitohori, qui avait été en 1655 „proestos", c'est à dire président de la Compagnie de Sibiu, avait cependant des connaissances encyclopédiques, comme nous le démontrent ses préfaces. L'auteur lui-même nous dit pourquoi et quand il a écrit ce registre. Après avoir parlé au commencement de la nécessité de certains „livres de souvenirs" (βιβλίων ὑπομνηματισμοῦ) tant pour les «μικρότερα κριτήρια», que pour les «μεγάλαις καὶ αὐτοκρατορικαὶς βασιλείαις». Panos Jean ajoute „donc, nous aussi marchands grecs qui habitons en Transylvanie, avons obtenus le droit de „jus judicanti", c'est à dire le droit de juger et nous juger entre nous, du Très Haut Prince Georges Rákoczy, avec l'assentiment du très honoré Conseil. Avec l'aide de Dieu, c'est d'alors que date notre tribunal, fonctionnant d'après les lois et les coutumes de ce pays et qui, ayant un chef, c'est à dire un président élu, qui se nomme encore prévôt ou „proestos" à sa tête et douze assesseurs ou conseillers jurés, a été établi pour nos compatriotes. Comme une longue période de temps s'est écoulée et comme il n'existe dans notre tribunal aucun livre qui puisse nous la rappeler... il nous a paru utile à tous de composer un petit „livre de souvenirs" qui relate les événements et les faits accomplis dans notre tribunal et qui puisse être une preuve évidente de notre justice. Livre que moi, l'insignifiant Panos Jean de Arvanitohori de Târnova en Bulgarie, ai composé à la gloire de Dieu, que j'ai nommé registre, et qui se divise en trois parties... Le présent livre a été écrit en l'an de grâce 1652, le noble boyard kir Duca de Mélénic étant prévôt, à sa demande et selon son désir, grâce à notre instances et grâce à notre labeur".

---

[1] Dans les autres registres, le chercheur trouvera les procès-verbaux relatifs à l'élection des directeurs de la Compagnie et des curateurs de l'église de Sibiu (n° 977) ou les procès jugés et les sentences prononcées par les juges de la Compagnie grecque (n° 976 et 979) ou les sommes que payait chaque marchand pour le tribut de la Compagnie (n° 980).

www.cimec.ro

Nous avons vu plus haut que ce registre comprend le nom des prévôts, des assesseurs jurés, des capitaines, des collecteurs d'impôts, des prêtres de la Compagnie, ensuite les obligations, les droits et les statuts de la Compagnie et certains faits dignes d'être rappelés. Mais avant tout, voyons à quelle date la Compagnie grecque de Sibiu, qui est la plus ancienne compagnie grecque de Transylvanie, a pris naissance.

D'après ce que nous affirment les documents, il y avait dès le XV-e siècle des marchands grecs dans les deux villes principales de Transylvanie, Sibiu et Braşov [1]. Au milieu du XVI-e siècle, malgré toutes les restrictions qu'on leur imposait, ils avaient une grande partie du négoce oriental entre leurs mains. N. Iorga dit : „Les Grecs occupent dès 1545 la première place avant les Roumains dans le commerce oriental de Sibiu. Ils s'obligent comme ces derniers, à déposer leurs marchandises à la *Kaufhaus*, „la maison des marchands", une sorte de *fondaco*, et peuvent même les confier aux dignitaires qui les gardent et les surveillent : *der Hausgraf* „le comte de la maison" et l'aubergiste, *der Wirt*. Il n'est pas permis de vendre chaque jour en ville, ni de débiter la marchandise au détail dans les villages. La vente est permise seulement à Sibiu les jours de marché. Le magistrat doit être averti quand un marchand part en Valachie. Les harengs, le vin de Malvoisie, l'alun ne peuvent être vendus au tonneau, l'huile („Paumoell") au fût. Il n'est pas permis de vendre aux citadins pour une valeur inférieure à 3 florins, ni de vendre des tapis et des couvertures („Tekeltuchter") aux ménagères. L'achat du fer ou de l'acier leur est permis seulement après que la ville aura satisfait ses besoins. On voit encore que pour le trafic, de pareils marchands se sont établis dans les villages voisins, comme à Avrig : c'est pourquoi on éloigne de la ville tous ceux qui dépassent le nombre de quatorze" [2].

A la fin du XVI-e siècle de nouvelles mesures législatives furent prises par les diètes transylvaines contre les r s grecs, à l'instigation des marchands saxons et hongrois. Un article voté le 20 novembre 1581 par la diète d'Alba-Julia est ainsi conçu : „Nous avons vu et constaté que l'accès des Grecs dans le pays et leur libre circulation étaient dangereux. Nous

[1] Voyez N. Iorga, *Istoria comerţului românesc, Epoca veche* (Histoire du commerce roumain. L'époque ancienne). Bucarest 1925, p. 131.

[2] Idem, *ibidem*, pp. 131 — 132 et le document publié dans Hurmuzaki, *Documente*, vol. XV p. 439. no. DCCCXXII.

www.cimec.ro

avons admis leur présence et leur trafic pour cette seule raison : afin que les marchandises turques nous arrivent plus facilement. Mais nous leur avons défendu de faire sortir du pays des thalers et des ducats. Il s'en est ensuivi qu'ils ont renchéri toutes les marchandises qu'ils ont introduites dans le pays et qu'ils en haussent les prix de jour en jour. Non contents de cela, ils prélèvent cette sorte de marchandise chez les cordonniers du pays, pour augmenter leur gains, en trafiquent avec, et même font sortir du pays des ducats et des thalers. C'est pourquoi il nous a plu (de décider) que les Grecs du commun, qui ne possèdent ni héritage, ni maison dans le pays de Votre Majesté ne puissent entrer dans le pays que jusqu'au lieu de dépôt. Quant à ceux qui ont des biens et une demeure dans les états de Votre Majesté, qu'ils ne puissent aller plus loin que le lieu de dépôt pour l'achat de la marchandise. Mais que ceux-là aussi ne fassent de commerce qu'avec des marchandises turques. Que l'on arrête ceux qui travailleront autrement et que l'on confisque leur marchandise. Et que, jusqu'à Noël, ils soient complètement éloignés du pays" [1].

Après avoir obtenu des privilèges, les marchands grecs ont commencé à exercer leur négoce avec plus de liberté. Les Saxons cependant, qui avaient plus de sens commercial que les Hongrois et les Széklers, n'ont pas tardé à recommencer la lutte pour l'exclusion des marchands grecs du commerce transylvain, voulant le monopoliser au projet de la *Société des marchands saxons de Sibiu*, quoiqu'ils n'eussent pas l'habilité et le sens commercial des Grecs. Cette lutte, qui a duré des dizaines d'années a été plus intense au XVIII-e siècle, et a été minutieusement suivie par I. Moga, qui se base sur des documents très intéressants des *Archives nationales saxonnes* de Sibiu et sur une riche bibliographie étrangère, dans son étude : *Politica economică austriacă şi comerţul transilvănean în veacul XVIII* (La politique économique autrichienne et le commerce transylvain au XVIII-e siècle), surtout dans le chapitre : *La politique économique autrichienne et la rivalité des marchands grecs et saxons de Transylvanie* [2].

---

[1] Voyez I. Lupaş, *Măsuri legislative luate în dietele ardelene contra Grecilor* (Mesures législatives prises contre les Grecs dans les diètes transylvaines), dans *Anuarul Institutului de Istorie Naţională din Cluj*, III, 1924—25, pp. 537—8.

[2] Étude publiée dans *Anuarul Institutului de Istorie Naţională din Cluj*, VII 1936—1938, pp. 86—165. Le chapitre qui nous intéresse est à la page 144—165.

www.cimec.ro

D'après I. Moga, nous voyons que les Saxons ont envoyé à l'empereur, au début du XVIII-e siècle, quelques mémoires dans lesquels ils demandaient l'éloignement de tous les Grecs, Roumains, Arméniens, Bulgares et Juifs du commerce intérieur de la Transylvanie en se basant sur le „jus indigenatus". L'empereur ne donna pas satisfaction à leur demande. Cependant, pour venir au secours des marchands autochtones, les autorités locales cherchaient à rendre la vie insupportable aux membres de la Compagnie grecque. Dans une de leurs réclamations, adressée au gouvernement transylvain, ces derniers écrivaient :„Nous avons parcouru bien des pays, mais nous n'avons vu nulle part les marchands payer tant de contributions et cependant ne pas être libres d'acheter ce qui est nécessaire à leur nourriture" [1].

La chancellerie aulique, ainsi que le gouvernement transylvain, qui avaient soin des intérêts généraux du pays, ne voulaient pas que tout le négoce de Transylvanie fût monopolisé par les Saxons, car ainsi les marchandises auraient beaucoup renchéri C'est pourquoi ils n'ont pas donné suite à leurs réclamations et ont cherché à protéger les marchands grecs. Mais pour satisfaire quelque peu les Saxons, qui ne cessaient d'invoquer le fait que les marchands grecs faisaient sortir l'or du pays, ils ont décrété en 1741 „que tous les marchands grecs, arméniens et serbes venus de l'Empire Ottoman, qui se sont établis dans le pays avec leurs familles dans une ville royale ou sur les domaines des nobles, sont considérés comme bourgeois et jouissent d'une complète liberté de commerce ; quant à ceux qui ne remplissent pas les conditions, ils ne pourront trafiquer qu'avec les marchandises turques" [2]. Et plus tard on établit que les commerçants grecs avaient la permission de faire le commerce de gros et de détail pour les marchandises orientales, et rien que de gros pour les marchandises occidentales et indigènes.

Malgré la grande opposition que les marchands grecs ont rencontrée de la part des autorités locales et surtout de la part des marchands indigènes, ils ont cependant réussi à obtenir du prince de Transylvanie, Georges Rákoczy, des chartes de privilèges, et, s'organisant en compagnies, ils ont mis la main sur une grande partie du commerce transylvain. Des privilèges ont été données aux Grecs de Sibiu par Georges Rákoczy en 1636,

[1] I. Moga, *ouvr. cit.*, p. 155.
[2] I. Moga, *ouvr. cit.*, p. 161.

www.cimec.ro

et ont été confirmés de nouveau en 1701, par l'empereur Léopold et en 1777 par l'impératrice Marie Thérèse.

Puisque nous n'avons pas à notre disposition le texte des privilèges accordés par Georges Rákoczy, qui se trouve dans *Graeci Elenchus cum Indice Liberalium Instrumentorum*, cité par Spiridon Lambros dans son article : Σελίδες ἐκ τῆς ἱστορίας τοῦ ἐν Οὐγγαρίᾳ καὶ Αὐστρίᾳ Μακεδονικοῦ Ἑλληνισμοῦ [1], nous donnerons plus bas les sept points du décret de Marie Thérèse, publié dans une brochure gréco-allemande, qui a été probablement interdite au moment de son impression à Braşov. C'est pour cela que seules quelques feuilles nous en sont parvenues [2]. Voici, en résumé, la teneur des sept points :

1. On accorde aux marchands grecs des Compagnies de Sibiu et Braşov la protection impériale. Cependant les marchands grecs qui ont leurs femmes et leurs enfants dans les contrées turques, sont obligés, en l'intervalle de six mois, de les amener en Transylvanie. De même les marchands qui, plus tard, entreront dans la Compagnie, seront aussi obligés de remplir cette condition.

2. On permet aux membres de la Compagnie, de trafiquer avec n'importe quelle marchandise, tant en gros, qu'en détail, dans leurs lieux de résidence ; dans les autres lieux les échanges ne leur sont permis qu'aux foires annuelles.

3. Ces membres de la Compagnie sont exempts de donner leurs maisons et les chevaux dont ils se servent dans leurs voyages, pour les besoins de l'armée.

4. On accorde aux marchands grecs, dans leurs voyages, les mêmes droits et avantages qu'aux autres habitants de la Principauté.

5. On permet aux membres de la Compagnie de faire du commerce avec n'importe quelle marchandise soit dans les districts de la Porte Ottomane, soit dans tout autre district de la Transylvanie et de l'Empire, à condition qu'ils payent les taxes douanières établies et respectent les lois du pays se référant

---

[1] Publié dans la revue Νέος Ἑλληνομνήμων 8 (1911), p. 265 et dans le tirage à part p. 11.

[2] Le titre de cette brochure rare qui se trouve en ma possession est le suivant : Κρηπὶς θεσπισμάτων. Ἐκ τοῦ λατινικοῦ, ἐν μὲν τῇ γερμανίδι ὑπὸ Ἐνρίκου Ναϊγεβόρεν καθηγητοῦ, ἐν δὲ τῇ Ἑλληνίδι μετενεχθέντων φωνῇ ὑπὸ Ἀντ. Μοσχάτου, διδάκτορος φιλοσοφίας. Δαπάναις τῆς προνομιούχου Κοινότητος τῶν Ἑλλήνων (Γραικῶν). Ἐν Στεφανουπόλει τὴν 1 Ἰουλίου 1858. Τύποις Ἰωάννου Γέτ.

www.cimec.ro

à l'importation et l'exportation des marchandises. Sans approbation spéciale ils n'ont pas la permission de faire sortir de la Transylvanie et du royaume de Hongrie de l'or, du mercure et du salpêtre.

6. On accorde aux compagnies grecques de Sibiu et Braşov le droit de choisir dans leur sein un magistrat et des assesseurs jurés, qui jugent les différends éclatés entre les membres de la Compagnie, ou entre eux et tout transylvain et étranger, avec certaines exceptions qui sont mentionnées.

7. Seuls ceux qui font partie des Compagnies grecques de Sibiu et Braşov bénéficieront de ces libertés. Si quelqu'un veut entrer plus tard dans ces Compagnies, il sera obligé de prouver qu'il est originaire de Grèce ou de Macédoine et qu'il possède un certain capital pour faire le commerce.

Pour les privilèges obtenus, les Compagnies payeront annuellement un tribut, et leurs membres seront soumis comme tous les autres citoyens de l'Empire, à toutes les contributions dont ils ne sont pas exemptes.

Quoique les marchands grecs eussent obtenus, dès 1636, le droit de s'organiser en compagnie privilégiée, leur Compagnie n'a pris naissance qu'en 1639. Panos Jean, celui qui avait rédigé le premier registre de la Compagnie grecque de Sibiu, dont nous avons parlé plus haut, dit, en se référant à la constitution de son premier conseil :

„En l'an de grâce 1639, indiction 7, cycles solaires 7, cycles lunaires 3, épacte de la lune 6, au mois de janvier, après 6 heures, après la fête de l'Epiphanie, s'est constitué à Sibiu notre conseil, c'est-à-dire le tribunal des marchands grecs de Transylvanie. Nous avons choisi un président, c'est-à-dire un juge et prévôt et douze membres, assesseurs jurés, d'après la coutume du pays, qui ont le droit privilégié de juger et ont obtenu des lettres patentes par ordre du très Haut et très Magnifique Prince Georges Rákoczy l'Ancien, Maître et Souverain de la Transylvanie, c'est-à-dire de l'Ardeal et des districts hongrois, comte des Szeklers avec la complète approbation du très illustre Conseil. Quoique cette approbation ait été donnée il y a plusieurs années [1], nous n'avions pas de président élu ni douze assesseurs jurés avant l'année sus-mentionnée, date à laquelle notre tribunal a été fondé

[1] Comme nous l'avons vu plus haut les marchands grecs avaient obtenu l'approbation en 1636.

www.cimec.ro

d'après la coutume du pays. Par appel nominal de tous les marchands, on a élu, à la majorité des voix comme président et prévôt Mr. Eustache Platzcou de Arvanitochori, de Târnova en Bulgarie. Et les autres douze premiers assesseurs ont été : Mr. Zachos Vastagu de Arvanitochori, Mr. Duca de Mélénic, Mr. Stoghios (Στόγιος) de Mélénic, Mr. Nicos Papa, Mr. Zotos Nikokiritzi, Mr. Hristos Datimbani (Ντατιμπάνη) Mr. Georges de Philippopoli, Mr. Georges Hagi, Mr. Courtis Stefou, Mr. Costas Zotou, Mr. Isaris Hotou et Mr. Kaloianis Siscou (ms 976, f. 26^{r}—26^{v}).

Parmi les marchands grecs de Sibiu qui ont été choisi comme prévôts ou présidents on peut citer les suivants : Zachos Vastagou, Douca de Mélénic, Zotos Nikokiritzi, Nicos Mouriki, Panos Jean, l'auteur du registre, Athanase Jean Lacoudis, Kaloianis Siscou, Prighios de Mélénic, Théodore Pagonnis. A la fin du XVIII-e siècle et au commencement du XIX-e la famille Manicatis Safranos a été à la tête de la Compagnie.

Parmi les assesseurs jurés nous trouvons : Anghelakis Spandonis, André Dinou Banouglou, Anastase I tienne Vilaras, Alexi Lazarcu, Ianis Papa ou Koutzoianis de la ville de Redesto, Ianakis Dinou Bournazopoulos, Georges Bouiouklis, Dimos Morganis, Eustache Farmakeris, Athanase Jean Lacoudis, Thomas Jean Vilaras, Panos Jean etc.

A côté du président et des conseillers jurés, qui avaient soin de l'administration de la Compagnie et qui aplanaient les différends entre les marchands grecs ou entre ces derniers et les marchands indigènes il y avait encore les capitaines (apocrisari) qui faisaient la liaison entre le prévôt et les douze assesseurs jurés et le reste des marchands, ainsi que les collecteurs d'impôts, qui venaient encaisser les sommes que chaque marchand grec devait payer pour le tribut de la Compagnie.

Voici quelques noms de capitaines : André Grigoriou, Georges Manoli, Ianis Mavroudis, Diamandis Hristou de Kozane, Kiriakis Dinou Banoglou, Pierre Louca Craïoveano, Hristou Antoine, etc., et de collecteurs d'impôts : Anastase Ghica Vilaras, Ianis Avramitzis, Ianakis Elefterie, Démètre Pipartzopoulos, Dimos Eustache Morganopoulos, Constantin de Salonique, Michel Alexis Vilaropoulos etc.

Les prévôts, les assesseurs jurés, les capitaines, les collecteurs d'impôts, les prêtres et les curateurs de l'église prêtaient serment avant d'entrer en fonctions. Les textes de ces serments sont passés dans l'ancien registre (nr. 975) mais, à cause de l'hu-

www.cimec.ro

midité, l'encre s'est décolorée et, en beaucoup d'endroits, ils sont illisibles. Ils n'ont pas été copiés dans le nouveau registre quoiqu'ils fussent assez intéressants. En résumé le prévôt jure au nom de Dieu qu'il sera fidèle au Prince et à la Compagnie, qu'il travaillera de tout cœur pour le bien de cette dernière, qu'il se soumettra aux lois, qu'il rendra la justice sans tenir compte de la situation des personnes, qu'il ne fera rien sans les conseils des assesseurs jurés et l'approbation des membres de la Compagnie, qu'il cherchera à être aimé d'eux afin de pouvoir se présenter sans crainte au jugement de Dieu.

Le conseiller jurait qu'il serait soumis au prévôt, qu'il ne serait pas influencé par des liens de parenté, d'amitié ou par quelque intérêt contraire à la justice, lorsqu'il donnerait son vote ou dans les jugements, qu'il chercherait à être utile au Prince et à la Compagnie et discret au sujet des affaires de la Compagnie [1].

Les collecteurs d'impôts, comme nous l'avons dit plus haut étaient chargés d'encaisser la contribution de chaque marchand pour le tribut que la Compagnie payait à la Trésorerie. Le tribut annuel était fixé par le Gouvernement de Transylvanie. Ensuite sous la présidence du prévôt, les assesseurs jurés et quelques personnes choisies par les marchands, qui connaissaient bien la situation financière de chaque marchand, établissaient ce que chaque commerçant inscrit dans la Compagnie aurait à payer, pour compléter la somme du tribut et les différentes dépenses de la Compagnie. Nous trouvons dans le registre 980, tant le chiffre du tribut imposé à la Compagnie entre 1731—1761, que le nom des marchands et la contribution de chacun.

Voici pour quelques années le nombre des marchands et les sommes payées :

En l'année	1731,	38	marchands	ont	payé	1104	florins
,, ,,	1737,	50	,,	,,	,,	2586	,,
,, ,,	1739,	57	,,	,,	,,	1590	,,
,, ,,	1740,	49	,,	,,	,,	1117	,,
,, ,,	1745,	43	,,	,,	,,	1158	,,
,, ,,	1750,	53	,,	,,	,,	1311	,,
,, ,,	1760,	42	,,	,,	,,	650	,,

D'après ces chiffres nous voyons quel était le tribut au milieu du XVIII-e siècle ainsi que le nombre des membres qui contribuaient à le payer. La somme que donnait chaque membre

[1] Au sujet du serment du prêtre grec voyez plus bas p. 219—20.

www.cimec.ro

de la Compagnie variait entre 5 et 100 florins. Certains marchands aux affaires florissantes donnaient même plus que 100 florins [1]. En ce qui concerne les marchands grecs établis à Sibiu, les chiffres ci-dessus ne nous donnent pas leur nombre exact, parce que souvent une entreprise devant payer un certain impôt n'appartenait pas à un seul propriétaire, mais à deux associés. D'autres marchands grecs ne se trouvaient pas sur les listes de la Compagnie pour ne pas payer le tribut et d'autres réussissaient à s'esquiver et, après avoir travaillé quelques années, se retiraient de la Compagnie. C'est pourquoi le 10 janvier 1732, le président et ses conseillers ont pris la décision de ne réinscrire un membre de la Compagnie grecque qu'à condition que celui-ci payât au préalable 200 florins. Quant à ceux qui travailleraient avec les marchands retirés de la Compagnie („les traîtres"), ils ont à payer une forte amende, selon que la Compagnie décidera (ms 976, ch. 45).

Excepté le tribut, la Compagnie grecque de Sibiu a payé de temps en temps d'autres sommes assez importantes. C'est ce qui ressort des notations suivantes du registre 976 : „Sibiu le 22 février 1705. Nous écrivons ceci aussi avec amertume et regret, pour que nos descendants en prennent connaissance et le lisent tous. Tandis que monsieur Panaghiotis Nicolau surnommé Kis Palkos, se trouvait à la tête de la Compagnie, son excellence le général de l'armée impériale Johann Wilhelm Rabutin a demandé aux nobles du pays, qui étaient assiégés en 1704, dans la cité de Sibiu, une certaine somme d'argent, c'est à dire un prêt en argent pour l'organisation de la milice, parce qu'une révolte

[1] A la fin du XVIII-e et au commencement du XIX-e siècle, il y avait à Sibiu deux grandes maisons commerciales, fort renommées, tant dans le Proche-Orient, qu'en Occident : les maisons des membres de la Compagnie Manicatis Safranos et Hagi Pop. A la bibliothèque de l'Académie Roumaine se trouvent trois registres commerciaux de la maison Manicatis Safranos, (1770—1801) achetés à un antiquaire de Bucarest. Voyez Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor greceşti din Biblioteca Academiei Române* (Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Académie Roumaine), Bucarest 1940, p. 184. Et la volumineuse correspondance de la maison Hagi Pop se trouve également à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine sous formes de paquets, non encore examinés. Sur la maison Hagi Pop, voyez l'index dans les volumes de Dumitru F. Furnică : *Din istoria comerţului la Români* (De l'histoire du commerce chez les Roumains), Bucarest 1908 et *Documente privitoare la comerţul românesc* 1473—1868 (Documents relatifs du commerce roumain 1473—1868, Bucarest 1931.

www.cimec.ro

contre l'Empire avait eu lieu, tant dans la Hongrie supérieure qu'ici, en Transylvanie. En fixant une nouvelle somme, que les nobles devaient payer, il a établi que nous donnions aussi, excepté notre tribut habituel, dont nous nous étions acquittés, encore 2.000 florins allemands qui font deux mille quatre cents florins hongrois. Et, croyant nous aussi qu'il s'agissait d'un prêt car ils nous ont donné de fortes obligations, nous avons réuni la somme et l'avons offerte. D'après les registres de la Compagnie, on peut voir combien chacun a donné à cette époque. Après cela ils nous ont encore demandé de payer „τὸ φισκάλι" 800 florins, c'est-à-dire 800 florins hongrois; nous les avons ramassés à grand' peine et les avons donnés en octobre 1704, bien que plusieurs membres se fussent retirés. Dieu seul sait de quelle façon nous avons pu nous les procurer !

Outre cela ils avaient promis au très auguste Apori Étienne, à l'âme généreuse, 50 ducats, et, encore de son vivant, le 1-er août 1704, il nous a obligés de lui donner l'argent promis disant que, si nous n'avions pas de ducats, il accepterait des aspres d'argent, estimant chaque ducat 5 monnaies d'argent. Ceux qui se trouvaient ici ont réuni cette somme et l'ont offerte à l'insatiable [1].

En 1704, donc la même année, le général Rabutin avait exigé aussi une autre somme des nobles qui se trouvaient ici, du pur argent et assez de „γκίρες" afin de battre monnaie pour les besoins de l'armée. Alors de nouveau notre père et protecteur Apori Étienne a ordonné qu'aussi les marchands grecs, c'est-à-dire la Compagnie, donnent du bon argent pour 50 „γκίρες", cinquante, et a noté cette contribution dans les registres. Peu de temps après Noël, en 1705, il s'est rappelé notre argent..."

Et plus loin il raconte comment le général a envoyé Kelesiri Samuel, pour demander aux marchands que l'argent fût prêt le lendemain, car sinon on enverrait „l'exécution". La Compagnie se trouvait dans une situation difficile, parce que la plupart de ses membres avaient quitté Sibiu à cause de la guerre. Les membres de la Compagnie firent appel à la Comission de la Trésorerie, mais ils ne réussirent à rien faire. En effet, „l'exécution" fut envoyée : huit soldats allemands, qui toute la journée et toute la nuit mangeaient, buvaient et s'amusaient avec

[1] Nous ne savons pas comment l'on peut mettre d'accord les qualificatifs *à l'âme bonne, généreuse* (καλόψυχος) et l'insatiable (ἀχόρταγος) attribués à Apori Étienne.

www.cimec.ro

d'autres personnes aux frais de la Compagnie. La réclamation qu'elle adressa au gouverneur, n'améliora pas sa situation. Voyant qu'il n'y avait rien à faire, dit le narrateur plus loin, les membres de la Compagnie ont examiné les anciens registres, et y ont trouvé les noms de quelques marchands qui avaient emprunté à la Compagnie différentes sommes d'argent. Ils leur ont demandé de restituer les sommes prêtées et ont ainsi réussi à payer 1050 florins au lieu de l'argent qu'on leur demandait. Ils reçurent en échange une obligation. Ainsi la Compagnie grecque de Sibiu avait à recevoir — si l'on compte aussi la première somme — un total de 2400 florins (ms 976 f. 165—166 et ms 977 f. 17).

Voilà les noms de quelques marchands qui ont avancé des sommes importantes : Démètre Nonos 150 florins, Kirghios Georges Tzipogopoulos 70 fl., Eustache Mihou Safrantzis 70 fl., Panos Rizos, c'est à dire Tzinca Palis 90 fl., Anastase et Triandafilos Ghica 150 fl., Saülis Birou 90 fl., Hristos et Démètre Politzanikis 60 fl., Manole Râmniceano 60 fl., Ianis Mihou 150 fl., Ianis Koutzos de Redesto 150 fl. etc. [1].

En 1793, dit une note, la Maison d'Autriche, étant en guerre avec la France, se trouvait dans une situation financière précaire, mais n'osait pas obliger ses sujets à payer de nouveaux impôts car les blessures de la guerre avec les Turcs n'étaient pas encore guéries. Elle fit appel à ses sujets pour solliciter une contribution bénévole. Cette fois-ci la Compagnie offrit la somme de 740 florins (ms 976 f. 192 r). Une autre note nous dit que la Compagnie grecque avait emprunté à la Princesse douairière Rákoczy la somme de 100 fl. que Zotos Nicou avait encaissée et versée à la Compagnie (ms 976 f. 175 r).

Dans le II-e livre du registre 976, divisé en plusieurs chapitres, sont rendues toutes les questions discutées, ainsi que les décisions et les statuts qui ont été établis par le conseil de la Compagnie au cours des années. Ce sont des questions qui ont été souvent discutées par divers conseils, en des époques et des circonstances différentes, de sorte que les décisions postérieures complètent souvent les décisions antérieures.

Voilà quelques-unes des décisions qui avaient force de loi pour les membres de la Compagnie, prises par les différents prévôts et conseillers jurés en faveur de la Compagnie.

[1] Voyez ms 976 f. 167 ou la liste des marchands est donnée.

www.cimec.ro

I. chap. Les membres de la Compagnie jurent d'être fidèles à l'Empereur et de respecter religieusement les règles suivantes : 1) ils ne passeront pas par des chemins détournés ou défendus avec leurs marchandises, mais seulement devant les douanes et payeront les droits de douane ; 2) ils ne chercheront pas à frauder la douane ; 3) ils ne s'immisceront pas dans les affaires internes du pays. Celui qui enfreindra ces dispositions sera décapité et perdra ses biens, comme le spécifie la loi transylvaine nommée „Aprobata".

III-e chap. établit que ceux qui se présentent devant le tribunal de la Compagnie, doivent garder le silence et avoir un maintien respectueux, ne pas crier ou employer de vilains mots. Si quelqu'un prononce devant le tribunal le mot de „menteur" il payera un florin, et s'il frappe la table du poing il payera la même amende [1].

V-e chap. se réfère aux apprentis qui doivent travailler sans salaire les deux premiers mois, seulement pour la „τζάβαλα" et les vêtements. Ensuite ils recevront un salaire commençant par trois piastres pour le 1-er trimestre, etc. L'apprenti ne pouvait s'établir à son propre compte, que s'il avait travaillé chez un patron au moins 5 ans et s'il avait son capital d'au moins 103 piastres. Il était interdit aux enfants des indigènes d'entrer comme apprentis chez les Grecs.

VI-e chap. se réfère à ceux qui jurent dans la rue, ou se disputent. Ils payeront une amende de 6 fl. et ceux qui sortiront leur épée du fourreau, ou toute autre arme et la lèveront contre d'autres personnes, payeront 200 fl. [2].

X-e chap. établit la manière dont doivent être louées les boutiques des foires, pour qu'il n'y ait pas de malentendus, de disputes et de concurrence entre les marchands grecs, et quelle punition recevra celui qui ne respectera pas les droits des autres.

XI-e chap. se réfère aux marchands qui n'ont pas de magasin et vendent leur marchandises clandestinement, ceux-là

[1] Le 26 avril 1681 on a décidé que Pierre Sistovli soit exclu de la Compagnie ; personne n'aura plus de relations avec lui, ne lui parlera, etc., parce qu'il a reconnu devant le juge qu'il a porté faux témoignage. Celui qui s'en rendra coupable payera une amende de 100 fl. dont la Compagnie recevra une moitié et l'autre l'empereur. Quant au juge qui l'acquittera, qu'il soit maudit (ms 976 f. 158r).

[2] Le membre de la Compagnie Giotos Gechatanis se disputant avec Costas Sarantis a tiré son épée pour le frapper et a été condamné par le tribunal de la Compagnie à payer une amende de 200 florins(ms 976 f. 158).

www.cimec.ro

donc ,,n'agissent pas à la lumière de la vérité, mais dans l'ombre des ténèbres, du mensonge et du vol, ainsi que l'a dit le Seigneur : celui qui marche dans les ténèbres est un voleur". Donc tous doivent avoir un magasin ; celui qui ne se soumettra pas à cette règle payera une amende de 200 fl. dont la moitié reviendra à l'empereur et l'autre à la Compagnie.

XV-e—XVII-e chap. établissent comment le tribut doit être prélevé par les collecteurs d'impôts, et quelle quittance sera donnée aux marchands.

XIX-e chap. établit que celui qui adressera des insultes à quelque assesseur, devant le conseil et le juge payera 200 fl.

XXII-e chap. comprend, parmi d'autres décisions, la suivante : il est défendu aux membres de la compagnie de parler contre l'Empereur ni à l'intérieur du pays, ni en dehors de ses frontières. Celui qui s'en rendra coupable payera une amende de 200 fl.

Le prêtre grec devait être respecté et obéi et à l'église tout le monde devait rester tranquille et garder le silence.

Les membres de la Compagnie qui n'étaient pas satisfaits par la sentence du tribunal de la Compagnie pouvaient en appeler au ,,comornic" impérial.

XXIV-e chap. établit qu'aucun marchand de la Compagnie ne peut avoir deux magasins à Sibiu. Celui qui enfreindra cette disposition payera une amende de 200 fl.

XXXVIII-e chap. Au début, dit un procès-verbal de 1723, il n'y avait dans la Compagnie grecque de Sibiu que des marchands grecs. On n'y admettait ni des indigènes, ni des étrangers. Plus tard ceux-ci y sont aussi entrés et ont même rempli des fonctions importantes comme celle de prévôt. On prit la décision suivante : ,,à partir de maintenant, ceux qui sont mariés et ont leur domicile dans la cité de Sibiu, doivent être soumis aux membres étrangers (c'est-à-dire non indigènes) s'ils veulent entrer dans la Compagnie pour leur avantage, ne pas occuper de fonctions, pour que les habitants de la cité ne s'en plaignent pas, ni les nobles du district et qu'ils contribuent plus au tribut que les autres, car les étrangers sont lourdement imposés. A partir de maintenant ceux qui se marieront ici, ne seront plus passés dans les registres de la Compagnie"[1]. De même on décida que le prêtre

[1]. Il est à remarquer que la plupart des marchands grecs étaient célibataires, et parmi ceux qui étaient mariés fort peu avaient emmené leurs femmes et leurs enfants à Sibiu. Par cette décision la Compagnie cherche à empêcher les marchands grecs de se marier avec des indigènes. Cependant plusieurs l'ont

www.cimec.ro

grec n'aurait plus le droit de célébrer des baptêmes et des mariages si ce n'est en cas de besoin urgent et avec l'assentiment du prévôt, pour qu'il n'y ait plus de réclamations de la part des prêtres roumains.

XXXXVI-e chap., § 12. Celui qui s'associera à un autre étranger arménien, roumain ou bulgare qui ne soit pas membre de la Compagnie et ne paye aucune contribution, ou avec un Saxon ou Hongrois et leur procurera de la marchandise ou en achètera pour eux, avec leur argent, causant ainsi des difficultés à notre négoce, payera une amende de 60 fl. [1].

§ 14. Personne ne peut entrer dans la Compagnie sans l'approbation du juge et de la Compagnie comme le dit aussi le privilège impérial paragraphe 7. Celui qui entrera dans la Compagnie payera des „honoraires" de 60 fl. obligatoires pour tous.

§ 15. On interdit aux membres de jouer „kotzica" ou tout autre jeu semblable, pour qu'ils ne perdent pas leur argent, qu'ils gagnent si péniblement. Celui qui sera convaincu de culpabilité, payera une amende de 60 fl.

§ 16. Les membres ne pouvaient donner des banquets suivis de bals sans l'approbation du président ni admettre des ouvriers ou des enfants à de pareils divertisements. Ceux qui ne se soumettront pas à la présente décision payeront une amende de 60 fl. L'enfant coupable recevra comme punition 60 coups de palette.

J'ai reproduit seulement quelques-unes des décisions prises par les différents chefs de la Compagnie au cours des années. Beaucoup d'autres décisions intéressantes sont comprises dans les nombreux procès-verbaux de la Compagnie, écrits pour la plupart des fois avec beaucoup de soin par le secrétaire de la Compagnie, Jean Adami.

---

fait soit parce que le voyage en Grèce présentait beaucoup de dificultés soit pour d'autres motifs. Nous voyons cela aussi d'après la liste des épouses des membres de la compagnie, dressée pour établir l'ordre dans lequel elles devaient aller baiser le Saint Evangile et les Saintes Icones, et quelles sont celles qui doivent rester en haut à la galerie et celles qui doivent rester en bas; la liste en est publiée par N. Iorga, *Studii şi documente* (Etudes et documents), vol. 12, p. 64.

[1] Il y avait aussi une Compagnie arménienne à Sibiu en fort mauvais termes avec la Compagnie grecque à cause de la concurrence.

www.cimec.ro

L'église grecque de Sibiu.

Les marchands grecs tenaient beaucoup à ce qu'un prêtre grec célébrât la Messe et à ce que leurs enfants apprissent le grec à l'école. Déjà en 1640 la Compagnie engagea un prêtre grec, Serafin de Ivir. Il avait un salaire de 100 piastres par an [1]. Au début, les Grecs de Sibiu n'avaient pas d'église, de sorte que le prêtre officiait dans différentes maisons louées, arrangées et ornées pour la circonstance. Ainsi en 1755 ils ont loué la maison du Saxon Simon Tzekeli de la rue Poplatzi. Ils ont dépensé la somme de 285 florins, fruit d'une collecte parmi les membres de la Compagnie pour les différentes ornementations et les embellissements de cette maison [2].

Les offices étaient célébrés par un „efemerios" (prêtre) grec, que l'on faisait venir du Proche-Orient. La plupart étaient des moines ordonnés prêtres des différents monastères du Mont Athos tels que : Xiropotam, St. Athanase, Vatopedi, Ivir, etc. Un grand nombre de prêtres grecs ont oficié à Sibiu, car la Compagnie trouvait recomandable de faire venir chaque année un nouveau prêtre. Voilà ce que dit un procès-verbal du 20 janvier 1694 : „Nous écrivons pour que l'on voie — avec l'approbation de tous nos marchands ici présents et du proestos actuel „basia" Kir Démètre Nonos — que nous jugeons qu'il est bon de prendre comme prêtre confesseur, pour une année et pas plus, un moine d'un pauvre monastère, celui que nous voudrons bien. Quand l'année sera écoulée il devra partir et nous en ferons venir un autre, d'un autre monastère" [3]. La même décision a été prise en 1697.

Avant d'entrer en fonctions le chapelain de la Compagnie grecque de Sibiu prêtait serment devant l'évêque orthodoxe de Transylvanie. Il est intéressant de connaître la formule de ce serment, bien qu'il soit rédigé d'une façon particulière, ce qui en rend difficile la traduction française : „Moi, tel et tel, de tel monastère, je jure au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, d'être fidèle à l'Empereur Romain de la Maison d'Autriche et aux héritiers de ce prince de la Transylvanie et juste en .... (illisible) et encore si je vois ou j'entends quelqu'un étant contre Sa Hauteur, leurs très saintes personnes ou les lois, je le rapporterai immédia-

[1] Ms 976 f. 75v.
[2] Ms 976 f. 182v.
[3] Ms 976 f. 98v.

www.cimec.ro

tement en dû lieu et je ne céderai rien. Je ne correspondrai pas avec les pays étrangers, je n'écrirai pas en secret, je ne recevrai pas de lettres des étrangers contre l'Empire. Je ne m'occuperai pas de questions politiques, et je me vouerai uniquement à la fonction qui m'a été confiée par la Compagnie, c'est-à-dire uniquement à la paroisse de la Compagnie et à rien d'autre. Je ne me mêlerai pas aux discussions religieuses, et ne critiquerai pas la religion de l'Empire, ni d'autres questions qui ne dépendent pas de ma personne. De même je ne chercherai pas à léser les droits des Roumains des autres paroisses et je ne dirai rien contre la religion des Roumains uniates. La Compagnie elle-même est tenue responsable devant le très illustre gouvernement de ce pays, afin que son curé ne fasse rien de contraire à ces ordres. Je promets devant Dieu et sur ma vocation de prêtre de me tenir éloigné de tout ce qui leur est opposé. Puisse-t-il en être ainsi jusqu'à la fin de ma vie!" [1].

Le prêtre grec de Sibiu n'était pas vu d'un bon œil par le gouvernement de Cluj, qui voulait le remplacer par un prêtre roumain. Il était souvent intervenu dans ce sens auprès de l'évêque roumain orthodoxe et avait souvent cherché à empêcher la venue d'un chapelain grec de l'Archipel. La Compagnie grecque cependant ne voulait pas entendre parler d'une pareille chose. En 1731, elle a formulé une protestation, d'où nous extrayons les lignes suivantes : „Mais plutôt que d'accepter une pareille chose (c'est-à-dire l'installation d'un prêtre roumain) nous sommes prêts à rester sans offices religieux, surtout pour les causes suivantes :

1. Les prêtres roumains, — d'après plusieurs exemples, — ne sont capables ni de se diriger, ni de nous diriger, ni de nous enseigner les dogmes de l'église, comme notre religion l'exige.

2. Ils ne connaissent pas notre langue, sans laquelle on ne peut célébrer nos offices religieux.

3. Puisqu'il est vrai que les prêtres roumains ne connaissent ni la théologie morale, ni la théologie théorique, ils ne peuvent nous les enseigner.

4. Nos femmes et nous, nous confessons en langue grecque ; ainsi donc notre église a besoin d'un chapelain grec, et non roumain. Nous savons qu'on n'en peut trouver de pareil ni en Transylvanie, ni en Hongrie (excepté les chapelains grecs qui s'y trouvent).

5. Notre but et notre intention ont toujours été que nos

[1] Ms 975 f. 119v.

www.cimec.ro

chapelains soient grecs et célibataires, surtout pour ces deux motifs : d'abord parce que ceux-ci connaissent non seulement notre langue grecque mais aussi connaissent parfaitement la théologie et la morale en notre langue, et, deuxièmement, parce que leur vie est plus pure et plus honnête au point de vue religieux" [1].

En 1823, dit O. Ghibu, quand le prêtre grec de Sibiu a passé à Vienne, le gouvernement de Cluj a fait des démarches auprès de l'évêque orthodoxe de Transylvanie, Basile Moga, ,,pour qu'enfin un Roumain soit nommé prêtre des Grecs. Moga avait même pris des mesures pour que l'archiprêtre Nicolas Panovici, qui avait été auparavant desservant de l'église gréco-roumaine de Braşov, ou Nicolas Gherman, qui savaient tous deux le grec, fussent nommés. Mais les Grecs n'ont voulu accepter cela à aucun prix. Ils ne voulaient avoir aucune relation avec le consistoire orthodoxe, contre l'influence duquel ils ont toujours lutté et ils ont fait tout leur possible pour qu'on leur laissât le droit de faire venir un prêtre de leur pays. Ils ont repoussé les candidats sus-mentionnés en prétextant qu'ils ne savaient pas parler le grec" [2]. Ainsi la Compagnie réussit à faire de nouveau venir un prêtre grec, l'archimandrite Kyrillos, qui resta jusqu'en 1832. Après son départ, la Compagnie choisit Gennadius, que le gouvernement de Cluj n'a pourtant pas voulu reconnaître. Il disposa que l'élection du nouveau curé se fît devant un commissaire du gouvernement et un représentant du consistoire orthodoxe de Sibiu. La Compagnie protesta contre cette décision et démontra par un protocole de l'élection daté du 18 septembre 1832 que tous ses membres avaient voté pour Gennadius, ce qui était confirmé par leurs signatures et par leurs sceaux [3]. Le prêtre Gennadius, dit Ghibu, resta jusqu'en 1834, lorsque sa place fut occupée par l'archimandrite Mélétius, ,,le dernier prêtre grec, qui a vécu et officié jusqu'au 21 juin 1863". Mais cette affirmation de Ghibu est erronée, parce que dans le registre 976 f. 209^{v}, il est mentionné que Mélétius a exercé ses fonctions à l'église grecque de Sibiu, du 1-er décembre 1833 jusqu'au 1-er décembre 1838. Nous voyons dans le registre, qu'à partir de 1838 l'archimandrite Dorothée

---

[1] Voyez N. Iorga, *Studii şi documente* (Etudes et documents), vol. 12, pp. 113—114.

[2] O. Ghibu. *Un semi-centenar* (Un demi-centenaire), publié dans la revue de Sibiu *Lucrafărul*, 12, 1913 p. 813.

[3] *Ibidem*.

www.cimec.ro

a succédé à Mélétius. Nous ne savons pas combien de temps il est resté, mais nous trouvons une liste de 18 membres et la somme que chacun devait payer pour les honoraires de Dorothée pour les années 1840 et 1841 (ms 976, f. 221r). Ainsi donc un nouveau prêtre, nommé Mélétius, a été le successeur de Dorothée. Il a fonctionné probablement jusqu'en 1863, et c'est lui qui doit être le dernier prêtre grec qui ait officié dans l'église grecque de Sibiu. Celui qui a succédé à Dorothée n'est pas marqué dans le registre.

Au début, comme nous l'avons vu plus haut, les Grecs n'avaient pas d'église et leurs prêtres célébraient les offices dans des maisons spécialement aménagées. En 1690, les Grecs de Sibiu et des environs élevèrent une petite église de pierre dans le village de Bungart, qui se trouvait en dehors des murs de Sibiu, car il ne leur était pas permis d'avoir d'église dans la cité. La Compagnie avait obtenu de „Nos infrascripti Christe Bulieb, George Gaal, Opre Modiran, Illyie Szerbul et Thomas Mikul, seniores, et jurati regii pagi Bongard" l'autorisation d'édifier une église à la condition de donner à l'église saxonne 100 florins hongrois [1].

Parmi ceux qui ont contribué à l'érection de la chapelle grecque de Bungard se trouvent : Panos Tzinca qui donna 20 fl., Statis Nicolas 100 fl., Phocas de Melenic 30 fl., la princesse Marie, l'épouse de ex-Prince Jean Şerban 9 fl. pour les tuiles du toit, Ducas de Salonique 30 fl., Ianis de Philippopoli 4 fl., Anastase de Ianina 4 fl. etc. En 1694, la Compagnie de Sibiu acheta au „logofăt" Radul Vladu du village de Bungart, un terrain large de 13 toises et long de 70 toises, pour 12 fl. [2]. Cet emplacement avait probablement été acquis pour servir de cimetière. Nous savons qu'il y a eu un cimetière grec à Bungart où ont été enterrés plusieurs marchands grecs de Sibiu ainsi que la belle-mère de la princesse Marie Jean Şerban . Dans le registre 976, f. 160—161, nous trouvons une liste des décédés, la plupart membres de la Compagnie, enterrés à Bungart, Bistritza, Baia, Cluj, etc. [3].

Les marchands grecs n'étaient pas satisfaits de leur petite église de Bungart et cherchaient à obtenir la permission d'ériger

---

[1] N. Iorga, *Studii şi documente* (Etudes et documents), vol. 12. p. 3.

[2] *Ibidem*. p. 5.

[3] On parle de l'église et du cimetière grec de Bungart dans *Elenchus*, cité plus haut, pp. 63—65 ; voyez Sp. Lambros, *lieu cit.*, p. 266.

www.cimec.ro

une église dans la cité même de Sibiu. Ils ont fait des démarches pendant plusieurs années et en ont enfin, obtenu l'autorisation. Mais ils ne trouvaient pas de terrain pour élever l'église tant désirée, parce que les Saxons ne voulaient pas vendre leurs propriétés aux marchands grecs. Par bonheur la Compagnie trouva un marchand roumain, Radutzi Stoica, qui acheta pour le compte de la Compagnie grecque la maison d'un Saxon, qui se trouvait à côté de la sienne, rue des Bouchers nr. 99. Le contrat conclu entre Radutzi Stoica et la Compagnie grecque avait sept points et nous a été conservé dans le registre 976 f. 196^{v} — 197^{r}. Voici quels sont les sept points.

1. Radutzi Stoica cède sa maison de la rue des Bouchers avec toute sa cour et son jardin, en la possession complète de la Compagnie, pour qu'elle y bâtisse une église, ou tout autre immeuble qui lui plaira, aux frais des marchands grecs.

2. La Compagnie s'oblige, en échange, de donner à Radutzi Stoica 2000 fl. hongrois, et de faire mentionner son nom dans tous les offices de l'église. A la réception de la somme, Radutzi donnera à la Compagnie l'acte de la maison ou „Hausbrief".

3. Radutzi s'oblige à payer tous les impôts de la maison et de récupérer de la Compagnie les sommes payées à la fin de chaque année.

4. Cet contrat est valable pour 36 ans ; après cette date, si les héritiers de Radutzi veulent le résilier, ils sont obligés de l'annoncer trois ans à l'avance.

5. Si la Compagnie est prévenue trois ans à l'avance, Radutzi ou ses héritiers seront obligés de payer à la Compagnie la moitié de la somme de 2000 florins, ainsi que la moitié de toutes les autres dépenses faites par la Compagnie pour l'église et les autres constructions. A la fin de l'année suivante ils acquitteront le solde tant du capital que des édifices. A la fin de la troisième année, la Compagnie est obligée de tout remettre en la possession de Radutzi ou de ses héritiers.

6. Après avoir reçu le capital, la Compagnie est obligée de rendre le „Hausbrief" et toutes les quittances des dépenses faites pour la construction de l'église et des autres bâtisses.

7. La Compagnie grecque peut prolonger ce contrat. Si cependant elle ne veut pas le faire, elle préviendra Radutzi ou ses héritiers trois années avant le terme. La Compagnie a le droit de vendre l'église et les autres construction, ainsi qu'il lui semblerait

www.cimec.ro

bon et de récupérer l'argent de cette vente sans que Radutzi ni ses héritiers puissent élever de prétentions.

Après l'achat du terrain, une belle église fut élevée au centre de Sibiu, mais sans tours ni clocher et au fond d'une cour, ainsi que le voulaient les Saxons. Ceux qui ont le plus contribué matériellement et moralement à l'érection de cette église sont deux notables de la Compagnie : Georges Manicatis Safranos, et Hagi Constantin Pop. Georges Manicatis Safranos a passé dans un mémoire, d'une façon très détaillée les noms de l'architecte et des peintres de l'église, la date de sa consécration au culte, les sommes dépensées pour sa construction etc.

Nous en extrayons les passages suivants :

„En 1797, le 31 août, un lundi, en la fête de la déposition de la ceinture de la Très Sainte Mère de Dieu, pendant la matinée, on a posé la première pierre de cette église d'après la coutume. Les prières du grand bréviaire ont été lues par le prêtre grec, l'archimandrite Germancs de Trébizonde du monastère de la Sainte Vièrge de Sumela, secondé par l'ex-prêtre grec, l'archimandrite Eugène d'Ivir, en présence du président de la Compagnie grecque Manicatis Safranos, du curateur de l'église Hagi Constantin Pop, des autres membres de la Compagnie et des fidèles chrétiens".

L'architecte de l'église a été le saxon Michel Puholzer, les peintres : le professeur Joseph Neuhauser et Krambelis. Le premier a exécuté toutes les nouvelles icones du temple, ainsi que les icones „royales" et de St. Jean.

Le patron de l'église a d'abord été St. Athanase le Grand, patriarche d'Alexandrie, comme cela est spécifié dans le parchemin déposé dans les fondements. Mais, un peu plus tard, avant la consécration de l'église „à l'instigation du très savant docteur Manasis Eliade elle a été nommée : église de la Transfiguration de Notre Seigneur Jésus-Christ, tant pour la relation que cette fête a avec nos dogmes, que pour le changement intervenu actuellement ; au lieu des simples lieux de prières de jadis, la Compagnie a maintenant une église, une école, une maison pour le professeur et pour le prêtre grecs ; St. Athanase continue à être le protecteur de la Compagnie. Le 6/17 août 1799 on a mis au-dessus de l'entrée principale de l'église la Sainte icone de la Transfiguration".

La consécration de l'église s'est faite en grande pompe.

www.cimec.ro

Manicatis Safranos la décrit comme suit : „En 1800, le 31 mars, vieux style, un samedi, jour de la résurrection de Lazare, Dieu a permis que notre église fût terminée, de telle sorte que nous puissions à y officier à l'avenir. Ainsi après la Sainte Messe, nous sommes sortis, en ordre, de l'ancienne maison de prières, nous, tous les membres de la Compagnie et nos frères chrétiens. Le très révérend archimandrite Kir Germanos en habits sacerdotaux, était accompagné du prêtre Jean Popovici, administrateur de l'évêque roumain orthodoxe de Transylvanie, qui porte aussi le titre de vicaire et du prêtre Radu Tâmpeanu, administrateur des écoles roumaines de Transylvanie, qui porte aussi le titre de directeur. Tous trois étant en habits sacerdotaux, l'office a été célébré par le prêtre Germanos."

Les dépenses pour la construction de l'église, de l'école et de la demeure du prêtre et du professeur se sont élevées à la somme imposante de 18.600 florins allemands, 13.500 pour l'église et le reste pour l'école et les autres édifices. Tous ces frais sont notés de façon détaillée par Manicatis Safranos, qui a contrôlé toutes les dépenses. Je me borne seulement à mentionner que l'architecte Puholzer a reçu la somme de 6607, 36 florins allemands, les deux peintres Krambelis 1203,60, Joseph Neuhauser 711,30, les tailleurs de pierre 1104,24 fl. allemands. Nous voyons aussi que la Compagnie a fait imprimer une gravure avec la dédicace de l'église, en mille exemplaires, qui ont coûté 230,24 fl. allemands.

Ceux qui ont contribué par des sommes importantes à l'érection des édifices ci-dessus sont : Démètre Duca qui donna 1000 fl. all., l'archimandrite Néophyte Nomicos 1000 fl. all., Dimitrakis Jean Mavroudis 1000 fl. all., Radutzi Stoica 500 fl. all., le docteur Manasis 3000 fl. all., Georges Sakelarios 100 fl. all., Georges Velaras 100 fl. all., etc. Le prévôt de la Compagnie, Georges Manicatis Safranos et le curateur de l'église Hagi Constantin Pop ont donné le premier 3672,48 fl. all., et le second 2587,55 fl. all. pour qu'on puisse terminer l'église et l'école.

Excepté les sommes offertes pour la construction de l'église, plusieurs membres de la Compagnie ont donné différentes objets de culte ou ont laissé par testament d'importantes sommes d'argent à la Compagnie.

Dans le registre 976 f. 159—160 sont mentionnées les différentes donations des membres de la Compagnie ou de personnes étrangères. A côté des objets liturgiques tels que des évangiles,

www.cimec.ro

des croix, des veilleuses, nous trouvons aussi des objets utiles : tables, tapis, etc. Ainsi princesse Marie, l'épouse de Jean Şerban et dame Bălăceanca ont offert chacune un tapis. Costas Étienne Vilaras de Ianina a donné un évangile avec l'inscription suivante : Τοῦτο τὸ ἱερὸν εὐαγγέλιον εὐπρεπίσθη ἰδίᾳ δαπάνῃ τοῦ δούλου τοῦ Θεοῦ Κῶνστα Στεφάνου τοῦ ἐξ Ἰωαννίνων καὶ ἀφιερώθη τῇ ἐκκλησίᾳ τῶν ἐν Σιμπινίῳ Ῥωμαίων πραγματευτῶν διὰ μνημόσυνον αὐτοῦ καὶ τῶν γονέων. Ἐν ἔτει Χριστοῦ 1745 μηνὶ Ἰανουαρίῳ. (Cet évangile a été embelli aux (propres) frais du serviteur de Dieu Constas Étienne de Ianina et a été dédié à l'église des marchands grecs de Sibiu, pour que l'on priât pour lui et pour ses parents. L'an de grâce 1745, le mois de janvier") [1].

Vers la moitié du XIX-e siècle, le nombre des marchands grecs de Sibiu étant de plus en plus réduit, la Compagnie a commencé à rencontrer des difficultés pour amasser la somme nécessaire aux honoraires du prêtre grec. Cependant elle a réussi à les vaincre.

En 1836, quatre membres de la Compagnie, Georges Zacharias, Manuel Manoïlovici, Grégoire Matei et Georges Cosma Dimitriu, „pour maintenir l'église en bon état et avoir un prêtre grec comme par le passé" se sont offerts à donner annuellement la somme de 500 fl. à savoir : le premier 200 fl., le deuxième 100 fr., le troisième 150 fl. et le quatrième 50 fl. Le geste de ces quatre membres de la Compagnie est digne de louange mais nous ne savons pour quels motifs, ils n'ont tenu leur promesse que quelques années, quoiqu'ils se fussent engagés à remplir pendant toute leur vie ce devoir sacré. Voici leurs propres termes : „...ἵνα δυνηθῶμεν νὰ βαστάξωμεν τὴν ἁγίαν μας ἐκκλησίαν εἰς καλὴν τάξιν μὲ ἐφημέριον γραικὸν ὡς ἔκπαλαι, ἐκρίναμεν εὔλογον καὶ ἐσυνενεύσαμεν τῇ κοινῇ γνώμῃ καὶ αὐτοπροαιρέτως ὡς, πρῶτον καὶ ἀναγκαῖον κεφάλαιον, διὰ νὰ δώσωμεν ὁ καθ' εἷς ἐξ ἡμῶν χρονιαίως διὰ τὸν μισθὸν τοῦ ἐφημερίου μας τὰ ἀκολούθως διαλαμβανόμενα, διὸ καὶ ὑποχρεούμεθα διὰ παντὶ νὰ μένῃ στερεωμένον τοῦτο τὸ ἱερὸν καὶ ἀείμνηστον ἔργον καὶ μὴ παραστρατήσωμεν ἀπὸ τοῦτο κατ' οὐδένα τρόπον" (ms 976 f. 205[v]).

1. En 1906, N. Iorga a trouvé à l'église uniate de Sibiu un évangile grec, portant l'inscription suivante en grec : „Ce saint évangile a été embelli aux (propres) frais du serviteur de Dieu Consta Étienne de Ianina." Voyez N. Iorga *Studii şi documente* (Etudes et documents), Vol. 13 p. 184. Il est fort probable que cet évangile grec de l'église uniate de Sibiu, soit l'évangile offert par Consta Étienne à l'église grecque de Sibiu.

www.cimec.ro

Nous avons dit que ces quatre personnes n'ont tenu leur parole que quelques années, car en 1840 et 1841 le problème des honoraires du prêtre a de nouveau dû être résolu. Un nombre de 18 membres de la Compagnie, pour ne pas laisser l'église sans prêtre grec, ont fait des donations chacun selon sa fortune et ont amassé 309 fl. et 319 fl. pour les deux traitements annuels du prêtre grec Dorothée.

Des prêtres grecs venus de l'Archipel ont officié jusqu'en 1863 dans l'église grecque de Sibiu. En cette année, le dernier prêtre grec, Mélétius, mourut et fut conduit vers sa demeure dernière non seulement par les Grecs de Sibiu, mais par plusieurs fidèles roumains. Voilà ce qu'écrit le journal *Telegraful Român* de Sibiu, le 23 juin 1863, au sujet de l'inhumation de Mélétius : „C'est aujourd'hui qu'on célébrait les funérailles de l'archimandrite Mélétius, curé de l'église de la Transfiguration de la ville de Sibiu. Le bienheureux décédé, un des prêtres les plus respectables de notre cité — car nos parents eux-mêmes l'ont toujours connu vieillard — y était venu dès sa jeunesse, lorsque „les Grecs" de Sibiu, représentants du commerce levantin, jouissaient d'une situation florissante et privilégiée. Alors que presque tous ses contemporains sont décédés ou bien se sont roumanisés, le vénérable vieillard, retombé dans l'innocence du premier âge, était seul resté fidèle à son origine. Et son pâle visage resplendissait de joie, quand quelque heureux hasard lui donnait l'occasion de parler de la Grèce (il était originaire de Morée), ou seulement de se servir de la langue grecque. Une foule immense, composée de gens de toutes les classes et de toutes les nationalités s'était réunie pour l'accompagner pour la dernière fois ou pour voir au moins son cortège funèbre. Il est regrettable que son enterrement n'ait correspondu, en aucune façon au respect et à la piété que devaient les habitants de la commune, jeunes et vieux, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles à celui qui pendant un quart de siècle avait été leur père spirituel. Nous souhaitons de tout cœur : que la terre lui soit légère !" [1].

Par la mort du prêtre grec Mélétius, l'église grecque de Sibiu termine sa première page glorieuse, intimement liée à la Compagnie et commence une nouvelle page, non moins glo-

[1] Apud O. Ghibu, *Un demi-centenar*, (Un demi-centenaire), dans la revue de Sibiu *Luceafărul*, 12 (1913), p. 813—814.

www.cimec.ro

rieuse qui, comme nous le verrons plus bas, est étroitement liée, cette fois-ci à l'histoire des Roumains orthodoxes de Sibiu.

O. Ghibu nous dit qu'André Şaguna, le métropolite des Roumains orthodoxes de Transylvanie, alors que Mélétius était encore en vie, „s'était offert à officier aussi à l'autel de cette chapelle, avec sa suite. Ainsi vers 1861 ou 1862 il avait célébré l'office entouré d'une nombreuse assistance. Le service religieux s'était fait en roumain, excepté quelques litanies dites en grec par le prêtre Mélétius qui, d'ailleurs, avait lui même commencé à se servir en partie du roumain. Peu à peu, les relations entre Şaguna et la Compagnie grecque se resserraient et Şaguna commençait à se sentir comme chez lui dans la chapelle grecque" [1].

Le métropolite Şaguna cherchait à convaincre les derniers membres de la Compagnie de céder l'église grecque aux nombreux fidèles roumains qui n'avaient pas d'église en ville et qui souvent, les dimanches et les jours de fête, venaient prier dans la petite chapelle de sa résidence. La cession de l'église n'a pu avoir lieu qu'après la mort de l'archimandrite Mélétius, lorsque l'église grecque avec tous ses biens a passé dans le patrimoine de la paroisse roumaine. Ce fait est décrit d'une façon très détaillée par les auteurs de la monographie de la cathédrale de Sibiu. Ils écrivent : „Avant 1860, date à laquelle Şaguna acheta, avec l'argent de plusieurs collectes, l'édifice actuel de la résidence métropolitaine de la rue des Bouchers 39, vis-à-vis de l'ex „chapelle grecque", il avait commencé avec les siens à visiter cette petite église. Avec beaucoup de délicatesse et de prévenances Şaguna avait su gagner la sympathie, tant des anciens propriétaires de l'église que du père Mélétius, qui pendant les dernières années de sa vie officia en roumain, langue qu'il ne connaissait pas bien. C'est pourquoi Şaguna l'entourait d'égards. Peu à peu les marchands encore en vie tels que Hagi, Popovici, Behnitz, le fondateur Démètre Andronic, Nedelco, Matei Gligor, la veuve Bene et d'autres étaient devenus de fervents adeptes du grand évêque. Ils l'ont non seulement reçu dans leur église, qu'ils ont ouverte à tous les fidèles roumains orthodoxes, mais de plus, certains lui ont confié toute leur fortune, comme donations pour les besoins de notre église. C'est ainsi que Şaguna, respectivement la paroisse de Cetate, est devenu le propriétaire de la „chapelle grecque" et des maisons opposées de la rue des Bouchers no. 39.

Après la mort de l'archimandrite Mélétius, l'évêque André,

[1] O. Ghibu, *lieu cit.*

www.cimec.ro

nomma comme administrateur provisoire le père Bogdan German, un moine-prêtre. Il se mit d'accord avec la paroisse pour qu'on n'élût plus un curé étranger, mais un ressortisant de notre paroisse. Un concours étant institué, le premier curé roumain fut élu à l'unanimité. C'était Zaccharie Boiu, plus tard assesseur consistorial. Les fidèles étaient alors au nombre de 120, la plupart roumains ; des anciens membres de la Compagnie seuls Hagi, Duma, Andronic, Gligor Matei et Behnitz survivaient. C'est au temps du curé Boiu que l'on a fait les formalités pour la transcription de l'église de „chapelle grecque" en „église gréco-orthodoxe roumaine de Cetate" [1].

Après avoir passé en la possession des Roumains, l'église grecque de Sibiu a été, pendant quarante ans, l'édifice sacré dans lequel les fidèles et leur chef spirituel élevaient leurs prières vers l'Eternel. Il est certain qu'elle serait encore debout, car elle était d'une solidité à toute épreuve, si elle n'avait pas été démolie, pour que sur son emplacement on élevât la grandiose cathédrale actuelle. Les services rendus par l'église grecque de Sibiu aux Roumains orthodoxes sont confirmés par les paroles suivantes de l'assesseur consistorial E. Miron Cristea, dans le sermon qu'il tint à l'occasion de la célébration du dernier office avant la démolition : „quoique petite et modeste, cachée au fond d'une cour, cette chapelle a servi au grand Şaguna de cathédrale épiscopale et métropolitaine" où „il a honoré le Seigneur pendant un quart de siècle". Et plus loin, en énumérant les événements de grande importance nationale qui se passèrent entre les murs de l'église, E. Miron Cristea cite : „le premier congrès, le vote du statut organique, la consécration de cinq évêques etc." [1]. Malgré cela, et avec un si brillant passé, la petite église historique, a été condamnée à mort. Ceux qui ont élevé la cathédrale actuelle de Sibiu, n'ont pas probablement trouvé dans toute la ville une autre place convenable. Ils ont estimé nécessaire de faire démolir ce monument historique, pour que, sur l'emplacement de l'église grecque et des maisons voisines, fût construite la nouvelle cathédrale de Sibiu.

Lorsque le consistoire demanda à la paroisse roumaine de „Cetate" de préciser ses conditions pour la cession de sa pro-

[1] Ilarion Puşcariu, E. Miron Cristea et Matei Voileanu, *Biserica Catedrală dela mitropolia ortodoxă română din Sibiu. Istoricul zidirii 1857—1906* (L'église de la cathédrale orthodoxe roumaine de Sibiu. Historique de sa construction 1857—1906), Sibiu 1908, pp. 66—67.

www.cimec.ro

priété, elle répondit le 17 février 1902 que „le Synode paroissial de l'église ayant comme dédicace la Transfiguration de Sibiu-Cetate, dans le but de rendre possible l'érection de l'église cathédrale, dans le complexe des constructions comprenant la maison paroissiale avec l'église, cède en la possession et propriété de l'archevêché gréco-orthodoxe roumain de Transylvanie :

1. Le territoire compris dans le cadastre nr. 5941 + ord. 463 top. de Sibiu-Cetate avec les édifices qui se trouvent sur ce terrain, à savoir l'église et la maison paroissiale, en valeur, d'après l'inventaire, de 4.400 couronnes.

2. Le mobilier de l'église, qui d'après l'inventaire représente la valeur suivante :

a) Les icones.	5.945	cour.
b) Les candélabres	346	„
c) Les veilleuses	2.360	„
d) Les vases et les objets du culte	560	„
e) Les croix	1.108	„
f) Les vêtements sacerdotaux	2.119	„
g) Les livres religieux	264	„
h) Divers	270	„
Total	12.972	cour.

En échange l'archevêché donnera à la paroisse un autre terrain, sur lequel il élevera à ses frais une maison paroissiale, correspondant à la maison cédée. L'église cathédrale servira aussi d'église paroissiale [1].

Après que l'archevêché se fut mis d'accord avec la paroisse, on décida la démolition de l'église ; le dernier office a été célébré avec une solennité particulière dans ce saint édifice historique. Le *Telegraful Român* en donne la description suivante : „La dernière messe a eu lieu dans cette petite chapelle qui a été le témoin de plusieurs événements importants de l'histoire récente de notre église, le 13 juillet 1902. La solennité a été fort émouvante et a permis aux fidèles d'assister à une cérémonie d'une rare élévation spirituelle. Le service divin a été officié par les archiprêtre Jean Papiu, le curé de Cetate, les assesseurs Nicolas Ivan et Matei Voïleanu et le diacre Démètre Câmpean ; le sermon a été prononcé par le Dr. E. Miron Cristea, assesseur consistorial.

[1] Idem, *ibidem*, pp. 60—61.

www.cimec.ro

Un public choisi emplissait l'église, parce que justement alors se trouvaient réunies à Sibiu les sections littéraires de „l'Association pour la littérature roumaine et la culture du peuple roumain". Une certaine tristesse nous dominait tous en pensant qu'on célébrait la dernière messe dans ce saint édifice, à l'autel duquel quatre métropolites roumains avaient officié et où cinq évêques avaient été consacrés" [1].

Ainsi disparut l'église grecque, après avoir accueilli pendant un siècle les fidèles grecs et roumains.

Les membres de la Compagnie grecque de Transylvanie, n'ont pas seulement élevé l'église de la Transfiguration de Sibiu, mais plusieurs autres dans différentes villes de la province telles que Braşov, Cluj, Alba-Iulia, etc. Certaines de ces églises sont tombées en ruines et ont disparu, tandis que d'autres sont entrées en la possession des fidèles roumains. La seule d'entre les églises édifiées par les membres de la Compagnie dans laquelle on officie même aujourd'hui en grec est celle de la Sainte-Trinité de Braşov, qui est souvent visitée par ceux qui s'intéressent aux monuments historiques de cette agréable ville située au pied des Carpathes,

La Compagnie a non seulement contribué par des sommes importantes à l'érection des églises grecques, mais elle a souvent aidé les Roumains orthodoxes de Transylvanie. Ainsi la famille Hagi Pop a deux fois fait bâtir l'église de Groapa de Sibiu. Quand N. Iorga l'a visitée en 1906, il a pu lire l'inscription suivante qui se trouvait au-dessus de la porte d'entrée : „On a posé les fondations de cette très sainte église sous le règne du très auguste Empereur Joseph II, aux frais de Stanca, femme de Petru Luca. Elle a été terminée en 1789, et en 1802 elle a été complètement démolie, et reconstruite aux frais de Hagi Constantin Pop, comme le montre le registre de ce saint lieu." Sur un tableau du chœur se trouve l'inscription suivante : „Stanca, épouse du noble Hagi Luca, Hagi Constantin Popp, Peuna, épouse du noble H. C. Popp. Ce sont les icones des bienheureux tuteurs et fondateurs de cette église, qui dorment dans la paix du Seigneur. Elle est élevée en l'honneur de la Sainte Trinité. Ils l'ont construite à leurs frais depuis les fondations et elle a été terminée par leurs très honorés descendants et par les suivants patrons de l'église :

[1] *Ibidem*, pp. 67—68.

www.cimec.ro

Zinovie H. C. Pop et Marie Manicati; ils ont été placés en ce saint lieu le 26 décembre 1831." [1].

Un membre de la Compagnie de Braşov, Constantin Gianlis a élevé l'église des Saints Constantin et Hélène du village de Stupini, près de Braşov, comme on le voit d'après l'inscription grecque, qui se trouve au-dessus de la porte principale de l'église et qui a été publiée par le supérieur de l'église grecque de Braşov, l'archimandrite Néophite Stamatiadis, dans son article : Ἑλληνικὰ κειμήλια ἐν Τρανσυλβανίᾳ (*Trésors grecs en Transylvanie*) [2].

Mais les membres de la Compagnie grecque n'ont pas seulement bâti des églises pour leurs frères roumains en la foi. Ils ont aussi contribué à l'érection des „bâtisses de l'évêché et des séminaires" de Sibiu, ainsi que le montrent les documents. Le 27 février 1821, l'évêque orthodoxe Basile Moga donna une quittance pour la somme de 300 florins „que l'archimandrite et le curé de la très honorée Compagnie grecque de Sibiu, le père Dométius, tant qu'il était en vie, avait consacrée en sa qualité de bienfaiteur et de protecteur de l'église orthodoxe de Transylvanie, à l'érection de l'édifice épiscopal et du séminaire de Sibiu... Nous ne cesserons de mentionner dans nos prières le pieux archimandrite qui repose dans la paix du Seigneur. Puisse Dieu exaucer le peuple roumain et recevoir son bienfaiteur dans les demeures éternelles" [3].

L'appui accordé par la Compagnie grecque de Sibiu à l'église orthodoxe de Transylvanie est confirmé par l'évêque roumain Moga lui-même dans une lettre adressée au collecteur d'impôts de la Compagnie grecque, Constantin Manicatis. Nous reproduisons cette lettre dont le contenu nous semble assez suggestif :

Très digne patron de l'évêché orthodoxe de Transylvanie !

Puisses-tu jouir de la vie paisiblement, honnêtement, pendant de longs jours, protégeant la loi chrétienne dans tout l'évêché orthodoxe de Transylvanie, et l'affermissant par la protection que tu as bien voulu lui accorder.

Quand j'ai reçu avec la quittance les mille florins que tu as destinés à la construction de l'école et de l'évêché de Sibiu, alors je t'ai donné une autre quittance de 300 fl. de feu l'archimandrite Dométius, que Dieu ait en sa grâce !. Je te prie de me renvoyer cette

[1] Au sujet des inscriptions ci-dessus, voyez N. Iorga, *Studii şi documente* (Études et documents), vol. 13, pp. 179—180.

[2] Voyez le journal Ἔθνος de Bucarest, 1 sept. 1940.

[3] N. Iorga, *ouvr. cit.*, vol. 12, p. 177.

www.cimec.ro

même quittance pour qu'il n'y ait pas de malentendu avant la réception de l'argent.

Je reste, votre très obéissant serviteur,

Sibiu, 26 août 821. *Evêque Basile Moga*[1].

Les membres de la Compagnie ont été non seulement les protecteurs de la religion orthodoxe, mais aussi ses défenseurs en Transylvanie. Bien avant l'union avec Rome, alors que la propagande catholique préparait son terrain, nous voyons le prêtre de la Compagnie grecque de Sibiu, Grégoire du Mont Athos, emprisonné, sous prétexte qu'il travaillait contre cette union et répandait pour cela des livres valaques et grecs [2]. Et lorsqu'une partie des Roumains de Transylvanie cédèrent à la propagande catholique et se décidèrent à s'unir à l'église de Rome, l'un des principaux membres de la Compagnie grecque de Sibiu, Kaloïanis Pater, prévôt de la Compagnie de 1672—1674, fait figure de défenseur de l'église orthodoxe. Il envoya le 13 mars 1701, au métropolite Athanase de Transylvanie, une lettre fort édifiante, qui se trouve à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine et que Alex. Lapedatu a publiée dans son article : *Pater Ianoș*[3]. Dans cette lettre pleine de reproches, Kaloïanis cherche à décider le métropolite Athanase à ne pas accepter l'union avec Rome. La manière dont il s'adresse au métropolite, nous montre que Kaloïanis Pater était une personne influente en Transylvanie. Nous citons : „Rappelle-toi, si tu as lu la vie des Saints, combien de richesses et d'honneurs on leur offrait et pourtant ils sacrifiaient leur vie ; rappelle-toi ce que tu as promis en pleine métropolie de Bucarest et imagine-toi ce qui t'attend de la part de quatre patriarches et de toutes les églises de langue grecque : toutes te maudiront et t'excommunieront. Et ne crois pas que tu vivras longtemps si tu oses ainsi rompre les sceaux de tes serments. Souviens-toi qu'il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. Ne recherche pas l'honneur du monde ! Méprise le triomphe de tes ennemis ! bref, souviens-toi des tribulations des saints et souffre patiemment. Il est facile de détruire, mais il est fort difficile de refaire et de reconstruire. Si tu as besoin d'honneur, arme-toi de courage et c'est Dieu qui te le donnera.

[1] N. Iorga, *ouv. cit.*, vol. 12, pp. 178—179.

[2] N. Iorga, *ouvr. cit.*, vol. 12, pp. 52—53.

[3] Alex. Lapedatu, *Pater Ianoș*, dans *Prinos lui A. D. Sturdza la împlinirea celor 70 de ani* (Hommage à A. D. Sturza à l'occasion de ses 70 ans), Bucarest <1903>, pp. 303—110.

www.cimec.ro

Les honneurs humains sont de courte durée et pleins de soucis, surtout ceux auxquels Votre Sainteté aspire sont fort épineux. Ne sois pas complice des péchés d'autrui. J'attends une rapide réponse à cette lettre... Quant à notre réligion, qu'elle soit la bonne ou la mauvaise, nous ne la changerons en rien, et nous n'avons rien à y gagner, tant que ce ne sera pas avec l'assentiment tant des laïques que des prêtres. Et si Ta Sainteté accepte <l'union> et les prêtres aussi, vous serez seuls, sans nous. Que la bonté et les dons de l'Esprit Saint affermissent Ta Sainteté dans la voie du bien !" [1].

Cependant les tentatives et les menaces de Kaloïanis Pater pour empêcher l'union avec les catholiques ont été inutiles, ainsi que les demarches du Patriarche Dosithée de Jérusalem, qui visita plusieurs villes de Transylvanie, parmi lesquelles Braşov et Sibiu. Le métropolite Athanase, oubliant qu'il avait solennellement promis en 1698,dans l'église cathédrale de Bucarest, lorsqu'il avait été consacré par le patriarche Dosithée de Jérusalem et par le métropolite Théodose de Valachie dont il dépendait, de diriger ses ouailles dans la foi orthodoxe, et non comme son prédecesseur, accepta avec une partie du clergé roumain, de s'unir à l'église romaine.

Les membres de la Compagnie grecque de Transylvanie sont aussi souvent venus à l'aide du Saint-Sépulcre et des monastères pauvres du Mont Athos. Des patriarches de Jérusalem, tels que Dosithée, Parthénius, Chrysanthe, Mélétius, etc. envoyèrent des lettres implorant la générosité de la Compagnie grecque de Sibiu . Plusieurs de ses membres, comme nous les trouvons mentionné dans le registre, laissaient par testament des sommes importantes au Saint Sépulcre et au Mont Athos. En 1726, la Compagnie grecque envoie au Saint Sépulcre une grande veilleuse en argent, au sujet de laquelle il est dit dans le registre : „Avec la contribution de tous les palikares nous avons fait enjoliver à Bratislava (c'est à dire Boroslav), ville de Silésie, une veilleuse en argent, pesant dix-huit livres. Le prix du matériel et du travail s'est élevé à 1140 florins hongrois, c'est-à-dire mille cent quarante, ce qui fait 712 aslans ottomans, c'est-à-dire cent douze. Quand elle arriva à Sibiu, nous l'avons envoyée à Constantinople, par monsieur Ianaki Ninos, au très

[1] Alex, Lăpedatu, *lieu cit.*, pp. 307—308.
[2] N. Iorga, *ouvr. cit.*, vol. 12, pp. 8, 12, 18, 34.

www.cimec.ro

Auguste Patriarche de Jérusalem, Monseigneur Chrysanthe Notaras, pour qu'elle soit dédiée à la très sainte église du Saint Tombeau de Notre Seigneur, source de vie éternelle."

L'inscription de cette veilleuse est la suivante :

Μετ' εὐλαβείας τὸν παρόντα, καὶ δέους
Ἐλαιόλυχνον (ἀργυρόλυχνον) εἰς ἀΐδιον κλέος
Ἡ Ὀρθόδοξος τῶν ἐν Ἑρμανουπόλει
Ἀθλοῦσα Γραικῶν πραγματευτῶν κοινότης
Ἀφιέρωσε τῷ Ζωηφόρῳ Τάφῳ
Ἔτει κρατοῦντι τῶν βροτῶν σωτηρίας
ᾳψκδ'
Ὁ γράψας Ἰωάννης Ἀδάμη
Ἐσημείωσεν εἰς ἀΐδιον μνήμην.

(La communauté orthodoxe des marchands grecs, qui lutte contre l'adversité à Sibiu, a dédié, pleine de piété et de crainte, la présente veilleuse à huile (en argent) au Saint Tombeau, source de notre vie, en commémoration de sa gloire éternelle. L'an de grâce 1724. Celui qui a écrit et noté cela, pour qu'on s'en souvienne à l'avenir est Jean Adami)[1].

L'Ecole grecque de Sibiu.

La Compagnie grecque fonda aussi une école à Sibiu. Les enfants des membres y allaient apprendre leur langue maternelle. Nous ne savons pas quand cette école a commencé à fonctionner, fort probablement en 1766, lorsque Nicolae Constas de Castoria, le premier professeur mentionné dans le registre de la Compagnie, fut engagé. Deux années plus tard, en 1768, la Compagnie grecque de Sibiu élut pour la première fois, les curateurs de cette école, qui ont été Dimitraki Maris et Thomas Velaras. En 1797, comme nous l'avons vu plus haut, la Compagnie a bâti, en même temps que l'église grecque, un édifice pour l'école ainsi qu'une maison pour le professeur.

L'école grecque de Sibiu n'avait pas et ne pouvait pas avoir un grand nombre d'élèves, parce que les membres mariés ayant leurs familles en ville étaient fort peu nombreux, comme nous

[1] Jean Adami avait été pendant plusieurs années le secrétaire de la Compagnie Grecque de Sibiu.

www.cimec.ro

l'avons vu plus haut [1]. Contrairement à l'école de la Compagnie grecque de Braşov, qui, ayant un plus grande nombre d'élèves, était mieux organisée, avec plusieurs classes et plusieurs professeurs, l'école grecque de Sibiu, n'avait qu'un seul instituteur, qui souvent était aussi le chantre de l'église. Le but de cette école était d'apprendre aux jeunes écoliers à lire et à écrire dans leur langue maternelle. Des nombreux instituteurs qui ont passé par l'école grecque de Sibiu, je me borne à citer quelques noms, ainsi que l'année où ils ont été engagés et leur salaire annuel : Nicolas Constas de Castoria, 1766, 250 piastres ; Georges Démètre Sasanopoulos de Ianina, 1768, 300 aslans ; Jean le Sozopolite, 1775, 300 florins ; Michel Dracos d'Andrinople, 1779, 300 florins ; l'archidiacre Chrysanthe de Meteora, 1782, 300 fl. ; Athanase Jean Eleuthère, 1730, 300 piastres ; Zisis Démètre de Ambelachia, 1796, 300 fl. ; Alexandre Eftimiadis de Târnova Larisa, 1799, 350 fl. ; Hristodoulos H. Jean de Salonique, 1800, 350 fl. ; Athanase Staghiritis, 1804, 600 fl. ; Iancos Diamantis de Smyrne, 1806, 450 fl. ; Petros Théodore Kesisoglou de Constantinople, 1807, 500 fl. etc.

Des instituteurs ci-dessus mentionnés la figure la plus marquante est celle d'Athanase Staghiritis, qui, après avoir quitté Sibiu, a publié plusieurs œuvres, ainsi que le périodique grec Καλλιόπη qui contient un matériel fort précieux. Les membres de la Compagnie appréciant les mérites de Staghiritis lui ont donné un salaire exceptionnel de 600 fl., tandis que son prédécesseur n'en recevait que 350.

L'école de la Compagnie grecque de Sibiu était indépendante et les membres de la Communauté étaient complètement libres de nommer l'instituteur de l'école. En 1826, cependant, Moïsi Fulea, „directeur national", fait savoir à la Compagnie que son instituteur était dorénavant soumis à son autorité et il demanda qu'on lui montrât quels sont ses titres [2]. Nous ne savons pas si la Compagnie a admis l'immixtion dans l'école grecque

[1] En 1823, à la suite de l'enquête du gouvernement de Vienne, pour établir le nombre des écoles greques d'Autriche-Hongrie, afin de distribuer des livres grecs, laissés comme donation par Démètre Darvaris, on trouve sur le territoire de l'Empire 12 écoles grecques ayant un nombre de 687 élèves ; l'école de Sibiu en avait 20, celle de Braşov 40. Cf. Andronicos Dimitracopoulos, Ἐπανορθώσεις σφαλμάτων παρατηρηθέντων ἐν τῇ Νεοελληνικῇ φιλολογίᾳ τοῦ Κ. Σάθα (*Rectification des fautes observées dans la „Littérature néo-grecque"* de C. Satha s), Trieste, 1872 p. 40.

[2] N. Iorga. *ouvr. cit.*, vol. 12, p. 180.

www.cimec.ro

de l'inspecteur roumain Moïsi Fulea, ou si elle s'est montrée aussi énergique que pour la nomination du prêtre de l'église grecque de Sibiu.

Souvent, l'école grecque de Sibiu passa par des moments critiques. Dans un procès-verbal de 1812 nous trouvons : „Les soussignés, membres de la Compagnie, voyant que l'école grecque a été négligée et que les enfants de nos descendants risquent de ne plus être en état de prononcer leur langue maternelle et même de tomber dans l'ignorance... avons décidé, poussés par l'amour de l'instruction et de notre patrie (puisqu'il n'y a pas d'autre moyen d'amélioration) de contribuer chacun selon nos moyens, au capital de l'école greoque de la Compagnie des Grecs de Sibiu, L'on peut voir ci-dessous le nom et la contribution de chaque donateur patriote. Le salaire de l'instituteur sera payé à l'aide des intérêts de ce capital, car notre désir est, qu'avec le temps, l'école devienne florissante et soit accessible et utile non seulement aux enfants de nos collègues, membres de la Compagnie, mais à tous les enfants grecs désireux d'apprendre". Parmi les souscripteurs au capital de l'école grecque de la Compagnie des Grecs de Sibiu, nous trouvons les personnes suivantes, qui ont donné de fortes sommes : Constantin Manicatis Safranos 5000 fl., Georges Manicatis Safranos 5000 fl., Triandafil N. Guma 3000 fl., Etienne Popovici 3000 fl., Păuna Hagi Constantin Pop 3000 fl. etc. En total le capital que l'on put amasser fut de 27.600 fl. (ms 976 f. 203 v) [1].

C'est grâce aux intérêts de ce capital, résultant de la contribution généreuse de quelques donateurs de la Compagnie „aimant leur nation et la science" que l'on pouvait payer le salaire de l'instituteur grec, si, bien entendu, le capital était bien

[1] L'école grecque de Sibiu a été subventionnée non seulement par les membres de la Compagnie, mais aussi par d'autres Grecs, comme, par exemple, le savant docteur Manasis Eliade, qui a vécu plusieurs années à Sibiu vers la fin de sa vie. Il fit une donation de 3oco florins à la Compagnie grecque de Sibiu pour l'école grecque, à condition que la Compagnie achetât des immeubles, ou déposât la somme dans une banque. Tant qu'il serait en vie, on lui donnerait un intérêt de 5%, et après sa mort, il désirait que l'instituteur grec fut payé de cette somme (ms 976 f. 194 v—195 r). Manasis Eliade a été une personnalité bien connue en Valachie, tant pour son activité didactique à l'Ecole Princière de Bucarest, que pour son activité médicale. L'affirmation de C. Sathas (Νεοελληνική φιλολογία, Athènes 1868, p. 514) disant que Eliade mourut en 1785 est complètement erronée. Eliade était encore en vie en 1812 et écrivait de Vienne à son ami Georges Manicatis de Sibiu. Voyez N. I o r g a *ouvr. cit.*, vol. 12, pp. 168—9.

www.cimec.ro

administré par les curateurs de l'école. Il est évident cependant, qu'après la mort de certains donateurs, et le départ de certains autres de Sibiu, ce capital n'a pas joui d'une bonne administration. Voici ce que nous trouvons à ce sujet dans un procès-verbal de 1848, écrit en roumain. „...Après la mort des curateurs qui ont été élus et n'ont laissé aucune disposition à ce sujet, et de la plupart des bienfaiteurs et de leurs héritiers, les uns ont quitté le pays et d'autres se sont ruinés. Comme il n'y a plus eu de curateurs pour administrer cette somme complètement oubliée, cette subvention a complètement cessé, ainsi que l'école grecque qui n'a plus pu avoir d'instituteur, faute de moyens de lui payer ses honoraires. Même aujourd'hui nous n'avons plus ni instituteur, ni école. C'est pour cela qu'après mûre réflexion toute la communauté étant d'accord, nous avons décidé unanimement, du moment que personne n'a rien reçu de la Compagnie, d'annuler ce compte ainsi que les actes et de tout effacer pour toujours, afin que, s'il arrive qu'on fasse une vérification, les membres actuels de la Compagnie, qui n'ont rien su de cette décision, ne soient pas considérés comme responsables de ces actes, tout en étant innocents". (ms 976 f. 204).

La Compagnie grecque de Sibiu, n'ayant plus la possibilité de payer le salaire de l'instituteur, a fermé son école. Quelle a été sa dernière année d'activité? Malheureusement elle n'est pas marquée dans le registre. C'est pourquoi, nous chercherons plus loin à l'établir à l'aide de certaines dates qui s'y trouvent.

En 1838, la Compagnie engagea Mihalachi Iancovici, „grec de Ploieşti", pour un salaire de 600 fl. comme instituteur à l'école grecque et comme chantre à l'église grecque de Sibiu. Il devait enseigner, comme le précise le contrat conclu entre les deux parties, „le grec moderne, le catéchisme, la grammaire, l'arithmétique, etc." (ms 976 f. 207 v). Iancovici était encore en fonction en 1839, car son salaire réduit à 240 fl., est mentionné dans les dépenses de la Compagnie (ms 976 f. 217 r). Il est fort probable que Iancovici n'a plus enseigné après 1839 à l'école grecque et qu'il n'a pas eu de successeurs. Du fait que les quelques membres de la Compagnie restés à Sibiu, ont donné leur contribution entre 1840—41, comme nous l'avons vu plus haut, rien que pour les honoraires du prêtre grec, et non pour le salaire de l'instituteur, nous pouvons conclure que l'école a pour toujours fermé ses portes en 1839. Le nombre restreint des membres de la Compagnie, la stagnation des affaires, l'impossibilité dans laquelle

www.cimec.ro

ils se trouvaient d'entretenir à la fois une église et une école, obligea les Grecs de Sibiu à fermer l'école selon toutes les apparences en 1839. En tout cas l'école grecque de Sibiu ne fonctionnait certainement pas avant 1848, ce qui ressort du procès-verbal mentionné plus haut.

C'est ainsi qu'elle mit fin à son activité. Pendant trois quarts de siècle, les enfants grecs établis à Sibiu y avaient acquis les connaissances élémentaires dans leur langue maternelle.

La Compagnie grecque de Sibiu a eu sa bibliothèque, comme la Compagnie grecque de Braşov. Elle n'était cependant pas aussi riche que celle de Braşov. Dans le registre 976 f. 242^{r}—242^{v} se trouve un inventaire des livres de la Compagnie de Sibiu, rédigé le 23 février 1822, comprenant différentes œuvres des classiques grecs, ainsi que des livres scolaires comme : Σπλάχνον γραμματικῆς Ἀνανίου, Γραμματικὴ Κατηφόρου, Γραμματικὴ Θεοδώρου Γαζῆ, Γραμματικὴ Καρατζᾶ, Γραμματικὴ Λασκάρεως, Ψυχολογία Κάμπε, Στοιχεῖα φυλοσοφίας τοῦ Σουαβίου, Ἐπιστολαὶ Συνεσίου, Στοιχεῖα γεωγραφίας Θεοτόκη etc.

A côté des livres d'école nous trouvons aussi : Λεξικὸν Βαρίνου, Τόμος χαρᾶς Φωτίου κατὰ τοῦ Πάππα, Τόμος ἀγάπης Δοσιθέου, Νικηφόρου Ξανθοπούλου βίος Κλήμαντος, Κατὰ Ὠκέλλου περὶ τῆς τοῦ παντὸς φύσεως, Τρόπαιον κατὰ Κοπερνίκου, Ἀδολεσχία φιλόθεος τοῦ Εὐγενίου, Φιλοθέου πάρεργα, Βίος Καισάρων Ρώμης, Θηκαρᾶς, Περὶ πατριαρχῶν Ἱεροσολύμων τοῦ Δοσιθέου, Νομικὸν θλάχικον etc.

Parmi ceux qui ont offert des livres à la Compagnie grecque de Sibiu se trouve aussi l'évêque Leontios de Paphos décédé le 15 mars 1661 et enterré à Boïtza, près de Sibiu. Il a laissé à la Compagnie, parmi d'autres objets, les livres suivants, mentionnés dans le registre 976 f. 156 : « 1 Παλαιὰν καὶ Νέαν Διαθήκην, 1 Εὐχολόγιον, 1 Εὐαγγέλιον, 1 Νέαν σύνοψιν διαφόρων ἱστοριῶν, 1 Ἁμαρτωλῶν σωτηρίαν, 1 Νέον Θησαυρόν, 1 Ἀπόστολον, 2 Ἰατροσόφια, 1 Κανονικόν, 2 Ὀχτωήχια. 2 Ψαλτήρια, 1 Εἱρμολόγιον, 4 Ὡρολόγια, 1 Προοιμιακόν, 1 Βιβλίον τοῦ Νικηφόρου, 1 Παιδαγωγία, 1 Προοιμιακόν, 1 Βιβλίον τοῦ Νικηφόρου, 1 Παιδαγωγόα, 1 Προοιμιακόν, 1 Ψαλτήριον, 2 Βιβλιόπουλα τοῦ Μιχὰλ δόδα καὶ ἄλλα, 1 Ἀνθολόγιον, 1 Παρακλητική, 1 Πεντηκοστάριον, 1 Τριώδιον ». D'après ce que nous voyons, la plupart étaient des livres liturgiques, auprès desquels nous trou-

www.cimec.ro

vons aussi Νέαν σύνοψιν διαφόρων ἱστοριῶν, qui n'est que la chronique de Mathieu Cigala, ainsi que deux «Βιβλιόπουλα τοῦ Μιχὰλ βόδα», probablement la première édition, extrêmement rare, de l'œuvre du „vistier" (Trésorier) Stavrinos : Ἀνδραγαθίαις τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ ἀνδρειοτάτου Μιχαὴλ Βοϊβόνδα, publiée pour la première fois à Venise en 1638 [1] ou quelqu'autre édition parue avant 1661, l'année de la mort de l'évêque Leontios. En même temps que lui, nous devons citer Antoine Paléologue, instituteur à l'école grecque de Sibiu et Georges Manasi qui ont fait don de plusieurs livres d'école .

La Compagnie grecque de Sibiu ne faisait pas uniquement venir des marchandises d'Orient, mais aussi des livres d'Occident et surtout des livres grecs qui apparaissaient dans les imprimeries de Venise, Vienne, Leipzig, etc. et qui étaient fort recherchés en Valachie et en Moldavie, contribuant ainsi au développement de la culture dans les deux Principautés. Chaque fois qu'un boyard des Principautés Roumaines avait besoin d'un livre étranger, il s'adressait à la maison Hagi Pop ou à la maison Manicatis Safranos de Sibiu, qui, grâce à leurs relations avec l'étranger, réussissaient à lui procurer le livre en un temps relativement court. En 1833, Alexandre Gavra, professeur à l'école normale d'Arad, ayant l'idée d'imprimer différents livres en roumain et n'ayant pas les moyens suffisants de le faire, s'adressa à la Compagnie grecque de Sibiu, lui demandant de s'associer à lui dans ce but. Le plan de Gavra avait „quatre buts" : *a*) faire imprimer des livres pour l'instruction des Roumains ; *b*) répandre les bienfaits de la science ; *c*) inciter les gens cultivés à écrire des livres ; *e*) de faire à l'aide de ces derniers un commerce fort lucratif „dans lequel l'on ne peut jamais perdre, mais au contraire l'on peut à juste titre espérer que l'argent investi ne sera pas en danger mais rapporter un gain satisfaisant".

Les livres qu'il avait l'intention de publier étaient : „Ulysse, le Premier navigateur, Pepelia, Lucrèce, Marmontel, Les souf-

[1] Au sujet de cette édition voyez. D. Russo : *Studii istorice greco-române* (Etudes historiques greco-roumaines), Bucarest 1939, vol. I. p. 166 et Vasile Grecu, *Prima ediție a lui Stavrinos și Matei al Mirelor* (La première édition de Stavrinos et de Mathias de Myra), dans *Codrul Cosminului*, 10 (1936—1939) pp. 544—547.

[2] Le fait qu'à coté de Βιβλιόπουλα τοῦ Μιχαὴλ βόδα se trouve ajouté : „καὶ ἄλλα" nous prouve qu'aussi cette édition de la chronique rimée de Stavrinos a été publiée, comme les autres, avec l'histoire de Mathias de Myra.

[3] Ms 976 f. 122 r. 132 v..

www.cimec.ro

frances du servage, La situation des Roumains de Hongrie depuis l'introduction de l'école normale, Géographie, Palid le vert de Venise, Les présages de la naissance de Hunyadi, l'Arithmétique à base de mémoire". Par malheur, il n'y a pas réussi à mettre en application, à l'aide de la Compagnie grecque, son plan, justement à une époque où le public des Principautés était avide de publications roumaines.

Telles ont été en résumé l'organisation et l'activité culturelle de la Compagnie grecque de Sibiu. Il s'agit de savoir jusqu'à quelle époque cette Compagnie a fonctionné. La réponse nous est fournie, en sa langue maternelle, par le dernier collecteur d'impôts de la Compagnie, le roumain Grégoire Matei, dans les lignes qui suivent : „En 1854, la Compagnie grecque a perdu ses droits, tous les droits spécieux étant à présent les mêmes. Jusqu'à présent c'est moi qui ai été le collecteur d'impôts de cette Compagnie grecque, son dernier membre, le commerçant le plus âgé de Sibiu" [1]. D'après les procès-verbaux, nous voyons que les dernières réunions de la Compagnie avaient lieu en présence des commissaires du gouvernement. De plus les nouveaux membres n'étaient acceptés qu'avec l'approbation des autorités. Les derniers commerçants admis dans la Compagnie ont été des indigènes ce qui autrefois était strictement interdit. Donc, en 1854 la Compagnie grecque de Sibiu, l'une des plus importantes compagnies de l'Empire des Habsbourg, perdant ses droits et ses privilèges, cessa d'exister après une féconde activité de plus deux siècles.

NESTOR CAMARIANO

[1] N. Iorga, *Studii şi Documente* (Etudes et documents,), vol. 12, p. X.

www.cimec.ro

ANDRÉ ŞAGUNA ET JOSEPH RAJAČIĆ

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE DES RELATIONS DE L'ÉGLISE ROUMAINE AVEC L'ÉGLISE SERBE

Les archives de la patriarchie serbe de Karlovci contiennent un précieux dépôt de documents relatifs à l'époque pendant laquelle la juridiction des métropolites serbes s'étendait aussi sur les Roumains de Transylvanie. La correspondance d'André Şaguna avec le métropolite Rajačić fait partie de ce matériel historique dont l'importance ne peut être appréciée à sa juste valeur que maintenant, un siècle après. J'ai copié depuis longtemps les lettres de Şaguna à l'occasion de certaines recherches plus amples que j'y avais entreprises. L'archiviste d'alors, G. Bekić, avait eu l'amabilité de rassembler pour moi ces papiers si précieux pour l'historiographie roumaine, ce qui, dans l'absence d'un registre systématique constituait sans conteste, un signe d'attention particulière. Je lui ai exprimé naguère ma reconnaissance et la lui ai gardée vive et émue après trente ans.

Les 14 documents que nous publions ci-dessous, presque tous inédits, éclairent un coin de l'histoire roumaine resté jusqu'à présent presque complètement dans l'ombre. Elles concernent la dernière phase des relations cimentées, dès le XVIII-e siècle, par l'évêque Paul Nenadović avec les Roumains de Transylvanie, pour aider ceux-ci à mieux résister aux persécutions auxquelles ils étaient soumis, tant dans le domaine religieux que dans le domaine politique. En même temps, ils apportent une contribution très précieuse à l'étude des années de jeunesse de Şaguna, qui s'est acquis de si grands mérites dans l'organisation de la vie ecclésiastique roumaine et qui a beaucoup lutté pour l'affirmation politique des Roumains de Transylvanie. En tout cas ces lettres sont l'unique témoignage des pensées intimes et des doutes qui l'ont tourmenté pendant ses deux années

www.cimec.ro

de vicariat, qui constituent le prélude de son activité si lumineuse et féconde.

Toutes les lettres datent de l'époque 1843—48 et sont donc antérieures à la grande révolution. À cette époque, le métropolite serbe de Karlovci avait encore pleine juridiction sur les Roumains de Banat, d'Arad et de Bihor et une juridiction plus restreinte sur l'église roumaine de Transylvanie où les droits du métropolite étaient limités à la consécration de l'évêque local, toute autre communication directe avec le chef de l'église serbe étant d'ailleurs interdite [1]. Le gouvernement autrichien croyait, en éloignant l'énergique évêque de Karlovci des questions ecclésiastiques de Transylvanie, faciliter la consolidation du catholicisme. De fait, ce n'est que grâce à cette mesure prise à l'époque entre 1761—1848 que l'union avec l'église roumaine a pu prendre définitivement racine et attirer un grand nombre de fidèles orthodoxes, qui ne bénéficiaient ni d'une protection légale ni de la vigilance paternelle des évêques locaux. C'est grâce aux métropolites serbes que l'église roumaine de Transylvanie a réussi cependant à résister à une pression aussi puissante et à sauvegarder l'ancienne forme de ses croyances religieuses. Si toute correspondance leur était défendue avec les organes de l'église de Transylvanie, les metropolites serbes n'ont cependant pas cessé d'entrer indirectement en contact avec elle, par les évêques d'Arad et Timişoara et n'ont jamais renoncé à s'intéresser à la marche des affaires écclésiastiques. Toutefois, à partir de 1810, lors de l'installation de l'évêque Basile Moga, qui s'est vu imposer à côté d'une série de conditions humiliantes un contrôle sévère, toute correspondance cesse. Elle reprend seulement après l'arrivée de Şaguna en Transylvanie comme vicaire général. Mais ce dernier non plus n'ose expédier ses lettres par la poste, il les confie à des gens sûrs par l'entremise de l'évêque serbe de Timişoara. C'est ainsi que s'explique le fait que les lettres ne sont pas plus nombreuses, car elles dépendaient de conditions favorables pour l'expédition.

I.

Les deux premières lettres adressées par André Şaguna au métropolite Joseph Rajačić datent de 1843. Il y avait exactement dix ans que leur expéditeur avait été reçu

[1] S. Dragomir, *Istoria desrobirei religioase a Românilor din Ardeal* (Histoire de la libération religieuse des Roumains de Transylvanie), II, Sibiu 1930, p. 386.

[2] Dj. M. Slijepčević, *Stefan Stratimirović*, Beograd 1936, pp. 73—75.

www.cimec.ro

dans le clergé serbe. Après avoir terminé sa philosophie et son droit, Şaguna s'est inscrit au séminaire de Vršac (1829) où il y avait une section roumaine pour l'étude de la théologie. Dès qu'il eut terminé ses cours de théologie, le métropolite Stratimirović l'exhorta à embrasser la carrière monastique. Il avait discerné dans ce jeune homme distingué les dons qui devaient former le futur grand évêque. Ainsi, après six mois de noviciat, Anastase Şaguna, endossa le 12 octobre 1833 l'habit de moine au monastère de Hopovo et reçut le nom d'André. Les notes personnelles, qu'il inséra dans un Časlov (livre d'heures) slave, dans lequel il lisait ses prières, nous permettent de suivre dorénavant, pas à pas son ascension dans la hiérarchie monacale. Diacre et archidiacre du même métropolite, André ne s'attarda pas longtemps aux degrés inférieurs, de sorte qu'en octobre 1839, il obtient la direction du monastère de Jazak, et au commencement de l'année suivante, de celui de Bešenovo en qualité d'administrateur. Enfin, le 28 octobre 1842 il retourne à son monastère de Hopovo comme archimandrite, d'où, le 27 avril 1845, il sera promu à la direction d'un monastère plus important et plus riche, celui de Kovilj, dans le diocèse de Bačka [1]. Le jeune homme jouissait de la bienveillance particulière de son évêque dont il était le secrétaire depuis 1835. En 1838 il est nommé conseiller consistorial du nouveau métropolite Etienne Stanković. Şaguna devait son succès en premier lieu à son excellente éducation. D'aspect particulièrement imposant, le jeune homme, originaire d'une des meilleures familles aroumaines, parlait sans la moindre faute, outre sa langue maternelle, le serbe, l'allemand et le hongrois. Il se distinguait par ses bonnes manières en société, était plein de respect pour ses supérieurs, jouissait de la sympathie de ses camarades tout en étant autoritaire ; il était de plus doué d'un solide bon sens, éloquent et intelligent, mais surtout grand travailleur et plein d'un zèle infatigable pour la science. Pendant ses études de théologie, il avait lu tout ce que l'école serbe pouvait lui offrir et il avait cherché à compléter ses connaissances en lisant les auteurs étrangers, catholiques et protestants, les plus connus. Il n'a cependant pas voulu se spécialiser dans un certain domaine de la théologie ; il est resté toute sa vie un encyclopédiste, capable d'oeuvres importantes et de valeur égale,

[1] Dr. Ilarion Puşcariu, *Mitropolia Românilor ortodocşi din Ungaria şi Transilvania* (La métropolie des Roumaine orthodoxes de Hongrie et de Transylvanie), Sibiu 1900, p. 48.

www.cimec.ro

à la fois en droit canonique, en histoire de l'église, dans le domaine des études bibliques et dans ses écrits pastoraux. C'est ainsi que s'explique le fait qu'étant nommé, en 1834, professeur à l'école de théologie de Karlovci et fonctionnant en cette qualité jusqu'à la fin de l'année 1841—42, il ait enseigné presque toutes les branches de la théologie. Pendant l'année 1834—35, il a tenu le cours de grammaire slave, après avoir appris la langue littéraire „slovéno-serbe" dont se servaient à cette époque les ecclésiastiques serbes [1]. Le moine André était cependant au courant des polémiques linguistiques de Vuk Karadzič, comme le démontre l'invocation de la fameuse Baba Smiljana dans une des lettres que nous allons citer. Nous ne savons pas en quelle mesure se préparait-il pour sa mission parmi les Roumains. Il semble cependant qu'il avait acquis, déja dans la maison de son oncle Grabovski à Pest, une bonne connaissance de la langue roumaine et l'ambition de mettre ses idées par écrit en des oeuvres d'une belle tenue littéraire. Une „grammaire valaque" rédigée par lui à cette époque est restée parmi ses oeuvres inédites [2].

En 1842 le nouveau métropolite, Joseph Rajačić, qui venait du siège épiscopal de Višac, le transféra à l'école de cette localité, en le chargeant des cours de théologie dans la section roumaine du séminaire. Son rival Nikanor Gruić, l'évêque de plus tard, nous laisse entendre que cette permutation signifiait une dégradation ou, en tout cas, une disgrâce. Gruić reproduit dans ses notes autobiographiques le contenu d'une lettre que l'évêque de Pakrac, Etienne Popović aurait écrite en automne 1842 au métropolite Joseph Rajačić. L'évêque aurait exprimé sa satisfaction de voir le métropolite éloigner de sa cour le moine perfide Stoiković, mais il se montre agréablement impressionné de ce que Şaguna ait été envoyé comme professeur à Višac et surtout du fait qu'il n'ait pas à ordonner diacre le moine Gruić, qui sera un ingrat aussi envers le métropolite [3]. Le moine Nikanor, ancien élève de Stoiković et de Şaguna, et ensuite ennemi acharné de ce dernier, ne reproduit cependant pas textuellement la lettre,

[1] Le manuscrit : *Katalog profesora Bogoslovije*, sastavio Iovan Vučković list 35 (dans l'archive théologique de Karlovci).

[2] Dr. Ioan Lupaş, *Mitropolitul Andrei Şaguna* (Le métropolite André Şaguna), Sibiu 1911 (II-e éd), pp. 21—23.

[3] *Autobiografija Nikanora Gruića*, za štampu priredio Ilarion Zeremski, Sr. Karlovci 1907.

www.cimec.ro

mais même si le sens avait été celui reproduit par Gruić, les relations qui se sont établies entre le métropolite et Şaguna ne confirment pas l'impression de l'évêque de Pakrac. Déjà à l'automne de la même année, Rajačić lui accorde le rang d'archimandrite et la direction du monastère de Hopovo. C'était une récompense des mérites qu'on lui reconnaissait et une preuve des bonnes grâces du métropolite, car, bien que Hopovo ne comptât pas parmi les monastères aux revenus importants, son prieuré apportait un accroissement considérable aux revenus du modeste professeur. D'ailleurs, Gruić est injuste aussi envers Stoikovič, qui devint plus tard évêque de Buda et a été deux fois élu patriarche, sans pouvoir obtenir toutefois l'approbation du gouvernement hongrois.

Les deux premières lettres adressées par l'archimandrite Şaguna au métropolite serbe sont datées de l'époque de son professorat à Vršac : la première du 13 mars, la seconde du 1-er octobre 1843. Elles sont très intéresantes, parce qu'elles nous dévoilent à la fois les préoccupations du jeune professeur et ses rapports avec le métropolite de Karlovci. Dans la lettre du mois de mars [1], rédigée avec un soin particulier, il porte à sa connaissance le texte d'un article paru dans la „Gazeta de Transilvania", en automne 1842, au sujet d'une disposition prise par le métropolite à l'occasion de l'ordination des cinq ecclésiastiques roumains du diocèse de Vršac. Rajačić avait gardé, pendant la vacance du siège épiscopal, l'administration du diocèse de Vršac. Lorsque les jeunes Roumains vinrent à Karlovci pour l'ordination, le métropolite avait disposé que l'on officiât la messe en roumain et qu'une partie du chœur chantât également en roumain. Le journal roumain loue le sens de la justice et les nobles sentiments dont le métropolite est animé pour le progrès de tous les peuples soumis à sa juridiction. Il considère son attitude comme le fondement des idées fraternelles, de la compréhension et de l'union „avec nos frères serbes".

Examiné à la lumière du siècle passé, le fait relevé par le journal roumain a une signification particulière. Le sentiment national, chaque jour plus intense à cette époque chez les Roumains aussi, menaçait dès lors d'être une cause de désaccords au sein de l'église orthodoxe gouvernée pastoralement par le métropolite Rajačić. À Arad, où les Serbes étaient en mino-

[1] Annexe 1.

www.cimec.ro

rité, un évêque roumain avait été nommé dès 1810, grâce aux insistances des fidèles du diocèse. Dans la cathédrale de cette ville, une lutte se livrait pour savoir quelle serait la langue liturgique. Pour réagir contre les revendications roumaines, le patriote serbe Sava Tekeli les attaqua violemment, en contestant, dans une brochure qui n'eut pas un grand écho, l'origine latine et par conséquent le droit de priorité des Roumains. Evidemment le mouvement ne s'arrêta pas sur la rive nord du Mureş, mais s'étendit au Banat, où les majorités roumaines des diocèses de Timişoara et de Vršac, demandaient avec beaucoup d'insistance l'introduction de leur langue dans les actes du culte et dans l'administration intérieure de l'église. La concession du métropolite Rajačić, louée par le journal roumain, était ainsi une réponse à ces revendications, une première tentative de trouver une solution aux divergences d'ordre national. La fondation d'une section roumaine à l'école théologique de Vršac servait également ce but. L'auteur de „ces sages mesures" était le métropolite lui-même, qui croyait devoir satisfaire, au moins en partie, les prétentions des Roumains, pour pouvoir maintenir intacte l'unité de l'Église. Nous soupçonnons que la permutation de Şaguna à Vršac entrait aussi dans la ligne de la politique de Rajačić : le jeune archimandrite roumain devait être rapproché du milieu dans lequel il était prédestiné à travailler. Il aura certainement compris le rôle qu'on lui confiait, mais après avoir pris contact avec les chefs de la vie ecclésiastique du Banat, il a confondu sa cause avec les intérêts de son peuple. C'est pourquoi cette lettre marque un point de départ dans sa vie. Elle est écrite au moment où le futur chef politique adopte les tendances d'émancipation du peuple roumain.

Sa deuxième lettre, celle d'octobre 1843 [1], comprend les voeux présentés par Şaguna au métropolite à l'occasion de sa nomination comme conseiller intime de l'Empereur. Elle ne semble pas être une simple lettre de convenance, mais plutôt une sincère profession de foi envers le chef spirituel et le bienfaiteur qui l'avait constamment protégé. Toutefois, la phrase significative „tout notre peuple orthodoxe" nous fait comprendre qu'il entrevoit, à présent, clairement le problème national, qui demande à être résolu dans le cadre de l'Église.

---

[1] Annexe 2.

www.cimec.ro

2.

Pour les années suivantes, 1844 et 1845, on n'a gardé aucune lettre de Şaguna à son métropolite. Il est cependant certain que leurs rapports n'ont pas changé. Sa nomination comme archimandrite du monastère de Kovilj, en Bačka, situé dans le voisinage immédiat de la résidence métropolitaine, en est une preuve. Elle est attestée par une relation plus tardive [1], qui nous apprend que le siège épiscopal de Novisad devenant vacant, et certains ayant proposé Şaguna, Rajačić s'y serait opposé en disant : „je veux garder Şaguna pour le diocèse de la Transylvanie, car l'évêque actuel, Moga, est âgé et son siège sera bientôt vacant."

L'évêché orthodoxe de Transylvanie devint en effet vacant par la mort de l'évêque Basile Moga, survenue en octobre 1845. Le métropolite Rajačić se hâta, par conséquent, de recommander André Şaguna aux cercles influents de Vienne, pour qu'il fût nommé vicaire du diocèse resté sans pasteur. Dans le mémoire présenté à la Chancellerie de Transylvanie et daté du 15 novembre 1845, le métropolite cherche à mettre en évidence de façon toute particulière les qualités marquantes de l'archimandrite roumain. Il semble que Rajačić ait profité de ses relations avec le vice-chancelier de Transylvanie, le baron Samuel Iosika, pour soutenir son candidat. Iosika lui répond le 5 février 1846, et lorsque le 27 juin de la même année, l'Empereur approuve la nomination de Şaguna comme vicaire, il met aussitôt le métropolite au courant du succès obtenu. Sa lettre personnelle adressée au métropolite est datée du 1 juillet 1846, tandis que la lettre officielle fut expédiée par le vice-chancelier deux jours plus tard [2]. De son côté, le métropolite avertit le 13 juillet Şaguna, de sa nomination comme vicaire administrateur du diocèse vacant de Transylvanie, l'invitant à passer la direction du monastère, selon les règles établies et ensuite à se préparer à partir pour Vienne, pour remercier le monarque et recevoir les instructions nécessaires du vice-président de la Chancellerie transylvaine, le baron Iosika [3]. Une autre lettre, ayant le même contenu, fut expédiée au vicaire général

[1] Dr. I. Lupaş, *ouvr. cit.*, p. 39.
[2] Annexe 3.
[3] Annexe 4.

www.cimec.ro

de Novisad, sous la juridiction duquel se trouvait le monastère de Kovilj [1].

C'est ainsi que Şaguna partit de Kovilj, le 24 juillet 1846, se rendit d'abord à Vienne et, le 2 septembre, commença son activité de vicaire en Transylvanie.

Il n'y trouva pas ce que son ambition juvénile avait peut-être rêvé. L'église orthodoxe roumaine de Transylvanie se trouvait alors dans un état déplorable, par suite des persécutions subies pendant un siècle, mais aussi à cause de la situation politique extrêmement précaire dans laquelle se trouvait le peuple roumain. Quoique englobée dans l'organisation hiérarchique de la métropolie de Karlovci, l'église roumaine ne jouissait pas des privilèges de la nation illyro-serbe et n'était même pas reconnue légalement par la Constitution du pays, bien qu'elle représentât, de fait, la plus ancienne église de Transylvanie et que ses fidèles fussent les plus nombreux. Le fait de n'être pas légalement reconnue entraînait des persécutions de la part de l'État, de la Cour de Vienne et des organes d'administration locale, représentés presque uniquement par des Hongrois, et un état de misère, qui reflétait fidèlement les conséquences du régime politique. On doit ajouter à tout cela la situation chaotique dont Şaguna héritait de l'évêque Basile Moga, un prêtre âgé, sans culture sérieuse, manquant d'énergie dans la direction des affaires et obligé par un acte officiel de respecter les intérêts étrangers. Les lettres que Şaguna envoie au métropolite sont empreintes de cette atmosphère. Elles respirent d'abord la foi en ses forces, puis l'amertume des illusions vite envolées et la douleur qu'il ressent à cause de la situation d'infériorité de son église.

La première lettre envoyée au métropolite après son arrivée en Transylvanie n'est pas encore imbue de ce pessimisme sombre [2]. Il l'a écrite un jour de fête, le 2 février 1847, après avoir été pendant cinq mois vicaire général de l'église roumaine. Rajačić lui avait envoyé ses sermons et ses circulaires pastorales, qu'il avait probablement fait imprimer, et il devait lui en témoigner sa reconnaissance. Il le fait avec la même effusion de sentiments que par le passé, mais surtout ces lettres lui servent d'enseignement et lui donnent du courage dans sa situation difficile. Il était justement au bout d'une mission qu'il avait remplie, à la demande du gouvernement, avec un plein succès. La satisfac-

[1] Annexe 5.

[2] Annexe 6.

www.cimec.ro

tion qu'il en ressentit, affermit son espoir. C'est pourquoi il se croit autorisé à faire un aveu, en se basant sur les faits qu'il relate. Il lui semble que non seulement sa personne est de jour en jour plus respectée, mais que ce qu'il a réussi à réaliser suscite l'admiration des gens du dehors et, qu'avec l'approbation des autorités et la collaboration de tout le peuple, une ère nouvelle commence pour l'église orthodoxe, ce qui lui permet d'entrevoir un bel avenir et de raffermir les âmes dans la foi. Les ennemis de l'église orthodoxe ne ressentent que haine et envie pour ses succès actuels. Il ne sait jusqu'à quel point leurs intrigues peuvent réussir, mais il est complètement convaincu que, dans la situation où se trouve son église, elles peuvent causer beaucoup de mal et même rouvrir les plaies laissées par le régime précédent. Un des soucis qui le ronge provient de ce que l'église de Transylvanie n'a pas encore d'évêque orthodoxe légal à une époque où la diète convoquée devait réaliser des réformes d'importance capitale. En passant par Cluj, il a recommandé „à ces messieurs" la cause de son église, en demandant qu'elle fût légalement reconnue. Il reçut, il est vrai, des promesses consolantes, mais il ne conçut qu'un faible espoir en leur réalisation. Il avait donc ressenti, aussitôt après son arrivée en Transylvanie, la grande injustice dont souffrait l'église roumaine et l'esprit d'intolérance médievale des gouvernants hongrois.

Dans les lignes suivantes, il expose les motifs pour lesquels il a fait un séjour à Cluj. Ils sont liés à un épisode dramatique de l'histoire des Roumains de Transylvanie. Trois communes des monts Apuseni, propriété du domaine „camerale" avaient refusé de remplir leurs obligations de colons et, à l'instigation d'une aventurière hongroise, se trouvaient depuis plusieurs années en pleine révolte. À la demande du gouverneur, Şaguna visita ces communes en automne 1846 et réussit à les décider à revenir à la légalité. Cependant, au début de l'année suivante, de nouveaux troubles s'étant produits, les autorités, considérant la confiance dont Şaguna jouissait auprès du peuple, le prièrent d'exhorter les paysans à leur livrer la provocatrice. Le vicaire accepta cette délicate mission et s'en acquitta avec beaucoup de calme et d'habileté : „J'ai fixé le jour de l'Épiphanie, pour essayer de mener à bonne fin cette mission dangereuse. Les communes étaient : Bucium, Cărpiniş et Abrudsat. Après

www.cimec.ro

avoir réuni les paysans à Bucium, à l'aide du clergé, et célébré l'office religieux et la bénédiction de l'eau, j'ai commencé par leur présenter mes voeux pour les fêtes de Noël et de l'Épiphanie. J'ai vivement évoqué ensuite leurs obligations envers Dieu, envers l'Empereur et les autres autorités. J'ai si bien réussi à toucher les coeurs de ces quelques sept cents fidèles réunis, qu'ils m'ont permis d'emmener sous leurs yeux l'instigatrice, qui depuis six ans se cachait dans les montagnes et les forêts, et de la livrer aux autorités politiques." Il passa ensuite par Cluj, pour rapporter au gouverneur le succès de sa mission. Il fut félicité pour avoir réussi dans une situation aussi difficile. Le gouvernement et la trésorerie lui annoncèrent qu'ils en feraient un rapport à l'Empereur, proposant qu'on lui exprimât Sa très haute satisfaction [1].

Cet épisode a été décrit plus tard par Şaguna d'une façon plus détaillée [2]. C'est pourquoi la lettre présente n'apporte rien de nouveau. Elle ne fait que confirmer une fois de plus que c'était de son devoir d'éloigner une instigatrice „qui, venant chez eux du vaste monde, les incitait au mal."

Les autres nouvelles de la lettre concernent son activité de vicaire général du diocèse orthodoxe de Transylvanie. Il a fait l'inventaire des objets restés après la mort de son prédécesseur. Il étaient fort peu nombreux : quelques chaises et quelques vieux calendriers. Les livres slavons qui figuraient encore dans l'ancien inventaire, avaient été rejetés de la liste élaborée plus tard, sous prétexte qu'ils ne pouvaient plus servir à rien. Şaguna a cependant recueilli tout ce qu'il en a pu trouver, car plusieurs avaient été détruits. Nous ajoutons qu'au cours de la Révolution, c'est à dire au printemps 1849, les Hongrois mirent le feu à la résidence épiscopale et livrèrent ainsi aux flammes toute la bibliothèque de Şaguna, qui comprenait plus de 3000 volumes, en majorité de vieux livres slavons.

Le testament de l'évêque Moga constituait aussi un problème qui préoccupait Şaguna à ce moment-là. Feu l'evêque avait légué par testament des sommes importantes à l'église, sommes qui ne pouvaient pas être récupérées, porce qu'elles étaient prêtées à quelques aristocrates hongrois. L'évêque avait demandé, par testament, que l'on priât l'Empereur d'ordonner la

[1] Annexe 8. L'acte a été publié aussi par Popea Nicolae, *Memorialul archiepiscopului şi metropolitului Andreiu baron de Şaguna* (Mémorial de l'archevêque et métropolite André, baron de Şaguna) I, Sibiu 1889, p. 33.

[2] Popea Nicolae, *ouvr. cit.*, pp. 22—35.

www.cimec.ro

restitution de l'argent prêté, mais cela n'était naturellement pas possible, car les débiteurs mal intentionnés se sentaient à la fois protégés par la lenteur de la procédure légale et par l'impossibilité où l'on se trouvait de faire exécuter les sentences. L'infortuné vieillard avait cru qu'en aidant par des emprunts généreux les principaux nobles hongrois, il pourrait acquérir leur bienveillance en vue d'une solution favorable de certaines revendications nationales des Roumains. Il fut néanmoins frustré dans son espoir et l'argent prêté fut un vrai fardeau pour la succession jusqu'au moment où l'on se vit forcé à y renoncer. Dans l'église serbe il existait des dispositions catégoriques qui défendaient aux évêques de disposer par testament de la fortune qu'ils possédaient, cette dernière faisant partie de droit du patrimoine diocésain. Şaguna introduira plus tard, dans le statut d'organisation qu'il donna à l'église roumaine de Transylvanie cette disposition, conforme d'ailleurs aux prescriptions canoniques.

Un autre problème qu'il présente au métropolite Rajačić, est le projet de la réorganisation du consistoire. Le gouvernement de Transylvanie avait chargé de l'élaboration de ce projet deux fonctionnaires d'État, qui appartenaient à l'église uniate, et non à l'église orthodoxe. L'éyêque se trouvait dans la situation humiliante d'être à la disposition de ces deux fonctionnaires et de leur fournir des informations. Şaguna écrit qu'étant absorbé par d'autres affaires très urgentes, il ne put s'occuper de cette question, mais qu'il n'approuva aucune des solutions comprises dans le projet de réorganisation de la comission. Il désavoue en particulier les dispositions par lesquelles on attribuait aux archiprêtres des privilèges dépourvus de base canonique et légale, comme, par exemple, de pouvoir arbitrairement remplacer les prêtres, sans que les archiprêtres pussent être obligés d'en référer à l'évêque, ou le droit de juger les procès de divorce et de donner des sentences, qui étaient présentées au consistoire rien que pour l'approbation. De même, le droit d'accorder des dispenses en cas de mariage entre proches parents devait être exercé non par l'évêque, mais par le consistoire. Şaguna montre que ces dispositions portent atteinte aux droits épiscopaux, qu'elles produiront un état d'anarchie, car elles rendent le désordre légal, en dépit de toutes les lois. Il en résultait clairement, dit plus loin Şaguna que le défunt évêque ne jouissait pas de la moindre autorité, ni par sa personne, ni en vertu de sa fonction. Il n'a ordonné aucun de ses 40 archiprêtres, comme il est prévu par la loi ecclé-

www.cimec.ro

siastique, de sorte qu'ils sont tous non réglementaires, comme d'ailleurs les conseillers du consistoire qui exerçent leur fonction sans avoir prêté serment. C'est pourquoi la mission de rédiger le projet d'organisation a été confié aux personnes sus-mentionnées auxquelles l'évêque aussi était soumis. C'est ainsi qu'on aurait aussi procédé avec l'église orthodoxe de Hongrie, si le métropolite n'avait pas refusé de reconnaître la compétence de la „Regnicolaris Deputatio". Enfin Şaguna montre que l'énumération des questions qui, de droit, appartiennent au consistoire, surtout de celles qui se rapportent au culte et à la discipline extérieure, est insuffisante dans le plan de la commission. C'est pourquoi il considère ce dernier comme étant l'oeuvre de personnes incompétentes et ignorantes, et il désapprouve presque toutes les dispositions esquissées dans le projet, comme étant non conformes à l'ancienne discipline et aux canons de l'église orthodoxe.

Le même mois, le 26 février, Şaguna envoya encore une lettre au métropolite [1]. Cette fois-ci il écrit plus brièvement et rapporte une seule question : la décision prise par son consistoire de demander à l'Empereur — par un mémoire signé par tous les conseillers — de permettre qu'on procède à l'élection de l'évêque. Il n'est pas sûr que cette décision soit bien reçue par le métropolite, mais il s'est vu obligé de l'exposer, étant donné le désir unanime du consistoire. S'il a mal fait, il demande d'être excusé. À cette occasion, le consistoire n'ayant pas la permission de s'adresser au métropolite, l'a prié de le faire, lui, en sa qualité de vicaire général. Şaguna avait refusé, mais comme une occasion favorable d'envoyer une lettre jusqu'à Lugoj s'était présentée, il avait cru de son devoir de mettre confidentiellement son protecteur au courant de la décision prise. Le motif qui a poussé le consistoire à hâter la demande pour l'autorisation du synode électoral est analysé d'une façon plus détaillée : c'est la maladie de l'évêque d'Arad qui ne peut ainsi consacrer les candidats au sacerdoce. Si toutefois on lui envoie de pareils candidats, ils risquent de dépenser des sommes considérables et de s'exposer aux intempéries.

La hâte avec laquelle le jeune archimandrite a consenti à ce que l'on procédât à son élection comme évêque a cependant été une faute. Le terrain n'était pas encore suffisamment préparé pour la réussite, quoiqu'il fût arrivé à s'acquérir le respect des

[1] Annexe 7.

www.cimec.ro

autorités et à gagner en une certaine mesure la sympathie du clergé roumain. Mais l'église orthodoxe de Transylvanie continuait à être dominée par le consistoire composé des partisans de feu l'évêque et des archiprêtres qui étaient des créatures dociles entre les mains des gens de Moga. Il semble que chaque fois que Şaguna ait cherché à préparer son élection et à se faire des adhérents, il ait rencontré une opposition inattendue. Cette opposition le découragera et va lui faire perdre tout espoir de succès. Les lettres qu'il devait envoyer au métropolite le 15 juin [1] et le 17 octobre de la même année, reflètent l'état d'esprit de l'homme supérieur qui ne sait pas lutter contre la mesquinerie électorale et renonce à la lutte plutôt que de s'abaisser aux yeux de ses subalternes.

En juin, on l'avait informé que, de fait, à Vienne, la chancellerie aulique avait proposé à l'empereur d'approuver la réunion du synode pour l'élection d'un évêque en Transylvanie. „J'ai peu d'espoir d'être élu", continue Şaguna, „parce que beaucoup d'éléments sont contre moi, ou plutôt contre nous, et je ne puis croire que l'on permettra à notre église orthodoxe, si affaiblie, d'être conduite par un chef conscient, désireux de l'appeler à une nouvelle vie. Je suis venu de bon gré ici, j'en partirai de meilleur gré." Il pressentait évidemment son échec à l'élection mais les déboires courants l'avaient aussi déçu. Un de ses prêtres, se laissant prendre aux filets du prosélytisme catholique, avait quitté son église avec toute la communauté, et avait passé au catholicisme ; un autre avait aussi trahi son église, en refusant, à cause des grandes dépenses que cela nécessitait, d'aller à Arad pour son ordination. Şaguna constate qu'en effet les taxes imposées aux candidats pour l'ordination sont excessives : c'est „une illégalité inouïe, un manque de conscience et de honte vis-à-vis des gens", parce qu'elles ne tiennent pas compte des humiliations et de la pauvreté de l'église de Transylvanie. Tout cela le désespère : „si comme le dit le proverbe qu'il n'y a aucun remède qui puisse faire échapper l'homme à la mort, j'affirme de même, qu'il n'y a pas de mortel qui puisse empêcher la ruine de notre église." La cause principale de cette situation sont les prêtres ; il y en a peu de bons et un grand nombre de mauvais et de paresseux. Şaguna formule ce jugement sévère en se basant sur l'expérience quotidienne quoiqu'il eût dû prendre

[1] Annexe 9.

www.cimec.ro

en considération la misère, l'état arriéré et l'humiliation dans laquelle se trouvait le clergé roumain de Transylvanie. D'ailleurs le tableau qu'il nous trace de l'école roumaine est tout aussi sombre : „les écoles d'ici n'ont ni ordre, ni règle, les instituteurs étant des gens simples, sans culture, qui lisent et écrivent d'une façon révoltante et sont complètement ignorants. Les enfants fréquentent l'école seulement l'hiver pendant 5—6 semaines, ensuite on les emploi aux travaux domestiques. D'une part, parce qu'ils vont trop peu à l'école, de l'autre parce qu'ils ont des instituteurs incapables, ils restent dans un état primitif et précaire, tandis que la science implantée par la nature chez chaque homme et son développement, qui fait de chaque être humain un être raisonnable, leur est inaccessible." Şaguna devait certainement connaître la cause pour laquelle le peuple roumain n'était pas à même de s'instruire. Il n'accuse pas, par un trait de prudence facile à comprendre, le grand coupable, qui était le régime féodal hongrois. Pour disculper le peuple lui-même, il reconnaît que pour un salaire de cinq ou six florins par an, on ne peut pas avoir de bons instituteurs. Cela est compréhensible pour tous, même pour Baba Smiljana et il semble que le général commandant de Transylvanie, ait été d'accord avec Şaguna.

Sa „jérémiade" comme il l'appelle, se termine par les explications qu'il donne en ce qui concerne la rédaction d'une liste d'abonnés pour un missel imprimé par le métropolite et par une statistique de ses fidèles de Transylvanie. Si au point de vue culturel, l'état des Roumains était déplorable, il n'en était pas de même au point de vue ethnique. Les Roumains étaient le peuple le plus dense de la Tranylvanie, ils étaient trois fois plus nombreux que les Hongrois et les Szekler et presque dix fois plus nombreux que les Saxons, bien que ces peuples seuls constituassent les nations privilégiées, reconnues par la constitution du pays.

La lettre du 17 octobre 1847[1] continue à s'occuper des intrigues qui se tramaient contre lui. À la fin de juillet, l'Empereur avait signé le décret par lequel il permettait la réunion du synode électoral. Le décret reconnaissait aux archiprêtres le droit d'élection, comme pour le synode de 1810, mais il prévoyait aussi une modification. Il supprimait la restriction qui permettait aux seuls ecclésiastiques transylvains d'accéder à l'épiscopat. Il est clair que ce changement était intervenu en faveur de Şaguna, le seul

[1] Annexe 10.

www.cimec.ro

candidat qui ne fût pas né en Tranylvanie. Par conséquent, ses protecteurs, et en premier lieu le métropolite Rajačić, avaient réussi à éviter le premier obstacle qui s'opposait à son élection. La teneur du décret n'a été portée à la connaissance du consistoire de Sibiu, de la part du gouvernement, que le 28 octobre 1847, date à laquelle on avait fixé le lieu et le jour de la réunion du synode. Mais tant Şaguna que les autres candidats, avaient appris, par voie officieuse, quel en était le contenu. L'agitation causée par l'élection croissait de jour en jour.

À partir de ce moment (c'est Şaguna lui-même qui décrit cette campagne) deux catégories d'ennemis s'élèvent contre lui : les uns dans l'église même, les autres au dehors. Les premiers étaient recrutés parmi les partisans de Moga, qui soutenaient la candidature des deux neveux du défunt évêque. Ils excitaient les archiprêtres et le clergé contre Şaguna. Ils affirmaient que, s'il était élu, le clergé serait à l'avenir privé du droit d'élire l'évêque, parce qu'il était étranger, et non transylvain. Il semble à Şaguna que ses ennemis avaient remporté un grand succès par cette assertion, parce que la plus grande partie des archiprêtres leur était apparentée, et ceux qui ne l'étaient pas, étaient leurs créatures. Pour mieux assurer leur réussite, ils s'étaient servis de quelques personnes uniates qui osaient répandre toutes sortes de bruits, sans la moindre gêne. De même, ils étaient entrés en relations avec l'évêque gréco-catholique et catholique, par un de leurs proches, également uniate. Comme conséquence, l'évêque uniate partit à Vienne annoncer la ruine de l'église gréco-catholique si Şaguna était confirmé évêque. Il ajouta qu'il était pleinement convaincu de pouvoir attirer en fort peu de temps tous les orthodoxes si l'élection était ajournée, car une grande partie des communes s'était ralliée à Rome pendant la vacance du siège épiscopal. À cette affirmation, Şaguna répond qu'il ne connait qu'un seul cas semblable. L'évêque uniate accuse encore Şaguna de s'adresser à ses fidèles, dans les sermons prononcés à l'occasion de ses visites pastorales, en les appelant „chrétiens" ce qui offense les uniates. Il répond qu'il est vrai qu'il s'adresse à ses ouailles dans les termes „mes très chers chrétiens", mais de cette façon il n'insulte pas les autres fideles, avec lesquels il n'a aucune relation. Les deux évêques, l'évêque uniate et l'évêque romain, soutiennent que Şaguna est un orgueilleux, ennemi des autres confessions. Ils le dénigrent, il est vrai toutefois pas ouvertement, quoique l'opinion de la Tran-

www.cimec.ro

sylvanie soit toute autre en ce qui concerne sa personne, mais ces calomnies n'étaient pas sans importance et, communiquées à la chancellerie de la Cour, elles pouvaient produire un désastre. À son grand regret, deux mois auparavant, la communauté de Bungard, dans le proche voisinage de Sibiu, avait déclaré recevoir le catholicisme, pour échapper aux persécutions des Saxons. „Les Saxons sont luthériens et persécutent le peuple roumain privé de tout droit politique." Les fidèles de Bungard avaient demandé de pouvoir garder le roumain comme langue liturgique, ce que l'évêque avait recommandé à la Curie papale, en faisant observer qu'il y avait encore d'autres communes roumaines qui embrasseraient le catholicisme à cette condition. Şaguna est persuadé qu'il réussira à obtenir ce qu'il demande et alors ce sera vraiment la fin de l'église orthodoxe. Enfin, d'après ce qu'il a exposé et aussi ce qu'il a tu, il doute de pouvoir réussir à obtenir d'être élu et confirmé comme évêque jusqu'au 1-er novembre ou plus tard. Si les élections ont toutefois lieu, on élira quelqu'un de semblable à Moga. En ce qui concerne l'intervention hostile de l'évêque roumain uniate, Jean Lemeny, contre l'élection et la confirmation de Şaguna, elle n'est pas attestée par d'autres sources. Le vicaire orthodoxe semble cependant être bien informé, peut-être même par ses amis macédo-roumains, qui avaient de très bonnes relations à Vienne. Ce cas ne serait pas unique et expliquerait la froideur des deux évêques. Il termine la lettre par quelques considérations qui ont une importance particulière : „j'aurais encore bien des choses à écrire, mais étant dans l'impossibilité de le faire, faute de temps, je ne peux cependant pas passer sous silence que notre église est complètement désorganisée et qu'elle n'a pas de chef qui puisse la sauver du désastre. Le clergé, ou plutôt les archiprêtres sont des gens complètement aveuglés par leurs intérêts personnels et soutiennent les uniates. Ils seraient les premiers à trahir s'ils pouvaient attirer le peuple. Mais le bon peuple, tout malheureux qu'il est, a honte d'une pareille action. La situation est critique, elle ne pourrait être pire. Il conviendrait donc que nous venions au secours du peuple. Mais de quelle façon? C'est la question des questions, de toutes les questions. Je ne pourrais y répondre moi-même, car ma force de pensée a faibli et mon esprit est fatigué par de si multiples soucis. Je crois ne pas me tromper, lorsque je demande comme très opportune la nomination d'un évêque, parce que d'une part l'évêque d'Arad est gravement

 www.cimec.ro

malade et ne peut ordonner et, de l'autre, il est très difficile aux écclésiastiques d'ici d'y aller pour se faire ordonner."

La crainte de l'échec le tourmente, comme cela ressort du contexte de toute la lettre, mais ce dernier passage nous laisse entrevoir qu'il n'a pas perdu tout espoir. C'est pour cela qu'il insiste qu'on hâte l'élection, c'est pour cela qu'il dépeint en couleurs aussi sombres l'état de l'église de Transylvanie. Le métropolite est pour Şaguna „l'unique port tranquille" où il puisse encore trouver refuge et sur l'appui duquel il puisse compter. Se basant sur le décret impérial, les archiprêtres réunis en synode devaient désigner par leur vote trois candidats parmi lesquels la Cour s'était réservé le droit de nommer le futur évêque. Même s'il n'obtenait pas la majorité, Şaguna pouvait croire qu'il réussirait au moins à entrer dans le „ternaire". Dans ce cas-là l'intervention du métropolite, qui avait tant de poids à la cour, pouvait lui être fort utile. L'élection s'est faite un mois plus tard que ne l'avait cru Şaguna, c'est à dire le 1-er décembre 1847 dans la ville de Turda. Des 42 archiprêtres qui avaient le droit de prendre part au synode, 41 se sont présentés, le 42-e étant malade, ce qui démontre que l'intérêt pour l'élection était très vif. Les pressentiments de Şaguna devaient être encore vérifiés par l'attitude des électeurs, car il n'y avait qu'un nombre fort restreint d'archiprêtres décidés à voter pour lui. On prétend qu'avant l'élection une délégation se serait présentée devant lui, en le priant de ne pas poser sa candidature. On ne voulait pas l'élire à cause de son origine serbe. Après leur avoir expliqué qu'il était roumain, Şaguna les aurait congédiés avec les mots suivants : „Si vous ne voulez pas de moi comme évêque, je vous veux comme ouailles et je réussirai" [1]. Une attitude aussi ferme, qui probablement lui a valu quelques votes, était l'aboutissement de profonds et longs tourments. Il avait calculé que, par le nombre des votes sur lesquels il pouvait certainement compter, il parviendrait à se placer parmi les trois premiers canditats. Le métropolite le lui avait peut-être affirmé. Leur correspondance est interrompue justement pendant cette période dramatique, bien que Şaguna ait dû décrire au métropolite l'épisode qui menaçait de mettre fin à sa carrière ecclésiastique en Transylvanie. Cependant, grâce au manque d'habileté de ses adversaires, il a réussi, de fait, à être le troisième d'après le nombre des votes reçus. Si nous ajou-

[1] Dr. I. Lupaş, *ouvr. cit.*, p. 50.

www.cimec.ro

tons ses votes à ceux des archiprêtres, il y eut en tout 126 bulletins. Les deux neveux de Moga ont obtenu l'un 33, l'autre 31 votes et Şaguna 29. Les autres 35 ont été répartis entre 6 autres candidats. Ce résultat était une victoire, étant données les circonstances, et le système de vote appliqué par le gouvernement a pu rendre possible l'installation définitive d'André Şaguna en Transylvanie.

3.

La confirmation du nouvel évêque orthodoxe de Transylvanie en la personne de l'archimandrite André Şaguna s'est faite avec une rapidité inaccoutumée. Le décret avait été signé le 5 février 1848 par l'Empereur, et le 10 du même mois il fut porté à la connaissance du métropolite par le baron Samuel Josika[1]. Le 18 février Şaguna avait appris la nouvelle qui compensait tous ses doutes et ses soucis. [2] Il devait par conséquent sa première lettre de remerciements au métropolite Rajačić, grâce à „l'intervention et à la collaboration" duquel sa nomination s'était faite. Il lui présente ses hommages en quelques mots brefs et simples mais pleins d'une reconnaissance émue. Il y ajoute en même temps la promesse qu'il répète solennellement à son protecteur : „je veux conduire et je conduirai ce diocèse, non d'après ma volonté ou ma passion, mais uniquement en me conformant aux dispositions canoniques et d'après ce que réclame la situation dans laquelle se trouve notre très sainte église." Il s'identifie par conséquent de façon exclusive avec les intérêts de son église, à laquelle il restera fidèle jusqu'à la mort. Le 24 février, le métropolite lui annonce aussi sa nomination et lui donne certains détails sur sa consécration [3]. Jusqu'à cette date, nous ne croyons pas que la lettre de Şaguna citée plus haut, fût arrivée à destination. Il se croit obligé d'exprimer encore une fois sa reconnaissance [4], d'une manière plus solennelle, mais aussi au nom de son diocèse qui a souffert pendant des siècles. Il demande que l'on fixe pour le dimanche après Pâques, la date de sa consécration comme évêque.

Rajačić était en ce moment à Bratislava, où il prenait

[1] Annexe 11.

[2] Annexe 12.

[3] Archives métropolitaines de Karlovci, Nr. 118 de 1848 (Lettre du 24 février).

[4] Annexe 13.

www.cimec.ro

part aux débats de la diète hongroise. C'est de là qu'il avertit Şaguna qu'il accepte la date fixée pour la consécration et, qu'en conformité avec les prescriptions canoniques, il a invité les évêques Pantelimon de Timişoara et Eugène de Karlovci à célébrer avec lui l'office de la consécration. Cette cérémonie eut lieu le 18 avril. À cette occasion le métropolite a fait savoir, par circulaire, à tous les archiprêtres du diocèse de Transylvanie qu'ils doivent accueillir avec estime, respect et obéissance „leur très légitime évêque".

À l'occasion de sa consécration dans la cathédrale de Karlovci, Şaguna tint un discours en langue serbe pour remercier le métropolite et pour faire une profession de foi. Il se rendait parfaitement compte de ce qu'il devait à Rajačić, qui l'avait aidé à obtenir le vicariat et avait ensuite obtenu l'approbation de l'Empereur. Il se séparait en très bons termes de ses supérieurs et surtout de ses anciens collègues en théologie. La tâche qu'il s'était fixée : donner un renouveau de vie au diocèse de Transylvanie, n'était pas facile à réaliser, au milieu de tant d'adversités. Il prévoyait un grand nombre d'obstacles, mais il ne craignait plus rien. Le but de sa vie entière sera de réveiller les Roumains de Transylvanie de leur sommeil séculaire et de les attirer vers tout ce qui est vrai, agréable et bon. Il avait probablement oublié son amertume et ses doutes de la veille et il était décidé à consacrer toutes ses forces à la cause roumaine. [1]

Sa péroraison pathétique a dû provoquer une certaine déception, surtout parce qu'en ce qui concernait ses rapports futurs avec le métropolite, il s'était enfermé dans une grande prudence. Rajačić entendait probablement d'une façon toute différente la mission de Şaguna en Transylvanie. Libéré cependant de sa tutelle protectrice, le nouvel évêque prenait son essor vers la voie pleine de dangers, que les élus seuls, peuvent parcourir jusqu'au bout. Il se préparait pour une lutte qui devait ouvrir de nouveaux horizons aux Roumains de Transylvanie, non seulement dans le domaine ecclésiastique mais aussi dans le domaine politique et culturel. La collaboration avec Rajačić n'était toutefois plus possible. Leurs voies se séparent pour que chacun d'eux puisse remplir sa mission historique. Cependant les mérites du

[1] Popea Nicolae, *Arhiepiscopul şi Mitropolitul Andreiu, baron de Şaguna* (L'évêque et le métropolite André, baron de Şaguna), Sibiu 1879, pp. 37—41.

www.cimec.ro

métropolite serbe, qui a encouragé le jeune moine, l'a guidé vers le but unique de sa vie, et l'a soutenu ensuite de tout le poids de son prestige, ressortent maintenant en pleine lumière. Sa générosité a été un appui incomparable pour l'église et le peuple roumain de Transylvanie.

* * *

Notre matériel documentaire s'arrête ici. L'époque révolutionnaire qui suit en Transylvanie et en Hongrie, rend impossibles des relations normales entre les deux prélats pendant les années qui viendront. Mais les profondes divergences de nature politique et religieuse, qui s'accentuent de plus en plus, entre leurs peuples, les éloignent l'un de l'autre et les font se ranger dans des partis adverses. Au cours du mouvement révolutionnaire des années 1848—49, tous les peuples de la monarchie austro-hongroise ont cherché à formuler leurs revendications nationales et à organiser leur propre territoire ethnique sur la base de la plus large autonomie. La „voïvodina" que réclamaient les Serbes, entrait cependant profondément dans le territoire roumain du Banat, et quand elle a été réalisée, elle a provoqué, naturellement, des protestations énergiques de la part de la population roumaine. Dans le domaine religieux, les tendances des Roumains orthodoxes de Hongrie à s'émanciper de la juridiction serbe sont devenues de plus en plus persévérantes. Elles se sont formulées d'une façon concrète lorsque les Roumains ont demandé d'avoir, dans le cadre de la monarchie, une église nationale avec son métropolite indépendant. Cette revendication a provoqué l'opposition catégorique de la hiérarchie serbe et surtout de Rajačić, désormais patriarche des Serbes. La lutte qui a duré pendant 15 ans — jusqu'en 1864, date à laquelle la Cour de Vienne a approuvé la création d'une métropolie orthodoxe roumaine de Transylvanie — a envenimé les relations entre Şaguna et Rajačić, les séparant définitivement. L'ancien professeur de Karlovci et Vršac et archimandrite de Opovo et Kovilj était maintenant le chef unanimement reconnu du peuple roumain de Transylvanie. Se vouant corps et âme à sa lutte d'émancipation politique et religieuse, il n'était plus possible à Şaguna de tenir compte des anciennes relations qu'il avait eues avec son généreux protecteur. Il continue à être respecteux et plein de reconnaissance envers Rajačić, mais il n'hésite pas un moment à défendre les grands intérêts de son peuple et de son église.

www.cimec.ro

La situation de Şaguna était extrêmement dramatique. Son peuple avait à lutter contre les plus grandes épreuves, après un printemps plein de promesses. Lorsque la révolution de 1848 eut éclaté, les Roumains se jetèrent dans une guerre sans merci contre les Hongrois et versèrent leur sang pour leur idéal national. La victoire ne leur sourit que fort peu de temps; bien vite leur rêve s'évanouit de nouveau et non à cause des revers militaires mais à cause de l'ingratitude de la Maison d'Autriche. Aucun des peuples restés fidèles à la monarchie n'avait fait d'aussi grands sacrifices que les Roumains. Malgré cela, seuls les Saxons de Transylvanie et les Serbes de la „Voïvodina" obtenaient pleine satisfaction de leurs revendications politiques. Şaguna a essuyé alors la première défaite de sa vie. Dans l'atmosphère déprimante qui suivit la publication de la constitution de mars 1849, il s'adresse de nouveau à Rajačić. L'indépendance de la nation roumaine, qui constituait maintenant l'unique préoccupation de tous les patriotes roumains, impliquait logiquement la rupture des relations de subordination à l'égard de la hiérarchie serbe. Les assemblées nationales avaient catégoriquement adopté cette revendication et Şaguna se sentait obligé de la défendre de toute son énergie.

La lettre du 16 mars 1848 que l'évêque de Transylvanie adresse au patriarche Rajačić (connue depuis trente ans des historiographes serbes) [1] reflète clairement son tourment intérieur et la lutte qui se livrait dans son âme. Il devait concilier les sentiments de reconnaissance dûs au Patriarche avec ses obligations de représentant d'un peuple persécuté. Il se sentait entouré de sombres nuages et la situation lui semblait tragique „de tous côtés." Il ne voit qu'un seul rayon de lumière et, en lui, l'espoir du salut. Ce port tranquille (**единоје тихоје и спасителноје прибјежиште**) est la personne du Patriarche, qui seul peut lui être de quelque consolation pendant ces heures tristes. S'il n'avait pas confiance en sa générosité, il préférerait continuer à s'envelopper de silence. C'est pourquoi il s'adresse à lui non comme un esclave à son maître, mais comme un fils à son père, pour lui exposer ses opinions, jaillies d'une profonde conviction et d'un coeur pur. Il le fait pour servir le peuple roumain, mais aussi

[1] *Archiv za istoriju srpske pravoslavne Karlovačke mitropolije* (uredi Dimitrije Ruvarac), god, III, svezak 2, 1913, pp. 152—54. Cf. Dr. Ilarion Puşcariu, *ouvr. cit.*, pp. 38—39.

www.cimec.ro

le peuple serbe „au milieu duquel il a vécu des jours heureux et auquel il est redevable de beaucoup de bienfaits." Le but principal qu'il poursuit, sera donc d'assurer la bonne entente entre le clergé et les fidèles orthodoxes de langues diférentes, de la monarchie austro-hongroise „maintenant, quand nous avons tous été au bord de l'abîme et de la destruction nationale" (ninje, jagda vsi bliz propasti i smerti narodnija bichovm). Il conjure par conséquent le patriarche de soutenir la réalisation du désir d'indépendance de la nation roumaine. La liberté lui est due au nom du droit et de la justice. La proclamation solennelle du peuple serbe du 5 mai 1848 reconnaît que cette revendication est justifiée, et, puisque Rajačić cherche à assurer l'avenir du peuple serbe d'après le principe d'égalité de toutes les nations et nationalités, il le prie de reconnaître ce même droit aux Roumains. La nation roumaine est privée d'une autorité ecclésiastique propre, ainsi que de la direction politique qui décide du sort des peuples. C'est le moment suprême pour que le Patriarche se prononce catégoriquement pour l'indépendance tant religieuse que politique du peuple roumain. Par une semblable attitude loyale l'Église ne sera pas désunie, mais au contraire bien plus consolidée qu'on ne saurait l'imaginer. Par l'autonomie de l'église roumaine, Şaguna entend que seule son administration intérieure soit indépendante de la hiérarchie serbe, mais que les deux hiérarchies constituent une seule église, selon la religion, la foi et les dogmes. Il reste établi qu'en tout ce qui concerne l'existence même de l'église orientale, une hiérarchie ne se prononcera pas et ne décidera de rien sans l'autre. La conséquence de ces relations harmonieuses serait l'unité de la foi et la communion dans le Saint Esprit. En définissant le point de vue qui, pendant le siècle dernier a été prédominant dans l'église orthodoxe, Şaguna souligne encore une fois le droit de son peuple à l'existence d'après le principe de l'égalité, même dans le domaine politique. L'esprit de notre temps, conclut l'évêque roumain, est un esprit de tumultueuses aspirations, un esprit qui cherche le droit et la justice ; plus son caractère passionné est condamnable, plus son courage est digne de louange.

Les derniers passages de la lettre de Şaguna contiennent des voeux chaleureux à l'adresse du haut dignitaire serbe et la déclaration qu'il serait le plus heureux des hommes s'il était exaucé, et le plus malheureux si on refuse de l'écouter.

Je ne connais pas la réponse de Rajačić qui certaine-

www.cimec.ro

ment aurait dû préciser son point de vue. Peut-être ne l'a-t-il pas donnée par écrit, mais plutôt verbalement, aux séances du synode épiscopal réuni à Karlovci l'année suivante. Mais, à présent, leurs divergences se sont transformées en un pénible conflit personnel. Les deux prélats n'ont pas pu trouver un terrain de réconciliation tout le reste de leur vie. En ce qui concerne Şaguna, il s'était bien rendu compte qu'on le soupçonnerait d'avoir poursuivi la satisfaction d'une vaine ambition. C'est pourquoi il écrit au Patriarche, le 19 mars 1849, ces quelques lignes catégoriques : „je jure devant le Dieu vivant, que ce qui me fait écrire cette lettre ce n'est pas une mesquine vanité, mais bien le désir que je ressens nuit et jour, d'être utile à tout notre peuple chrétien, sans différence de langue et de nation." Il ajoute ensuite son opinion définitive : „je vous assure, Excellence, que seule l'indépendance de la hiérarchie roumaine de la hiérarchie serbe, constitue l'unique moyen qui, au lieu de la haine prolongée et des différends entre ces deux nations, puisse engendrer la charité chrétienne et la compréhension fraternelle."

Deux circonstances plaident en faveur de la sincérité de cet aveu. Şaguna a été toute sa vie ennemi des excès de zèle et des actions non réfléchies. De même, aucun de ses nombreux adversaires n'a jamais pu lui reprocher de subordonner les grands intérêts à sa vanité. C'est pourquoi nous devons considérer comme basée sur des réalités catégoriques et sur une claire intuition, la conviction, qui l'a guidé dans ses rapports avec la hiérarchie serbe.

En 1851 parut à Vienne une brochure anonyme portant le titre suivant : „*Antwort auf die Angriffe einiger Romanen und der Presse gegen die Einheit der Hierarchie der morgenländischen Kirche*", pleine d'attaques personnelles contre Şaguna. Dans les cercles ecclésiastiques de Transylvanie on croyait que la brochure était écrite par Rajačić lui-même. Peut-être que Şaguna partageait aussi cette opinion, car dans la réplique qu'il a donnée il a cherché à être solidement documenté et a réussi à soutenir de façon brillante la thèse des églises nationales [1]. Mais la brochure anonyme est l'oeuvre de Nicanor Gruić, son ancien adversaire, qui avait certainement reçu d'amples informations de la patriarchie [1].

[1] *Anhang zu der Promemoria über das historische Recht der nationalen Kirchenautonomie der rumänischen morgenländischen Kirche* (bei Klopfsen et Eurich, Wien). Cette brochure est une traduction allemande, avec de nombreuses additions polémiques, du livre roumain paru à Sibiu en 1850.

www.cimec.ro

Une autre autorité serbe de la „voïvodina", le Dr. Théodore Mandić, effleure, dans ses „Souvenirs du domaine de la vie nationale et ecclésiastique" [1] la question des relations entre Şaguna et la hiérarchie serbe. Il admet que Şaguna était un prélat intelligent et honnête. En parlant ensuite du synode épiscopal de 1852, il raconte que, dans une séance, le patriarche Rajačić a fait des reproches à Şaguna. Il lui a rappelé qu'il avait été candidat à l'épiscopat seulement en second rang et que lui-même avait beaucoup insisté auprès de l'archiduc Ludwig, du prince de Metternich, du comte Kollovrat et du chancelier de Transylvanie, pour arriver à leur arracher sa nomination : „Vous savez que j'ai toujours été l'ami de Votre Excellence, mais il s'agit ici des droits de l'église et je ne peux, ni je n'ose les sacrifier".

Le témoignage du dr. Mandić est particulièrement précieux parce qu'il confirme les craintes exprimées par Şaguna au sujet de l'effet des intrigues autour de son élection et de sa confirmation comme évêque. Elle jette aussi de la lumière sur l'attitude que les deux grands évêques orthodoxes avaient prise au sujet de la séparation des églises d'après le principe des nationalités. Si nous envisageons la question au point de vue canonique, l'attitude de Rajačić est, certes, facile à comprendre parce que l'unité de l'église orthodoxe a quelque peu souffert par sa division en plusieurs églises nationales. Mais ici, comme dans le domaine politique, la paix et la bonne entente ne peuvent se réaliser entre les fidèles de langues différentes que par la délimitation, aussi exacte que possible, des droits et des intérêts de chacun. C'est pourquoi il est heureux que la séparation des deux églises orthodoxes de l'ancienne monarchie austro-hongroise, déterminée par l'atmosphère de l'époque, ait eu lieu à temps et sans provoquer une crise douloureuse. Elle a envenimé, il est vrai, pour quelque temps, les relations cordiales entre les deux peuples et a brouillé leurs évêques, brillants représentants de leurs deux nations, mais elle a cependant créé la possibilité d'une complète réconciliation entre les deux peuples, tant au point de vue religieux que politique.

SILVIU DRAGOMIR
De l'Académie Roumaine
Professeur à l'Université de Cluj-Sibiu

[1] *Uspomene iz našeg crkveno-narodnog života*, od Dra Teodora Mandića, I, 22.

www.cimec.ro

ANNEXES

1. *13 mars 1843. André Şaguna au métropolite Joseph Rajačić (Nr. 1023).*

Ваше Высокопрѣосвященство, Милостивѣйшїи Господине и Благодѣю!

Изъ сыновнїя приверженности за строжайшую должность вмѣняю слѣдующїи членъ изъ „Газета де Трансїлванїя“ Вашему Высокопрѣосвященству въ преводѣ всенижаише сообщити, иже аще гласитъ:

„Дне 9-го, 10-го, 11-го, 12-го и 13-го Ноемврїа 1842. Егѡ Высокопрѣосвященство, Господинъ Іѡсиф Раячичь, православныи архіепископ и митрополит народа греко-неунїтскагѡ во Унгарїи и еи принадлежащихъ странахъ, аки всегдашнїа еще вершачкїя дїецезы кормитель, благоволїлъ есть пять клирїковъ валахїискихъ изъ вершачкїя дїецезы хиротонисати, при коемъ благоговѣиномъ и святомъ свещеннодѣиствїи Егѡ Высокопрѣосвященство Господинъ Митрополитъ всякїи день святую службу хїротонїл въ катедралнои карловачкои церкви на валахїискомъ языцѣ совершати и съ лѣвыя страны валахїиски пѣти повелѣти благоизволилъ. Съ дѣломъ симъ, еже основъ свои въ правдѣ имѣетъ, рядкїи во јерархїи греконеунитскои Господинъ Митрополитъ въ лицѣ публикума далъ есть полное свидѣтелство благородныхъ своихъ мышленїи съ коими ѡдушевленъ сыи ради духовнагѡ преспѣянїя народовъ ему подчиненныхъ безъ всякагѡ разнствїя отечески промышлянетъ. Глаголю рядкїи сеи муж со енергїческимъ своимъ дѣиствїемъ положилъ есть каменъ краеуголныи братскихъ споразуменїи и соединенныхъ рукованїи братїи нашихъ Сербовъ. Предая вся сїя публїкуму, желаю изъ дублины сердца, да положенныи камень добрагѡ хотѣнїя незыбленныи присно пребудетъ. Въ Лугоши днэ 24/12 Февруар, 1843. М. П.“.

Іасно убѡ видится, коль повсюду цѣнятся и хвалятся мудрая расположенїя и дѣла Вашего Высокопрѣосвященства и каковая теплая молитва всѣхъ насъ персеи исполняетъ за благо и долгодѣнствїе таковагѡ и толикагѡ Архїпастира.

Иже высокимъ милостемъ и покровителству внѣдренъ и святую архипастирскую десницу любызая во глубочаишемъ страхопочитанїи изумираю,

во Вершцѣ дне 13-го Марта 1943, Вашего Высокопрѣосвященства всенижаишїи рабъ Андреи Шагуна архїмандритъ хоповскїи.

www.cimec.ro

2. 1 octobre 1843. André Şaguna au métropolite Joseph Rajačić (Nr. 771).

Ваше Высокопревосходителство, Милостивѣишіи Архипастырю и Благодѣю!

Милость и истина срѣтостѣся; правда и миръ wблобызастася; зане тогда егw цесаро-кралевскомъ величеству, всепресвѣтлѣишему Императору и Кралю нашему благоизволилося есть, Ваше Высокопревосходителство за таинаго своего совѣтника благоутробнѣише наименовати, егда Ваше Высокопревосходителство въ лицѣ собраннаго на державномъ соборѣ законодателнаго тѣла истину исповѣдали суть; правда же и миръ wблобызастася въ томъ, что весь православныи нашъ народъ на величаишою свою утѣху уразумѣ щедрому цареву заслуги, трудыже и тѣхъ илоды на верховнаго своего пастыреначалника измянную.

При сицевыхъ пріятныхъ всенародныхъ чувствованіяхъ, не можно бѣ мнѣ сыновная моя чувства во отеческая и са мене присиw благодѣтелная Вашего Высокопревосходителства нѣдра не открыти въ томъ, иакw и азъ ублажаю состояніе мое покровителством Вашего Высокопревосходителства wсѣняетое, изъ глубины сердца моего желая, иакw да Господъ Богъ умноживъ дни лѣтъ Вашихъ, въ полномъ и постоянномъ здравіи Ваше Высокопревосходителство до позднѣишихъ содержитъ вѣковъ.

Ниже высокимъ милостемъ и отеческому покровителству внѣдряяся и святую архипастирскую десницу лобызая, въ глубочаишемъ страхопочитаніи изумираю,

Во Вершцѣ дне 1-го Октовріа 1843, Вашего Высокопревосходителства всенижаишіи рабъ Андреи Шагуна, архимандритъ хоповскіи.

3. 1 juillet 1846. Le vice-chancelier transylvain au métropolite Joseph Rajačić (Nr. 546).

Euere Exzellenz. Seine k. k. Majestät haben über meinen allerunterthänigsten Vortrag, mittelst welchem ich Eurer Exzellenz schriftliche Eingabe bezüglich auf das erledigte griechisch nicht unierte Bistum in Siebenbürgen der allerhöchsten Entscheidung unterbreitete, mit allerhöchster Entschliessung vom 27 Juni 1846 den Koviljer Arhimandriten Andreas Schaguna zum Vikär des genannten Bistums mit einem Gehalte von jährlichen 2000 fl. c. m. allergnädigst zu ernennen geruht.

Indem ich mich beeile, Eure Exzellenz von dieser in Folge

www.cimec.ro

der von Euerer Exzellenz besonders hervorgehobenen lobenswerten Eigenschaften Schagunas erlassenen allerhöchsten Ernennung in Kentniss zu setzen, zweifle ich nicht, dass der allerhöchst ernannte Vikär, bevor er sich an seinen neuen Bestimmungsort begiebt, sowohl um Seiner Majestät für die ihm zu Teil gewordene Auszeichnung den schuldigen Dank abzustatten, als auch um weitere notwendige Weisungen von mir zu erhalten, sich sobald als möglich hieher verfügen wird.

Der ich mit der ausgezeichnetsten Hochachtung zu verbleiben die Ehre habe. Wien am 1-ten Juli 1846. Eurer Exzellenz gehorsamster Diener, Baron Samuel Iosika.

4. *13 juillet 1846. Le métropolite Rajačić à André Şaguna (Nr. 549).*

Архимандриту Ковилскому, въ Карловцѣ 1. Іуліа 1846.

Честнѣишїи Архимандритъ нашъ любезныи. Его Величество милостивеишїи нашъ Императоръ и Краль высочаишимъ своимъ рѣшенїемъ под 27 Іунїа 1846 истекшимъ, на предложенїе наше, благоизволилъ есть (Васъ) намѣстника администратора упразненыя трансїлванскїя епархїи милостивѣише наименовати и за содержанїе ваше ежегодно 2000 fl. с. т. изъ сидовїални фонди вамъ опредѣлити. Которое высочаишее рѣшенїе Намъ подъ 3. Іуліа No. 3531 сего лѣта его высокородїемъ вїцепрезидентомъ высокославне трансїлванскїа канцеларїи Господиномъ Барономъ Самуилом Іожика сообщеное, вѣдуще честность ваша, непропустите, предавше монастырь, по учрежденїи своимъ путемъ сотворитися имущему, приуготовитися, еже во Вїенну абїе оходити, како да по изявленыи благодаренїи Его Величеству на высочаишеи сеи милости, воспрїимше отъ горѣхвалѣнаго вїцепрезидента Барона Іожика нуждное упутсвованїе на опредѣленїе ваше еже скорѣе одатися можете.

5. *13 juillet 1846. Le métropolite Rajačić à l'administrateur du diocèse de Bačka (Nr. 549).*

Администратору бачкия диецези, въ Карловцѣ 1 Іуліа 1846.

Архимандриту Ковильскому Андрею Шагуна во администратора вдовствующїа трансїлванскїя епархїи высочаишимъ ц. кр. рѣшенїемъ подъ 27 Іун. 1846 истекшимъ милостивѣише именованну сущу, да бы тоиже на свое опредѣленїе еже скорѣе одитися могалъ, непропустите честность ваша монастырь, емуже

www.cimec.ro

реченыи архимандритъ Шагона предстоитъ, со всѣми ко тому принадлежащими вещими во дворѣ тамошнемъ находящемуся іеромонаху Варнавѣ Дамяновичу по инвентарїуму сею приликою устроится имущему предати.

6. 14/2 février 1847. Le vicaire général André Şaguna au métropolite Joseph Rajačić (Nr. 948).

Ваше Высокопревосходителство, Архипастырю и Благодѣю Милостивеишїи!

Егда самъ собою борихся и w моемъ же и мнѣ воверенныхъ предметwвъ состоянїи размышляхъ, не wтврати Господь лица своего wт отрока своегw, но скорw мя услыша и посла мнѣ утешителнаго своего Духа во оныхъ отечєскихъ и архїпастырскихъ слозесѣхъ и писменехъ состоящагося, имиже Ваше Высокопревосходителство подъ 13-имъ месеца прошлаго, малагw своегw раба въ тяжкомъ и судбополномъ положенїи находящагося милостивw wбучати и охрабрѣти благоизволисте.

Благодарю Бога, што мя научилъ потребу сицевыхъ наставленїи и увѣщанїи уважавати и употребляти знати.

Дѣла, паче же донынѣйшая дѣлъ моихъ слѣдства доволно емствуетъ за прямость основоположенїя и сердечнагw моегw въ семъ предметѣ wткровеннагw исповѣданїя, зане не токмw личность моя, но и вся мною wкормляема суть на мирѣ и возрастаютъ въ чести и уваженїи у внѣшняго міра, и новыи со общимъ всѣхъ надлежателствъ wдобреніемъ и всенароднымъ годованіемъ въ православїи нашемъ періодъ наиболшую будущность wбѣщавающїи начинаетъ wживляти все еже есть наше.

Сен истинѣ, за должность вмѣняю, оную еще совѣстнw придодати истину: якw противницы нашему вѣроисповѣданію гордимъ окомъ и неситымъ сердцемъ wсмотрываютъ успѣхъ горѣизложенныхъ; а въ колицѣ успѣти могутъ коварствы своими не вѣмъ, но w томъ полно увѣренъ есмь, яко въ сихъ wбстоятелствѣхъ много могутъ церкви нашеи пакостити и раны wтъ преждагw правителства церковнагw заоставшыя и донынѣ исцѣлитися немогавшїя, могутъ по нѣчесомъ возwбновити, великую бо тщету имѣетъ православіе наше и съ тѣмъ что за время державныя сея діеты правилнагw себѣ получити не могаше архіереа. Тщета сія простирается на времяни на вещество. Азъ убо новѣише бывыи званично въ Клаузенбургѣ препоручихъ велможамъ дѣло церкве нашеи, якw да сирѣчь будемъ прїяти закономъ дер-

www.cimec.ro

жавю и слышахъ утешителныхъ изясненіи, но слабw имѣю надежды за таково что.

Поводъ новѣишагw моегw въ Клаузенбургѣ wтшествія бѣ добрыи и паче чаянія въ дѣло произведенныи успѣхъ онагw предмета, которыи мнѣ Егw Екселенціею Госп. Губернаторомъ wтъ всевысочаишаго Мѣста на то wполномощеннымъ вь томъ вовѣрися, что бы азъ повѣреніе, еже у она три камерална общества, у негwже прошлыя есени быхъ тогw ради изсланъ равнѣ по вышнему налогу, да ихъ къ послушанію служботворенiи земледержавію касателну wтъ четири уже лѣта wтреченныхъ присовѣтую, въ немже щастливw и успѣхъ стяжахъ себѣ, на то употребилъ, якw да словутая общества бунтовницу свою, нѣкую странную жену маджарицу именемъ Варга Каталіна, которая къ нимъ изь міра дошедши на зло подстрекаетъ и юже они отъ шесть лѣтъ ни на угроженіе власти соискусятися имущимъ брахіумомъ издати не хотѣша, на увѣщанія и полученія моя своеволнw издадетъ. Ради покушенія убо судбополнагw сегw препорученнагw предмета wпределихъ день Богоявленія Господня. Общества сія сутъ: Бучумъ, Керпенѣшъ и Абрудфалва. И совокупивъ ихъ предварителнѣ средствіемъ же священства въ Бучумѣ, совершивъ же богослуженіе и водосвященіе, начахъ ихъ поздравити со святынею праздникомъ Рождества и Крещенія Господня, и по томъ должнwсти христіанина прямо Бога, царя и прочихъ надлежателствъ на сердца ихъ живо возложити, съ нимиже умѣчать сердца до 700 собранныхъ нашихъ христіанwвъ такw, якw да они предъ свими очесы мнѣ дозволиша, словутую wтъ 6 лѣтъ въ горахъ и лѣсищахъ скрывающуюся свою бунтовницу со собою отвести и политическои предати власти. Симь убо поводомъ и что мѣста сія близъ Клаузенбурга лежатъ, wтидохъ въ Клаузенбургъ, да w какw wкончанномъ семъ дѣлѣ Господину Губернатору wбширное мое извѣстіе устмѣнно и писменно сотворю, иже съ прочими господіями не можаше доволно чудити ся, что тяжкое сіе дѣло толь славнw ко концу приведохъ. Въ слѣдъ чесw не лишуша оба здѣшная верховна надлежателства, губерніум сирѣчь и өесаураріатъ дѣло сіе Егw Величеству прямw извѣстити и предложеніе за открытися имущее мнѣ царское благоволеніе поднести.

Между прочими өесаураріатъ сице пишетъ: „Adjacentem cum suis provocatis propositionem Praesidii Regii Tesaurariatus 2-a currentis mensis eosuper factam: quod Catharina Varga fiscalium communitatum Butsum, Kerpenyes, et Abrudfalva se-

www.cimec.ro

ductrix efficacibus A. S. graeci ritus non unitorum transylvaniensium generalis vicarii iterato ad easdem communitates excurentis conatibus in pago Butsum, circulo Izbita dicto intercepta et Enyedinum ad praetorium comitatus Albae Inferioris deducta habeatur; (: caeteris exmissis :) Majestati Vestrae Sacritissimae in nexu demissae relationis 8-a currentis mensis No. Thes. 116 praestitae pro altissimae notitiae statu eo demisse addito substernimus: quod cum circumstantia interceptionis attactae foeminae unice influxui et resolutae memorati vicarii disuniti agendi modalitati tribui valeat, nostra opinione eundem vicarium altissimam Complacentiam omnino promeruisse censeamus, quodve eidem vicario una revelaverimus, Regium Tesaurariatum conatum eiusdem vicarii felici successu exaratum, quatenus pernitiosae huius foeminae moliminibus efficax obex positus est, grato animo suscepisse.

На предложеніе мое совершися преданіе fundi instructi и званичныхъ писаній. Еже перваго касается, зѣлw малw ихъ пріяхъ, столицы сирѣчь нѣколикія и старыхъ календарwвъ. Знаменито же обрѣтохъ въ Інвентаріумѣ послѣ смерти Могины устроенномъ въ призрѣніи книгъ славенскихъ, что сирѣчь оныя, хотя въ старомъ назначенны, съ тѣмъ примѣчаніемъ изъ новагw списка изwставлени суть, ѥкw словутыя славенскія книги аки таковыя никаковагw суть употребленія. Но азъ вся ѥаже могохъ еще wбрести, собрахъ и у мене сохраняю, множаишимъ ихъ уже упропащеннымъ.

Подъ единѣмъ же дерзаю Вашему Высокопревосходителству единь еѣемпларъ тестамента Могина нижаише прислати, моляся, что бы мнѣ wпростилося дерзновеніе, что не преведохъ тои, сіе бо краткости ради времене невозможно мнѣ бѣ сотворити. Успиши убw епископъ добрw сотворилъ, пачеже добрѣ мыслилъ съ тѣмъ тестаментомъ, но добро оно тяшко и поздно увидитъ и wщутитъ перковь наша, зане долѧіи сіи суть у рукъ великихъ господеи, wть коихъ не могіи покоиныи епископъ новцы своя назадъ получити, церкви wставилъ тыя и за інкассіраніе тѣхъ Царя умоляетъ, несчисленныя же облигаціи иныя, ѥаже у добрыхъ должникwвъ находятся, вкупѣ съ чрезвичаинимъ готовыхъ новцевъ у... состоящихся количествомъ wставилъ сродникwмъ своимъ. Въ призрѣніи сегw тестамента много борюся со собою, но мира ради не хощу вещъ возгрѣвати, и къ тому и надлежателства молчатъ. Здѣшніи бо епископъ поелико здѣ никаковыя не существуютъ во смотреніи сотворитися имущагw тестамента wть епископа, дол-

www.cimec.ro

женъ бы былъ по немѣродателному моему мнѣнію въ канонѣх основанному строгѡ придержаватися учрежденіи каноническыхъ, въ слѣдъ коихъ не можетъ тестаментъ правити. Тѣмъ раждается здѣ неневаженъ вопросъ юридическій: аще сиречь фамиліа можаше имѣніе усопшаго епископа безъ вѣдомости власти себѣ присвоити?

Еже препорученнаго Вашимъ Высокопревосходителствомъ, купца кронштатскагѡ Гервенвдаліа касается, благоизволите Ваше Высокопревосходителство отечески уверени быти какѡ онъ первою приликою въ полнои мѣрѣ ѡщутитъ милостивѣишую Вашу препоруку. Азъ егѡ лично еще не познаю, но и самъ слышахъ ѡ немъ многа похвалная.

Сею приликою усуждаюся еще Вашему Высокопревосходителству нижаише извѣстити: какѡ между тяжкими моими дѣланіи находится нынѣ у мене elaboratum ѡ какѡ организіратися имущемъ здѣшнѣмъ нашемъ консісторіумѣ. Устроеніе плана сегѡ не вовѣрися покоиному епископу, но двѡма иновѣрныма человѣкѡма, ѡтъ коихъ бѣ умершіи губерніалныи совѣтникъ Samuel Popp, другіи же въ живыхъ еще сущіи пензіониратыи ѳесаураріатскіи секретаръ Aaron Budai, оба уніата. Сеи господи подчиненъ бяше епископъ и консісторіумъ за время дѣланія ихъ, и долженствоваше на положенныя вопроси ѡтвѣствовати. Въ семъ призрѣніи нечегѡ не могу скорѡ дѣлати, зане зѣлѡ ѡтягощенъ есмь съ другими медленія не терпящими предмети. Изъ оныхъ обаче, каже въ семъ елаборатѣ чтохъ, не могу доволнѡ сочинителемъ того дивитися, иже протопресвитерѡмъ донынѣшняя злоупотребленіемъ и нехти невѣжествомъ своихъ имъ предстателеи имущая преимущества безъ всякагѡ основа каноническагѡ и законнагѡ и за будуще оставляютъ. Протопресвитери нынѣ своевластнѡ, паче же своеволнѡ пристальнѡ ѡтлучаютъ пароxи отъ службы, ѡ чемъ ни извѣстія творятъ своему началству. Они препирающыяся страны преслушаютъ, упуствуютъ разводъ, которыи обаче консісторіуму ради потверженія полносятъ. Симъ начиномъ покорнѣише мною не постызается організація но нестроеніе и непорядокъ узаконяется противъ всѣхъ законовъ. Напротивъ же права архіереиска со всѣмъ притусняются, и таковая консісторіуму придаваются, на примѣръ: дѵспензаціи ѡтъ сродства въ дозволенныхъ ѡтъ церкве нашея степенехъ. Видится убѡ, какѡ покоиныи ни малѣишагѡ не имѣяше уваженія, ни личнагѡ ни званичнагѡ. Тогѡ ради и вовѣрися мѣло сіе ѡтъ вышньагѡ мѣста словутымъ лицамъ, имже и самъ епископъ подчинен бѣ. Сице бы былъ съ

www.cimec.ro

нами и во Унгаріи, аще бы рѣшила ся была regnicolaris deputatio за наша дѣла, за которагw неповолнагw положенія удаленіе вси мы wдолжаемся благородностію Вашему Высокопревосходителству.

Покоиныи со всѣмь мало знаеще w своеи церкви, не вѣдяше бо какw требъ есть, по чину прwтопресвитера въ церкви произвести и какw вси до 40 нынѣ живущіи прwтопресвитери церковно не суть произведени; равнѣ суть клятвою wбложени ни сосѣдатели консісторіални. Повсюду убw единая неправилность. Словутіи сочинители плана w консісторіумѣ дѣло недостаточно изложиша во елаборатѣ своемъ agenda consistorialia et illa objecta, quorum superior inspectio de lege competit consistorio, якоже суть дѣла wбрядwвъ церковныхъ и внѣшнія дісціплины касающаяся и прочи.

Нынѣшнее мое мнѣніе w семъ дѣлѣ въ томъ вкратцѣ соединяется, какw да вся дѣланія до предмета сегw wтносящаяся прежде издатися имущагw Высочаишагw Рѣшенія и въ дѣло произведенія Вашему Высокопревосходителству по праву plenitudinis potestatis metropolitae in tam magni momenti obiecto ecclesiastico in sensu canonum competentis прыслаются. Азъ почти ничегw wтъ оныхъ не wдобраю, яже помянутая комісія проектірала и потружduся вся мною приводима изъ древнія дісціплины нашея и каноновъ нашихъ и нѣчто и изъ новѣишихъ каноническихъ изданіи солнца полуденнагw ясніше потвердити и доказати и какw мнѣніе мое по праву еже коемуждо пристоитъ предложити. Словомъ во елаборатѣ сихъ міряновъ нѣсть ряда ни порядка, нѣсть нужднагw за таково дѣло вѣжества, ниже искуства.

Извините Ваше Высокопревосходителство много разглаголствіе мое, здѣ бо за должность вмѣныхъ мнѣніе мое предъ другими со всѣмъ въ сердцѣ моемъ сокривающее wбширніше wткрити, иже высокимъ архіпастирскимъ милостемъ и покровителству покорнѣише внѣдренъ, святую архіпастирскую десницу лобизая съ сыновнымъ страхопочитаніемъ изумираю.

Въ Сибинѣ на Срѣтеніе Господня 1847.

Всенижаишіи рабъ Андреи Шагуна, архимандритъ ковилскіи и вдовагw епископата ердѣлскагw епископскіи мѣстоблюститель.

7. 26/14 février 1847. André Şaguna au métropolite Joseph Rajačić (Nr. 402).

Ваше Высокопревосходителство, Милостивѣишіи Архипастирю и Благодѣю.

Спѣшу Вашему Высокопревосходителству, со сыновнею ис-

www.cimec.ro

кренностію возвѣстити, іакw принуждена себе видѣхъ на общее желаніе консісторіума здѣшнагw на то сихъ днеи рѣшити ся, іакw да консісторіумъ высокославному губерніуму моленіе свое съ всѣхъ сосѣдателеи подписи утвержденное въ том поднесетъ, что бы Его Величество умилостивило ся избраніе епископа предвзяти ся дозволити.

Поводомъ сему предложенію служило: 1. Писаніе протопресвитера арадскагw, иже аки wполномоценъ болѣзнію wдержимымъ своимъ діецезаномъ писалъ консісторіуму сему еще месеца Іуліа пр. год. да болѣзни ради своегw епископа не послетъ консісторіумъ тамо клирики на рукоположеніе, доколѣ онъ не обявитъ wздравленіе тогw. 2. Посланіе господина епископа арадскаго сѣмw месеца Септемврія въ томъ управленное, что бы консісторіумъ послалъ ему клиріки рукополагаемыхъ до конца октобріи, зане тогда малw wздравлѣлъ, а отъ 1-го Ноемврія паки употребитъ россіискія бани въ Темишварѣ, гдѣ должое время бавити ся будетъ и не возможетъ рукополагати, 3. Въ слѣдъ сегw послалъ консісторіумъ во Арадъ единагw клирика, иже приспѣвъ тамw wбрѣте господина епископа тяшко на одрѣ лежаща и овw того ради, wво же богъ вѣстъ чегw ради, еле осмыя недѣли послася онъ изъ Арала во Темишваръ тамошнему господину на рукоположеніе. Сеи убогіи клирикъ многихъ путныхъ страданіи кромѣ принужденъ бѣ и коня, на немже всадникъ wтшелъ, во Арадѣ продати, разныя потреби своя снабдити и во имя господне въ девятую недѣлю аки пѣшходецъ пѣшіи во зимнее сіе время печално и со возлыханіемъ возратилъ ся во свои си, тужаяся малому и великому w сбившихъся снимъ, то јестъ до 350 fl. к. м. иждыль тамw на истязанія. Болшагw же увереніа ради всѣхъ сихъ нижаише приключаю копію посланнагw wтсюду представленіа.

Умилостивите ся убw Ваше Высокопревосходителство wпростити мнѣ, аще что симъ зло сотворихъ, но іакоже рѣхъ не могохъ общему консісторіума желанію противостати, толика обаче сотворихъ, да имя господина епископа арадскагw wбезчещено не бысть. Тоюжде приликою умолилъ мя есть консісторіумъ да понеже онъ прямw Вашей Екселенціи, стоящымъ вышнымъ запрещеніемъ, моленіе свое поднести не можетъ, азъ таковое возвѣстилъ. Обаче азъ сказахъ, іако таковое что сотворити не могу. Получивъ же днесь добрую прилику до Лугоша, за святую мнѣ должность вмѣнихъ, вся сія Вашему Высокопревосходителству вѣрнw привѣтнw возвѣстити, вкупѣ и то іакw сихъ днеи полу-

www.cimec.ro

чихъ за труда моя у Бучумановъ творенныя всевысочайшее благоволеніе, показущу прилогу под'/.

Иже прочее высокимъ милостемъ вручень и святую архипастирскую десницу лобызая, въ глубочайшимъ страхопочитанїи изумираю, въ Сибинѣ дне 14-го Февруарїа 1847,

Вашея Екселенцїи всенижаишїи рабъ Андрей Шагуна, архимандритъ ковильски и вдовагw епископства ердельскагw администраторъ.

8. *13 février 1847. Le gouverneur de la Transylvanie à André Şaguna* (*Nr. 402*).

Főtisztelendő püspöki helyettes úr,

Főtisztelendőségednek azon dicséretes eljárása, mely szerint csábító Varga Katalinnak elfogatása sikerült, felsőbb helyre általam e f. év Iánuarius 23-án 116 sz. alatt feljelentetvén, onnan e f. év és hó 4-éről 515 sz : alatt hozzám intézett elnöklevél folytában örömemre szolgál Főtisztelendőségedet arról értesiteni miszerint e részben is újból tanusitott buzgalmáért méltónak itéltetett arra, hogy a legfelsőbb tetszés Főtisztelendőségednek kijelentessék.

Ki is egyébiránt megkülömböztetéssel maradok, Főtisztelendőségednek elkötelezett szolgája, gróf Teleky Iozsef.

Kolozsvár, 13 Február 1847.

9. *3 juin 1847. André Şaguna au métropolite Rajačić* (*Nr. 168*).

Ваше Высокопревосходителство, Милостивѣишій Господине и Благодѣю!

Бывшу здѣ нѣкоему Темишварскому художнику ввѣрихъ сїе мое посланіе средствіемъ коего усуждаю ся ваше высокопревосходителство съ настоящею еремїадою, аще и не хотящъ нижаише wтягощати.

Іакоже речеся: яко нѣстъ былія на земли, еже избавитъ человѣка wтъ смерти; сице и азъ вопію: яко нѣстъ человѣка на земли, йжи бы избавилъ церковъ нашу здѣ wтъ погибели. И сіе сотворятъ священици, ихже добрыхъ естъ мало, злыхъ же и бездѣлныхъ множаише. Въ семъ понятіи моемъ повседневное искуство болие и болие мя укрѣпляетъ. Се примѣра: единъ священникъ wтъ нѣколикихъ лѣтъ въ гоненія уніатwвъ впадшіи тогw ради, что онъ аки нашинацъ служаше у уніатwвъ таинw,

www.cimec.ro

нынѣ поуніатился съ всею парохіею, да спасется wтъ казни — не wтъ насъ wпредѣленныхъ, зане мы его всегда защищахомъ. Клирикъ же единъ избранъ wтъ общества за священника и консісторіалнw wдобренъ, такожде изневѣри свою церковъ, нехотѣвши во Арадъ ити wтъ ужаса иждивеніи тамошнихъ.

Нарочнw сегw вторагw случая боюся, повнегда часто случается смерти пароховъ, убw и нужда часто раждается, еже клирикомъ во Арадъ посланнымъ бывати, гдѣ обаче w злѣшнѣи нащетѣ и w нужди церкви не хотятъ разумети, но wпредѣлаетъ неслышанну таѫ и за консісторіумъ wтъ 30 fl. cm. кромѣ что господинъ епископъ за литургію wтъ каждагw по 6 fl. изстязуетъ, и тако новорукоположенный во Арадѣ іереи два писанія приноситъ сѣмw, едно wтъ господина епископа, а другое wтъ честнѣишагw консісторіума, иногда же третіе wтъ Фишкала Саввича. — Сице дѣти играютъ. — Воистинну сіе есть неуслышанаи неправилность и безсовѣстіе и нестыдѣніе wтъ свѣта. Оважихся уже wтъ чуда и покора, — но еще не сотворихъ — высочайшему мѣсту вся сія злоупотребленія явити. И такw потерплю еще, занѣ пишутъ мнѣ изъ Беча, аки бы Ердельская Канцеларіа Егw Величеству полнесла была предложеніе wдержатися имущемъ изборѣ Епископомъ. Азъ малw надежди имѣю, злѣ избран быти, зане многи суть елементи противъ мене паче же противъ насъ, ниже могу вѣровати, да дозволится церкви нашеи восточноu уже здѣ упропащенной въ здравыя каковагw совѣстнаго Предстателя руки пріити, и еи изъ пропасти въновь wживотворится. Азъ радостно пріидохъ сѣмw, но еще радостнеише возвращу.

Дозволите мнѣ отечески Ваше Высокопревосходителство, да кратчаише что w народныхъ нашихъ школахъ возглаголю: школе суть сіи без всякагw реда и порядка; дѣгоначавницы суть простолюдина, буквонеискусни, шкандалознін чтеци и писци, и тако совсѣмъ неключими. Дѣти точію въ зимное время 5 — 6 седмиць посѣщаютъ школъ, потомъ употребляются у икономіи своихъ имъ родителей, и такw дѣти что мало йдутъ въ школу, овwже что неспособна наставника имѣютъ, въ первобитномъ природы суровом состоянїи заwстаютъ, ключимость бо она wтъ природы во всякомъ человѣцѣ всажена и еыже йзwображеніе творитъ человѣка человѣкомъ, wстаетъ невоздѣленна въ нимъ. Обаче главный узрокъ сегw темнагw и непросвѣщеннагw народа нѣстъ самъ народъ, но инъ кто? Зане каковый можетъ быти учител, иже за 5—6 fl. cm. на годъ служитъ, разумѣтъ и баба Смиляна. Возъ америхъ (?) убw на писаніе Генералкоманды нѣкія истины w

www.cimec.ro

школахъ прямо сказати тѣмъ паче, что споразумѣхся въ семъ дѣлѣ съ Господиномъ Командирентомъ; Аще бо мя дерзновенна тмастіе (?) не помажетъ , то отъ страха ничему добру не имѣю надѣятися.

Милостивѣйшій далше налогъ Вашегw Высокопревосходительства въ призрѣніи Минея по своіему нормалному учрежденію послахъ Губерніуму и получивъ дозволеніе за егw пертравтацію и такw писахъ протопресвитерwмъ ради пренумараці и потруждуся, еже скорше и долженственно предметъ сей wкончати.

Иже въ прочемъ, прилагая кратків изводъ душъ Епархіи сея и высокимъ милостемъ и покровительству привручая ся, свѧтую архипастирскую десницу лобазаю и во сыновнемъ страхопочитаніи изумираю, Вашея Ексцеленціи всенижайши рабъ Андреи Шагуна архимандритъ ковилскій и администраторъ ерделскій.

въ Сибинѣ 3. Іуніа, 1847.

10. *5 octobre 1847. André Şaguna au métropolite Rajačić (Nr. 754).*

Ваше Высокопревосходителство, Господине и Архіпастырю Милостивѣйшій!

Улучивъ прилику добру, еже сіе извѣстіе до Темишвара послати мощи, не пропущаю, Вашему Высокопревосходителству нынѣшнее мое и церкве нашея судбоносное положеніе возвѣстити, и убw

1⁰, такw отъ времене уразумѣнія w рѣшеніи избора епіскопскагw двостручніи врази навляются противу насъ, единіи внутренни, другіи же внѣшніи; они сутъ ролбина Могаіана иже наущаютъ прwтопресвитеры и священство противу мене съ тѣмъ: такw священство лишитися будетъ за будуще права избранія епископа, аще бы азъ избрался, зане есмь чуждестраненъ, а не Ерделянинъ. Въ семъ злобномъ своемъ измышленіи много успѣютъ Могаіани, зане вящшая часть прwтопресвутерwвъ есть сродна съ ними; а иже не суть сродни, они суть созданія и рукотворенія ихъ. А да бы болше успѣли употребляютъ нѣкая лица унiатска, коя суть дерзновенна и безобразна всяческая глаголати. Равнѣ ставившася они въ поразумѣніе со унiатскимъ и римскимъ епископы, къ нимже послаша единагw отъ сродникwвъ своихъ, иже есть унiатъ; вся сія тое произведоша, да

2⁰ унiатскій епископъ подъ нѣкимъ горнымъ извѣтомъ во Вiенну wтшелъ, да сказуетъ пропасть унiатскія вѣры, аще азъ

www.cimec.ro

за епископа здѣ потверждуся, додавъ и тое, ѣкw онъ полнw увѣренъ есть, за кратчайшее время вся люди во свою привлещи мрежу, аще бы за нѣкое время изборъ wтложился, зане уже болшая часть общества, праздной сущей столицѣ, поуиїатилася. — Азъ не вѣмъ болше wтъ единагw.

3-їе. Онъ вмѣняетъ мнѣ въ тяжесть, что азъ при канонической моей вїзїтапїи наша люди во проповѣди моей нарыцалъ Хрїстїанамп, своя же съ тѣмъ хулихъ. Истина, азъ рекохъ къ людемъ нашымъ: Любезни мои Хрїстїани; — за другїя обаче не рѣкохъ, но ниже помыслихъ, ѣкw они не бы были Хрїстїаны!

4°, говоритъ онъ и римскїй Епископъ, ѣко азъ есмъ человѣкъ гордъ и иновѣрныхъ благочестїй супостатъ; Хотя Господа сїя тайнw мене wпорочаютъ, зане общее мнѣнїе w мени въ семъ державѣ есть со всѣмъ противно симъ клеветамъ: ничимъ менше повнегда wпороченїя сїя не суть мала, и сказуются ц. к. придворномъ Канцелару, суть за мене убыточна.

5° на наше величайшее нещастїе токмо нынѣ прежде 2. месеца общество наше Бунгардское изявилося прїяти католїцїзмъ, да избѣжитъ гонѣнїя земледержавїя саксонскагw. — Саксонцы суть лутераны и народа валахїйскагw аки никаковагw полїтїческагw права неимущагw угнѣтатели—требовавше wтъ епископа римскагw, да на валахїйскомъ языцѣ завстанетъ богослуженїе. Въ слѣдъ чегw епископъ римскїи писалъ канцеларїи и Папѣ, да сірѣчь сіе дозволится, зане имѣетъ онъ и другихъ обществъ влашкихъ, ѣаже подъ симъ условїемъ воспрїимутъ папїзмъ. — Азъ мало сумняюся, ѣкw не получится желаемо, и тогда воистину пропадохомъ.

Сим предпоставленнымъ, а множайшымъ премолчаннымъ, рещи дерзаю, ѣкw сихъ ради винъ не 1-го Ноемврия по римскому сегw года, но ни позднѣе скорw не получимъ мы здѣ избранїе и наименованїя епископа, или аще получимъ той будетъ равен Могѣ.

Множайшая еще имѣлъ бы писати, но краткости ради времене тое сотворити не могїй, единое премолчати не могу, ѣкw сиречь церковь наша здѣшняя со всемъ есть растворенна, и нѣсть человѣка иже бы могълъ ю избавити wтъ погибели, зане священство, пачеже прwтопресвwтери суть людїе wтъ їнтересcwвъ своихъ со всѣмъ заслѣпленi, и со унїатами держатъ, ижи и сами они изневѣрили бы церковъ, аще бы могли и народъ привлещи, но убогїй обаче добрый народъ гнушается сегw дѣла. Зло убw есть здѣ и горше быти не можетъ. Подобаетъ обаче доброму на-

www.cimec.ro

роду въ помощь притещи; коимъ же начиномъ сіе содѣлатися требу было? Есть вопросъ всѣхъ вопросwвъ; азъ самъ не вѣмъ; зане въ силѣ разсужденія со всѣмъ изнемогохъ, утрожденъ бо ми есть духъ wтъ разнородныйшихъ напастей. Найлучше мнѣ видится, аще не согрѣшу, поставленіе епископа съ тѣмъ ускорѣти, что епископ Арадскій есть тяжко болѣзнуяй, и не можетъ рукополагати, и что зѣло тяжко есть клиріkwмъ здѣшнимъ во Арадѣ ити ради рукополаганія.

Иже высокимъ милостемъ, аки единому моему тихому пристанищу, привръченъ, и свѣатую архіпастырскую десницу лобызая въ глубочайшемъ страхопочитаніи изумираю,

Вашея Ексцеленціи всенижайшій Андрей Шагуна архимандритъ и генералній викарю.

въ Сибинѣ 5-гw Окт. 1847.

11. *10 février 1848. Le vice-chancelier de Transylvanie au métropolite Rajačić (Nr. 119).*

Excellentissime, Illustrissime ac Reverendissime Domine Episcope Carlovicensis, Domine mihi Colendissime,

Sacratissimam Suam Majestatem medio Altissimae Resolutionis Regiae de dato 5-ta Fevruarii 1848 habita benigna ratione electionis ad stationem episcopi graeci ritus non unitorum in Transilvania, cum morte Basilii Moga vacantem, ex altissimo Suae Majestatis Sacratissimae indultu in oppido Torda die 1. Decembri 1847 celebratae, ad vacans hoc in magno Transilvaniae principatu graeci ritus non unitorum episcopale munus Andream Schaguna archimandritum koviljensem et generalem dioeceseos Transilvaniae vicarium, clementer denominare ac resolvere dignatam esse, Excellentiae Vestrae in nexu litterarum mearum praesidialium de dato 3-a Iulii 1846 Nro-que 3531 exaratarum, ea officiosa cum requisitione perscribendum duxi: ut neodenominatum hunc episcopum eatenus sua via iam instructum, dum apud Excellentiam Vestram se insinuaverit, more solito consecrare velit,

Qui in reliquo singulari venerationis cultu persisto

Viennae die 10-e Februarii 1848.

Excellentiae Vestrae servus obligatissimus Samuel Baron Iosika.

Excellentissimo, Illustrissimo ac Reverendissimo Domino Iosepho a Rajacsics, Archiepiscopo Carlovicensi.

www.cimec.ro

12. *18/6 février 1848. André Şaguna au métropolite Rajačić* (*Nr. 295*).

Ваше Высокопревосходителство, милостивѣишіи Благодѣю,

Егда Промыслъ Божіи мудрымъ и единственнw на благо церкве нашея управленнымъ Вашегw Высокопревосходителства ходатаиствомъ и содѣиствіемъ такw благоволи, да Егw Величество Всепресвѣтлѣишіи Императоръ и Краль нашъ Фердинандъ мене за епископа епархіи нашея ерделскія подъ 5-ымъ Февр. с. год. по римскому всеблагоутробнw наименовати умилостивился, прибѣгаю незакасненw wтеческому Вашегw Высокопревосходителства нѣдру, изливая тамw сузы благодарственныя и wбновляя завѣтъ мои, такw епархію сію не по воли или по страсти моеи, но единственнw по прописи канонwвъ и требованію wбстоятелствъ, въ нихже частная сія наша церковь находится, управляти хощу и буду.

Въ слѣдъ коихъ всенижаише прося упутсвованія, въ призрѣніи предвзятися имущагw посвященія да бы по тому путъ мои во Віенну предвзяти возмогль, Высокои Милости вручѣнъ и святую архипастирску десницу лобызая, въ глубочаищемъ страхопочитаніи и сыновнеи приверженности изумираю,

Въ Сибинѣ дне 6-гw Февруара 1848. Вашегw Высокопревосходителства всенижаишіи слуга Андреи Шагуна, новоименованіи епископъ ерделскіи.

13. *28/16 février. André Şaguna au métropolite Rajačić* (*Nr. 118*).

Ваше Высокопревосходителство, Милостивѣишіи Господине и Благодѣю,

Милостивѣишее Вашегw Высокопревосходителства подъ 11-ымъ текущегw месеца на мене wтправленное посланіе приминъ сузы ревности за еже нещастнои сеи wтъ многихъ столѣтіи бывшеи епархіи помощи, такоже и сузы благодарности и приверженности прямw толъ великагw пастыреначалника, каковаго азъ по внутреннему моему увѣренію въ высоцемъ Ващея Екселенціи лицѣ почитовати щастіе имѣю — грѣхъ азъ во сердцѣ моемъ. Епархіа сія такожде должна есть Вашему Высокопревосходителству сынолѣпнw благодарити за труды ваша, еже въ призрѣніи дополненія здѣшнія столицы епископскія мудро и щастливо положити умилостивили ся. Да подастъ убw Господь Всевышніи Вашему Высокопревосходителству постоянное здравіе на премногa лѣта, еже церковь егw правоправляти возмощи.

www.cimec.ro

Сихъ дней получихъ благоутробныи декретъ дворскіи, въ немже сказуется: ut litteris suis collationalibus receptis, more solito per archiepiscopum et metropolitam carlovicensem de eiusdem in episcopum denominatione sub hodierno instructum, consecratus semet coram gubernatore regio insinuet ac gubernii regii de sui adcollatum munus introductione dispositiones praestoletur". Въ слѣдъ коихъ писахъ днесъ господину агенту Добрану да аще требуетъ тайу за діплому положить и послѣ тя извѣстить, w чемъ бы аще прежде праздника Воскресенія на двѣ или три недѣли увѣдомлюся посвященіе мое со отеческимъ Вашея Екселенціи wдобреніемъ могло бы недѣли Святагw Ѳомы совершити ся. Сія есть убw причина почто по милостивому Вашея Екселенціи позыванію не смогу еще пути затися. И такw во нжиланіи дальшагw Вашея Екселенціи упутствованія, цѣлуя святую десницу и высокои милости врученъ, въ глубочаишемъ страхопочитаніи изумираю,

Въ Сибинѣ въ 16 Февруара 1848 Вашегw Высокопревосходителства всенижаишіи слуга, Андреи Шагуна, новоименованныи епископъ ерделскіи.

14. *18 avril 1848. Le métropolite Joseph Rajačić à ses fidèles roumains de l'évêché de Transylvanie* (*Nr. 381*).

Iosif cu mila lui Dumnezeu pravoslavnicul arhiepiscop al Carloviţului şi al tot slaveno-sârbescului şi românescului de lege grecească neunit din monarhia Austriei popor mitropolit, precum şi a ţezarocrăeştii şi apostoliceşti Maiestăţi actualnic sfetnic din lăuntru.

Bineîncuviinţaţilor protopresviteri, cucernicilor preoţi, diaconi, şi toatei cete preoţeşti, înţălepţilor şi de bun neam născuţilor Domni, ostaşilor şi oastei, precum şi tuturor de toată diregătoria şi starea, neamul şi vrâsta dreptcredincioşilor creştini, cari se află în de Dumnezeu scutitul protoprezviterat, iubiţilor noştri în Duhul sfânt fii, darul şi pacea dela Domnul Dumnezeu şi Mântuitoriu nostru Isus Hristos să se înmulţască.

Cu puterea diregătoriei şi a datorinţii Nouă cătră ocârmuirea stării pravoslavnicii noastre greco neunite biserici a răsăritului cuvenite despre urmarea şi deplinirea văcantelor scaune arhiereşti din inimă îngrijindu-ne, ca Voi binecredincioşilor, cari prin moartea celui mai de pre urmă Arhierău al Vostru a lui Vasilie Moga aţi rămas săraci, să nu fiţi îndelung lipsiţi de păşunea

www.cimec.ro

voastră cea duhovnicească, şi văcanta Eparhie în ocârmuirea sa scădere să nu pătimească, n'am lăsat în deşert Maestăţii Sale despre deplinirea aceiaşi eparhii şi denumirea episcopului reprezentaţie a face : şi deoarece a Sa Maiestate, după îndurarea Sa privind spre duhovnicească trăbuinţă a credincioşilor Sei supuşi şi spre rugarea noastră, precum şi spre actul alegerii cei din Turda, s'au milostivit pre preacinstitul Arhimandrit Andrei Şaguna întru Episcopul de Dumnezeu scutitei eparhii a marelui Prinţipat al Ardealului, preaîndurat a-l denumi, şi pre El pentru sfinţire la Noi a-l îndrepta au binevoit ; iară Noi pre zisul arhimandrit Andrei Şaguna cu puterea Nouă dela Dumnezeu dată în 18 Aprilie a. c. chemând darul preasfântului Duh întru episcopul Ardealului şi a cetăţilor, oraşălor şi satelor ce se cuprind întru acela după orânduiala de Biserică prescrisă l-am sfinţit.

Drept aceea Vouă, celor ce în de Dumnezeu scutitul Protopresviterat ..... precum de starea duhovnicească aşa şi de cea mirenească vă aflaţi de sfânta noastră pravoslavnică mărturisire a răsăritului neunit creştinilor, pre bine numitul Preaosfinţitul Domn Andrei Şaguna, ca pre adevăratul vostru episcop vestindu-l, clerului şi poporului protopresviteratului acestuia recomandăm : ca Lui toată înalta preţuire, cinste şi ascultare să-i deie, şi pre acela de aci înainte, ca pre legiuitul lor Arhiereu în biserici, în ectenii, şi în alte obicinuite după aşăzământul bisericii locuri, în obicinuitul chip să-l pomenească, în treburile lor către Dânsul să se întoarcă, şi de acolo să aibă toată trăbuincioasa deslegare a aştepta.

Datu-s'au în Mitropolia Noastră în Carlovit în 18 Aprilie, anul Domnului 1848.

Iosif Raiacici m. p. Arhiepiscop şi Mitropolit.

www.cimec.ro

EIN PROBLEM AUS DER FRÜHGESCHICHTE SÜDOSTEUROPAS

— DIE THRAKISCHEN FIBELN —

Im städtischen Museum zu Werschetz befinden sich zwei interessante Bronzefibeln, die zur Gruppe der sogenannten „thrakischen Fibeln" gehören. Sie wurden in Palanka, in der Gegend, wo der Karasch in die Donau fliesst, im jugoslawischen Banat, gefunden. Wie mir der verdienstvolle Museumsleiter aus Werschetz, F. Milleker, der mir auch die nebenstehenden Photographien zur Verfügung stellte, wofür ich ihm auch hier meinen Dank ausspreche, mitteilte, stammen beide Fibeln aus einem zufälligen Fund.

Die eine von ihnen hat einen massiven Körper, der nach den Enden zu sich verdünnt und im Querschnitt rund ist. Der Fuss der Fibel endet in einem vertikalen, kegelförmigen Fortsatz. Eine einmalige Spirale verbindet den massiven Körper mit der Nadel. An der Basis des kegelförmigen Fortsatzes befindet sich eine eingeschnittene kreuzförmige Verzierung, wie wir sie bei den Fibeln von Laga und Lessura in Bulgarien [1] antreffen (*Abb. 1*).

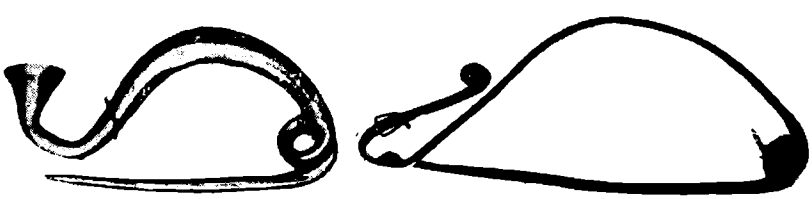


Abb. 1 und 2. — Thrakische Fibeln aus Palanka. Museum zu Werschetz.

Ob zwischen dieser Fibel und einer Kette aus demselben Museum, welche die Stilisierunge eines Schlangenkopfes trägt, und die 1937 an der Fibel hing aber 1939, als ich das Museum wieder besuchte, von ihr getrennt war, eine Verbindung besteht, können

[1] V. Mikow, *Thrakische Fibeln, Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, VI, 1930—1931, Abb. 149, 21—22.

www.cimec.ro

wir nicht feststellen. Jedenfalls, vom chronologischen Standpunkte aus würde dieser Verbindung nichts im Wege stehen.

Die zweite Fibel ist aus einer schmalen Bronzeplatte mit rechteckigem Querschnitt gearbeitet und behält auf der ganzen Länge des Bogens dieselbe Dicke bei. Die Feder besteht, wie auch bei dem ersten Exemplar, aus einer einmaligen Spirale. Der Fortsatz krümmt sich zunächst zum Fibelkörper und windet sich dann spiralförmig nach aussen mit kurz umgedrehtem Knopf. Ihre spitze Nadel hat sich in gutem Zustande erhalten (*Abb. 2*).

Diese zwei Exemplare stammen aus einer Gegend, in der man archäologische Spuren aus verschiedenen Epochen entdeckt hat. So ist zum Beispiel auf dem Friedhofe, der sich nahe Palanka, neben dem sogenannten Karaula-Hügel befindet, sowie auf einem anderen Friedhofe an der Mündung des Karasch in die Donau Material aus der Hallstattperiode zum Vorschein gekommen. Es fehlen in dieser Gegend auch nicht Gegenstände aus der Latènezeit, von den sehr ergiebigen Funden aus der römischen Periode gar nicht zu reden. Von Palanka her kennt man auch den schönen Bronzefund des dacischen „Drachen", mit dem wir uns vor längerer Zeit beschäftigt haben [1]. Aus derselben Gegend rührt auch die Fibel her, die wir hier (*Abb. 3*) wiedergeben, und deren Schema für die Latènezeit charakteristisch ist.

Abb. 3. Latène-Fibel aus Palanka. Museum zu Werschetz.

Die Mitteilung über diese beiden Fibeln von Palanka (*Abb. 1 und 2*) gibt uns Anlass, das Problem der thrakischen Fibeln wieder aufzunehmen, ein Problem, das nicht nur die Frühgeschichte Südosteuropas sondern auch die Daciens berührt, da solche Fibeln auch nördlich der Donau entdeckt wurden.

Die Benennung „thrakische" Fibeln wurde ihnen 1924 von R. Popow [2] gegeben und später von den anderen bulgarischen Archäologen: B. Filow, V. Mikow und Iv. Velkow, übernommen. Der ehemalige Direktor des Nationalmuseums in Sofia ging von der damals richtigen Feststellung aus, dass solche Fibeln nur in Thrakien gefunden wurden. Man hatte somit das Kriterium der geographischen Verbreitung dieser Fibeln

[1] D. Berciu, *Asupra „balaurului" dacic*, *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, 92. Lief., 1937.

[2] R. Popow, *Izvestija*, *Bull. Inst. Arch. Bulg.*, II, 1923—1924, S. 136.

www.cimec.ro

berücksichtigt und nicht dasjenige ihrer Zugehörigkeit zu den thrakischen Völkern. R. Popow schrieb wörtlich: „Puisque nous n'avons pas connaissance d'autres fibules semblables en dehors de Bulgarie, nous les acceptons comme de forme thrace" [1].

Im Rahmen einer Gesamtarbeit über die Eisenzeit der südlich der Donau gelegenen thrakischen Gebiete griff Radu Vulpe 1930 das Problem dieser „thrakischen" Fibeln [2] wieder auf. Im Vergleiche zu R. Popow gebrauchte er ein reicheres und mannigfaltigeres Material. Der gegenwärtige Universitätsprofessor in Jassy schlug die Benennung „getische" Fibeln für diejenigen vor, die zu der Variante mit dem Appendix in der Form eines S-Buchstaben — wie diejenigen von Poiana und Tinosul sind — gehören; er brachte diese Benennung mit dem Verbreitungsgebiete der getischen Völker in Verbindung; für die Fibeln aber mit vertikalem, kegel- oder pyramidenförmigem Schlussglied am Fuss schlug er den Namen „moesische" Fibeln vor, da bis zu dieser Zeit derartige Fibeln meistens im Gebiete der Moesia Inferior entdeckt worden waren. [3] Der rumänische Archäolog liess aber die Möglichkeit offen, die Benennung gemäss späteren Entdekkungen zu ändern, was auch tatsächlich bald nicht ausblieb und die alten Ergebnisse änderte.

V. Mikow, Konservator des Nationalmuseums in Sofia, gab 1931 eine Monographie heraus, die in bulgarischer Sprache geschrieben ist und einen deutschen Auszug hat [4], und in der die 28 damals in Bulgarien bekannten Fibeln zusammengefasst sind. Der Verfasser behielt die Bezeichnung „thrakische" Fibeln bei und erklärte die Fibeln aus dem Gebiete nördlich der Donau für eine Folge der Handelsbeziehungen mit dem Süden, eine Theorie, die sich später nicht mehr halten liess.

Nach 1931 fand man in Rumänien andere Fibeln von dem gleichen, bis zu dieser Zeit südlich und nördlich der Donau gekannten Typus. Einige von ihnen reichten nicht nur über die Donau hinaus, sondern auch über die Karpaten und sogar bis in das Tal des Unterlaufes des Mureș.

Eine gemeinsame Untersuchung dieser Fibeln wird, glaube ich, trotz allen zukünftigen Änderungen, die manche hier aus-

---

[1] *Ebenda.*

[2] R. Vulpe, *L'âge du fer dans les régions thraces de la Péninsule Balcanique*, Paris, Gamber 1930, S. 59—62.

[3] *A. a. O.*, S. 62.

[4] *A. a. O.*, S. 171—182.

www.cimec.ro

gesprochene Meinung durch spätere Entdeckungen erfahren wird, für die Frühgeschichte Südosteuropas nicht uninteressant sein.

Typologie (*Abb. 6*). — Die thrakischen Fibeln sind aus Gold, Silber, Bronze und Eisen hergestellt ; vorwiegend aber aus Bronze (s. untenstehende Statistik, S. 10 ff.). Aus dem Gebiete nördlich der Donau ist bisher kein goldenes Exemplar bekannt.

Diese Fibeln haben folgende Kennzeichen : einseitige Feder mit einmaliger Spirale, einfacher, bogenförmiger, manchmal im Mittelteil verdickter Körper, einfacher Nadelhalter dem der Fortsatz oder Appendix folgt, der verschiedene Formen hat und ein Hauptelement für die Bestimmung der verschiedenen Abarten dieser Fibeln ist. Eine Verzierung findet man selten. Man findet sie gewöhnlich auf dem Bogen und an der Basis des Appendix, wenn dieser in einer ebenen Oberfläche endet. Die Verzierung hat einen geometrischen Charakter. Manchmal ist der verlängerte Körper mit parallelen Strichlein versehen. Als häufigstes Motiv ist das Kreuz eingeschnitten. Sehr interessant ist die wellenförmige Verzierung, die den ganzen Körper der Bronzefibel aus Djurov — Kreis Teteven, Bulgarien — bedeckt. [1]

Die meisten Archäologen, die sich mit diesen Fibeln beschäftigt haben, haben die Beobachtung gemacht, dass zwischen den thrakischen Fibeln und denen vom Typus Certosa, aus der Frühlatènezeit ein Zusammenhang besteht. Dennoch hat R. Popow feststellen können, dass die thrakischen Fibeln sich unabhängig vom Certosatypus entwickeln konnten, da beide Formen wahrscheinlich von einem gemeinsamen Urbild ausgegangen sind und zwar von dem der bogenförmigen Fibeln. [2]

Radu Vulpe hat den Typus der thrakischen Fibeln in drei Abarten eingeteilt : 1) die Certosa-Fibel mit hohem Endknopf ; diese Abart würde — dem Verfasser nach — eine Verwandtschaft der balkanischen Gebiete mit dem nördlichen Italien, wo der Certosatypus seinen Ursprung hat (Bologna), aufweisen ; 2) die „getische" Abart mit dem S-förmigen Appendix und einem Endknopf ; 3) die „moesische" Abart mit vertikalem prismen- oder kegelförmigem Appendix. Hingegen unterscheidet V. Mikow vier Varianten : 1) Fibeln mit vertikalem Appendix, der mehr oder minder gebogen ist und in einem einfachen Knopf endet (die

[1] V. Mikow, in *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, XII, 1938, S. 393, Abb. 174, 2.

[2] *A. a. O.*, S. 136.

www.cimec.ro

Reihe Muschovitza-Alekaria); 2) Fibeln mit gebogenem Appendix und einfachem Knopf (die Reihe Bačkovski-Monastir); 3) Fibeln mit S-förmigem Appendix; 4) Fibeln mit kegel- oder pyramidenförmigem Appendix. Ungefähr zur gleichen Zeit—1932—unterschied I. Nestor, der den Archäologen Vulpe und Mikow gefolgt war, drei Abarten und betrachtete die Goldexemplare von Muschovitza (Duvanlij), Bulgarien, als eine selbständige Abart [1].

Ich habe schon 1939 gezeigt, dass wir in der Typenkunde und der Chronologie der thrakischen Fibeln zwei Reihen festlegen müssen: ein ältere, die vom chronologischen und kulturellen Standpunkte aus der späthallstättischen Kultur angehört, und eine jüngere, von komplizierterer Form, die mit den Komplexen der Latèneperiode [2] in Verbindung steht.

In der Typenkunde der thrakischen Fibeln darf man sicherlich auch ihre chronologische Entwicklung, die heute besser als vor 10 Jahren festgestellt ist, nicht vernachlässigen. Ohne das Milieu, in dem dieser Schmuck erschienen ist, zu berücksichtigen, bleiben alle Spekulationen über die Typologie ohne ein positives Resultat, da eine Reihe mit einfachen Formen, wie es uns die allgemeine Regel beweist, älter sein kann, indem sie als Prototyp für andere längere Entwicklungen dient. Deshalb ist es besser, dass man mit Hilfe der Chronologie wenigstens zwei Entwicklungsserien feststellt. Nur auf diese Weise kann man den Entwicklungsgang verfolgen und wenn der einmal festgestellt worden ist, dann können die Ergebnisse der typologischen Forschungen [3] nicht mehr als unumstösslich ausgelegt werden. Wir werden diese Feststellungen allgemeinen Charakters berücksichtigen.

Wenn wir, so wie es die bulgarischen Archäologen und R. Vulpe taten, von streng typologischen Erwägungen ausgehen, so müssen wir zweifellos eine allgemeine Ähnlichkeit mit dem

---

[1] I. Nestor, *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien*, Sonderabdruck aus dem 22. Bericht der römisch-germanischen Kommission, 1933, S. 158—159, I. Nestor hat auf dem Tongefäss von Paschaköi, Südbulgarien (*ebenda*, S. 126), die Form einer thrakischen Fibel gesehen. Diese Ansicht wurde von Radu Vulpe widerlegt (*Revista Istorică Română*, IV, S. 314 und V.—VI. Bd., S. 446). Die Ähnlichkeit ist tatsächlich sehr gross, aber dies kann auch nur ein Zufall sein, so dass es vorsichtiger ist, bei der alten Meinung G. Wilkes zu bleiben, der zeigte, dass es sich um eine spiralförmige Verzierung handelt (*Reallexikon der Vorgeschichte*, 8. Bd., S. 138), was später auch R. Vulpe tat.

[2] D. Berciu, *Arheologia preistorică a Olteniei*, (Archäologische Urgeschichte der Kleinen Walachei), Bukarest 1939, S. 178—179,

[3] D. Berciu, *Îndrumări în preistorie* (Einführung in die Prähistorie), Bukarest 1939, S. 17.

www.cimec.ro

Certosatypus feststellen. Wir haben es mit derselben einfachen Bauart zu tun, mit derselben einseitigen Feder aus einmaliger Spirale, sowie mit einem Appendix mit einem Knopf, der bei dem Certosatypus viel kürzer ist als bei den thrakischen Fibeln. Diese Bauart ist mit derjenigen einer anderen Fibelserie zu vergleichen und zwar mit dem Typus der sogenannten „illyrischen" Fibeln, mit Platten in der Form eines Rechteckes oder „böotischen"[1] Schildes. Die Platte, die sich an der Stelle des Spangenträgers bei dem Certosatypus befindet, fehlt bei den thrakischen Fibeln. Diese Einzelheit ist von Wichtigkeit, da es eine der charakteristischen Eigenschaften der Certosafibeln bildet. Vom kulturhistorischen Standpunkt ist ein Einfluss des Certosatypus auf die balkanischen Fibeln nicht ausgeschlossen, da tatsächlich der illyrische Kreis der Ostalpen stark von Norditalien beeinflusst war, aber auch dieses stand stark unter dem Einflusse, der aus der illyrischen Welt kam, und dessen Ausdehnungsgebiet sich über Nord- und Ostitalien erstreckte. Chronologisch gehören die Certosafibeln der Latènestufe A (500—400 v. Chr.) an, mit Ausnahme des Nordens von Pô [2], wo sie in der Späthallstattzeit auftreten, was die Archäologen veranlasste, sie für ein kulturelles Gut der ersten Eisenzeit zu halten. Auf dem Balkan sind bestimmt die ältesten thrakischen Fibeln, deren Datum durch den Komplex, in dem sie aufgefunden wurden, genau bestimmt wurde, die drei Goldexemplare aus dem Hügelgrabe von Muschovitza Mogila (Duvanlij), Südbulgarien, vom Ende des VI. Jahrhunderts v. Chr. oder spätestens aus den ersten Jahrzehnten des V. Jahrhunderts v. Chr. [3] Folglich widersetzt sich nicht nur die Typenkunde, sondern auch die Chronologie einer genetischen Annäherung zwischen den thrakischen Fibeln und dem Certosatypus. Dieser hat eine schwerfällige Bauart, während die thrakischen Formen elegant, leicht und zart sind; grobe Exemplare fehlen fast ausnahmslos. Die vier Silberfibeln von Epureni (Bezirk Fălciu, Rumänien) haben ein schwerfälliges Aussehen, sind aber nicht unschön.

Eine passendere typologische Annäherung kann man dagegen zu den Fibeln der Frühlatènezeit machen und besonders zu denen aus der B-Periode, obwohl die thrakischen Fibeln

[1] Man sehe beispielsweise diejenigen aus Oltenien; vgl. D. Berciu, *Arheologia preistorică a Olteniei*, Abb. 182, 1 und Abb. 202, 5.

[2] vgl. Merhart, *Wiener Prähist. Zeitschrift*, XIV, S. 106.

[3] B. Filow, *Die Grabhügelnekropole bei Duvanlij in Südbulgarien*, Sofia 1934, S. 229.

www.cimec.ro

sich von diesen durch die Form der Federn unterscheiden, die, wie wir gesehen haben, aus einer einzigen Spirale hergestellt sind. Der Bogen behält während der ganzen Entwicklung der thrakischen Fibeln dieselbe Form bei. Von Anfang an ist aber zu beobachten, dass sowohl unsere Fibeln als auch die aus der Latènestufe B im allgemeinen aus Bronzedraht mit rundem Querschnitt hergestellt wurden. Der Fuss ist bei beiden Serien durch einen Appendix verlängert, der sich dem Bogen zu krümmt, ohne sich aber an ihm zu befestigen, so wie es bei denen aus der Mittellatènestufe der Fall ist. Manchmal ist dieser Appendix mit einem oder mehreren Knöpfen versehen. Das Vergleichsmaterial in dieser Hinsicht ist sehr zahlreich. So zum Beispiel können die Fibeln des Komplexes von Silivaş (Bezirk Alba, Rumänien) aus der Latènestufe B, neben denen sich ein illyrisches Krummschwert befand, das mit denen aus Oltenien (Kleiner Walachei) und Bulgarien[1] verwandt ist, sowie das Eisenexemplar aus dem IV. Grabe von Ostrovul Corbului (Bezirk Mehedinţi, Rumänien) und das aus Bronzedraht aus derselben Ortschaft [2], beide aus der Latènestufe B stammend, als Vergleichsgegenstände für das allgemeine Schema der thrakischen Fibeln gelten. Eine Ähnlichkeit, Bogen, Fuss und Appendix betreffend, finden wir bei allen diesen Fibeln aus der zweiten Hälfte der Frühlatènezeit [3]. Wir erwähnen noch die Fibeln von Cucuteni (Bezirk Jassy, Rumänien) [4]. Eine wegen ihrer Verwandtschaft mit einem Armbande von späthallstättischem Typus von der Art derjenigen aus den Gräbern der Gruppe Teleşti-Drăgoeşti (Bezirk Gorj, Rumänien) [5] interessante Fibel finden wir bei Holubice, Mähren; sie wurde in einem Grabe zusammen mit einem Skelett entdeckt (Museum in Brünn). Im Gegensatze zu P. Reinecke, der der Meinung ist, dass diese Latène-Fibeln von den alten Typen herrühren, behauptet N. Aberg, dass sie von den Certosaformen [6] abstammen, was wenig wahrscheinlich erscheint. Die Exemplare von Mehrstetten und Fischen,

[1] V. Pârvan, *Getica*, Bukarest 1926, Tafel XXVI, S. 298 und S. 464; vgl. M. Roska, *Arhivele Olteniei*, V, 1926, S. 50.

[2] D. Berciu, *a. a. O.*, S. 206—207, Abb. 254 und Abb. 255, 4.

[3] Merhart, *a. a. O.*, Tafel VII, 3.

[4] H. Schmidt, *Cucuteni in der Oberen Moldau, Rumänien*, Berlin 1932, S. 63, Abb. 30, 17—18.

[5] D. Berciu, *a. a. O.*, Abb. 152, 5.

[6] N. Aberg, *Die bronzezeitliche und früheisenzeitliche Chronologie*, II, 1931, S. 20.

www.cimec.ro

die N. Aberg [1] erläutert, können wegen der Form des Körpers und des Appendix sehr wohl Parallelen zu den thrakischen Fibeln sein. Von diesen Frühlatèneformen gelangt man zu den Mittellatène-Fibeln, die sich von den ersteren durch die Art der Bogen- und Appendixentwicklung unterscheiden. Bei den thrakischen Fibeln behält der Bogen dieselbe Grundform bei, während der Appendix ganz originelle Formen annimmt. Darin besteht auch die Eigenart der Fibeln von thrakischem Typus. Die Beibehaltung derselben Bogenform und der einseitigen Feder tun die bekannte konservative Neigung der thrakischen und illyrischen Völkerschaften dar; durch die verschiedenartigen Formen, die der einzelne Appendix annimmt, wird dagegen bezeugt, dass dieselben Völkerschaften der Originalität auch nicht in den kleinsten Dingen entbehrten.

Anderseits ähnelt die Bauart der thrakischen Fibeln auch derjenigen des einfacheren Typus aus dem grossen Funde von Dux, Böhmen. Wollte man die verlängerte Fussform der thrakischen Fibeln mehr berücksichtigen, so müsste man die Analogie mit den Vogelkopffibeln und den Maskenfibeln aus der Latènestufe A unterstreichen [2].

Von diesen Beobachtungen ausgehend, haben wir folgende Abarten und Unterabarten festgelegt, deren Aufzählung auch die Entwicklung von der ältesten zur jüngsten im allgemeinen darstellt:

Die erste Variante umfasst die Fibeln mit gradem, vertikalem Appendix mit oder ohne Endknopf; sie enthält die Unterabarten: I *a* die Serie Muschovitza-Alekaria [3] mit gradem Appendix, der mit einem einfachen Endknopfe versehen ist; die Verlängerung des Fusses bildet einen rechten Winkel, bevor sie sich nach oben wendet; I *b* die Serie

---

[1] *Ebenda*, Abb. 227, 5 und 6.

[2] P. Reinecke, *Zur Kenntnis der La-Tène Denkmäler der Zone nordwärts der Alpen, Mainzer Zeitschr.*, 1902, S. 56; vergleiche zum Beispiel die Fibel von Mal-Tepe, Mezekgegend, Bulgarien (*Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, XI, 1937, S. 1 ff. Abb. 74, 1 (Filow) mit denen aus Böhmen und Mähren (J. Schránil, *Vorgeschichte Böhmens und Mährens*, 1928, Tafel XLV, 7—9, 11, 19). — Eine gute Parallele zur erwähnten Fibel finden wir in Bayern (s. W. Kersten, in *Präh. Zeitschr.*, XXIV, 1933, S. 96 ff., Abb. 13, 3 aus Latène A, S. 16).

[3] B. Filow, *a. a. O.*, Abb. 107 = Iv. Welkow, in *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, VI, 1930—1931, S. 1 ff., Tafel X.

www.cimec.ro

Nadežda-Bailovo [1] mit Endknopf und ohne den erwähnten rechten Winkel; sowohl der Bogen als auch der Fuss haben sich entwickelt; II *a* mit einem Appendix ohne Knopf, die Serie Ostrovul-Mare-Vlaschko-Selo (Fibel Nr. 1) [2]; der Körper und der Appendix behalten im allgemeinen die gleiche Dicke bei; die Fibeln dieser Abart sind aus Bronzedraht gearbeitet; II *b* die Fibeln mit kegelförmigem oder prismatischem Appendix; der Fortsatz ist gegen sein Ende zu verdickt. Für diese Variante führen wir die Fibel von Pecica (*Abb.* 5) und die bulgarischen Exemplare von Ruska-Bela und Tzareva-Livada [3] an.

Die Unterabart II *c* umfasst die sehr charakteristischen Fibeln mit fast plötzlich verdicktem und kegelförmigem Appendix, der die Form eines Knopfes mit ebener Oberfläche annimmt, die oft mit kreuzförmigen Verzierungen bedeckt ist, wie beim Exemplar Nr. 1 von Palanka, das wir hier als repräsentativen Typus für die Abart II *c* widergeben (*Abb.* 1) [4]. Die Abhängigkeit dieser Abart von der Abart 1 kann nicht bestritten werden.

Die dritte Variante umfasst die Fibeln mit spiralförmigem Appendix; die Unterabart III *a* wird durch das Exemplar von Mal-Tepe (Mezek) dargestellt, dessen Appendix sich nach dem Bogen in Form einer weit geöffneten Spirale [5] windet; der Bogen dieses Exemplars nähert sich dem der Abart 1 *a*; die Unterabart III *b* finden wir nur in einem einzigen Exemplar vor und zwar im Museum der Nationalbibliothek von Plovdiv (Inv. Nr. 1453), mit einem Bogen ähnlich dem des Exemplars Nr. 2 von Palanka und einem der Abart III *a* analogen Appendix, der aber am Knopfe eine kurze, nach innen gewundene Umdrehung aufweisst; die Unterabart III *c* unterscheidet sich von III *b* durch die Windung des Appendix nach aussen, so wie man es bei der Fibel Nr. 2 von Palanka (*Abb.* 2) vorfindet, dem einzigen bisher bekannten Exemplare.

Die vierte Abart umfasst die Fibeln mit gekrümmtem und mit einem Endknopfe versehenen Appendix. Dies sind die Zwischen- oder Übergangsformen, von denen man zu

---

[1] V. Mikow, *a. a. O.*, Abb. 149, 5, 11.

[2] D. Berciu, *a. a. O.*, Abb. 222, 3. V. Mikow, *a. a. O.*, Abb. 149, 19.

[3] *Ebenda*, Abb. 149, 20 und 23.

[4] Siehe auch die Fibel Nr. 2 von Kara-Mussal (Mikow, *a. a. O.*, Abb. 149, 28).

[5] Filow, in *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, XI, 1937, S. 1 ff., Abb. 74, 1.

www.cimec.ro

den Fibeln mit S-förmigem Appendix übergeht. Man unterscheidet zwei Unterabarten: IV *a* mit schlankem, dünnem Körper, der aus einem Draht mit rundem Querschnitt gearbeitet ist, mit leicht zum Bogen, wie bei der Fibel von Bačkovski-Monastir [1] gewendetem Appendix; und IV *b* mit massivem Körper und folglich die Tendenz zur Verdickung aufweisend; als repräsentatives Exemplar führen wir das von Mumdžilar [2] an.

Die fünfte Variante umfasst die zahlreichen Fibeln mit dem Appendix in der Form eines S oder eines Schwanenhalses; V *a* mit dünnem Bogen, von der Abart IV *a* abstammend; V *b* mit massivem Körper, hat im allgemeinen ein schwerfälliges Aussehen, rührt von der Abart IV *b* her; für die Unterabart V *a* geben wir als Vertreterin das Exemplar von Červen (Bulgarien) [3] und für V *b* diejenigen von Tinosul und Poiana aus Rumänien (s. weiter unten) und Vlaschko-Selo aus Bulgarien [4]. an. Wegen ihres allgemeinen Äusseren wie auch wegen der besonderen Behandlung des Endknopfes und des sehr verdickten und facettierten Körpers könnten wir die vier Silberfibeln von Epureni (Bezirk Fălciu, Rumänien) als eine selbständige Unterabart betrachten: die Unterabart V *c* [5].

Statistik und Verbreitung (*Abb. 7*). — Im Jahre 1931 machte V. Mikow eine Anzahl von 28 in Bulgarien entdeckten thrakischen Fibeln bekannt, von denen 3 aus Gold (Muschovitza), 3 aus Silber, 21 aus Bronze und 1 aus Eisen (Bailovo) waren [6]. B. Filow behauptete 1934, dass 30 thrakische Fibeln in Bulgarien bekannt sind [7]. Zu den 28 von Mikow angezeigten Fibeln kommen noch 16 in der Zwischenzeit entdeckte Exemplare, von denen 15 aus Bronze und 1 aus Silber sind, wodurch die Zahl der bulgarischen Fibeln auf 44 Exemplare wächst:

1. Mal-Tepe, Mezekgegend, Südbulgarien, ein guterhaltenes Bronzeexemplar, das in einem Kuppelgrabe zusammen mit einer Silberdrachme Alexanders des Grossen entdeckt wurde, die

---

[1] Mikow, *a. a. O.*, Abb. 149, 12. (Variante II nach Mikow).

[2] *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, VIII, 1934, S. 114, Abb. 97, 1.

[3] Mikow, *a. a. O.*, Abb. 149, 13.

[4] *Ebenda*, Abb. 149, 16.

[5] G. Severeanu, *Bucureşti*, 1, 1, 1935, S. 17—36; Abb. 2—5.

[6] Mikow, *a. a. O.*, S. 181—182 und Abb. 149, mit einer Karte (Abb. 150) mit der Verbreitung der Fibeln.

[7] *A. a. O.*, S. 197.

www.cimec.ro

für den ganzen Komplex, dem die Fibel angehört, den Zeitpunkt auf das Ende des IV. und den Anfang des III. Jhrhdts. v. Chr. festlegt [1]. Abart III *a*. Ebendaher, von Mezek, stammt ein Fibelbruchstück, das man in der Art der erwähnten Fibel [2] ergänzen könnte.

2. Ein guterhaltenes Bronzeexemplar aus Südbulgarien, das in einer uns noch unbekannten Ortschaft endteckt worden ist; der Fuss der Fibel endet in einem Knopf; die Fibel gehört der Variante I *b* (Serie Nadežda). Das Exemplar befindet sich im Museum von Plovdiv [3]); unveröffentlicht.

3. Alekaria, Kreis Burgas, ein Bruchstückexemplar aus Bronze, das sich in der Art des ersten Exemplars ergänzen lässt, charakteristisch für die Variante I [4].

4. Ein vollständiges Exemplar, das in einer uns noch unbekannten Ortschaft entdeckt worden ist und im Museum von Plovdiv (Inv. Nr. 1453) ausgestellt ist. Variante III *b*. *Abb.* 4, III *b*.

5. Mumdžilar, Kreis Razgrad, Nordostbulgarien, ein gut erhaltenes Bronzeexemplar und noch zwei Bruchstücke, welche im zweiten Hügelgrabe entdeckt wurden. Abart IV *b*. [5] Aus derselben Ortschaft rührt auch ein silbernes Bruchstück her, das wahrscheinlich zu einer thrakischen Fibel [6] gehört.

6. Djurov, Kreis Teteven, zwei Bronzeexemplare, die in einem Hügelgrabe an der Stelle, die „Preslopa" genannt wird,

---

[1] B. Filow, *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, XI, 1937, S. 1, ff., Abb. 74, 1.

[2] Iv. Velkow, *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, XI, 1937, S. 132, Abb. 120, 22.

[3] Inv. Nr. 185. — Über die thrakischen Fibeln von Vlaschko-Selo siehe: R. Popow, *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, II, 1923—1924, S. 99 ff., Abb. 60. Mikow machte drei Exemplare vom Typus II *b* (*a. a. O.*, Abb. 149, 24—26), eines von der Abart V *b*. (*ebenda*, Abb. 149, 16) und ein anderes von der Abart II *a* (*ebenda*, Abb. 149, 19) bekannt.

[4] R. Popow, *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, VII, 1932—1933, Abb. 104, A.

[5] *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, VIII, 1934, S. 114, Abb. 97, 1—3.

[6] *Ebenda*, S. 108, Abb. 88.

www.cimec.ro

entdeckt wurden. Ein Exemplar ist vollständig erhalten und hat einen mit einem wellenförmigen Motiv verzierten Bogen, während dem zweiten Exemplare die Nadel fehlt ; dieses hat auf der ebenen Knopfoberfläche des Appendix eine Kreuzverzierung, wie sie auch das Exemplar No. 1 von Palanka hat. Beide Fibeln gehören zur Variante II [1].

7. Moravitza, Kreis Vratza, ein guterhaltenes Bronzeexemplar, dem von Tzareva-Livada gleichartig ; Variante V [2].

8. Kneža, Kreis Trojan, vier Bronzeexemplare, die in Hügelgräbern entdeckt wurden, in denen man auch eiserne Waffen von genügend stark betontem späthallstättischem Charakter fand. Ein Exemplar aus Bronzedraht, wie diejenigen von Ostrovul-Mare, wurde 1939 von N. Petkow gemeldet [3]. Es gehört zur Variante 1 und stellt sogar das Übergangsstadium zwischen den Serien Muschovitza (*1a*) und Nadežda (*1b*) dar ; es gehört aber mehr zur ersten Serie.

Aus Rumänien kennen wir bisher 19 thrakische Fibeln, von denen vier aus Silber und der Rest aus Bronze sind. Zu diesen muss man noch die zwei Exemplare von Palanka hinzurechnen, die im Rahmen dieser Abhandlung bekannt gemacht werden.

1. Ostrovul-Mare, Bezirk Mehedinți, ein Bronzeexemplar, dem nur die Nadel fehlt ; es ist aus Bronzedraht mit rundem Querschnitt gearbeitet ; auf dem Appendix trägt es als Verzierung parallele Strichlein eingeschnitten. Ein zweites Exemplar ist in Bruchstückform vorhanden ; es vertritt aber denselben Typus [4].

---

[1] Mikow, *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, XII, 1937, S. 393—394, Abb. 174.

[2] V. Mikow, *Stations et trouvailles préhistoriques en Bulgarie*, 1933, S. 124, Abb. 79, 6.

[3] *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, XIII, 1939, S. 313, Abb. 339. — Das Exemplar wurde im Hügelgrabe Nr. 8 gefunden. Im Hügelgrabe Nr. 5 wurden noch andere drei Exemplare von demselben Typus mit der in Abb. 339 wiedergegebenen Fibel gefunden, wie der angeführte Verfasser (*ebenda*) behauptet ; sie sind gleichfalls aus Bronzedraht gearbeitet. Es ist das Vorhandensein von 10 Hügelgräbern bei Kneža angekündigt worden. In der Sammlung Istrate Capșa in Turnu-Severin, Schrank 17, Inventarnummer 31 findet sich ein facettierter thrakischer Fibelbogen, der zu der Abart *V b* (Răcari) gehört ; als Ursprungsort wird „Serbien" angegeben.

[4] D. Berciu, *Arheologia preistorică a Olteniei*, Abb. 222, 3 und S. 178—179.

www.cimec.ro

Die Fibeln von Ostrovul-Mare reihen sich in die Abart II *a* ein und sind die ersten dieses Typus aus dem Gebiete nördlich der Donau. Aus der Art wie sie im Eisernen-Tor-Museum in Turnu-Severin ausgestellt wurden, und aus den Angaben, die mir Prof. Al. Bărcăcilă machte, geht hervor, dass diese Fibeln in einem Urnengrabe entdeckt worden sind. Auf jeden Fall gehören unsere Fibeln der späthallstättischen Zeit von Ostrovul-Mare und Pecica an, einer Zeit, die sehr gut durch eine ganze Reihe von Entdeckungen vertreten wird, die für die illyro-thrakischen Komplexe charakteristisch sind, und unter denen wir die Silberfibeln *à charnière*, die Bronzenadel von illyrischem Typus und ein Gefäss griechischen Ursprungs (Oenochoe), mit dreiläppigem Rande von Ostrovul-Mare [1] antreffen.

2. Tinosul, Bezirk Prahova, ein Bronzeexemplar ohne Nadel und mit kleinem Knopf; Variante V *b* [2].

3. Butimanu, Bezirk Ilfov, 36 km von Bukarest entfernt, ein Teilstück aus Bronze; es fehlen die Springfeder, die Nadel und der Appendix; der Körper hat sechs Facetten. Wahrscheinlich Variante V *b* [3].

4. Snagov, Bezirk Ilfov, zwei Bronzeexemplare; beide sind Bruchstücke; das eine hat die charakteristische Verlängerung der Abart V *b* [4], mit typischem Knopf und Körper mit rundem Querschnitt. Das zweite Exemplar hat einen Bogen, dessen Form uns dazu verhilft, den Rest der Fibel in der Art der vorhergehenden [5] zu ergänzen; ihr Körper hat acht Facetten. Dieses Exemplar fand man, nach den Angaben des rumänischen Dilettanten Dinu V. Rosetti, in einem Brandgrabe zusammen mit zwei Silbermünzen von Dyrrhachium, Serie III (229—100 v. Chr.) und einer römischen Münze aus der Zeit der Republik (Minutia, C. Min. Augurinus, 129 v. Chr.).

5. Turnu-Severin, zwei im römischen Castrum Drobeta entdeckte Bronzeexemplare; eins ist vollständig, hat einen Körper mit dreieckigem Querschnitt und auf der Nadel eine

[1] *Ebenda*, Abb. 206 und Abb. 223, mit S. 178—180.

[2] Ec. und R. Vulpe, *Dacia*, I, 1924, S. 213—214, Abb. 43, 18 und 48, 2.

[3] *Publ. Muz. Munic. Bucureşti*, Nr. 2, S. 78, Abb. 2.

[4] *Ebenda*, S. 18 u. 20, Abb. 25.

[5] *Ebenda*, S. 78, Abb. 1.

www.cimec.ro

ellipsenförmige Verzierung; das zweite Exemplar ist ein Bruchstück und hat nur den Körper und einen Rest der Fussverlängerung. Beide gehören zur Variante V *b* [1]. *Abb. 6, V b.*

6. Răcari, Bezirk Dolj, ein Bronzeexemplar; eine Zufallsentdeckung; die Fibel kann aber aus dem dortigen römischen Castrum herrühren. Variante V *b* [2].

7. Dobriţa, Bezirk Gorj, ein Bronzeexemplar; bisher nicht gemeldet („Alex. Stefulescu"-Museum, Târgu-Jiu), scheinbar in einem Milieu der Spätlatènezeit zusammen mit anderem für diese Periode charakteristischem Materiale entdeckt [3]. Variante V *b*.

8. Poiana, Bezirk Tecuci, zwei Bronzeexemplare, von denen das eine vollständig ist und in einer Latèneschicht [4] entdeckt wurde; es gehört zu der Abart V *b*. Das zweite Exemplar wurde vom Hersteller nicht beendet. Diese Tatsache beweist, dass derartige Fibeln auf der Stelle, in unseren Gegenden hergestellt wurden und somit nicht einfache Importwaren sein konnten, wie es V. Mikow annahm. Dieselbe Variante [5].

9. Costineşti (Mangea-Punar), Bezirk Constanţa, ein von Radu Vulpe angegebenes Exemplar, das nach seinen Aussagen identisch ist mit der von Mikow gemeldeten Fibel (*a. a. O.*, Abb. 149, 6); es hat einen vertikalen Appendix und einen Knopf [6] und gehört somit zur Abart I *b*. Es wurde an einer Fundstätte zusammen mit griechischen Gefässen und Siegeln entdeckt.

10. Orşova (Banat); im Museum von Timişoara befinden sich zwei Fibeln aus Bronze mit S-förmigem Appendix und abschliessendem Knopf (Inv.- Nr. 2241 und 2244). Der Bogen eines Exemplars ist mit parallelen Strichen verziert; die Nadel

---

[1] D. Berciu, *a. a. O.*, S. 179 und 218, mit Abb. 261, 3.

[2] *Ebenda*, S. 218, Abb. 261, 4.

[3] *Ebenda*, S. 218.

[4] R. Vulpe, *L'Age du fer*, S. 60—61 und Abb. VI, 2.

[5] Ec. und R. Vulpe, *Dacia*, III—IV, Abb. 106, 24 = 108, 4, und S. 325.

[6] *Analele Dobrogei*, XV, 1934, S. 209. *Revista Istorică Română*, IV, 1934, S. 317.

www.cimec.ro

einer Fibel fehlt. Die beiden Fibeln sind auch von R. Vulpe erwähnt [1]. Sie gehören der Variante V *b* an. *Abb. 4.*

11. Pecica, Bezirk Arad; ein Exemplar im Museum von Arad, das zum erstenmal von I. Nestor erwähnt wird [2]. Die Fibel hat am Fuss ein umgebogenes Glied ohne Knopf, aber mit 5 parallelen Strichen verziert; die Nadel ist mit einem Kettchen versehen. Unsere Fibel gehört der Variante II *a* an. *Abb. 5.* Es ist das einzige Exemplar, das aus dem Gebiete nördlich des Mureş bisher bekannt ist.

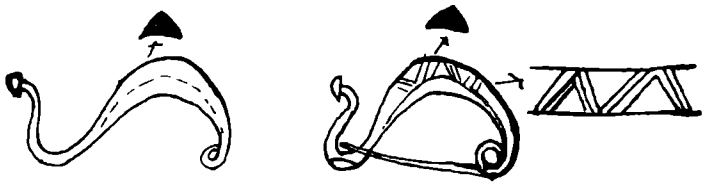


Abb. 4.—Die thrakischen Fibeln von Orşova. — Museum von Timişoara

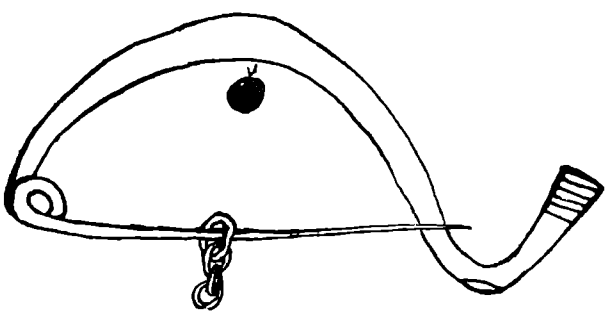


Abb. 5. — Die Fibel von Pecica, Bez. Arad. Museum von Arad.

12. Epureni, Bezirk Fălciu, vier massivsilberne Exemplare, die, wie es scheint, an einer Fundstätte zusammen mit 76 dacischen Münzen, Nachahmungen der Tetradrachmen Philipps II. von Mazedonien und zwei massivsilbernen Armbändern [3] entdeckt wurden. Der Körper dieser vier Exemplare ist schwerfällig, massiv, mit hexagonalem Querschnitt. Die sechs Facetten sind voneinander durch eine Relieflinie getrennt. Der Fuss hat eine Verlängerung in Form eines S und endigt in einem

[1] *Revista Istorică Română*, IV, 1934, S. 317.

[2] *A. a. O.*, S. 159; vgl. R. Vulpe, *Revista Istorică Română*, IV, S. 317.

[3] G. Severeanu, *Bucureşti*, I, 1, 1935, S. 17—36, mit Abb. 2—5.

www.cimec.ro

starken Knopf, der durch halbkreisförmige Einschnitte verziert ist. Diese Fibeln vertreten eine entwickelte Form der Variante V, was uns auch bewog, sie als eine von den gewöhnlichen bronzenen Exemplaren unabhängige Abart zu betrachten, weshalb wir sie auch in die Unterabart V *c* eingereiht haben.

Bis jetzt kennen wir 36 Fundorte von thrakischen Fibeln, die wir in die folgende Karte eingetragen haben (*Abb. 7*). Dazu kommen noch die beiden nicht identifizierten Fundorte in Südbulgarien, wo die Fibeln des Museums von Plovdiv entdeckt wurden, sowie zwei weitere Fundorte, die nicht einmal V. Mikow bekannt sind (A. a. O., Abb. 149, 6 und 17). Zu den Fundorten muss ferner einer in „Serbien" gezählt werden, wo eine Fibel gefunden wurde, die wir in der *Colecţia Istrati-Capşa* in T.-Severin schon angeführt haben (Schrank 17, Inv.—Nr. 31).

Die Zahl der Fibeln beträgt insgesamt etwa 66, wovon 21 Exemplare im Norden der Donau entdeckt wurden.

Wenn man die Karte betrachtet, kann man feststellen, dass die Fundorte der Schmuckstücke, mit denen wir uns beschäftigen, in einen Kreis eingezeichnet werden können, der im Süden an das Rhodope-Gebirge und im Osten an die Küste des Schwarzen Meeres grenzt ; im Nordwesten erreicht er das Tal des unteren Mureş, den er in der Gegend von Arad überschreitet, und im Nordosten das Tal des mittleren Pruth. In diesen beiden Richtungen bleibt der Kreis noch offen, wie im übrigen auch im Westen, wo derartige Fibeln vorläufig nicht weiter erscheinen als im Tale des Flusses Ogosta, obgleich die Funde von Palanka zweifellos ein Vordringen bis in das Tal der Morawa andeuten, die die westliche Grenze des alten Thrakiens bildete. Wir dürfen nicht übersehen, dass die in Serbien entdeckte Fibel ein Beweis ist, dass Spangen dieser Art auch westlich der Linie erscheinen, die von dem Oberlauf des Isker und der Ogosta gebildet wird.

Die beiden Punkte von Pecica und Dobriţa im Gebiete des oberen Jiu zeugen von einer doppelten Durchdringung in der Richtung nach dem Inneren Siebenbürgens und zwar auf dem Wege Theiss-Mieresch von Westen her und über den Surduc-Pass Strie-Mieresch. An der nordöstlichen Peripherie dieses Kreises kann die Bewegung unserer Fibeln bei den vier Exemplaren von Epureni nicht Halt gemacht haben, besonders da die getodakische Latènekultur, die vor allem Trägerin der Fibeln der V. Gruppe ist, die rumänisch-polnische Grenze im Norden über-

www.cimec.ro

schreitet. Und weil es sich hier um das Territorium unseres Landes handelt, halten wir es für unmöglich, dass der Altfluss nicht auch diesesmal in der Verbreitung dieser Schmuckstücke eine Rolle gespielt haben soll.

Der südlichste Fundort ist Mal-Tepe, zwischen Arda und Maritza, in der Nähe der griechisch-bulgarischen Grenze, 6 km von Svilingrad gelegen. Dort ist eine Fibel vom Typus *III a* entdeckt worden. Es ist zu beachten, dass auch in dieser südlichen Zone Fibeln der Gruppe V erscheinen wie z. B. das Exemplar von Červen (Nr. 35 auf der Karte); wir begegnen diesen also an der äussersten südlichen Peripherie dieses Kreises sowie von der Küste des Schwarzen Meeres an bis nach Orşova und bis nach Serbien. Das Gleiche ist festzustellen auch für die Verbreitung der Gruppe *II b*, die auch auf dem ganzen Territorium vorkommt; diese Tatsache verbietet uns, Bezeichnungen mit regionalem Charakter zu verwenden (moesisch, getisch, illyrisch u. s. w.).

In dem Gebiete zwischen dem Balkan und der Donau sind 16 Fundorte festgestellt worden, während wir im Norden dieses Stromes nur 12 zählen. Obgleich die Zahl der Fibeln und der Fundorte im Süden der Donau grösser ist als im Norden, glauben wir, dass dieses Verhältnis sich in Zukunft ändern kann, da alles von den weiteren Forschungen und Entdeckungen abhängt.

Die Donau ist die Hauptwasserader, die den Kreis unserer Fibeln von Westen nach Osten durchströmt; ihre zahlreichen Nebenflüsse von beiden Seiten haben sehr zur Verbreitung dieser Fibeln von Norden nach Süden und umgekehrt — im Sinne des Meridians — beigetragen.

Aus der nach chronologischer oder kartographischer Methode hergestellten Karte — um einen Terminus zu gebrauchen, dem wir bei Geographen und Ethnologen begegnen — von deren Nützlichkeit wir im Jahre 1938[1] sprachen, entnehmen wir noch, etwas anderes. Diese Karte zeigt uns, dass diese *Form der Kultur*, und die Vorgeschichte operiert nur mit diesen Formen, wie die thrakische Fibel eine ist, der wir mit so einheitlichen Merkmalen vom Rhodopegebirge bis nach Siebenbürgen hin begegnen, als Grundlage eine *geographische und anthropogeographische* Einheit hat, wie sie nicht eindeutiger sein könnte; einer solchen *Einheit* entspricht aber auch immer eine *ethnische Einheit*. Wir dürfen nicht vergessen, dass dieser Fibeltypus nur eines von den zahlreichen, einheitlichen Kulturelementen des Karpaten-Bal-

[1] D. Berciu. *Ce este Preistoria?* (Was ist die Vorgeschichte?).

www.cimec.ro

kan-Donau-Raumes ist, eines Raumes, wo weder die Donau, noch die Karpaten oder der Balkan jemals eine unüberwindliche Scheide gebildet haben, wie auch in unserem Falle sehr deutlich zu erkennen ist, sondern sie haben eher *einigend* gewirkt auf die Bevölkerung dieses Teiles des Kontinents.

Diese Karte gibt den Umriss einer *Kulturprovinz*, wie dieses Ziel gerade von der weiter oben erwähnten Methode ja auch an-

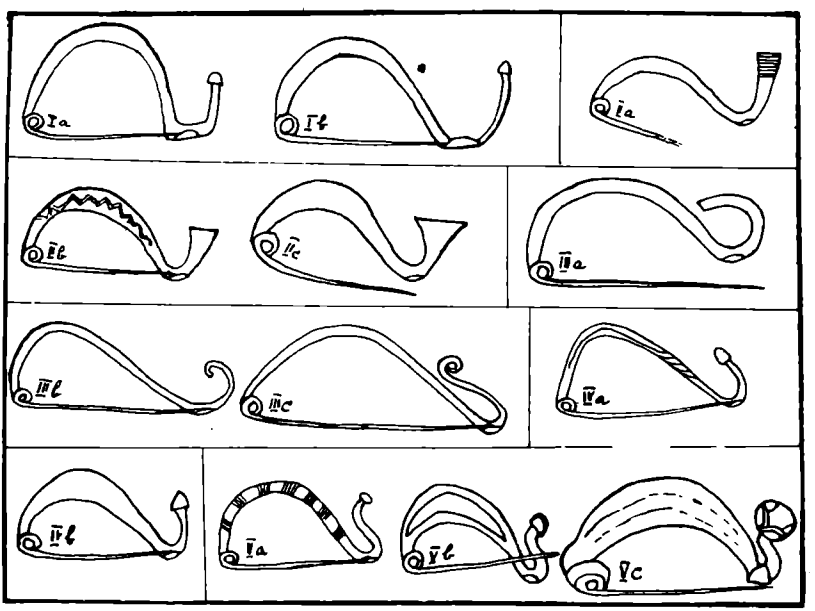


Abb. 6. — Die thrakischen Fibeln. — *Typologie.*

I a : Muschovitza-Mogila ; *I b* : Nadežda ; *II a* : Ostrovul-Mare ; *II b* : Djurov ; *II c* : Palanka (s. Abb. 1) ; *III a* : Mal-Tepe (Mezek) ; *III b* : Südbulgarien (Museum von Plovdiv) ; *III c* : Palanka (s. Abb. 2) ; *IV a* : Bačkovski Monastir ; *IV b* : Mumdžilar ; *V a* : Červen ; *V b* : Turnu-Severin (Römischer Lager Drobeta) ; *V c* : Epureni.

gestrebt wird ; sie eröffnet auch das Verständnis für das *Spezifische* dieser Provinz und ermöglicht eine dynamische Deutung des zur Diskussion stehenden Materials, was ja das wesentlichste Merkmal der Vorgeschichte ist.

Chronologie. — Ein anderes Problem, das diese Fibeln stellen, ist ihre chronologische Bestimmung. Diese Arbeit ist nicht gerade leicht, da nicht alle Abarten gemeinsam mit anderen Ele-

www.cimec.ro

menten entdeckt wurden, die zeitlich unzweideutig bestimmt werden können.

Bis 1924 konnte man diese Fibeln zeitlich nur mittels der Typologie bestimmen, was, wie man später festgestellt hat, zu falschen Schlussfolgerungen geführt hat. Nach der Entdeckung aber der Exemplare von Tinosul und Poiana, die im Latène-Milieu, und zwar in einer Spätzeit desselben, gefunden wurden, wurde ein neues Unterstützungselement eingeführt: die Stratigraphie und die Verknüpfung mit anderen Gegenständen, die zeitlich zu bestimmen sind. Mit der Zeit hat man thrakische Fibeln in gemeinsamen Fundgruben und Gräbern entdeckt. Wie wir oben gesehen haben, sind in einzelnen Fällen derartige Fibeln zusammen mit Münzen gefunden worden.

Für die Variante 1 besitzen wir gegenwärtig ein bestimmtes Datum, das uns die Entdeckungen von Duvanlij, Südbulgarien, bieten. So wurden die drei Goldfibeln aus dem Hügelgrabe von Muschovitza zusammen mit griechischer Keramik mit schwarzen Figuren und anderen griechischen Gegenständen, die aus den ersten Jahrzehnten des V. Jahrhunderts v. Chr. stammen [1], gefunden. Zwei dieser Fibeln bilden gemeinsam mit Ketten und Anhängsel je eine interessante Schmuckgarnitur, für deren Teile wir gute Analogien in Bukiovtzi (Kreis Orechovo) und Trebenište am Ochridasee [2] finden. Die Fibeln *à charnière* von Bukiovtzi, an denen ihre Ketten und Zusätze hängen, und die denjenigen von Muschovitza ähneln, finden ein Gegenstück in Ostrovul-Mare [3], der nördlichsten Ortschaft, in den Silberfibeln vom Typus *à charnière*, die griechischer Herkunft, wahrscheinlich aus Kleinasien [4], sind. In Muschovitza-Mogila gibt es auch tatsächlich thrakische Gegenstände, wie es zum Beispiel die dreieckige Brustplatte ist.

Die Fibel 1 *b* von Nadežda wurde in einem Gefäss mit überhohem Henkel und trompetenförmigem Hals zusammen mit einer eisernen Messerklinge [5] gefunden. Für das erwähnte Gefäss besitzen wir nördlich der Donau ähnliche Formen, die in der späthall-

[1] B. Filow, *a. a. O.*, S. 229.

[2] *Ebenda*, S. 199.

[3] D. Berciu, *a. a. O.*, Abb. 223.

[4] Ch. Blinkenberg, *Fibules grecques et orientales*, 1926, S. 107 ff., Typus XII.

[5] V. Mikow, *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, VII, 1930—1931, S. 183 ff., Abb. 138—140.

www.cimec.ro

stättischen Kultur, wie zum Beispiel das Gefäss von Călărași (Rumänien)[1], gefunden wurden. Mehr noch, die Messerklinge, trotzdem sie ein Bruchstück und typenlos ist, ist sehr gewöhnlich für die dakischen Gräber vom Ende der Hallstattzeit. In einem anderen Hügelgrabe von Nadežda hat man ein Gefäss mit auf seinem Rande senkrecht stehenden Henkeln, wie bei den beiden ähnlichen Gefässen aus Romanați[2] (Rumänien), entdeckt, sowie eine Lanzenspitze und eine krumme Messerklinge[3], Elemente, die man sehr oft in Oltenien und Siebenbürgen vom Ende der älteren Eisenzeit antrifft. Das zweite Hügelgrab von Nadežda stammt zeitlich, auf Grund des Hügelgrabes Nr. 17 von Duvanlij, in dem man ein ähnliches Gefäss mit zwei Henkeln[4] gefunden hat, aus dem IV. Jahrhundert v. Chr. Es ist auch wahr, dass diese Formen längere Zeit anhalten können, indem sie bis ins III. Jahrhundert v. Chr. hineinreichen. Ein ähnliches Gefäss treffen wir in dem Hügelgrabe von Toros (Kreis Lukovo) aus dem IV. Jahrhundert v. Chr[5].

Zu derselben Abart I *b* gehört auch die Fibel von Bailovo, die aus Eisendraht[6] gearbeitet ist. Sie wurde in einem Hügelgrabe entdeckt, in dem sich auch ein Gefäss mit Henkel befand, das eine ähnliche Form mit dem aus Baschova Mogila (Duvanlij) aufweist, welches nach den griechischen Gefässen mit roten Figuren zeitlich dem Ende des V. Jahrhunderts v. Chr.[7] zugeschrieben wurde. Im übrigen ist diese Form eine häufige in der Hügelgräbergegend von Duvanlij in Komplexen aus dem IV. Jahrhundert v. Chr.[8]. Diese Feststellungen datieren indirekt das zeitliche Niveau mit den Fibeln I *b* von Bailovo auf das IV. Jahrhundert v. Chr.

In Baschova Mogila findet man eiserne Lanzenspitzen, ähnlich denen aus Trojan, wo man Fibeln von der Abart I *b* und V *b* entdeckte. Zweifellos haben wir es in Trojan mit zwei verschiedenen Niveaus zu tun, ein älteres, das den Fibeln vom Typus I *b* entspricht und ein jüngeres, das durch den Typus V *b*

[1] D. Berciu, *a. a. O.*, Abb. 183.

[2] *Ebenda*, Abb. 238, 1 und 6.

[3] V. Mikow, *a. a. O.*, Abb. 141—142.

[4] B. Filow, *a. a. O.*, S. 237 und Abb. 177.

[5] Iv. Velkow, *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bu.g.*, XII, 1938 S. 418, Abb. 200.

[6] Mikow, *Thrakische Fibeln*, Abb. 149, 11.

[7] Filow, *a. a. O.*, Abb. 77, vgl. I. Nestor, *a. a. O.*, S. 159.

[8] Filow, *a. a. O.*, Abb. 174, 3, 5 und S. 137 und 151. Hügelgräber Nr. 16 und 17.

www.cimec.ro

gekennzeichnet wird. Dieselbe Bemerkung gilt auch für Vlaschko-Selo, wo sich die ältere Schicht durch zahlreiche Gegenstände von illyrischer Charakteristik, wie zum Beispiel die Pferdegeschirrgegenstände in der Form von Knöpfen auf Füsschen gestützt oder der kreuzförmige Schmuck, Anhängsel die denen von Desa (Bezirk Dolj, Rumänien) [1] ähneln, Ringe, Armbänder, Lanzenspitzen, Messer usw.[2], besonders auszeichnet. Als Schlussfolgerung können wir demnach sagen, dass sowohl in Bulgarien als auch nördlich der Donau, wo thrakische Fibeln von der ersten Abart erscheinen, wir es mit demselben, als späthallstättischem, gut charakterisiertem Kulturniveau zu tun haben. Die Abart II *a* von Ostrovul-Mare und Pecica gehört ohne Zweifel diesem Kulturniveau an, mit dem die Grabhügelgruppen aus ganz Oltenien in Verbindung stehen sowie mit dem späthallstättischen Niveau von Banat und Siebenbürgen. Folglich reiht sich die Serie Muschovitza-Alekaria chronologisch in das V.—IV. Jahrhundert v. Chr. ein, und kulturell bildet sie ein Gut der späthallstättischen Kultur, die derjenigen entspricht, welche wir Hallstatt D und E nannten, als wir die Urgeschichte Olteniens [3] behandelten. Die illyrische Färbung dieser Kultur aus Westdacien und Nordwestbulgarien kann nicht bestritten werden. Dagegen erscheinen in Süd-, Ost- und Nordostbulgarien diese thrakischen Fibeln in ihrer Frühzeit in Verbindung mit Komplexen, in denen griechiche Gegenstände vorherrschen, aber auch solche von thrakischer Charakteristik nicht fehlen.

Die Abart III *a* ist chronologisch von der vorhergehenden nicht weit entfernt. Das Exemplar von Mal-Tepe (Mezek) ist chronologisch gut bestimmt. In der Gegend Mezek in Südbulgarien ist eine ganze Reihe von Hügelgräbern vorhanden, denen man lokale hallstättische Keramik mit sehr guten Parallelen zu der bis jetzt in Oltenien bekannten, entnommen hat. Die Scherben aus Sredna Mogila, die Iv. Velkow 1937 [4]

[1] D. Berciu, *a. a. O.*, Abb. 221, 4—5.

[2] R. Popow in *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, 11, 1923—1924, S. 99—136. Wir zweifeln auch daran, ob die sogenannten Trojan-Fibel des Typus I *b* und V *b* einer und derselben Kategorie angehören, besonders weil die dortigen Ausgrabungen keinen einheitlichen Hallstatt- oder Latènecharakter haben, sondern einige derselben auch diesem letzten Niveau typisch sind. Die drei Fibeln der Variante II *b* von Vlaschko-Selo gehören wahrscheinlich dem dortigen späthallstättischen Niveau an.

[3] D. Berciu, *a. a. O.*, S. 140, und 180.

[4] *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, XI, 1937, S. 117—170, Abb. 120 und S. 132.

www.cimec.ro

bekannt machte, weisen eine sehr grosse Ähnlichkeit in Technik, Form und Ornamentik mit den keramischen Erzeugnissen nördlich der Donau auf. So treten zum Beispiel auf: Kannelierungen, Einschnitte, „Wolfszähne", gestrichelte Bänder, eingekerbte Reifen, Punkte und Halbkreise, sowie die Inkrustationen mit weisser Masse. Velkow bestimmt diese Verzierungen zeitlich für das Ende des V. oder den Anfang des IV. Jahrhunderts v. Chr. Aber viel genauer ist die zeitliche Bestimmung der Fibel selbst, die die Abart III *a* vertritt, und die in einer Totenkammer des Kuppelgrabes von Mal-Tepe zusammen mit griechischen Bronzegegenständen und der Silberdrachme aus der Zeit Alexanders des Grossen gefunden wurde, durch die das Grab für das Ende des IV. oder den Anfang des III. Jahrhunderts v. Chr. zeitlich genau bestimmt werden kann (s. auch S. 11). Die Abart III *a* gehört demnach dem IV. Jahrhundert v. Chr. an, kann aber auch in das nächstfolgende hineinreichen, während die beiden Abarten III *b* und III *c* chronologisch in das III. Jahrhundert verlegt werden können, da sie eine entwickeltere Form aufweisen. Das will aber nicht besagen, dass solche Abarten ihre Entwicklung nicht schon früher anfangen könnten.

Die Fibel von Mumdžilar — bei uns Abart IV *b* — wurde in dem dortigen Hügelgrabe Nr. 2 gefunden, das scheinbar aus dem IV. Jahrhundert v. Chr.[1] stammt. Bei Mumdžilar finden wir auch glockenförmige Urnen, die uns an die Formen aus der späthallstättischen und der frühen Latènеperiode erinnern. Wir befinden uns wieder, wegen der Neigung der Bevölkerung aus dieser Gegend zum Konservatismus, vor einer verspäteten hallstättischen Kultur.

Was die fünfte Abart, mit dem Appendix in der Form eines S anbetrifft, so wurden Exemplare derselben öfters in dem gut charakterisierten Latèneniveau entdeckt. Die Mehrzahl der thrakischen Fibeln von diesem Typus stehen selbstverständlich in Verbindung mit der Spätlatènekultur, wie uns besonders die Entdeckungen aus den daco-getischen Niederlassungen und den römischen Lagern nördlich der Donau beweisen. Ihre Gemeinschaft mit Münzen der römischen Republik und Nachahmungen von Tetradrachmen Philipps II., so wie es der Fall bei Snagov und Epureni ist, versetzen sie von Anfang an in das II. und I. Jahrhundert v. Chr. Ihre grösste Verbreitung fällt aber in das

[1] Geza Féher, *Izvestija, Bull. Inst. Arch. Bulg.*, VIII, 1934, S. 115.

www.cimec.ro

1. Jahrhundert v. Chr. Wahrscheinlich ist es, dass einige Fibeln von diesem Typus auch in dem 1. Jahrhundert der christlichen Zeitrechnung, dort wo die Latènekultur länger dauert, hineinreichen.

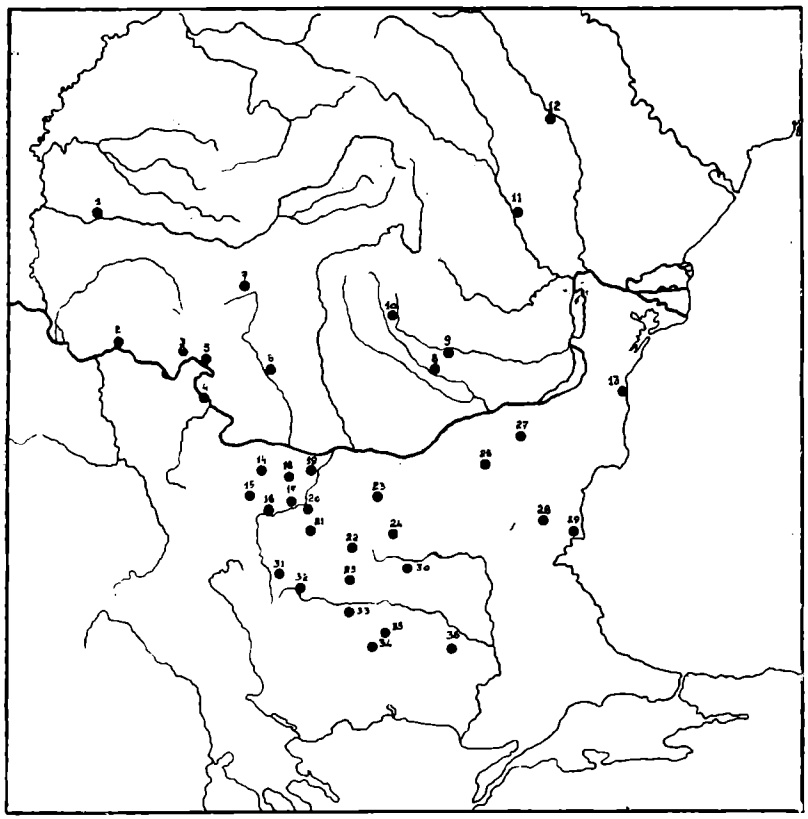


Abb. 7.—*Die Verbreitung der thrakischen Fibeln.*—1. Pecica; 2. Palanka; 3. Orşova; 4. Ostrovul-Mare; 5. Turnu-Severin (Lager Drobeta); 6. Răcari; 7. Dobriţa; 8. Butimanu; 9. Snagov; 10. Tinosul; 11. Poiana; 12. Epureni; 13. Costineşti; 14. Lessura; 15. Moravitza; 16. Ruska-Bela; 17. Vlaschko-Selo; 18. Djurov; 19. Kneža; 20. Karlukovo; 21. Laga; 22. Trojan; 23. Nadežda; 24. Tzareva-Livada; 25. Duvanlij; 26. Hasan-Mahle; 27. Mumdžilar; 28. Lažite; 29. Alekaria; 30. Stará-Zagora; 31. Bailovo; 32. Kara-Mussal; 33. Plovdiv (Museum von Pl.); 34. Bačkovski-Monastir; 35. Červen; 36. Mal-Tepe (Mezek).

Die Unterabart *V a-c*, ist älter als die vorangehende. Mehr vom Standpunkte der Typologie betrachtet, könnte diese Abart chronologisch in das IV.—III. Jahrhundert v. Chr. versetzt werden.

www.cimec.ro

Die ethnische Zugehörigkeit. — Als Abschluss dieses Aufsatzes müssen wir noch einige Worte über die ethnische Zugehörigkeit der thrakischen Fibeln sagen. Aus der von uns im betreffenden Kapitel aufgestellten Statistik kann man ersehen, dass tatsächlich südlich der Donau diese Fibeln auf der einen sowie auf der anderen Seite des Balkangebirges als charakteristisch festgelegt werden können. Sicherlich können sie nicht vom Gebiete getrennt werden, das den Thrakiern gehört hat. Ihre Herkunft muss dort gesucht werden. Bis jetzt aber ist weniger als ein Drittel von der Gesamtzahl dieser Fibeln nördlich der Donau entdeckt worden. Dies kann ein einfacher Zufall sein. Es kann sehr gut möglich sein, dass ihre Zahl in der Zukunft wächst. Derartige thrakische Fibeln wurden an Ort und Stelle hergestellt, wie in Poiana. Folglich können die thrakischen Fibeln nördlich der Donau nicht nur den Handelsbeziehungen mit dem thrakischen Süden zugeschrieben werden, wie es zu einer gegebenen Zeit die bulgarischen Archäologen annahmen. Wir haben gesehen, dass Fibeln von diesem Typus auch in Komplexen von illyrischem Charakter sowohl in Bulgarien als auch in Südwestdacien entdeckt wurden. Wenn es wahr ist, dass — wie auch Professor B. Filow[1] behauptet — in gewissen bulgarischen Gegenden diese Fibeln charakteristisch für die thrakische Hallstattzeit sind, so ist es nicht weniger wahr, dass sie in anderen Gegenden zusammen mit Gegenständen, die in ihrer Mehrzahl illyrisch sind, auftreten. Die thrakischen Fibeln gelangten in ihrer letzten Entwicklungsetappe, und zwar derjenigen mit dem S-förmigen Schlussglied am Fuss, in das Tal der Donau durch die daco-getischen Völkerschaften, wie denn auch dieselben Fibeln zur gleichen Zeit von den Thrakern südlich der Donau und den Illyriern an der westlichen Grenze Thrakiens als Schmuck getragen wurden. Wenn man deshalb diese Feststellungen streng berücksichtigen wollte, so müssten wir sie *thrako-illyrische* oder *geto-dacische Fibeln* nennen, aber da sich der Name schon eingebürgert hat, und da er grösstenteils der Wahrheit entspricht, sind wir der Meinung, die Benennung *thrakische Fibeln* weiter beizubehalten, ohne aber das weiter oben Gesagte ausser Acht zu lassen.

D. BERCIU

[1] B. Filow, *Die Grabhügelnekropole*, S. 198.

www.cimec.ro

BYZANCE ET L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE EN ROUMANIE

C'est un fait dûment constaté, une vérité qui n'a plus besoin de démonstration que l'architecture d'un pays ne prend pas naissance spontanément et indépendamment de l'architecture des pays voisins. L'architecture a été et sera toujours la résultante d'un long processus de formation auquel des éléments extrêmement variés, venus à la fois de l'intérieur et de l'extérieur du pays auront contribué.

Comme presque tous les peuples de l'Europe — et surtout comme presque tous les peuples balkaniques riverains de la Mer Egée (centre d'élaboration et de premier développement de l'art byzantin) — les Roumains ont été attirés par l'architecture d'autres peuples et ont assimilé dans leurs réalisations artistiques des éléments étrangers, propres aux arts des peuples avec lesquels ils sont venus en contact.

La présence d'éléments étrangers dans l'art roumain n'est pas, d'ailleurs, le seul point, ni le plus important, qui ait attiré l'attention des spécialistes. Le premier fait — et le plus inexplicable en apparence — est son apparition tardive comparativement aux architectures des pays voisins. Si nous laissons de côté, pour le moment, la Transylvanie, dont la situation est spéciale, et au sujet de laquelle nous reviendrons plus loin, la Valachie et la Moldavie ne peuvent s'enorgueillir de monuments d'architecture roumaine antérieurs au XIV-e siècle.

Le second fait, qui à première vue ne paraît pas moins étrange, est que l'art roumain (celui de Transylvanie comme celui des Principautés) n'a rien de commun avec l'art grec ancien, ni avec l'art romain, quoique l'art de ces deux peuples, et leur architecture surtout, n'ait point été inconnu aux Roumains.

Les provinces roumaines sont partout extrêmement riches

www.cimec.ro

en anciens monuments grecs et romains. La Dobroudja, et surtout le littoral de cette province, nous présente des vestiges très importants d'art grec ancien, qui nous font remonter jusqu'au VII-e siècle avant l'ère chrétienne. Les ruines des cités les plus importantes fondées par les Grecs dans cette région : Histria, Tomis, Callatis, Dionysopolis, ont été déblayées et peuvent maintenant être examinées avec profit. La région occidentale de la Dobroudja, vers le Danube, ainsi que la partie septentrionale de la Valachie et le vaste plateau de la Transylvanie, abondent aussi en débris d'architecture et d'art romains.

Le Moyen-âge ensuite nous a laissé des vestiges — mais aussi souvent rien que le souvenir — d'une multitude de cités byzantines bâties le long du Danube et en Dobroudja.

Le fait que l'architecture roumaine — que nous appellerons savante, parce qu'il ne sera pas ici question de l'architecture populaire en bois, en terre battue ou en pierre, qui est aussi vieille que le peuple lui-même — n'a pris naissance qu'au commencement du XIV-e siècle est explicable. Le peuple roumain, quoique constitué comme nation bien avant cette époque, n'a pu mener une vie indépendante qu'au cours du XIII-e siècle. Avant cette époque, par le fait que les Roumains vivaient dispersés dans les plaines ou dans les forêts des régions montagneuses, menant la rude vie d'un peuple de laboureurs et de bergers perpétuellement en butte aux incursions barbares, il est fort naturel de constater que leurs exigences les plus immédiates en matière d'édifices ou d'églises ont été satisfaites avec des moyens plutôt précaires.

D'autre part, il nous est assez facile d'expliquer pourquoi cette architecture roumaine, dont le développement commence peu après 1300, ne comprend, en son ensemble, aucun élément d'art ancien grec ou romain. Lorsque les Romains eurent quitté la Dacie et que les Goths s'y furent établis comme confédérés de l'Empire, les anciennes villes et cités ont été restaurées à chaque incursion et nouvelle conquête romano-byzantine sous Constantin le Grand, Justinien et Maurice. Mais, avec le début du VII-e siècle, ces constructions en pierre et en brique s'écroulent par la négligence des souverains temporaires et, à l'exception de quelques cités de la Dobroudja, qui, au XI-e siècle, possédaient encore des fortifications disparues elles aussi sous le tourbillon des envahisseurs, il ne restait plus, de la profusion de monuments grecs, romains et romano-byzantins, au XIV-e siècle, à l'époque de formation de l'architecture roumaine savante que des amas

www.cimec.ro

de ruines, qui pouvaient tout au plus fournir aux nouveaux bâtisseurs des matériaux de construction. Il ne pouvait donc pas s'agir d'une directive en ce qui concerne la manière de construire ou d'un style architectural.

En dehors de ces constatations, un fait se détache aisément d'une étude même sommaire de l'entière production architectonique roumaine du XIV-e siècle jusque vers 1830, qui rattache la Roumanie aux contrées qui se sont trouvées incorporées ou en contact direct avec l'empire byzantin : son architecture, comme l'architecture byzantine, excelle dans le domaine des constructions religieuses. Plus que pour tout autre peuple du Proche-Orient, la religion a représenté pour les Roumains du Moyen-âge, la civilisation. A l'exception de quelques réalisations du génie populaire, dont l'inspiration, antérieure à la conversion au christianisme, rappelle l'ancien héritage thrace, toutes les manifestations artistiques roumaines, depuis les premières organisations politiques jusqu'à une époque relativement récente, ont été conditionnées par la religion. Ce simple fait, qui explique suffisamment la prépondérance des monuments sacrés sur les créations de l'art profane, nous explique de même le motif pour lequel, lorsqu'il s'agit de l'architecture roumaine, nous devons nous occuper presqu'exclusivement d'édifices ayant un caractère religieux.

Mais si, par son évidente inspiration religieuse, cette architecture se rapproche de Byzance, en échange, si nous analysons ses caractères particuliers, nous pourrons difficilement la considérer, dans son ensemble (ce qu'ont fait cependant les spécialistes jusqu'à présent) comme une branche de l'architecture byzantine.

Si, par „art byzantin" nous entendons l'art chrétien de toutes les régions du bassin de la Mer Egée et de l'Orient : l'Arménie, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Egypte copte inclusivement, art à la composition duquel non seulement l'Orient, mais aussi l'Occident latin ont contribué, peut-être serait-il possible de faire entrer l'architecture roumaine dans ce groupement.

Mais, se demande à juste titre Gabriel Millet, dans une étude sur l'architecture serbe [1], interpréter ainsi l'art byzantin cela ne signifie-t-il pas abuser d'un terme commode, en groupant, en confondant même des notions fort différentes?

[1] Gabriel Millet, *L'ancien art serbe*, Paris 1919, p. 42.

www.cimec.ro

Il est vrai que nous sommes habitués depuis longtemps à cette afirmation, considérée comme un axiome, que l'art roumain serait une continuation, un rameau tardif, sinon barbare, de l'art byzantin. Mais cette afirmation n'est pas basée sur une vérité bien établie. Bien plus, elle est fort éloignée de la réalité, si nous songeons à embrasser dans cette généralisation arbitraire l'art roumain dans son ensemble. Byzance, précise dans cette même étude Gabriel Millet, „veut dire l'empire grec, ou plutôt la culture grecque, dont Constantinople alimentait le foyer. Les monuments byzantins se reconnaissent à un signe indiscutable, la langue des inscriptions. L'art byzantin ne dépasse pas les limites d'un tel domaine [1]".

Or, en Valachie, comme en Moldavie et en Transylvanie, contrées situées à la périphérie et donc en dehors du monde byzantin, à côté du puissant courant byzantin qui s'est manifesté au commencement, l'Orient, d'une part, l'Occident, de l'autre, ont exercé sur l'art national une influence qui, en certains cas, a eu comme résultat la transformation de la tradition byzantine en une mesure telle, qu'elle l'a rendue méconnaissable.

* * *

Nous pouvons distinguer trois groupes de monuments dans l'architecture roumaine, ou plutôt trois architectures, appartenant aux trois provinces : Transylvanie, Valachie et Moldavie.

Les plus anciens monuments roumains de Transylvanie — ceux que les Hongrois ont trouvés à leur arrivée dans les fertiles contrées de cette région — ont été des églises orthodoxes.

Historiquement, l'existence de ces très anciennes églises est démontrée, mais il est difficile de préciser leur forme et leur origine au point de vue architectonique. Il n'est cependant pas difficile de deviner à quel art elles s'apparentaient.

La vie ecclésiastique de cette région dépendait — comme celle de Valachie — de la hiérarchie religieuse byzantine du Sud du Danube. Au début, le clergé orthodoxe de Transylvanie dépendait de l'évêché de Justiniana Prima, créé par Justinien à Tauresium (Procopolie d'aujourd'hui en Serbie, qui avait été le lieu d'origine de l'empereur). Plus tard, après la disparition de celui-ci, elle dépendit de plusieurs autres évêchés qui se sont

[1] *Ibidem*, p. 42.

www.cimec.ro

succédé et maintenus dans cette région ou dans d'autres du nord de la Bulgarie.

Les documents écrits mentionnant des églises et monastères roumains, orthodoxes, de Transylvanie datent seulement du XIV-e siècle. Cependant des églises en maçonnerie ont existé même avant cette date. Celles qui nous sont restées : les églises de Densuşi, de Streiul Sân Georgiului, de Gura Sada, de Râul de Mori, rendent manifeste une origine byzantino-asiatique dans leur plan et leur structure. Le professeur I. D. Ştefănescu, cet investigateur infatigable de l'art roumain ancien a émis, dans une conférence publique, l'hypothèse que les églises de Densuşi, de Streiul Sân Georgiului et de Râul de Mori ne seraient que la reproduction, dans les mêmes formes originelles, de certaines églises très anciennes du plus pur type chrétien asiatique, dont les dates de construction remonteraient, pour celles de Densuş et de Streiul Sân Georgiului, jusqu'au IV-e siècle, et pour la troisième, celle de Râul de Mori, jusqu'au VII-e siècle.

Il est évident qu'un exposé écrit et documenté, que nous attendons de Mr. I. D. Stefănescu au sujet de cette passionnante question, provoquera l'intérêt du monde des connaisseurs et trouvera plus d'un écho.

Cependant, en admettant cette hypothèse telle qu'elle est, et en ayant en vue l'aspect des autres monuments en maçonnerie élevés grâce au travail et à la contribution des Roumains — monuments qui, nous tenons à le préciser, ont une importance historique plutôt qu'architectonique — ces édifices, dis-je, et ceux qui peuvent être aussi anciens que le croit Mr. I. D. Ştefănescu, ainsi que les autres, du XIV-e jusqu'au XVIII-e siècle ne doivent du point de vue architectonique rien, ou presque rien à Byzance [1]. Si les premières de ces églises ont existé, ainsi qu'on l'affirme (en tout cas leur forme actuelle permet de faire la même constatation), elles étaient bâties d'après des types asiatiques chrétiens, à une époque où le centre de gravité de l'orthodoxie était l'Asie Mineure. Ces modèles ont très bien pu être introduits en Transylvanie par des missionnaires orthodoxes grecs venus d'Asie, un Eustache de Cappadoce, un Audius de Mésopotamie, un Saint Sabba.

---

[1] Fait exception l'église du monastère de Prislop (fondation probable des maîtres maçons de Nicodème), qui est du type caractéristique de l'école serbe de Morava, reproduit aussi en Valachie à Vodiţa, Tismana, Cozia.

www.cimec.ro

Les autres gardent seulement les formes vagues et la distribution commune aux édifices religieux orthodoxes de toutes les provinces ayant subi l'influence religieuse de Byzance, mais leur architecture et leur aspect extérieur, leurs hautes tours devant le *naos* doivent bien plus à l'art occidental roman, qu'à l'art oriental.

* * *

En ce qui concerne les autres provinces roumaines, la Moldavie, et surtout la Valachie, sont plus près de l'Orient. Au XIV-e siècle, quand l'organisation politique de ces provinces a pu permettre la formation d'une architecture originale, l'art byzantin de l'époque dénommée par les historiens „la Renaissance des Paléologues" était brillamment représenté par des groupes importants de monuments à Trébizonde, à Constantinople, à Mistra, à Salonique, au Mont Athos et avait étendu sa domination dans les pays voisins comme la Bulgarie, la Serbie et la Russie. Les Principautés roumaines se trouvaient ainsi presqu'entourées de pays dans lesquels l'art byzantin occupait une place marquante. Seules les régions du Nord-Ouest se trouvaient en contact direct avec l'Occident chrétien.

Auquel de ses pays, et à quels maîtres bâtisseurs les voïvodes et les fondateurs d'églises roumains se sont-ils adressés au début?

Quoique liés à Byzance par la communauté de foi, ainsi que par l'organisation et la hiérarchie ecclésiastique, les Valaques ainsi que les Moldaves se sont, dès le commencement, adressés à l'Occident. Les premières églises princières — celle de Câmpulung élevée par Basarab I-er (dont il ne reste que les fondations) et celle de Rădăuți élevée par Bogdan — sont bâties d'après des modèles occidentaux romans, avec un mélange d'éléments gothiques. Cet art ne correspondait ni au goût du pays ni aux exigences du culte orthodoxe. Si les maîtres maçons qui se sont trouvés au début à la disposition des voïvodes du pays étaient des occidentaux, venant de la région d'où les voïvodes eux-mêmes étaient originaires, de Transylvanie, aussitôt que les princes ont gagné leur indépendance, et se sont soustraits à l'ascendant hongrois, ils ont tourné leurs regards vers Byzance.

Les monuments du XIV-e siècle en Valachie le démontrent éloquemment. Le premier édifice d'inspiration byzantine de cette

www.cimec.ro

région est la petite église *Sân Nicoară* de Curtea de Argeş, bâtie dans la première moitié du XIV-e siècle.

Par son plan simple, formé d'une nef rectangulaire, séparée en un *pronaos* étroit et un *naos* allongé, par ses voûtes, actuellement écroullées, mais qui étaient des berceaux affermis d'arcs doubleaux (fig. 1), cette petite église est étroitement apparentée à beaucoup de chapelles d'origine byzantine, bâties au cours des XIII-e et XIV-e siècles en Bulgarie et en Grèce [1]. Quoique fort discutés [2], la provenance et le lieu d'origine du type auquel appartient l'église *Sân Nicoară* de Curtea de Argeş sont incontestablement balkaniques.

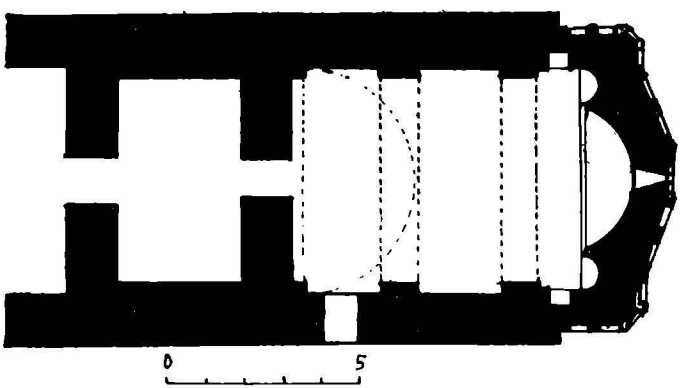


Fig. 1. Plan de l'église „Sân Nicoară" de Curtea de Argeş.

Ainsi, après lui avoir fourni les premiers éléments d'organisation ecclésiastique, l'église orthodoxe byzantine d'au-delà du Danube envoyait à la Valachie, dans les années d'élaboration de son architecture des constructeurs et des modèles pour les nou-

[1] Voyez les chapelles bulgares de Trapezitza près de Tirnavo. (D. Dimov, *Les fouilles de Trapezitza près de Tirnavo* (en bulgare), *Izvestija*, V 1915, pp. 112—176, les chapelles désignées par les numéros IV, VI, VII et XI); l'église Saint Démètre de Tirnavo (Andre Protitch, *L'Architecture bulgare*, Sofia 1924, p. 26 et fig. 21), l'église de Sainte Parascève de Mesembrie (G. Balş et N. Ghica-Budeşti, *Ruinele bizantine din Mesembria* (Les ruines byzantines de Mesembrie) dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, V 1912, p. 21, fig. 321, l'église St. Jean de Mistra.

[2] Plusieurs opinions ont été émises sur l'origine de la petite église de Sân Nicoară. N. Iorga croyait que le modeste édifice de l'ancienne capitale est l'oeuvre de constructeurs venus de Transylvanie et que „la forme basilicale du plan est prise de Transylvanie, car en Orient les modèles étaient autres", *Istoria bisericii române*, I vol. 2-e éd., Bucarest 1929, p. 38). N. Ghika-Budeşti la

www.cimec.ro

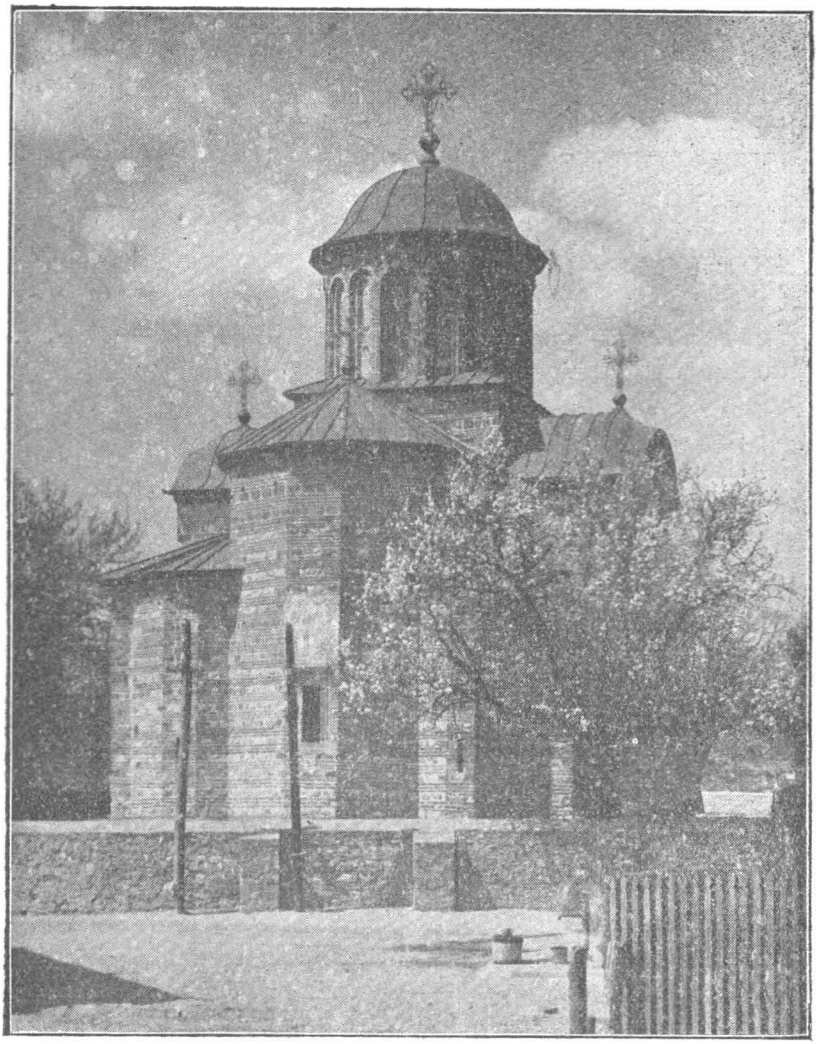


Fig. 2. L'église Princière de Saint Nicolas de Curtea de Argeş.

considérait apparentée à la chapelle orthodoxe „Bogdan-Serai" de Constantinople, (*Evoluţia arhitecturii în Muntenia* — L'Evolution de l'architecture en Valachie, I-e p., Bucarest 1927, p. II). O. Tafrali affirmait, en échange, que Sân-Nicoară n'est qu'une chapelle faisant partie de la série de petites églises bulgares du type de celle de Trapezitza près de Tirnavo (cf. *Monuments byzantins de Curtea de Argeş*, Paris 1931, p. 30). Il est vrai que la tour massive, élevée ultérieurement (peut-être à la place d'une autre plus ancienne ayant une autre forme), au-dessus du *pronaos* a donné à la petite église de Sân Nicoară un aspect plutôt occidental. Mais si la forme droite du plan, avec une abside vers l'orient, se rencontre souvent en Transylvanie,

www.cimec.ro

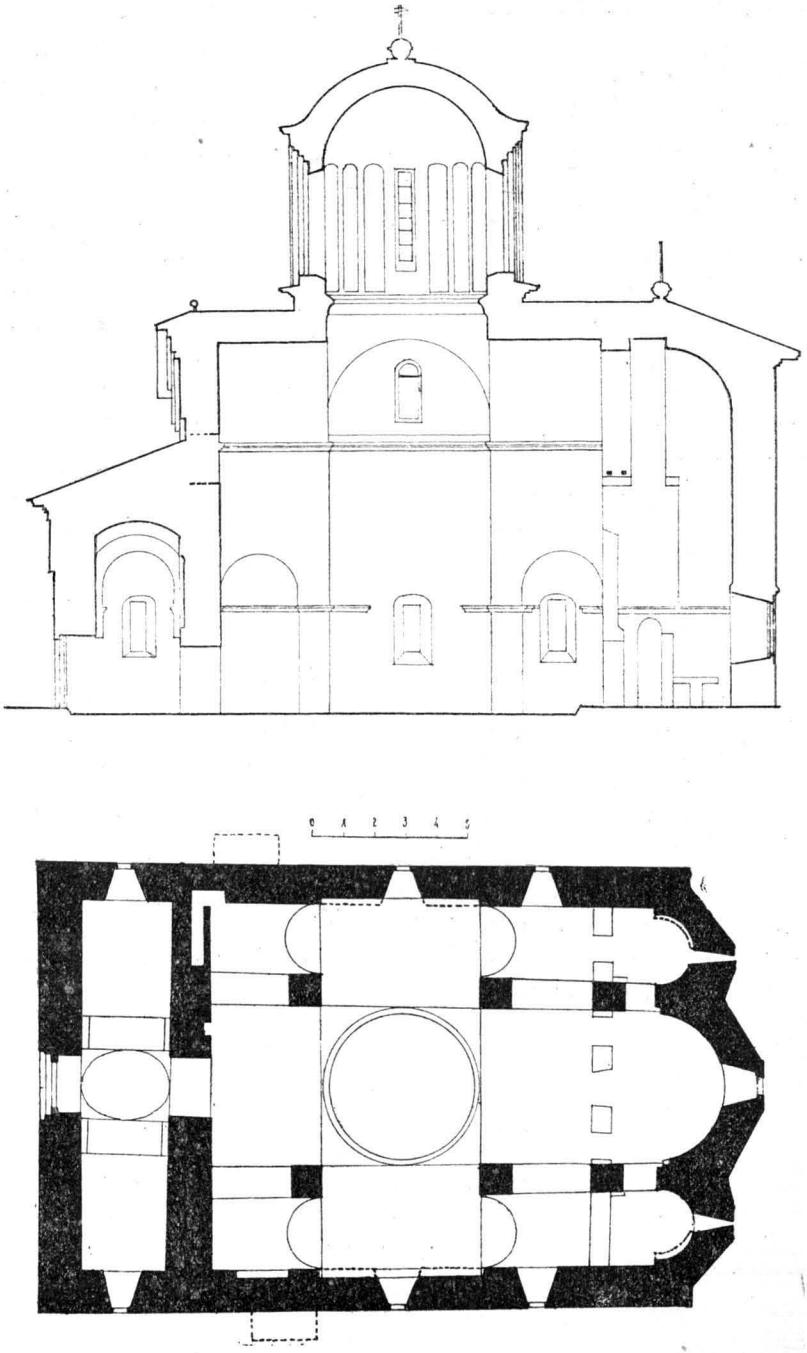


Fig. 3. Coupe et plan de l'église Princière de Curtea de Argeș.

www.cimec.ro

velles églises en maçonnerie. Mais un voïvode comme Nicolas Alexandre Basarab, qui, pour organiser sa cour princière, n'hésitait pas à s'inspirer de la cour impériale byzantine, ainsi qu'avaient fait avant lui les czars de Vidin et de Tirnovo, ne s'est pas contenté de si peu. Il a fait venir à sa résidence de Curtea de Argeş un métropolite grec qui portait le titre d',,exarque", c'est-à-dire de délégué permanent du Patriarche de Constantinople. En même temps, il faisait construire près de sa demeure, sur l'emplacement d'un modeste édifice religieux disparu, une grande église, de style byzantin (fig. 2), dédiée au saint dont il portait le nom.

Cette église, connue aujourd'hui sous le nom de „Sfântul Nicolae Domnesc" reproduit complètement le plan à croix grecque inscrite (fig. 3), caractéristique des edifices religieux créés à Constantinople aux XI et XII-e siècles [1].

Après Constantinople et la Bulgarie, la Serbie devait fournir à la Valachie, en ce même XIV-e siècle certains modèles d'édifices religieux, de monastères et d'églises, dans lesquels persiste le souvenir de Byzance. L'adoption du type de plan en forme de trèfle, caractéristique de l'architecture serbe, ainsi que les débuts

---

en échange, l'architecture de l'édifice, ainsi que les procédés de construction, n'ont rien de commun avec l'art des constructeurs transylvains de l'époque.

L'origine constantinopolitaine ne peut être sérieusement soutenue. Sân Nicoară a un plan développé et un type assez différent de celui de la chapelle Bogdan-Serai, sans parler du fait que ce dernier a un rez-de-chausée et un étage (c'est une crypte ayant une chapelle au dessus.)

Le rapprochement entre la petite église de Curtea de Argeş et les chapelles byzantines de Trapezitza me paraît bien plus justifié. En effet, si l'on fait abstraction de l'architecture extérieure, quelque peu différente, et de l'affirmation erronée de Tafrali, prétendant que Sân Nicoară et les chapelles de Trapezitza étaient couvertes de coupoles, une analiyse détaillée de la petite église de Sân-Nicoară et des chapelles designées par D. Dimov par les numéros IV, VI, VII, IX nous mène à la constation que le type de plan est apparenté et le système des voûtes le même à Argeş comme à Trapezitza.

[1] On ne peut admettre l'hypothèse émise par O. Tafrali, d'après laquelle St. Nicolas de Curtea de Argeş aurait la même origine que Sân Nicoară : le groupe de chapelles et d'églises de Tirnovo et Mesembria, qui représenterait „l'évolution du plan à croix grecque dont le point culminant est Saint Nicolas de Curtea de Argeş" (*ouvr. cit.*, p. 24). Admettre comme Tafrali que, du type de plan de la chapelle III de Trapezitza, on a passé à celui de l'église des Saints Archanges de Mesembria et de celui-ci à celui du Pantocrator de la même ville, ce serait supposer que le plan à croix greque ait pris naissance, ou au moins ait été réinventé en Bulgarie entre le XIII-e et XIV-e s., ce qui est loin de la réalité. Sur cette question, voir aussi G. Balş, *Les Monuments byzantins de Roumanie*, *Byzantion*, V, pp. 601—603.

www.cimec.ro

d'une vie monastique organisée en Valachie, sont dûs à l'intelligence et au zèle infatigable d'un moine serbe, Nicodème, qui, vers 1370, s'établit dans le voisinage de la cité de Severin. C'est ici qu'il fonda, grâce à l'appui financier du voïvode roumain et avec des maîtres maçons venus de son pays, le monastère de Voditza, qui devint rapidement un centre important d'activité

Fig. 4. L'église du Monastère de Cozia en Oltenie.

religieuse et culturelle, d'où devaient partir plus tard ses disciples, constructeurs et érudits, qui devaient utilement travailler dans presque toutes les régions roumaines : depuis la Valachie et la Transylvanie, jusqu'aux régions éloignées du nord de la Moldavie.

En plus du monastère de Voditza, (dont il ne reste que les traces des murs) on doit à Nicodème et à ses disciples la fondation du monastère de Tismana (district de Gorj) élevé par le voïvode Radu I, le monastère de Prislop de Transylvanie et la première résidence monacale de Neamtz, en Moldavie. Ces mêmes con-

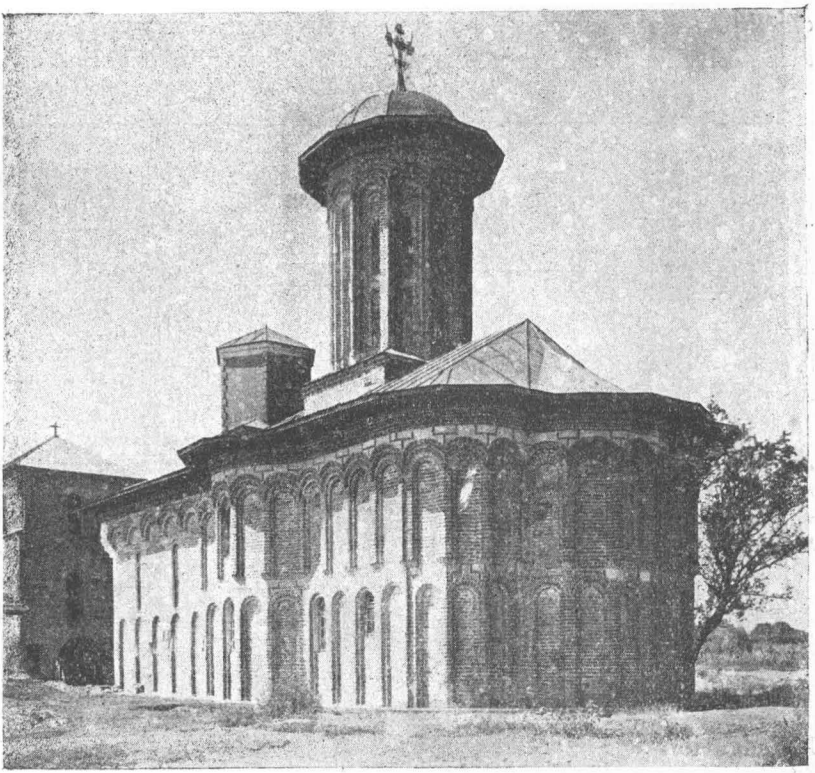
www.cimec.ro

structeurs ne sont certainement pas étrangers à la fondation de Mircea l'Ancien (1386—1418), le monastère de Cozia, dont l'église (fig. 4) bien conservée reproduit fidèlement le type caractéristique des monuments serbes de la vallée de la Morava.

La Valachie reçoit ainsi en matière d'architecture, soit directement de Constantinople, soit par l'intermédiaire des maîtres constructeurs bulgares ou serbes, quelques-uns des principes fondamentaux de l'art de bâtir. Mais, après cette époque de tâtonnements et de formation — caractéristique de tout le XIV-e siècle et même des débuts du XV, au sujet de laquelle nous ne pouvons pas donner des références précises à cause de la disparition de tous les monuments construits en ce temps-là — les choses changent. Enfermée comme dans une cité, dans laquelle le puissant écho de la Renaissance ne pénétra pas, la Valachie resta en contact direct et serré avec les organisations de l'église orthodoxe orientale du Mont Athos et avec celles, plus éloignées, de l'Asie Mineure et de la Syrie. Elle garda même d'étroites relations politiques — plus directes même et plus riches en conséquences que jusqu'alors — avec Constantinople, devenue la capitale de l'Empire Ottoman. L'architecture ne s'est d'ailleurs pas ressentie de ce contact par une imitation servile de types d'églises ou de constructions monastiques caractéristiques à l'une des régions ou des centres avec lesquels le pays était en relations. La fondation de Neagoe Bassarab de Snagov exceptée, qui, comme plan, rappelle le type consacré du *catholicon* athonite, ayant passé peut-être par la sphère des influences serbes, mais qui a cependant ses éléments originaux (fig. 5), les autres créations architectoniques roumaines, dans lesquelles se mêlent et se confondent les éléments constructifs et surtout décoratifs les plus différents comme origine et style, sont cependant d'une originalité incontestable. Ainsi l'église en pierre, bâtie vers 1502, par les maîtres maçons de Radu le Grand, dans le cadre de l'établissement religieux connu aujourd'hui sous le nom de „Mânăstirea Dealului", près de Târgoviște, et la fameuse église, également en pierre, construite par les maîtres de Neagoe Basarab entre 1512—1517 pour son monastère de Curtea de Argeș, nous présentent une architecture complètement différente et nouvelle. En ce qui concerne les plans de ces constructions, un examen sommaire laisse facilement entrevoir les modifications apportées au prototype byzantin et particulièrement l'originalité du pronaos. À Curtea de Argeș surtout, l'importance attribuée à cette partie de l'édifice est

www.cimec.ro

tout à fait remarquable ; elle met en évidence l'idée directrice, certainement imposée aux constructeurs par Neagoe Bassarab lui-même : la création d'une église-mausolée. Il n'existe presque pas de voïvode roumain qui n'ait pensé et qui n'ait pas fait bâtir une église destinée à être son lieu de sépulture ainsi que celui de sa famille. Cependant nulle part l'idée d'un pareil édifice n'a été



5. L'église du Monastère de Snagov.

mieux comprise et réalisée plus logiquement qu'à l'église de Neagoe de Curtea de Argeș.

De forme rectangulaire, disposé de telle sorte que le côté le plus long soit perpendiculaire au grand axe de l'édifice, qu'il dépasse de beaucoup en largeur, le *pronaos* de l'église de Neagoe comprend trois parties distinctes et indépendantes : deux parties latérales destinées aux tombeaux princiers, constituant le mausolée proprement dit („le caveau"), et une partie centrale, se rattachant naturellement au reste de l'église, desti-

www.cimec.ro

née aux fidèles. La séparation entre ces parties aux fonctions différentes est faite de façon assez originale, par l'intermédiaire de 12 piliers disposés en plan sur un carré, au-dessus desquels s'élève, comme au-dessus du *naos*, une tour (fig. 6).

Si, en ce qui concerne sa partie centrale, à Deal comme à Curtea de Argeş, l'aspect du plan rappelle l'influence bizantino-serbe cristallisée dans le modèle de Cozia, il n'est pas moins vrai que l'architecture extérieure reste complètement étrangère à la fois à la Valachie et aux autres régions d'art byzantin des Balkans.

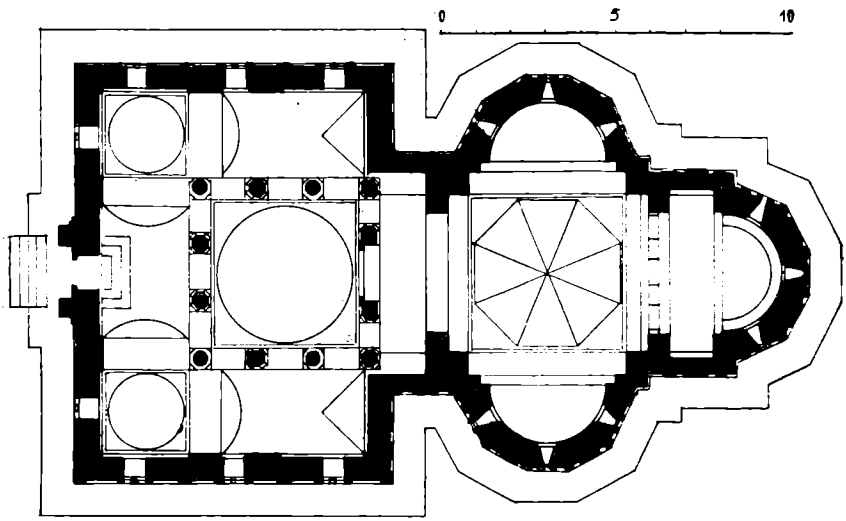


Fig. 6. Plan de l'église du Monastère de Curtea de Argeş.

Voilà, par exemple, comment se présente à ce point de vue la fondation de Neagoe à Curtea de Argeş (fig. 7). Séparées par l'intermédiaire d'un tore en pierre façonné comme une corde tordue, les façades de l'église sont formées de deux registres. Le registre inférieur, assis au-dessus d'un socle en pierre de taille, dont le profil rappelle beaucoup les socles de provenance arméno-georgienne de quelques-unes des grandes mosquées ottomanes bâties à Constantinople vers 1500, est décoré d'une série de panneaux rectangulaires. Chacun de ces panneaux, circonscrit d'une double bordure de tores, entoure une fenêtre dont l'encadrement de pierre est orné sur toute sa largeur d'une sculpture riche et minutieuse. Le registre supérieur est décoré d'une série de niches, bordées, comme les panneaux du registre inférieur, de tores en pierre, arrondis en leur partie supérieure, de sorte qu'ils

www.cimec.ro

forment un enchaînement d'arcs en plein cintre. Chaque point d'intersection de ces arcs est marqué par un bouton en pierre ciselée, et chaque niche est ornée en son milieu d'une rosette formée par l'entrelacement de motifs géométriques et floraux.

Fig. 7. L'église du Monastère de Curtea de Argeș.

Au-dessus des niches, tout autour de l'édifice, court une riche corniche formée de deux rangs superposés de stalactites et d'alvéoles de style arabe d'une éxécution savante et minutieuse.

Cette simple description est suffisante pour relever l'aspect complètement particulier de cet édifice. Dans la composition décorative de ses façades — comme dans celles de l'église de

www.cimec.ro

Radu le Grand à Târgoviște, beaucoup plus simples d'ailleurs — tout est nouveau. Comparées aux monuments valaques antérieurs, ces deux églises qui marquent d'une façon extrêmement intéressante les débuts architecturaux du XVI-e siècle paraissent tellement différentes que l'on pourrait croire qu'elles appartiennent à une toute autre architecture. Sauf la distribution intérieure, imposée d'ailleurs par les exigences de ce même culte orthodoxe, et la tendance à orner de tours la partie supérieure de l'édifice, nous ne découvrons presque rien des traditions de l'architecture byzantine dans la composition de ces monuments [1].

Et, si l'on peut dire cela au sujet de l'architecture de Radu le Grand et de Neagoe Basarab, on peut l'affirmer bien plus justement au sujet de l'entière production architectonique de l'école locale de Valachie au XVI-e siècle, de même que pour les réalisations les plus importantes des siècles suivants.

En effet, si nous suivons en ses grandes lignes l'évolution de l'architecture religieuse après le règne de Neagoe Basarab, jusque vers 1830, lorsque l'art roumain va prendre une orientation tout à fait nouvelle, il n'est pas difficile de constater l'absence de toute influence venue du dehors, à l'exception peut-être d'un vague écho attardé de l'art italien sur certains monuments de l'époque de Constantin Brâncoveanu.

Pour construire les nombreux édifices qui leur ont été demandés, à partir de la première moitié du XIV-e siècle, les architectes indigènes s'inspireront directement des églises réalisées par leurs prédécesseurs. Mais même parmi celles-là, tous les types ne jouiront pas de la même faveur. Ainsi, tandis que la prédilection des nouveaux constructeurs se dirige de plus en plus vers les variantes locales du type de plan en forme de trèfle et vers la riche décoration des églises des monastères de Deal et de Curtea de Argeș, le type athonite de Snagov reste isolé, et le type constantinopolitain, à croix grecque inscrite, est reproduit rarement aux XVI-e et XVII-e siècles.

A côté de la constatation déjà formulée que, à partir d'un

[1] Pour l'origine du principe et des éléments décoratifs voir : G. Balș, *Influences arméniennes et géorgiennes sur l'architecture roumaine*, Văleni de Munte 1931 (communication faite au III-e Congrès des Études Byzantines, Athènes 1930), Al. Busuioceanu, *Influences arméniennes dans l'architecture religieuse du Bas-Danube*, Paris 1927 (communication faite au I-er Congrès des sciences historiques).

www.cimec.ro

certain moment, aucune influence étrangère ne s'exercera de l'extérieur sur l'architecture du pays, nous ne pouvons pas ne pas signaler le fait que de tous les monuments construits dans le pays, jusqu' à la première moitié du XVI-e siècle, ceux qui devaient servir de modèles aux architectes locaux de plus tard, sont justement ceux dont le plan et la décoration ne reproduisent pas exactement les modèles étrangers connus, mais bien ceux qui résultent du remaniement des arts étrangers, transformés et refondus par la pensée et la façon de sentir des constructeurs autochtones.

L'analyse détaillée de ces monuments nouveaux n'entre pas dans le cadre et le but de l'étude présente. Pour mettre en évidence leur caractère local, où le souvenir de Byzance se laisse à peine reconnaître, il est cependant nécessaire d'en mentionner les plus importants. Ce sont en majorité des églises de monastères : Valea, dans le district de Muscel, construite en 1537 ; Cobia, dans le district de Dâmbovitza, construite en 1572 ; Bucovăţ, près de Craïova, construite en 1570 ; Tutana, dans le district de Argeş, construite en 1589 ; Mărcutza, près de Bucarest, construite entre 1588 et 1592.

Au point de vue de leur architecture extérieure, chacune de ces églises marque un progrès incontestable sur celle qui l'a précédée. A travers mille hésitations et difficultés, le talent des décorateurs s'achemine vers une forme toujours plus proche de la perfection, à laquelle ils allaient atteindre seulement au cours des dernières années du XVI-e siècle, dans l'architecture extérieure de l'église Mihai-Vodă de Bucarest. Comme les façades des monuments immédiatement antérieurs, celles de l'église Mihai-Vodă sont partagées par une ceinture médiane en deux registres ; les arcades qui les décorent n'ont plus, toutefois, comme à Mărcutza, des arcs plats en retrait par rapport à la surface du mur : ces arcs sont faits, eux et leurs pieds, du même boudin. On a ainsi sur les deux registres, formés de bandes alternatives, de briques apparentes et de crépi, comme dans les premières décades du siècle, une série d'arcades aveugles en retrait par rapport à la surface du mur et encadrées par des boudins en briques ; ces niches ressemblent parfaitement aux arcades du monastère de Deal, dont elles reproduisent le modèle, tout en étant plus animées et plus attrayantes, grâce à la variété des matériaux et au jeu des coloris (fig. 8).

Nous n'insistons pas sur les monuments des siècles sui-

www.cimec.ro

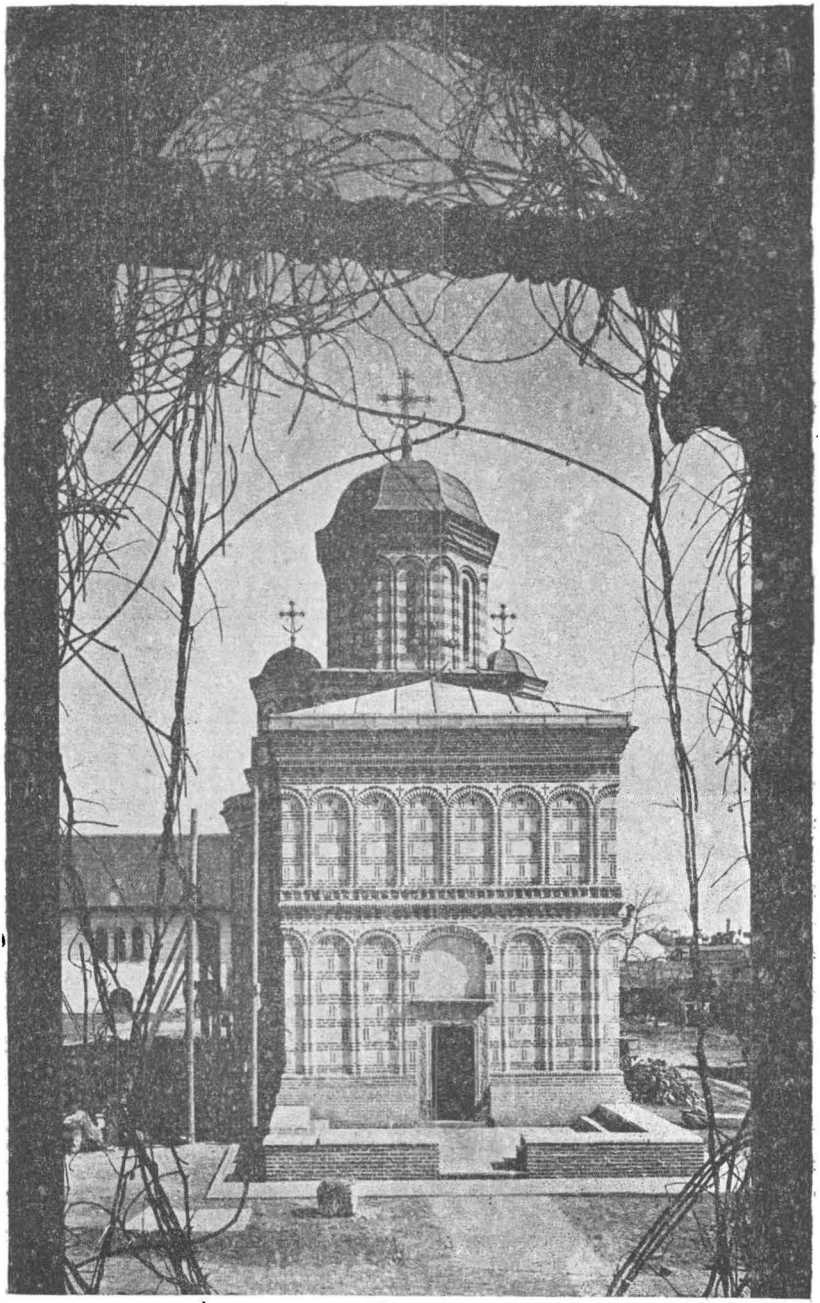


Fig. 8. L'église „Mihai Vodă" de Bucarest.

www.cimec.ro

vants, car, quoique beaucoup d'entre eux — comme par exemple les fondations de Matei Basarab, de Şerban Cantacuzène, du „spatar" Michel Cantacuzène, de Constantin Brancoveanu ou de Nicolas Mavrocordat — ont une valeur artistique incontesable et une importance particulière pour la période d'activité constructive qui caractérise cette époque de l'architecture valaque, leur parenté avec l'architecture byzantine est tellement relative qu'elle ne peut plus faire l'objet de recherches détaillées.

* * *

Si, dans l'architecture des débuts de la Valachie, nous constatons la présence de certains monuments, tels que la fondation de Basarab I à Curtea de Argeş ou l'église de Mircea l'Ancien de Cozia, monuments dont la provenance byzantine est incontestable, dans la principauté de Moldavie nous ne trouvons rien de semblable.

La Moldavie n'a pas eu, comme la Valachie, des relations étroites et directes avec Byzance. Ce que ses architectes ont pu emprunter aux quelques monuments élevés par les constructeurs locaux, d'après les indications des apprentis du moine serbe Nicodème, qui avaient pénétré, comme nous l'avons vu, dans ces régions, ne représente que de vagues inspirations, des suggestions pour une architecture à naître, qui n'avait pas à son origine, comme l'architecture valaque, l'empreinte indiscutable de Byzance.

Le monument le plus rapproché de l'architecture byzantine — plus exactement de l'architecture serbo-byzantine — le premier et le seul de cette espèce en Moldavie [1], est la petite église dédiée à la Sainte Trinité dans la ville de Siret. Elevée à une date inconnue, de toute évidence antérieure à Etienne le Grand, cette chapelle était formée d'un *pronaos* étroit rectangulaire, recouvert d'un berceau et d'une nef tréflée, recouverte d'une cou-

[1] La parenté signalée par G. Balş *Bisericile lui Ştefan cel Mare* (Les églises d'Etienne le Grand), Bucarest 1926, pp. 187, note 1 et 188) entre les arcs doubleaux qui limitent vers l'ouest et l'est les berceaux sur lesquels s'appuient les coupoles du *naos*, dans le groupe d'églises „Borzeşti-Războieni-Piatra" et les arcs doubleaux relativement ressemblants de quelques églises serbes du type Studenitza est plutôt un fait du hasard sans rapport direct avec une influence serbe. Le système de cintrage des églises moldaves du groupe cité est d'ailleurs tout à fait différent du système serbe, et en même temps fort original; cf. Grigore Ionescu, *L'architecture moldave au temps d'Etienne le Grand*, dans *Buletyn Historii Sztuki i Kultury*, Warszawa 1938, pp. 153—154.

www.cimec.ro

pole élevée sur quatre arcs en console (fig. 9). Ce plan ressemble beaucoup à celui du groupe d'églises serbes que Gabriel Millet dénomme le „type simple"[1] et sa présence en Moldavie est due incontestablement aux disciples du moine serbe Nicodème de Voditza en Olténie, voyageant dans ces régions.

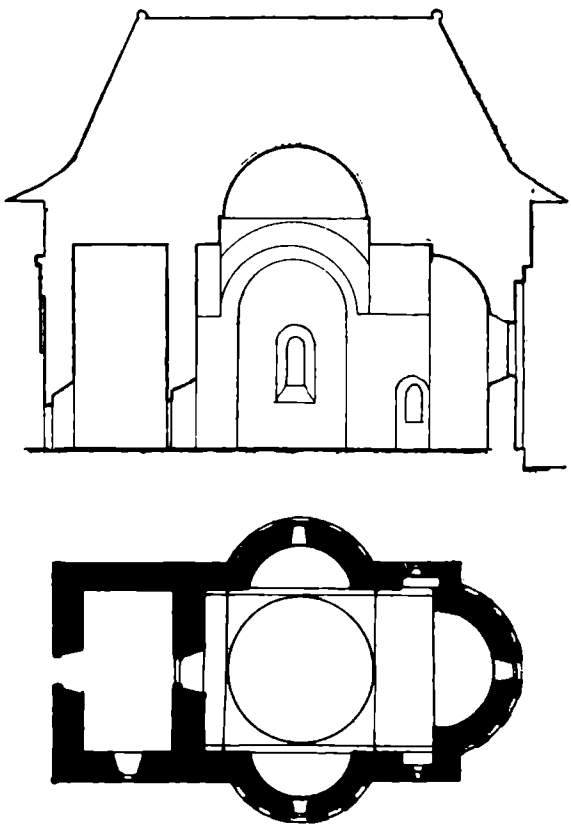


Fig. 9. Coupe et plan de l'église de la Trinité à Siret.

Quoique fort modeste, tant par son plan que par son architecture — aucun profil et nulle ornementation n'apparaissent dans la composition des façades, excepté l'encadrement en pierre de la porte et quelques niches aveugles creusées à mi-hauteur des absides — cette chapelle devait être cependant le point de départ d'une architecture qui, au temps d'Etienne le Grand,

[1] Gabriel Millet, *L'ancien art serbe*, p. 50.

www.cimec.ro

allait donner à la Moldavie ses monuments les plus beaux et les plus originaux.

En traits généraux, les édifices religieux moldaves — ceux de l'époque d'Etienne le Grand aussi bien que ceux des époques suivantes — sont bâtis, en ce qui concerne la forme du plan, d'après le type tréflé, qui présente déjà à l'époque d'Etienne le Grand quelques variantes. En ce qui concerne la forme, l'on peut donc faire un rapprochement entre ces types moldaves et le prototype serbo-byzantin de Siret. Le système de voûtes de tout l'édifice diffère cependant à plusieurs points de vue des modèles byzantins habituels. Le *pronaos* — rectangulaire ou carré — est recouvert soit d'un berceau, soit, la plupart des fois, d'une coupole sur pendentifs, appuyée sur quatre arcs en console. Le *naos*, rectangulaire et légèrement allongé dans la direction du grand axe de l'édifice, est recouvert d'un système de voûtes caractéristique à la Moldavie : deux grands arcs, transversaux, larges, et deux autres plus étroits, tous les quatre en console, et collés contre les murailles de l'édifice, soutiennent, toujours par l'entremise des pendentifs, un tambour cylindrique, qui se combine à son tour avec quatre autres arcs (ceux-là placés en diagonale par rapport aux quatre premiers) et forme la base de soutien soit d'une coupole, soit, le plus souvent, d'une tour [1]. L'emplacement de l'autel, séparé du naos par une iconostase, se compose d'une abside semi-circulaire à l'intérieur et polygonale vers l'extérieur, recouverte d'une demi-calotte. A gauche et à droite deux enfoncements dans le mur abritent les deux annexes de l'autel, la *prothesis* et le *diaconicon*. Dans beaucoup d'églises ces annexes se réduisent à de simples niches taillées dans l'épaisseur du mur de l'abside, au-dessus du niveau du plancher ; nous ne les trouverons jamais formant des compartiments séparés nettement, comme cela existe quelque fois dans certaines églises valaques, bien plus rapprochées du type classique byzantin.

Les petites modifications de détail ou les transformations ultérieures — dont certaines sont fort originales et pittoresques, comme les galeries ouvertes appuyées sur des pilastres, des églises des monastères de Humor et de Moldovitza à l'époque de Pierre Rareş — n'ont altéré aucune des caractéristiques moldaves de

[1] Pour l'origine de ce système de voûtes, voyez G. Balş, *Sur une particularité des voûtes moldaves*, dans le *Bull. de la section hist. de l'Académie Roumaine*, XI, 1934, pp. 9—24.

www.cimec.ro

ce plan. D'ailleurs l'attention des constructeurs moldaves et surtout des architectes d'Etienne le Grand, qui sont les véritables créateurs du style moldave, ne s'est pas concentrée tant sur le plan, presqu' immuable, que sur l'aspect extérieur des édifices qu'ils élevaient. Et si, dans les lignes du plan, nous pouvons discerner, comme dans les plans valaques de Deal ou Curtea de Argeş, des réminiscences de certains prototypes d'origine byzantine, en échange, dans la composition des façades, de la plus simple aux plus évoluées, nous ne pouvons pas découvrir des éléments qui nous rappellent l'architecture byzantine, sauf, peut-être, certaines formes constructives ou décoratives inhérentes au matériel de construction : la brique, employée par les Byzantins sur une échelle très étendue [1].

En partant de la chapelle de Pătrăuţi, la première de date certaine de l'époque d'Etienne le Grand (1484), l'évolution de cette décoration extérieure architecturale, qui ne se base sur aucun modèle étranger est rendue sensible par l'église Theotokos (Precista) de Bacău : les deux rangées de petites niches situées au-dessus des longues arcades qui décorent les faces des absides se poursuivent également sur les façades en formant tout autour de l'édifice comme une ceinture. A St. Georges de Hârlău, qui est le monument le plus important de l'époque d'Eti-

[1] En cherchant à établir à quelles influences on est redevable de la présence d'arcades aveugles et des rangées continuelles de petites niches sur les façades moldaves, G. Balş ne trouve nulle part des formes identiques (*Bisericile lui Ştefan cel Mare*, pp. 216—229 et 307—308). Cependant, prenant en considération le fait que l'idée de décorer les surfaces en maçonnerie apparente avec des arcades aveugles était connu aux constructeurs d'Italie et de la Péninsule Balkanique dès les premiers siècles de l'architecture chrétienne et que l'esprit de la décoration et les formes les plus rapprochées des tendances moldaves se trouvent dans l'architecture des pays du sud des Balkans il finit par admettre une influence byzantino-balkanique sur l'architecture moldave (p. 308). Si nous tenons compte cependant des debuts et de la manière dont cette décoration a évolué en Moldavie, ainsi que des matériaux employés — briques émaillées et diversement colorées, non employées dans les pays balkaniques ; les disques de terre-cuite émaillée avec des dessins et des figures en relief, d'un style complètement différent des ornements de terre-cuite des façades de certaines églises des Balkans ; si nous tenons également compte de la manière nouvelle d'après laquelle tous ces éléments décoratifs sont combinés sur les façades (dont certains, pris séparément, peuvent avoir des origines étrangères et différentes), nous ne pouvons pas ne pas souligner l'ingéniosité des constructeurs moldaves, qui, à juste titre, peuvent être considérés comme les inventeurs de cette décoration aussi riche et variée qu'originale.

www.cimec.ro

enne le Grand, la décoration extérieure atteint son apogée. Du socle jusqu'en haut des fenêtres, les façades sont en pierre. La partie supérieure est entièrement construite en brique. Les arcades des absides, dont les petits pieds-droits sont également en bri-

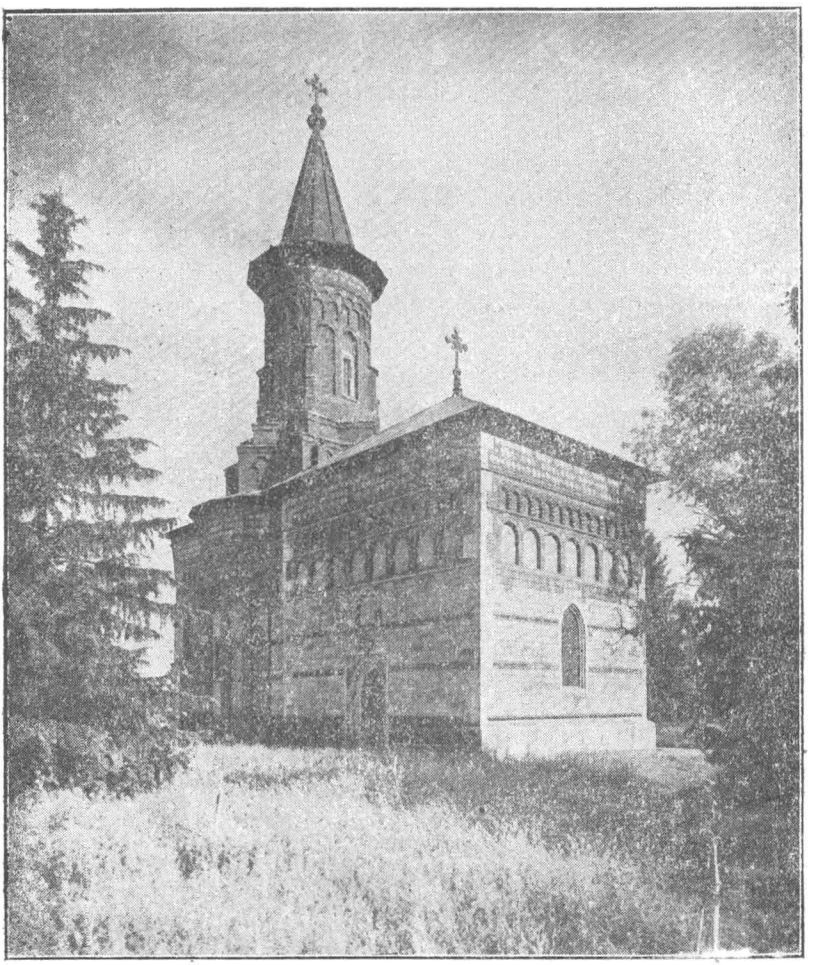


Fig. 10. L'église Saint Nicolas de Popăutzi près Botoşani.

ques, se terminent chacune par un arc soutenu au centre par une console ; les deux séries de petites niches, qui à la partie supérieure font le tour de l'église, sont surmontées d'une frise brillante de faïence, formée de trois rangées de disques émaillés de couleurs variées et ornés de figures en relief. La tour, très élé-

www.cimec.ro

gante et bien proportionnée s'élève au-dessus des voûtes du *naos* par l'intermédiaire de deux bases étoilées superposées[1].

Sur des plans dans lesquels le caractère local moldave se maintient sans altérations, nous pourrons trouver, après 1600, en Moldavie, des églises en pierre complètement différentes, comme aspect et décoration, de celles des époques précedentes. Nous pourrons ainsi être surpris de la nouveauté d'un monument extrêmement élégant tel que l'église du monastère de Dragomirna, quoique taillé dans un matériel lourd et massif ; la richesse exubérante de l'église „Trei Ierarhi de Iassy", élevée par Basile Lupu, pourra nous attirer et nous enchanter, de même que l'aspect si inattendu de l'église de Golia, de cette même ville. Mais, si le style décoratif nouveau, oriental, qui rappelle le Caucase et l'Arménie est facile à reconnaître dans les deux premières, et si le style italien, infiltré en Moldavie par des voies détournées, domine nettement dans la dernière, en échange rien de l'ancien art byzantin ne se reflète dans aucune d'elles.

Si cependant dans d'autres monuments — comme près de Iassy le monastère de Galata, de Pierre le Boiteux (1584), ou le monastère Aroneanu, dans les environs de la même ville, fondation du prince Aron (1594) ou enfin l'église rebâtie vers 1650 sur les ruines de l'ancienne cathedrale de Mirăutzi près de Suceava, pour ne citer que les plus représentatifs — la configuration du plan ou certains éléments décoratifs de la façade rappellent l'architecture de la Valachie voisine, cela ne peut certainement pas nous autoriser à croire à un retour tardif de la Moldavie vers l'architecture oubliée de Byzance, parce qu'à cette époque l'architecture valaque elle-même, dont ces monuments procèdent, ne rappelait, comme nous l'avons déjà démontré, que vaguement son origine byzantine.

Quoique plus circonspecte dans le choix des éléments à employer dans les créations artistiques et plus pénétrée que la Valachie du sens et du goût de l'originalité, la Moldavie n'a cependant pas été, en ce qui concerne l'architecture des pays étrangers, aussi réfractaire, qu'à l'influence qui pouvait lui venir du monde

[1] L'aspect actuel de l'église, qui lui a été donné par une récente restauration, est peu différent de l'original. Ce qui est regrettable surtout est le remplacement des moellons entre le socle et les rangées de niches, par la pierre de taille. Par ce remplacement, comme par le changement de la forme originale du toit, qui au lieu de la dégager, bouche la base décorée de la tour, le monument a beaucoup perdu de son aspect pittoresque.

www.cimec.ro

éloigné des Byzantins. Ainsi, à côté de l'art byzantino-serbe, dont l'influence, comme nous l'avons montré, ne se fait ressentir qu'au début et seulement dans le plan de l'édifice et dans la forme vague de quelques voûtes ; de même, à côté de l'art décoratif oriental (arméno-caucasien) ou des influences italiennes tardives qui revêtent d'un aspect quelque peu exotique certains monuments plus récents de la Moldavie, l'art gothique est celui qui, dès le commencement a laissé les traces les plus marquantes dans l'architecture moldave.

C'est à l'art gothique, que les architectes moldaves ont emprunté tout d'abord la tendance verticale de l'édifice, cet élan symbolique des églises gothiques, en opposition avec les proportions et le caractère de concentration et de recueillement de l'église byzantine ; c'est à ce même art qu'ils doivent également la présence des contreforts extérieurs, système de contrebut lui aussi en opposition avec l'esprit byzantin, qui demande que toutes les parties constructives destinées à s'opposer à la poussée des voûtes soient rassemblées à l'intérieur de l'édifice ; c'est à l'art gothique que l'on doit enfin la façon de tailler et de sculpter la pierre, les profils des socles et des contreforts, des corniches, des nervures des voûtes et des encadrements des portes et des fenêtres.

* * *

La présence de tous ces éléments étrangers, de toute nature, signalés dans l'architecture religieuse roumaine, s'explique facilement si nous pensons aux relations presque constantes que les Roumains ont entretenues à toutes les époques avec les pays voisins d'art byzantin ou d'art occidental roman ou gothique, ou avec les pays plus éloignés d'art italien ou oriental.

L'ingéniosité et l'esprit éclectique des architectes qui ont travaillé dans les Principautés Roumaines, viennent ensuite nous éclairer sur la manière à la fois originale et harmonieuse, grâce à laquelle ces éléments architecturaux et ces principes de construction byzantins, gothiques, orientaux ou d'autre provenance, importés au Nord du Danube, sont combinés avec les formes traditionnelles autochtones imposées par les matériaux de construction locaux et par le milieu géographique.

Considéré en son ensemble, l'art roumain n'est donc pas un art d'importation ; c'est un produit résultant de la fusion d'un

www.cimec.ro

nombre considérables d'éléments différant à la fois par leur nature et leur provenance.

Cet art est-il hybride et confus, comme on pourrait s'y attendre vue la position géographique des contrées roumaines, situées au croisement de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Sud, et soumises aux influences les plus contraires? Pas le moins du monde. Les monuments de la bonne époque — la fin du XV-e et les XVI-e et XVII-e siècles, et pour la Valachie aussi le commencement du XVIII-e — prouvent justement le contraire et, bien plus, nous laissent entrevoir que de tout ce qui a pu enflammer leur imagination, les constructeurs locaux ont su choisir seulement ce qui était en harmonie avec leur propre vision de la réalité, seulement ce qui, répondant au goût du moment, restait cependant conforme à leur sensibilité la plus profonde.

C'est ce qui leur a permis de créer des oeuvres originales, ayant leurs traits caractéristiques et originaux, des monuments d'une variété surprenante de types dont l'ensemble ne saurait être appelé byzantin. C'est un nouvel art, un produit local: c'est une architecture roumaine.

GRIGORE IONESCU
Professeur à la Faculté d'Architecture
de Bucarest.

www.cimec.ro

LES PREMIÈRES INFLUENCES OCCIDENTALES DANS L'ORIENT ORTHODOXE

Après le partage de l'Empire Romain en 395, l'Occident latin se trouva séparé de l'Orient grec. Cette séparation devint encore plus profonde après le schisme entre l'Eglise orthodoxe et l'Eglise catholique (867 ap. J.-C.) qui fut plutôt dû à la haine séculaire entre Grecs et Latins qu'aux différences dogmatiques. Ainsi pendant plusieurs siècles, l'Orient et l'Occident demeurèrent face à face, pareils à deux camps ennemis, complétement étrangers l'un à l'autre [1].

Dans ces conditions on ne saurait chercher, durant tout le Moyen Âge, des rapports et des influences réciproques plus pénétrants entre ces deux mondes [2]. Ce fut, nous le croyons, la cause principale pour laquelle l'Occident du Moyen Âge reçut la culture grecque transformée toutefois par les Arabes et non de la Byzance chrétienne, où elle s'était gardée dans toute sa pureté. Sans cet abîme créé entre l'Orient et l'Occident, le long hiver du Moyen Âge aurait été peut-être abrégé et l'ère nouvelle — pour laquelle le contact direct entre l'Occident et la culture grecque au XV-e siècle avait été si bienfaisant — serait apparue plus tôt pour l'Occident et pour l'Orient, où la culture aurait pu avoir un autre développement et l'Empire lui-même un autre sort.

En ce qui concerne la culture de l'Occident du Moyen Âge, l'on peut toutefois affirmer, qu'elle se base sur l'ancienne culture grecque, due a l'influence arabe, aussi bien qu'aux vestiges prémoyennâgeux épars dans certains pays d'Europe tels que l'Irlande, où la tradition de la philosophie plato-

---

[1] Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, Munich 1897, p. 31.

[2] *Ibidem*, p. 33.

www.cimec.ro

nicienne et de la langue grecque fit naître le mouvement philosophique du IX-e siècle, dont le représentant autorisé fut Jean Scot Erigène [1].

Par contre, il ne saurait, en aucun cas, être question d'une influence occidentale, soit directe soit indirecte, sur la culture grecque jusqu'à l'époque d'après Byzance. Le fait que Saint Augustin, le plus grand penseur de l'Occident, resta complètement inconnu à Byzance en est la preuve la plus éloquente [2].

Quand, par quels moyens et sous quelle forme l'influence de la pensée occidentale se fit-elle sentir en Orient?

Cette question si importante de l'histoire de la culture en Orient, n'a pas été posée jusqu'à présent comme un problème historique précis qui mériterait d'être éclairci. Nous essayerons donc de montrer quelles furent les premières influences de l'Occident sur l'Orient.

La culture occidentale à Byzance.

L'opinion courante aujourd'hui est que l'influence occidentale commença à se faire sentir vers la fin du XVIII-e siècle, lorsque les professeurs des écoles grecques des pays balkaniques propagèrent la nouvelle philosophie européenne (la philosophie de Leibnitz, des encyclopédistes français, le sensualisme français, etc [3] et surtout lorsque les idées de la Révolution française commencèrent à agir sur les esprits en Orient. Notre contact avec la culture occidentale est cependant plus ancien.

Les premières traces se retrouvent au XIV-e siècle lorsque le moine Barlaam essaya d'introduire la théologie scolastique à Byzance. La querelle hésychaste qui en résulta ne fût qu'une réaction contre cet essai. Toujours vers le milieu du XIV-e siècle, les philosophes byzantins Michel Planudis et Démètre Cydonès, traduisirent Thomas d'Aquin en langue grecque [4].

---

[1] *Ibidem*, p. 37; Etienne Gilson, *La philosophie au Moyen Age*, Paris 1930, p. 11 et suiv.

[2] K. Krumbacher, *ouvr. cit.*, p. 40.

[3] Cf. pour cette époque: Victor Papacostea, *Teodor Anastasie Cavalioti*, Bucarest 1932, pp. 25—28 et 44—49; D. Russo, *O scrisoare a lui Evghenie Vulgaris* (Une lettre d'Eugène Vulgaris), *Revista Istorică Română* I, 1931; Th. Boreas, *Die neugriechische Philosophie*, dans Fr. Ueberweg, *Geschichte der Philosophie*, Berlin 1928, V, pp. 363—68.

[4] K. Krumbacher, *ouvr. cit.*, pp. 99 et 103; Friedrich

www.cimec.ro

Au XV-e siècle, les savants et les théologiens byzantins qui visitèrent l'Italie, faisant partie de la suite de l'empereur byzantin Jean Paléologue, pour discuter la question de l'Union des deux Eglises (Synode de Florence en 1439), furent surpris de l'ampleur du mouvement intellectuel en Occident. Georgios Scholarios (le moine Gennadios), chef du parti anti-unioniste et plus tard (après la conquête de cette ville par les Turcs en 1453), premier patriarche de Constantinople, parle avec respect des professeurs latins de l'Occident (λατίνων διδάσκαλοι) et avec admiration des universités italiennes et de la théologie scolastique qu'il trouve supérieure à la théologie orthodoxe par le fait qu'elle se base sur les démonstrations de la logique et sur la force de l'argumentation (...λογικαῖς ἀποδείξεσι καὶ λόγων ἰσχύϊ... τῇ δόξῃ συνηγορεῖν), tandis que la théologie orthodoxe est, à son avis, dépourvue d'esprit philosophique (ἄνευ σοφίας ἡστινοσοῦν...) [1]. Scholarios entreprit également la traduction des oeuvres de saint Thomas d'Aquin dont il paraît avoir subi l'influence. Son attitude en faveur de la théologie scolastique est due cependant en grande partie au fait qu'il fut un adversaire du mouvement anti-théologique résultant de la philosophie de Georgios Gemistos-Pléthon. Il combattit ce dernier avec violence et réussit à faire brûler son Traité des Lois (Περὶ Νόμων) [2]. Scholarios puisa dans la philosophie scolastique de nombreux arguments philosophiques contre le systhème de Pléthon ainsi que des idées qui auraient pu servir à revivifier la théologie orthodoxe [3].

Ces tendances n'ont cependant pas réussi à influencer la théologie orthodoxe. Elles se heurtèrent à une forte réaction de la part des théologiens, du clergé et de l'opinion publique byzantine qui préféraient le joug turc à l'union avec Rome [4].

F u c h s, *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter*, Leipzig-Berlin 1926, p. 66; M. Jugie, *Démétrius Cydonès et la théologie latine à Byzance*, *Echos d'Orient*, 31, 1929, pp. 385—402.

[1] Fr. F u c h s, *ouvr. cit.*, pp. 66 et 67.

[2] Κ ω ν σ τ. Σ ά θ α, Νεοελληνικὴ φιλολογία, Athènes 1868, pp. 1—10. Sur la philosophie de Pléthon et sur son influence en Italie, cf. P. P. N e g u l e s c u, *Academia Platonică din Florența* (L'académie platonicienne de Florence), Bucarest 1936; Fr. S c h u l t z e, *Philosophie der Renaissance*, Jena 1874.

[3] Cf. l'édition des œuvres complètes de G. S c h o l a r i o s par Petit, Sidéridès et Jugie, tomes V, VI et VIII, Paris, 1931, 1933 et 1936.

[4] Χ ρ υ σ. Π α π α δ ο π ο ύ λ ο υ, Ἐξωτερικαὶ ἐπιδράσεις ἐπὶ τῆς ὀρθοδόξου θεολογίας κατὰ τὸν ΙΣΤ'. καὶ Ι/'. αἰῶνα, Athènes 1937, p. 3 (traduit en allemand).

www.cimec.ro

Dans l'histoire de la culture byzantine, ce mouvement favorable à la culture occidentale peut être considéré comme un incident sans suites. Pour Byzance, le contact avec l'Occident venait trop tard. L'Empire était déjà à l'agonie.

D'autre part, le contact entre les deux mondes qui se produisit forcément après les croisades, eut pour le monde grec un résultat plutôt négatif car il ranima et justifia la haine contre les „Francs" [1]. Ce contact laissa certaines traces dans la vie quotidienne du peuple grec et dans la poésie populaire [2], mais celles-ci ne subirent guère d'influences profondes.

La culture occidentale après l'époque byzantine.

Un contact plus étroit entre l'Orient et l'Occident commence au XVI-e siècle lorsque l'influence occidentale agit plus fortement sur la culture grecque et plus particulièrement dans le domaine littéraire. En Crète, la littérature se ressent directement de cette influence [3]. Dans le domaine de la pensée pure, elle en est encore à ses débuts [4].

La reprise, après sept siècles, des rapports spirituels entre les deux mondes européens, est due, nous le croyons, à trois facteurs principaux :

1. au déplacement vers l'Orient du théâtre de la guerre entre le Catholicisme et la Réforme dans le but d'imposer leur domination spirituelle aux pays orthodoxes ;

2. au développement des colonies grecques en Italie, grâce auxquelles la culture grecque connut une véritable renaissance. Un grand nombre de livres fut édités, des écoles furent ouvertes, le nombre des étudiants grecs dans les universités italiennes se multiplia [5].

---

[1] Κωνστ. Παπαρρηγοπούλου, Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους, Athènes 1925, V-e vol. tome 14, p. 156. K. Krumbacher, *ouvr. cit.*, pp. 33—37.

[2] Κωνστ. Παπαρρηγοπούλου, *ouvr. cit.*, p. 157. Karl Dietrich, *Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Litteratur*, Leipzig 1909, p. 66.

[3] *Ibidem*, p. 67 et surtout N. Cartojan, *Poema cretană Erotocrit în literatura românească şi izvorul ei necunoscut* (Le poème crétois d'Erotocrite dans la littérature roumaine et sa source inconnue), *Analele Academiei Române*, Mem. sect. lit., II-e série, tome VII ; *Cărţile populare în literatura românească*, II, *Epoca influenţei greceşti* (Les livres populaires dans la littérature roumaine, II, L'époque de l'influence grecque), Bucarest 1938, pp. 321—383.

[4] Cf. pour cette époque, C. Sathas, *ouvr. cit.*, chapitre „16-e siècle", pp. 113—237.

[5] Au 16-e s. le nombre des étudiants grecs en Italie se chiffrait à plus de 200. C. Sathas, *ouvr. cit.*, pp. 234—237 et Τρύφ. Εὐαγγελίδου, Ἡ παιδεία ἐπὶ Τουρκοκρατίας (1453—1821), Athènes 1936, II-e vol., p. 470.

www.cimec.ro

3. à l'apparition dans l'Empire Ottoman — où elle devait jouer un rôle important dans la vie économique et dans l'administration de l'État — d'une bourgeoisie grecque, composée en majeure partie de commerçants et de navigateurs. Un des facteurs de cette apparition est, croit-on, l'amélioration du régime imposé par les Turcs aux peuples chrétiens. Les Grecs purent s'occuper du commerce et de la navigation au Levant et devinrent les principaux agents d'échanges entre l'Orient et l'Occident. Les plus riches parmi eux envoyèrent leurs enfants aux universités occidentales et surtout en Italie, où déjà une nouvelle bourgeoisie grecque avait fait son apparition.

Cette nouvelle classe de l'Empire Ottoman de même que les colonies grecques en Italie constituèrent un facteur précieux pour l'encouragement, le développement et la propagation de la culture en Orient. Elle fit des donations importantes, elle créa des écoles, elle aida les éléments capables à continuer leurs études en Occident et encouragea les intellectuels grecs habitant l'étranger.

Ce fut surtout au XVII-e siècle que l'influence occidentale se propagea plus largement. Elle n'est plus limitée à des individus, mais elle pénétra la société toute entière. L'essor de la culture grecque à cette époque lui est incontestablement dû. Il ne peut y avoir de doute que c'est grâce à cette influence qu'apparaît une première floraison de la culture grecque après la chute de Byzance.

Au XVII-e siècle les idées occidentales commencent à se répandre en Orient et la lutte entre le Catholicisme et la Réforme pour la domination des pays orthodoxes se transforme en une véritable invasion occidentale. Cette lutte ne doit pas être regardée seulement à travers le prisme théologique. Elle représente un phénomène social d'une importance capitale pour tout l'Orient. Les masses populaires mêmes entrèrent en contact direct avec l'Occident grâce à la propagande catholique et protestante faite par les missionaires, les écoles confessionnelles et les livres religieux.

Bien que les résultats de cette propagande au point de vue du prosélytisme furent médiocres et disproportionnés par rapport aux efforts faits en ce sens, il est incontestable qu'elle a promu un contact direct des peuples de l'Orient avec l'Occident. Cet aspect *social* du conflit entre le Catholicisme et la Réforme en Orient reste encore un sujet à étudier.

www.cimec.ro

D'autre part, la réaction du monde orthodoxe contre cette propagande, la lutte pour l'existence, menée contre ce double danger ainsi que les problèmes que l'Orthodoxie eut fatalement à résoudre durant cette période trouble, eurent pour conséquence directe l'éveil des peuples orthodoxes de l'Orient de la léthargie où ils étaient plongés depuis la domination musulmane, et l'affirmation d'une conscience pan-orthodoxe.

Un autre évènement fort important pour les peuples chrétiens de l'Empire Ottoman fut l'installation des premières missions diplomatiques des puissances européennes à Constantinople. Même si ces missions ne contribuèrent pas de manière positive à un changement du sort de ces peuples, du moins mirent-elles fin à un isolement désolant. Le régime des capitulations et les intérêts politiques, économiques et idéologiques des puissances européennes contribuèrent à adoucir sensiblement le régime que l'Empire Ottoman faisait subir aux peuples chrétiens dont il était le maître.

Durant la même période, les écoles, directement influencées par la culture grecque, se multiplient, l'imprimerie fait son apparition en Orient et de nombreux jeunes gens ayant fait leurs études en Occident, rentrent dans leur patrie. Au XVII-e siècle, la pensée occidentale pénètre en Orient grâce à l'Eglise et à l'école. Elle est représentée par deux courants d'idées, rivales en Occident depuis un siècle, la théologie scolastique et la philosophie néo-aristotélicienne. En Orient, elles continuent leur dispute, pareilles en ce point au Catholicisme et au Protestantisme, sans toutefois arriver à la même ampleur. Un troisème courant, moins bien défini, fut l'esprit laïque issu de la Réforme. Mais pour mieux comprendre l'athmosphère de l'époque et le mouvement des idées, il est nécessaire d'esquisser en lignes générales le conflit qui eut lieu en Orient entre le Catholicisme, le Protestantisme et l'Orthodoxie.

Le Catholicisme et la Réforme en Orient.

On sait que le théâtre des luttes religieuses entre le Catholicisme et la Réforme s'étendit vers la fin du XVI-e siècle dans les pays orthodoxes, de la Méditerranée à la mer Baltique.

Vaincu par la Réforme en Occident, le Catholicisme se tourna vers l'Orient espérant réaliser son vieux projet de domination

www.cimec.ro

sur l'Église orthodoxe [1]. Ce plan qui semblait réalisable après la disparition de l'Empire Byzantin, fut soutenu par les ordres réligieux des Capucins, des Bénédictins et des Jésuites, établis au commencement du XVII-e siècle dans les pays orthodoxes, par la „*Congregatio de propaganda fide*", organisation fameuse, créée en 1622 à Rome par le Pape Grégoire XV, par le Collège Orthodoxe de Saint Athanase, rétabli en 1577 à Rome par le Pape Grégoire XIII et par plusieurs écoles confessionnelles qui furent ouvertes dans les principales villes orthodoxes [2]. Les missions catholiques furent surtout soutenues par les ambassadeurs des pays catholiques auprès de la Sublime-Porte, et surtout par les amabassadeurs de France, d'Autriche et de Pologne qui usèrent de toute leur influence diplomatique en faveur du Catholicisme [3].

À Constantinople, les catholiques réussirent à former un parti puissant auprès du Patriacat Oecuménique. Ce parti fut dirigé par quelques-uns des élèves du collège grec „Saint Athanase" de Rome et des écoles confessionnelles de Péra. Tels furent les patriarches Athanase Patelarios, Cyrille Condaris et autres. La propagande catholique usa de ce parti pour manoeuvrer derrière les coulisses, remplacer les patriarches et les métropolites, diriger la politique du Patriarcat etc. Philippe Harlay, Comte de Césy [4], ambassadeur de Louis XIII à Constantinople, conduisait cette action.

Les milieux cléricaux orthodoxes et l'opinion publique réagirent fortement contre ces intrigues. D'autre part, les pays protestants, la Suède, la Hollande et surtout l'Angleterre, qui outre les motifs religieux et idéologiques s'efforçait en ce temps de contrecarrer l'influence crois-

---

[1] Φιλαρέτου Βαφείδου, Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία, Constantinople 1912, III-e vol., I-ère partie, p. 29.

[2] *Ibidem*, pp. 31—32.

[3] *Ibidem*, p. 31, avec une bibliographie complète.

[4] En ce qui concerne l'action des diplomates des États occidentaux et celle du Comte de Césy, cf. Γεωργίου Ἀρβανιτίδου, Κύριλλος ὁ Λούκαρις, Τὰ κατὰ τὸν θάνατον καὶ τὴν ταφὴν τοῦ ἀειμνήστου Πατριάρχου, étude publiée dans le volume commémoratif Κύριλλος ὁ Λούκαρις (pp. 92—129), Athènes 1939, à l'occasion du tricentenaire de la mort du grand Patriarche. Cf. aussi le compte rendu de Teodor Popescu, publié dans la revue *Biserica Ortodoxă Română*, IX, no. 9—10, septembre —octobre 1942.

www.cimec.ro

sante de la France dans le Levant, ne furent pas indifférents à cette action des catholiques.

Pour ces raisons, Sir Thomas Roe et Cornélius Haga, ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande, soutinrent avec énergie la lutte et dirigèrent effectivement la réaction anti-catholique des orthodoxes, représentée au commencement du XVII-e siècle par le grand Patriarche Cyrille Loukaris.

Le Protestantisme entrava par conséquent les plans catholiques en Orient. Les lettres de Melanchton au Patriarche oecuménique Joasaphe II (1559) et la correspondance fameuse qui eut lieu entre les professeurs de l'Université de Tubingue et le Patriarche oecuménique Jérémie II (1572), témoignent des essais répétés des Protestants de se rapprocher de l'Eglise orthodoxe. Bien que ces tentatives échouèrent, les discussions dogmatiques qui durèrent sept ans (1572—1579), se terminèrent sans aigreur. Ces rapports permirent aux deux Eglises de collaborer plus tard dans une action commune contre le Catholicisme en Pologne [1].

Au moment où Cyrille Loukaris monta sur le siège oecuménique (novembre 1620), l'action contre le catholicisme entra dans sa phase la plus dramatique. La personnalité marquante du Patriarche, sa lutte contre les intrigues catholiques en Pologne, en Russie et dans les Principautés Roumaines [2], ainsi que ses rapports avec les personnalités protestantes, parmi lesquelles il faut noter le roi Jacques I d'Angleterre, furent des motifs sérieux d'inquiétude pour les représentants du catholicisme à Constantinople. Ces derniers employèrent tous les moyens licites et illicites pour éloigner Loukaris du siège oecuménique. Cinq tentatives furent tentées, mais échouèrent. Les catholiques finirent par le faire assassiner par les Turcs en 1638 contre une forte somme d'argent [3]. La mort de Loukaris fut incontestablement une victoire catholique. Elle frappa autant l'Eglise orthodoxe que la diplomatie des pays protestants en Orient.

---

[1] Φιλαρέτου Βαφείδου, *ouvr. cit.*, III-e vol., I-ère partie, pp. 45—53.

[2] N. Iorga, *Istoria Bisericii Române şi a vieţii religioase a Românilor* (L'histoire de l'Eglise roumaine et de la vie religieuse des Roumains), Bucarest 1908, I-er vol., pp. 255—258; A. Διαμαντοπούλου, Κύριλλος ὁ Λούκαρις ὁ Κρής, dans le volume commémoratif cité, p. 34.

[3] Ἀθανασίου Κομνηνοῦ Ὑψηλάντου, Τὰ μετὰ τὴν Ἅλωσιν, Constantinople 1872, p. 142; G. Arvanitidis, *ouvr. cit.*, p. 98 et suiv.

www.cimec.ro

À partir de cette date la propagande catholique travailla librement et dicta ses volontés au Patriarcat oecuménique où elle avait imposé ses gens. Les amis et les partisans de Loukaris, accusés de calvinisme, furent persécutés sans répit et excommuniés par le synode qui fut convoqué en 1638 par le successeur de Loukaris, Cyrille Condaris. Ce dernier, élève des Jésuites à l'école de Galata, fut l'instrument du Comte de Césy [1].

À la suite de ce synode, dont les adversaires furent poursuivis par les autorités turques qui étaient à la solde des catholiques, l'Église orthodoxe changea d'attitude et se montra pour la première fois après des années de rapports amicaux, hostile au Protestantisme. Elle devint presque un instrument dans les mains des catholiques.

Sous la pression des Jésuites, la politique officielle du Patriarcat changea radicalement ses directives. Une formidable campagne se déclencha contre le soi-disant danger calviniste, exagéré à plaisir par la propagande catholique qui, par des intrigues et des faux [2], réussit à créer une athmosphère d'alarme et de confusion parmi les orthodoxes, en accusant l'Église orthodoxe et ses chefs d'être des adeptes du calvinisme. L'impression qui se dégage clairement de l'étude de l'histoire religieuse de l'époque est que les trois autres synodes, convoqués dans la seconde moitié du XVII-e siècle (1642, 1668 et 1672) sur la question du calvinisme, furent moins préoccupés à combattre un danger réel de propagation du calvinisme qu'à dégager l'Église de toute imputation calvinisante.

Tendances catholiques dans la théologie orthodoxe.

Vers le milieu du XVII-e siècle, la campagne contre le Protestantisme fut dirigée avec talent, mais non sans passion, par Mélétius Syrigos, théologien et orateur fameux (1586—1654). Grâce à son autorité et à son prestige, il fut le premier qui réussit à imposer la théologie scolastique dans l'Église orthodoxe.

Syrigos avait étudié à l'Université de Padoue [3] la théologie

[1] En ce qui concerne les rapports entre Cyrile Condaris, le Comte De Césy et les Jésuites, voir G. Arvanitidis, *ouvr. cit.*, p. 107.

[2] Φιλαρέτου Βαφείδου, *ouvr. cit.*, pp. 31 et 55; Α. Διαμαντοπούλου, *ouvr. cit.*, pp. 23 et 27.

[3] Γεωργίου Ζαβίρα, Νέα Ἑλλὰς ἢ Ἑλληνικὸν Θέατρον, Athènes 1872, pp. 443—448; Δοσιθέου Πατριάρχου Ἱεροσολύμων, Ἐγχειρίδιον κατὰ τῆς καλβινικῆς φρενοβλαβείας, Bucarest 1690, pp. X—XI; Κωνστ. Σάθα, *ouvr. cit.*, pp. 255—260.

www.cimec.ro

scolastique, alors qu'elle avait la lourde tâche de combattre la Réforme, le néo-aristotélisme et les autres courants de la philosophie moderne. Il est naturel qu'il n'ait pu échapper à l'influence de cette théologie, influence qui se fit sentir plus tard et qui l'aida dans sa lutte contre le calvinisme en Orient. On disait de lui qu'il „exhalait" son maître Bellarmin [1].

La Réforme étant un phénomène interne du Catholicisme, l'Église orthodoxe ne se vit pas forcée pendant presqu'un siècle de prendre une attitude envers elle. Le Patriarche Jérémie II (1572—1594) eut même, comme nous l'avons vu, une correspondance suivie avec les théologiens protestants dans l'intention sincère de trouver une base dogmatique commune, ou de les convertir au droit chemin de l'orthodoxie. L'argumentation développée par le grand Patriarche dans ses lettres aux professeurs de Tubingue [2] se basait sur la théologie classique orthodoxe qui trouve sa source première dans l'Écriture sainte, les écrits des Pères de l'Église et la tradition. Cette théologie est dépourvue de la „casuistique" de la philosophie scolastique.

Mélétius Syrigos qui avait trouvé dans la théologie scolastique un riche arsénal anti-réformiste, l'utilisa pour combattre le calvinisme en Orient immédiatement après la mort de son compatriote Cyrille Loukaris [3]. Mais ces tendances vers le Catholicisme se heurtèrent à une puissante réaction, à la tête de laquelle se trouvaient le philosophe Théophile Corydaléus et son élève et ami Jean Caryophyllis qui représentaient la tendance traditionnaliste de la théologie orthodoxe.

Le thème principal de cette violente polémique fut, entre autres, l'introduction dans la théologie orthodoxe du terme scolastique „transsubstantiation", traduit en grec „μετουσίωσις", d'où la dénomination des partisans des deux camps de „μετουσιασταί"

---

[1] Χρυσ. Παπαδοπούλου, Δοσίθεος Πατριάρχης Ἱεροσολύμων (1641—1707), Jérusalem 1908, p. 11.

[2] Κωνστ. Σάθα, Ἱερεμίας ὁ Β', Athènes 1870; Ἰω. Μεσολωρᾶ, Γράμματα Ἱερεμίου τοῦ Β'. καὶ τῶν διαμαρτυρομένων Θεολόγων, Athènes 1870; Φιλ. Βαφείδου, *ouvr. cit.*, III-e vol., I-ère partie, pp. 42—54.

[3] Cf. Χρυσ. Παπαδοπούλου, Δοσίθεος Πατριάρχης Ἱεροσολύμων; Idem, Ἐξωτερικαὶ ἐπιδράσεις etc.; Idem, Ἰωάννης Καρυοφύλλης, Alexandrie 1918.; Ph. Meyer, *Die theologische Litteratur der griechischen Kirche im 16. Jahrhundert*, Leipzig 1899. Cf. aussi N. A. Gheorghiu, *Intâmpinarea lui Meletie Syrigos şi Richard Simon* (La réponse de Mélétius Syrigos et Richard Simon), dans *Biserica Ortodoxă Română*, LX, 9—10, Bucarest septembre—octobre 1942, pp. 421—438 et surtout 431.

www.cimec.ro

(transsubstantiationnistes) et „ἀντιμετουσιασταί" (antitranssubstantiationnistes). Ce terme, employé pour la première fois dans la théologie orthodoxe par Gabriel Séviros [1], se référait à la manière dont devait être compris le changement mystique de la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang de Jésus-Christ, dans l'eucharistie.

Corydaléus et Caryophyllis attaquèrent ce terme comme étranger à l'esprit et à la tradition de l'orthodoxie qui possédait un terme ancien „μεταβολή" (transformation, changement) pour indiquer le changement mystique du pain et du vin. Ils soutinrent que la théologie orthodoxe, contrairement à l'Église catholique, n'eut jamais recours à la philosophie pour comprendre ou expliquer les dogmes de la religion chrétienne. Les dogmes chrétiens ne s'expliquent pas par la philosophie ; il faut avoir la foi en premier lieu et comme explication s'en remettre à l'Écriture, aux écrits des Pères de l'Église et à la tradition. La théologie et la philosophie n'ont, selon Corydaléus, rien de commun et doivent être séparées, car la nature de leurs vérités est différente. En ce qui concerne la philosophie scolastique, créée par les „Latins" sur la base de la philosophie aristotélicienne, elle ne saurait être considérée ni comme théologie ni comme philosophie, étant un „mélange de théologie et de philosophie" (κυκεὼν φιλοσοφικοθεολογικός), étranger et opposé autant à l'esprit de la théologie orthodoxe qu'à celui de la philosophie aristotélicienne [2].

L'attitude de Corydaléus, qui après la mort de Cyrille Loukaris était devenu le théoricien du parti anti-catholique du Phanar, était un écho des courants philosophiques anti-théologiques circulant en Occident et surtout à Padoue dès le XVI-e siècle. Nous y retrouvons l'idée de la „double vérité" de Pomponazzi. Mais Corydaléus, grec et orthodoxe, avait d'autres raisons pour attaquer la propagation du catholicisme en Orient.

---

[1] Χρυσ. Παπαδοπούλου, Ἐξωτερικαὶ ἐπιδράσεις, pp. 5—6.

[2] Θεοφίλου Κορυδαλέως, Γενέσεως καὶ φθορᾶς περί, κατ' Ἀριστοτέλην, Venise 1780, pp. 27—28 ; Idem, Ἐπιστολὴ δογματικὴ πρὸς Σωφρόνιον Ποζάσκην, éditée par Eugène Voulgaris dans la collection Ἀδὰμ Ζορνικαΐου, Περὶ ἐκπορεύσεως τοῦ Ἁγίου Πνεύματος, Petersbourg 1797. Cette épître vraiment importante de Corydaléus fut traduite en roumain par Erbiceanu et publiée dans *Revista teologică*, Bucarest II, p 435 et suiv.

www.cimec.ro

Théophile Corydaléus et Jean Caryophyllis défendirent par leur attitude le traditionalisme de la théologie orthodoxe et furent les animateurs du mouvement théologique orthodoxe du XVII-e siècle [1]. Ils ne se contentèrent pas seulement de combattre les tendances de Mélétius Syrigos dans la question de la transsubstantiation, mais s'érigèrent aussi contre les théologiens orthodoxes plus anciens, comme par exemple Scholarios, dont il fut question plus haut, Coressios et autres, qui tentèrent de se rapprocher du catholicisme. „Ni Coressi, ni Gennadius (Scholarios), ni Siméon, ni Syrigos ne nous ont appris à croire, écrit Jean Caryophyllis. Notre foi nous a été révélée par les Pères de l'Église, pénétrés de l'Esprit divin et nous n'y changerions pas un mot, pas une notion..." [2].

Le conflit entre les deux camps dura jusqu'à la mort de Jean Caryophyllis survenue en 1692. Dans la seconde moitié du XVII-e siècle, la lutte de Syrigos fut continuée par Dosithée, Patriarche de Jérusalem. Mais, ironie du sort, celui qui lutta contre le Catholicisme et défendit les droits de l'Orthodoxie sur les Saints Lieux n'échappa point à l'accusation d'avoir subi dans ses tendances théologiques l'influence du catholicisme [3].

Cette question agita longtemps l'Église orthodoxe. Elle eut son écho dans les pays orthodoxes et surtout dans les Principautés Roumaines où Caryophyllis séjournait depuis 1664 [4]. Les discussions autour de cette question passionnèrent les esprits et servirent de sujet aux premiers livres grecs sortis des imprimeries de Bucarest, Snagov et Jassy.

Pour certaines raisons historiques [5], l'Église orthodoxe avait admis le terme catholique de „transsubstantiation", mais ne condamna pas comme hérétiques Corydaléus, Caryophyllis et les autres adversaires d'un rapprochement du Catholicisme [6].

---

[1] Χρυσ. Παπαδοπούλου, Ἰωάννης Καρυοφύλλης pp. 6—7.

[2] *Ibidem* 15—16, troisième lettre de Jean Caryophyllis à Chrysanthe Notaras.

[3] Aurelio Palmieri, *Dositeo, Patriarca greco di Gerusalemme*, (1641—1707), Florence 1909, pp. 12—24; Φιλ. Βαφείδου, *ouvr. cit.*, pp. 36—38; Χρυσ. Παπαδοπούλου, Ἐξωτερικαὶ ἐπιδράσεις, p. 18; Idem, Δοσίθεος Πατριάρχης Ἱεροσολύμων, pp. 18, 24 et 25.

[4] D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Études historiques gréco-roumaines), Bucarest 1939, I, pp. 183—191.

[5] Χρυσ. Παπαδοπούλου, Δοσίθεος Πατριάρχης Ἱεροσολύμων, p. 24 et suiv.

[6] Idem, Ἰωάννης Καρυοφύλλης, p. 10.

www.cimec.ro

C'est ainsi que l'Église orthodoxe, qui durant des siècles repoussa tout accommodement avec le Catholicisme, accepta officiellement son influence et adopta même avec le temps certaines méthodes catholiques qui eurent des conséquences assez graves.

La philosophie néo-aristotélicienne en Orient.

Durant l'époque des luttes religieuses mentionnées plus haut, l'athénien Théophile Corydaléus (1565—1646) [1] introduisit en Orient la philosophie néo-aristotélicienne [2]. Il étudia à Padoue et fut l'élève de César Cremonini, qui y enseigna de 1591 à 1631.

Après avoir achevé ses études, Corydaléus enseigna à l'école de la communauté grecque de Venise, à Zante et à l'Académie du Patriarcat oecuménique de Constantinople, où il devint directeur vers 1625 [3]. Il dut ce poste à son ami Cyrille Loukaris. Dans cette vénérable institution de haute culture [4] Corydaléus enseigna jusque vers 1640 [5]. Il tint un cycle complet de cours sur la philosophie d'Aristote, comprenant la Logique (Λογική), la Physique (Φυσική), le traité du Ciel (Περὶ Οὐρανοῦ), le traité sur la création et sur la disparition du monde (Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς), le traité sur l'Ame (Περὶ ψυχῆς), la Métaphysique et très probablement la Cosmologie (Γεωγραφία).

Aucun doute que dans le domaine de la pensée pure Corydaléus ne fut le premier à réaliser une liaison entre l'Orient et l'Occident. Jusqu'à lui, l'école du Patriarcat, qui seule représentait en Orient l'enseignement supérieur, se bornait à la grammaire grecque, à la dialectique, à l'éthique, à la rhétorique et à certaines notions de la morale aristotélicienne [6]. Les cours de Corydaléus,

---

[1] Notes biographiques dans Nic. Papadopoli-Comneni, *Historia Gymnasii Patavini*, Venise 1726, II, pp. 298—99; Ἀναστασίου Γορδίου, Βίος Εὐγενίου Γαννοόλη, publié par Sathas dans sa Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, Venise 1894, III, pp. 420—479; Κωνστ. Σάθα, Νεοελληνικὴ φιλολογία, pp. 254—55; Μ. Γεδεών, *ouvr. cit.*, pp. 74—86.

[2] Ces dates données par ses biographes ne sont pas à notre avis exactes.

[3] La date n'est pas encore bien établie.

[4] Cf. en ce qui concerne l'histoire de cette école, Μ. Γεδεών, Χρονικὰ τῆς Πατριαρχικῆς Ἀκαδημίας, Constantinople 1883.

[5] *Ibidem*, p. 67.

[6] N. Iorga, *Commémoration de deux cents ans de la fondation d'une*

www.cimec.ro

sa méthode et les réformes qu'il introduisit sans doute sur le modèle des écoles italiennes [1], constituent le premier pas de l'Orient vers l'ère nouvelle.

Que représentait en ce temps la philosophie néo-aristotélicienne, ou, comme on l'appelait encore, l'alexandrisme ? [2]

Elle fut créée par Pietro Pomponazzi, professeur de philosophie à Bologne et plus tard à Padoue [3], qui publia en 1516 un traité fameux intitulé *De immortalitate animae*. Son apparition déclencha une véritable révolution en Occident. Pomponazzi niait l'immortalité de l'âme, et il s'attaquait ainsi au dogme fondamental de la religion chrétienne [3]. Cette nouvelle philosophie, ou mieux dit, cette nouvelle interprétation de l'aristotélisme, fut au XVI-ème siècle la dernière expression de la philosophie *ex cathedra*, représentant une tendance bien marquée contre la conception théologique du monde qui domine tout le Moyen Âge.

Résultat du contact direct entre la pensée occidentale et les textes originaux des oeuvres d'Aristote, importées au XV-e siècle en Occident par les savants byzantins, la philosophie néo-aristotélicienne embrassa un point de vue positiviste, c'est-à-dire anti-théologique et anti-scolastique, pour expliquer les problèmes fondamentaux qui agitaient la pensée occidentale. Deux de ces problèmes furent les plus importants : celui de la création du monde et celui de l'âme [4].

Cette attitude des adeptes du néo-aristotélisme du XVI-e et du XVII-e siècle est une étape importante de l'évolution de la pensée européenne et de la formation de l'esprit moderne qui apparaît alors comme un résultat direct des conflits entre les nouveaux courants philosophiques, soit le néo-platonisme, le néo-

faculté des lettres à Bucarest, Bucarest 1928, pag. 16. L'auteur se trompe toutefois lorsqu'il attribue à Alexandre Mavrocordat l'Exaporite la fondation de l'Académie du Patriarcat. Il y enseigna à peine vers 1665.

[1] Cf. A. Franck, *Dictionnaire des sciences philosophiques*, Paris 1885 ; Fr. Ueberweg-W. Moog, *Geschichte der Philosophie*, Berlin 1924, III, pp. 23—37.

[2] Vu qu'elle se basait sur les commentaires d'Alexandre Aphrodisias, commentateur aristotélicien du 2-ème siècle.

[3] A. Weber, *Histoire de la philosophie européenne*, Paris 1914, p. 247.

[4] Sur la philosophie néo-aristotélienne cf. Ernest Renan, *Averroës et l'averroïsme*, Paris 1853 ; Fr. Ueberweg-W. Moog, *ouvr. cit.*, III, pp. 23—37 ; Léopold Mabilleau, *Étude historique sur la philosophie de la Renaissance en Italie* (Cesare Cremonini), Paris 1881 ; Guido de Ruggiero, *Italienische Philosophie*, Breslau 1925 ; Richard Hönigwald, *Denker der italienischen Renaissance, Gestalten und Problemen*, Basel 1938.

www.cimec.ro

aristotélisme, le naturalisme, le néo-stoicisme et la Réforme d'une part, et la philosophie scolastique, philosophie officielle de l'Église catholique, qui entravait la liberté de la pensée en faisant jouer l'Inquisition, de l'autre.

En ce qui concerne le problème de la création du monde, le néo-aristotélisme repoussa le dogme de la création *ex nihilo* et introduisit dans la philosophie le principe de la causalité et les causes cosmiques. Pour le problème de l'âme, il niait le dogme de l'immortalité, soutenant que notre âme est l'entéléchie des fonctions du corps [1].

Au début du XVII-e siècle, le représentant le plus autorisé du néo-aristotélisme fut César Cremonini, le maître de Corydaléus à l'Université de Padoue. Cremonini fut un „physicien". Son systhème philosophique se basait sur la physique d'Aristote et non sur la logique ou sur le traité de l'âme comme celui de ses prédécesseurs, Pomponazzi, Zabarella et autres [2].

La physique d'Aristote comprend l'étude de la „nature". Cette nouvelle directive qui reprit le fil de la pensée des commentateurs d'Aristote du II-e et du V-e siècles, introduisit l'expérience pour remplacer les fameuses „universalia" de la scolastique et rendit à nos sens leur rôle de récepteurs et de juges des impressions extérieures. Pareils à tous les penseurs modernes, les neo-aristotéliciens eurent aussi des conflits violents avec l'Église catholique. Cremonini eut des polémiques avec les Jésuites à Venise et fut persécuté par l'Inquisition qui l'accusa d'hérésie et d'athéisme [3].

Ce fut cette philosophie condamnée par l'Église catholique que Corydaléus introduisit en Orient. Il avait vécu en Italie alors que la théologie scolastique et l'Inquisition poursuivaient fanatiquement les penseurs qui osaient soutenir d'autres doctrines que celle consacrée par l'Église. Corydaléus respira en Italie cette athmosphère pesante et assista à la persécution des penseurs parmi lesquels se trouvait son maître. Fidèle à Aristote, Corydaléus, grec et orthodoxe, fut

---

[1] Guido de Ruggiero, *ouvr. cit.*, p. 45.

[2] Sur la vie et la philosophie de Cremonini cf. A. Franck, *ouvr. cit.* et surtout Léopold Mabilleau, *Étude historique sur la philosophie de la Rennaissance en Italie*, Paris 1881.

[3] Léopold Mabilleau, *ouvr. cit.*, pp. 17—61 et 349—361 (l'acte d'accussation de Cremonini dressé par l'Inquisition).

www.cimec.ro

saisi d'une antipathie, si non d'une haine profonde pour le Catholicisme et d'un mépris souverain pour la philosophie scolastique. Son attitude envers ceux qui tendaient à se rapprocher du Catholicisme, tel Mélétius Syrigos, avec lequel il avait d'ailleurs à régler une querelle ancienne, est donc explicable [1].

Le conflit entre la théologie et la philosophie en Orient.

L'immixtion de Corydaléus dans le conflit de la „transsubstantiation" le fit accuser par Mélétius Syrigos de calvinisme et d'athéisme. Ces accusations ne paraissent pas sans fondements. Les cours de Corydaléus à l'Académie du Patriarcat, trop audacieux pour l'époque, scandalisaient, paraît-il, depuis longtemps, certains milieux cléricaux du Phanar. On s'explique donc bien la prudence extrême et la circonspection avec lesquelles Corydaléus traite les questions délicates en rapport avec la religion. Syrigos connaissait ce point faible, mais il se tut tant que vécut Loukaris. C'est en novembre 1639 qu'il attaqua Corydaléus dans un discours mémorable, prononcé dans l'église du Patriarcat, en présence du Patriarche et du Synode [2]. Ce sermon qui fit presque lyncher Corydaléus en pleine église, ne visait pas seulement le philosophe mais s'attaquait à la philosophie elle-même. „Je vous rappelle, disait Syrigos, les dires de l'apôtre Paul : „Ne vous laissez pas induire en erreur par la philosophie. C'est Dieu, et non les philosophes, qui nous a prêché la foi„. Je vous dirai davantage : la philosophie est contraire, sous différents égards, à la théologie, car le naturel ne saurait s'accorder au surnaturel" [3].

Cette polémique indique la pénétration d'un autre courant occidental en Orient : le conflit entre la théologie et la philosophie, c'est-à-dire entre le dogme et la pensée libre qui agita l'Occident pendant des siècles. Sans doute le conflit n'atteignit pas en Orient l'ampleur et la violence avec lesquelles il se développa en Occident. Il marqua cependant en Orient une étape caractéristique de l'influence occidentale et de l'évolution de la pensée.

---

[1] M. Γεδεών, *ouvr. cit.*, pag. 76.

[2] Κωνστ. Σάθα, Νεοελληνικὴ φιλολογία, pp. 251—252 et O. Tafrali, *Chiesa ortodossa e riforma nei secoli XVI e XVII*, tirage à part de *Religio*, XI 1935.

[3] Ap. C. Sathas, *ouvr. cit.*, p. 251.

www.cimec.ro

Le sens de la transsubstantiation fut l'introduction de la philosophie scolastique dans la théologie orthodoxe, le sens du néo-aristotélisme de Corydaléus fut l'émancipation de la pensée soumise jusqu'alors à la tutelle du dogme et de la théologie. Théophile Corydaléus et Mélétius Syrigos furent les représentants des idées occidentales au moment où la scolastique et le néo-aristotélisme s'opposèrent en Orient, où ils soulevèrent le même problème qu'en Occident.

Mais ce qui caractérisa en Orient ce conflit d'idées, fut le fait que l'Église orthodoxe se tint longtemps à l'écart et le considéra comme tout à fait secondaire. Elle apprécia et jugea les cours de Corydaléus avec son libéralisme traditionnel et les laissa libres de tout contrôle. Ce n'est que bien plus tard qu'elle se décida à prendre des mesures contre les idées nouvelles venues du dehors et à instituer une censure.

Il faut souligner le fait que ce changement d'attitude fut la conséquence exclusive de l'influence catholique [1], car pour l'Église orthodoxe, le conflit entre la philosophie et la théologie avait définitivement pris fin au XI-e siècle, lors de la séparation de leurs domaines, la philosophie devenant la matière de l'enseignement profane ou extra-théologique (ἠθύραθεν παιδεία). Pendant l'époque byzantine, elles en vinrent à un accord tacite dicté par les intérêts de l'Etat. À son honneur, la théologie orthodoxe ne pensa jamais à mettre en pratique la fameuse thèse catholique : „ancilla theologiae philosophia". La théologie byzantine, basée sur la philosophie d'Aristote, diffère de tous points de vue de la théologie scolastique occidentale.

Malheureusement, les conséquences du conflit entre la théologie et la philosophie, à la suite de l'influence croissante du catholicisme promu par Mélétius Syrigos, et plus tard par le Patriarche Dosithée de Jérusalem, furent assez graves. C'est également au XVII-e siècle, que l'Église orthodoxe introduisit en Orient certaines méthodes pratiquées par l'Église catholique. La terreur déchaînée par Cyrille Condaris, le successeur de Loukaris au siège oecuménique, et la violence des attaques de Mélétius Syrigos contre Corydaléus et ses adeptes, même après que ce dernier eut quitté Constantinople [2], portent l'empreinte occidentale.

---

[1] M. Γεδεών, *ouvr. cit.*, pp. 85—86.

[2] M. Γεδεών, Ἡ Ἐκκλησία καὶ ἡ ἐπιστήμη κατὰ τὸν ΙΙΙ', αἰῶνα, dans la revue du Patriarcat oecuménique Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, Cons-

www.cimec.ro

D'autre part, dans la seconde moitié du XVII-e siècle, l'Église commence à devenir intolérante pour les nouvelles idées, suspectant et poursuivant tous les intellectuels qui étudiaient en Occident. Ceux-ci devaient, à leur rentrée, déclarer par écrit leur foi orthodoxe. Les livres et les cours des professeurs commencent à être censurés par les autorités ecclésiastiques [1]. Ces procédés, inconnus jusqu'alors dans les pays orthodoxes, ne sont qu'une faible copie des procédés catholiques similaires. Avec le temps, ils dégénérèrent et devinrent un instrument de chantage et de calomnie dans les mains des éléments réactionnaires et surtout dans celles des professeurs pédants et des moines bigots, qui les employèrent contre la jeunesse avide de progrès et contre toute idée ou méthode nouvelle introduite dans l'enseignement. Les savants les plus réputés et les esprits novateurs de l'enseignement au XVIII-e siècle, Eugène Voulgaris, Nicéphore Théotokis et autres, furent les victimes de ces procédés [1]. Le philosophe Méthode Anthrakitis qui enseigna à Janina la philosophie de Malebranche, fut appelé à Constantinople et obligé à blasphémer par écrit contre la philosophie et à nier ses propres idées. Ses manuscrits furent condamnés par le Saint Synode et leurs propriétaires invités à les brûler sous peine d'anathème, qui était en ces temps le malheur le plus terrible qui put frapper quelqu'un. Quelque tempérées que nous paraissent aujourd'hui ces mesures par comparaison à celles pratiquées en Occident par l'Église catholique, elles furent cependant un obstacle à la propagation des idées nouvelles et à la pénétration de l'esprit moderne en Orient. Il ne faut pas oublier qu'au XIX-e siècle cette réaction fut encore très forte. Les incidents scandaleux qui eurent lieu au commencement du XIX-e siècle entre Néophyte Doucas et Benjamin Lesvios, qui avait introduit à l'Académie de Bucarest la nouvelle philosophie sensualiste française et manifestait ses tendances modernistes, doivent être vus à travers ce prisme. Le Patriarche

---

tantinople, 8-e vol., pp. 289 — 292; Χρυσοστόμου Παπαδοπούλου, Ἀρχιεπισκόπου Ἀθηνῶν, Ἱστορικὰ σημειώματα, dans Θεολογία, Athènes 1926, pp. 5—20; Ariadna Camariano, *Spiritul filosofic şi revoluţionar francez combătut de Patriarhia Ecumenică şi Sublima Poartă* (L'esprit philosophique et révolutionnaire français combattu par la Patriarchie oecuménique et la Sublime Porte), *Cercetări Literare*, IV, Bucureşti 1941.

[1] Κωνστ. Σάθα, Νεοελληνικὴ Φιλολογία pp. 435 — 436; Χρυσοστόμου Παπαδοπούλου, *ouvr. cit.*, pp. 10—18.

www.cimec.ro

Grégoire V, qui fut pendu par les Turcs immédiatement après la proclamation de la Révolution de 1821, avait introduit déjà en 1819 une censure très sévère contre tous les intellectuels venus d'Occident et contre leurs écrits [1].

Le commencement de l'ère moderne en Orient.

Si l'influence catholique représente la partie négative du contact entre l'Orient et l'Occident, dans ce sens qu'elle arrête le processus de l'évolution de la culture pendant au moins un siècle, la philosophie néo-aristotélicienne et la Réforme donnèrent des résultats positifs incontestables qui marquèrent le commencement de l'ère nouvelle en Orient.

L'introduction du néo-aristotélisme dans l'enseignement et la réforme du programme de l'Académie du Patriarcat, effectuée par Théophile Corydaléus dans un sens laïque, contribuèrent sensiblement à relever le niveau de l'enseignement qui, comme nous l'avons dit plus haut, restait figé dans des formes plutôt vieillies. Le prestige et l'activité déployée par ce savant à Venise, Athènes, Zante et Constantinople, attira un grand nombre d'élèves, régénera l'école et créa un esprit nouveau, dont le besoin se faisait sans doute fortement sentir à cette époque. Le niveau social s'élevait et l'enseignement ne correspondait plus aux exigences qu'il fallait résoudre. Grâce à l'enseignement méthodique de la philosophie néo-aristotélicienne à l'Académie du Phanar, Corydaléus put fixer les bases de l'enseignement philosophique pour l'Orient tout entier. Cet enseignement se propagea dans tous les pays balkaniques, en Russie et jusque chez les Turcs [2]. Les écoles grecques des Principautés Roumaines furent organisées d'après l'Académie du Phanar. C'est dans cette dernière que l'érudit prince de Moldavie, Démètre Cantemir, fit ses études. Il exprima dans des termes émus son admiration pour cette *alma mater* de l'Orient [3] et pour ses professeurs. La philosophie de Corydaléus fut enseignée pendant presque deux siècles dans ces écoles supérieures fondées partout en Orient, qui eurent un ca-

[1] Τρύφωνος Εὐαγγελίδου, Ἡ Παιδεία ἐπὶ Τουρκοκρατίας (1453—1831), II, p. 19, note 4.

[2] Δοσιθέου, Περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχευσάντων, Bucarest 1715, pp. 1171—1172.

[3] Démètre Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman*, Paris 1743, p. 38.

www.cimec.ro

ractère interbalkanique et furent fréquentées autant par les Grecs et les Roumains que par les Serbes, les Bulgares et les Albanais. Les Turcs même, surtout en Macédoine occidentale et en Épire, envoyèrent leurs enfants, jusqu'au commencement du XX-e siècle, aux écoles grecques.

C'est à cette école du Phanar que commencèrent à se former des cadres pour l'enseignement et le clergé, parmi les jeunes gens qui n'avaient pas les moyens d'étudier à l'étranger. Parmi eux nous trouvons les futurs professeurs des Académies grecques de Bucarest et de Jassy et de nombreux savants de premier ordre. Un des plus brillants fut Jean Caryophyllis, formé exclusivement à cette école et qui y devint, en 1641, le successeur de Corydaléus. L'enseignement supérieur avait donc cessé d'être un privilège exclusif des classes riches.

Une autre conséquence de l'introduction de la philosophie néo-aristotélicienne dans l'enseignement fut la transformation de l'athmosphère régnant dans les écoles. Elles perdirent leur caractère théologique pour devenir des foyers de culture laïques. La théologie et les livres religieux cessèrent de former l'unique matière d'enseignement. De nouvelles idées, de nouveaux courants et de nouveaux problèmes circulent dans les écoles et passionnent la societé de l'époque. Pour se rendre compte combien radicale et révolutionnaire fut cette innovation, il ne faut pas perdre de vue qu'en Occident les écoles, et surtout les écoles secondaires, subirent longtemps la tutelle de la théologie et les professeurs de l'université le contrôle si sévère de l'Inquisition.

Suites de la propagation de la Réforme en Orient.

Malgré certains théologiens catholiques et orthodoxes qui s'évertuent à prouver que la pénétration de la Réforme en Orient fut un danger pour le monde orthodoxe, il est hors de doute que cette infiltration nous fut utile et releva notre niveau intellectuel. Ce ne fut pas seulement l'Orthodoxie, mais bien tout l'Orient, qui profita, directement et indirectement, de la politique des pays protestants et des efforts du Protestantisme de contrecarrer la propagande catholique et d'entrer en relations avec l'Église orthodoxe.

C'est ainsi que nous apprîmes en premier lieu à connaître

www.cimec.ro

le monde qui se forma en Occident après la révolution de la Réforme. On peut faire remonter au XV-e siècle les premiers rapports intellectuels de l'Orient grec avec les pays nordiques, lors de la propagation de l'humanisme dans ces pays où les études classiques avaient pris un grand essor grâce aux élèves des universités italiennes, parmi lesquels il faut noter Erasme, Joachim Camerarius, Melanchton, Reuchlin et autres. Ces savants s'étaient liés d'amitié avec les érudits byzantins réfugiés en Italie. Parmi les amis d'Erasme citons Marc Mousouros [1], l'éditeur de Platon, M. Apostolios, J. Grégoropoulos. Joachim Camerarius, l'éditeur d'une belle édition d'Homère, était l'ami du philosophe cypriote Jacques Diasorinos, le cousin de Jacques Basilicos, prince de Moldavie [2]. L'intérêt que ces érudits protestants portèrent à l'Orient après la Réforme, ne doit donc pas être considéré comme ayant uniquement un but de propagande, mais comme une conséquence naturelle de leur contact avec la culture grecque. Ils ont voulu se rendre directement compte de l'état des lettres grecques dans le monde oriental. Martin Crusius, l'auteur de la célèbre „Turcograecia", écrit clairement qu'il est de son devoir d'apprendre le grec parlé et de ne pas se borner à la connaissance du grec ancien [3]. Cette „Turcograecia", la chronique la plus précieuse de l'époque, ainsi que le „Tagebuch" de Gerlach, sont des documents remarquables de ce contact et des liaisons qui s'étaient formées par correspondance entre les érudits protestants et les savants ou prélats grecs contemporains, tels que Théodose Zygomalas, Morozinos et autres. Nous citerons encore la correspondance, amplement discutée et commentée, qui eut lieu entre le Patriarche Jérémie II et les professeurs de l'Université de Tubingue, dont le plus en vue était ce même Martin Crusius. Aussi bien, indépendamment du jugement que l'on puisse porter au point de vue théologique sur cette correspondance, il faut reconnaître qu'elle fut plus qu'une propagande de prosélytisme, comme on le croit habituellement.

L'établissement à Constantinople des missions diplomatiques

---

[1] L. Mabilleau, *ouvr. cit.*, pp. 103—104.

[2] Τρυφ. Εὐαγγελίδου, *ouvr. cit.*, II, p. 177.

[3] «Βουλοίμην γὰρ ἄν καὶ τῆς καινουργηθείσης ταύτης γλώττης)... μέχρι τοῦ γνῶσιν... τῇ παλαιᾷ καὶ γνησίᾳ ἑλληνικῇ συνάπτειν· ὡς οὐ καλὸν ἐμοί γε δοκεῖν τὰ ἀρχαῖα εἴδότα πη, τὰ παρὰ πόδας πάντῃ ἀμαθῶς ἔχειν» (*Turcograecia*, p. 246).

www.cimec.ro

des états protestants, les rapports de Loukaris avec celles-ci et avec les personnalités marquantes du Protestantisme en Angleterre, en Suède, en Suisse et en Hollande, l'envoi de boursiers en Occident, les visites de plus en plus fréquentes des protestants en Orient, la traduction des livres religieux dans les langues parlées par les peuples orthodoxes (le Psautier roumain de Coressi, etc.), la coopération, en Pologne et en Russie, du clergé orthodoxe et des protestants contre le Catholicisme, sont des signes incontestables prouvant que les rapports entre l'Orient et les pays protestants et par conséquent anti-catholiques, furent très fréquents.

On peut considérer ce contact avec le Calvinisme, ainsi que la philosophie néo-aristotélicienne, comme les premiers facteurs de la formation et de l'affirmation de l'esprit laïque en Orient. La Réforme et le néo-aristotélisme travaillèrent indépendamment, sans être en rapports conscients et sans s'influencer, exactement comme cela se passa en Occident [1]. L'accusation de Mélétius Syrigos dirigée contre Corydaléus qu'il traite de calviniste est absurde, ce dernier n'ayant eu aucun rapport idéologique ou doctrinaire avec la Réforme. Le néo-aristotélisme et la Réforme, apparus comme une réaction contre l'esprit du Moyen Âge, eurent des buts différents, bien que leurs chemins se croisassent incidemment en cette question.

Mais, et ceci est particulièrement intéressant, l'Orthodoxie même collabora intensément un certain temps contre cet esprit catholique. La lutte de Loukaris et la sympathie dont jouissaient les protestants dans les milieux grecs de Constantinople, où la jeunesse universitaire, c'est-à-dire les élèves de Corydaléus, s'était rangée du côté du parti anti-catholique [2], doivent être interprétées non seulement comme une réaction du sentiment religieux contre le Catholicisme, mais surtout comme le début de l'esprit nouveau qui commençait d'apparaître.

D'autre part les colonies grecques qui commencent à apparaître vers le début du XVII-e siècle en Angleterre, en Hollande, en Belgique et en Allemagne, peuvent être considérées comme un autre facteur important pour les rapports de l'Orient et de la culture grecque avec l'Occident protestant. Pareilles aux colonies grecques établies en Italie, elles furent les pionniers des nouvelles voies que devaient suivre la culture grecque.

[1] A. Weber, *ouvr. cit.*, p. 252.

[2] M. Γεδεών, Χρονικὰ τῆς Πατριαρχικῆς Ἀκαδημίας. p. 76.

www.cimec.ro

Au XVII-e siècle, ces colonies prospèrent ; des livres grecs [1] (entre autres la première édition de l'Épistolaire de Corydaléus), furent imprimés à Londres, Leyde, Amsterdam, La Haye, Leipzig, Halle, etc., où les savants grecs s'étaient réfugiés et avaient été hébergés par des commerçants. Ceux-ci protégeaient et subventionnaient ce mouvement, s'occupaient des écoles et faisaient imprimer des livres à leur compte. C'est ainsi que Nicodème Metaxas fit venir de Londres et installa à Constantinople en 1627, près de l'Ambassade d'Angleterre qui la prit sous sa protection, la première imprimerie. Ce mouvement est une preuve concrète de l'influence protestante en Orient. La culture grecque restait cependant en liaison avec l'Italie. Cette tendance ce modifia à peine au XVIII-e siècle, lorsque les jeunes Grecs, en majeure partie les enfants des colons installés à Vienne, Budapest, Leipzig et en Transylvanie, commencèrent de fréquenter les universités allemandes. La pénétration de la nouvelle philosophie et de l'esprit moderne dans la culture grecque et en Orient fut un fait riche en conséquences. Seules jusqu'alors les universités italiennes et surtout celle de Padoue avaient été une source pour la culture grecque, fait dû a une tradition ancienne, au merveilleux développement des colonies italiennes, au voisinage de ce pays, à la domination vénitienne dans l'Archipel grec et en grande partie à l'esprit dominant l'Église orthodoxe qui, par l'instinct de conservation, s'était tacitement réconciliée avec le Catholicisme. Cette réconciliation était très naturelle, les deux Églises s'unissant devant le danger comun : les idées nouvelles. Sans cette réaction de l'Église, déterminée par l'influence du Catholicisme, le rapprochement entre l'Orient et l'Occident aurait été plus étroit et le procès d'assimilation qui commença à peine vers la fin du XVIII-e siècle aurait, également, été plus rapide.

En conclusion, le XVII-e siècle fut, autant pour l'Orient que pour l'Occident, un tournant important. On retrouve, à notre avis, en cette période de troubles et de transformations, le point de départ de l'évolution ultérieure.

L'invasion de l'Orient par la propagande occidentale et le fait qu'il devint le théâtre des guerres religieuses, eurent comme résultat le réveil des peuples chrétiens. L'attitude de l'Église orthodoxe vis-à-vis de cette invasion amena la formation d'une

[1] Κωνστ. Σάθα *ouvr. cit.*, p. 276.

www.cimec.ro

conscience pan-orthodoxe qui, durant l'histoire millénaire de l'Orthodoxie, n'a jamais été plus forte ni plus solidaire dans ses réactions spontanées. L'Église orthodoxe, indépendamment des influences extérieures, a su parer admirablement tous les coups et défendre les traditions orientales de sa foi.

Le synode convoqué à Jassy (1643) fut la manifestation la plus solenelle de la solidarité pan-orthodoxe. Dans le courant du XVII-e siècle, l'Orthodoxie, prise dans son ensemble, fut riche en ressources morales et en personnalités. Il suffit de citer les prélats Cyrille Loukaris, Dosithée de Jérusalem, Pierre Movilă, métropolite de Kiev, descendant d'une familie princière moldove, les savants et les théologues Théophile Corydaléus, Mélétius Syrigos, Jean Caryophyllis, Démètre Cantemir, Alexandre Mavrocordat l'Exaporite, le „stolnic" Constantin Cantacuzino, les princes Constantin Brâncoveanu, Basile Lupu, Şerban Cantacuzino. Ils contribuèrent tous à rehausser la gloire de l'Orthodoxie et il peut être admis sans exagération que le XVII-e siècle fut le siècle de la renaissance orientale et orthodoxe.

Cette renaissance, due en grande partie à l'influence occidentale, se trouva consacrée par un merveilleux essor intellectuel qui nous fit assister au développement de la littérature théologique et à la propagation de la culture, grâce à la création d'imprimeries, de maisons d'édition et d'écoles. Un contenu et un rythme nouveaux animèrent la vie des peuples chrétiens de l'Empire Ottoman et aidèrent à la formation de leur conscience nationale.

CLÉOBULE TSOURKAS

www.cimec.ro

LE MONASTÈRE DE CETĂTZUIA (IASSY) FOYER DE CULTURE DE L'ORIENT ORTHODOXE

Beaucoup d'habitants de Moldavie ont visité le monastère de Cetătzuia, situé à deux km. environ au sud de la ville de Jassy, sur une colline d'où les regards plongent dans le lointain. Ces visiteurs connaissent presque tous le passé historique de ce monument d'art byzantin qui présente, dans sa décoration extérieure surtout, certains éléments de style gothique. Pourtant, peu nombreux sont ceux qui connaissent l'importance de Cetătzuia sur le plan général de la culture et sur le plan littéraire, en tant que foyer de diffusion d'un nouvel idéal, et des responsabilités nouvelles que les Roumains affirmèrent au moment où ils purent se rendre compte de ses véritables intérêts.

Nous ne parlerons donc point de ce qu'on peut supposer comme généralement connu : de l'histoire [1], de l'architecture [2], de la peinture, des vases sacrés et des ornements de ce saint lieu, mais nous ne chercherons dans les documents anciens et récents que les renseignements qui peuvent nous aider à retracer

---

[1] C'est Virgil Drăghiceanu qui a écrit la meilleure étude historique sur le Monastère de Cetătzuia : *Cetăţuia din Iaşi, Studiu archeologic* (La Cetătzuia de Jassy ; étude archéologique) dans *Buletinul Comisiunii Monumentelor istorice*, VI, 1913, pp. 145—180. Cf. aussi O. Tafrali, *Mormintele Voevodului Gheorghe Duca dela Mânăstirea Cetăţuia* (Les tombeaux du prince Gheorghe Duca au Monastère de Cetăţuia) dans *Arta şi Arheologia* fasc. 9—10, 1933—1934 pp. 38—40 ; O. Tafrali et M. Stoian, *Tainiţele Palatului lui Duca Vodă dela Mânăstirea Cetăţuia* (Les Cryptes du Palais du Prince Duca au Monastère de Cetătzuia), *ibidem*, fasc. 7—8, 1931—1932 pp. 87—90 ; N. Grigoraş, *Mânăstirea Cetăţuia* (Le Monastère de Cetătzuia), Iaşi 1942.

[2] L'étude de Virgil Drăghiceanu a été continuée par Gh. Gh. Lupu, *Note arhitectonice* (Notes architectoniques) dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, VI, 1913, pp. 181—194 et VIII, 1915, pp. 97—121.

www.cimec.ro

la physionomie de ce foyer de culture et de littérature que fut le Monastère.

Tandis que les autres monastères moldaves furent, comme Neamtzou, par exemple, des centres de littérature en langue roumaine, grâce aux oeuvres originales nombreuses et aux traductions du grec et du slave [1], le monastère de Cetătzuia déploya son activité dans le domaine de la langue grecque seulement, et il présente par conséquent, de 1672 à 1694, une importance moins grande pour la littérature nationale. Il s'affirma, par contre, comme institution ecclésiastique largement protectrice des peuples d'Orient à un moment où ceux-ci se trouvaient exposés à de graves dangers et à des troubles religieux menaçants. Dans le domaine religieux, le monastère de Cetătzuia introduit, de même que l'abbaye de Snagov en Valachie, un élément nouveau, et il sert à mettre en évidence un caractère important de notre littérature et de notre culture à la fin du XVII-e et au commencement du XVIII-e siècle : il s'agit du rôle prépondérant des Roumains dans l'oeuvre de conservation et de progrès qu'ils assurèrent à la littérature orthodoxe en langue grecque.

Il est vrai que cette époque gréco-roumaine constitue un aspect assez étrange de notre culture, mais il est également vrai, d'autre part, que les oeuvres didactiques, scientifiques, philosophiques, les chroniques et les poésies écrites chez nous en grec, parfois même par des auteurs roumains [2], ne sont point étrangères au milieu et à l'esprit de la culture roumaine. On ne peut donc les ignorer et les éliminer du champ de nos recherches, de même que les peuples d'Occident n'excluent point de leur trésor de culture les oeuvres en langue latine de leurs grands écrivains.

Passons à l'analyse des sources et des documents.

Le prince Georges Duca consacra l'église du monastère le jour de la St. Pierre et Paul, en l'an 1672, c'est-à-dire le jour même où l'on célébrait la fête patronale de l'église. L'architecture très belle, les ornements très riches et l'intérêt qu'il manifestait pour la nouvelle construction, devaient faire oublier à ses sujets les tristes opinions qu'ils s'étaient faites sur son règne opprimant.

---

[1] Voir Dan Simonescu, *Mănăstirea Neamțului ca focar de cultură* (Le monastère de Neamtzou comme foyer de culture), Iași 1943.

[2] Le „Stolnic" Const. Cantacuzino, Démètre Cantemir, Ienăchiță et Aleco Văcăresco, Naum Râmniceanu, écrivirent en roumain, mais aussi en grec ; de même, certains livres religieux et juridiques étaient aussi rédigés dans les deux langues.

www.cimec.ro

Ce sont ces mêmes opinions que nous trouvons synthétisées dans les paroles de blasphème qu'une femme prononça ouvertement : „Nous n'avons point de lait à vous donner, car le Prince a mangé les vaches de notre pays ; que les vers infatigables de l'Enfer le dévorent à leur tour" [1]. L'Eglise orientale se trouvait en ce moment dans une période de troubles et de conflits avec l'Eglise d'Occident sur certaines questions de dogme, comme : la suprématie et l'infaillibilité du Pape, le terme et la nature du saint mystère de la transsubstantiation eucharistique. Les catholiques réussirent à provoquer des scissions parmi les orthodoxes et, ce qui était plus grave, à faire entrer ces discussions religieuses dans la sphère des intrigues politiques, en s'associant en cela les Turcs, qui persécutaient à cette époque les orthodoxes soumis à leur domination. L'élément politique des divisions qui s'étaient produites, était constitué par le problème de la possesion du Saint Sépulcre qui se trouvait réclamé tantôt par le Pape, tantôt par le Patriarche de Jérusalem. Les Russes ou les Turcs, ennemis entre eux, intervenaient à leur tour et assez souvent dans les dissensions. De vieux patriarches, des moines pieux soupçonnés de trahison étaient jetés en prison et tués par les Turcs : ce fut le cas du patriarche de Jérusalem, Païsié (1645—60), qui fut emprisonné, et du patriarche de Constantinople, Parthénius, qui fut pendu le Samedi de Pâques en 1657 [2]. Les menaces continuelles qui pesaient sur leur vie, de même que les conditions très précaires réservées à ceux qui parvenaient au rang de patriarche eurent comme suite de fréquentes visites des hauts dignitaires de l'Eglise orientale dans les pays balkaniques, où ils venaient pour demander des secours. Les Principautés Roumaines étaient visitées le plus souvent, et leurs hôtes s'en retournaient chargés de riches dons en argent, en manuscrits, en livres religieux et en vases sacrés ; des monastères et des ermitages même se trouvèrent alors „dédiés" ou soumis à l'administration des patriarchies d'Orient avec tous leurs revenus. Les documents de cette

---

[1] *Cronica lui Ioan Neculce*, éd. M. Kogălniceanu : *Cronicele României* (Les Chroniques de Roumanie), Bucarest 1872, tome II, p. 222.

[2] Dumitru Stăniloae, *Viața și activitatea patriarhului Dosoftei al Ierusalimului și legăturile lui cu Țările Românești* (La vie et l'activité du patriarche Dosithée de Jérusalem et ses relations avec les Principautés Roumaines), Cernăuți 1929, p. 4. J'emploie dans ce cas de préférence la forme grecque „Dosithée", pour qu'il n'y ait pas de confusion avec Dosophthée, métropolite de la Moldavie, qui fut en partie son contemporain.

www.cimec.ro

époque attestent que la Moldavie fut visitée, dans la seconde moitié du XVII-e siècle, par Païsius, le patriarche de Jérusalem (en 1649) [1]; Nectarius, aussi patriarche de Jérusalem, séjourna à Jassy entre septembre 1663 et avril 1664, hôte très honoré du Prince Dabija [2]; Parthénius, patriarche d'Alexandrie, qui se trouvait en 1683 à Jassy, donna sa bénédiction à la publication du *Livre de messe* suivi de quelques prières, l'oeuvre de Dosophthée, métropolite de Moldavie [3]. En 1693, le patriarche d'Alexandrie Gérasim et Jacob de Byzance officièrent la sainte messe aux funérailles du Prince Constantin Cantemir [4]. Mais ce fut le patriarche Dosithée qui aima le plus la Moldavie, et c'est à lui que se rattache étroitement l'activité littéraire qui eut comme centre le monastère de Cetățzuia [5].

Grec, originaire de la région de Corinthe, il acquit dès sa jeunesse et par ses seuls moyens, une connaissance profonde dans le domaine de la patrologie. Aidé par le prince de Moldavie, Georges Duca, il devint à 28 ans seulement, le 23 janvier 1669, patriarche de Jérusalem. Il connaissait bien la Moldavie, l'ayant visitée lorsqu'il avait accompagné Païsius et Nectarius. Il mourut en février 1707. Il avait jusqu'à cette date visité huit fois la Moldavie et la Valachie, de sorte qu'on put bien dire qu'il avait fait de nos Principautés „la seconde résidence du Saint-Siège de Jérusalem" [6]. Ce fut justement le Monastère de Cetățzuia qui joua ce rôle de seconde résidence jusqu'à la mort de Georges Duca, c'est-à-dire jusqu'en mai 1685 [7]. Après cette date, ce fut le prince de Valachie qui gagna la confiance du Patriarche, et Dosithée devint en effet le facteur le plus important de la bril-

---

[1] *Ibidem*, p. 3.

[2] C'est ce que nous dit Dosithée dans sa brève biographie du patriarche Nectarius dans le livre Περὶ τῆς ἀρχῆς τοῦ πάπα ἀντόρρησις .., Jassy 1682, Cf. Ion Bianu et N. Hodoș, *Bibliografia românească veche* (La bibliographie roumaine ancienne), București 1903, tome I, p. 256.

[3] I. Bianu et N. Hodoș, *ouvr. cit.*, p. 262.

[4] Les continuateurs de la *Chronique* de Miron Costin, dans M. Kogălniceanu, *Cronicele României*, București 1872, tome II, p. 39.

[5] Dumitru Stăniloae, *ouvr. cit.*; c'est le seul livre en roumain sur la vie et l'oeuvre de Dosithée. Une courte biographie en langue grecque a été publiée par Chrisanthe en 1715 et reproduite par I. Bianu et N. Hodoș, *ouvr. cit.*, pp. 505—509; cf. la note 25.

[6] D. Stăniloae, *ouvr. cit.*, p. 69.

[7] Sur la mort du Prince Duca prisonnier en Pologne, cf. le récit chez les continuateurs de Miron Costin, dans M. Kogălniceanu, *ouvr. cit.*, pp. 32—33.

www.cimec.ro

lante activité littéraire qui se manifesta sous le règne de Constantin Brâncoveanu ; il y contribua par ses nombreuses et importantes oeuvres grecques rédigées a Snagov, à Bucarest et à Râmnic.

Nous distinguons deux époques plus importantes dans la vie littéraire qui fleurit au monastère de Cetătzuia : avant et après l'installation de l'imprimerie grecque, qui eut lieu en 1681. Dans les premières années, le monastère placé, dès sa fondation, en 1669, sous l'autorité de la Patriarchie de Jérusalem, consolida peu à peu sa situation matérielle et affermit son prestige comme représentant du Saint-Sépulcre en Moldavie. Il réunit ainsi autour de lui et à Jassy un bon nombre d'intellectuels de Moldavie, surtout des hommes marquants de l'Eglise. Toutes les fois qu'il venait à Jassy, le patriarche Dosithée descendait à Cetătzuia où il recueillait des manuscrits [1] qu'il ordonnait et préparait en vue d'une action pour la défense de la foi orthodoxe contre les attaques de l'Eglise d'Occident.

C'est lui qui fit venir à Jassy le docteur Nicolas Kerameus, théologien et philosophe célèbre, professeur à l'Ecole de la Patriarchie de Byzance. Celui-ci fonda à Jassy une école similaire, organisée sur le modèle de celle de Constantinople. Il mourut en 1672 et fut enseveli au monastère de Cetătzuia auquel il avait légué sa bibliothèque très riche en livres et en manuscrits. Dosithée lui même en copia un traité contenant plusieurs arguments contre la suprématie du Pape, qu'il publia plus tard, à Râmnic, en 1705 [2]. C'est toujours à Cetătzuia, que le métropolite Dosophthée de Moldavie trouva un lieu de repos et de recueillement lorsqu'il fut contraint de renoncer à sa haute fonction ; et c'est ici qu'il composa, en juin 1674 environ, cette prière pour la pluie qui fut publiée dans le *Livre de prières expliquées* („Molitvălnic de'nţăles"), paru à Jassy en 1681 [3].

Ce sont là les moments les plus importants de l'activité

---

[1] D. Stăniloae, *ouvr. cit.*, p. 22. Marcu Beza, *Urme româneşti în Răsăritul ortodox* (Traces de la présence des Roumains dans l'Orient orthodoxe), Bucureşti 1937, pp. 90 et 93.

[2] L'œuvre Τόμος χαρᾶς (Le tome de la joie) contenant des détails sur Nicolas Kerameus dans la préface de Dosithée, apud I. Bianu et N. Hodoş, *ouvr. cit.*, p. 466.

[3] Dosophthée lui-même dit : Пис оу Чєтцїѣѫ аєт ,ѕ҃ѕѳ. ѳѕи-кѓ (J'ai écrit au monastère de Cetătzuia en l'an 7182, juin 23) ; cf. I. Bianu et N. Hodoş, *ouvr. cit.*, p. 239.

www.cimec.ro

littéraire du monastère de Cetătzuia jusqu'à l'installation de l'imprimerie. Cette activité est caractérisée par une fusion harmonieuse des intérêts nationaux moldaves et des intérêts de l'Eglise orthodoxe en général. La Moldavie acquérait par cette voie un prestige nouveau dans le champ de la production littéraire, et elle ouvrait un horizon plus large aux courants littéraires de l'époque du métropolite Dosophtée. L'orthodoxie à son tour se trouvait plus forte par suite de cette collaboration moldave à laquelle devait s'ajouter plus tard celle de la Valachie.

Après 1681 commence la seconde époque de l'activité du monastère. Le patriarche Dosithée nous donne à ce propos le détail suivant : „En 1680 je me trouvais à Jassy et vis que les Moldaves possédaient une imprimerie, tandis que les Grecs n'en avaient point. J'en ressentis du dépit. Mais Dieu, qui dirige et accomplit toutes les bonnes actions, fit venir chez nous le moine roumain, nommé Mitrofan, auquel nous donnâmes 60 lei, et qui construisit pour nous une imprimerie nouvelle" [1]. L'imprimerie fut installée à Cetătzuia. N. Kerameus, le rhéteur de la ville, salua la création de l'imprimerie grecque du Monastère par une épigramme où il considérait cette oeuvre comme un triomphe de l'hellénisme orthodoxe sur le catholicisme : „L'Occident en son orgueil se vantait, disait-il, d'avoir été dans le passé bien supérieur à l'Orient orthodoxe en ce qui concerne la science du grec et l'impression des livres. Depuis peu, ces deux choses commencent à être réalisées ici, pour nos fidèles" [2]. D'autre part, le patriarche Dosithée flattait l'ambition du prince Duca dans une préface où il disait que, de même qu'Alexandre le Grand ne devait pas être jaloux de la gloire de son père Philippe, le prince Duca devait se considérer supérieur à Basile Lupu, parce qu'il l'avait dépassé „par la création de l'imprimerie grecque", par les secours accordés aux orthodoxes auxquels il permettait de connaître la parole des Evangiles à travers les écrits des Saints Pères et les traditions apostoliques, ce qui constituait, disait Dosithée „une arme invincible contre tout schisme et toute hérésie" [3]. Comme le prince Duca avait été nommé par les Turcs „magnifique gou-

[1] Dosithée, Ἱστορία περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις Πατριαρχευσάντων, Bucarest 1715 (publication posthume éditée par Chrisanthe), p. 1237 ; le passage se trouve reproduit aussi par I. Bianu et N. Hodoș, *ouvr. cit.*, p. 257.

[2] I. Bianu et N. Hodoș, *ouvr. cit.*, p. 252.

[3] *Ibidem*, p. 254.

www.cimec.ro

verneur de toute l'Ukraine", le patriarche Dosithée souligne dans sa préface l'importance de l'imprimerie aussi pour la vie religieuse des Russes orthodoxes.

Le premier livre paru dans les presses de l'imprimerie fut un écrit intitulé : *Objections du patriarche Nectarius dans la question de la suprématie du Pape* (Ἀντίῤῥησις περὶ τῆς ἀρχῆς τοῦ Πάπα), en 1682 [1]. En 1683 paraît un second volume qui contient deux oeuvres polémiques : *Contre les hérésies* (κατὰ αἱρέσεων), oeuvre de Siméon, archevêque du Thessalonique, et l'*Explication de la sainte messe* (Ἐξήγησις τῆς ἐκκλησιαστικῆς Ἀκολουθίας) de Marc Eugenicos d'Ephèse [2]. A l'impression du livre contribua un autre érudit fameux, Jean Comnène, précepteur des enfants du prince Duca qu'il appelait „la gloire des pieux et le plus célèbre des princes", tout en exprimant la joie de tout le „peuple hellène" pour le livre qui lui avait été donné. Les autres livres grecs qui parurent à Jassy entre 1685 et 1689 ne portent point la mention d'avoir été imprimés au monastère de Cetătzuia, mais ont comme seule indication „à Jassy", bien que les caractères typographiques soient les mêmes. Je crois qu'une autre église de Jassy, l'église de St. Sava, soumise elle aussi à l'autorité du Saint-Sépulcre, a continué l'oeuvre de culture commencée à Cetătzuia et est devenue, vers la fin du XVII-e siècle, le siège de l'imprimerie grecque.

Les livres imprimés sous l'influence du même courant grec parti de Cetătzuia sont :

1. Μηνὶ Ὀκτωβρίῳ ζ' τῶν ἁγίων μαρτύρων Σεργίου καὶ Βάχου (Le 7 octobre, Le saint office de St. Serge et Bacchus) 1685, qui porte l'indication du lieu d'impression : „à Jassy de Moldavie".

2. Le patriarche Dosithée : Ἐγχειρίδιον κατὰ Ἰωάννου τοῦ Καρυοφύλλου, (Bréviaire contre Jean Caryophyle), 1694, avec la mention : „à Jassy de Moldavie".

3. Jean Eugenicos : Λόγος ἀντιῤῥητικὸς τοῦ βλασφήμου καὶ ψευδοῦς ὅρου, τοῦ ἐν Φλωρεντίᾳ συντεθέντος κατὰ τὴν πρὸς Λατίνους σύνοδον. (Discours contradictoire à la décision impie et mensongère composée à Florence dans le Synode des Latins), 1694, imprimé par Démètre Pădure à „Jassy de Moldavie". Le patriarche Dosithée avait revu l'oeuvre d'Eugenicos et avait décidé son impression, ce qui résulte aussi du titre explicatif.

---

[1] Décrite par I. Bianu et N. Hodoș, *ouvr. cit.*, pp 251—258, n° 75.

[2] Pour la description des livres, *ibidem*, pp. 273—275, n° 81.

www.cimec.ro

4. Τόμος καταλλαγῆς (Le volume de la réconciliation), 1692 — 1694, imprimé à Jassy. Il contient les oeuvres de plusieurs écrivains grecs, auteurs et anonymes de certains écrits sur le dogme, et qui combattent ici „le dogme des Papistes que Dieu hait" [1].

5. Τόμος ἀγαπῆς κατὰ Λατίνων (Le tome de l'amour sur les Latins), 1698, recueil de 25 écrits réunis par Dosithée et qui combattent les catholiques dans la question de la suprématie du Pape, de l'émanation du St. Esprit, de l'Eucharistie et du Baptême.

Le monastère de Cetățzuia avait été pendant ce temps un lieu de refuge et de repos pour les princes de Moldavie qui y cherchaient un abri contre les actions de pillages fréquents des armées polonaises et tartares [2].

Au cours de la première époque, jusqu'en 1681, l'activité littéraire du monastère avait été dirigée par Dosophthée, le métropolite de Moldavie et par Nicolas Kerameus. Après 1681, ce fut Mitrofan, devenu plus tard évêque de la ville de Huşi et puis de Buzău, qui se forma dans le milieu de culture du monastère et qui devint le savant infatigable de l'époque du prince Constantin Brâncoveanu. Parmi les étrangers, nous rappellerons Jean Comnène, qui découvrit sa passion pour les recherches dans l'atmosphère du même monastère. C'est d'ici qu'il partit pour parfaire ses études en Italie. Le moine Dionysios, le maître Jérémie Cacavela et Démètre Pădure furent eux aussi des disciples qui suivirent la route tracée par le monastère de Cetățzuia et continuèrent à imprimer à Jassy des livres grecs.

Après 1698, les relations du patriarche Dosithée avec Jassy et le Monastère commencent à faiblir. Par contre, les relations avec la Valachie s'intensifient. C'est en 1758 seulement que nous trouvons encore une brève lueur de culture au cours du séjour du moine grec César Daponte au monastère [3]. Le sou-

---

[1] Pour tous ces livres, cf. en détail I. Bianu et N. Hodoș, *ouvr. cit.*, nos 83, 97, 98, 99 et 112.

[2] Les continuateurs de Miron Costin disent textuellement : „Qu'il (Constantin Cantemir) se trouvait au monastère plus souvent qu'en ville, à Jassy, qu'il ne trouvait point de repos à cause des expéditions de pillage des Polonais et des Moldaves exilés en Pologne".

[3] Const. Erbiceanu, *Cronicarii greci carii au scris despre Români în epoca fanariotă* (Chroniqueurs grecs qui ont écrit sur les Roumains à l'époque des Phanariotes), Bucureşti 1888, p. LXVII.

www.cimec.ro

venir du patriarche Dosithée était encore vivant. Le moine Daponte recueille les dates de sa vie et écrit sa biographie dans un style plein d'admiration et de piété. Dans son oeuvre, Daponte nous découvre un aspect nouveau de l'activité du Patriarche, son désir de connaître l'activité culturelle des Moldaves qui avaient quitté la Moldavie.

C'est ainsi qu'il publie la lettre du „Spathar" („connétable") Nicolas Milescu, de juillet 1693, où celui-ci renseigne le patriarche Dosithée sur la mission importante et difficile qui le menait en Chine [1].

Arrivé à la fin de notre exposé, nous pouvons conclure que le monastère de Cetătzuia près de Jassy a signifié le point de départ du combat des Orthodoxes contre les Catholiques. Deux hommes soutinrent ce combat : le prince roumain Georges Duca et le patriarche grec Dosithée. Le premier mit au service de la lutte des chrétiens orthodoxes un de nos plus beaux monuments historiques, le monastère de Cetătzuia. Le second s'affirma en organisant la production littéraire, en utilisant sa vaste érudition théologique, soutenue par son tempérament énergique et combatif. Son âme passionée et communicative constitua le facteur puissant qui forma et soutint l'enthousiasme d'un grand nombre de disciples. Grâce à lui et à ses disciples prit naissance le courant grec de Cetătzuia.

DAN SIMONESCU
Professeur à l'Université de Iassy

[1] César Daponte, Κατάλογος ἱστορικὸς ἀξιόλογος τῶν καθ' ἡμᾶς χρηματισάντων ἐπισήμων Ῥωμαίων (Catalogue historique important des Romées célèbres qui ont existé à notre époque), publié par Const. Erbiceanu, *ouvr. cit.*, pp. 103—107 (biographie de Dosithée et lettre du „Spathar" Nicolas Milescu).

www.cimec.ro

DIE FRAGE DER GRIECHISCHEN LINGUISTIK IN DEN RUMÄNISCHEN FÜRSTENTÜMERN.

Der grossen Revolution vom Jahre 1821 ist bekanntlich eine kulturelle vorangegangen, in der sich das Bestreben kundtat, mit einer Vergangenheit zu brechen, die die Merkmale der verhassten Sklaverei trug. Man empfand das Bedürfnis nach Reform auf allen Kulturgebieten, besonders aber auf demjenigen der Linguistik.

Doch die Philosophen, Gelehrten und Philologen dieser Zeit, die in den Kulturzentren Griechenlands wirkten, zeigten sich dieser so feinen und schwierigen Aufgabe, eine einheitliche, von fremden Einflüssen freie Sprache zu schaffen, nicht gewachsen. Eine gewisse romantische Haltung der nationalgesinnten griechischen Gelehrten dieser Frage gegenüber trug auch viel dazu bei. Ausserdem hatte jeder eine eigene Auffassung von der Art, wie die Sprache erneuert werden sollte, hielt dieselbe für die beste und suchte sie aufzuzwingen.

Trotz dieser Uneinigkeit kann man drei Hauptrichtungen unterscheiden :

Neophytos Dukas,[1], Direktor der Fürstlichen Akademie

[1] Abgesehen von seiner Auffassung in der griechischen Sprachfrage können nur wenige zeitgenössische Wissenschaftler mit Neophytos D u k a s (1760—1845) verglichen werden, der nicht nur als Schriftsteller, sondern auch als Vorkämpfer für die Verbreitung der Kultur unter dem griechischen Volke von Bedeutung ist. Er hat viel — über 70 Bände — und mit Vorliebe aus den alten Schriftstellern veröffentlicht. Viele der von ihm herausgegebenen Bücher befinden sich in der Bibliothek der Rumänischen Akademie. Sein Werk liess er auf eigene Kosten drucken. Ausser den 156.000 Drachmen, die er aus seinem Professorengehalte dafür ausgab, verteilte er die meisten Bücher als Freiexemplare an die hellenischen Schulen.

Über sein Leben und seine Werke siehe A. P. V r e t o s, Νεοελληνικὴ φιλολογία (Neugriechische Literatur), 2. Bd., Athen 1857, S. 262—3; C.

www.cimec.ro

zu Bukarest und Nachfolger des Lambros Photiades (1805 in der walachischen Hauptstadt gestorben) befürwortete die Rückkehr zur alten Sprache, beziehungsweise zu der Xenophons. Er gehörte somit einer Richtung an, in der sich unter anderen auch Eugenios Bulgaris[1] hervorgetan hatte. Dieser gab 1766 in Leipzig die berühmte „*Logik*" heraus. Im Vorworte derselben kritisierte er diejenigen, die für den allgemeinen Gebrauch der griechischen Vulgärsprache eintraten, und griff Vizent Damodos und seinen Schüler Josepos Mösiodax an. Dagegen werden heute die beiden letzteren zu den wenigen und bedeutenden Vorkämpfern gerechnet, die danach strebten, die Volkssprache auf allen Gebieten griechischen Schrifttums wieder zur Geltung zu bringen.

Damodos wurde im Jahre 1759 in Havriata, einem Dorfe in Kephalonien, geboren. Noch in jungen Jahren ging er nach Italien, wo er Philosophie, Rhetorik und die Rechte studierte. Er besuchte zwei bedeutende Schulen, Φλαγγιανὸν Ἑλληνομουσεῖον in Venedig — die diesen Namen nach ihrem Gründer Flanghinis führte — und das Gymnasium in Padua. Nach Beendigung der Studien kehrte er in die Heimat zurück und begann den Beruf eines Rechtsanwaltes auszuüben; er verliess aber bald diesen Beruf, da er seinem Charakter nicht entsprach und gründete 1820 in seinem Geburtsort eine Schule, die von zahlreichen Schülern aus allen Gegenden Griechenlands besucht

Sathas, Νεοελληνικὴ φιλολογία (Neugriechische Literatur), Athen 1868, S. 702—6; M. Paranikas, Σχεδίασμα (Pläne), Konstantinopel 1867, S. 195; A. Gudas, Βίοι παράλληλοι (Parallele Lebensgeschichten), 1. Bd., Athen 1870, S. 247 ff.; Th. Athanasiou, Περὶ τῶν ἑλληνικῶν σχολῶν ἐν Ρουμανίᾳ (Über die griechischen Schulen in der Walachei), Athen 1898, S. 86—7; C. Erbiceanu, *Bărbaţii culţi greci şi români* (Gebildete griechische und rumänische Männer), Auszug aus den *Analele Academiei Române*, 2. Folge, Bd. XXVII, Bukarest 1905, S. 171.

[1] Eugenios Bulgaris (1716—1806) war der erste, der im XVIII. Jahrhundert die Sprachfrage zur Diskussion stellte. Ein Teil seiner Werke wurde von dem Metropoliten Veniamin Costache und P. Stamatiade ins Rumänische übersetzt; vgl. Ion Bianu—Nerva Hodoş—Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche* (Alte rumänische Bibliographie), 3. Bd., 1809—1830, Bukarest 1912—1936, S. 113—5, 315, 339, 362, 440, 673.— Über sein Leben und sein Werk siehe Dém. Russo, *O scrisoare a lui Eughenie Vulgaris* (Ein Brief von Eughenie Vulgaris) in der *Revista Istorică Română* (Rumänische Historische Zeitschrift), 1. Heft, Bukarest 1931, S. 7—31 (und Auszug), sowie die zusammenfassende Bibliographie, die dem Artikel des C. I. Dyovuniotis in der *Grossen Griechischen Enzyklopädie*, 7. Bd., S. 622 folgt.

www.cimec.ro

wurde, und an der er bis zu seinem Lebensende unterrichtete. Durch seine Vorlesungen wurden die neuen Auffassungen der ausländischen Philosophie in dem modernen Griechenland bekannt gemacht. Heute erachtet man Damodos als denjenigen, der als erster nachwies, dass Platon und Aristoteles nicht die einzigen Quellen für die Philosophie sind.

Er war sich klar darüber, dass für die Hebung der nationalen Kultur der Griechen, die bis dahin unterjocht waren, es nicht genügte, die klassische Philosophie zu studieren, die nur wenigen zugänglich war, sondern dass es notwendig war, die Werke des Altertums in die neugriechische Volkssprache zu übersetzen, in der auch alle neuen Werke geschrieben werden sollten. Er folgte in dieser Beziehung dem Beispiel seines Zeitgenossen Ilias Miniatis, den er auch als seinen Lehrer betrachtete. Seine Theorien wendete Damodos auch in seinen hinterlassenen Schriften [1] an. Er hat Schule gemacht; zu seinen bedeutendsten Schülern zählen Moskopulos und Eugenios Bulgaris.

Josepos Mösiodax wurde zu Anfang des 18. Jahrhunderts n Cerna-Vodă geboren. Nachdem er zum Diakon geweiht worden war, besuchte er die Schule Ἀθωνιὰς σχολή auf dem Berge Athos, wo er die Lehren des Eugenios Bulgaris kennen lernte. Später ging er nach Italien und studierte dort Philosophie und Mathematik. 1765 wurde er zum Lehrer an der Fürstlichen

[1] Von den Schriften des Damodos wurden nach seinem Tode, unter der Aufsicht Georg Fatzeas (damals Erzbischof von Philadelphia) in Venedig der Ἐπίτομος λογικὴ κατ' Ἀριστοτέλην (Abriss der Logik nach Aristoteles) und Ἡ τέχνη ρητορική (die Rhetorik) herausgegeben. 1815 erschien in Pest der Πρᾶξις κατὰ συντομίαν εἰς τὰς ρητορικὰς ἑρμηνείας (Abriss der rhetorischen Regeln). Das wichtigste Werk von Damodos: Δογματικὴ θεολογία (Dogmatische Theologie) hat Zaviras in Pest druckfertig gesehen.

Über sein Leben und Schaffen vgl. Em. Legrand, *Bibliographie hellénique du XVIII-e siècle*, 1. Bd., Paris 1918, S. 498 und *Bibliographie ionienne*, 1. und 2. Bd., Paris 1910, No. 336, 369 und 869; A. P. Vretos, *ebenda*, S. 55, 177 und 258; C. Sathas, *ebenda*, S. 468—9; A. Dimitrakopulos, Προσθῆκαι καὶ διορθώσεις εἰς τὴν Νεοελληνικὴν Φιλολογίαν τοῦ Κ. Σάθα (Zusätze und Verbesserungen in der neugriechischen Literatur des C. Sathas), Leipzig 1871, S. 80; A. Mazarakis, Βιογραφίαι ἐνδόξων Κεφαλλήνων (Biographien berühmter Kephalonier), Venedig 1843, S. 140 ff.; G. Zaviras, Νέα Ἑλλάς (Neugriechenland), Athen 1872, S. 207—8; Ilias Tzitzelis, Κεφαλληνιακὰ σύμμεικτα, (Kephalonische vermischte Aufsätze), 1. Bd., Athen 1904, S. 109; E. Kuruklis, Βικέντιος Δαμοδός (Vizent Damodos) in der Zeitschrift Ἑλληνικὰ γράμματα, (Griechische Literatur), Athen 1928, 11. Heft. S. 324.

www.cimec.ro

Schule in Jassy ernannt, musste dieselbe aber bald verlassen, da er den Unterricht in der griechischen Volkssprache[1] erteilte. Von der Verständnislosigkeit der Menschen und den Angriffen, die sein Lehrer selbst gegen ihn richtete, angeekelt, konnte er sich in den Ansichten seiner Richtung nicht behaupten und demzufolge verliess er sie. Dies beweist die Übersetzung, die er von der Rede des Isokrates an Nikokles machte (Venedig 1779).

Ausser durch Damodos und Mösiodax wurde diese zweite Richtung noch durch Gregorios Konstantas, Daniel Philippides aus Thessalien und die Dichter Athanasios Christopulos und Ioannes Vilaras vertreten. Man trat diesen χυδαϊσταὶ (Hydaisten, d. h. Vulgären) nicht nur mit Spott entgegen, sondern man beschimpfte sie auch, weil sie „die Sprache der Krämer aus Zagora und Thessalien" sprachen.

Daniel Philippides wurde 1758 in Milies (am Berge Pilion in Thessalien) geboren und starb 1832 in Bessarabien. 1780 wurde er zum Lehrer der griechischen Sprache an der Fürstlichen Schule in Jassy ernannt und wirkte daselbst zwei Jahre. 1787 ging er nach Wien, damals ein berühmtes Zentrum des Hellenismus, und trat in Beziehung zu seinem Landsmanne Anthimos Gazis und anderen griechischen Gelehrten. Von hier begab er sich nach Paris, wo er höhere Mathematik studierte und in enger Beziehung zu den berühmten Männern der Wissenschaft und des Geistes Frankreichs, wie Lalande, Barbié du Bocage u. a., stand, und sich um die neuesten Fortschritte der Astronomie und Geographie interessierte. Die wissenschaftlichen Auffassungen und die bewegte Zeit der französischen Revolution übten einen grossen Einfluss auf Philippides aus und trugen viel zur Gestaltung seiner Auffassung bei, indem sie ihn in der Überzeugung stärkten, dass nur durch die Änderung des Schulsystems und der Lehrmethoden die Möglichkeit zur

[1] Unter den Werken Mösiodax sind folgende hervorzuheben: a) Ἠθικὴ φιλοσοφία τοῦ Ἀντωνίου Μουσατόρου, (Die Moralphilosophie des Antonios Musatoros), Venedig 1761, in 2 Bänden; b) Ἀπολογία (Die Apologie) Wien 1780; c) Θεωρία γεωγραφίας (Die Theorie der Geographie), Wien 1781, usw.

Über ihn siehe C. Sathas, *a. a. O.*, S. 563; Zaviras, *a. a. O.*, S. 350—354; Th. Athanasiou, *a. a. O.*, S. 68—9; C. Erbiceanu, *a. a. O.*, S. 168—9.

www.cimec.ro

Hebung des kulturellen Niveaus des griechischen Volkes und der Künste und Wissenschaften im allgemeinen zu erreichen sei. Philippides war einer der hellsichtigsten Gelehrten seiner Zeit. Er hat den Scholastizismus und die rückständigen Unterrichtsmethoden mit Mut bekämpft. Er vertrat die Ansicht, dass die Formen der gesprochenen Sprache mit einer gewissen vernünftigen Vokabelfreiheit die Grundlagen der neuen Sprache bilden müssten. Als Unterrichtssprache empfahl er die Vulgärsprache und als Methode, die induktive [1].

Gregorios Konstantas stammte aus demselben Dorfe wie Philippides und lebte von 1753 bis 1844. Er war Lehrer an der Fürstlichen Schule in Bukarest und später, nach dem Tode Neophytes Kavsokalyvites, Direktor derselben. 1790 schied er von der Direktion der Schule und ging nach Wien, um dort Philosophie zu studieren. Nach zwei Jahren reiste er nach Deutschland, um Philosophie und höhere Mathematik zu studieren, musste aber aus gesundheitlichen Gründen dieses Land verlassen und die Universität in Padua beziehen. Nach seiner Genesung (1796) wurde er an die aktive Schule in Ambelakia (Thessalien) berufen und lehrte hier bis 1802. Im folgenden Jahre kehrte er nach Wien zurück, wo er sich seinen berühmten Landsleuten Anthimos Gazis, Daniel Philippides und anderen anschloss. 1814 kehrte er in die Heimat zurück, wo es ihm gelang, mit dem in Wien aus Spenden gesammelten Gelde und der von seinen griechischen Mitbürgern erhaltenen Unterstützung eine Schule zu bauen und eine Bibliothek mit 4.000 Bänden zu gründen. Bis 1796 gehörte er der Bewegung für die Verbreitung der Volkssprache an. Zu diesem Zeitpunkt aber verliess er diese Richtung und schloss sich den Auffassungen des Adamantios Korais an, der einen

[1] Über Daniel Philippides s. N. Bănescu, *Daniel (Demetrios) Philippides*, in *Omagiu lui Nicolae Iorga* (Festschrift für N. I.), Craiova 1921, S. 33—42; derselbe *Viața și opera lui D. (D.) Ph., Cartea sa despre pământul românesc etc.* Γεωγραφικὸν τῆς Ρουμανίας (Das Leben und die Werke des Daniel (Demetrios) Philippides, Sein Buch über den rumänischen Boden — Leipzig 1816), Bukarest 1924. *Anuarul Institutului de istorie națională* (Auszug aus dem Jahrbuch des Nationalen Historischen Institutes) 1923; C. Erbiceanu, *a. a. O.*, S. 179; I. Bianu usw., *a. a. O.*, S. 176, 177, 198, 204 und 251.—Die griechischen Werke über das Leben und die Werke dieses Gelehrten findet man im Artikel des G. Valetas über *Philippides* in der *Grossen Griechischen Enzyklopädie*, XXIII. Bd., S. 930—40.

www.cimec.ro

Mittelweg einschlug. Diese seine [1] Richtungsänderung ist auf die heftigen Angriffe zurückzuführen, die gegen ihn die Anhänger der gebildeten Sprache richteten [2]. Dieselben Tendenzen vertreten auch die Dichter Athanasios Christopulos und Ioannes Vilaras.

In dem ersten, einem lyrischen Dichter, sieht man den Anakreon Neugriechenlands und den Vorgänger des griechischen Nationaldichters Dionysios Solomos. Durch seine juristische Tätigkeit in der Walachei, wo er Grosskanzler und der Abfasser der Gesetzessammlung des Fürsten Ioan Caragea [3] war, hat er eine aussergewöhnliche Bedeutung. In Kastoria (Mazedonien) im Jahre 1772 geboren, kam er als kleines Kind mit seinen Eltern nach Bukarest und hatte hier zum Lehrer Neophytos Kavsokalivites, der klassische Philologie nach der neuen Methode lehrte, die er als erster an der Fürstlichen Akademie einführte. Es war gerade die Zeit, in der in Bukarest eine bedeutsame Bewegung entstand, die ihren Ausdruck in den Reformbestrebungen im Unterrichtswesen,in der Wissenschaft, Sprache und Philologie fand. Diese Bestrebungen wurden hauptsächlich durch Philippides, Konstantas, Dukas und Demetrios Katargi — Photiades vertreten.

Nach Beendigung seiner Studien in der walachischen Hauptstadt ging er nach Pest, wo er sich ausser dem Studium der Medizin hauptsächlich philologischen Studien widmete, die er dank seinen fremdsprachlichen Kenntnissen, besonders dem Lateinischen, das er in Ungarn erlernte, betrieb. Von hier aus ging sein Weg weiter nach Italien, wo er an der Universität in Padua Medizin studierte.

---

[1] Vgl. A. Gudas, *a. a. O.*,1. Bd., Athen 1870, S. 321—346; Ph. *Ioannu*, Λόγος ἐν τῷ Ἑλληνικῷ Πανεπιστημίῳ (Ansprache in der griechischen Universität), Athen 1845; Ioannes Kordatos, Ἡ ἐπανάστασις τῆς Θεσσαλομαγνησίας (Die Erhebung auf Thessalo-Magnesia), Athen 1930; Gr. Kamileris, Βιογραφία Γρηγορίου Κωνσταντᾶ (Biographie des Gr. Konstantas), Athen 1897; C. Erbiceanu, *a. a. O.*, S. 171.

[2] Vgl. Ioannes Kordatos, Δημοτικισμὸς καὶ λογιωτατισμός (Volkstum und Gelehrtenwelt), Athen 1927, S. 51—63.

[3] Vgl. C. C.Giurescu, *Legiuirea lui Caragea, un anteproect necunoscut* (Carageas Gesetzgebung, ein unbekanntes Vorprojekt) in *Buletinul Comisiei Istorice a României* (Zeitschrift der Rumänischen Historischen Kommission), 3. Bd., Bukarest 1924, S. 6—7; Alex. Elian nennt ihn in seiner Studie über *Ioan Vilaras şi Aromânii din Siraco* (Johann Vilaras und die Mazedo-Rumänen aus Siraco), Auszug aus der *Revista Istorică Română* (Rumänische Historische Zeitschrift), 7. Bd., (1937), S. 170 — *„den begeisterten Sänger der Walachei des Alexander Ghica.*

www.cimec.ro

Nach Bukarest zurückgekehrt lernte er Lambros Photiades, den berühmten Direktor der Akademie, kennen. Dieser schätzte seinen Charakter und seine Gelehrsamkeit und empfahl ihn dem Fürsten Alexander Moruzi. Von demselben zum Professor ernannt, trat er in engere Beziehung zu Demetrios Katargi-Photiades, dessen Auffassungen er teilte, wenn linguistische Erörterungen mit Lambros Photiades stattfanden. Da er sich der Achtung und Wertschätzung des Fürsten erfreute, wurde er zum Getränksteuereintreiber (căminar) und später zum Richter in Jassy ernannt. Als der Fürst nach seiner Thronenthebung nach Konstantinopel ging, folgte ihm Athanasios Christopulos. Hier fand er reichlich Zeit, um den grössten Teil seiner Gedichte zu schreiben.

1812 wurde er an den Hof des Fürsten Ioan Caragea gerufen und zum Präsidenten des Bojarengerichtshofes ernannt. Als dann 1813 auf Betreiben der Konsuln der fremden Staaten ein Gerichtshof für exterritoriale Angelegenheiten und für Prozesse mit Rumänen errichtet wurde, wurde Christopulos zum Präsidenten der Kommission, die den Namen „Kanzlei für Auswärtige Angelegenheiten" führte, mit dem fürstlichen Titel eines Grosskanzlers ernannt. Zwei Jahre lang war er juristischer Rat des Fürsten und richtete über Revisionen und Berufungen, die von zivilen und bischöflichen Gerichtshöfen kamen. In Zusammenarbeit mit seinem Bruder Chiriakos verfasste er das bekannte *Gesetzbuch* des Fürsten Ioan Caragea.

Als der Fürst abberufen wurde, zog Christopulos sich nach Transsylvanien, nach Sibiu (Hermannstadt) zurück, wo er sich seinen privaten Studien widmete. 1815 gab er eine *„Grammatik der äolo-dorischen und der zur Zeit gesprochenen griechischen Sprache"* heraus. In ihr bemühte er sich nachzuweisen, dass die griechische Volkssprache eine viel kürzer gefasste und zweckmässigere Grammatik als die der attischen haben kann. Durch diese Grammatik nahm Christopulos Stellung gegen die Anhänger des Archaismus des Neophytos Dukas und gegen die Schüler des Adamantios Korais, die eine mittlere Stellung zwischen der archaisierenden Richtung und derjenigen die den allgemeinen Gebrauch der Volkssprache verlangte, einnahmen. Nach der Ansicht des Verfassers gehört die Sprache der Volksmasse und entwickelt sich wie ein lebendiger Organismus. Er behauptet, dass die damals von den Griechen gesprochene Sprache nur ein Ergebnis des Entwicklungsprozesses der alten Sprache

www.cimec.ro

sei, sowie jene ihrerseits sich aus einer noch älteren entwickelt habe. Die Ansichten Korais werden in der Grammatik streng beurteilt und verworfen. „Vulgäre und edle Sprachen gibt es nicht", schreibt Christopulos, „und die neugriechische Sprache ist keine barbarische Sprache". Die alte müssen wir kennen, um die Unvollkommenheiten der jetzigen zu ergänzen.

Christopulos nannte die neugriechische Sprache fälschlich eine „äolo-dorische" Sprache, und ebenso fälschlich erachtete er sie als einen Dialekt der alten. Sowohl als Dichter als auch als Arzt aber auch als Jurist bleibt Christopulos eine hervorragende Persönlichkeit des Hellenismus in Rumänien in den Jahren vor der Revolution [1].

Ioannes Vilaras, Dichter und Arzt am Hofe Ali Paschas aus Ianina ist der Verfasser der Arbeit *„Die griechische Sprache"* (Ρομεηκη γλοσα), die eine Übersetzung des Kriton von Platon und des zweiten Buches des Thukydides in die Vulgärsprache enthält. Das Buch beginnt mit einer Studie: Μικρη ορμηνια για τα γραματα κε ορθογραφια της ρομεηκης γλοσας (Kurze Erläuterung über die Buchstaben und die Orthographie der griechischen Sprache). Vilaras behauptete, dass die griechiche Vulgärsprache „unerschöpfliche Schätze an Zartheiten und Schönheiten" aufweise. In der Darstellung gebrauchte er die phonetische Schreibart, indem er die Aspirationszeichen, die Akzente und υ und ω aus dem Alphabet wegliess; die doppelten Konsonanten hielt er für überflüssig [2].

Alle diese Gelehrten, nämlich Philippides, Konstantas, Christopulos und Vilaras hatten zum Führer Demetrios Katargi-Photiades, der aus Konstantinopel stammte und mehrere Sprachen beherrschte. Von Kindheit auf hatte er Griechisch, Französisch, Türkisch, Arabisch und Rumänisch [3] gelernt. In der Walachei war er Präsident des Gerichtshofes in Bukarest und der Protektor des Rhigos Velestenlis. Er war der Meinung,

[1] Vgl. Ion Bianu, usw., *a. a. O.*, S. 270, 335 und 386; G. Valetas, *Bibliographie über Christopulos*, in der *Grossen Griechischen Enzyklopädie*, XXIV. Bd., S. 723.

[2] Vgl. Alex. Elian, *a. a. O.*, in dem man auch die bedeutendsten Werke über Ioannes Vilaras findet.

[3] Michael Sutzu, Fürst der Walachei, beauftragte den Grosskanzler Demetrios Katargi-Photiades, das Wörterbuch der Französischen Akademie zu übersetzen; zu diesem Zwecke gab er ihm zwei Mitarbeiter, denen er aus der fürstlichen Schatulle Gehälter bewilligte. — Vgl. D. Russo, *Elenizmul în Romănia* (Das Hellenentum in Rumänien), Bukarest 1912, S. 67.

www.cimec.ro

dass alle wissenschaftlichen und unwissenschaftlichen Bücher in der griechischen Vulgärsprache geschrieben werden müssten, der Sprache, der er sich selbst schriftlich und mündlich in den Auseinandersetzungen mit dem berühmten Hellenisten und Direktor der Fürstlichen Akademie zu Bukarest, Lambros Photiades, bediente, die vorwiegend über die Schreibung der griechischen Sprache geführt wurden. Ohne ein Theoretiker des Archaismus zu sein, widersetzte sich Lambros Photiades, der nur in archaischer Sprache schrieb, dem Gebrauch der *Vulgärsprache als Schriftsprache.* Später hatte Korais trotzdem allen Grund, Lambros Photiades wegen seiner kulturellen Tätigkeit und seiner Stellungnahme zur sprachlichen Streitfrage zu loben. In der Γραμματικὴ τερψιθέα („*Ergötzlichen Grammatik*") — erschienen 1804 [1] in Wien und von Neophytos Dukas verfasst — ist uns der Briefwechsel zwischen Lambros Photiades und Katargi erhalten geblieben, der trotz aller Achtung für die vom Volke gebrauchte Sprache oft ein Gemisch von Elementen der alten und der zur Zeit gesprochenen Sprache gebrauchte, da sich noch keine eigentliche Volkssprache gebildet hatte. Auch Daniel Philippides [2] und Konstantas, die 1791 in Wien den ersten Band ihrer *Neuesten Geographie* (Νεωτερικὴ Γεωγραφία) in der Volkssprache herausgaben und die von den zeitgenössischen Gelehrten deswegen heftig angegriffen wurden, gebrauchten in ihren späteren Werken die Sprache des Nikephoros Theotokis (1736 — 1805). Die Wahl war nicht sehr glücklich, da dieser Theotokis eine Sprache geschaffen hatte, die von dem Gelehrten Adamantios Korais mit Recht als ein barbarisches Gemisch (μακαρονικὴ μειξελληνίζουσα und μειξοβάρβαρος) bezeichnet wurde.

Adamantios Korais [3] ist das Haupt der dritten Richtung. Er sagte: „Die Volkssprache darf nicht unbeachtet

---

[1] Vgl. auch C. Sathas, Νεοελληνικῆς φιλολογίας παράρτημα (Beitrag zur neugriechischen Literatur), Athen 1870, S. 156—176.

[2] Der verstorbene Dem. Russo nannte ihn: „den Launenhaften, der bald die klassische, bald die moderne griechische Sprache gebrauchte". Vgl. darüber *Metrophanes Gregoras*, Auszug aus der *Revista Istorică Română*, IV. Bd., (1934), Bukarest 1935, S. 6.

[3] Eine vollständige Bibliographie dieses grossen Lehrers des griechischen Volkes hat Constantin Amantos in der Zeitschrift Ἑλληνικά, 6. Heft, (1933), S. 8—9, veröffentlicht; vgl. auch G. Ladas, Βιβλιογραφικαὶ ἔρευναι ἀναφερόμεναι εἰς τὰ ἔργα τοῦ Κοραῆ (Bibliographische Nachforschungen über die Werke des Korais), Athen 1934.

www.cimec.ro

bleiben, wie es die Dummköpfe wollen". Er gelangte zu der Schlussfolgerung, dass den Gelehrten der griechischen Nation der Mittelweg übrigblieb. Denn wenn auch nicht zu leugnen ist, dass weder Platon noch Isokrates in der Sprache der athenischen Schiffsruderer geschrieben haben, sie sich also vom griechischen Archaismus und Sprachengemisch weit entfernt hielten, so ist es dagegen nicht minder wahr, dass sie ihre Schriften so verfassten, dass auch die Schiffsruderer sie verstehen konnten.

Gegen die Sprachtheorien von Korais erhoben sich ausser seinen Hauptgegnern, wie z. B. Neophytos Dukas, auch Stephanos Komitas, der Lehrer des bekannten rumänischen Bojaren Dinicu Golescu [1], und Panagiotis Kodrikas.

Stephanos Komitas wurde 1770 in Thessalien geboren. Nach seiner Ernennung zum Mitgliede der griechischen Gymnasialgesellschaft, die in Jassy unter dem Vorsitze des Erzbischofes der Moldau, Ignatie, gegründet worden war, ging er nach Wien, wo wir ihn als Mitglied des Vereins Φιλική Ἑταιρεία finden. Er kehrte 1817 in die Walachei zurück, geriet mit Korais, Kodrikas und Katargi in Widerspruch und gründete eine neue Schule, die den Zweck hatte, der griechischen archaischen Sprache die Vorherrschaft zu verschaffen.

1800 gab er in Wien die Arbeit *„Der Pädagoge oder die grammatische Praxis* (Παιδαγωγὸς ἢ πρακτικὴ Γραμματική) heraus, in der er den Gebrauch des Altgriechischen als Schriftsprache empfehlt, die einzige die der wahren Söhne Griechenlands würdig sei. Der aus Thessalien stammende Gelehrte und Pfarrer der griechischen Kirche in Leipzig, Ignatios Skalioras, ein fanatischer Gegner des Korais, eignete sich seine Auffassungen an; von ihm ist uns ein Brief erhalten geblieben, den er am 16. April 1815 an Komitas schrieb.

Als 1821 die Revolution in der Walachei ausbrach, floh Komitas mit anderen griechischen Gelehrten nach Österreich; 1830—1 weilte er in Pest und starb daselbst 1833 oder 1834.

Panagiotis Kodrikas wurde in Athen geboren und starb in Paris im Jahre 1827. Nach Beendigung seiner Gymnasialstudien in seiner Geburtsstadt ging er zum Zwecke höherer Studien nach Konstantinopel und trat unter anderen auch mit Michael Sutzu in Verbindung, der später, 1783, zum

[1] Ion Bianu usw., *a. a. O.*, S. 490 und A. P. Vretos, *a. a. O.*, 2. Bd., Athen 1857, S. 111, 172 und 279.

www.cimec.ro

Fürsten der Walachei ernannt werden sollte. Diesem Umstande hatte es Kodrikas zu verdanken, dass er 1801 in den Dienst der fürstlichen Kanzlei eintrat und als Sekretär der türkischen Botschaft nach Paris entsandt wurde; später wurde er Dolmetscher im französischen Ministerium für Auswärtige Angelegenheiten. Die Griechen in Paris hielten ihn für einen Spion der Geheimpolizei dieses Departements. Kodrikas wurde 1816 bekannt, als er sich in einem Brief an die in Wien erscheinende Zeitschrift Λόγιος Ἑρμῆς gegen die Sprachreform des Korais und für die Sprache der kirchlichen Bullen und der fürstlichen Urkunden erklärte. Und in Paris veröffentlichte er einen Aufruf an die Verleger der erwähnten Zeitschrift, nicht nach den Anweisungen des Korais zu schreiben. 1817 war er Direktor und Verleger der *Apologie der Griechen aus Pisa* (Ἀπολογία τῶν ἐν Πίζῃ Ἑλλήνων). Als kurze Zeit darauf die griechischen Studenten, die an dieser Zeitschrift mitwirkten, ihr Erscheinen einstellten, liess sie Kodrikas wieder erscheinen, diesmal aber mit einer Antwort an die Studenten von Pisa. In Paris veröffentlichte er 1818 einen umfangreichen Aufsatz, der den Titel *Studie über den vulgären griechischen Dialekt* (Μελέτη τῆς κοινῆς Ἑλληνικῆς διαλέκτου)[1] führte und zu heftigen Auseinandersetzungen zwischen den Anhängern des Verfassers und denen von Korais Anlass gab; alles nahm 1821 ein Ende, als die griechische Revolution ausbrach[2].

Jakovakis Rhizos Nerulos[3] gehörte auch zu den zeitgenössischen Gegnern des Korais, die in den rumänischen Fürstentümern lebten. In Konstantinopel 1778 geboren (gestorben ebenda 1850) wurde er nach Beendigung der Gymnasialstudien zum Adjutanten des Fürsten der Moldau Alexander Ypsilante ernannt. Mit zwanzig Jahren heiratete er die Tochter des Schwiegersohnes des Fürsten. Nach Absetzung des letzteren wurde er von Alexander Şutzu zum Minister des Äusseren ernannt und von der Hohen Pforte auch unter Caragea anerkannt. Später treffen wir ihn in Konstantinopel als Grossdolmetscher und unter dem Fürsten Michael Sutzu wieder als Minister des Äusseren.

---

[1] Vgl. auch P. Kodrikas, *Observations sur l'opinion de quelques hellénistes touchant le grec moderne*, (Paris an. XII).

[2] Vgl. G. Megas, Ἱστορία τοῦ γλωσσικοῦ ζητήματος (Die Geschichte der Sprachfrage 1.—2. Bd., Athen 1925—7; Ioannes Kordatos, Δημοτικισμὸς καὶ λογιωτατισμός (Volkstum und Gelehrtenwelt), Athen 1927.

[3] Vgl. Ion Bianu usw., *a. a. O.*, S. 386.

www.cimec.ro

Von Jakob Kornelius dem Peloponnesier wurde er in den Ἑταιρεία τῶν φιλικῶν (Verein der Freunde) eingeführt; in den ersten Monaten der Revolution bereitete er sich nach Griechenland zu gehen, wurde aber in Bessarabien, wo er sich, als die türkischen Heere in die Moldau eindrangen, geflüchtet hatte, von den Militärbehörden zurückgehalten. Im November 1822 verliess er das rumänische Land für immer. Um die Prinzipien des Adamantios Korais lächerlich zu machen, schrieb und veröffentlichte Jakovakis Rhizos Nerulos: Κορακιστικὰ ἢ διόρθωσις τῆς Ρωμαΐϊκης γλώσσης, κωμῳδία εἰς τρεῖς πράξεις διαιρουμένη, (Die Koraistik oder die Verbesserung der griechischen Sprache, Komödie in drei Akten) [1].

Aus dem bisher Gesagten ersieht man, dass in der Moldau und der Walachei die linguistischen Erörterungen, die von Gelehrten wie Photiades, Konstantas, Lambros Photiades, Neophytos Dukas, Stephanos Komitas, Jakovakis Rhizos Nerulos, Athanasios Christopulos und anderen geführt wurden, den Charakter eines richtigen Kampfes angenommen hatten. Unter ihnen war Neophytos Dukas der kriegerischste, und gegen ihn schossen die Anhänger der Vulgärsprache die meisten Pfeile ab, weil man ihn als den konservativsten und reaktionärsten Gegner betrachtete. Wegen der hohen Stellung, die er bekleidete, und der Hartnäckigkeit, mit der er seine Meinung vertrat, dass eine Rückkehr zur Sprache der ruhmreichen Ahnen notwendig sei, empörte er Benjamin aus Lesbos [2], der, vor kurzem an der Fürstlichen Schule ernannt, das Angriffsziel derer wurde, die die gebildete Sprache unterstützten (1818). Des Atheismus und des Vulgarismus beschuldigt, wurde Benjamin aus Lesbos als eifriger Anhänger des

[1] Dieses Lustspiel ist von Kunstfreunden zum zweiten Mal in Athen 1835 und später 1889 ebenda in der „Griechischen Bibliothek" gedruckt worden — 1813 wurde in Wien die Tragödie *„Aspasia"* und 1814, ebenda, die Tragödie *„Polyxena"* herausgegeben. — Die erstere wurde 1819 und *„Polyxena"* 1820 in Bukarest aufgeführt. — Vgl. Ion Bianu usw., *a. a. O.*, S. 348. — Über das Leben und Werk des Nerulos vgl. N. I. Laskaris, Ἱστορία τοῦ Νεοελληνικοῦ θεάτρου (Die Geschichte des neugriechischen Theaters), 1. Bd., Athen 1938, S. 171—254, wo wir auch die betreffende Bibliographie finden; vgl. auch Al. Rhizos-Rangabes (ein Vetter des Dichters Nerulos): Ἀπομνημονεύματα (Memoiren), 1. Bd., Athen 1894.

[2] Eine Bibliographie über das Leben und die Werke Benjamins aus Lesbos findet man in meinem Artikel *Aus dem Leben der griechischen Akademie in Bukarest*, in der Zeitung ΕΘΝΟΣ, Bukarest, XXIX. Jahrg, No. 4062 vom 14. Juli 1940.

www.cimec.ro

Korais angeklagt, dessen Schriften, die, wie die Gegner behaupteten, allen unmöglichen Unsinn verbreiteten, in die Schule eingeführt zu haben.

Als die in Briefen, Artikeln und Büchern dargelegten Argumente erschöpft waren, griff man zu dem unheilvollen Mittel der Attentate. So zum Beispiel lauerte eines Sonntags morgens Neophytos Dukas, als er in die Kirche ging, jemand auf und schlug ihm so böse aufs Haupt, dass drei Jahre nötig waren, bis die Wunden heilten. Wer war der Attentäter? Einer seiner ehemaligen Schüler, der den Ideen seines Gegners Benjamin fanatisch anhing. Dies besagt uns ein Dokument (Bibliothek der Rumänischen Akademie, No. 40—6), das Nicolae Bănescu in seiner Arbeit *Momente din viața Academiei grecești* (Augenblicksbilder aus dem Leben der griechischen Akademie) in *Lui Ion Bianu închinare* (*Festschrift für I. B.*), Bukarest 1927, S. 39—42 veröffentlichte. Die wörtliche Übersetzung dieses Textes lautet: „Beschluss gefasst gegen den Lehrer Benjamin im Oktober des Jahres 1818 vom adligen Statthalter Brâncoveanu, dass er über die Grenze der Walachei zu setzen ist, da aus seinem Verschulden der Lehrer Neophytos Dukas von seinen Schülern geschlagen worden ist:

„Da der heimtückische und unwissende Philosoph Benjamin aus Lesbos, der ränkesüchtig ist und voller schlechter Sitten, sich ohne Recht „protodidaskalos" der hiesigen Schule betitelt und im vorigen Jahre hier in unserem Vaterlande unerwartet erschien — unter dem Vorwande nach Europa durchzureisen, im Grunde aber mit der Absicht, den vollkommenen und mit vielem Fleiss erzielten Wiederaufbau unserer Schule zu untergraben und sich gegen die Gesetze und seine Pflicht in ihr einzuschleichen.

1. Er trat mit einigen fremden schlechten Ratgebern von gemeinsten Sitten in Verbindung und sie arbeiteten gemeinsam an einer solchen Zerstörung, damit das rumänische Volk nicht vorwärtskäme und keinen besseren Stand erreiche und sich auch nicht mit dem Lichte der Wahrheit und der vollkommenen Weisheit in seinem Vaterlande schmücke; und indem er alles in Bewegung setzte, um sein tückisches und verwegenes Ziel nicht nur durch Trug und Ränke sondern auch durch Totschlag zu erreichen, (wenn doch die Hilfe von Oben gefehlt hätte), bereitete er mit den Seinen den Schlag vor, demzufolge uns und unseren lieben und rechtmässigen Lehrern so viele schreckliche Dinge widerfuhren, dass wir weder bei ihrer Erinnerung noch bei ihrem Anhören imstande sind, uns des Seufzens zu enthalten.

www.cimec.ro

2. Da diese so tragischen Vorfälle sich ereigneten, und unsere rechtmässigen Lehrer sich einzig zu ihrer Rettung zurückzogen, ist er mit Verwegenheit ins Gymnasium eingedrungen und, indem er durch bösen Willen triumphierte, fing er an, mit seinen verdorbenen und rohen Worten — so sie in den Mund kamen, wie in der Tyrannei und ohne jegliches Mass — die ganze Nation und besonders diejenigen aus dem Kirchenstande und dem Adel anzugreifen, täglich gegen sie zu schmähen, indem er sich die Mühe gab, ihnen die Weisheit Jupiters einzuflössen, als wenn sie derselben vollkommen bar gewesen wären, ausgerechnet er, dem jegliche Vernunft und jegliche politische Tugend fehlten.

3. Ohne Kenntnis der hellenischen Sprache und Philologie hat er fortwährend gegen sie gesprochen und behauptet, dass es sich um inhaltlose Bezeichnungen handelt und um Schriftsteller ohne Gehalt an Taten und Ideen; zu solchem Unsinn verstieg sich der unwissende Philosoph, wodurch er schliesslich den Fleiss der Schüler zunichte machte, so dass die Hälfte derselben nach kurzer Zeit auf einen weiteren Schulbesuch verzichtete, die Zurückgebliebenen aber, wie es die Taten und das Gewissen jedes einzelnen bezeugen, waren während eines ganzen Jahres nicht imstande, sich viel Wissen anzueignen.

4. Statt systematische, leicht verständliche und in einer reinen Sprache geschriebene Bücher zu gebrauchen, führte er seine verleumderischen und barbarischen Schriften ein, die alles Widerwärtige verbreiteten und wegen des vielen albernen Zeugs im Inhalte, wegen der Entstellung der Namen, des Ungewöhnlichen und der Darstellung, der Kunst und Mass völlig fehlten, verdarben die Schüler, die das Schöne und den Unterricht liebten, dass sie mit Unwillen das Gymnasium besuchten und es ebenso unwissend und ohne Erfolge erzielt zu haben, verliessen.

5. Während er den einen Teil der Bewohner durch seine Ränke verfeindete, wie er es schon früher mit den guten und braven Kidoniaten (dem Vernehmen nach) gemacht hatte, verursachte er durch Nachlässigkeit und Erfahrungslosigkeit auch unter anderen Lehrern Unordnung im Unterrichte, so dass jeder ein anderes System einführte, den Verstand der Schüler unnötig trübten und verwirrten, dass die Einen dies die Anderen jenes lehrten, und dieselben Gegenstände in verschiedener Weise gelehrt wurden; auf diese Weise hat er sich der Ordnung der Schule als sehr unwürdig gezeigt.

Aus diesem Grunde empfinden wir es als unsere vaterländi-

www.cimec.ro

sche Pflicht, die Schule von einem solchen Ekel zu reinigen, damit sie eine Änderung ins Bessere und Vollkommenere im Interesse aller erhält, und gemeinsam und einvernehmlich beschliessen wir, dass Benjamin, der am Schlechten Gefallen findet und gottlos ist, über die Grenzen der Walachei verjagt wird. Zu diesem Zweck beauftragten wir den adligen Polizeihauptmann Gheorghe Ghiuler, ihn mit seinen Sachen in einen Wagen zu werfen und über die Donau nach Rusćiuk zu bringen, damit die Gegend von einem solchen schädlichen Individuum befreit wird. Daher wird auch der Beantragte unbedingt und ohne jeden Verzug unseren gemeinsamen Beschluss ausführen " [1].

Der Mordanschlag gegen Neophytos Dukas war gewissermassen der Anfang einer ganzen Reihe von Morden, die einige Jahrzehnte später von dem erbitterten Streite bezüglich der heiklen Frage der griechischen Sprache hervorgerufen wurden. Bekannt ist die Studentenrevolution in Athen, die gelegentlich der Bibelübersetzung durch Alexander Pállis in die Vulgärsprache ausbrach, und ebenso die blutigen Auseinandersetzungen, die nach der Aufführung der *Atriden* von Äschylos in neuer Übersetzung auf der Bühne des Königlichen Theaters in Athen im November 1903 erfolgten. Beiden Vorkommnissen ist der gleiche psychologische Zug eigen.

D. V. ECONOMIDIS

[1] Vgl. C. Litzica, *Catalogul manuscriptelor greceşti* (Katalog der griechischen Manuscripte), 1. Bd., Bukarest 1909, S. 32; griechisches Manuskript 40 (6), S. 41 *a—b* (griechischer Text) und N. Bănescu, *a. a. O.*, S. 39—42. Der griechische Text und die rumänische Übertragung sind da zu finden.

www.cimec.ro

LE THÉÂTRE GREC À BUCAREST AU DÉBUT DU XIX-e SIÈCLE

Le théâtre, cette institution destinée non seulement à l'amusement mais en même temps à l'instruction et à l'éducation, a toujours été cultivé et apprécié. Depuis son apparition dans l'antique Hellade et jusqu'à nos jours, il a traversé des époques d'éclat suivies par autant de périodes de décadence. Il a essuyé des persécutions acharnées de la part de l'Église, il a subi des transformations radicales dans ses tendances et dans sa technique, sans que les manifestations de son art, sous des aspects plus ou moins raffinés, aient cessé de plaire au cours des siècles.

Dans les Principautés Roumaines, le théâtre s'organise relativement tard, à cause des vicissitudes politiques qu'elles ont dû traverser. On sait que jusqu'au règne de Jean Caradja (1812—1818), les Bucarestois n'avaient presque pas vu des représentations dramatiques proprement dites. Ils avaient applaudi auparavant des troupes étrangères de pantomime, de passage dans leurs contrées, puis de temps en temps des jeux de cirque, des saltimbanques, des bateleurs ou des bouffons. Ce n'est que rarement qu'on jouait chez eux des pièces dignes de ce nom. Ainsi, Sulzer nous assure, dans la partie inédite de son oeuvre, qu'à la cour du prince valaque Michel Soutzo, on donnait en 1784 des comédies italiennes [1]. Quelques années plus tard, en 1792, le même prince s'opposait à ce que des acteurs autrichiens, récemment entrés dans le pays et désireux d'y exercer leur métier, dressent des tréteaux dans sa capitale. Il n'est pas impossible pourtant qu'ils aient joué, à titre d'essai, quelque chose à la

[1] Voir N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea* (Histoire de la littérature roumaine au XVIII-e siècle), Bucarest 1901, t. II p. 27.

www.cimec.ro

cour. C'est ce qui ressort vaguement d'une lettre, en un français plus que douteux, adressée à ce sujet par Panaghiotakis Codricas, le secrétaire du prince, à l'agent diplomatique de l'empereur Joseph II à Bucarest et dont nous reproduisons les ligues suivantes :

> „La femme de ce Francesco, présente, m'a demandé si, en restant ici, elle peut dresser un théâtre de représentation [sic]. Moi, en présence de Monsieur Caballini, je ne pouvois, sant douter [sic], que lui dire que pourtant cela nous en parleront [sic] après. J'ai voulu donc les protéger. J'ai proposé tout ce qu'il [sic] regarde leur bien-être à Son Altesse, j'ai solicité [sic], j'eus même l'honneur de prier Son Altesse plusieurs fois à leur égard ; malgré tout cela, malgré le coeur généreux et humain de Son Altesse, les circonstances ne permettoient sans doute que Son Altesse puisse donner permission à dresser un théâtre, pendant que les affaires sont encore à un pied tel que tout homme sensé le connaît et qu'eux seuls ne peuvent pas comprendre [sic]. Je leur ai dit donc à la première visite qui m'ont fait [sic], malheureusement, que, quant à présent, rien ne peuvent faire [sic], et qu'il faut avoir patience jusqu'à ce que la paix avec la Russie soit conclue. Depuis que ce temps-là [sic] je n'ai pus [sic] laisser m'échapper la moindre occasion pour les faire rappeler à Son Altesse, sans que j'eusse aucun autre devoir que celui seul de l'humanité. J'ai fait tout mon possible à obtenir de mon gracieux prince la permission de les faire représenter quelque chose devant son Altesse..." [1]

Le général russe Koutouzoff, installé à Bucarest en 1810, lors de l'occupation des Principautés par les armées du tzar, et qui communique ses impressions de la métropole valaque dans une série de lettres adressée à sa femme et à sa fille, écrit, entre autres, dans une missive datée du 10 avril 1810 : *„J'ai trouvé le moyen de faire venir ici une troupe italienne de pantomimes qui inaugurera ses spectacles ces jours-ci"*. Dans une deuxième lettre, sans date celle-ci, Koutouzoff revient sur cette troupe, en disant que *„pour mon amusement, j'ai invité ici une troupe italienne"*. Une troisième lettre, toujours sans date, ajoute : *„J'ai*

[1] Voir N. Iorga, *Alte lămuriri despre veacul al XVIII-lea după izvoare apusene* (Nouveaux éclaircissements sur le XVIII-e siècle tirés de sources occidentales), dans *Analele Academiei Române*, Mem. sect. ist., II-e série, t. XXXIII 1911, pp. 153—154.

www.cimec.ro

voulu m'amuser un peu et j'ai été hier à un théâtre polonais. M-me Bennigsen trouve que c'est affreux, tandis que la comtesse Manteufel considère cela remarquable, Don Juan surtout. Les dames d'ici sont très aimables, très cultivées, mais on en voit rarement de belles. J'ai fait énormément de prisonniers dont un pacha au nom d'Isahan-Oglou, âgé de 85 ans, mais si beau et si élégant que tout St. Petersbourg en raffolerait" [1].

Il ressort de la lettre précitée qu'il y avait alors à Bucarest une troupe polonaise. La missive en question n'est pas datée, mais ses détails sur la guerre russo-turque de 1806—1812 permettent de la placer après le 18 octobre 1811, lorsque Koutouzoff remporta sa grande victoire contre les Ottomans [2]. Concluons donc qu'au temps du séjour du général moscovite à Bucarest (1810—1812), il y avait, à côté de la troupe italienne de pantomimes, une autre troupe, polonaise celle-ci, qui jouait un „Don Juan". Toujours au temps de Koutouzoff, plus précisément au début de 1812, arriva de St. Petersbourg l'artiste Roberg qui donnait souvent des concerts auxquels assistaient aussi les plénipotentiaires de la Sublime Porte [3].

Au commencement du règne de Caradja (1812—1818), un certain Matthias Brody vint à Bucarest et dressa au fond de la cour du Ban Manolaki Brancovan une longue baraque en planches où il monta un panorama offrant les vues des villes les plus importantes du monde avec les couronnements de plusieurs rois et empereurs, des épisodes des guerres récentes ou des voyages fameux. C'était un véritable théâtre quoique pour les yeux seulement. On voyait, en tout cas, pour la première fois en Valachie des merveilles pareilles ! [4]

Des spectacles de ce genre pouvaient bine charmer le bas peuple, mais ils n'intéressaient plus la société cultivée et notamment la jeunesse studieuse de l'Académie grecque de Bucarest. Ces jeunes gens qui lisaient et interprétaient les fameux chefs-

[1] Les lettres de Koutouzoff ont été publiées dans la *Revue de Paris*, no. d'avril 1935 et reproduites par le journal bucarestois *Adevărul* du 15 mai de la même année.

[2] Cf. A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiană* (Histoire des Roumains de la Dacie Trajane), éd. I. Vlădescu, t. IX pp. 281 — 282.

[3] Cf. Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος (Le Télégraphe grec), I Vienne 1812, p. 89.

[4] Cf. Démètre C. Ollanescou, *Teatrul la Români* (Le Théâtre chez les Roumains), dans *Analele Academiei Române*, Mem. secț. lit., II-e série, t. XX 1898, p. 30.

www.cimec.ro

d'oeuvre des grands tragiques grecs considéraient certainement ces entreprises de montreurs comme un défi au bon sens et une insulte à leur sentiment patriotique.

Quoiqu'ils avaient perdu depuis des siècles leur liberté, les Grecs avaient réussi, grâce à leurs écoles et à leur Eglise, à conserver un sentiment national très vif. L'Eglise consolait ces malheureux, exaltés par l'attente d'une délivrance miraculeuse. A l'école, ils apprenaient que leurs ancêtres, maîtres jadis d'un empire puissant, avaient joui de la liberté politique et qu'ils avaient su s'entourer d'une splendeur intellectuelle sans pareille. Rien d'étonnant donc à ce qu'ils tendissent à relever l'éclat de leur culture pour reconquérir ensuite la liberté perdue.

Au moment où ces idées et ces aspirations commençaient à gagner du terrain grâce à l'enseignement et lorsque la jeunesse des écoles, à force d'étudier les chefs-d'oeuvre de la Grèce ancienne, se laissait pénétrer par le patriotisme et le sentiment d'orgueil national, ce fut tout d'abord *le théâtre* qui retrempa les âmes en donnant de l'essor aux velléités de libération.

Ainsi, *Les Perses* d'Eschyle suggéraient aux étudiants de se lever contre les usurpateurs modernes de leur état. Les Grecs anciens n'avaient-ils agi de même contre les Asiatiques qui menaçaient de les submerger? Lorsque cette tragédie fut récitée dans une maison aristocratique de Constantinople, les auditeurs versèrent des larmes d'émotion, tant le sujet de la pièce avait des rapports avec leur propre situation et tant il était facile de substituer aux Perses les Turcs oppresseurs [1]. Les analogies sautaient aux yeux : de même que l'Hellène civilisé de l'Antiquité avait, par sa vaillance et par sa supériorité intellectuelle, chassé l'intrus oriental, à son tour le Grec moderne, soumis par un autre ennemi venu d'Asie, devait essayer de l'y rejeter, s'il voulait se montrer digne de ses ancêtres.

Non contents de ce que la tragédie antique leur offrait comme exhortations à l'indépendance, les Grecs choisirent et traduisirent du théâtre moderne surtout des pièces qui leur mettaient sous les yeux des modèles de vertu héroïque, de patriotisme, de force morale, d'abnégation ou de haine vengeresse contre les tyrans.

---

[1] Cf. Constantin Economos, Φιλολογικὰ συγγράμματα (Oeuvres littéraires), publiées par Sophocle Economos, Athènes 1871, pp. λδ' λς' note.

www.cimec.ro

Quelques-unes de ces oeuvres furent même représentées, avec force précautions bien entendu, dans les villes grecques de l'Empire Ottoman. Nous l'apprenons par les voyageurs étrangers en Grèce dont les relations nous donnent de précieux détails sur certaines pièces jouées au début du XIX-e siècle. Nous savons, par exemple, grâce au témoignage de Bartholdy, que dans la petite ville d'Ambélakia, si florissante alors, on a joué en 1803 le drame de Kotzebue *Misanthropie et Repentir*. On y a copieusement pleuré comme d'habitude [1]. Firmin Didot raconte, dans les notes de son voyage en Orient, qu'il passait son temps à Kydonié de la façon suivante :

> „les conversations diverses, la lecture des anciens poètes ou la répétition de la tragédie de l'Hécube d'Euripide que nous représentâmes à grand spectacle dans un des celliers du collège, occupaient toutes nos soirées. Les portes étaient alors soigneusement fermées dans la crainte qu'on n'aperçût au dehors les armes qui décoraient les acteurs. Ce seul motif aurait suffi pour faire fermer le gymnase, comme il l'avait été l'année précédente, lorsque les Turcs, voyant un maître de musique français qui faisait battre la mesure aux élèves, prétendirent qu'on leur enseignait ainsi l'art militaire" [2].

Il est probable que dans les maisons des aristocrates phanariotes de Constantinople on jouait souvent des scènes d'inspiration patriotique, sinon des drames tout entiers. Ainsi, dans l'hôtel du prince Alexandre Soutzo, les enfants de celui-ci déclamaient, dans la deuxième décade du siècle dernier, des tragédies rappelant les vertus helléniques, la *Mérope* de Voltaire entre autres.

Chez le consul russe Zaharoff, qui habitait l'une des îles du Bosphore, beaucoup de jeunes grecs passaient, vers 1815, leurs dimanches à représenter des scènes des deux tragédies de Jakovaky Rizc Néroulos, „*Aspasie*" et „*Polyxène*". Malheureusement, les autorités turques, informées que dans cette maison on portait des casques et des armes, défendent qu'on s'y réunisse. Si elles avaient pris la peine de faire des recherches, elles auraient

---

[1] J. L. S. Bartholdy, *Voyage en Grèce, fait dans les années* 1803 *et* 1804, *traduit de l'allemand par. A. du C****, Paris 1807, t. I p. 112 ; cf. encore N. Iorga, *La société roumaine au XIX-e siècle dans le théâtre roumain*, dans *Revue historique du Sud-Est européen*, III (1926) p. 109, note.

[2] A. Firmin Didot, *Notes d'un voyage fait dans le Levant en* 1816—17, Paris, s. d., p. 387.

www.cimec.ro

constaté que les casques étaient en carton et les armes en bois. C'est par cet incident que finirent les représentations des pièces de Néroulos dans le cercle restreint de l'élite constantinopolitaine[1].

Les quelques faits que nous rappelons disent assez à la suite de combien de précautions inquiètes, les Grecs pouvaient-ils satisfaire à leur désir ardent d'organiser de temps en temps des spectacles patriotiques. On se rassemblait à cette fin dans des maisons privées car il leur était impossible de songer à une salle publique.

Dans les Iles Ioniennes, détenues tour à tour par les Vénitiens, les Français et les Anglais, il y eut des théâtres publics dès la seconde moitié du XVIII-e siècle. Zante eut le sien en 1750 [2]. Ces fondations ne satisfaisaient pourtant pas les patriotes de là-bas parce qu'on y jouait de règle en italien. Une pièce grecque y était une exception rare.

A Odessa et à Bucarest où les réfugiés grecs, loin de l'oppression, jouissaient d'une certaine liberté et préparaient la prochaine renaissance politique de leur peuple, le besoin d'un théâtre se faisait vivement sentir. La jeunesse de la colonie d'Odessa inaugura les représentations en grec vers 1814 [3]. Celle de Bucarest la suivit de près. Pour fonder la scène qu'appelaient tous les voeux, on devait obtenir, dans la métropole valaque, l'appui de quelque personnage haut placé. Les jeunes grecs de Bucarest ne tardèrent pas à le trouver dans la princesse Ralou, fille du prince régnant Jean Caradja. Cette personne distinguée aux talents multiples, organisa à Bucarest les premières représentations en grec, après avoir vaincu de sérieux obstacles, vu qu'il n'y avait alors ni salle propre à cet usage, ni amateurs préparés pour la rampe. Heureusement, nous assure Démètre Ollanescou [4], la princesse Ralou, „douée d'une sensibilité enflammée, d'une imagination vive, possédant des dons artistiques naturels, élevée, par dessus le marché, dans le culte des grands maîtres de la littérature et de la musique, aimait passionnément le théâtre. Il était pour elle non seulement un reflet de la vie et un moyen agréable autant qu'aisé de répandre la culture mais surtout une

---

[1] Cf. Nicolas Lascaris, Ἱστορία τοῦ νεοελληνικοῦ θεάτρου (Histoire du théâtre neo-grec), Athènes 1938, t. I p. 107.

[2] *Ibidem*, p. 295.

[3] *Ibidem*, p. 150.

[4] Démètre Ollanescou, *ouvr. cit.*, p. 5.

www.cimec.ro

possibilité de rehausser les mérites de son père dont le règne eût été plus brillant si le génie dramatique des Hellènes eût servi à le glorifier. Elle rêvait donc de réveiller à Bucarest l'intérêt pour Sophocle et pour Aristophane, de rendre plus actuelle leur célébrité un peu vieillie, le tout par la protection du prince, son père, et par le zèle des bons patriotes.

„En attendant, elle fit les premiers pas pour encourager les bonnes volontés et dressa au palais une petite scène aux décors en papiers peints. On y joua sous sa direction, et en oripeaux de simple toile, un certain nombre de pièces dont les interprètes étaient des étudiants de l'école de Măgureanu, dévoués tous à la cause et suffisamment pourvus de tempérament dramatique. Parmi ces pièces, jouées au printemps et dans l'automne de 1817 en grec bien entendu, il y avait l' *Oreste* d'Alfieri, le *Brutus* de Voltaire et une dramatisation de „*Daphnis et Chloé*", l'idylle de Longus. On récitait, en outre, des poèmes et des dialogues patriotiques, amoureux ou comiques. La princesse Ralou y donnait son concours" [1].

Ces renseignements doivent être acceptés sous bénéfice d'inventaire, car les pages de titre de ces tragédies, publiées plus tard en traduction à Bucarest, comme on le verra plus bas, contredisent les assertions qu'on vient de lire. Il y est spécifié qu' *Oreste* a été joué pour la première fois le 21 novembre 1819, et *Brutus* le 17 mars de l'année suivante. Cette contradiction n'est peut-être qu'apparente : sur la scène improvisée dans l'appartement de la princesse, on n'aurait donné, en 1817, que des scènes détachées, les véritables représentations au théâtre de la Fontaine-Rouge ayant eu lieu plus tard.

Quoi qu'il en soit, la tentative de la fille de Caradja eut assez de succès pour que celle-ci songeât à la création d'un théâtre proprement dit où puissent assister un nombre plus grand de spectateurs. C'est sur son initiative qu'on bâtit donc, à l'endroit dit „de la Fontaine-Rouge", une salle en bonne règle, selon l'expression de J. Ghica, salle pourvue d'une scène, d'un parterre à stalles et de plusieurs rangées de loges. Il fallait, ensuite, veiller à l'instruction de ses dilettantes. Elle envoya alors à Paris Constantin Cyriaque Aristia, le mieux doué de leur groupe pour la déclamation, afin qu'il étudiât cet art auprès de l'illustre Talma [2].

[1] Jean Ghica *Scrisori către Vasile Alecsandri* (Lettres à Basile Alecsandri), Bucarest 1887, p. 45.

[2] Jean Ghica, *ouvr. cit.*, pp. 43—44.

www.cimec.ro

Le théâtre une fois construit, la jeune princesse invita à Bucarest la troupe allemande de Ghergher dont le répertoire comprenait des mélodrames italiens et allemands. Ralou avait songé à l'amusement du public autant qu'à l'instruction de ses propres acteurs lesquels devaient s'assimiler les procédés du métier à force d'assister au jeu de la troupe étrangère. Les représentations de celle-ci avaient lieu quatre fois par semaine [1], et alternaient avec les spectacles des amateurs grecs.

Mais l'enthousiasme avec lequel le public bucarestois avait accueilli au commencement le théâtre allemand se restreignit bientôt au cercle des grands boyards, car ceux qui comprenaient les pièces jouées étaient bien peu nombreux. A propos des spectacles de cette troupe allemande, W. Wilkinson, le consul anglais dans les Principautés roumaines, nous donne les renseignements suivants :

„L'année dernière, 1819 [2], une troupe d'acteurs allemands vint à Bucarest et après quelques représentations, on les engagea à établir dans cette ville un théâtre régulier. Ils jouèrent des opéras allemands et des comédies traduites en valaque ; les deux ou trois premiers mois ils attirèrent une foule de curieux de toutes les classes qui, sans exception, paraissaient prendre un vrai plaisir à cette nouvelle espèce d'amusement ; mais le charme de la nouveauté ayant cessé, il n'y eut plus que les boïards du premier ordre et les résidents étrangers qui soutinrent encore cet établissement, plutôt pour en faire un rendez-vous de société que pour jouir des plaisirs de la scène" [3].

Un autre témoin étranger, Laurençon, dit à son tour à propos de ce premier théâtre en Valachie que :

„Bucarest n'a qu'un petit théâtre. Une troupe allemande l'a occupé pendant deux ans, chose étonnante !

---

[1] Cf. F<rançois> R<ecordon>, *Lettres sur la Valachie, ou observations sur cette province et ses habitants, écrites de* 1815 *à* 1821, *avec la relation des derniers événements qui y ont eu lieu*, Paris 1821, pp. 91—92 ; cf. également Nestor Camariano, *Erast a lui Salomon Gessner în literatura greacă şi română* (Eraste de Salomon Gessner dans les littératures grecque et ou... cine), Bucarest 1941, p. 66 (extrait de la *Revista Fundaţiilor Regale*, VIII 1941, no. 7).

[2] La date de 1819 est erronée : on sait que la troupe en question vint à Bucarest en 1818.

[3] W. Wilkinson, *Tableau historique, géographique et politique de la Moldavie et de la Valachie, traduit de l'anglais par M.****. Paris 1821, p. 127.

www.cimec.ro

car les Boyards sont extrêmement inconstants et changeants. Vers l'automne de 1820 il vint une troupe italienne qui fut dispersée aussi par les troubles de 1821" [1].

Comme on vient de le voir, Wilkinson et Laurençon sont muets sur le théâtre en grec. Le premier précise seulement qu'on jouait à la Fontaine-Rouge „des opéras allemands et des comédies traduites en valaque". Peut-être eût-il été plus juste de dire „traduites en grec", car le timide essai de ce genre fait alors en roumain aboutit à un échec total. Les Roumains, désireux de se manifester eux aussi dans leur propre langue, jouèrent l'*Hécube* d'Euripide dans la version d' A. Nanescou avec Jean Héliade Rădulescu dans le rôle principal, puis *L'Avare* de Molière traduit par Erdéli. Cette première tentative eut peu de succès [2] ce qui fit cesser pour de longues années les représentations en roumain.

Le théâtre grec lui-même ne semble pas avoir joui sous Caradja de la vogue escomptée par Ralou. En dépit de l'assertion d'Ollanescou relativement à l'alternance des spectacles en grec et en allemand [3], il paraît qu'on a peu joué dans la première de ces langues. Nous ne savons même pas exactement quelles pièces grecques donnait-on à la Fontaine-Rouge. Les informations contemporaines là-dessus sont vagues et insuffisantes. François Recordon, secrétaire du prince Jean Caradja, se borne à noter à ce sujet, et peut-être aussi à propos des spectacles du temps d'Alexandre Soutzo, le successeur de Caradja, que :

„l'on a aussi commencé à donner des pièces en grec moderne, traduites de nos meilleurs auteurs français par des élèves de l'école ; ce qui fait que l'on peut regarder l'établissement de ce théâtre de Bukarest sous un point de vue très favorable, puisqu'il fournit un moyen d'exercitер l'émulation et l'application des jeunes nobles à l'étude de la littérature, qu'ils négligeaient tout à fait précédemment" [4].

* * *

[1] F. G. L<aurençon>, *Nouvelles observations sur la Valachie, sur ses productions, son commerce, les mœurs et coutumes des habitants et sur son gouvernement*, Paris 1822, p. 36.

[2] Cf. G. Baiculescu şi I. Massof *Teatrul românesc acum o sută de ani* (Le Théâtre roumain d'il y a un siècle), Bucarest 1935, pp. 14—15.

[3] D. Ollanescou, *ouvr cit.*, p. 36.

[4] F<rançois> R<ecordon>, *ouvr cit.*, p. 92.

www.cimec.ro

Une autre source contemporaine qui renseigne, largement cette fois, sur un drame grec, Φωκίων (Phocion), qu'on aurait représenté à Bucarest en 1810, est une lettre de l'aristocrate phanariote Constantin Argyropoulos [1]. Les lettres de celui-ci, envoyées de Bucarest à sa soeur Cornélie Mayer, donnent une série de précieux détails sur la vie et les moeurs de la capitale valaque, en même temps que sur la cour et les familles des boyards.

Les lettres de cet Argyropoulos, si bourrées de témoignages directs, ont été étudiées, il y a une quarantaine d'années, par G. V. Tzokopoulos qui en a donné des extraits dans un court article intitulé. Ἡ πρώτη ἑλληνικὴ παράστασις ἐν Βουκουρεστίῳ. Ἐξ ἀνεκδότων ἐπιστολῶν τοῦ βορνίκου Κωνστ. Ἀργυροπούλου (Premier spectacle grec à Bucarest. De la correspondance inédite du dvornik Const. Argyropoulos) [2].

Malheureusement, cette source contemporaine a été trop superficiellement scrutée par Tzokopoulos qui en a exposé les nouveautés d'une manière arbitraire et peu scientifique. Il ne nous dit même pas l'essentiel, c'est-à-dire si les lettres sont datées ou non. En outre, il ne ressort pas clairement de son article si les renseignements sur les hommes et les choses du règne de Caradja appartiennent à l'auteur ou bien s'ils sont tirés de la correspondance d'Argyropoulos. Il y a ensuite des erreurs fâcheuses de chronologie. Ainsi, l'article de Tzokopoulos débute par l'information que Const. Argyropoulos est parti de Constantinople vers juin 1809 pour Bucarest où l'attirait l'invitation pressante du prince Jean Caradja. Or, en 1809, non seulement ce dernier ne régnait pas encore, mais il n'y avait pas de prince en Valachie, vu que les Principautés étaient alors occupées par les Russes. Il s'ensuit que si Argyropoulos est venu effectivement à Bucarest sur les instances de Caradja, il a dû arriver après 1812, année de l'avènement de son protecteur. Tzokopoulos ajoute que le phanariote frais émoulu des bords du Bosphore a été très

---

[1] Nous ignorons qui est ce personnage. Nous n'avons rien trouvé sur lui ni chez E. R. R<angabé>, *Livre d'or de la noblesse phanariote et des familles princières de Valachie et de Moldavie*, 2-e éd., Athènes 1904, ni chez S p. L a m b r o s, Ἀργυροπούλεια ((Informations sur la famille Argyropoulos), Athènes 1910, ni chez S t. G r e c e a n u, *Genealogiile documentate ale familiilor boierești* (Généalogies documentées des familles de boyards), t. I, Bucarest 1913.

[2] Paru dans la revue athénienne Παναθήναια, t. I 1910, pp. 221—24.

www.cimec.ro

courtoisement accueilli par le prince. L'auteur oublie toutefois de préciser si ce détail ressort ou non de la correspondance. Selon lui, dès que le prince vit entrer Argyropoulos dans la salle du trône, il s'avança vers lui, le serra dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues. Puis, se tournant vers l'assistance, il le présenta par les paroles flatteuses que voici : „Ce gentilhomme nous sera très utile. Plus d'une fois nous avons eu l'occasion d'admirer l'étendue de ses connaissances, son entente des affaires et sa présence d'esprit. De pareils hommes nous honorent par leur amitié et nous prions le Seigneur de diriger leurs pas vers nous pour que nous mettions à profit leurs lumières".

Mais, comme le titre de son article l'indique, Tzokopoulos s'occupe plus amplement des passages où les missives d'Argyropoulos abondent en références sur le théâtre de Bucarest et sur la représentation du drame de „Phocion" mentionné tout à l'heure. Il précise d'abord l'emplacement de la salle, sise à Bucarest, au fond d'un jardin, au lieu dit Ποδοσόϊ (probablement „Mogoşoi", c'est-à-dire „Podul Mogeşoaiei", le pont de la Mogosh). L'architecture en était celle des théâtres grecs anciens. Au fond, il y avait une petite scène et tout autour des chaises, derrière lesquelles on voyait plusieurs rangées de logées grillagées pour les familles turques. C'est dans cette salle que les élèves de l'école grecque représentèrent *Phocion*, le 7 janvier 1810, l'anniversaire du prince. Cette fois-ci, Tzokopoulos reproduit le passage de la lettre d'Argyropoulos qui se rapporte à cette fête :

> „A ce théâtre on a donné un beau spectacle dramatique en honneur du Très Illustre Prince et du Très Fameux envoyé de la Porte. Les hauts personnages en honneur desquels on avait organisé le spectacle n'y ont pas assisté. A vrai dire, ma soeur, ils ont bien fait car la pièce pouvait donner lieu à des interprétations tendancieuses capables de nuire à l'excellent professeur et au grand savant qui est Constantin Iatropoulos. Le jeu a commencé à une heure du soir <selon la manière de compter des Turcs>. Les rôles de Phocion, d'Agathon, d'Antipe, de Mégère, de Mélanion et de Spensipe ont été tenus par les élèves de l'Académie princière. Ils se sont tous identifiés à ces modèles anciens avec un succès particulier. Au moment où Phocion se disputait avec Mélanion, je pensais voir réellement un homme furieux sur le point de commettre un crime. J'ai félicité de tout mon coeur le jeune homme qui a joué ce rôle et

www.cimec.ro

je lui ai conseillé de cultiver l'art dramatique, par lequel il ne manquera pas de se faire distinguer. C'est toujours un élève qui s'appelle Photidès, tandis que celui qui a fait Mélanion se nome Moundaniotès".

„Et maintenant, ma très chère soeur, écoute encore quelque chose que tu dois ensevelir au plus profond de ta conscience. Dans le drame, il y avait à foison des allusions à la renaissance prochaine du peuple grec, aussi bien que des pressentiments et des prophéties touchant sa délivrance du joug insupportable que les „Agariens" lui imposaient. Le jeune homme qui jouait le rôle d'Antipe représentait la Grèce esclave elle-même et celui qui a écrit la pièce a mis dans sa bouche des paroles tellement belles et encourageantes que toutes les âmes en étaient émues. J'ai vu autour de moi des yeux pleins de larmes et je sentais moi-même mon coeur se serrer. Mais c'est là de la folie ! Les aspirations nationales doivent être maîtrisées dans les réunions publiques, la moindre imprudence pouvant exposer les assistants à toute sorte de dangers. Comme Phocion avait les paupières peintes, selon la coutume des Anciens, le fard coulait le long de ses joues avec les larmes, car il pleurait lui-aussi, tandis que la longue robe d'Antipe s'était déchirée sur le devant à cause de la violence avec laquelle l'élève chargé de ce rôle se frappait la poitrine en guise de désespoir d'être esclave".

„Le Très Illustre Prince, en apprenant ce qui s'était passé, a fait venir Photidès et lui a adressé des compliments sur son talent dont il venait d'entendre dire beaucoup de bien, mais il lui a fait en même temps de sévères remontrances sur son emportement qui mettait en danger non seulement sa modeste personne, mais aussi les élèves et toute leur école. Et ainsi, par de doux conseils paternels, le prince l'a amené à remettre l'expression de ses voeux à une époque plus favorable".

Et Tzokopoulos, après la reproduction de ce passage, conclut, que *„de cette lettre d'Argyropoulos on peut déduire avec certitude que cette représentation est la première qui ait eu lieu en grec à Bucarest"*.

Nicolas Lascaris, l'auteur d'une histoire du théâtre grec moderne, le spécialiste le plus compétent en cette matière et dont

www.cimec.ro

toute la vie a été consacrée à des recherches dans ce domaine [1], partage cet avis.

Il est impossible pourtant que cette représentation ait eu lieu en 1810 et nous nous demandons d'où Tzokopoulos a-t-il pu tirer cette date qu'admet ensuite Lascaris? Est-ce la lettre d'Argyropoulos qui la donne? Si c'est en effet le dvornik phanariote qui la fixe dans sa correspondance, il a dû alors y inscrire un autre millésime que Tzokopoulos a mal lu, 1820 probablement, car en 1810 il n'y avait pas de prince à Bucarest dont l'anniversaire servît de prétexte à la représentation de ce drame. Nous proposons la date de 1820 comme la plus plausible, et cela pour la raison suivante: Argyropoulos écrit dans sa lettre, on s'en souvient, qu' „il est mieux que le prince et l'envoyé de la Porte n'y aient pas assisté... car l'excellent professeur et le grand savant Constantin Iatropoulos aurait pu en avoir des ennuis". Le favori de Caradja ne dit pas pourquoi le professeur eût été compromis, mais il est à supposer que c'était lui le régisseur du spectacle. Seulement Iatropoulos n'a été chargé de préparer les élèves-acteurs qu'au cours de l'année 1819. En 1810, il n'était même pas en Valachie, et il est probable qu'il n'avait pas encore terminé ses propres études, vu que l'année précédente il figurait bel et bien parmi les élèves de la fameuse école grecque de Kydonié [2]. Il est allé ensuite parfaire son instruction en Italie où on le retrouve encore au début de 1818. Le 3 janvier 1818, il y prononce l'oraison funèbre d'Alexandre Vassiliou [3]. A Bucarest, il n'a été appelé qu'au cours de l'année 1818 lorsque l'école grecque de cette ville a été réorganisée et élevée au rang d'académie [4]. En 1820, Iatropoulos donnera sa démission [5]. Dans sa lettre précitée, Argyropoulos mentionne encore, on l'a vu, deux autres noms. Il note que deux des rôles principaux de *Phocion* ont été joués par les nommés Photidès et Moundaniotès et il affirme qu'ils étaient tous les deux des élèves. Nous ignorons s'il y a eu alors

---

[1] Nicolas Lascaris, Ἱστορία τοῦ νεοελληνικοῦ θεάτρου (Histoire du théâtre néo-grec), Athènes 1938, t. I p. 184—186.

[2] Cf. Triphon Evangélidès. Ἡ παιδεία ἐπὶ τουρκοκρατίας (L'enseignement au temps de la domination turque), Athènes 1936, t. II p. 408.

[3] Cf. la revue grecque paraissant à Vienne Ἑρμῆς ὁ Δόγιος, 1818, supplément au fascicule 6.

[4] Cf. encore la revue Ἑρμῆς ὁ Λόγιος, 1818, p. 210.

[5] *Ibidem*, 1820, p. 697.

www.cimec.ro

un élève Moundaniotès, mais nous connaissons un professeur de ce nom qui enseignait, en 1819 justement, à l'Académie bucarestoise [1]. Quant à Photidès, il se peut que Tzokopoulos ait lu fautivement ce nom au lieu de Photilas qui était bien en 1819 professeur à Bucarest après avoir enseigné auparavant à Kalavrita, sa ville natale, et à Ambélakia [2]. Tous les trois, Constantin Iatropoulos, Démètre Photilas et Georges Moundaniotès figurent comme professeurs sur la liste des abonnés bucarestois à l' „Histoire de la Dacie" (en grec) de Denys Photinos (t. III, 1819).

Nous ne savons pas combien de temps ces maîtres ont habité la capitale valaque. En tout cas, il y a lieu de croire que le 7 janvier 1820, date à laquelle nous fixons la représentation du drame de *Phocion*, ils enseignaient encore à l'Académie de Bucarest. Iatropoulos, on le sait pertinemment, était démmissionnaire au cours de 1820. Il se peut que les deux autres se soient retirés la même année, parce que le 1-er septembre 1820, à la rentrée scolaire, l'établissement a un nouveau directeur, Constantin Vardalahos, et l'on enregistre du même coup beaucoup de changements dans le personnel enseignant [3].

Il y a encore une question. Argyropoulos nous dit dans sa lettre que la représentation a eu lieu à l'occasion de l'anniversaire du prince, sans préciser toutefois s'il s'agit de Caradja ou bien de son successeur, Alexandre Soutzo. Il avait affirmé, on le sait, dans une autre missive, qu'il était venu en Valachie sur l'invitation de son bon ami Caradja, mais il est fort probable qu'il a prolongé son séjour dans ce pays jusque sous le règne de Soutzo, parce que, dans un autre passage de sa correspondance, il avoue avoir particulièrement remarqué trois jeunes filles de la capitale valaque, à savoir Catherine Soutzo, Roxane Samourcache et surtout la princesse Ralou Soutzo, à laquelle il réserve les meilleurs de ses éloges.

Ces trois jeunes filles qui ont fait une impression si profonde sur Argyropoulos étaient non seulement belles et d'entretien agréable, mais fort instruites pour leur temps. Elles ont fait oeuvre de traductrices en mettant en grec moderne, en 1819, l'une, Catherine, les *Dialogues* de Phocion, l'autre, Roxane

---

[1] Cf. Triphon Evangélidès, *ouvr. cit.*, t. II p. 407.

[2] Id, *ouvr. cit.*, p. 408.

[3] Cf. Ἑρμῆς ὁ Λόγιος 1820, pp. 697—99.

www.cimec.ro

Eraste, le drame pastoral de Gessner, et la troisième, les *Conseils d'une mère à sa fille* de M-me de Lambert.

La princesse Ralou Soutzo, née en 1799 [1], avait donc vingt ans en 1819 et brillait de tout l'éclat de sa beauté. Quant à Roxane Samourcache, elle était âgée en 1819, lorsqu'elle publia sa traduction d' *Eraste*, de treize ans seulement [2]. Il nous paraît donc impossible qu'Argyropoulos l'eût admirée à une date antérieure, elle qui n'était qu'une enfant en 1819 ! Il est de toute évidence que si Argyropoulos est venu à Bucarest sous Caradja, il y est resté aussi sous Soutzo ; il s'ensuit que le drame de *Phocion*, dont il décrit la représentation, peut avoir été joué en 1820 ; on ne doit pas, en tout cas, y voir le premier spectacle grec donné à Bucarest.

* * *

Comme nous l'avons dit plus haut, l'initiatrice et l'animatrice du théâtre grec à Bucarest a été la princesse Ralou Caradja. Son intention était d'améliorer progressivement cette institution, pour qu'elle s'élève un jour à la hauteur des établissements similaires de l'étranger. Elle n'eut pas le bonheur de réaliser son rêve parce que, bientôt après, elle fut obligée de quitter la Valachie avec son père. Son oeuvre, si belle et si noble, se serait vite anéantie, sans le successeur de Caradja, Alexandre Soutzo, qui continua ce que la jeune princesse avait commencé.

Sur l'ordre du nouveau prince, on institua un comité théâtral qui recruta une troupe régulière, toujours parmi les élèves de l'école princière. Cette troupe se mit à étudier d'abord *Brutus*, tragédie de Voltaire, comme nous l'apprenons par *L'Histoire du théâtre néo-grec* de N. Lascaris (p. 198). Les répétitions, continue Lascaris, „ont commencé dans les premiers jours de novembre dans le sous-sol de la maison de Rangabé. Les acteurs improvisés tirent tant et si bien qu'en quelques semaines tout était prêt. La première put ainsi avoir lieu au théâtre de la Fontaine-Rouge dans les premiers dix jours de novembre. L'attente du public bucarestois avait été des plus impatientes. A la

[1] Cf. E. R. R<angabé>, *Livre d'or de la noblesse phanariote et des familles princières de Valachie et de Moldavie*, Athènes 1904, p. 215.

[2] Cf. Nestor Camariano, *art. cit.*, p. 75.

www.cimec.ro

représentation prirent part le prince entouré de sa maison, les autorités municipales et tout ce que la ville comptait de beau monde. On pleura et on applaudit du début à la fin du spectacle. Le succès escompté ne fit donc pas défaut à la pièce. *Brutus* a été donné une seconde fois quelques jours après, avec le même succès et les mêmes larmes, dans une atmosphère d'enthousiasme sensiblement pareille à celle de la première. Mais, le lendemain de cette deuxième représentation, quelques personnes sensées, jugeant les choses plus froidement, démontrèrent aux organisateurs du théâtre qu'il eût été mieux de placer la troupe nouvellement constituée sous la direction d'un professeur de l'école grecque. On suivit promptement ce conseil. L'instruction des jeunes acteurs fut confiée au savant maître Constantin Iatropoulos qui débuta dans sa nouvelle charge en faisant étudier aux apprentis dans l'art dramatique la tragédie, récemment parue, de *Timoléon* par Jean Zambélios. Cette pièce fut jouée toujours en décembre 1818. Tous ceux qui ont tenu des rôles dans la tragédie de Zambélios ont été passionnément applaudis par le public accouru en très grand nombre ce soir-là. La part la plus considérable de ces marques d'admiration fut réservée à Cyriaque Aristias qui jouait Timoléon et faisait couler abondamment les larmes des spectateurs. Il y en eut qui demandèrent instamment une seconde représentation, tant on se montrait avide d'écouter les belles tirades de Timoléon le tyrannicide. Les acteurs accédèrent à leur désir et cette deuxième représentation ne démentit pas l'enthousiasme suscité par la première"[1].

Nous ignorons quel crédit on peut accorder à ce récit de Lascaris, vu que l'historien grec n'indique pas la source où il a puisé. Dans une note de la page 199, il ajoute seulement, à propos de *Brutus*, que „cette première représentation a eu un succès tellement grand et elle a laissé dans les coeurs des spectateurs une impression si forte que, selon certains manuscrits conservés de cette époque-là, beaucoup d'entre eux, à la sortie du théâtre, déchargeaient leurs pistolets en l'air et entonnaient, pleins d'enthousiasme, le péan de Rigas". Mais ces détails-ci ne se retrouvent pas dans des manuscrits contemporains aux événements, c'est le romancier roumain Nicolas Filimon qui les donne dans ses *Ciocoii vechi şi noi* (Parvenus anciens et modernes) [2] et encore

[1] N. Lascaris, *ouvr. cit.*, p. 198.

[2] Edition annotée par G. Baiculescu, pp. 168—9, dans la collection *Clasicii români comentaţi*, Craïova.

www.cimec.ro

ne les rapporte-t-il pas à *Brutus*, comme l'affirme Lascaris, mais à une autre tragédie, *La Mort de César*.

Il y a d'autres assertions de Lascaris qui prêtent à discussion. Il précise ainsi, on l'a vu, que le prince Soutzo a institué un comité du théâtre, lequel a décidé la représentation de *Brutus*; les répétitions en auraient commencé aux premiers jours de novembre 1818 dans un sous-sol de la maison de Rangabé et la pièce aurait été jouée dans la première décade de décembre, en présence du souverain et de sa cour. Or, tout cela ne tient pas debout pour les raisons suivantes. Alexandre Soutzo n'était arrivé dans le pays ni en novembre 1818 pour instituer le comité, ni même le mois d'après pour qu'il assistât au spectacle en question. Nommé le 16 novembre 1818 [1], parti de Constantinople vers la mi-décembre, à en croire le témoignage de son fils Nicolas Soutzo [2], il arrive en Valachie le 12 janvier 1819 et fait son entrée solennelle à Bucarest cinq jours après. La Princesse, sa femme, y fit la sienne le 20 du même mois [3]. D'ailleurs, Jacques Rizo Rangabé non plus n'était alors en Valachie, pour qu'il ouvrît sa maison aux acteurs, en vue des répétitions. Alexandre Rangabé, son fils, écrit dans ses *Mémoires* (Athènes 1894, t. I p. 54 et 56), qu'Alexandre Soutzo, lors de son avènement, nomma Jacques Rizo agent diplomatique auprès de la Porte et ce n'est que plus tard qu'il l'appela à Bucarest. En effet, nous ne l'y retrouvons pas au début du règne de Soutzo, investi des dignités qu'il recevra bientôt. C'est à peine le 8 novembre de l'année suivante, 1819, qu'il est nommé „éphore" du théâtre grec [4], fonction qu'il cumulait avec celle de Grand-Spathaire de la principauté. Le 25 mai 1820, il entrera dans le conseil de son oncle, le prince, en qualité de Grand-Postelnic [5].

La véritable date de la représentation du *Brutus* de Voltaire nous est révélée par des documents plus sûrs. Cette pièce a été jouée sur la scène de la Fontaine-Rouge dans la traduction grecque

[1] Cf. A. Sacerdoţeanu, *Tableau chronologique des princes roumains*, p. 63, tirage à part du *Bulletin du Comité international des sciences historiques*, no. 26, mars 1938).

[2] Cf. *Mémoires du prince Nicolas Soutzo, Grand-Logothète de Moldavie*, 1798—1871, publiées par Panaïot Rizos, Vienne 1899, p. 31.

[3] Cf. V. A. Ureche, *Istoria Romînilor* (Histoire des Roumains) Bucarest 1898, t. XII pp. 460—64.

[4] Voir le décret de nomination chez Démètre Ollanescou, *ouvr. cit.*, pp. 39—40.

[5] Cf. V. A. Ureche, *ouvr. cit.*, p. 20.

www.cimec.ro

donnée par le savant médecin bucarestois Michel Christaris, un des patrons les plus fervents de ce théâtre. La version a paru à Bucarest en 1820 [1]. Sur la page de titre on lit la mention que la pièce a vu pour la première fois les feux de la rampe au théâtre de Bucarest le 17 mars 1820.

Nous pensons qu'il faut ajouter foi à cette note et admettre en conséquence que la première représentation de *Brutus* a eu lieu en 1820 et non pas en 1818. Il est tout à fait invraisemblable, en effet, que Christaris, traducteur de la pièce et organisateur du théâtre, pût se tromper sur la date. Si l'on adopte celle qu'il nous transmet, il nous est facile, ensuite, de croire qu'on s'est rassemblé pour les répétitions dans la maison de Jacques Rizo Rangabé qui, en 1820, était non seulement en Valachie mais y détenait la fonction d'éphore pour les spectacles.

Quant à *Timoléon*, la tragédie de Zambélios, nous savons qu'on l'avait jouée à Bucarest deux fois avant 1820 [2], mais nous doutons fort que la première ait eu lieu en décembre 1818. Lascaris raconte, comme on l'a vu tout à l'heure, qu'après la représentation de Brutus du début de décembre, on s'est rendu compte de l'insuffisance des acteurs improvisés et l'on a décidé de les faire instruire par un professeur ; cette charge a été attribuée à Constantin Iatropoulos auquel reviendrait le mérite d'avoir fait étudier à ses élèves la tragédie de *Timoléon*, jouée à la fin de décembre. Ce tableau est sujet lui aussi à des retouches puisque, comme nous venons de l'établir, *Brutus* n'a pas été joué en décembre 1818 et nous supposons que *Timoléon* ne fut pas non

[1] Ce n'était pas la première traduction grecque de cette tragédie française. Une traduction plus ancienne, dont l'auteur et la date demeurent mystérieux, a été jouée en 1790 sur la scène du théâtre de Corfou, comme nous l'apprenons par une lettre de Tzetzonis, publiée plus loin. Une autre traduction grecque de *Brutus* a pour auteur Constantin Psomakis, professeur à l'école princière de Bucarest (cf. Const. Sathas, Νεοελληνικὴ φιλολογία (La littérature néo-grecque), Athènes 1868, p. 575, et Rudolf Nicolai, *Geschichte der neugriechischen Literatur*, Leipzig 1876, p. 199). Enfin, en 1844, on a publié à Bucarest une version néo-grecque du *Brutus* de Voltaire, suivie de la *Sémiramis* du même auteur ; le volume était signé Z. M. Nous supposons que sous ces initiales se cache Zaccharie Mavrodis qui a passé une partie de sa vie à Bucarest et dont il nous reste quelques traductions de Kotzebue et de Ziegler.

[2] Cf. Συλλογὴ διαφόρων τραγῳδιῶν ὁσαι παρεστάθησαν εἰς τὸ θέατρο τοῦ Βουκουρεστίου (Recueil de différentes tragédies qui ont été représentées sur la scène du théâtre de Bucarest), Bucarest 1820, t. I, p. ϑ' de la préface, note (β).

www.cimec.ro

plus joué. Nous croyons qu'en décembre 1818, après le départ de Caradja et de sa fille Ralou, le théâtre grec de Bucarest, privé de ses plus forts appuis, avait fermé ses portes. Voilà pourquoi le besoin s'est ressenti, dès l'avènement du nouveau prince Alexandre Soutzo, de pourvoir à sa réorganisation.

Lascaris dit plus loin, dans la même *Histoire du théâtre néo-grec* (pp. 215—17), que Jacques Rizo Rangabé, éphore et membre du comité théâtral, voulut contribuer de son côté à l'enrichissement du répertoire de la scène bucarestoise et traduisit la *Phèdre* de Racine que les élèves de l'Académie grecque représentèrent au début de janvier 1819, toujours sous la direction de Iatropoulos. Les rôles furent distribués de la façon suivante : Thésée, Th. Alkéos ; Oenone, M. Alkéos ; Phèdre, Marie Bogdaneseeu ; Ismène, Irène ; Hippolyte, C. Aristia ; Panope, Hélène ; Théramène, I. Somakis.

Cette représentation, ajoute Lascaris, était la première qui fît voir des femmes sur la scène et l'on conçoit l'enthousiasme déchaîné par leur apparition. Beaucoup de spectateurs, non contents de les combler de ces marques de sympathie, envoyèrent le lendemain de riches cadeaux, non seulement aux actrices, mais aussi au traducteur Rangabé.

Une fois de plus nous sommes obligé de retorquer que ces assertions de l'historien grec sont contredites par les données de l'histoire roumaine. Comme nous l'avons déjà dit, le prince Alexandre Soutzo a fait son entrée solennelle à Bucarest le 17 janvier 1819 et ce n'est que plus tard qu'il a appelé auprès de lui son neveu Jacques Rizo Rangabé dont il avait fait au commencement du règne son représentant diplomatique à Constantinople. Au début de janvier, il n'y avait donc à Bucarest ni Soutzo, ni Rangabé. Et si ce dernier en était encore loin, il est de toute évidence qu'il ne faisait pas partie du comité du théâtre bucarestois et qu'il ne pouvait songer à en enrichir le répertoire.

Tout aussi discutable est l'affirmation de Lascaris touchant la première apparition des femmes sur une scène bucarestoise, dans la *Phèdre* de Racine en janvier 1819. Par une correspondance de Bucarest où il est question de la représentation du drame d'Athanase Christopoulos *Achille ou la mort de Patrocle*, représentation qui a eu lieu plus tard, nous apprenons que jamais auparavant des femmes n'avaient monté sur la scène bucarestoise.

Des détails fournis par Lascaris sur la représentation de

www.cimec.ro

Phèdre, on peut inférer qu'elle a bien eu lieu, mais à une date postérieure, en janvier 1820 probablement.

Il est regrettable que dans le livre de Lascaris, si riche en faits et de documents, les renvois en bas des pages fassent totalement défaut. Il s'agit d'un véritable parti pris de ce savant parce que ses articles des revues et des journaux athéniens, ayant trait à la même histoire du théâtre grec, ainsi que le résumé français, sont également dépourvus de notes. C'est bien dommage car sa synthèse aurait dû être le point de départ de toutes les recherches ultérieures dans ce domaine. S'il avait indiqué ses sources et les documents de première main sur lesquels il se fonde, on aurait pu le contrôler et on aurait cité ensuite son livre avec plus de confiance, dans la certitude que tout ce qu'il avance est rigoureusement exact. La présentation sans appareil scientifique d'une masse si précieuse de matériaux engendre, par contre, des doutes et des discussions qu'on aurait facilement évités par des renvois aux sources.

* * *

Un document contemporain que nous publions plus bas nous révèle d'une façon certaine une représentation à Bucarest, le 23 février 1819. On a joué *La Mort de César*, tragédie de Voltaire, dans la traduction de Georges Sérouïos [1]. Quelques jours avant, le prince avait ordonné qu'on remette la représentation de cette pièce à des temps plus favorables. Le sujet de la tragédie ne laissait pas de l'inquiéter et il en craignait les interprétations trop zélées. Toutefois quelques jours après, il se ravisa pour des motifs qui nous échappent et il leva l'interdiction prononcée contre l'oeuvre de Voltaire, à condition d'en modifier

[1] Cette traduction est demeurée vraisemblablement en manuscrit parce que nous n'avons nulle part rencontré des traces de son impression. En dehors de la version Sérouïos, *La Mort de César* compte encore deux traductions grecques, restées également inédites. L'une a été faite par D. Filipescou-Grégoriadès à Braşov en 1826. Ce manuscrit a appartenu à É. Legrand et se trouve maintenant dans la Bibliothèque de la Société historique et ethnologique de la Grèce, sous le no. 140 (cf. Sp. Lambros, Νέος Ἑλληνομνήμων, Athènes, VII 1910, p. 478). L'autre est conservée à côté de la traduction de *Mahomet ou le Fanatisme*, toujours par Voltaire, dans un manuscrit du Musée Britannique, Catalogue additionnel, no 10078 (cf. Sp. Lambros, *ouvr. cit.*, XV, 1921, p. 294). Une quatrième version, due à D. Papanicolaou, a été imprimée à Athènes en 1861.

www.cimec.ro

le titre pour qu'il paraisse moins séditieux. C'est ainsi que *La Mort de César* fut jouée le 23 février 1819 sous le nom de... *Junius César* !

Ces tribulations ne manquèrent pas, naturellement, d'exciter la curiosité publique et il y eut grande presse ce soir-là au théâtre de la Fontaine-Rouge [1]. Voici ce que nous apprend sur ce spectacle la lettre d'un témoin oculaire [2] :

> „Je ne doute pas que vous ayez entendu parler d'un théâtre récemment fondé ici, par les soins, sous la surveillance et la direction du noble boyard épris de beauté, le grand hatman Jean Văcărescu. Si je vous dis que les représentations données ici par des acteurs allemands, qu'on a fait venir exprès, ont charmé les boyards amoureux d'art, ainsi que les autres habitants de cette ville, il vous sera aisé de vous figurer la joie et l'enthousiasme soulevés dans leurs coeurs par Melpomène lorsqu'elle a parlé ici pour la première fois sa langue maternelle dans la tragédie de „Junius César", traduite du français dans notre grec vulgaire par Constantin Iatropoulos, le professeur de l'école locale [3]. Il

---

[1] Cf. N. Lascaris, *ouvr. cit.*, p. 226.

[2] La lettre, datée de Bucarest, a été publiée dans la revue viennoise Καλλιόπη, fasc. VIII, 15 avril 1819, pp. 64—65.

[3] L'indication qui fait de Iatropoulos le traducteur de la pièce est erronée. La méprise est corrigée dès le numéro suivant de la revue, de même que dans l'autre revue viennoise Ἑρμῆς ὁ Λόγιος 1819, p. 582, où l'on annonce que le véritable traducteur de *La Mort de César* est Sérouïos. Georges Sérouïos, dit Servios, a fait ses études à Bucarest et il est devenu ensuite le professeur des enfants du prince Alexandre Soutzo. Le fils de celui-ci, Nicolas, écrit dans ses *Mémoires* (publiées par Panaïot Rizos, Vienne 1899, pp. 8 et 44) que son éducation, aussi bien que celle de ses frères, a été faite sous la direction de leur professeur Sérouïos, tant à Constantinople, avant le court règne de son père en Valachie (1818—1821), qu'après 1821, lorsqu'ils se sont réfugiés à Braşov. De son côté, Alexandre R. Rangabé note dans ses *Mémoires* (Athènes 1894, t. I p. 30) qu'à la cour de Soutzo, Georges Sérouïs comptait parmi les courtisans les plus en vue, les plus honorés et les plus aimés. Il avait accompagné à Bucarest la famille de son patron lorsque celui-ci y vint occuper le trône de Valachie. Sérouïos est promptement nommé alors second logothète et professeur à l'Académie grecque de la capitale selon l'affirmation de Triphon Évangélidès, Ἡ παιδεία ἐπὶ τουρκοκρατίας (l'enseignement au temps de la domination turque), Athènes 1936, t. II p. 407. Dans la lettre précitée, publiée dans Ἑρμῆς ὁ Λογιος 1819, p. 582, il est dit pourtant que le personnage professeur τῆς ἡγεμονικῆς αὐλῆς (de la cour princière) et non de l'Académie. Lorsqu'éclata la révolution de Tudor Vladimirescu, la famille régnante fut obligée

www.cimec.ro

s'est donné beaucoup de peine à préparer les élèves grecs qui l'ont jouée. Ces acteurs se sont acquittés de leur tâche avec une telle maîtrise qu'ils ont étonné à juste titre tous les spectateurs. Les étrangers présents à la pièce, aussi bien que les acteurs allemands, ont été pareillement émerveillés. Comment ne le serait-on pas, objectivement parlant, lorsqu'on pense que ces jeunes gens, de quinze à vingt ans, n'ont jamais été en Occident et qu'ils n'ont jamais vu un théâtre ! La foule des spectateurs était si grande qu'à peine pouvait-on rester debout dans la salle, pourtant spacieuse ; il y régnait une atmosphère d'enthousiasme si enfiévrée qu'on entendait incessamment des cris de „bravo !" et des applaudissements dont le théâtre retentissait. A la fin du spectacle, on a demandé d'abord que les acteurs paraissent en troupe sur la scène, puis qu'ils s'y montrent un à un, pour qu'on les acclamât tant dans leur ensemble qu'individuellement. Ensuite, le jeune homme qui avait joué le rôle d'Antoine a prononcé un discours au nom des acteurs pour remercier les spectateurs lesquels, émus jusqu'aux larmes et débordants de joie, ne cessaient d'applaudir".

„Cette représentation a eu lieu le 23 février, à la satisfaction complète de tout le monde. Nous espérons que ces élèves, amants des Muses, dirigés par leur savant professeur, encouragés par les boyards épris d'art et aiguillonnés par l'aspiration vers le beau du noble seigneur, le grand hatman, surveillant et directeur de notre théâtre, feront toujours de leur mieux pour charmer nos coeurs par d'autres réjouissances de ce genre. Ils montreront par là que nous sommes, en effet, les successeurs et les gardiens zélés

---

de se réfugier à Braşov. Sérouïos l'accompagna là-bas, où souvent, il l'aida de sa bourse, parce que la princesse-veuve et ses enfants se débattaient dans la gêne la plus déplorable. On retrouve plus tard celui-ci à la tête de l'école de Syra. Il fut un des Grecs les plus savants de son temps. On lui doit plusieures traductions d'œuvres dramatiques. En dehors de *La mort de César*, il a traduit encore de Voltaire *Mahomet*, *Mérope* et *Agathocle*. La revue Ἑρμῆς ὁ Λόγιος (Vienne 1819, p. 582) assure qu'il avait en tout dix pièces, prêtes à être imprimées en un seul volume, mais il est peu probable qu'elles aient vu la lumière, sauf toutefois *Mérope*, publiée en 1820 à Bucarest, comme il sera dit plus loin, et *Mahomet ou le Fanatisme*, paru à Syra en 1848. Il a laissé également des œuvres originales. Rudolf Nicolaï pense que Sérouïos et Servios sont deux personnes distinctes (v. sa *Geschichte der neugriechischen Literatur*, Leipzig 1876, index, s. v. Σέρδιος et Σερούιος),

www.cimec.ro

des vertus et de la gloire ancestrales, que nous pourrions égaler ces mérites si les moyens n'en manquaient à la plupart d'entre nous, pour ne pas dire à tout le monde".

Bucarest, le 12 mars 1819".

A propos de cette représentation, Lascaris ajoute dans son travail (p. 226) qu'en dehors des acteurs habituels, l'interprétation de *Junius César* s'était assuré le concours des jeunes gens suivants : G. Argyrocastritès, I. Vasiliu et Marie Bogdănescu. Une fois de plus, nous ignorons sur quoi Lascaris fonde ces précisions, mais nous pouvons assurer que Marie Bogdanescu ne faisait pas partie de la distribution, pour la bonne raison qu'il n'y avait pas de rôle féminin dans la pièce.

Remarquer que dans la lettre reproduite plus haut, il est dit que dans la tragédie de *Junius César,* Melpomène a parlé pour la première fois sa langue maternelle. Rapprochons ce témoignage de celui de Nicolas Filimon qui écrit dans ses *Parvenus anciens et modernes* (p. 168 de l'éd. citée) que *La Mort de César* est bien la première production dramatique jouée à Bucarest. Comment concilier ces deux voix autorisées avec tout ce que nous savons de l'activité de Ralou Caradja ? Il se pourrait qu'après des tentatives modestes sous Jean Caradja — théâtre de société plutôt, bornant son ambition au jeu de quelques scènes — *La Mort de César,* donnée après la réorganisation des spectacles sous Alexandre Soutzo, ait décidément apparu comme la première représentation digne de ce nom. Considérons-la donc comme telle et donnons lui le pas sur *Brutus* à l'antériorité duquel Lascaris continue de croire.

Un autre passage de la lettre précitée mentionne Jean Văcărescu comme éphore du théâtre bucarestois. Il a dû l'être jusqu'à 8 novembre 1819, date à laquelle ce poste a été confié, comme on l'a vu plus haut, à Jacques Rangabé.

Lorsque Văcărescu écrit dans ses vers bien connus :

„Je vous ai donné un théâtre : conservez-le
Comme un temple des Muses ;
Grâce à lui, vous serez célèbres
Par les soins de la Renommée.

Corrigez par lui les mœurs réprouvables ;
Qu'il vous serve à propager les lumières ;
Que votre langue en profite pour s'affiner,
Tout en enrichissant son vocabulaire roumain",

www.cimec.ro

nous ne croyons pas qu'il fasse allusion à *Hécube,* la première pièce jouée alors en roumain, mais plutôt à sa dignité de directeur de théâtre. Lorsqu'il dit sans ambages : „je vous ai donné un théâtre...", il songe avec raison à sa charge d'organisateur zélé et de directeur diligent du théâtre de la Fontaine-Rouge. C'est l'aspect sous lequel la lettre précitée permet de l'entrevoir. Quant à l'allusion au culte de la langue roumaine, elle veut dire, sans doute, qu'il serait souhaitable de nationaliser la scène nouvellement fondée. Ces vers parénétiques ont l'air d'ailleurs d'imiter le quatrain fameux de son grand père, Iénaké Văcărescu, placé en post-scriptum à sa grammaire de 1787 :

„A vous, mes descendants, les Văcărescu
Je vous lègue
Le culte du roumain
Et l'amour de la patrie".

Quelques mois après la représentation à Bucarest de la pièce *La Mort de César* et avant que l'événement fût signalé à la colonie grecque de Paris, le journal philologique et scientifique de cette dernière ville, Ἀθηνᾶ, écrivait ceci le 30 mars 1819 :

„...Nous aprenons par correspondance que, répondant à nos voeux, <les Grecs de Bucarest> vont représenter *La Mort de César,* tragédie de Voltaire, traduite en vers. Nous ne doutons pas que cette initiative louable sera bientôt suivie par d'autres actions tout aussi utiles au peuple et à la patrie. Le patriotisme des Grecs de Bucarest et l'âme poétique du Très-Haut Prince nous le promettent. Le choix de la pièce ne doit pas être passé sous silence : il sera significatif pour les insulteurs acharnés de notre peuple. Un tel choix prouve clairement que les Grecs ont déjà commencé à s'engager sur la voie qui a conduit leurs ancêtres à la gloire" [1].

Comme à cette époque-là il n'y avait dans les Principautés ni journaux, ni revues, les événements de la scène bucarestoise étaient ordinairement signalés à l'étranger par des correspondances qu'accueillaient les périodiques de Vienne et même d'autres publications occidentales. Ainsi, la représentation de la tragédie de Voltaire *La Mort de César* au théâtre de la Fontaine-Rouge fut relevée par la *Revue Encyclopédique* d'avril 1819 (p. 171) et quelques mois plus tard par un périodique allemand qui s'exprimait en ces termes :

[1] Cf. N. Lascaris, *ouvr. cit.*, pp. 228—29.

www.cimec.ro

„Aus der Wallachey, vom 12. August..

„Hr. Johann Cakuresko [1], Boyar der ersten Classe, ein Mann von sehr vielen Kenntnissen, hat Cäsars Tod, von Voltaire, ins Neu-Griechische übergetragen. Auf dem zu Bucharest errichteten deutschen Theater ist dies Trauerspiel von Griechischen Schauspielern mit ungemeinem Beyfall aufgeführt. Bucharests Einwohner finden viel Geschmack an dramatischen Vorstellungen, und diese ersten Versuche sind eine glückliche Vorbedeutung für die Zukunft" [2].

Ces deux dernières correspondances attribuent la traduction de la tragédie jouée, à Jean Văcărescu. Le nom du traducteur Sérouïos ne figurait probablement pas sur l'affiche le jour du spectacle, ce qui explique qu'on ait mis son oeuvre tantôt sur le compte d'Iatropoulos, tantôt sur celui de Văcărescu, personnages importants tous les deux, le premier en tant qu'instructeur des interprètes, l'autre en sa qualité de directeur.

Il est peu croyable, en tout cas, que Văcărescu ait traduit en grec cette tragédie, entreprise dont aucune autre source contemporaine roumaine ne semble avoir eu connaissance. L'attribution, encore une fois, a été faite à la suite d'une confusion. Si nous avons insisté sur cette erreur, c'est qu'elle s'est propagée et qu'elle se propage encore de nos jours. Ainsi, les renseignements de la note du *Staats- und Gelehrte Zeitung* ont été reproduits par Carl Iken[3] et par Rudolf Nicolaï[4] qui écrivent, tous les deux, le nom de Văcărescu sous la forme estropiée de leur source commune. Lascaris, de son côté, a suivi la *Revue Encyclopédique* [5].

Il semble pourtant que *La Mort de César* a été reprise au théâtre de la Fontaine-Rouge sous le directorat de Jacques Rizo Rangabé, c'est-à-dire à la fin de 1819 ou au début de l'année suivante. En effet, Alexandre Rangabé, le fils de l' „éphore", écrit dans ses „Mémoires" (Athènes, 1894, p. 82) que la troupe de Bucarest avait mis en étude la tragédie de Voltaire mais que son père, dans la crainte que le sujet n'en parût

[1] Il est, sans doute, question de Jean Văcărescu.

[2] *Staats- und Gelehrte Zeitung des Hamburgischen unpartheyischen Correspondenten* du 11 sept. 1819, no. 146.

[3] Carl Iken, *Leukothea*, Leipzig 1825, II p. 195.

[4] R. Nicolaï, *Geschichte der neugriechischen Literatur*, Leipzig 1876, pp. 150 et 199.

[5] Lascaris, *ouvr. cit.*, p. 226, n. 2.

www.cimec.ro

trop osé, en interdit la représentation et demeura inébranlable à toutes les prières des acteurs. Il céda enfin à des interventions pressantes qui, chose curieuse, venaient surtout de la part de la famille régnante.

Al. Rangabé ajoute que la représentation avait été triomphale : la salle, trop étroite pour la foule énorme qui se pressait à ses portes, n'en a pu recevoir que la moitié. Son professeur, C. Herculidès, en était et il racontait des merveilles. Quant à lui, il n'a pas vu le spectacle, son père le lui ayant interdit. C'est toujours Rangabé-fils qui nous dit que si une deuxième représentation n'a pas eu lieu, c'est qu'on a craint de mettre en danger l'existence même du théâtre bucarestois.

N. Lascaris (*ouvr. cit.*, p. 226, n. 3) est d'avis que tous ces renseignements concernent le spectacle du 23 février. Nous ne le croyons pas pour les raisons que nous avons exposées : selon le propre témoignage d'Al. Rangabé, cette famille n'était pas alors en Valachie ; force nous est donc d'admettre que le mémorialiste parle d'une autre représentation de *La Mort de César*, celle du temps de son père Jacques, la première ayant eu lieu sous la direction de Jean Văcărescu [1].

Lascaris nous dit encore qu'après *La Mort de César*, jouée le 23 février, on a donné en mars 1819, l'*Aspasie* du „postelnic" Jakovaky Rizo Néroulos. Comme le sujet de cette tragédie n'a pas, paraît-il, trop remué les spectateurs, on s'est rabattu ensuite sur *La colère d'Achille ou la mort de Patrocle*, drame d'Athanase Christopoulos dont les scènes ont su parler mieux à leurs coeurs. Une correspondance de Bucarest, envoyée aux périodiques viennois Καλλιόπη (fasc. XI du 1-er juin 1819, pp. 105—6) et Φιλολογικὸς Τηλέγραφος (toujours fasc. XI du

[1] Des tragédies de Voltaire, celles probablement qu'avait traduites Séroulos, seront jouées bientôt (1820) sur la scène du théâtre grec d'Odessa où les pièces exaltant le patriotisme étaient favorablement accueillies depuis 1814. Nous le savons par une correspondance envoyée de la grande cité pontique à Cokinakis, le rédacteur du périod que Ἑρμῆς ὁ λόγιος et publiée dans cette revue grecque de Vienne (1821, p. 114). Il y est dit qu'en octobre 1820, on avait donné *Mahomet ou le Fanatisme* et *La Mort de César*. Les deux spectacles ont eu beaucoup de succès. Le dilettante qui s'y était distingué le plus fut le jeune Spiros Dracoulis, interprète de Zopire dans *Mahomet* et de Brutus dans *La Mort de César*. Sur ce double événement théâtral d'Odessa, voir aussi *Zeitung für die elegante Welt*, Leipzig, le 5 juillet 1821, col. 1032, et *Revue Encyclopédique*, a. III, t. IX 1821, p. 605.

www.cimec.ro

1-er juin 1819, pp. 88—90) [1], décrit largement cette représentation, note l'enthousiasme des spectateurs qui applaudissaient bruyamment et pleuraient de joie, et détaille la façon dont chaque auteur s'est acquitté de son rôle. A la fin, la correspondance ajoute : „Nous espérons voir bientôt triompher ces braves jeunes acteurs grecs dans les tragédies de *Mérope* et de *Thémistocle*, traduites, la première du français, la deuxième de l'italien, et qu'ils répètent diligemment chaque jour. Ces jeunes gens étaient obligés jusqu'à présent de jouer aussi les rôles féminins, les actrices faisant défaut à notre ville. Nous sommes persuadés qu'à l'avenir cette difficulté sera surmontée".

Il résulte clairement de ce passage qu'avant cette date-là (fin mars ou début d'avril 1819), les femmes n'avaient pas encore monté sur la scene du théâtre grec de Bucarest. Cela ressort encore du fait que le rôle muet de Briséis avait été tenu dans le drame de Christopoulos, par une actrice allemande, nommée Dill [2]. Nouvel argument donc en faveur de notre opinion sur la date de la représentation de la *Phèdre* de Racine (voir plus haut, p. 399) : ce spectacle n'a pas pu avoir lieu en janvier 1819 puisque les rôles féminins en étaient tenus par des femmes.

La correspondance dont il a été question tout à l'heure était bien renseignée : peu de temps après la pièce de Christopoulos, on donnait les tragédies annoncées, *Mérope* et *Thémistocle*. Pour la première, on a utilisé la version grecque du logothète Sérouios, le traducteur de *La Mort de César* et de quelques autres tragédies de Voltaire [3]. L'oeuvre a paru à Bucarest en 1820 [4]. Sur la page de titre, on trouve la note suivante :

---

[1] Sur la correspondance du Φιλολογικὸς Τηλέγραφος voir aussi N. Iorga, *Amănunte din istoria noastră în veacul al XIX-lea* (Détails de notre histoire du XIX-e siècle) dans *Analele Academiei Române*, Mem. sect. ist., II-e série, t. XXXVIII 1916, pp. 386 et 444.

[2] Il n'y avait pas, à vrai dire, de rôle de Briséis dans la pièce de Christopoulos. C'est le comité théâtral qui l'y introduisit dans la crainte qu'une partie de la salle n'arriverait pas à comprendre la colère d'Achille. On décida alors l'addition d'une espèce de prologue qui fasse voir la jeune fille du prêtre de Lyrnèssos confiée bien à regret aux envoyés d'Agamemnon par le roi des Myrmidons.

[3] Cf. Ἑρμῆς ὁ Λόγιος, Vienne 1819, p. 582.

[4] C'est à tort que D. Ghinis et V. Mexas écrivent dans leur Ἑλληνικὴ βιβλιογραφία (Bibliographie hellénique), Athènes 1939, t. I p. 203, no. 1273, que cette tragédie est celle d'Alfieri au titre identique.

www.cimec.ro

„A été représentée pour la première fois en prose sur la scène du théâtre local le 20 avril 1819". Puisque le livre offre une traduction en vers, il est probable que Sérouïos a d'abord traduit *Mérope* en prose, pour l'usage de la scène, texte qu'il a versifié ensuite en vue de l'impression.

A propos de cette pièce, Alexandre Rangabé donne dans ses *Mémoires* (Athènes 1894, t. I pp. 30—31) les éclaircissements suivants : sous le règne de Caradja, lorsque l'ex-prince régnant Alexandre Soutzo, habitait Constantinople, Georges Sérouïos, l'instituteur de ses enfants, cherchait par tous les moyens à développer leur penchant pour tout ce qui est noble et élevé ; à cette fin, il traduisit en vers plusieurs oeuvres dramatiques françaises, aux sujets empruntés à la vie des Grecs anciens, oeuvres que ses élèves représentaient ensuite. *Mérope*, celle de Voltaire donc, étaient du nombre de ces pièces. Le rôle de l'héroïne de ce nom était joué par la fille aînée de Soutzo, la noble et belle princesse Ralou „qui avait dans sa beauté quelque chose de divin, en même temps qu'une grandeur innée de souveraine". Il résulte de ce souvenir que la tragédie en question était traduite par Sérouïos quelques années avant sa représentation à Bucarest.

Un mois après *Mérope*, ce fut le tour du *Thémistocle* de Métastase, dans la traduction de Georges Roussiadès, à en croire Lascaris [1]. Ce Roussiadès est, en effet, l'auteur d'une traduction grecque de *Themistocle*, parue en 1838 à Vienne [2]. Il est difficile de savoir si cette pièce était prête en 1819, mais il est sûr qu'il y avait avant cette année-là, une autre version de l'oeuvre italienne puisqu'on l'a jouée deux fois à Odessa en août 1817 [3]. Nous soupçonnons fort les acteurs de Bucarest d'avoir usé de cette traduction demeurée inédite, de même que leurs confrères et compatriotes des bords de la Mer Noire leur empruntaient un an après les traductions manuscrites de Sérouïos telles que *La Mort de César* et *Le Fanatisme* qu'ils ont représentées en octobre 1820 [4], comme nous avons eu l'occasion de le dire.

---

[1] N. Lascaris, Ἱστορία τοῦ νεοελληνικοῦ θεάτρου (Histoire du théâtre néo-grec), Athènes 1938, t. I p. 231.

[2] Cf. D. Ghinis et V. Mexas, Ἑλληνικὴ βιβλιογραφία (Bibliographie hellénique), Athènes 1939, t. I p. 437, no. 3006.

[3] Nous connaissons ces représentations d'Odessa par la lettre de Const. Coumas à son ami Const. Oeconomos, publiée dans Ἑρμῆς ὁ Λόγιος 1817, pp. 604—7. Pour la date de cette missive, voir le même périodique, 1918, pp. 681 — 2.

[4] Cf. encore Ἑρμῆς ὁ Λόγιος 1821, p. 114.

www.cimec.ro

La revue grecque de Vienne Καλλιόπη (fasc. XIV, du 15 juillet 1819, p. 136) enregistre le compte-rendu suivant à propos de *Mérope* et de *Thémistocle* sur la scène bucarestoise :

Bucarest

„En avril dernier, nous annoncions par *Le Télégraphe* et par *Calliope* que les patriotes d'ici faisaient de leur mieux pour perfectionner le théâtre grec afin qu'il soit plus à même de rendre aux spectateurs la vertu plus attrayante. Ils préparaient en conséquence *Mérope* et *Thémistocle*. Nous nous empressons maintenant de communiquer que le spectacle de ces deux tragédies a eu lieu. Il a non seulement satisfait mais enthousiasmé du même coup les âmes des patriotes et surtout celles des jeunes étudiants de lettres grecques. Un enthousiasme indescriptible et une joie sans bornes ont régné tout le temps dans la salle et ces sentiments ont atteint leur comble lorsqu'Egisthe a tué le tyran Polyphonte et lorsque Thémistocle a préféré la prison et même la mort plutôt que de trahir sa patrie. C'est alors qu'on a vu le mieux l'effet de leur attachement à la cause grecque. Tous les bons Hellènes rivalisaient de zèle pour contribuer au progrès et à l'amélioration de leur théâtre. Il y en a qui traduisent, il y en a qui composent des pièces originales ; d'autres s'efforcent de jouer leurs rôles le plus passionnément et le plus énergiquement possible, pour que le reste se modèle sur eux. D'autres, enfin, contribuent de leurs deniers à la confection des costumes pour les drames à représenter. Signalons parmi ces derniers le sieur Étienne Méïtanis, vénérable patriote qui a fait faire à ses frais des costumes perses et grecs anciens pour *Thémistocle*. Grâce à sa libéralité, la pièce a eu plus d'éclat et a produit une impression plus profonde. Loin de se ruiner par cette dépense, il a prouvé par là un patriotisme digne de tous les éloges. Ses costumes somptueux ont rendu le jeu plus animé et la vertu grecque en a paru plus richement colorée. Souhaitons que beaucoup d'autres l'imitent et témoignent par des actions leur amour pour la patrie".

Quelques mots à présent sur l' *Oreste* d'Alfieri. Cette tragédie a été représentée peu de temps après qu'Alexandre Soutzo eût nommé éphore du théâtre — allemand autant que

www.cimec.ro

grec — son neveu Jacques Rizo Rangabé. La date exacte de ce spectacle nous est donnée par le titre même de la pièce, laquelle a paru à Bucarest en 1820. On y lit la notice suivante : „a été jouée pour la première fois sur la scène du théâtre de Bucarest le 21 novembre 1819". Le traducteur nous est inconnu ; les deux autres éditions de ce livre, Corfou 1825, et Smyrne 1836, sont également anonymes [1].

Dans l'édition bucarestoise, *Oreste* n'est pas seul : on rencontre dans le même volume une deuxième tragédie d'Alfieri, *Philippe II* et une autre de Voltaire, *Brutus*. Le tout porte comme titre général : Συλλογὴ διαφόρων τραγῳδιῶν ὅσαι παρεστάθησαν εἰς τὸ θέατρον τοῦ Βουκουρεστίου. Μεταφρασθεῖσα εἰς τὴν κοινὴν ἡμῶν γλῶσσαν καὶ ἐκδοθεῖσαι διὰ συνδρομῆς τῶν φιλογενῶν καὶ φιλομούσων. Τόμος πρῶτος. Ἐκ τοῦ ἐν Βουκουρεστίῳ νεοσυστάτου τυπογραφείου, 1820. („Recueil de différentes tragédies qui ont été représentées sur la scène du théâtre de Bucarest. Traduites en notre langue commune et imprimées avec le concours des hommes de bonne volonté qui aiment leur peuple en même temps que les muses. Tome I-er, à l'imprimerie nouvellement fondée, 1820"). Le tome II de ce recueil comprend seulement la *Mérope* de Voltaire [2]. Cet anonymat persistant a soulevé des problèmes d'attribution auxquels on n'a pas encore donné de réponse satisfaisante. D. Ollanescou, par exemple, a tout à fait tort d'attribuer la traduction de *Brutus* à Georges Sérouïos et celle des deux pièces alfiériennes, *Oreste* et *Philippe II*, à Rizo et à Monti [3]. Ramiro Ortiz, qui s'est occupé à son tour du premier volume du recueil, pense que son contenu a été traduit par son éditeur Christophe Cratéros [4], tandis que N. Lascaris attribue *Oreste* à Jacques Rizo Rangabé [5].

[1] Cf. D. Ghinis et V. Mexas, *ouvr. cit.*, t. I p. 203, no. 1273, p. 236, no. 1514 et p. 394, no. 2693 ; pour l'édition de Bucarest, cf. I. Bianu, N. Hodoș et D. Simonescu, *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), Bucarest 1912—1936, t. III p. 348, no. 1087.

[2] Cf. la description des volumes chez Bianu, Hodoș et Simonescu, *ouvr. cit.*, t. III pp. 348—351, no. 1087.

[3] Démètre Ollanescou, *Teatrul la Români* (Le théâtre chez les Roumains) dans *Analele Academiei Române*, Mem. sect. lit., II-e série, t. XX (1898), p. 37.

[4] Ramiro Ortiz, *Per la storia della cultura italiana in Rumania*, Bucarest 1916, p. 344.

[5] N. Lascaris, Ἱστορία τοῦ νεοελληνικοῦ θεάτρου (Histoire du théâtre néo-grec), Athènes 1939, t. II p. 59, n. 2 ; cité par D. Ghinis, Ἑλληνικὴ βιβλιογραφία (Bibliographie hellénique), Athènes 1941, t. II p. 497.

www.cimec.ro

La question est tranchée pour les tragédies de Voltaire dont nous connaissons les traducteurs grecs par des témoignages contemporains. Ce sont, on l'a vu, Michel Christaris pour *Brutus* [1] et Georges Sérouïos pour *Mérope* [2]. Le mystère subsiste tout entier pour les tragédies d'Alfieri. Leur traducteur n'est ni Rizo, ni Monti, comme l'affirme Ollanescou, ni Cratéros non plus comme le voulait Ortiz. Les deux premiers noms ne correspondent, d'ailleurs, à rien de précis : s'agit-il de Jacques Rizo Rangabé, de Jacques Rizo Néroulos et du poète italien Monti ? L'attribution de Lascaris qui met la traduction d' *Oreste* sur le compte du premier, repose-t-elle sur un renseignement de meilleur aloi ? Nous ne saurions le dire pour l'instant parce que le tome II de son *Histoire* ne nous est pas encore parvenu. Si la source du savant grec est sur ce point l'affirmation hasardeuse d'Ollanescou, il y a lieu, une fois de plus, de s'inscrire en faux contre leurs dires. Il est inadmissible, en effet, que le personnage invoqué soit le traducteur de la tragédie d'Alfieri : on le saurait par bien d'autres témoignages contemporains parce que la personnalité et les travaux littéraires de Jacques Rangabé étaient connus alors dans le monde grec.

Après *Oreste*, on a joué, dit Lascaris (*ouvr. cit.*, p. 238), pour la première fois en janvier 1820, la tragédie de Jacques Rizo Néroulos, *Polyxène* [3]. Cette pièce originale n'a pas toutefois trop plu et l'on s'est hâté de la remplacer sur l'affiche par *Thémistocle* et *Mérope*. Nous n'acceptons la chronologie de tous ces spectacles que sous bénéfice d'inventaire parce que nous ignorons si l'auteur se fonde ou non sur des sources dignes de foi. C'est toujours en janvier 1820 qu'on a probablement joué le drame grec de *Phocion*. Nous avons exposé plus haut les raisons qui nous ont porté à lui assigner cette date.

Celle de la première du *Brutus* de Voltaire dans la version du docteur Michel Christaris est plus certaine : c'est le 17 mars 1820, comme nous l'apprend le titre de la traduction publiée à Bucarest en 1820, dans le même volume qu'*Oreste* et *Philippe II* d'Alfieri [4].

Voici, à propos de la représentation de la pièce de Voltaire,

---

[1] Cf. Ἑρμῆς ὁ Λόγιος. Vienne 1820, p. 376.

[2] Cf. encore Ἑρμῆς ὁ Λόγιος, 1819 p. 582.

[3] Traduite également en roumain en 1845 par A. H. Zot.

[4] Voir plus haut, de même que Bianu, Hodoș et Simonescu, *ouvr. cit., lieu cit.*

www.cimec.ro

le témoignage d'Anagnostis Tzetzonis dans une lettre du 21 avril 1820 adressée de Bucarest à un ami de la colonie de Vienne ; il y est dit, entre autres, que :

„Le soir, le théâtre local devait représenter l'admirable tragédie de *Junius Brutus*, oeuvre du fameux Voltaire, traduite du français par le docteur Michel Christaris. J'y suis allé sur l'invitation de l'un de mes amis et j'y ai pris un grand plaisir parce que la déclamation des acteurs était si juste, les gestes qui la ponctuaient si assortis, les passions exprimées avec tant de vivacité que tout ce jeu ravit mon imagination et la transporta dans le sénat de la Rome ancienne. Les autres spectateurs partageaient cet état d'âme : ils applaudissaient ivres d'enthousiasme et demandaient à grands cris le nom du traducteur ; lorsque celui-ci se mit à circuler, on le salua de nouveaux applaudissements. Les acteurs qui se sont particulièrement signalés furent Somakis (Brutus), Const. Aristias (Titus) et Marie Papaïoanou, Saloniquiste, (Tullie). Je n'ai pas vu jusqu'à présent un spectacle meilleur. J'ai assisté, il est vrai, à la même tragédie donnée au théâtre de Corfou il y a trente ans, mais ce n'était pas la même chose, ou, selon, le proverbe, il y a loin du cri de la chouette au croassement du corbeau..." [1].

Après une deuxième représentation de *Brutus*, on a joué de nouveau, nous dit Lascaris (*ouvr. cit.*, p. 239), *Thémistocle* et *Mérope*. En mai 1820, ce fut le tour du *Philippe II d'Espagne* de Victor Alfieri, date fixée par le titre de la traduction publiée à Bucarest. C'est, vraisemblablement, la dernière pièce jouée en grec sur la scène bucarestoise. Bientôt, les préparatifs pour la guerre d'indépendance devinrent plus fébriles et tournèrent de ce côté-là l'attention des Grecs. Les troubles de 1821 portèrent le dernier coup à l'activité dramatique et achevèrent de disperser la troupe aussi bien que le comité. Jacques Rizo Rangabé, le directeur, se réfugia d'abord à Braşov, puis à Odessa. Beaucoup de ceux qui avaient animé ou soutenu le théâtre prirent une part active à la révolution. Ainsi, Michel Christaris a combattu à Drăgăşani dans les rangs du bataillon sacré ; ruiné et blessé, à peine put-il échapper au massacre et passer les monts en Transylvanie [2].

[1] Cf. Ἑρμῆς ὁ Λόγιος, Vienne, 1820, p. 376.

[2] Cf. F. G. L<aurençon>, *Nouvelles observations sur la Vala-*

www.cimec.ro

Aristias, l'âme du théâtre et son premier rôle, en jouait d'autres sur la scène politique. Le 17 mars 1821, lorsqu'on a hissé solennellement le drapeau de la guerre d'indépendance dans la maison de Béliou, c'était lui qui tenait la hampe. On constitua ensuite un cortège à la tête duquel se tenait le porte-drapeau flanqué de deux prêtres dont un tenait la croix et l'autre l'Evangile ; des militaires et des gens en civil fermaient la marche ; le groupe révolutionnaire traversa ainsi les rues de Bucarest dans les accents de l'hymne de Rigas [1]. Plus tard, Aristias s'enrôla dans le bataillon sacré et combattit vaillamment à Drăgăşani. Les troubles une fois calmées, il entra dans la maison du boyard Scarlat Ghica en qualité de précepteur de ses enfants. Comme le démon du théâtre ne le lâchait pas, il dressa une scène chez son nouveau protecteur, fit faire des costumes de quelques vieilles nippes, organisa une troupe avec ses élèves et deux ou trois autres dilettantes et on joua ensemble les tragédies où il avait brillé autrefois à la Fontaine-Rouge. Esméraldine Ghica s'était tellement fait admirer dans le personnage de Clytemnestre que ce nom lui resta. Aristias gardait partout les premiers rôles.

C'est là que Jean Văcărescu essaya d'introduire le roumain au théâtre, en faisant jouer *Britannicus* de Racine dans des vers de sa façon et *L'Avare* de Molière dans la traduction d'Erdéli. Malheureusement, la méfiance des Russes empêcha la réalisation complète de ce voeu. Il faudra attendre la fondation de la „Société philharmonique" de 1834 qui organisa les premiers spectacles publics dans la langue du pays [2].

Pendant ce temps, Aristias, en voyage à Corfou (1825), ne renonce pas pour autant à sa passion. On sait qu'il y avait un théâtre actif dans la métropole de l'île ionienne et qu'on y avait joué le *Brutus* de Voltaire dès 1790. A l'arrivée de l'acteur bucarestois, tout cela était du passé. Après une période de languissement, le théâtre corfiote venait de fermer ses portes. Aristias

chie, Paris 1822, p. 115, et A. Papadopoulos-Vrétos, Νεοελληνικὴ φιλολογία (Littérature néo-grecque), Athènes 1857, t. II pp. 348—49.

[1] Cf. I. Philémon, Δόκιμον ἱστορικὸν περὶ τῆς ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως (Esquisse historique de la révolution grecque), Athènes 1859, t. II pp. 133—34. Aristias aimait d'un amour égal la Grèce et la Roumanie, sa seconde patrie. Il travailla au progrès des deux pays. Il combattra bientôt pour la cause roumaine, en 1848, lorsque les Turcs l'arrêtèrent en sa qualité de commandant de la garde nationale.

[2] Cf. Jean Ghica, *Scrisori către V. Alecsandri* (Lettres à B. Alecsandri), Bucarest 1887, p. 44 et D. Ollanescou, *ouvr. cit.*, p. 41.

www.cimec.ro

ne put supporter ce crime de lèse-Melpomène et mit promptement sur pied une troupe de dilettantes à la tête de laquelle il donna une série de représentations. La prémière pièce de leur répertoire a été *Oreste* d'Alfieri dans la traduction utilisée auparavant à Bucarest et qu'on réimprima, on s'en souvient, pour la circonstance (Corfou, 1825). L'oeuvre du tragique italien fut suivie par l' *Agamemnon* et l' *Antigone* du même, le *Démophone* de Métastase, *Mahomet* de Voltaire et *Andromaque* de Racine [1]. Après un court séjour dans l'île, Aristias rentre en Valachie [2]. Il y fait bientôt de nouveaux efforts pour tenir en éveil le goût du théâtre. Sous l'administration militaire russe, instaurée dans les Principautés Roumaines après la paix d'Andrinople (1828—34), „il a représenté avec ses élèves — dit N. Filimon (*Les Parvenus anciens et modernes*, éd. citée, p. 171, note 261) — *Iunius Brutus* et *Oreste* d'Alfieri, puis *Zaïre* de Voltaire, les deux premières en grec, l'autre en français. Parmi les jeunes élèves, on a particulièrement remarqué, dit-on, C. A. Rosetti <le futur homme d'état> : il a joué le rôle du tyran Egisthe dans la tragédie d'*Oreste* et il y a fait montre d'une férocité si naturelle qu'il a effrayé le public et jusqu'à Aristia, son maître".

Il est probable que ces spectacles représentent les dernières manifestations du théâtre grec à Bucarest. L'affirmation d' Étienne Vellescu [3] selon lequel l'activité de ce théâtre avait cessé en 1818, à la fuite de Caradja, est donc à réviser. C'est, au contraire, après cette date, en 1819—20, que le théâtre hellène de la capitale valaque à été le mieux outillé et c'est alors qu'il a atteint l'apogée de sa trop courte carrière.

* * *

[1] Cf. N. Lascaris, Τὰ πρῶτα ἔτη τοῦ ἐν Κερκύρᾳ θεάτρου (Les premières années du théâtre de Corfou) dans la révue Ἰόνιος Ἀνθολογία, VII 1933, pp. 31 et 80.

[2] Entre 1840 et 1842, on le retrouve à Athènes où il organise deux représentations. De retour à Bucarest il se démène pour faire publier sa traduction roumaine d'Homère. L'Ephorie intervient dans ce but auprès du prince Georges Bibescu. Celui-ci lui accorde une gratification de 200 pièces d'or (cf. V. A. Urechia, *Istoria şcoalelor* (Histoire des écoles), Bucarest 1892, t. II, p. 206.

[3] Étienne Vellescu, *Pagini pentru Istoria teatrului român* (Pages pour l'histoire du théâtre roumain) dans *Revista Literară*, VIII 1897 p. 404.

www.cimec.ro

Il ressort de notre exposé que le répertoire du théâtre grec de Bucarest comprenait exclusivement des tragédies à sujets patriotiques et révolutionnaires. Les auteurs favoris en étaient Voltaire et Alfieri dont on a joué dans des versions grecques *La Mort de César*, *Brutus* et *Mérope* du patriarche de Ferney, *Oreste* et *Philippe II d'Espagne* du poète italien. D'autres grands dramaturges occidentaux y ont été plus faiblement représentés, tels Métastase avec *Thémistocle* ou Racine avec *Phèdre*. On a fait, ensuite, une large place aux productions originales des écrivains néo-grecs contemporains et l'on a donné les tragédies *Timoléon* de Zambélios, *Polyxène* et *Aspasie* du secrétaire d'état (grand-postelnic) Iakovaky Rizo Néroulos, *La colère d'Achille ou la mort de Patrocle* par Athanase Christopoulos et *Phocion* dont l'auteur demeure inconnu.

En dehors de ces tragédies sur la représentation desquelles nous possédons des témoignages contemporains des plus sérieux, il est possible que d'autres oeuvres dramatiques aient vu les feux de la rampe. N. Filimon par exemple, affirme qu'on a joué également *Zaïre* et *Mahomet* de Voltaire et *Aristodème* de Monti [1].

Le premier théâtre bucarestois a donc été un théâtre grec, avant-coureur de la révolution de 1821. Sur la scène apparaissaient des héros qui pouvaient bien ne pas appartenir au passé de l'Hellade, mais dont on demandait de servir d'exemples aux Grecs modernes, de nourrir leurs aspirations politiques, de leur insuffler de la confiance dans l'avenir. „Celui qui veut apprendre — dit encore le romancier Filimon (*ouvr. cit.*, p. 169) — si ces pièces ont produit ou non un effet quelconque, n'a qu'à s'adresser aux plaines de Drăgăşani, en Roumanie, et à celles de la Grèce, esclave alors, et elles répondront en lui montrant un peuple libre dans un royaume récemment porté sur la carte de l'Europe...".

De son côté, Nicolas Iorga [2] écrit que les pièces de Voltaire et d'Alfieri, reflets de la France philosophique du XVIII-e siècle et de l'Italie déjà sur la voie du Risorgimento, servaient bien la cause des Grecs, mais parlaient en même temps à l'imagination des Roumains dont elles remuaient l'âme, la transformaient, comme elles transformaient leur société. Filimon, que nous ne

---

[1] N. Filimon, *Ciocoii vechi şi noi* (Les parvenus anciens et modernes), p. 169 de l'éd. annotée par G. Baiculescu, collection des *Classiques roumains commentés*.

[2] N. Iorga, *La Société roumaine du XIX-e siècle dans le théâtre roumain* dans *Revue historique du Sud-Est européen*, III 1926, p. 109.

www.cimec.ro

lassons pas de citer parce qu'il a merveilleusement bien compris ces phénomènes, dit à ce propos (*ouvr. cit.*, p. 170) que les Roumains doivent en grande partie le soulèvement de Tudor Vladimirescu, le mouvement national qui leur a rendu la jouissance de leurs droits ancestraux (1821), aux idées de liberté et aux exemples d'héroïsme recueillis par les jeunes Valaques dans les tirades de *La Mort de César, Achille, Timoléon* ou *Hécube.*

ARIANE CAMARIANO.

www.cimec.ro

LES PREMIERS BOURSIERS ROUMAINS À ATHÈNES

La formation des professeurs spécialisés pour l'enseignement théologique fut un problème bien difficile à résoudre en Roumanie dans la première moitié du XIX-e siècle. Les écoles supérieures grecques ayant été fermées lors de l'insurrection de 1821, les seules sources qui pussent satisfaire la soif de science des jeunes théologiens roumains étaient désormais les écoles à l'étranger.

La littérature religieuse étant entièrement rédigée en grec et en latin, toute préparation sérieuse en théologie exigeait dès le début la connaissance de ces deux langues. Ainsi, dès 1843, l'évêque de Buzău envoya à Athènes Démètre Racoviţă, jeune homme qui avait terminé brillamment les études du séminaire de son éparchie. L'année suivante, Néophyte, archevêque de Bucarest et chef de l'enseignement religieux, proposa lui aussi qu'un certain nombre de jeunes ecclésiastiques fussent envoyés à l'étranger pour y continuer leurs études. Sa proposition se trouve motivée par le manque de professeurs „roumains autochtones" ayant l'instruction nécessaire pour enseigner dans les écoles cléricales, et par la crainte que les professeurs étrangers n'introduisent dans les écoles une mauvaise influence. Par suite de cette proposition, Néophyte envoya, au début de 1844, à Pest, — „où l'on peut mieux qu'ailleurs apprendre le latin" — quatre jeunes gens qu'il avait fait d'abord ordonner moines. Vers la fin de cette même année, il envoya encore „à l'école ecclésiastique ouverte depuis peu de temps dans la ville d'Athènes", quatre jeunes hommes, pour y étudier le grec ancien, dans lequel „les saints Pères et les maîtres de l'Eglise Orientale ont écrit les oeuvres qu'ils nous ont laissées, à nous orthodoxes, en héritage sacré et trésor très précieux à éclairer nos esprits". Vers la fin de 1844, se trouvaient donc à Athènes pour l'étude du grec et des sciences théologiques, à part Démètre Racoviţă, encore quatre étu-

www.cimec.ro

diants : le diacre Dionysios Măldărescu, le moine Dosithée, Élie Benescu et Lazare Drugeanu ; l'année suivante arriva le sixième boursier, Jean Nicolescu. Fidèle à une ancienne tradition, Néophyte envoya sept jeunes gens qui devaient suivre d'abord les cours du séminaire de Chișinău et se perfectionner ensuite à l'Académie théologique de Kiev. Vers le début de 1845, dix-sept jeunes hommes issus des écoles cléricales de Valachie continuaient donc leurs études à l'étranger.

Arrivés à Athènes, les boursiers roumains furent accueillis et installés par Georges Tisamenos — personne de confiance de Néophyte — qui fut pour eux, au cours de ces années d'études, le guide et le conseiller de leur vie d'étudiants. Ils n'ont pas suivi à Athènes les cours de la Faculté de théologie (qui y existait depuis 1837), mais les cours d'une école théologique privée. Les jeunes Roumains ne connaissaient pas suffisamment le grec et ne possédaient pas encore les études nécessaires pour suivre les cours de l'Université. Le métropolite tient compte de cette situation et leur recommande l'école cléricale de Rizaris.

Conseillés par leurs maîtres, ils font d'abord une année d'études de progymnase pour acquérir la connaissance de la langue. Décidés à y parvenir le plus tôt possible, ils prennent aussi des leçons privées de grec. Le 15 septembre 1845, Élie Benescu put seul prendre ses inscriptions parmi les élèves des classes supérieures, tandis que le sautres—à l'exception du moine Dosithée qui continua le progymnase — renseignèrent, par écrit, le métropolite qu'ils allaient suivre les cours des classes inférieures du dit Institut. Démètre Racoviță, le boursier de l'évêché de Buzău procéda de même jusqu'en octobre 1846, lorsqu'il prit ses inscriptions à la Faculté de théologie [1].

Dans leurs premières lettres, les boursiers de l'Institut Rizaris trouvent à se plaindre des conditions où ils vivent et de certaines difficultés qu'ils éprouvent aux cours de langue grecque. Parfois ils observent même que les professeurs ne sont pas assez capables. Mais une fois la période d'adaptation terminée, ils commencent à s'attacher à leurs maîtres et prononcent sur eux des appréciations pleines d'éloges. En janvier 1846, ils écrivent au métropolite que Mich l Apostolidis était passé à la chaire de théologie dogmatique de la faculté de théologie. C'était Néo-

[1] I. Ionașcu, *Materiale documentare privitoare la istoria seminarului din Buzău* (Matériaux documentaires concernant l'histoire du séminaire de Buzău), Bucarest 1937, p. 52.

www.cimec.ro

phyte Duca qui devait prendre la direction de l'école ; mais il meurt le 20 décembre 1845. Seul l'archimandrite Calagane [1], écrivent-ils alors, peut être considéré digne de diriger cette école après la mort du vieux Duca. Les jeunes Roumains qui appréciaient ses hautes qualités, firent cercle, avec leurs camarades grecs, autour du professeur grec Calagane, et malgré les intrigues des éphores qui administraient la fondation des frères Rizaris, réussirent à lui faire obtenir le poste de directeur.

Une fois vaincues les premières difficultés, les boursiers roumains commencent leurs études spéciales. Élie Benescu fait des progrès dans la langue et la littérature grecques et allemandes, de sorte que le professeur Calagane le loue et lui recommande de se procurer une édition allemande de Platon pour ses exercices de traduction [2]. Il envoie au métropolite le programme des matières enseignées à l'Institut. L'objet principal paraît être la langue et la littérature grecques, et, comme l'allemand n'y figurait pas, il semble qu'il en prend des leçons privées. Lazare Drugeanu, qui se trouvait dans une classe inférieure, obtient en 1846 un certificat avec la mention *très bien* en grec, en mathématiques, en l'histoire sainte, en l'histoire générale et en géographie politique [3]. Jean Nicolescu, le diacre Dionysios Măldărescu et le moine Dosithée suivaient les mêmes cours que Lazare Drugeanu, tandis que Démètre Racoviță était étudiant de la Faculté de théologie où il fréquentait les cours de Michel Apostolidis, Theoclès Pharmachis et Constantin Contogonis à la Faculté de théologie. Racoviță suivait en même temps les cours de la Faculté de philosophie, où il fréquentait les leçons de philosophie et de rhétorique de Néophyte Vamva, de littérature grecque de Constantin Asopios, de philologie grecque de Jean Venthilos, d'histoire de Théodore Manusis et de logique, de métaphysique et de droit naturel de Jean Philippe [4].

Ces jeunes gens n'étaient pourtant pas également doués. Malgré leurs efforts, ils ne réussirent pas tous dans leurs études. Parmi les boursiers de l'Église Métropolitaine, ce furent seulement Jean Nicolescu, Lazare Drugeanu et Élie Benescu qui restèrent

---

[1] V. Papacostea et M. Regleanu, *Seminarul Central* (Le séminaire central), 1830—1930, Bucarest 1938, p. 207.

[2] V. Papacostea et M. Regleanu, *ouvr. cit.*, p. 208.

[3] *Ibid.*, p. 209.

[4] I. Ionașcu, *ouvr. cit.*, p. 65.

www.cimec.ro

encore à Athènes pour suivre aussi les cours de l'Université. Les deux autres, le diacre Dionysios Măldărescu et le moine Dosithée, furent rappelés lorsqu'ils eurent terminé les cours de l'école de Rizaris. Le métropolite avait pensé, à un certain moment, de rappeler les trois autres aussi, mais, comme ils insistèrent, on leur prolongea la durée des études, de sorte qu'en 1848 ils commencerènt à suivre aussi les cours universitaires.

Les lettres datant de leurs années d'apprentissage à Athènes laissaient quelquefois paraître le regret de s'être engagés à une tâche qui dépassait leurs forces, car à part les matières que comportait le cours, ils devaient travailler pour apprendre le grec ; maintenant, lorsque cet obstacle fut vaincu, on voit s'éveiller en eux la curiosité scientifique et le désir d'apprendre le plus de choses possibles.

Le diplôme obtenu par Démètre Racoviță à la fin de ses études nous fait savoir qu'il avait suivi, à part les cours de théologie, de philosophie et de lettres, le cours complet de physique expérimentale du professeur Démètre Strumbos, de même que le cours de zoologie et de géologie du professeur Héraclès Mitzopulos[1]. Certains de ces professeurs étaient bien connus dans les Principautés Roumaines avec lesquelles ils entretenaient de nombreuses relations. Néophyte Vamva était en correspondance avec le métropolite Néophyte et lui envoyait certains livres de théologie par l'intermède des boursiers roumains. Beaucoup d'entre eux avaient parcouru les différentes villes de sud-ouest de l'Europe où ils avaient enseigné et fait connaître leur érudition. Lorsque les premiers résultats du mouvement pour la renaissance grecque furent évidents, ils se hâtèrent de rentrer dans leur patrie pour se trouver au centre de cette vaste action nationale. Leurs anciennes relations avec les centres où ils avaient enseigné continuaient dans une faible mesure, leur activité tendant avant tout aux progrès des études théologiques de leur pays.

La vie d'étudiant de ces jeunes Roumains à Athènes était de beaucoup plus calme que celle de leurs camarades dans les autres centres universitaires. Jean Roşu, le correspondant des étudiants roumains de Budapest, écrit au métropolite Nifon que ceux-ci ne manquent pas d'assister aux spectacles et de participer à toutes sortes de divertissements et de fêtes. Les étudiants d'Athè-

[1] I. Ionaşcu, *ouvr. cit.*, p. 77.

www.cimec.ro

nes, par contre, vivent dans un autre milieu, menant une vie d'études continuelles, privée de distractions. Lazare Drugeanu se plaint, dans une lettre, que ses yeux le font souffrir à cause de la lumière trop faible de ses nuits de travail. Jean Nicolescu demande à un certain moment l'autorisation d'être ordonné moine par le métropolite d'Athènes qui l'avait conseillé dans ce sens. Comme théologiens, ils devaient se présenter à certaines dates au métropolite d'Athènes qui s'intéressait à leurs progrès. Les jours de fête ils allaient tous à l'église russe où le diacre Dosithée et le moine Dionysios, ordonné prêtre, célébraient parfois le service divin. Ils expliquent dans leurs lettres qu'ils vont à cette église parce qu'ils la considèrent plus conforme à leur caractère et à leurs habitudes et parce que la messe y est dite en deux langues [1].

Dans certaines lettres envoyées à leurs camarades de séminaire, ils décrivent la situation de la Grèce. En 1846, Jean Nicolescu écrit que „l'Hellade passe par des moments difficiles à cause de la misère" [2]. Là-dessus, ils donnent maintes informations.

En effet, la Grèce traversait à ce moment-là une grave crise sociale et économique, due aux limitations imposées à l'émigration par la reconstitution des états balkaniques. La population grecque se trouvait confinée entre les limites établies par les traités ; elle avait gagné l'indépendance, mais avait perdu les grandes possibilités que lui offrait autrefois l'Empire Ottoman. La mer et ses ressources commerciales ne présentaient pas encore une source de travail pour le prolétariat grec, tandis que les Principautés Roumaines ne leur offraient plus les mêmes moyens qu'ils avaient trouvés sous le règne des Princes phanariotes, bien qu'il y avait encore un petit nombre de commerçants et de métayers grecs qui émigraient vers les Pays Roumains [3].

Les troubles politiques et les polémiques provoqués par les travaux constitutionnels sont pour les jeunes Roumains des aspects tout nouveaux, mais ce qui leur produit une forte impression c'est, surtout, la grande liberté de la presse. En 1846, à l'occasion du mariage du Prince Bibescu, les journaux grecs lui consacrent de longs et injurieux articles, de même qu'au Patriarche de Constantinople qui avait permis ce mariage. Les

[1] V. Papacostea et M. Regleanu, *ouvr. cit.*, p. 207.
[2] *Ibid.*, p. 202.
[3] *Ibid.*, p. 214.

www.cimec.ro

étudiants en parlent dans leurs lettres, mais ils hésitent à envoyer les journaux [1].

A leur tour, ils recevaient des nouvelles du pays. Les lettres et les journaux que les camarades leur envoyaient les renseignaient sur les événements qui se précipitaient vers 1848. Lorsque leur parvient la nouvelle de la révolution nationale, Élie Benescu, Jean Nicolescu, Démètre Racoviță et Lazare Drugeanu envoient des lettres de félicitations à leurs anciens camarades et aux amis qui avaient pris part au mouvement d'insurrection. Ils traduisent en grec les hymnes révolutionnaires qu'ils ont reçus de leur pays, et les font connaître à leurs camarades grecs, tâchant d'oublier ainsi le regret de ne pas avoir été présents à la révolution nationale de leur patrie.

En 1850, les quatre boursiers d'Athènes rentrent dans leur patrie après avoir obtenu le diplôme de la faculté de théologie et de philosophie. Ils devaient former, avec leurs camarades qui avaient étudié dans d'autres écoles supérieures à l'étranger, ce corps de professeurs capables de réaliser dans les séminaires roumains l'organisation nouvelle qu'on attendait d'eux. Les circonstances furent pourtant défavorables et les séminaires gardèrent encore, jusqu'en 1864, presque la même organisation que leur avait été donnée par la loi russe du Règlement Organique. Grâce aux études que ces jeunes hommes avaient faites dans les écoles supérieures à l'étranger, les séminaires connurent pourtant, par l'activité des nouveaux professeurs, un rythme de vie plus rapide qui rendit possible leur organisation nouvelle par la loi de l'enseignement de 1864. En outre, les boursiers d'Athènes ont rétabli nos relations intellectuelles — interrompues pendant une trentaine d'années environ — avec le centre le plus important de l'Eglise orthodoxe.

M. REGLEANU

[1] *Ibid.*, p. 205.

www.cimec.ro

ANCIENNETÉ ET EXPANSION DES ROUMAINS D'APRÈS LA TOPONYMIE, L'ONOMASTIQUE ET LA LANGUE

TERRITOIRE DE FORMATION DU PEUPLE ROUMAIN ET DE LA LANGUE ROUMAINE

Personne aujourd'hui ne conteste la latinité de la langue roumaine. Tous les linguistes — étrangers et roumains sans distinction — admettent que la langue roumaine repose sur le latin vulgaire, dont elle s'est formée de la même manière que ses soeurs d'Occident, mais dans des circonstances différentes et sous l'effet d'autres influences.

Il y a cependant divergence d'opinions quant au territoire où s'est formée la langue roumaine, sur l'origine ethnique de ceux qui l'ont parlée sur ce territoire et qui la parlent encore aujourd'hui, sur la manière dont la langue roumaine et le peuple qui la parle se sont répandus hors du territoire de formation et sur l'époque de cette expansion.

Les uns ont cru que le berceau du peuple roumain a été uniquement en Dacie ; d'autres pensent qu'il doit être placé uniquement dans la Péninsule des Balkans (Illyrie, Mésie) ; beaucoup s'accordent à croire que la langue roumaine a pris naissance aussi bien en Dacie qu'au Sud du Danube ; quelques-uns ont pensé aux bords de l'Adriatique, etc. [1].

---

[1] On peut trouver, presque en entier, la bibliographie concernant cette question, chez A. Philippide, *Originea Românilor* (L'origine des Roumains), Iaşi 1925, I, p. 662 et suiv., de même que dans le livre de A. Sacerdoţeanu, *Consideraţii asupra istoriei Românilor în evul mediu* (Considérations sur l'histoire des Roumains au moyen-âge), Bucarest 1936, (traduction de revue et complétée l'ancien ouvrage : *Considérations sur l'histoire des Roumains au Moyen-Âge*, Paris 1929). Consulter, en dernier lieu, N. Iorga, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), I-II, Bucarest 1936, en commençant par le I-er vol., 2-e partie du Livre IV, p. 307 et suiv.). On peut, mais avec beaucoup

www.cimec.ro

Les efforts de l'histoire et de la philclogie hongroises pour prouver que le peuple roumain et la langue roumaine se sont

d'attention, se servir du pamphlet aux grandes prétentions scientifiques mais d'une érudition d'emprunt et plein d'interprétations fausses et tendancieuses, de Tamás (Treml) L., *Rómaiak, románok és oláhok Dácia Trájándban*, Budapest 1935 (traduit en français dans *Archivum Europae centro-orientalis*, Budapest 1935, t. I, et. t. II, 1936).

Comme preuve de ces affirmations, je donne ici quelques exemples caractéristiques. Je m'occuperai ailleurs de l'ouvrage en son entier.

Aux pages 121, 197—198 et 218, L. Tamás devant prouver qu'au XIII-e siècle il y avait peu de Roumains en Transylvanie, et, m'imputant que je ,,me tais'' sur un document de l'année 1293, change l'*ac* de ,,universos Olacos in possessionibus nobilium vel quorumlibet aliorum residentes *ac* praedium nostrum regale Scekes vocatum, ordinassemus revocari, reduci et etiam compelli, redire invitos'' (voir Zimmermann-Werner, *Urkundenbuch*, etc., I, p. 195, no. 264, auquel il se réfère), avec Hunfalvy (*Az Oláhok története*, I, p. 381 et suiv.) et János Székely (*Roumains et Hongrois en Transylvanie*, dans la *Revue des Etudes Hongroises*, VI, 1928, p. 274), en ,,*ad* praedium nostrum'', etc.; de la sorte, il peut, évidemment, grouper tous les Roumains de Transylvanie, du XIII-e siècle, sur le territoire d'un seul domaine royal, celui de *Secaş* (*Szekes* en hongrois). Karácsonyi, dans un de ses ouvrages publié dans *Századok* en 1910, avait fait la même erreur; N. Iorga, dans son *Istoria Românilor din Ardeal şi Ungaria* (Histoire des Roumains de la Transylvanie et Hongrie) vol. I, Bucarest 1915, p. 65, l'avait corrigée.

A la page 141, n. 41, il dit que Στρόγγες de Procope ne peut s'accorder avec le grec στράγ, car ,,tous les dérivés grecs ont le radical στραγγ. Mais s'il ne s'était basé uniquement sur une faute évidente d'impression dans mon ouvrage: *Românii în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei şi onomasticei* (Les Roumains aux IX-e—XIV-e siècles sur la base de la toponymie et de l'onomastique) Bucureşti 1933, p. 62, où je montre que le roumain ,,*strungă*'' doit dériver du grec (il s'agit de ,,<*στρογγύλος'' au lieu de (στρογγύλος) et s'il avait ouvert Boisacq, DEG2, qu'il cite après moi, ou Walde, LEW2 s. v. *stringo*, ou n'importe quel dictionnaire grec, il aurait trouvé στρογγύλος (<*στραγγύλος), στρογγυλαίνω, στρογγυλίζω, στρογγύλλω, στρογγυλόω, στρογγυλότης, et il aurait alors compris qu'un rapport entre Στρόγγες et στραγγξ est possible.

Pour pouvoir réfuter l'explication *Ontelke* (p. 186—187) et *Onuz*, *Vonucz*, du nom de personne *Onu*, *Onuţ* (p. 189), il affirme que dans la langue roumaine on ne peut employer de nom de personne sans aucun suffixe comme nom topique (p. 188, n. 143) quoiqu'on puisse donner toute une liste de cette catégorie de noms (cf. *Acmar* < *Otmar*, *Ardan* < *Iordan*, *Bălan*, *Bulc*, *Balomir*, *Blaj*, *Bogomir*, *Bulbuc*, *Buteasa*, *Ciuruleasa*, *Corlu*, *Dâncu*, *Dej*, *Dezmir*, *Iara*, *Lupşa*, *Negru*, *Solomon*, *Solovăstru*, etc., etc., en Transylvanie; *Achim*, *Acsinte*, *Adam*, *Agafton*, *Agapia*, *Agiud*, *Ahmed*, *Albota*, *Badiu*, *Bădeasa*, *Băduleasa*, *Bălan*, *Bălani*, *Bălăneasa*, *Bălaşa*, etc., etc., dans la Roumanie d'avant guerre). Il y a encore les dérivés de *Ion*: *Ioniţă*, *Ionele*, *Ioneasa*, *Ioneşti*, *Ionuleşti*, *Oneasa*, *Oneşti*, etc. *Alba* (p. 188) comme nom de lieu existe aussi dans d'autres régions roumaines (voir I. Iordan, *Rumänische Toponomastik*, I, Bonn, u. Leipzig 1924, p. 34 etc.).

www.cimec.ro

formés uniquement au Sud du Danube resteront vains [1]; le problème du territoire de formation du peuple roumain ne peut pas être résolu par des recherches unilatérales et par l'interprétation subjective des sources historiques et archéologiques. Comme l'a déjà démontré J. Jung [2] et, dernièrement encore, A. Dopsch [3], nous devons tenir compte aussi : 1) du parallélisme que nous présente l'évolution des autres „Romaniae" pour lesquelles on a définitivement rejeté la théorie dite „théorie de la catastrophe" (Katastrophentheorie) et d'une „césure culturelle" (Kulturzäsur) intervenue en même temps que leur passage sous la domination des „barbares", notamment des Germains (Goths, etc.) ; 2) de l'étendue actuelle du territoire occupé par le peuple roumain comparée à celle du passé, et des causes pour lesquelles elle n'est pas restée la même ; 3) de la vie sociale, passée et actuelle, du peuple roumain (spécialement de la vie pastorale et rustique) ; 4) de la langue et surtout des éléments étrangers de la langue roumaine et des éléments que celle-ci a donnés à d'autres langues, de leur ancienneté et de leur géographie ; 5) de la toponymie des régions habitées par les Roumains, actuellement et jadis, de l'ancienneté des noms de lieux d'origine roumaine et de leur géographie.

D'après les dernières investigations, le territoire qui a donné naissance au peuple roumain — différant quant à la langue de la population romane de Dalmatie, avec laquelle pourtant elle a de nombreux points communs — été la région latinisée de l'Europe orientale, par conséquent la Mésie Supérieure, la Mésie Inférieure ou, en d'autres termes, la Serbie, le Sud-Ouest de la Bulgarie, la Bulgarie comprise entre le Danube et les Balkans, la Dobroudja, l'Olténie, la région de la Valachie et de la Moldavie avoisinant le Danube, la région danubienne et maritime de la Bessarabie jusqu'aux environs d'Akkerman (Cetatea-Albă), la Transylvanie, le Banat et la province de Sirmium [4].

---

[1] Consulter T a m á s, *ouvr. cit.*, p. 49 et suiv. ; A l f ö l d i A., *A gót mozgalom és Dácia feladása* (*Egyet. Phil. Közl.*, LIII, 1929, p. 161—180 ; LIV, 1930, pp. 1—20, 81—95, 164—170, ; B u d a y A., *Van-e alapja a dákoromán kontinuitás elméletének?* dans *Emlékkönyv Dr. Klebersberg Kuno... emlékére*, Budapest 1925, pp. 127—137, etc.

[2] J. J u n g, *Römer und Romanen in den Donauländer*, Innsbruck 1877.

[3] A. D o p s c h, *Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung*, 2-e éd., I—II, Wien 1923—24.

[4] A. P h i l i p p i d e, *ouvr. cit.*, p. 657 ; cf. aussi Th. C a p i d a n, *Romanitatea balcanică* (La romanité balkanique), Bucureşti 1936, pp. 58—59 :„... Les Roumains actuels connus aux quatre coins du monde ne représentent pas seulement

www.cimec.ro

La limite de ce territoire, au Nord, serait l'extrême ligne atteinte par la culture latine ; au Sud, la frontière entre les cultures latine et grecque.

D'après C. Jireček [1], cette frontière commençait, sur la rive orientale de la Mer Adriatique, à un endroit proche de la ville de *Lissos*, passait vers l'Est par les montagnes des Mirdites et de Dardanie, continuait dans la Macédonie du Nord, entre *Scupi* et *Stobi* (ruines actuelles à l'endroit même où le *Tsărna* se jette dans le *Vardar*), laissait les villes de *Naissus* (Niš), *Remesiana* (Bela Palanka) à la zone d'influence latine et *Pautalia* (Künstendil) et *Serdica* (Sofia) avec toute la région de Pirot à la zone d'influence grecque. De là, la frontière se dirigeait le long du versant septentrional des Balkans jusqu'à la Mer Noire.

P. Skok place cette frontière un peu plus au Sud [2].

Je considère comme faisant partie du territoire de formation du peuple roumain la Mésie Supérieure et la Mésie Inférieure, non seulement parce que ces provinces ont été parmi les plus, latinisées, mais surtout parce que c'est là qu'ont été transférés,

---

es descendants de la latinité balkanique septentrionale et des régions latinisées de la rive gauche du Danube, mais encore de la péninsule entière telle qu'elle a existé après sa conquête faite par les Romains".

[1] C. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, I, *Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien*, Phil.-hist. Cl., XLVIII, Wien 1901, I p. 13 et 20 ; *Archeol.-epigraphische Mitteilungen*, X p. 44 et *Geschichte der Serben*, I, Gotha 1911, p. 39 ; cf. aussi K. Kadlec, *Deutsche Literaturzeitung*, Berlin, XCIII 1918, pp. 703—704 ; D. Scheludko, *Lateinische und rumänische Elemente im Bulgarischen*, dans *Balkan-Archiv*, III p. 254 et suiv. ; A. Bunea, *Incercare de istoria Românilor până la 1382*, (Essai sur l'histoire des Roumains jusqu'en 1382) pp. 16—18 et suiv. ; A. Philippide, *Originea Românilor*, I pp. 70—712 ; I. Şiadbei, *Le latin dans l'Empire d'Orient*, extrait de l'*Arhiva*, XXXIX (1932), pp. 3—4 ; C. C. Giurescu, *Despre Vlahia Asăneştilor* (Sur la „Vlachie" des Assenides), dans *Lucrările Inst. de Geogr. al Univ. din Cluj*, IV (1928) p. 117.

[2] P. Skok, *Byzantion comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balkaniques*, dans *Byzantion*, V 1931, pp. 371—372 (cf. aussi chez Th. Capidan, *Aromânii, Dialectul aromân* (Les Aroumains, Le dialecte aroumain) Bucureşti 1932, p. 25, n. 1. Auparavant A. Philippide, *ouvr. cit.*, pp. 70—72 ; G. Schütte, *Über die alte politische Geographie der nichtklassischen Völker Europas*, dans *Indogerm. Forschungen*, XV pp. 211—336, spécialement, pp. 298—299 (cf. K. Sandfeld, *Linguistique balcanique, Problèmes et résultats*, Paris 1930, p. 17) ; C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, V. *Aus 500 Jahren vorrömischer und römisscher Geschichte* I. Teil : *Bis zur Festsetzung der Römer in Transdanuvien*, Wien-Leipzig 1932, pp. 160—161 (cf. aussi S. Puşcariu, *Dacoromania*, VII, 1931—33, p. 494).

www.cimec.ro

d'après les historiens romains Festus Rufus (*Breviarium rerum gestarum populi Romani*, VIII) et Eutrope (*Breviarium hist. rom.*, VIII), lors de l'évacuation de la Dacie, c'est-à-dire d'après les uns sous Maxime entre 235—238, d'après d'autres à la fin du règne de Gallien en 268 ; enfin, d'après la majorité des historiens sous Aurélien en 270—271 après J. C.), „les Romains" et, selon les mots de Flavius Vopiscus (*Divus Aurelianus*, XXXIX), qui falsifie leur texte, „l'armée et les provinciaux", les „peuples" [1].

Au territoire de formation du peuple roumain appartenait aussi la Pannonie, parce qu'elle eut d'étroites relations avec la Mésie et fut même, en partie, englobée dans la Mésie [2].

De même que la vie romaine n'a pas cessé dans le Noricum et en Rhétie lors de la conquête de ces provinces par les Germains [3], malgré l'affirmation d'Eugippius, dans *Vita S. Severini*, chap. 45, d'après laquelle en 488, au temps d'Odoacre : „Onuolfus vero praecepto fratris (i. e. Odoacri) admonitus *universos* jussit ad Italiam migrare *Romanos* [4]... Universi per comitem Pierium compellebantur exire", elle ne cessa pas non plus en Pannonie, occupée par les Huns en 377 et livrée en 588 aux Avares, lorsque la population passa de la „Pannonia Secunda" sur la rive droite de la Save [5] : „sie lebte fort, wenn auch in veränderten, mitunter besseren Verhältnissen als früher". [6] Les relations que nous donnent Saint Jérôme [7], Salvien [8] et Priscus [9] à ce sujet

[1] Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXXIII, dont Vopiscus s'est également inspiré, en parlant de Licinius Gallienus dit seulement : „Et amissa trans Istrum, quae Traianus quaesierat".

[2] Voir A. Philippide, *ouvr. cit.*, I p. 281, qui nous dit seulement que la Mésie Inférieure comprend encore une partie du Sud des provinces de la Pannonie Supérieure et Inférieure ; cf. aussi N. Iorga, *ouvr. cit.*, vol. II, p. 223.

[3] Voir Jung, *ouvr. cit.*, pp. 182—184 ; Dopsch, *ouvr. cit.*, I, pp. 118—122.

[4] Cf. Jung, *ouvr. cit.*, p. 205, n. 2 ; Dopsch, *ouvr. cit.*, p. 134 ; A. Budinszky, *Die Ausbreitung der lateinischen Sprache über Italien und die Provinzen des römischen Reiches*, Berlin 1881, p. 167 ; M. Friedwagner, *Über die Sprache und Urheimat der Rumänen in ihrer Frühzeit*, Halle (Saale) 1934, p. 648 ; N. Iorga, *ouvr. cit.*, vol. II pp. 14, 205 et 209. D'après Tamás, évidemment, qui a supprimé ce „bestes Analogon" d'„Eugippius", nous ne devons pas lui donner l'importance que lui attribue Jung, *l. c.*, et Tr. Tamm, *Über den Ursprung der Rumänen*, Bonn 1891, p. 76 et suiv., pour la continuité de la vie romaine de la Pannonie et de la Dacie.

[5] C. I. L., III, p. 416 ; voir aussi Philippide, *ouvr. cit.*, p. 427.

[6] Jung, *ouvr. cit.*, p. 182.

[7] Saint Jérôme, *Ep.*, CXXIII, 17.

[8] Salvien, *De gubernatione Dei*, V 8.

[9] Prisci *Exc. de leg.*, p. 193 (éd. Bonn). On trouve, en roumain, la tra-

www.cimec.ro

sont concluantes. A l'appui de ce qu'ils avancent il faut joindre aussi la note d'un chroniqueur syrien qu'on trouve dans C. Jireček : „Les Avares et les Slaves disaient aux habitants : Semez et récoltez, nous ne vous retiendrons qu'une partie" [1].

P. P. Panaitescu relève de même, dans la critique qu'il fait du livre de P. Mutafciev [2] que, dans le traité entre Attila et Théodore II, il est fait mention des foires tenues par les Huns auxquelles les habitants de l'Empire d'Orient pouvaient aussi participer [3]. Il y est dit aussi que la population des régions danubiennes a souvent été favorable aux barbares, ou bien que la cité de Viminacium a été livrée aux Huns par la population même.

Si les monuments écrits ne sont pas assez éloquents sur la vie romaine de la Pannonie, par contre, les découvertes archéologiques et en premier lieu numismatiques nous indiquent les régions où cette vie s'est maintenue. En aucun cas la vie rurale et pastorale romaine n'a dû cesser même sous la domination des Huns et des Avares [4].

Jusqu'au VIII-e siècle, lors de la tempête avare, la langue romane de Pannonie s'est formée sous les mêmes influences illyriques et mésiennes (donc thraces) que la langue roumaine des deux Mésies et de Dacie. Des conditions identiques

---

duction complète du passage, p. 190—194, chez Philippide, *ouvr. cit.*, pp. 785—787, qui nous indique qu'il s'agit d'un „Grec" citoyen romain (et non de „ein Römer", comme avance Jung, p. 183). Cf. aussi V. Grecu, *Cetățeanul roman din Priscus dela curțile lui Attila* (Le citoyen romain de Priscus à la cour d'Attila) dans *Codrul Cosminului*, VIII 1933—34, Cernăuți 1934, pp. 432—438, qui conclue que „si un citoyen romain, négociant grec, tombé entre les mains des barbares, n'a pas senti la nécessité de retourner dans l'Empire, les anciens éléments romains, établis depuis plus longtemps dans les provinces occupées par les barbares, en auront senti d'autant moins la nécessité" (p. 438).

[1] C. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, Gotha 1911, p. 95. Cf. à ce sujet aussi A. Philippide, *ouvr. cit.*, p. 422, note.

[2] *Bălgari i Rumăni v istorijata na Dunavskité zemi* (Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens), Sofia 1927; cf. le compte rendu dans *Revista Aromânească*, I 1929, no. 1, p. 18.

[3] Prisci *exc.*, p. 168, éd. Bonn.

[4] Voir A. Alföldi, *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien* dans *Ungarische Bibliothek*, Reihe I, Heft 10 et 12, et *Ungarische Jahrbücher*, III et IV; J. Pfister, *Pannonien in politisch-geographischer Betrachtung*, dans *Ungarische Jahrbücher*, VIII 1928, pp. 152—153; et spécialement Pleidell A., *A magyar várostörténet elsö fejezete*, c. III, dans *Szdzadok*, LXVIII 1934, pp. 166—200.

www.cimec.ro

de développement supposent des résultats identiques. Nous pouvons donc supposer d'une manière évidente que la langue romane de Pannonie a été identique au roumain, ou du moins qu'elle a eu des ressemblances très proches avec la langue roumaine, qu'elle en a été — peut-être — un dialecte. Si cette langue avait subsisté et si elle était restée isolée, elle aurait pris très probablement un aspect en grande partie différent de la langue roumaine actuelle. Mais cette langue n'a pas été isolée du reste de la romanité orientale ni avant le VIII-e siècle, ni ultérieurement.

C'est cette population qui a dû conserver et transmettre aux peuples installés plus tard en Pannonie le petit nombre de noms de lieux anciens qui s'y sont conservés : *Sirmium* > *Sermu* > *Srĕmu*; *Arrabo* > *Rabo* hongr. *Rába* > tchèque *Rab* > allem. *Raab*; *Salla* > hongr. *Szala* > *Zala*; *Savus, Saus, Sava* > *Sava*; *Dravus, Dravis, Draus* > *Drava*; *Colapis* > *Kulpa*, etc.

En efet, c'est de cette population à la langue ressemblant au roumain actuel qu'a pu nous parvenir la forme *Zelice*, diminutif de *Zala*. (Voir *Chron. Pict.*, éd. M. Florianus, 1, 2, p. 160; „iuxta fontes rivorum *Zala* et *Zelice*"). On connaît la particularité caractéristique de la langue roumaine de transformer le *a* atone en *ă*, que les étrangers rendent, dans la prononciation et l'écriture par un *e* [1].

Le même phénomène, amené cette fois par un suffixe d'origine romane (cf. *-ut, uță, it. -uzzo, -uccio* < *-uceus*, voir G. Pascu, *Sufixele românești*, (Les suffixes roumains, Bucureşti, 1916, p. 159) nous le retrouvons dans le diminutif de *Raba*, attesté d'abord chez l'Anonyme du Roi Béla, chap. 50, ensuite dans différents documents commençant par l'année 1220 : *Rabuca, Rebuca, Rebuce* d'où les formes actuelles *Rábca* et *Repce, Répce* [2].

---

[1] *Zelice* = „*Kis Zala*" = „*Zala* la mineure" interprète aussi Ortvay T., *Magyrorsz. r. vizr.*, II, 429—30 (cf. Pauler Gy., *A. m. nemz. tört.*[2], p. 427, n. 204), interprétation juste comme l'indique l'expression „utraque Sala", cité par lui. Voir pour plus de détails N. Drăganu, *Românii în veac. IX—XIV pe baza toponimiei şi a onomasticei* (Les Roumains aux IX-e—XIV-e siècles sur la base de la toponymie et de l'onomastique), Bucureşti 1933, pp. 164—165.

[2] Voir pour plus de détails N. Drăganu, *ouvr. cit.*, p. 166—167. I. Kniezsa, dans le pamphlet *Pseudorumänen* (?) *in Pannonien und in den Nordharpathen*, Budapest 1936, pp. 193 et 204, part d'un mot slave subsistant *Rabica* (de même que J. Melich, *A hontoglaláskori Magyarorszdg*, Budapest 1925—1929, pp. 379—380; mais celui-ci, plus prudent, donne *Rabica* avec un astérisque). *Rabica* ne peut pas être le radical de l'allemand *Rabnitz* qui, comme l'a si bien démontré E. Schwartz, *Flussnamen und Völkerbewegungen in Oberpannonien*

www.cimec.ro

J'ai désigné la Péninsule Balkanique comme faisant partie du territoire primitif roumain, comprenant par cela non seulement la Mésie qui s'est étendue parfois même sur la rive gauche du Danube, mais aussi toutes les autres régions latinisées, jusqu'à la ligne de démarcation mentionnée plus haut, à l'exception de la Dalmatie où la langue latine s'est developpée dans une autre direction.

C'est dans la Peninsule Balkanique, notamment en Mésie, qui a été soumise à la latinisation pendant quatre siècles environ, que vivait la majorité de la population romaine à la vie romaine la plus intense de l'Europe orientale. C'est là que nous trouvons le plus grand nombre d'inscriptions, c'est là que fut transplantée la population de la Dacie, c'est donc là que nous devons chercher le centre de formation du peuple roumain et de la langue roumaine.

C'est en 602 après J. C. qu'on parle pour la dernière fois de la population romaine de Mésie. Toutefois cela ne signifie pas qu'elle a disparu après cette date, car plus tard on signale en Mésie des populations parlant roumain. Nous ne pourrions pas nous expliquer autrement comment sont parvenus aux Slaves du sud du Danube des toponymes tels que : *Oeneus* > *Una* ; *Timacus* > *Timok* ; *Almus* > *Lom* ; *Cebrus* > *Cibrica* ; *Augustus* > *Ogost* ; *Oescus* > *Iskăr* ; *Utus* > *Vid* ; *Asamus, Asemus, Asimus* > *Osăm* : *Jatrus* > *Jeter, Jantra* ; *Bononiae* > *Bŭdynŭ* > *Vidin* ; *Ra-*

---

dans *Zeitschrift f. slav. Phil.*, I 1924, p. 330 : slav. **Rabanica* < *Rabana* < lat. *Arrabona* = *Arrabo* > *Rabo* > hongr. *Rába*, tchèque *Rab* > allem. *Raab*. Toutefois Kniezsa a l'aplomb de qualifier l'explication donnée plus haut de „überflüssiges, ja kritikloses Vergehen" (p. 193). D'ailleurs tout le livre de Kniezsa n'est qu'une série d'audaces et de mystifications. Il essaie de faire la critique des œuvres philologiques roumaines sans même connaître le roumain (il ne sait même pas lire le mot *Zima* = *Sima* = *Simion*, nom slave qu'il aurait dû connaître ; il le lit *Šima* et le fait dériver du hongrois *sima*, „glatt", p. 122 etc.). Naturellement, lorsqu'il n'emploie pas d'interprète (Tamás), ne comprenant pas le texte, il en arrive à attribuer à l'auteur des choses qu'il n'a pas dites et ainsi à combattre des affirmations qu'il n'a pas faites, etc. Il établit des lois phonétiques (cf. p. 54, où il nie l'existence d'un roumain *Florea*, qu'il aurait très bien pu trouver, en même temps que d'autres exemples de ce genre, en très grand nombre chez Iordan, *Diftongarea lui e şi o accentuaţi în poziţiile d, e*, Iaşi 1921, p. 247) et des dérivations inexistantes (cf. pp. 148, 188, etc., où comme Tamás, il dit qu'on ne peut pas former les toponymes roumains avec des noms de personnes dépourvus de suffixes). Il fait des affirmations exagérées comme „das rumänische Christentum selbst im wesentlichen slawischen Ursprungs ist" (p. 66) etc., etc. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur toutes les audaces grandiloquentes de Kniezsa.

www.cimec.ro

tiaria > *Arčar*; *Serdicae* > *Sr̆dl̆ěčí*; *Castellum* > *Kostol, Kostolac*; *Utus* > *(Somo)vit*; *Nikopolis* > *Nikŭp*; *Naissus* > *Niš*; *Durostorum, Dorostorum* > *Dristria, Silistra*; *Trajanus* > *Trojan*; *Roman(ia)* > *Hr̆man, Hr̆manija*, etc. [1].

J'ai désigné aussi la *Dacie* comme appartenant au territoire où s'est formée la langue roumaine. Partant des conclusions, controversées quant au texte et à la bonne foi, de Flavius Vopiscus, appuyées sur les ouvrages de Sextus Aurelius Victor, Eutrope et Festus Rufus qui ne mentionnent que le déplacement des „Romains" [2] et, ayant en vue les analogies si éloquentes du Norique, de la Rhétie et de la Pannonie [3] dont j'ai parlé plus haut, on ne peut admettre l'évacuation complète de la Dacie qui, aujourd 'hui, possède la plus nombreuse population roumaine.

Même si „la théorie de la continuité, conçue sous une forme absolue, est aujourd'hui insoutenable, en réalité, lors de l'éva-

---

[1] C. Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*, Wien 1901, I 33; D. Scheludko, *ouvr. cit.*, p. 259; P. Skok, *Dunaj et Dunav*, dans *Slavia*, VII 1929, p. 729 et *Zu den rum. Orts- und Personennamen auf skr. Gebiet*, dans *Zeitschrift f. Rom. Phil.* XXXVIII 1917, p. 552; J. Melich, *A honfonglaláskori Magyarország*, pp. 72—82, 195—198; A. Philippide, *ouvr. cit.*, I, pp. 454—456.

[2] Au sujet de cette question consulter Petru Maior, *Istoria pentru începutul Românilor în Dacia*, ed. III, Budapest et Gherla 1883, pp. 30—54; A. Philippide, *ouvr. cit.*, pp. 420—427; N. Iorga, *Le problème de l'abandon de la Dacie par l'empereur Aurélien*, dans *Revue hist. du sud-est européen*, I 1924, pp. 37—58, et *ouvr. cit.*, pp. 324—353; M. Friedwagner, *ouvr. cit.*, p. 645 et suiv.; L. Tamás, *ouvr. cit.*, pp. 64—68, n. 47 et p. 106,; G. Popa-Lisseanu, *Izvoarele istoriei Românilor* (Les sources de l'histoire des Roumains) vol. IX et X. *Părăsirea Daciei* (L'abandon de la Dacie), Vopiscus et Eutropius, București 1936 (Introduction); C. C. Giurescu, *ouvr. cit.*, I p. 162 et suiv. Celui-ci relève (p. 164) les contradictions du texte de Vopiscus qui commence par l'affirmation: „Cum vastatum Illyricum et Moesiam deperitam videret", pour continuer: „Daciam... sublato exercitu et provincialibus reliquit... abductosque ex eo populos in Moesia collocavit". Dans ces ouvrages on trouve la bibliographie complète du problème.

[3] On peut encore citer Ammien Marcellin XXV, 9, 2. (N. Iorga, *Rev. hist. du sud-est européen*, I 52—53); cf. Friedwagner, *ouvr. cit.*, p. 647, n. 5, passage dans lequel on parle du refus des colons romains de quitter la ville de Nisibis (au temps de Jovien, 363—364): „manusque tendentes orabant ne imponeretur sibi necessitas abscendendi, ad defendendos penates se solos sufficere, sine adjumentis publicis...". Mais le commandant romain ne s'est pas laissé fléchir: „intra triduum omnes jussit excedere moenibus... Adpositis ita compulsoribus, mortem, siqui distulerit egredi, minitantibus...". Ce procédé, explicable vis-à-vis d'une ville, est cependant impossible pour un pays tout entier.

www.cimec.ro

cuation de 275, un grand nombre, sans doute la majorité des habitants sont restés dans la province, surtout dans les régions montagneuses de la Transylvanie et de l'Olténie septentrionale ; le reste de la population a suivi les légions romaines sur la rive droite. Il peut difficilement être question d'une évacuation générale. Il dut rester dans la campagne un grand nombre d'anciens habitants qui vivaient en bon accord avec les Goths et n'avaient aucun intérêt à abandonner la province" [1].

Le fait qu'en Dacie les inscriptions ainsi que le monnayage cessent entre les années 260—268 ne peut rien signifier ; c'est un simple hasard. En Mésie aussi les inscriptions s'arrêtent en 287, et la frappe de la monnaie à Viminacium en 240 après J. C. [2] Toutefois, en Dacie, les monnaies continuent de circuler jusque dans la seconde moitié du V-e siècle [3], ce qui prouve qu'il s'y trouvait une population qui en avait besoin. Et s'il nous faut donner une attention particulière aux inscriptions, nous devrions aussi nous demander pourquoi cette évacuation d'un si grand nombre d'habitants n'a laissé absolument aucune trace sur les monuments et dans les inscriptions de la Mésie [4].

En se basant sur les inscriptions, on ne peut tirer des conclusions que relativement à la population des villes, aux proportions des différents éléments ethniques dont elle se compose et au progrès de la latinisation ; mais on ne peut rien dire de la population rurale et pastorale sans laquelle un pays ne peut exister [5].

De la langue des Daces qui n'ont pas subi l'influence latine, il nous est trop peu resté pour que nous puissions nous en faire une idée. Nous ne savons pas non plus sous quel aspect se présentait la langue romane parlée en Dacie avant sa transforma-

---

[1] L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, Paris 1904, pp. 316—317. Même P. Hunfalvy, *Die Rumänen und ihre Ansprüche*, Wien und Teschen 1883, pp. 13—14, est obligé d'admettre que ce n'est pas toute la population romaine qui a abandonné la Dacie.

[2] Voir Philippide, *ouvr. cit.*, pp. 353 et 406 ; Friedwagner, *ouvr. cit.*, pp. 645, n. 4 ; N. Iorga, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), I, 2, p. 321.

[3] Voir C. Goos, *Chronik der archäologischen Funde Siebenbürgens*, Hermannstadt (Sibiu) 1876, pp. 132—138 et N. Iorga, *ouvr. cit.*, II p. 173.

[4] C. C. Giurescu, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), Bucureşti 1935, I p. 109.

[5] C. C. Giurescu, *ouvr. cit.*, p. 104 et suiv. ; Tr. Tamm, *ouvr. cit.*, pp. 73—75 ; N. Iorga, *ouvr. cit.*, vol. II p. 9.

www.cimec.ro

tion en langue roumaine. Nous pouvons cependant affirmer qu'elle n'a pas dû être trop différente de la langue parlée en Mésie, d'autant plus qu'une partie de la Dacie (de l'Olténie, de la Transylvanie et du Banat) faisait partie de la Mésie Supérieure [1]. C'est certainement une exagération que de parler d'une „Bevölkerung verwandten Ursprungs" au nord du Danube par rapport à la population de la Mésie ainsi que d'une langue néo-latine en Dacie différente de celle de la Mésie [2]. On ne saurrait parler que de la disparition possible d'une de ses parties — qui possédait des éléments latins plus rares — au milieu d'autres populations de langue barbare (gothe, gépide, slave) et de la conservation de l'autre partie jusqu'à l'arrivée des Roumains du sud du Danube qui l'ont fortifiée et rendue à une nouvelle vie.

On ne peut pas établir non plus quelle a été la proportion des habitants romains de la province et de ceux qui sont devenus romains [3] par rapport aux Daces (Dacisci) non latinisés, parmi lesquels les Carpes, vaincus par Galerius, ont été transférés sur le territoire romain au sud du Danube, comme l'indique la localité *Carporum vicus* [4]. O. Densuşianu nous parle de la „conservation d'un certain élément romain en Dacie même après l'abandon de cette province par les légions romaines"[5]. Quant à Philippide, il croit que „de l'ancienne population romaine de

[1] Cf. Philippide, *ouvr. cit.*, pp. 420 et 854; Friedwagner, *ouvr. cit.*, p. 645, n. 3.

[2] H. Tiktin, *Rumänische Elementarbuch*, Heidelberg 1905, p. 11; Tamás, *ouvr. cit.*, n. 86. Philippide, *ouvr. cit.*, I p. 659. (non pas 658 comme l'écrit Tamás) ne parle pas d'une langue néo-latine distincte au nord du Danube, mais seulement du fait que, „sur la rive gauche du Danube" est restée une population romaine. Philippide suppose que, si cette population a gardé sa langue, cette langue a subi certaines modifications dues aux emprunts faits à la langue des Roumains immigrants. Il y a, certes, une grande distance entre les modifications dues à des emprunts et une langue nouvelle. Philippide sait très bien que „les Daces ont contribué à la formation de la nation roumaine", non seulement en Dacie, mais aussi en Mésie Superieure et surtout en Mésie Inférieure. En ceci, du moins, il ne peut se contredire dans la mesure que lui attribue Tamás.

[3] La romanisation rapide de la Dacie s'explique aussi par le fait que la langue était la langue de communication de tous les colons venus „ex toto orbe Romano" (cf. Al. Graur, *Romanizarea Daciei prin coloniști străini* (La romanisation de la Dacie par des colons étrangers) dans *Rev. Fund. Reg.*, III, 1936 pp. 669—672.

[4] Voir les citations probantes chez Philippide, *ouvr. cit.*, p. 289.

[5] O. Densuşianu, *Histoire de la langue roumaine*, Paris 1902, p. 302; cf. aussi p. 214: „conservation d'un élément latin, sans doute, assez important en Dacie et en Mésie".

www.cimec.ro

la rive gauche du Danube, seuls quelques restes de population ont émigré sur la rive droite du fleuve, les autres sont restés sur place" [1].

Mais il est certain que, la Dacie étant „concédée" par les Romains aux Goths „foederati" (271—275), „quos diuturnitas nimis validos ac prope incolas effecerat" [2], le sort de cette population au temps des Goths, de même qu'au temps des Huns (375—451), des Gépides (453—456), des Avares (566—799) n'a pu être pire que celui des „Romains" de la Pannonie, du Norique et de la Rhétie. [3]

Si les noms de *Cerna* (Διέρνα, *Dierna*, *Tierna*, Ζέρνη, *Zern(ensium)*, *Tsierna*), *Bârzava* (*Bersovia*, *Bersobi(m)*, *Timiş* (Τίβισις, Τίβισκος, *Tiuisco*, Τιφήσας, *Tibisia*, *Tibissus*, *Tibis(is)*, *Criş* (*Grisia*, *Grissia*, *Gresia*, avec *g*=*c*), *Mureş* (Μάρις=Μάρι(σι)ς, Μάρισος, *Marisia*, *Marisius*) *Motru* (Ἀμούτριον, *Amutria*) et *Buzeu* ou *Buzău* (Μουσεός) ont pu être reçus par les Slaves directement des Daces et si les Slaves les ont transmis aux Roumains et aux Hongrois — ils n'ont directement rien transmis aux Saxons — sous des formes modifiées d'après les lois phonétiques de leur langue, l'*Olt* (Ἀλούτας, *Alutus* ou *Alitus*) a pu être conservé par les Roumains sous la forme de *Altu*, *Alt*, telle qu'on la retrouve dans les premiers documents des autorités hongroises et telle qu'elle est transmise aux Saxons du XIII-e siècle (on ne peut pas expliquer la forme saxonne *Alt*, de *Olt*, mais seulement de *Alt*) par les Roumains, qui ont ensuite reçu des Slaves et des Hongrois la forme *Oltu* [4].

La forme ancienne de *Ampoiu* est *Ampeium*, qui aurait dû donner en roumain **Ampei* ou **Ămpei*, **Împei* (cf. *Trâmpoel*,

---

[1] A. Philippide, *ouvr. cit.*, I, p. 659.

[2] Sextus Aurelius Victor, *De Caesaribus*, XXXIV; cf. aussi Friedwagner, *ouvr. cit.*, p. 649, et N. Iorga, *ouvr. cit.*, I, 2, p. 318.

[3] Cf. Jung, *ouvr. cit.*, pp. 182—184; Dopsch, *ouvr. cit.*, I p. X; N Iorga, *ouvr. cit.*, II pp. 197—198; Friedwagner, *ouvr. cit.*, p. 649; N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 28—29 où l'on donne la bibliographie nécessaire. Je rappelle ici que C. C. Giurescu, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), I p. 166, ajoute que l'écrivain Joannes Lydus, se référant à l'époque postérieure à celle de Justinien, montre que les provinciaux romains préféraient une invasion des barbares à un arrêt de l'armée impériale chez eux.

[4] Voir tous les détails et la bibliographie complète chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*; Cerna, pp. 237—242; Bârzava, pp. 242—244; *Timiş*, pp. 244—248; *Criş*, pp. 313—319; *Mureş*, pp. 496—499; *Motru*, p. 276; *Buzeu*, pp. 248—250; *Olt*, pp. 536—540.

www.cimec.ro

Trâmpoelə). C'est bien cette forme roumaine qui est peut-être rendue par *Ompey* dans certains documents de la fin du XIII siècle et du commencement du XIV-e siècle, car *Ompay* doit son *-ay* à des habitudes graphiques allemandes (*ey=ay*) (cf. aussi *Ompeicha* à coté de *Ompeicza=Ampoiţa*, diminutif roumain) [1]. Les Roumains ont reçu la forme actuelle *Ampoiu*, *Ompoiu* du hongr. *Ompoj>Ompoly* qui correspond au roum, anc. **Ampei*, **Âmpei*, **Împei*.

Quant à *Dunăre*, c'est une forme purement roumaine et, pour plus de précision, nord-danubienne. Elle dérive du thrace **Donare* ou **Donaris* [2].

Parmi les noms cités plus haut ayant un phonétisme roumain et qui, par conséquent, dérivent directement d'une forme ancienne, on peut citer aussi *Criş* [3]. Si l'*u* de **Mutru*, **Amutrus* ou *ad Mutrum*, forme qui se trouve à la base de Ἀμούτριον et *Amutria*, était bref, *Motru* pourrait présenter aussi un phonétisme roumain [4].

Après l'abandon de la Dacie et après la conquête de la Pannonie Inférieure par les Huns, le territoire de formation du peuple roumain et de sa langue a été réduit d'abord à celui qui s'étend au Sud du Danube ayant son centre en Mésie.

Aux VI-e et VII-e siècles après J.-C., la pression slave a

---

[1] *Ibidem*, pp. 489—494; *Abrud* (forme ancienne *Obruth*) ne peut pas provenir du dace > *obrudi-* > *obrudz* (cf. gr. ὄβρυζον, ὀβρύζη lat. *obryzum*, *obryza* „aurum purum"), car le groupe -br- donne -ur- en roumain, mais du slave: *obŭ* * *rŭdŭ* „rot", „rötlich" (cf. *obrŭdati sę* „errötten", probablement à l'origine un nom de personne. *Ibidem* pp. 485—489). L'identification d'*Argeş* avec Ὀρθησσός d'Hérodote n'est pas certaine; il ne peut être séparé des autres *Argeş*, *Argheş* ou *Ardeş* et il est peut-être d'origine pétchénègue ou coumane. *Ibidem*, pp. 530—532). *Mehadia* n'a rien de commun avec *Ad-Mediam*, qui aurait dû donner * *Ameazə*, mais d'après les documents, il dérive du hongrois *Mihál(y)* + le suffixe toponomastique *-d*.

[2] *Ibidem*, pp. 576—581. Les observations de Kr. Sandfeld, *Linguistique balkanique, problèmes et résultats*, Paris 1933, p. 142, n. 2, de Friedwaner, *ouvr. cit.*, pp. 652, 653, Tamás, *ouvr. cit.*, pp. 168—169, ne peuvent pas écarter le caractère nord-danubien du nom de *Dunăre*.

[3] S. Puşcariu, *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, dans *Beihefte zur Zeitschrift. f. rom. Phil.*, XXVI, 75 et A. Philippide, *ouvr. cit.*, I p. 457; cf. aussi N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 313—319.

[4] A. Philippide, *ouvr. cit.*, p. 456; G. Weigand, XXVI—XXIX *Jahresbericht*, p. 73. Quoique ce dernier reconnaisse l'identité de *Motru* avec *Amutria*, il croit néanmoins que la forme actuelle *Motru* ne représente pas „die lautgerechte rumänische Entwicklung".

www.cimec.ro

forcé les masses compactes des Roumains de Mésie de quitter leurs propriétés, et par conséquent de changer leur genre de vie — urbain aussi jusque-là — en une vie plus pastorale et moins agricole.

Cette vie pastorale „migratoire" était avant tout „transhumante" et non pas „nomade". Elle était semblable à la vie des pasteurs romains décrite par Varron, *Res rusticae*, II, 1, 16, 2, III, 17 pour l'Apulie et II, 10 pour l'Illyrie [1].

En ce qui concerne l'ancienne transhumance et vie nomade balcanique, nous trouvons des renseignements chez Anne Comnène, laquelle, tout en constatant que ὁπόσοι τὸν νομάδα βίον εἵλοντο Βλάχους τούτους ἡ κοινὴ οἶδε διάλεκτος (Alexias, éd. Bonn, VIII, p. 393) parle quand même de *Ezeva* (Exeva) Ἐζεβάν, χωρίον... Βλαχικόν „oppidum Valahicum" près d'Andronie (V, p. 138).

Il y a un passage particulièrement intéressant de Kekaumenos reproduit par B. Wassiliewsky, *Sovety i raskazy vizantijskago bojarina XI veka* St. Petersbourg, 1881, p. 90), relevé par Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus-Halbinsel*, p. 64, dans *Sitzungsber. d. Wien. Ak. d. Wiss.*, Phil. hist. cl., XCIX, p. 498 (cf. aussi Th. Capidan, *Românii nomazi* (Les Roumains nomades) dans *Dacoromania*, IV, p. 201) : τά κτήνη καὶ φαμιλίαι αὐτῶν εἰσιν ἀπὸ Ἀπριλλίου μηνός ἕως Σεπτεμβρίου μηνὸς ἐν ὑφηλῖς ὄρεσι καὶ φυγοτάτοις τόποις.

Je n'insisterai pas sur les Vlachs demeurés dans les montagnes de l'Haemus (Balkans), du Pinde, de la Thessalie, de la Macédoine, du Sud-Ouest de la Bulgarie, etc., quoiqu'on en fasse mention dès le VIII-e siècle dans une annotation des commentaires du monastère Kastamunitu.

L'historien byzantin Kedrenos nous dit que des „Vlachs voyageurs" ont tué en 976, entre Prespa et Castoria, David, le 4-e fils du comte Chichman. Une charte de 980 rappelle la souveraineté donnée à son aieul „Niculiţa" sur les Vlachs de l'Hellade [2]. Les différentes *Vlachies* (Vlachie de l'Hellade, Grande et Petite

---

[1] Cf. aussi ce que nous cite Thallóczy, *Illyrisch-albanische Forschungen*, I, 40 et suiv. de Lucius Junius Moderatus Columella, *De re rustica*, libri XII.

[2] Voir les citations concernant ce sujet chez Th. Capidan, *ouvr. cit.* dans *Dacoromania*, IV, 1934—26 pp. 199—200; *Revista filologică*, I, p. 161; *Aromânii, dialectul aromân* (Les Aroumains, le dialecte aroumain) p. 7; N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 593—594.

www.cimec.ro

Vlachie, „Anovlachia", „Palia-Vlachia" ou Ancienne Vlachie) sont de bonne heure citées par les autres Byzantins [1].

Enfin, des noms tels que : *Băiasa>Vavïssa* (gr. *Voïusa, Vovusa*), *Lăsun<Elason*, peut-être *Sărună<Salona* (mais cf. aussi l'appellatif *sărună*) qui présentent des changements phonétiques propres à la langue roumaine, nous montrent que, même si les suppositions des philologues concernant une migration partant des régions plus septentrionales des Aroumains (Roumains de Macédoine) [2] paraissent être fondées, la thèse de leur continuité, au moins partielle, sur les lieux qu'ils occupent aujourd'hui, ne peut être complètement abandonnée [3].

II. *Les Roumains de Pannonie et de Moravie.*

Le peuple roumain a eu deux grandes routes d'expansion vers le nord, à partir de son centre qui était situé en Mésie. La première, vers la Pannonie et, de là, vers le Nord-Est jusqu'en Valachie morave, en Silésie et en Galicie. La seconde, par les montagnes du Banat lesquelles, au-delà du Danube, se rattachent immédiatement aux Balcans, ensuite par l'Olténie, vers les „Munţii Apuseni" (ou Carpathes occidentales) d'une part, où les Roumains venus du Sud ont rencontré des éléments romanisés autochtones, et, d'ici, vers le Nord-Est dans la vallée de la Tisa et du Someş ; d'autre part, sur le sommet des Carpathes, d'abord vers le Nord-Ouest et ensuite vers le plateau transylvain.

Les cartes linguistiques de l'„*Atlas Linguistic al Românieï*" [4] publiées jusqu'à présent, nous indiquent exactement les

---

[1] Voir les texte qui en font mention chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 612—613.

[2] Th. Capidan, *Macedoromânii* (Les Macédo-roumains) dans *Anl. Inst. de Ist. naţ. din Cluj*, IV, 1926—27, pp. 177—180 ; cf. aussi *Aromânii, dialectul arom*ân, pp. 22—30.

[3] Kekaumenos nous parle d'une fuite vers le Sud des Vlachs habitant près de la „rivière Save". Il écrit vers 1070 (cf. Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus Halbinsel*, pp. 58, 60 et suiv., et N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 20—21 où l'on fait les renvois nécessaires). Quant au bannissement des Vlachs par les Hongrois en Macédoine et vers Salonique, voir *Anonymi Descriptio Europae orientalis* de 1308, éd. Dr. O. Górka, Cracovie, 1906, pp. 13—14.

[4] Voir le prospectus et S. Puşcariu, *Les enseignements de l'Atlas linguistique de Roumanie*, dans la *Revue de Transylvanie*, III, 1, pp. 13—22, et les cartes annexées.

www.cimec.ro

mêmes routes. Elles nous expliquent aussi qu'après l'abandon de la Dacie, les Roumains autochtones, descendants de ceux qui ne quittèrent pas leurs terres, ont dû se maintenir dans les régions de l'Ouest et du Nord-Ouest, car autrement „on ne comprendrait pas pourquoi les innovations venues du Sud auraient été arrêtées dans leur expansion, non par d'autres innovations parties de l'Ouest et du Nord, mais par une barrière de mots et de formes anciennes d'origine latine" [1]. Il s'agit de *arină, Sâmedru, nea, aiu, păcurar, june, cumineclătură, pedestru, Sânicoară, ceteră, cotătoare, moare,* etc., qui ne s'emploient que dans l'Ouest et le Nord, tandis que dans les autres régions nous trouvons des éléments slaves ou des formations nouvelles : *nisip, Sfântul Dumitru, zăpadă, omăt, cioban, mocan, tânăr, flăcău,* etc. ; *grijanie, împărtășanie, Sfântul Neculai, vioară,* etc. ; *oglindă, zeamă ed varză,* etc.

D'après ce qui ressort de l'exposé de l'Anonyme du roi Béla (chap. 11) : „Et mortuo illo (Athila) preoccupassent Romani principes terram Pannonie usque ad Danubium, ubi collocavissent pastores sous", l'expansion de l'élément roman vers la Pannonie a dû commencer après la mort d'Attila qui les avait bannis („rex Athila... de terra scithica descendens cum ualida manu in terram Pannonie uenit : et fugatis Romanis regnum obtinuit", chap. 1). Cela ne signifie pas que ce fut juste le lendemain de „la mort d'Attila", mais dans l'intervalle qui s'était écoulé depuis la chute des Huns jusqu'à la venue des Hongrois et surtout après la défaite des Avares (en 796), lorsque toute la Pannonie est restée, suivant Einhard, „vide de population" [2] et lorsque la domination politique que lui imposèrent les princes slovaques de Nitra y amena aussi quantité de colons du Nord, par conséquent des tchécoslovaques [3].

Ces „pastores romani", quant à leur origine, ont été considerés comme étant le même peuple que les *Valaques* arrivés plus tard en Pannonie, spécialement après la pénétration des Slaves en Mésie, quoique leur langue romane n'eût pas encore pris un aspect qu'on eût pu considérer comme roumain (cf. l'Anonyme de 1308, *ouvr. cit.*, p. 13 : „*blazi* qui et *olim* fuerunt *romanorum*

[1] *Ibidem*, p. 21.

[2] *Vita Karoli Magni*, c. 13 (4-e éd., Hanovrae, 1880, pp. 11—12) : „vacua omni habitatore Pannonia et locus in quo regia Kagani erat ita desertus, ut ne vestigium quidem in eo humanae habitationis apparet".

[3] L. Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, I. Paris 1923, p. 83.

www.cimec.ro

pastores"). D'ailleurs les Roumains se sont partout appelés eux-mêmes *Roumains*, donc auparavant *Romains* [1].

L'Anonyme du roi Béla nous dit qu'à leur arrivée les Hongrois ont trouvé en Pannonie „Sclavi, Bulgarii et *Blachii ac pastores Romanorum*" et il ajoute de nouveau :" Quia post mortem Athile regis terram Pannonie Romani dicebant pascua esse, eo quod greges eorum in terra Pannoniae pascebantur" (chap. 9). *Blachii ac pastores Romanorum* est une des expressions doubles ou parallèles de l'Anonyme pour mentionner un seul et même peuple [2].

Le même chroniqueur appelle les Roumains de Pannonie tantôt „Blachi", tantôt „Romani". Il ajoute que ceux-ci ont résisté aux Hongrois à „Bezprem" (=Veszprém) mais, étant vaincus, „ils ont abandonné leur camp de Veszprem... et se sont refugiés chez les Teutons" (chap. 48 et 49). Il constate enfin que de son temps encore, on rencontrait ces mêmes Valaques en Pannonie ou Hongrie : „Et jure terra Pannoniae pascua Romanorum esse dicebantur, nam et *modo pascuntur de bonis Ungariae*. Quid plura ? "(chap. 9) =„Et c'est à bon droit qu'il disait que le pays de Pannonie est le pâturage des Romains, car aujourd'hui encore les Romains paissent parmi les biens de la Hongrie. Que dire de plus ?" La dénomination lui semble donc tellement naturelle et si conforme à la situation de fait, qu'il ne veut plus continuer la discussion [3].

Les autres chroniques postérieures à la *Gesta Ungarorum* d'où l'Anonyme aussi puise son inspiration, parlent également des *Valaques* et des *„pascua Romanorum"*. Ainsi Odo de Deogilo (1147) qui confond *pascua Romanorum* avec *pabula Julii*

[1] Le nom de *Roumain*, n'est pas une preuve de l'origine dace du peuple roumain, comme le croyait V. Pârvan, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului dacoroman* (Contributions épigraphiques à l'histoire du christianisme daco-roumain), București 1911, p. 92 et suiv., ni de son origine balkanique, comme le croit Tamás, *ouvr. cit.*, pp. 23—29. A. Philippide l'a clairement démontré, *ouvr. cit.*, I, p. 659—660.

[2] Cf. E. Moór, *Ungarische Jahrbücher*, VI 1926, p. 426; K. Schünemann, *Die „Römer" des anonymen Notars*, dans *Ungarische Jahrbücher*, VI 1926, p. 454, et N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 15—16. L'*ac* du texte latin doit être compris au sens explicatif et non copulatif, étant donné *et* précédent.

[3] Le texte doit être considéré tel qu'il est écrit et tel que D. Pais le traduit. Toute interprétation figurée et toute affirmation que l'Anonyme attribue aux Roumains contemporains de la Transylvanie est erronée (Voir Jakubovich, *Emlékkönyv Dr. Groj Klebersburg Kuno... emlékére*, p. 211 ; Tamás, *ouvr. cit.*, pp. 216—217 et *Századok*, LXVIII 1934, p. 214 : Kniezsa, *ouvr. cit.*, p. 217).

www.cimec.ro

Caesaris [1], Ricardus dans son rapport du voyage du frère Julien dans *Ungaria Magna*, Thomas Archidiaconus Spalatensis (vers la moitié du XIII-e siècle), *Chronicon pictum*, *Chronicon Dubnicense* [2].

Le moine Anonyme de 1308 les nomme „*Blazi*, qui et olim fuerunt *Romanorum Pastores*" (p. 13). *Blazi* doit être lu *Blasi*, qui n'est que le pluriel slave *Vlasi*; c'est ainsi que le notaire anonyme du roi Béla appelle les Roumains de Transylvanie (cf. hongr. *olasz*, „italiens".) Il les appelle encore des Pannoniens d'après la province qu'ils occupent et il ajoute : „Panoni, qui inhabitabant tunc panoniam, *omnes erant pastores romanorum, et habebant super se decem reges potentes in tota messia* et *panonia*" (p. 43—45).

La chronique russe du XII-e siècle parle également de l'expulsion des „Valaques" de Pannonie par les Hongrois conquérants [3].

Avant le XIII-e siècle, les choses ont dû se passer de la même façon que plus tard au XV-e—XVII-e siècles. Les écrivains hongrois S. Takács, *Rajzok a török világból*, II, Budapest, 1915, pp. 296—300 et Szekfü Gy., *Magyar történet*, IV, pp. 84, 88, 89—90, etc., montrent que de nombreux „pasteurs nommés valaques" (slav. *vlah*, hongr. oláh) ont immigré presque inaperçus et pendant longtemps dans la Hongrie d'au-delà du Danube et, de là, en Moravie, surtout lorsque la Bosnie fut envahie par les Turcs. En 1627, l'empereur Ferdinand, reconnaissant leurs mérites militaires, leur donne des *Statuta Valachorum* [4]. Les historiens cités ci-dessus appellent ces immigrants „pasteurs de nom valaque" parce qu'ils les croient slavisés, „Croates", comme par exemple Kniezsa, *ouvr. cit.* p. 174.

Quoique les documents antérieurs au XIII-e siècle témoignent que les Romains de Pannonie sont venus du Sud, Melich, Tamás et Kniezsa les considèrent néanmoins comme des „Romains de l'Ouest" des „*Walchen*" et cela parce qu'après la lutte de Veszprém ils se sont retirés vers l'Ouest, „in terram Theotonicorum" [5].

---

[1] Cf. N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 13—14.

[2] Voir les citations chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 19.

[3] Voir le texte chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, p. 22.

[4] *Glasnik srpskog učenog društva*, Knjiga peta, pp. 22—24 ap. N. Densuşianu, *Revoluţia lui Horia* (La révolution de Horia), Bucureşti 1884, pp. 38—39.

[5] Melich, *ouvr. cit.*, p. 416; Kniezsa, *ouvr. cit.*, p. 216; Pais D., *Magyar Anonymus Béla király jegyzőjének könyve a magyarok cselekedeteiről*, Budapest 1926, pp. 129—130 voit en eux „une certaine population de pasteurs *valaques* qui parle une langue *romane*, c'est-à-dire d'origine *latine*".

www.cimec.ro

Or, si ni les uns, ni les autres n'ont été des Roumains, comment explique-t-on alors dans les langues hongroise, serbe, croate, slovène et allemande de l'au-delà du Danube des mots d'origine roumaine tels que : s. cr. *čutura*, slovène *čutara*, *čutura*, hongr. *csutura*, *csutora*, (attesté en 1624) ; *ficsor*, *ficsóros*, *ficsorkodni* ; s. cr., slovène *kùstura*, *kostúra*, hongr. *kusztura*, *kusztora*, *kustora* ; slovène *štriga*, *štrigon*, slovaque *stryga*, *strygon*, *strygoja* qui dérivent du roum. *strigă* et de ses dérivés *strigoi*, *strigoie*, anc. *strigoniu*, *strigoane* ; hongr. *berbécs*, *berbecs* ; hongr. *brinza*, (*brenza*, *bronza*), slovène *brînza*, *brînzor*, tchéco—morave, slovaque *brynza*, allem. dial. *Brinse*, *Brinsenkase*, *Prinsenkäse* ; hongr. *gujēstra*, *gulesztra*, (cf. *kurászló*, *kurásztra*, *gulásztra*, etc., d'autres régions) ; slovaque *curastra*, etc. ; hongr. *palacsinta*, allem.-autrichien *Palatschinken* ; bavarois *Blach* „verschnittener Hengst" ; croate č.-kavien, slovène, slovaque *cap*, hongr. *cap* ; slovène *frúla*, hongr. *furugla*, *furuglya* = *furuliya* ; hongr. *csuta*, *suta* ; slovène *golíba*, *kolíba*, *gràp*, *gràpa*, *lac*, *ploja*, *plójalica*, *struga*, etc., sans mentionner les formes hongr. *valaska*, *balaska* (<*valah*), slovène *lah* (<*vlah*), *vlàh*, *vláha* „eine Art Pfirsichbaum", plur. *vláhi* „ein Gestirn von sechs Sternen", *vláhovca* „eine Art Birne", etc ? [1]

Pourquoi ne retrouvons-nous rien de semblable chez ces *Walchen* occidentaux auxquels pensent les savants hongrois ? [2]

Pourquoi ne retrouvons-nous pas des vestiges de ces mêmes *Walchen* dans la toponymie, tandis que certaines dénominations géographiques de Pannonie ne s'expliquent que par la langue roumaine ? [3]. Parmi celles-ci, il y en a d'assez anciennes pour pouvoir nous témoigner que l'Anonyme du roi Béla et de celui de 1308 rédigeaient d'après des faits vus par eux et par conséquent parfaitement connus.

Ainsi, on a tout d'abord les composés de *mál* que l'on ren-

---

[1] Un atlas linguistique qui aurait en vue l'expansion géographique des mots cités et d'autres, pourrait donner des résultats extrêmement instructifs.

[2] Pour leur langue cf. Th. Gartner, *Die Rätoromanischen Mundarten* (dans *Grundriss* de *Gröber*, pp. 608—636) où l'on donne aussi la bibliographie (inclus. Ascoli, *Saggi Ladini* et les autres ouvrages de Gartner) ; Gombocz Z., *Rätorománok*, dans *Egyet. irodalomtörténet*, Budapest 1905, pp. 873—884.

[3] Cf. L. Steub dans *Kleinere Schriften*, III, p. 156, dans lequel il attire l'attention au sujet des villages de „Walchen" ou „*Vici Romanisci*" ; Jung, *ouvr. cit.*, pp. 84, 166 et 167 ; E. Schwartz, *Walchen und Parschelkennamen im alten Norikum*", dans *Zeitsch. f. Ortsnamenforsch.*, I, 2, 1926, pp. 91—99 ; Dopsch, *ouvr. cit.*, pp. 136—141.

www.cimec.ro

contre pour le première fois en 1219, à Hont, dans la forme *Zevlevmal* (à Somogy en 1403 : *Ze(w)lewmal*; en 1473, *Zewlwmal*, etc.). Malgré Tamás [1] et Kniezsa [2] qui s'efforcent de prouver le contraire, les documents montrent que ce mot a le sens original de „mons", „promontorium". De ce sens s'est formé celui de „vinea" et ensuite par fausse interprétation, celui de „südwärts gelegene Berglehne", étant donné qu'on plantait les vignes du côté du soleil.

Ce „*mál*" ne peut pas être identique au „*mal*" hongrois „pellis subventralis", Wamme „d'où le sens de „mons" n'aurait pas pu évoluer, car il n'a jamais le sens de „Brust"; c'est un terme de tannerie dérivé de l'allem. *Mal* „Fleck als ein angeborenes oder natürliches verschieden gefärbtes Zeichen am Körper" et signifie, à l'origine, „peau d'une autre couleur, du ventre" ou „de la gorge" des animaux sauvages, habituellement tannée pour servir de doublure. Il n'a donc aucun rapport avec le hongrois *mell* „poitrine", qui n'a nulle part la forme *mál* [3]. Étant donné qu'on ne trouve pas dans la langue hongroise de mots d'origine albanaise, il ne peut donc dériver que du roumain *mal* (<alb. *mal'*).

Nous avons de même „Vallis *Borbath*" (1279—1367) du comitat de Somogy, dans lequel nous devons reconnaître le roumain *Bărbat*; *Mencshely*<*Menčel* (*Menchel*, en 1284, etc.) qui se trouve aujourd'hui près de la colline de *Halomhegy* et ne peut être séparé de la forme nord-carpathique *Menčel*<roum.*Muncel*; *Csût* (*Chuth*, vers 1269) qu'on n'a pu expliquer autrement que par le roumain *Ciut*<*ciut*<alb. *të šut*; *Furkó* en 1276, du nom de personne roumain *Furcă* souvent attesté [4]. *Picsor* (*Pichord*, en 1235) [5], *Septe*, *Söpte* (en 1361, etc.) pour ne point parler de

[1] Cf. Tamás la dernière, fois *ouvr. cit.*, pp. 202—207.

[2] Kniezsa *ouvr. cit.*, pp. 161—160 où il reproduit l'argumentation de Tamás.

[3] Cf. Pungur Gy., *Magyar Nyelvőr*, XXXV, p. 130, dont Tamás et Kniezsa ne veulent pas tenir compte.

[4] Voir les exemples chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 84—85, n. 3. C'est une légèreté de la part de Kniezsa de douter de leur existence, *ouvr. cit.*, pp. 55—56. Il aurait pu les controler étant donné que j'indique d'une façon précise le lieu où on les trouve attestés.

[5] Kniezsa, *ouvr. cit.*, p. 178, dit : „über den Ursprung des Namens können wir nichts Entscheidendes sagen". Toutefois il nie le rapport de ce toponyme avec le roumain „*picior*" parce que „der ON * *Picior*' ne se trouve pas „auf rumänischen Sprachgebiet". Mais „*Picior* bei Komádi (com. Bihor)" que, Kniezsa cite, ne se trouve pas sur le territoire roumain? On peut aussi ajou-

www.cimec.ro

Vlah (1275) que Kniezsa, *ouvr. cit.*, p. 173, considère comme un diminutif dérivé à l'aide du suffixe *ch* de *Vladislav*; *Ola* (1463) que Kniezsa *ouvr. cit.*, ne veut pas identifier à *Olah*, parce qu'il lui manque l'*h* (mais il l'a, au même endroit, confirmé avec *-h* en 1467) : *Olah-Ciklin* en 1698; *Ola-Cziklin* en 1773, allem. *Walachisch-Zicken*, de *oláh* auquel Kniezsa, *ouvr. cit.*, p. 174, donne la signification de „croate" et la forme ancienne, *Sec*(*Zec* en 1157).

Mais, les „pasteurs roumains" de Pannonie ne se sont pas arrêtés au Danube. Soit à cause de la contrainte des Huns, des Avars et des Hongrois soit qu'ils aient été attirés par les pâturages des marais („paludes") et des montagnes („montes") du nord du Danube — et cette dernière cause a été plus décisive que la première — ils sont passés très tôt (et non à peine vers la moitié du XVI-e siècle, comme le soutenait récemment Szekfü, *Magyar történet*, V, p. 87 et suiv). aussi sur la rive gauche du Danube, vers le Nord, en Moravie.

Déjà en 1113 on mentionne la „Villa *Staul*", aux environs de la ville de *Nitra*. Une autre „villa *Staul* Tawarnicorum in paludibus" se trouve en 1268 et 1296 près de Szakállos dans le comitat de Pozsony ou de Komárom. La première se nomme encore *Staul* en 1311, 1331 et 1342. Dans la deuxième moitié du XIV-e siècle, elle prend la forme *Stál*, avec disparition de l'*u* dans la prononciation hongroise (comme dans *Pál*=„Paul(us)", *Sál*=„Saul(*us*)").

Kniezsa, *ouvr. cit.*, p. 146, soutient maintenant que ce *Staul* ne peut pas dériver du roum. *Staul*<lat. *stabulum*, car il doit être lu *štaul*; or „aus einem *s* im Ungarischen kein š werden konnte und auch dem slaw. *st* im ungarischen immer ein *szt* nicht aber *st* entspricht" et „das rum. *staul* immer mit *s* ausgesprochen wurde". Il existe cependant dans la langue hongroise des prononciations telles que : *iskola*< lat. *schola*, *istálló*<it. *stallo*, *klastrom*< lat. *claustrum*, *alabástrom*< lat. *alabastrum*, *kristály*< allem. *Kristall* (cf. Balassa J. et Simonyi Zs., *Magyar hangtan és alaktan*, Budapest 1895, pp. 175, 182). Ces mots roumains au XII-e siècle n'ont pu avoir une prononciation différente de celle des mots d'origine latine (cf. surtout l'analogie du mot *Saul*(*us*) >*Sal* et de celle des mots d'origine italienne (cf. *stallo*> hongr.

---

ter : *Picioara* à Tecuci, *Picioreni* à Prahova, s'ils ne sont pas des hyperurbanismes pour *Chiciora*, *Chicera*, et *Piciorul* déterminé par un attribut fréquent dans la toponymie. Je relève aussi le prénom valaque *Pyczor* en Moravie (D. Crânjală, *Arhiva*, XLIII 1936, p. 219).

www.cimec.ro

istalló). Nous avons même un mot roumain plus récent qui est rendu en hongrois avec un *s* au lieu de *sz* : *struzsal*< *struji*, (voir Szinnyei, *M. Nyr.* XXIII, p. 529 et *MTsz.*, II, 431), de même qu'un mot slave *straža*< roum. *stráj*ă< hongr. *strázsa* (Szinnyei, *M Tsz.*, II, 430 ; cf. aussi *kustora* et *kusztora*, *ibidem* I, 1259).

Toutefois la forme écrite *Staul* peut être lue aussi *Sztaul* (cf. *Sec*, *Secu*= *Zekù*=*Szék* ; *Sor*=*Zor* =*Szor*, etc., dans les documents de la même époque) et le hongr. *Stál* peut dériver aussi de cette forme.

Mais, outre ces considérations, les formes documentaires *Alastal*, *Olastal* de l'année 1378, nous disent d'une façon claire qu'il s'agit d'un „staul" valaque et *Alustrar* (1356), *Alystar* (1532) nous renvoient même à un „staur" valaque.

Il est étonnant après tout cela que quelqu'un puisse encore penser (voir Kniezsa, *lieu cit.*,) à une „lotharingisch-französischen Ursprung", inexistante dans la langue hongroise. D'après Kniezsa, il peut y avoir des villages et des hameaux isolés „lorrains-français", mais roumains en aucun cas.

Dans le même document où nous trouvons le mot *Staul*, donc en 1113, se trouve aussi une „piscine *Lac*" qui ne peut être „auch... Schreibfehler" comme le croît Kniezsa, *ouvr. cit.*, p. 153—154, car tous les éditeurs ont lu ce nom de la même manière. Il correspond exactement au *lac* roumain.

Près des sources de Nitra se trouve la montagne appelée *Magura* et près de celles de son affluent *Belanka*, le mont nommé *Bella Valaska* ou *Valaska Bella* (au XVI-e siècle *Bella Valahorum*), sur lequel nous trouvons les alpages *Gaurov*, *Kopiletz*, etc.

Les Roumains de Moravie ont encore d'autres noms de lieux dont la forme roumaine se maintient jusqu'à nos jours : *Valaško*, *Meziříčí*, *Grapa*=*Zgrapa*= „Groapa", *Magura* (en Silésie *Mahura*, forme qui peut représenter une adaptation au phonétisme tchèque, mais qui peut être aussi une preuve d'ancienneté, antérieure au XII-e siècle), *Gaurovy*, *Gahura*, *Lunga*, *Fagoska*, *Koliby*, *Kolibky*, *Kolibska*, *Redikanovo*, *Radikalno* (1665), *Putyrky*, *Vlahovice*, *Hora Valašsky*, *Valachov*, etc. Ceux-ci, de même que les mots : *cap*, *galeta* (cf. aussi le prénom *Galetka*), *grun*, *kornuta*, *kurnota* ou *kurnuta merinda* (cf. le prénom *Merenda*), *redykat*, *klag*, *kl'ag* ou *glag*, *stryga*, *strygon*, *strygoja*, *frombia*, *kurastva*, *dzer*, *koliba*, *brynza*, *urda*, *strunga*, *vatra*, *putyra*, *murgana*, etc., nous indique que ceux qui les ont légués ont autrefois parlé roumain. Ils ont cessé de parler leur langue seulement vers les

www.cimec.ro

XV-e—XVI-e siècles. C'est alors que *valah* a signifié simplement „pasteur", de même que *rumân* devenait, en Valachie, le synonyme de „iobag", en Moldavie, de „vecin" et que rëmër, chez les Albanais a pris le sens de „pasteur" ou de „paysan" [1].

Dans cette partie nord-ouest de l'ancienne Hongrie, nous trouvons aussi des mots d'origine roumaine dans la langue hongroise. Ainsi à Nograd (Novohradska stolice) nous avons : *ficsór, ficsúr, urda, csongár*, meg. esztrigal „bien frapper" ; dans la région appelée „Palocság", *demikát, domikát*. Dans le comitat de Zólyom (Zvolenska stolice) il y a une fleur appelée *oláh virág*.

Dans le comitat d'Arva (Oravska stolice), l'existence du peuple roumain est prouvée aussi par des documents des XV-e—XVIII-e siècles, ayant „ab antiquo libertates" et des charges militaires [2]. *Dubova* de ce comitat est nommé aussi *Dubova Valahorum* ou *Oláh-Dubova*.

Les descendants des Valaques d'Arva, devenus Slaves, portent aujourd'hui encore des noms tels que *Valašek, Valaškov, Framusz* (=„*Frumos*"), *Kurtulik*, etc.

Au centre du comitat d'Arva s'étend le massif montagneux de la *Magura* ; c'est toujours là que se trouve aussi un *Minčol*= „Muncel".

Le philologue hongrois Melich fait dériver du roumain *râu* le salve rava, riva (ruisseau de montagne, torrent) [3], mais il s'agit plutôt du roumain *reaua, raua*, le féminin articulé de *rău* „mauvais", car les ruisseaux rapides se nomment le plus souvent „*Valea-rea, Turbata, Valea Draculuí*" [4].

Il est certain, en outre, que c'est de ce mot que dérive, étant pourvu de suffixe roumain-*uță* (d'origine latine, comme je l'ai montré plus haut), le nom de la rivière *Reucza* de Liptó (Liptovska stolice), attesté en 1260, *Rewucze* ou *Rewuche* en 1270, etc.

L'origine roumaine de *Reucze* est rendue probable aussi par sa situation géographique dans le voisinage immédiat des villages roumains du comitat d'Arva, ayant à l'Est la montagne de *Magurka*. En effet, en 1598, ses habitants „census solvunt Valachorum cum sunt Valachi maxima ex parte".

---

[1] De ce qu'on a cité plus haut d'*Anne Comnène* il ressort que ce sens est apparu beaucoup plus tôt dans le Sud.

[2] Voir les documents respectifs, cités chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 214—218.

[3] Slovaque *rava, riava*, dans l'*Arch. f. slav. Phil.*, XXIV 1929, p. 312.

[4] N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 219—221.

www.cimec.ro

Dans le comitat de Liptó, nous trouvons également *Magura*, *Koliby*, *Kolibiska*, *Strungi*, etc.

III. *Les Roumains des Carpathes du Nord-Est et du territoire de l'ancienne Dacie.*

Il est difficile de dire avec certitude si les Roumains de Zólyom, de Liptó et d'Arva sont venus de la Pannonie en traversant Nógrád, ou bien s'ils sont venus plus tard, de l'Est, par les comitats de Zemplén, Sáros, Zips, Abaúj-Torna et Gümür. La toponymie démontre qu'ils y sont plus récents que ceux des comitats de Nógrád et de Nitra et que ceux de la Pannonie, de même que plus récents que ceux du Bihor, de Hajdú, Borsod et Zemplén.

Si nous considérons les Roumains du Nord-Est de l'ancienne Hongrie, nous observons que la toponymie et l'onomastique attestent d'abord la présence de ceux qui se trouvaient dans la région des montagnes Apuseni (le Bihor, en y comprenant le Zărand aussi), dans le Sălagiu, dans les environs de Cluj et dans la vallée du Someș. C'est d'ici qu'ils ont pu s'étendre jusque dans les comitats de Hajdú, Szabolcs, Borsod et Zemplén, ensuite plus loin, dans tous les comitats voisins des hauteurs des Carpathes jusqu'en Galicie et dans la vallée de la Teiss et, par Sătmar, jusque dans le Maramureș et de là encore en Galicie.

On les y trouve déjà au XI-e siècle. Une inscription en caractères runiques trouvée à Sjonhem (île de Gotland) prouve que des Roumains ou, comme on les appelle dans ce texte, des *Blakumen* se trouvaient à la fin du XI-e siècle dans la région de la Vistule et du Dniester et jusqu'à la Mer Noire, lieux où voyagea un certain *Kōlhfōs* qui fut tué par eux [1].

L'indication que nous possédons sur la présence des *Volochs* dans les montagnes des Beskides et des Carpathes du Maramureș, de même que sur l'existence du pays *Voloska*, se trouve confirmée par un autre témoignage très précieux concernant l'existence des Roumains, vers 1070, dans la région qui s'étend à l'Est

---

[1] R. Ekblon, *Die Waräger in der Weichselgebiet*, dans *Arch. f. slav. Phil.*, XXXIX 1925, p. 211 ; cf. aussi le compte-rendu de M. Ştefănescu dans *Arhiva*, XXXV 1927, pp. 59—60. Kniezsa, *ouvr. cit.*, p. 219 après avoir dit que sur ce nom de peuple il n'a point de, „Meinung" („haben wir keine Meinung"), tente de le faire dériver, sans aucun fondement, „vielleicht... aus dem nordgerm. *blak*, *blōk* = schwarz".

www.cimec.ro

des Carpathes jusqu'au Dniester, témoignage que D. Cantemir a emprunté à l'historien polonais Dlugosz [1]. Chez les mêmes auteurs nous trouvons encore une mention de ces Roumains en 1147. Nicétas Choniatès nous dit qu'en 1165 les mêmes Volochs ont tué *Andronic* qui s'était réfugié en Galicie [2].

La plupart des immigrations se produisirent pourtant dans la seconde moitié du XV-e siècle lorsque nous trouvons des colonies jouissant du „jus valachicum" formées non seulement par des Roumains, mais même par des Ruthènes ou des Polonais vivant parfois sous l'autorité d'un „cnèze" roumain, d'autres fois sous celle d'un „cnèze" national. Ces immigrations venaient en partie de la Hongrie, en partie du côté de la Moldavie.

Kalužniacki a dénombré un total d'environ 190 villages jouissant du „droit valaque" en Galicie ; Kadlec a complété cette statistique et est arrivé au nombre de 350, tandis que Th. Holban en a compté 500.

Outre de nombreux mots qui ressemblent beaucoup à ceux qu'on trouve dans le vocabulaire des Valaques moraves et qui ont pénétré dans la langue ruthène et polonaise, nous trouvons déjà au XIII-e siècle des noms très anciens désignant des personnes : *Micul, Mihul, Stanczul, Gelata, Bryndza*, puis *Walachus, Wolosz*, etc. ; ensuite des noms de lieux comme : *Bryndziske, Lutheczky dzalem, Kotul, Repede, Şerbovcz, Mal, Magura* et *Mahura, Plaj, Pekuj, Menćel, Gruń* et *Hruń, Akryszori, Arszica, Capul, Čerbul, Gropa, Gawor, Gurgul'at, Ratunda, Rotundul, Lunga, Negrovo, Pitros* ou *Pitrus, Brustury, Rungury, Turbacz, Tomnatik, Varatik, Fereszkul, Baltagul*, etc. ; et enfin : *Wolosianka, Wolosatka, Woloszcza*, etc.

Les Valaques de la Galicie étaient gouvernés et avaient comme juges des voïvodes et des „cnèzes" dont nous connaissons en partie les noms ; ils avaient leur organisation religieuse indépendente et de rite grec, ayant comme chef de leur église un évêque ; c'est ainsi que nous connaissons en 1353 „Cyrille le Valaque" où „Le Roumain" [3].

Les recherches sur les Roumains des Beskides nous ont rapprochés des Roumains de l'Est.

---

[1] V. pour les citations N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 223—224 et 404.

[2] *Ibidem*, pp. 224—225 et 404.

[3] *Kvartalnik hystoryczny*, 1896, n. 10, pp. 814—815 ; cf. aussi Th. Holban, *Arhiva*, XXXVIII 1931, no. 1, p. 29 et XXXIX 1932, no. 1, p. 31.

www.cimec.ro

Nous ne savons pas où doivent être localisés les Valaques (*Vlâchen*) de *Ramunc* du XXII-e chant du poème allemand du *Niebelungenlied*, écrit vers le milieu du XII-e ou au début du XIII-e siècle. Comme ils se trouvent cités à côté des *Polânen* et des „wilden *Pescenaere*" (=„Pétchénègues"), il ne peut s'agir ici que des Roumains du Nord du Danube, notamment de ceux qui habitaient les régions du Nord-Est on bien celles du Sud-Est [1].

L'autre mention, qui est de 1114, et qui parle d'une „*Blokumannaland*" où Alexis Comnène I-er (1080—1118) fit une expédition contre les „païens" (=Petchénègues), se rapporte aux Roumains du Sud-Est — mais habitant au Nord du Danube; l'historiographe byzantin Kinnamos, secrétaire de l'empereur Manuel Comnène (1143—1180), confirme cette information lorsque, parlant de l'expédition qu'une armée byzantine entreprit contre les Hongrois (1166) en traversant la Valachie, il observe qu'elle fut aidée par une „troupe nombreuse de Valaques" et ajoute: „on dit qu'ils [les Valaques] sont, depuis les temps les plus anciens, les colons de ceux de l'Italie" [2].

Revenons cependant à l'Anonyme du roi Béla. Selon lui, des Roumains se trouvaient aussi, avant la conquête hongroise, dans la région du Timiș, car dans le chapitre 44 de son oeuvre il nous dit que Glad, qui régnait sur ces lieux, avait dans son armée des Coumans, des Bulgares et des „*Blachs*".

La toponymie prouve que des Roumains se trouvaient en effet dans ces lieux à la date où l'Anonyme rédigeait son écrit et, selon ses informations, auparavant aussi.

Sans m'arrêter à *Apo*, nom du *Caraș* dans la *Tabula Peutingeriana* (composée au III-e ou au IV-e siècle et copiée au XIII-e siècle), qui peut être illyrien (il est moins probable qu'il soit celtique), mais roumain aussi, correspondant à *apă*, je me borne à rappeler que les „cnèzes" roumains de cette région sont mentionnés dans les documents à partir de 1247; peu après apparaissent aussi les fameux *districtus olachales*. Comme c'étaient des domaines royaux et comme les donations ne commencent qu'à partir du XIV-e siècle, les noms de lieux et les noms de personnes n'y apparaissent que relativement tard. Nous trouvons pourtant *villa Onuz* en 1220, plus tard *Vonuz*, qu'on ne peut expliquer

[1] Citation et interprétations nécessaires, chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 223—225.

[2] Fragments cités chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 226, n. 1 et 570—571.

www.cimec.ro

d'une manière satisfaisante que par le nom de personne roumain *Onuț*; puis *Kadraszó*, en 1337 =*Codreasă*; *Kaprevar*, en 1337 = *Căprioara*, etc.

Si nous tenons compte de la vérité que renferment les constatations de l'Anonyme du roi Béla, nous pouvons croire aussi que la *Urbs Morisena* (*lire Morišena*), mentionnée dans la *Vita S. Gerardi* du temps du roi hongrois Etienne I-er le Saint (1001 — 1038) est un nom plutôt roumain (*Murășeana=Marosvár*) que bulgare [1].

On trouve des noms de lieux assez anciens aussi dans la Bačka (hongr. Bács) et le Bodrog; entre autres, à part *Bač* lui-même (*Baach*, en 1263) dont on conteste la dérivation du roumain *baciu* „maître-berger", *Baciu* à cause des deux-*aa*-=á [2], *Syát* (*Zath* en 1344), *Szecsel* (*Zecha*, en 1320, *Sechel* en 1446)= *Săcel*, etc.

Considérons maintenant la contrée du Bihor et du Zărand. Entre le Someș et le Mureș et jusqu'à la Garam régnait, selon l'Anonyme du roi Béla, le duc Menoumorout; il ne précise pourtant pas de quelle nation étaient les peuples dont il était le chef.

Ce qui attire en premier lieu l'intérêt de l'Anonyme c'est la „genealogia regum et nobilium suorum" et non point les serfs, les „incolae", le „populus". Il est très probable que les „nobles" de cette région n'étaient pas des Roumains. Mais il pouvait y avoir des Roumains parmi les paysans du pays de Menoumorout, car nous avons trouvé des Roumains à Nitra aussi, bien que l'Anonyme ne nous en parle pas. Nous en avons trouvé aussi a *Těkov* (Bars), jusqu'où s'étendait le pays de Menoumorout.

De l'ancienneté des Roumains de la contrée du Bihor et du Zărand se sont ocuupés Jung, Bunyitay, I. Russu-Șirianu, S. Dragomir, N. Firu, St. Manciulea, C. Pavel, I. Tolan et autres, mais ils étudient la question surtout à des points de vue différents du nôtre. Un document de 1202—1203 atteste la présence de tout un nombre de Roumains „super Crisium": *Fichur* (=Ficior), *Qrud* (=„Crud"), *Tata*, etc.

Bien que les ordalies du fameux *Regestrum de Várad*, écrit entre 1201 et 1235, concernent en première ligne les catholiques, nous y trouvons aussi des noms comme: *Urda*, *Chyul*, *Chyula*

---

[1] Voir pour d'autres détails, N. Drăganu, *ouvr. cit.*, p. 256.

[2] Kniezsa le considère comme un terme correspondant plutôt au turc *baya* „eine Würde" + *čy*; cf. aussi Gombocz Melich, MEtSz I, 218.

www.cimec.ro

(=„Ciul", „Ciula"), *Codaba* (probablement de *Codauba=Codalba*, *Fata*, *Latu* (=„Lat" ou „Lat"=„Vlad"), *Lyntes* (=„Linteș") *Moula*, *Nuodu*, *Nuz* (= „Nuț"), *Omoczel*, *Porca*, *Sude*, *Sune* (= „June" ou hongr. „Csunya"), *Banlus*, *Banlum* (=„Banul") *Ultuk*, *Uutuk* (ancien *Ultuc* =„Uituc"), etc., pour ne plus rappeler *Choma* et d'autres de la même catégorie qui, bien que d'origine roumaine (*Choma*, *Csoma* dérive du roum. *ciumă* „peste"), présentent à ce moment l'aspect caractéristique du hongrois (*Choma* avec *o* dérivé d'un *u* plus ancien). Parmi les „pristaldi" je mentionne *Sceraka* (=Săraca") dont l'aspect est manifestement roumain.

Nous avons aussi toute une série de noms de lieux qui ne peuvent être que roumains : *Alba=Albeşti* (Bihor), *Dumbul=Dâmbul* (Bihor), *Pun=Bun* (Someș), *Chula=Ciula* (Someș), *Chueytora* (?), *Cocil=Căţel(ul)* (Sălagiu), *Cornust=Corneşti*, hongr. *Kornyest* (Arad), peut-être *Cupa* (Cenad ou Zărand) ; *Fonchol*, *Fancsol=Făncel* (Bihor), *Onuz* ou *Vonuz* (Bihor), *Questest* (=*Costeşti*, Hunedoara ?) ; *Murul* en 1292, *Kot* (*Covth* en 1232), en hongrois plus tard *Karulos*, aujourd'hui *Kerülös*, ce qui montre qu'il s'agit du roumain *cot* „tournant", „sinuosité", qui peut dériver du latin *cubitus* ou bien du slave *kotu* (cf. le slovène *kot* „Winkel", le tchèque *kout*, idem), etc. En 1283 déjà nous trouvons un *Olahtelek*, et en 1344 plusieurs „*villae olachales*".

Depuis le *Wayda* de *Geroth* (=le *Girolt* de Someș), mentionné dans Rogerii *Carmen miserabile* du XIII-e siècle, et jusqu'à la fin du XV-e siècle, nous connaissons une longue série de voïvodes dans cette région[1]. De même, nous trouvons un grand nombre de „cnèzes".

Nous trouvons des noms propres et des noms de lieux anciens dans le comitat de Zemplén (Zemplinska stolice), notamment dans les actes de donation de la prevôté de Lelesz de 1211 et 1214.

Comme noms de personnes : *Chrachun*, *Porched* (probablement *Porcea*), *Zembeta*, dont l'aspect phonétique est, de même que celui de *Zemboth*, certainement roumain, tandis que *Chonka* a acquis un aspect hongrois, ayant *o* ou lien du *u* plus ancien. Au XV siècle nous trouvons des *Fichor* (lire *Ficior*) toujours plus nombreux.

---

[1] Cf. Bunyatay V., *Bihar vármegye oláhjai és a vallás unió*, Budapest 1892, p. 5 et suiv. ; C. Pavel, *Les écoles de Beiuș*, 1828—1928, Beiuș 1929, p. 39 et suiv. ; N. Drăganu, *cuvr. cit.*, p. 300 et suiv.

www.cimec.ro

Comme noms de lieux : *Kechelpotok*, *Kecelpotok*, en 1252, „rivus *Scekpotok*", en 1270, *Albény* en 1355, *Cabov* ou *Czábócz*, *Crucho=Kručov* en 1390 (cf. aussi le nom de personne *Crucha*= „Crucea"= la croix, en 1382, aujourd'hui *Cruce*, *Crucin*) [1], *Crudin* (*Krudin*) en 1383 (du nom de personne *Crud*), etc.

Dans le comitat de Zemplén se trouve aussi la rivière *Laborcz(a)* dont l'Anonyme nous dit (chap. 13) qu'elle prit son nom de celui d'un comte de la forteresse située dans cette vallée, appelé *Loborcy* (du slave *Vladiborc*), qui fut pris et pendu par les Hongrois et „qui in lingua eorum [des habitants de ces lieux] *duca* vocabatur". *Duca* est un nom d'origine latino-italo-byzantine, en dernière analyse balkanique. Il n'a pas pu être introduit dans les Carpathes du Nord-Est par les Ruthènes, mais seulement par un peuple qui avait été en contact avec la civilisation byzantine.

Duca existe comme nom de personne aussi bien chez les Roumains du Nord (ceux-ci l'ont déjà, dans le Bihor en 1200, tandis qu'en Valachie nous le trouvons au XV-e siècle), que chez ceux du Sud, qui l'emploient aussi comme appellatif et qui l'ont emporté avec eux partout où ils sont passés (nous le trouvons dans la toponymie de la Pannonie, à Sáros et à Năsăud). Ils y ont introduit aussi des termes pastoraux d'origine grecque comme *ciul*, *ciumă*, *ştiră*, *strungă*, etc. Comme les Roumains sont anciens dans le Zemplén, il est probable que l'Anonyme y a appris de leur langue le mot *duca*.

On trouve encore aujourd'hui dans le Zemplén beaucoup de lieux dont les noms sont roumains : *Grun*, ou *Hrun(ik)*, *Magura*, *Mogura*, *Mahura* et *Mahorka* (les dernières formes, avec *h*, peuvent constituer des preuves que les Roumains sont arrivés dans ces lieux même avant le XII-e siècle) ; *Motrogun*, *Brindzova*, *Plina*, *Rinzak*, *Gurguljati*, *Runk*, *Runkur*, *Runkov*, *Capiv*, *Kopač*, *Pod Kopačom*, *Gaura*, *Stremtura* ou *Stramtura* et *Stranturi*, *Staulinec*, *Varatin* ou *Varatiki*, *Pid Kručovskom*, *Kručovčik*, etc.

Valaškovcy indique la présence des Roumains.

Les conscriptions des XVI-e et XVII-e siècles de la cité de Murany du comitat de Gömör (Gemerska stolice) montrent qu'il y avait dans ce comitat beaucoup d'hommes qui payaient le „census Valachorum", donc des Valaques ou des Roumains, auxquels s'ajoutèrent ensuite des Ruthènes ayant le „jus valachicum" [2].

[1] En toponymie *Cruce* dans les districts de la Valachie : dép. de Mehedinţi, Prahova, Suceava, Teleorman, etc.

[2] Takács S., *Magyar Nyelv*, II, p. 26.

www.cimec.ro

Mais, d'après la toponymie, les Roumains y sont encore plus anciens. C'est ce que montrent *Mál* en 1423, *Branzova*, le lieu dit *Brindzarka*, etc. La population roumaine de ces lieux est indiquée par *Oláhpatak* (*Alahpathaka* en 1427), *Olahpathaka* en 1470), appelé aussi *Vlachov(o)*, de même que par les noms de quelques pâtres qui faisaient partie du „valašska sloboda" de Gömör (1606—1848) : *Valach*, *Brendzar* auxquels s'ajoutent plus tard *Oláh*, etc.

On trouve encore aujourd'hui dans le hongrois parlé, dans le comitat de Gömör, des mots d'origine roumaine très intéressants comme : *sztriga* „Hexe", *vērgyi — vörös* du roum. *verde*, *demikát*, etc.

Un document de 1426 nous parle de l'existence des Valaques du comitat de Zips (Spišska stolice) et les savants hongrois eux-mêmes reconnaissent que des bergers valaques, venus de la Pologne et des villes de la Hongrie [1], faisaient paître leurs troupeaux dans ce comitat aux XVI-e et XVII-e siècles.

Mais la toponymie prouve que les Roumains de Zips sont encore plus anciens. Ainsi *Batizfalva*, *Batizfalu*, allem. *Botisdorf*, *Botzdorf*, slovaque *Batizovce*, *Batizovec* qu'on rencontre déjà en 1279. On sait que ce nom de lieu a pris naissance d'après celui du comte *Botiz*, fils de Marcus *Gola* (=„Golea"), mentionné déjà en 1264, qui nomme des maires ou des „cnèzes" comme juges de ses serfs, selon la coutume du droit valaque.

Ainsi le nom de personne *Botez*, *Botiz* apparaît en 1220 et il ne peut être expliqué d'une manière satisfaisante que par le roum. *Botez*, de *botez* „baptême", substantif formé du verbe *a boteza* „baptiser", nom donné d'après le jour du *Baptême* [du Seigneur] (*Bobotează*=Epiphanie) ; de même que du nom d'autres jours de fête ont été créés aussi les noms de personnes *Crăciun* („Nœl"), *Pascu*, *Paşcu*, *Pascal*, („Pâque"), *Florea*, *Floarea*, *Florin*, *Florian* („Dimanche des Rameaux", „des fleurs"), etc. [2].

---

[1] Voir les documents chez N. Drăganu, *ouvr., cit.*, p. 337 et suiv.

[2] Kniezsa, *ouvr. cit.*, p. 19, se borne à constater qu'il ne peut pas établir l'étymologie de ce nom ; il le rapporte pourtant à un wallon *Batiz* < lat. * *Baptistus* bien que les graphies les plus anciennes et les plus nombreuses du nom soient *Botez* et ajoute que : „die *Batiz-* Ortsnamen, auch wenn sie von Rumänen gebraucht werden, auf ursprünglich ungarische Namengebung hinweisen, da auch diesenfalls der reine Nominativ des PN-s als ON verwendet wird : *Botiza* Kom. Máramaros ; *Botiz* Kom. Szatmár, *Botezu* Kom. A.- Fejér". Donc toujours la marotte de Kniezsa-Tamás, soutenant que nous ne pouvons pas avoir de noms de lieux roumains directement dérivés des noms de personnes.

www.cimec.ro

Dans le Nord du comitat de Zips se trouve le mont *Magura* qui donna son nom à l'arrondissement dans lequel il se trouve. Du même massif montagneux de *Magura* fait partie aussi *Palenica* qui (à cause de l'*e*) a l'aspect phonétique roumain. Autour de Zakopane se trouvent encore : *Groňkov, Palenica w Capowskim lesie, Grapa* (=„Groapa"=la fosse), *Blahovka, Wołoszyn, Włosienica, Čerbulska et Turbacz.* D'autres noms de lieux de la région de Zips peuvent être aussi roumains, comme : *Vatral'ova, Vatral'ivslke,* etc.

C'est encore là que se trouvait aussi le „mons *Turtur*" mentionné par l'Anonyme (chap. 18 et 57) et par d'autres documents, situé près de la rivière de *Poprad* et formant la frontière vers la Galicie. Ici on ne peut assurement l'identifier avec *Tatra,* selon l'opinion des savants Melich et Rozwadowsky qui le font dériver d'un supposé **Trtry* [1]. *Turtur* est toujours un nom roumain, comme *Magura* et *Polenica,* provenant du roum. *turtur* (*turturoiu, turturel*), car on sait que les noms de montagnes dérivent souvent du nom des oiseaux qui y vivent ou des prénoms de ceux qui portent des noms d'oiseaux (cf. *Turz, Sturz* „grive", *Cocoşul* „le coq", *Găina* „la poule", *Ciahlău* „vautour doré", *Falcău, Rarău, Raţa* „cane", *Stârci* („héron cendré"), etc.

Le nom de famille *Turtureanu* et *Turturică* „tourterelle", existe encore aujourd'hui, et nous trouvons un village *Turtureşti* dans le district de Neamţu en Moldavie. Le nom du mont *Turtur* a disparu cinq siècles après, en même temps que les Roumains de Zips qui l'employaient dans leur langue.

Ces preuves toponymiques sont suffisantes pour nous assurer que les montagnards (=„gorali") qui habitent entre la *Magura* de Zips et celle d'Arva, le long du cours du *Dunajec,* sont des Roumains slavisés et non point des Ruthènes devenus Slovaques, comme on le croit généralement.

Nous possédons aussi une preuve historique qui montre que, dans la contrée habitée aujourd'hui par des „Gorali", il y a eu autrefois aussi des Roumains. La légende de Sainte Cuné-

---

Mais que devons-nous dire dans ce cas du *Botez* de Vaslui, du *Crăciunel* de Alba et de Târnava-mică, etc.?

[1] Dans mon ouvrage plusieurs fois cité *Românii în veacurile IX—XIV,* j'insiste sur ce fait et me rapporte à D. Pais, *Magyar Anonymus,* p. 114, qui est de la même opinion et en indique la raison. Kniezsa affirme pourtant, *ouvr. cit.,* que je fait dériver Tatra, ce nom géographique „préslave", du roum. *Turtur*!

www.cimec.ro

gonde parle de „*Valaques*" ou „*Volsques*" dans les environs de Dunajec et de Poprad où Cunégonde possédait une propriété que lui avait donnée son époux Boleslav.

Ces „*Valaques*" étaient complètement slavisés au XVII e siècle, lorsque leur nom était devenu synonyme de „Gorali= montagnards" ou mieux "pâtres (=valaques") montagnards" (cf. les „*Lettres de Pierre des Noyers à Ismael Bouillaud* entre 1655 et 1659, Berlin, 1859, auxquelles se rapporte N. Iorga dans la *Revista istorică*, XIX, 1933, p. 306, et précisément en 1656 : „2000 Valachs logèrent à Koziglova", p. 58 ; les deux mots de *Valachs* et *Gorali* signifient montagnards", p. 59 ; „Li montagnari o Gorali", p. 66 ; „quelque 25 paysans qu'ils appellent Gorali ou Valaques", p. 106).

Comme le *Dunajec* se jette dans la Vistule, il serait possible que les meurtriers de *Rōthfōs* au XI-e siècle et d'Andronic au XII-e siècle aient été des Roumains de cette contrée [1].

Les documents prouvent qu'entre 1437 et 1510, les capitaines de la forteresse de Torna et les prévôts de Jászó ont installé comme colons „un certain nombre de Valaques" sur leurs terres du comitat d'Abúuj-Torna (Abaujska stolice).

La population d'origine roumaine de ce comitat nous est indiquée par „villa *Ola*" en 1236, „terra *Ola*" en 1258, *Olya* en 1325, *Gárd* en 1330 ; peut-être *Scekpotok* en 1270, pour ne plus rappeler *Karácson(d)* en 1427 dont l'aspect phonétique est hongrois. C'est la population roumaine de ces lieux qui a créé le nom de la fleur *olaszka=oláh virág* „pensée" et c'est toujours d'elle qu'il est resté des mots comme *domikát*, *bronza*, *gujásztra*, etc.

Les documents de la ville de Bártfa nous montrent la présence de nombreux „Valaques" aux XIV-e et XV-e siècles dans le comitat de Sáros (Šariška stolice). Leurs noms sont entre autres : *Wolach*, *Ficzur* (=„Ficior"=garçon, fils), *Pekura*=„Păcura" =gudron), *Steneck* (=„Stănic"), Corbel, etc.

[1] Dans un compte-rendu sur l'*Atlas linguistique de la Pologne subcarpathique*, publié par M. Małecki et K. Nitsch, à Cracovie en 1934, G. Nandriș, dans la revue *Dacoromania*, VIII 1934—35 pp. 144—149, indique une série de mots d'origine roumaine employés encore aujourd'hui dans cette région : *carok*, *carek*, *corek* = *țarc* (enclos) ; *walbija xalbija* = *albie* (auge) ; *g'eleta*, *ge-latka* = găleată (seau) ; *redykajo*, *redykajom*, *redykocka* ; *kolyba*, *koliba*, *kol'iba* ; *strunga*, *strǫga*, *stronga*, *stroga*, *strenga*, *struǫga*, *baca*, *bača* = *baciu* (fromager) ; *klak*, *klok* = *chiag* (caillot), *rinza*, *rynčka*, *rencka*, etc. = *rânză* (gésier, estomac) ; *urda*, *χurda*, *χorda* = *urdă* (fromage blanc) ; *valak*, *valaxχ*, *vaųak* = „cheval châtré" ; *rumigo*, *rumegat*, (ruminer) *meridza*, *merydza*, etc. ; *kurastra* ; *jafery* = branches d'airelle" ; *ferečyna*, etc.

www.cimec.ro

Nous rencontrons aussi à Sáros, dans la première moitié du XIV-e siècle, un voïvode roumain du nom de Nicolas, dont les fils sont mentionnés. Les noms de lieux suivants sont d'origine roumaine : *Sarbó* ou *Šarbova*, *Minčol* =„Muncel" (colline), *Menčelik* et *Munčov*, *Magura*, *Hruń*, *Kolibáb*, etc.

La toponymie du comitat de Ung (Užanska stolice), où, en 1371 déjà, nous rencontrons un voïvode, est particulièrement roumaine. L'existence de la population roumaine est attestée par le nom du village *Volosjanka* ou *Voloszánka*, puis par les noms des lieux dits de *Volosaně*, *Volosěnki*, *Volosjanočka* et *Volosini*. En 1290, un comte d'Ung prend à son service un homme ou une femme du nom de *Fata*. En 1898 on recueille un texte slovaque d'un certain Michel *Fotul* (=„Fătul") de Sztrojna. Au XVI-e siècle, de nombreux villages d'Ung payent l'impôt spécial „strungă" (littéralement „endroit où l'on trait les brebis"), connu comme „census Valachorum".

La localité *Porcsal* (*Porchal* en 1389) a un nom roumain ; il correspond au roumain *Purcel* („pourceau").

De même, il faut rappeler le caractère particulièrement roumain de la toponymie du défilé de *Vereczke* (Werecky) où nous trouvons : *Plaj*, *Plajčik*, *Pekuj*, *Muncsel*, (*Mencsel*, *Mencsil*, *Mencsul*), *Timšor*, *Korna*, *Falca*, *Korb*, *Freszinet*, *Temnatik* (=„tomnatic"=endroit où les troupeaux passent l'automne), *Magura*, *Hruń*(*ok*), *Repede*, etc., auxquels s'en ajoutent d'autres dans les régions voisines : *Ripy*, *Kim*(*p*)*šory*, *Šerbovica*, *Stremtura*, *Kodrošory*, *Fotulovina*, *Žurat telik*, *Magura*, *Kičera*, etc.

Il nous reste à dire quelques mots de la *Transylvanie*. Comme des Roumains s'y trouvent aujourd'hui, ils ont dû s'y trouver naturellement aussi dans des temps plus anciens et ils y ont dû être plus nombreux que dans les lieux où ils ont été assimilés par les masses étrangères qui les entouraient.

Selon l'Anonyme, au moment de la conquête „terrae ultrasilvanae", „*Gelou* quidam *Blacus* dominium tenebat" dans cette terre, donc en *Transylvanie*. Les habitants étaient „*Blasij* et Sclaui" (chap. 24—27). *Blasij*=*Vlasi*, pluriel de *Vlah*, non pas de *Bulak*=*Bulgaro-Turc* [1] ou du turc *bal*=„je taille", „je frappe" + *ku* par intermédiaire slave [2], parce que ni l'un ni l'autre ne pourrait avoir le pluriel *Blasi*.

[1] D. Pais, comme annexe à Jancsó B., *Erdély története*, Cluj-Kolozsvár 1931, p. 383.

[2] D. Pais, *Magyar Nyelv*, XXXI 1935, p. 267 et suiv. Tamás, *ouvr.*

www.cimec.ro

La description que l'Anonyme nous donne du combat des Hongrois contre Gelou permet de conclure que la Transylvanie n'est pas exactement la Transylvanie de Simion Dascălul, le chroniqueur, qui parlait du „centre du pays", mais bien la vallée des deux Someş ayant comme point central *Gilău*, près de Cluj.

Le nom même de *Gelou* a été identifié par certains savants avec *Gilău* qui ne dérive pourtant pas du hongr. *gyalu* „rabot" selon l'opinion de Melich, ni du roum. *deal*, selon Asbóth et Bogrea, parce que ce dernier aurait dû donner en hongrois *Gyál*; il dérive par contre du ruthène *djelov*, *djilov* „région de collines", et prit son nom des montagnes de *Gilău* (cf. *Dělovo*, *Dilovo* en Ugocsa, *D'ilov berh* en Galicie).

L'Anonyme parle seulement des *Blasii* de Gelou parce que les Hongrois n'ont occupé d'abord que son pays. Mais les Roumains devaient se trouver aussi en ce moment dans le Sud et le Sud-Est de la Transylvanie où des documents les attestent, à côté des Pétchénègues et des Szeklers, dès 1210, 1222 et 1224, etc.

Une preuve de l'ancienneté des Roumains en Transylvanie nous est fournie par le fait qu'ils sont, dès le début de leur apparition dans les documents, organisés en „voïvodats" et „cnézats". Ils n'auraient pu qu'hériter et conserver cette organisation et non pas la créer s'ils étaient venus en Transylvanie après la conquête de celle-ci par les Hongrois. Le premier „voïvode" est attesté en 1219 sur le Someş; les derniers „cnèzes", vers la fin du XVI-e siècle.

Les preuves toponomastiques de l'ancienneté des Roumains en Transylvanie sont de deux sortes. Il y a des noms de lieux anciens qui ne peuvent être que roumains et il y en a d'origine slave dont la forme ancienne n'a pu être conservée que par les Roumains qui l'ont reçue directement des Slaves et qui l'ont transmise ensuite, sous l'aspect phonétique roumain, aux peuples venus plus tard.

La pénétration des Hongrois en Transylvanie ne s'est effectuée que lentement et par étapes successives. Ce fait explique pourquoi le plus ancien document concernant la Transylvanie qui nous soit conservé ne date qu'à peine de 1165.

Comme les rois de Hongrie n'ont pas fait de donations de fiefs avant 1200, il est inutile de chercher en Transylvanie des

cit., p. 99 peut se tranquilliser, car cette étymologie n'est point dangereuse pour les habitants (le „incolatum") roumains.

www.cimec.ro

noms de personnes et des noms de lieux roumains avant cette date. C'est inutile aussi, en partie, même avant 1241, lorsque l'invasion des Tatares a pu détruire beaucoup de documents précieux des archives transylvaines.

La mention de la forteresse de Turda en 1075 dans un document concernant les régions situées à l'ouest de la Transylvanie est purement accidentelle.

Pour tous ces motifs nous devons considérer comme vraiment important le fait que nous trouvons néanmoins en Transylvanie des villages aux noms sûrement roumains déjà dans les premières années du XIII-e siècle.

Je ne citerai que les plus anciens : *Cocil*=*Căţel(ul)* dans le Sălagiu en 1217, que nous trouvons à côté de *Moigrad* d'origine slave. Dans la même région il y a *Porţ*, en hongr. *Porcz* (*Porczy* en 1477), qui nous rappelle „portas Mezesinas" de l'Anonyme. Ensuite *Pun*=*Bun* en 1209 dans le Someş, *Zakapathaka* en 1297, etc.

Dans un document de 1228, concernant la région de Reghin, il est question d'une „meta" qui „descendit in vallem qui vocatur *Zeku*" ; ce nom, dérive plutôt du roum. „Părăul sec" (Ruisseau sec), „Secul", que du hongr. *szék*, *szík* „nitrum".

En 1243 nous trouvons mentionné pour la première fois „prediu*m Fata*" de Năsăud [1], à côté de *Bachuna* qu'on doit lire *Bačina* et qui est un dérivé de *Baciu*<*baciu*.

Parmi les noms de la région de Cluj et de Gilău je mentionne : *Báciu*, hongr. *Bacs*, en 1263 *Ontelke*, donc le hameau de *On*(*u*)= „Ion", en 1263, et surtout *Vlaha* attesté déjà en 1332—37 sous la forme hongroise *Olafenes*. La forme *Vlaha* ou *Blaha* est le nom donné à ce village roumain par l'ancienne population slave qui vivait à côté des Roumains. Si le village avait été fondé après la conquête hongroise, il aurait dû avoir une forme correspondante au hongrois *oláh*.

Sur les deux fleuves des Târnave nous trouvons *Sâncelul*,

[1] Même si la première attestation était seulement de 1344, lorsque, selon Szentpétery, *Reg.*, I, no. 733, le document aurait été „copié", le nom apparaît pourtant assez tôt. Il en existe d'autres attestations en 1366, 1380, etc. Quant à la dérivation d'un allemand *Fato*, *Fatto*, supposée par J. Wolf dans le *Programme* du Gymnase du Sebeşul-săsesc (1878—79, pp. 34—35) et reprise par Kniezsa, *ouvr. cit.*, pp. 47—51, elle n'est pas possible comme forme même (*Fato* n'aurait pas donné *Fata*) et aussi parce que les traditions liées à *Fata* parlent de son origine roumaine. A. Schullerus, *Siebenbürg.—sächs. Wb.* II, pp. 319—320 croit que „*Fatha* kein deutscher Name ist". Voir les détails chez N. Drăganu, *ouvr. cit.*, pp. 448—453.

www.cimec.ro

hongr. *Szancsal*, qui dérive soit de *sânt(u)cel* „petit saint", soit de *sâncel* „petit sommet".

Un certain „*Cute* iobagio castri de Torda" se trouve mentionné déjà en 1268.

Bien que les Roumains du Pays de Făgăraş se trouvent mentionnés déjà en 1222 et en 1224, le nom de *Făgăraş* apparaît pour la première fois en 1291 seulement, le document de 1231 ayant été démontré comme faux. S'il n'est pas un dérivé d'un nom de personne, comme *Arpaş*, il pourrait bien être un diminutif de *făgariu*=„făget=„forêt de hêtres"+suf. diminutif — *aş* (cf. le hongr. *Fogaraş*, saxon *Fugresch*).

Ces noms ne sont guère nombreux, mais ils suffisent pour nous montrer qu'au XIII-e siècle il y avait des Roumains dans toutes les parties de la Transylvanie.

Nous avons cité plus haut le bref passage de l'Anonyme où il dit qu'en Transylvanie, au moment de la conquête hongroise, il y avait des Roumains et des Slaves. Les Roumains ont pris à ces Slaves beaucoup de noms de lieux qu'ils ont conservés sous une forme plus rapprochée de la forme slave, que ne l'ont fait les Hongrois et les Saxons qui ont emprunté ces noms aux Roumains.

Certains d'entre eux ne pourraient même pas se présenter sous la forme qu'ils ont aujourd'hui si les Roumains n'avaient pas été directement en contact avec les Slaves, et cela avant l'arrivée des Hongrois ; car on sait qu'après la venue de ces derniers il n'y eut plus de pénétration slave en Transylvanie.

Nous citons comme noms de lieux de cette catégorie : *Vlaha* ou *Blaha* près de Cluj (*Olaſenes*, en 1332—37), *Vlăhiţa* du district de Odorheiu („villa olachalis", attesté en 1301), le nom du district *Vlaşca* qui pourrait être identique au *Blökkumannaland* de Snorre Sturlusson de 1114, *Vlaşca*, hameau dans le district de Romanaţi, *Vlăsia* dans le district de Ilfov, puis *Vlăşceni* ; *Vlăheni*, *Blahniţa*, etc., qui prouvent l'existence d'une population slave à côté de la population roumaine, la seule qui ait pu donner ces noms ; *Bălgrad*, (*Bellegrata*, attesté en 1097, *Bĕlŭgrad* au XVI-e siècle), traduit en hongrois par *Fehérvár*, puis *Gyula-Fehérvár* (proprement *Alba* („la Blanche") de *Ghiula*, *ghiula* signifiant le chef pétchénègue de la région de Alba ; *Alba-Iulia* a été faussement formée de *Alba-Gyulae* ou *Julae*, appelée ainsi en latin, et de *Alba-Transilvana*, allem. *Weissenburg*, puis *Karlsburg* ; *Târnava*, traduit par les Pétchénègues, qui se trouvaient dans ses envi-

www.cimec.ro

rons, par *Kokel*, nom que les Saxons et les Hongrois empruntèrent plus tard, et auquel ces derniers ajoutèrent le hongr. *jó*, s'il est vrai que les Slaves n'y avaient pas ajouté leur propre *-ev* avant les autres ; c'est ainsi que se forma le hongr. *Küküllö* ; *Cernavoda* traduit en hongrois *Fekete-viz*, en allem. *Schwarzwasser*, etc.

La plus ancienne forme de *Turda* se trouve attestée en 1075 ; elle dérive du nom de personne *Turda* (formé de l'adjectif slave *tvŭrdŭ* „fort") qu'on rencontre souvent dans les chroniques et les documents anciens (hongr. *Torda*, saxon *Tordemburg*). *Cluj*, à son tour, (attesté d'abord sous la forme de *Clus* en 1173, 1499, lire *Kluš*), hongr. *Kolozsvár*, allem. *Klusenburg*, *Klausenburg*, dérive probablement du nom hypocoristique *Kluš*, du slave *Mikluš* „Nicolas" ; de même *Sibiu* dérive d'un *Sibiń* plus ancien et celui-ci du slave *siba* „Hartriegel" +suff. slave *-iňĭ* (*Vipini-*) attesté en 1192—96, *Scibin* en 1200). La forme hongroise *Szeben* s'est formée régulièrement du roum. *Sibiń*. De même l'ancien saxon *Zibin*, aujourd'hui vulgairement *Zâbăng*, *Tsibing*, dont l'*s* initial est devenu *ts-* selon la phonétique de la langue saxonne, à qui nous avons repris le nom de la rivière *Ţibin*. L'évolution contraire n'est pas possible : ni le hongr. *Szeben*, ni le saxon *Zibin* n'auraient donné en roumain *Sibiń*, puis *Sibiiu*, *Sibiu*.

Nous n'avons d'attestations que du XIII-e siècle pour : *Sad* (du slave *sadŭ*) qui a donné l'allemand *Zoodt*, le saxon *Tsōt* et de là le hongr. *Czód* ; *Lovnic* (du slave *lovnik*, „lieu pour la chasse") qui a donné par rapprochement du hongr. *löv-* „tirer un coup de fusil"), le hongr. *Lövnek*, d'où *Lemnek* et l'allemand *Leblang*, le saxon *Lisflank* ; *Criş* (du nom de personne slave *Kriš*= *Crisius*=*Chrysogonus*), d'où vient l'allemand *Kreisch*, le saxon *Kraeš* et le hongrois *Keresd* ; *Slimnic* de *Slivnic* (du slave, *sliva*, „prunier"+suff. *-nic*), hongrois *Szelindek* ; *Bistriţa* (du slave *Bistrica*), d'où le saxon *Bistritz* et le hongr. *Beszterce* ; *Zlatna* (du slave *zlatĭnŭ* „aureus", donc *Zlatna*), d'où le hongr. *Zalatna* et le saxon *Schlatten* ; *Bârsa* du nom de personne *Bârsa*, *Bârsu*, *Bârs* (dérivé avec le suff. slave *-sa*, *-s* du radical *Ber-*, d'où se formèrent aussi *Berivoi*, *Berislav*, *Berisav*, etc. ; cf. aussi *Borsa*, *Vlŭksa*, à côté de *Vlŭksan* et *Vâlsan*, comme aussi *Bârsa* à côté de *Bârsan* ; le slave *Jebsa*, *Živsa*, etc., puis le serbe *Brsa*, *Brsatići*, *Brĭsatići*, etc.), par quoi s'expliquent le saxon *Burtza*, *Burtzenland*, hongr. *Borsza*, et de là *Borcza*, *Barsza*, *Barcza* ; *Braşov* du nom de personne *Braša* ou *Brajša*, *Braš(ul)* =„Bratoslav"+suff. *-ov*, d'où le hongr. *Brassó* et de là le roum. *Braşău* ; *Râjnovul* (de

www.cimec.ro

l'ancien bulgare *Žrŭnovi* „du moulin", proprement „vallée du moulin"), d'où le hongr. *Rózsnyó* (celui-ci aurait donné en roumain **Rojneu* ou **Ruhneu*) et le saxon *Rosenau*; *Caşin* (du nom de personne *Caş*<roum. *caş* ou du slave *Kašin*, celui-ci dérivant plutôt d'un nom de personne qui commence par *ka-* +suff. *š-* + *-in*, que de *kaša*); de là le hongr. *Kászon* (avec *sz*<*ş* habituel chez les Szeklers et les „Ciangăi", repris sous la forme roum. *Cason*, etc.

Nous avons quelques exemples classiques de noms repris par les Roumains au saxon ou du hongrois qui, par leur caractère certain, confirment la possibilité de ce que nous avons indiqué plus haut. Outre *Ţibin* du saxon *Tsibin* ou *Zibin*, et celui-ci du roum. *Sibiń* (du slave *Sibiń*), je cite seulement *Boiu*, repris au hongr. *Bony*, plus ancien *Buny*, qui vient du roum. *Bun* et *Mardeş*, repris du hongr. *Mardos* qui vient du saxon *Mardesch* et celui-ci de l'ancien-roumain *Ardeş* (d'origine pétchénègue ou coumane, *Argeş*) et qui a pris naissance d'expressions comme *zum, am, vom Ardesch.*

Nous avons vu qu'il existe dans le Bihor, entre 1201 et 1235, un nombre de noms qui sont entrés aussi comme noms appellatifs en hongrois. Par exemple : *Fichur* (hongr. *ficsor, ficsur*), *Chula* (hongr. *csula*), *Chuma* (hongr. *Csoma*), *Moula* (hongr. *mula*), *Urda* (hongr. *orda*), etc.

Les Hongrois sont entrés en Transylvanie 100 ans après avoir pénétré en Pannonie, plus tard même dans certaines régions; il en résulte que les mots roumains partis de ce centre d'expansion apparaissent dans le hongrois, le ruthène, le polonais, etc. un peu plus tard que les mots venus de l'Ouest. Ces mots avancent du Sud-Est sur les hauteurs des Carpathes pour se rencontrer avec ceux qui viennent du Bihor et du Nord-Ouest. Il nous arrive ainsi d'être parfois dans l'impossibilité d'établir le point d'origine du mot roumain, comme c'est le cas pour le hongr. *bronza, brenza, brinza*, etc., attesté à Raguse en 1357, puis en 1546, d'abord dans le Nord; ou bien le cas de *cząp*, attesté en 1584; *sztronga* en 1551, etc.

C'est pourtant du Bihor et de la Transylvanie que vinrent : *ficsor* en 1202—3, *rippa* de *râpă* (*ropó, rapó, ropaj, répa, rapa, ropor*; en ruthène différentes dérivations; cf. *Ripafolua*= *Râpa* en 1336); *Gárd* de *gard* (*gárgya*, gárgyál—, *gárgyáz-*, ruth. *gard* et *hard*; *Gárd* en 1350); *berbecs* „vervex" en 1423 du pluriel *berbeci* de *berbece*; *suta* en 1468, *sutás* en 1437 de *şut*, — ă et *csutak* en 1602 de *ciut, ciutac*; *furkó*, XIV-e—XV-e siècles, nom de

www.cimec.ro

personne en 1495 de *furcă* [1] ; *fustély* en 1556 de *fuştel* ; *csercse* (*csercselye*) en 1585 du pluriel *cercele* (d'après *inele*, au lieu de *cercei*) de *cercel* ; *domikát, dèmika, demikát*) en 1585 de *dumicat, demicat* (par la perte du-*t* considéré comme suffixe de l'accusatif), etc., etc.

Et il faut mentionner d'une manière spéciale le fait suivant : aucun des éléments hongrois qui ont pénétré dans le roumain et qui ont été étudiés récemment par L. Treml, n'est plus ancien que *ficsór* ou *gárd* qui entrèrent du roumain dans le hongrois, car les plus anciens de ces éléments hongrois se rencontrent dans les documents slaves, „gegen Ende des XIV Jh." seulement.

IV. *Conclusions.*

Ces circonstances nous prouvent que l'immigration des Roumains sur les territoires aujourd'hui occupés par eux ne s'est pas produite au XIII-e siècle seulement ; elles infirment donc ce qu'on a appelé la „pénétration lente et inobservée [des Roumains] dans la région sud-orientale de la Transylvanie", selon la théorie de Rösler et surtout des savants hongrois qui la compliquent encore en parlant aussi d'une immigration bulgaro-turque ; de même il apparaît qu'il ne peut être question de leur avance du côté du Sud-Est, sur la route des Carpathes, jusqu'en Moravie.

On peut parler au XIII-e siècle tout au plus de la fin de la grande expansion roumaine. Les Roumains ont été trouvés par les Hongrois non seulement sur les territoires qu'ils occupent aujourd'hui, mais sur un espace beaucoup plus vaste, ayant leurs habitations stables et une organisation sous forme de „voïvodats" et de „cnézats". Si les Roumains étaient venus dans les régions conquises par les Hongrois seulement après l'arrivée de ces derniers, la colonisation d'un élément aussi nombreux n'aurait pas pu ne pas être mentionnée dans les chroniques et les documents ; d'autant plus que nous le trouvons, dès les XI-e—XII-e siècles, simultanément en Pannonie, en Moravie, dans les Carpathes du Nord-Est et en Galicie, dans le Banat, les monts Apuseni et la Transylvanie.

[1] Le mot se trouve dans *Kolozsvári Glosszák*, *M. Nyr*, XXXVI, p. 178 ; 1495 : Szamóta-Zolnai, *M. Okl. Sz.* 279 ; 1553 : *Magyar Nyelo*, XXV, p. 236 (cf. aussi furkós bot) et sa dérivation du lat. *fuzca*, comme l'affirme Kniezsa, *ouvr. cit.*, p. 56 n'est pas possible. Le roum. *furcă* signifie „Spiess" et le roum—*ă* donne normalement— o,— ó en hongrois (cf. *forţat, borbát*, sipirkó <*şopârcă=şopârlă (=lézard). L'explication de Albert Y, *M. Nyr*, XXIII, p. 3—5, du vénitien *forcón*= it *farcone* est fausse.

www.cimec.ro

Une série de faits linguistiques nous prouve encore que l'expansion des Roumains ayant comme langue le daco-roumain a eu son centre principal dans les deux Mésies.

Les documents attestent que les Roumains de la Mésie avaient comme article *-ul*, qu'il prononçaient *-ĕ* et *ğ*, qu'ils ne palatalisaient pas les consonnes labiales, qu'il ne connaissaient pas le rhotacisme de l'*n* et qu'ils n'avaient pas l'*a* prothétique. Les mêmes particularités se trouvent avant le XIV-e siècle partout chez les Roumains de la Pannonie, de la Moravie, des Carpathes, des monts Apuseni, du Banat et de la Transylvanie. La transformation de l'*n* en *r* (rhotacisme) est attestée par les documents au XV-e siècle seulement et la palatalisation des labiales apparaît dans le Nord seulement au XVI-e siècle.

Les différentes directions de l'expansion, telles qu'elles ont été esquissées dans les pages précédentes, expliquent la possibilité qu'on a de diviser les particularités de la langue roumaine en trois catégories : l'une occidentale, ayant tendance à avancer vers le Nord-Est ; une autre représentant un courant venant du Nord-Ouest vers le Sud-Est (le courant qui avance sur les sommets des Carpathes) de la Mésie occidentale et de la Pannonie ; enfin la troisième qui vient du Sud-Est vers le Nord et le Nord-Ouest.

La direction venant de Pannonie explique l'origine de certains éléments albanais de notre langue ; celle de la Mésie explique l'origine grecque de certains éléments de la vie pastorale roumaine que nous avons portés jusque dans le Nord des Carpathes et que nous avons prêtés aux populations de ces régions-là ; de même la forme slave méridionale et slovaque de certains noms de personnes et noms de lieux, de même que certains mots chez les Roumains qui habitent les régions situées le plus au Nord ; enfin certaines concordances inattendues avec les dialectes du Sud du Danube, surtout cet aspect particulier du roumain qui a fait dire à G. Weigand que le roumain est une „langue romane balkanique".

Seule l'hypothèse des trois courants d'expansion indiqués plus haut nous permet de comprendre pourquoi on trouve dès le XII-e siècle des éléments roumains ayant pénétré dans le hongrois transdanubien et dans les parlers de la Moravie et pourquoi d'autres éléments commencent à y pénétrer au XIII-e siècle venant de Transylvanie ; pourquoi il existe des mots roumains non seulement dans le serbo-croate et le bulgare, mais aussi dans

www.cimec.ro

la langue des Slovènes, des Slovaques, des Allemands de l'Autriche, des Polonais et des Ruthènes.

Les Roumains de Macédonie et leur dialecte avec l'article en *-lu*, la prononciation *ts* et *dz* de *ć* et *ǧ*, qui est très ancienne, l' *a* prothétique, l'absence de trace de rhotacisme, mais la présence des labiales palatalisées, comme nous l'avons rappelé plus haut, ont pu se former sur le territoire qu'ils occupent aujourd'hui, tandis qu'une partie d'entre eux a pu descendre des régions plus septentrionales, mais ils diffèrent essentiellement des Roumains de la Mésie.

Comme le montre leur langue, les Meglénites sont descendus des régions du Nord-Est plus rapprochées des Roumains de la Mésie jusque dans les lieux qu'ils occupent aujourd'hui.

Quant aux Istro-Roumains, ils semblent être des Daco-Roumains ayant connu le phénomène du rhotacisme et qui se sont superposés à l'ancien élément roumain sans rhotacisme des régions aujourd'hui croates et italiennes. Cela à cause de l'aspect de leur langue qui se rapproche beaucoup du dialecte daco-roumain, n'ayant que les éléments albanais de ce dernier, le rhotacisme n'étant attesté dans ce parler qu'à partir du XV-e siècle et n'y devenant jamais général, comme c'est le cas d'ailleurs dans les régions daco-roumaines septentrionales aussi, qui l'ont connu et le connaissent encore.

N. DRĂGANU
Ancien membre de l'Académie Roumaine

www.cimec.ro

LES BASES MYSTIQUES DE L'ANTHROPONYMIE

PROLÉGOMÈNES À L'ÉTUDE DES NOMS PERSONNELS ROUMAINS

I. CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

§ 1. *Sur l'origine et l'ancienneté des noms personnels.*

Hérodote, dans ses „Histoires" — source tellement riche pour les folkloristes et les ethnologues — raconte qu'en son temps vivait en Afrique un peuple, les Atarantes, chez lequel l'usage des noms personnels était inconnu [1].

Si nous prenions pour vraie cette information fournie par „le père de l'histoire" [2], nous devrions conclure qu'à l'époque la plus primitive possible, lorsque le caractère grégaire d'un peuple est à son apogée, l'individu est si fortement attaché au tout collectif dont il fait partie, qu'il ne se sent pas, de façon distincte, une personne ayant une existence à lui, séparée des autres [3]. Ce ne serait que plus tard et grâce à un certain progrès

---

[1] Hérodote IV, cap. CLXXXIV, « ... τοῖσι οὔνομά ἐστι Ἀτάραντες, οἱ ἀνώνυμοί εἰσι μοῦνοι ἀνθρώπων, τῶν ἡμεῖς ἴδμεν· ἀλέσι μὲν γὰρ σφί ἐστι Ἀτάραντες οὔνομα ἑνὶ δὲ ἑκάστῳ αὐτῶν οὔνομα οὐδὲν κέεται ».

[2] Ce même passage d'Hérodote, mais amplifié de certaines exagérations, est reproduit par Pline l'Ancien dans son *Hist. Nat.* V 44, où il est question des Atlantes. Néanmoins, Hérodote fait la plus tranchante distinction entre les Ἀτάραντες et les Ἄτλαντες dont il parle dans le même chapitre. Serait-ce une erreur due aux copistes des manuscrits d'Hérodote?

[3] Rudolf Hirzel, *Der Name — Ein Beitrag zu seiner Geschichte im Altertum und besonders bei den Griechen, Sächs. Ak. der Wiss., Phil.-hist. Kl., XXXVI, No. II*, p. 29. En se basant sur des témoignages antiques trouvés dans l'étude de H. Usener (*Götternamen*) et sur Hérodote, Hirzel établit un parallélisme intéressant entre l'anonymat des hommes et l'anonymat des dieux, qui aurait précédé la période pendant laquelle ces derniers ont reçu des noms strictement individuels. On peut difficilement admettre cependant son opinion sur l'origine du culte des dieux anonymes dans le culte des héros anonymes.

www.cimec.ro

réalisé dans la mentalité primitive, que l'individu recevrait une conscience toujours plus nette de son „moi" par opposition aux autres membres de la collectivité et sentirait la nécessité de définir son individualité à l'aide d'un nom. Cela semble tellement logique, que ce fait n'apparaît pas du tout comme une impossibilité.

Donc, le point de départ d'une étude sur l'origine et l'évolution des anthroponymes en général, devrait être ce stade précurseur que nous pourrions appeler le stade de l'anonymat total. Comme confirmation de cette hypothèse, vient s'ajouter une autre information recueillie dans les matériaux ethnologiques concernant un peuple primitif de nos jours, les Yakoutes, habitant le N. E. de la Sibérie, chez lesquels, paraît-il, on ne donne de nom qu'aux garçons. Les filles ne reçoivent habituellement aucun nom. Quand on s'adresse à elles, on ne se sert que de l'appellatif de :„femme !" ou de „fille d'un tel", en ajoutant le nom de leur père [1]. Ne serait-ce là que le résultat de la condition sociale inférieure de la femme yakoute? Il est certain que chez ces primitifs — à en juger d'après les témoignages cités — la femme se perd dans la masse anonyme de la collectivité féminine. L'indication du nom paternel est le seul signe distinctif — encore très faible — qui marque un commencement de détermination de la personne. Ne devons-nous pas voir dans cet anonymat presque complet des femmes yakoutes, les vestiges d'une réalité qui aurait aussi existé jadis pour les hommes, ce qui coïnciderait d'ailleurs avec les informations que nous donne Hérodote?

Cependant, ne trouvant pas dans les collections de matériaux ethnologiques d'autres données qui puissent confirmer les dires d'Hérodote, nous n'avons pas le droit de les prendre à la lettre, malgré toute leur vraissemblance car, même si cette relation antique n'est pas une légende du domaine de la fantaisie pure comme tant d'autres chez Hérodote, elle a pu être enregistrée d'après une apparence trompeuse. En effet, il se pourrait que nous ayons à faire ici à une de ces interdictions, type tabou, appliquées aux noms qui sont cachés avec tant de soin devant les étrangers [2]. Cela pourrait être de même

[1] Dr. Georg Buschan, *Die Sitten der Völker*, Stuttgart-Berlin-Leipzig II, 256.

[2] H. Henel, *Der Sinn der Personennamen, Deutsche Vierteljahrsschrift*

www.cimec.ro

pour ce qui est de l'anonymat des femmes yakoutes, qui réussiraient à cacher leurs noms avec une rigueur beaucoup plus stricte que chez les hommes, en donnant l'illusion aux voyageurs étrangers qu'elles n'ont pas de nom [1].

Donc, ne pouvant prendre ces données comme des réalités ethnographiques tout à fait sûres, nous ne pouvons pas dans une étude génétique sur les anthroponymes, prendre un autre point de départ que le stade illustré par les sociétés primitives actuelles, chez lesquelles les noms personnels existent et semblent être consacrés par de vieilles traditions. Ces noms, que l'on donne tout de suite après la naissance, ont une importance décisive dans l'évolution des anthroponymes dans les sociétés civilisées.

Si nous nous rapportons spécialement à ce monde et en premier lieu à notre continent, nous constatons que chez tous les peuples d'Europe, les noms strictement personnels — qu'on appelle, aujourd'hui, noms de baptême, petits noms, ou prénoms— sont les continuateurs de la plus ancienne catégorie d'anthroponymes. Par eux, il nous a été transmis une tradition ancestrale de désigner l'individu. Les prénoms chrétiens actuels remplacent, évidemment, des noms archaïques autochtones pour la plupart complètement disparus.

Les anthroponymes, ayant la fonction spéciale de noms de famille, apparaissent très tard. Dans les conditions de vie primitive des époques anciennes, on ne sentait pas la nécessité de désigner le groupe familial auquel appartenait l'individu. Le cercle restreint, rustique par excellence, formant comme une grande famille, la densité si faible de la population, les relations commerciales ou personnelles entre individus en général si réduites, faisaient qu'on ne courait pas le risque de confondre entre eux

---

für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte, 16 Jahrg. [1938], p. 417 a dans cette question une opinion plus modérée et n'admet que partiellement cet anonymat. D'après lui, les noms personnels n'ont manqué tout à fait ni aux hommes, ni aux dieux ; mais ils n'étaient pas fixés d'une façon précise étant exprimés par des appellatifs habituels ou par des adjectifs de nature affective.

[1] Nous pensons que l'anonymat des dieux a pu aussi être parfois une pure apparence, qui s'expliquerait toujours par la crainte ou même par l'interdiction expresse de prononcer leurs noms. C'est pour cela que les primitifs de l'antiquité, de même que les primitifs actuels, évitaient de nommer les dieux et recouraient habituellement, pour les désigner, à des appellatifs ou tout simplement à des périphrases.

www.cimec.ro

les individus homonymes [1]. Dans de pareilles circonstances, le nom personnel unique était donc suffisant, surtout que, dans certains cas, il était secondé par un sobriquet, dont le rôle dénominatif était d'ailleurs tout à fait accessoire. Pour que les noms de famille prennent naissance et arrivent à se fixer dans des systèmes bien établis chez des peuples civilisés de culture plus ancienne, il a fallu une longue évolution et une grande expérience.

Par conséquent, les noms de famille n'ont pu apparaître que lorsque les relations entre les hommes ont atteint une complexité inconnue aux époques primitives. Dans l'histoire, ce moment coïncide avec une organisation politique et sociale plus avancée, qui ne pouvait avoir lieu que dans le cadre de la vie d'État. Si toutefois les noms de famille ont apparu chez certains peuples avant que ceux-ci ne soient arrivés à ce degré de maturité politique et sociale, c'est certainement sous la domination de quelque influence étrangère et seulement chez les personnes appartenant à la couche supérieure de la société.

§ 2. *Les noms personnels, source principale pour les autres branches de l'onomastique.*

Mais indifféremment du temps où apparaissent les noms de famille, et des circonstances qui ont favorisé leur apparition, il ne faut pas oublier que le point de départ de leur formation est, le plus souvent, le nom individuel. Il serait trop long d'insister sur ce problème, assez bien connu aujourd'hui. Il suffit de rappeler ici, en passant, le riche chapitre des patronymes et des matronymes, pour donner, au moins en partie, une idée de ce que les noms de famille doivent aux noms individuels [2].

Les noms personnels constituent aussi une source importante pour d'autres branches de l'onomastique. Ainsi, la zoonomastique puise copieusement les noms des animaux domestiques de toute espèce, dans les anthroponymes individuels.

---

[1] Cf. Heintze-Cascorbi, *Die deutschen Familiennamen*, Halle a. S. 1925, p. 27 et suiv.

[2] Pour les noms de famille dérivés des prénoms, chez les Allemands, voir par ex. John Meier, *Namen* (*Deutsche Volkskunde* hrg. von J. Meier, Berlin-Leipzig 1926), p. 138 et suiv.

www.cimec.ro

On appelle, par ex., les chiens : Corbea, Hector, Néro, Osman [1]...

les chevaux : César, Mișu, Iancu...

les juments : Didina, Lina, Liza, Olga...

les chattes : Miţa, Fiţa, Chiţa, Fifi, Mariţa...

les matous : Ion, Matei...

les porcs : Ghiţă, Ivan, Mitică...

les béliers : Adam, Noe [2]...

les vaches : Vasilica, Mariţica [3]...

Ce phénomène présente, bien entendu, un développement plus considérable, là où l'élevage est une occupation traditionnelle, les animaux domestiques étant considérés presque comme des personnes de la famille. Plus encore, en Suisse, où cette occupation est aussi très ancienne — à cause du milieu anthropogéographique spécifique — on a coutume de donner le même nom au nouveau-né et au petit d'un animal domestique appartenant au maître [4]. Le mobile de cette coutume [5] ne nous intéresse pas ici : à savoir s'il faut l'interpréter comme un augure qui liera le destin de l'enfant à celui de l'animal homonyme et de même âge, ou autrement. Nous notons simplement le fait qui résulte de là et qui indique clairement que par de telles coutumes, le rapport de dépendance entre la zoonomastique et l'anthroponymie est encore plus accentué.

D'autres fois, pour des raisons euphémiques, on donne des noms d'homme, même aux bêtes sauvages ; ainsi chez les Roumains, on appelle l'ours „Moș Martin" [6]. ou „Nenea Martin" [7], ou simplement Martin [8]. Chose curieuse à remarquer chez les

[1] D'après l'enquête faite dans le village Mânăstirea, dép. de Ilfov.

[2] Ş t. P a ş c a, *Nume de persoane şi nume de animale în Ţara Oltului* (Noms de personnes et noms d'animaux dans le pays de l'Olt), Bucarest 1936 (éd. Acad. Rom.), p. 353 et suiv.

[3] D'après l'enquête faite dans le village Feteşti, dép. de Ialomitza.

[4] P a u l S a r t o r i, *Sitte und Brauch*, Leipzig 1910, I, 42.

[5] Il est très probable que cette coutume si spécifiquement pastorale ait existé aussi chez les Roumains quoique nous ne la trouvions pas attestée aujourd'hui dans le matériel folklorique que nous connaissons. Celà expliquerait mieux pourquoi la tradition de donner aux animaux des noms d'hommes est si répandue.

[6] S. Fl. M a r i a n, *Sărbătorile la Români* (Les fêtes chez les Roumains) I. 252.

[7] I. C r e a n g ă, *Capra cu trei iezi*.

[8] Marian, *ouvr. cit.*, I. pag. 249 et suiv., est d'avis qu'on donne à l'ours ce nom d'après la fête „Sâ-Martini" du 2 février, appelée aussi dans le peuple : „le jour de l'ours".

www.cimec.ro

Français on appelle aussi l'ours „Martin". Les Roumains appellent aussi l'ours „Gavrilă" [1] et l'ourse Vasilica [2], ou bien Ancuţa [3].

D'autre part, la toponymie est aussi tributaire de ce chapitre de l'anthroponymie. Cela s'explique par le fait qu'un bon nombre de toponymes ne sont que les dérivés des anthroponymes individuels [4]. Ainsi la toponymie présente encore une grande importance pour l'anthroponymie, par le fait que la toponymie garde fidèlement, chez n'importe quel peuple, de vieux anthroponymes — parfois même ancestraux — qu'aucun document historique ne nous dévoile. On sait que, de toute l'onomastique, ce sont les noms topiques qui sont les plus conservatifs, et qui résistent parfois des milliers d'années. C'est pourquoi la toponymie recèle beaucoup de surprises pour celui qui étudie les anthroponymes surtout si on prend en considération les plus anciens parmi eux.

Nous avons vu jusqu'ici, en même temps que l'ancienneté de la tradition du nom personnel, — la priorité indiscutable dont il jouit dans le peuple, comparativement au nom de famille, de même que son rôle comme élément linguistique générateur dans toutes les catégories de l'onomastique.

Mais d'où lui viennent cette priorité et ce rôle? C'est ce qui ressortira des chapitres suivants.

II. LE TRÉFONDS MYSTIQUE DES ANTHROPONYMES.

§ 3. *Les anthroponymes, expression d'une vieille conception mystique.*

C'est un fait généralement connu aujourd'hui, que les noms d'homme sont l'expression d'une ancienne conception mystique, d'autant plus enracinée, qu'une société est plus proche de la nature. Les primitifs évaluent, d'après cette conception,

[1] L. Ş ă i n e a n u, *Incercări asupra semasiologiei române* (Essais sur la sémasiologie roumaine), Bucureşti 1887. p. 176.

[2] G. D e m. T e o d o r e s c u, *Poezii populare româneşti* (Poésies populaires roumaines), *Vicleimul*, p. 124 et suiv.

[3] B. P. H a s d e u, *Magnum Etymologicum Romaniae*, II, 1149.

[4] Par ex. : Petreşti < Petre, Nicoreşti < Nicoară, Fărcăşeşti < Farcaş... Ensuite : Valea lui Ion, Valea lui Soare, Gruiu Drumului... A son tour l'anthroponymie est, elle aussi, tributaire de la toponymie par le chapitre des noms de famille dont beaucoup sont dérivés des toponymes, ex. : Ieşanu, Buzoianu, Haţeganu, Tăzlăuanu etc. cf. à ce sujet I. I o r d a n, *Rumänische Toponomastik*, Bonn-Leipzig 1924, p. 45 et suiv.

www.cimec.ro

tout leur parler. Ce qui frappe le plus notre attention, dans le domaine de l'anthroponymie, c'est que la magie du mot prononcé les gouverne comme une force mystérieuse et tyrannique. Plus encore, l'anthroponymie illustre cette réalité psychologique mieux peut-être que n'importe quel autre domaine de la langue. En effet, il semble que l'homme primitif ne soit sensible à rien d'autre autant qu'au mot désignant son individualité.

Dans la conception primitive, l'anthroponyme n'a jamais été un simple mot ayant le rôle pratique d'appeler quelqu'un, ou bien ne servant qu'à établir l'identité d'un individu, tel que nous serions tentés de le croire, en jugeant d'après les apparences ou d'après certaines réalités actuelles. Le nom n'arrive à cette utilité d'ordre rationnel, de façon exclusive, pas même lorsqu'il s'agit des individus appartenant aux sociétés les plus civilisées. Cette utilité n'est qu'un dérivé tardif qui s'est placé sur le premier plan, lorsque l'ancienne mentalité a subi de violents changements à la suite de la décadence des croyances qui résidaient à la base du nom.

En général, chez les primitifs exotiques, de même que chez les ruraux du monde civilisé, l'anthroponyme n'est pas seulement un attribut abstrait de l'individu, mais il est considéré — et surtout senti — par chacun comme quelque chose de très concret, qui a des liaisons substantielles avec sa personne. Bien plus, d'après la mentalité primitive, le nom se confond avec l'individu-même : il fait partie intégrante de son être psychophysique.

Si nous nous rapportons en particulier aux exotiques — où les vieilles croyances qui ont trait au nom se présentent dans toute leur pureté — nous pouvons affirmer que pour eux, le nom n'est pas seulement une partie vitale de l'être humain, mais il constitue l'essence même de la personalité de l'individu.

§ 4. *Le nom identifié à l'âme par les primitifs.*

De l'analyse des matériaux ethnologiques recueillis chez les différentes tribus sauvages, il ressort même parfois que le nom est identifié par ces primitifs à l'âme de l'individu [1]. Par exemple,

[1] Cette conception primitive perce parfois dans les croyances des peuples de haute culture. Ainsi dans la conception ontologique des anciens Egyptiens,

www.cimec.ro

chez les Gilyakis de Saghalien, on évite de donner au nouveau-né le nom porté par une autre personne vivant dans la même tribu, de peur que l'un des deux ne meure sous peu, deux êtres du même nom ne pouvant vivre sous aucun motif [1].

On retrouve souvent cette superstition chez les peuples d'Europe. Ainsi, chez les Polonais de Wielkopolska, il y a la croyance que si l'on donne au nouveau-né le nom d'un de ses parents, l'enfant, ou bien le parent homonyme, mourra prématurément [2]. Les paysans bulgares sont convaincus que si un enfant reçoit au baptême le nom d'un de ses grands parents qui est encore en vie, ce dernier mourra peu de temps après. C'est pourquoi ils évitent de le faire [3]. Les Ukrainiens ne donnent jamais le même nom à deux enfants de la famille, car l'un des deux mourrait [4]. Les Juifs de Pologne, et très souvent les Polonais eux-mêmes, se gardent de donner au nouveau-né le nom d'un des membres, en vie, de la famille (frère, soeur, parents, grands parents) de peur que l'un des deux homonymes ne meure [5].

En général, on croit que c'est la personne la plus âgée qui est destinée à mourir en pareils cas. Chez les Juifs, si l'on donne au nouveau-né le nom que porte une autre personne en vie, de la même famille, cela voudrait dire qu'on souhaite la mort de cette personne [6].

De même, ils évitent d'amener dans la famille une bru ou même un gendre ayant le nom de la belle-mère ou du beau-père,

---

selon laquelle l'être humain présente huit aspects distincts, le huitième aspect était nommé : ,,*Ran*'' ou ,,*Ren*'', ce qui signifiait ,,le nom'', c'est-à-dire ,,*la partie du moi immortel*'', sans laquelle aucun être ne peut exister. De là venait le grand souci des Egyptiens, dans leur cérémonial funéraire si compliqué, de perpétuer cette partie de la personne morte à l'aide des inscriptions et des invocations adressées à différentes divinités, qui étaient priées que ,,Ren'' prospère à côté des noms des dieux. Cf. Edward Clodd, *Magic in names and in other things*, London 1920, p. 225.

[1] James George Frazer, *Taboo and the perils of the soul*, London 1920, pp. 370—1.

[2] Lud— *we Lwowie* — I 1895, 144.

[3] A. Strauss, *Die Bulgaren. Ethnogr. Studien*, Leipzig 1898, p. 296.

[4] J. Talko-Hryncewicz, *Zarysy lecznictwa ludowego na Rusi południowej*. Kraków 1893, p. 94.

[5] J. St. Bystroń, *Słowiańskie obrzędy rodzinne*, Kraków 1916, p. 129; H. Biegeleisen, *Matka i dzieciecko w obrzędach, wierzeniach i zwyczajach ludu polskiego*, Lwów p. 238.

[6] M. Allerhand, *Zapiski ludoznaweze z życia Żydów*. cf. Lud — *We Lwowie* — V 1899, p. 51.

www.cimec.ro

ceci étant considéré de très mauvais augure. Si, ignorant ce fait, avant le mariage, on le remarque après la cérémonie nuptiale, cela constitue une raison des plus sérieuses de rompre le mariage [1]. Mais d'habitude, dans une pareille circonstance, la question se résout d'une façon beaucoup plus convenable pour tous : la mariée change de nom [2] !

Le raisonnement de l'homme primitif, en ce qui concerne cette superstition, est tout aussi simple que logique (si nous nous en rapportons à sa conception). Du moment que le nom c'est l'âme même d'une personne, cela signifie qu'à un même nom, appartenant à deux personnes de la même collectivité, ne peut correspondre qu'une seule âme. C'est justement pour cela qu'on croit que l'une des deux doit mourir, deux personnes ne pouvant exister avec une seule âme.

Si une personne appartenant à une société primitive reçoit un nouveau nom, à la suite de sa conversion au christianisme, elle a, non seulement l'impression, mais la conviction qu'elle est devenue un autre homme, parce qu'en changeant de nom, elle a aussi changé d'âme.

Clodd raconte qu'un Nègre, récemment converti au christianisme, qui s'appelait Quamina avant sa conversion et Timothée après le baptême, refusait de payer les dettes, contractées avant son baptême et paraissait très étonné qu'on les lui demandât. Il répondait au vieux nègre qui lui réclamait l'argent, qu'il avait prêté l'argent à Quamina mais que lui n'étant plus Quamina, puisqu'il était maintenant un autre homme, né pour la seconde fois, ayant le nom de Timothée, il n'entendait pas payer les dettes d'un autre [3].

Quelque comique que nous semble l'attitude de Quamina-Timothée, elle a cependant un fonds très sérieux, si nous considérons les choses objectivement, c'est-à-dire, par le prisme de la mentalité primitive. Ce tréfonds est si puissant, qu'il persiste même dans le monde civilisé. Et non seulement les paysans croient cela, mais aussi l'église elle-même le confirme lorsqu'elle soutient que le baptême — c'est-à-dire le cérémonial religieux par lequel on confère le nom — est une deuxième naissance. Il

---

[1] Idem, *ibid.*, p. 52.

[2] *Evrejskaja Enciklopedija* — pod obščej red. L. Katzenelsona i barona D. G. Gintzburga — t. VIII, p. 149.

[3] Ed. Clodd, *Magic in names*, pp. 50—1.

www.cimec.ro

s'agit naturellement de la naissance spirituelle et, conformément à la conception chrétienne, celui qui, jusqu'au baptême, n'avait qu'une existence purement végétative ou matérielle, ne commence sa véritable vie spirituelle qu'après le baptême, car c'est par le baptême qu'il a reçu une âme [1].

Cette croyance est aussi confirmée d'une autre manière, chez les ruraux du monde civilisé, à l'aide des témoignages folkloriques, qui ont à leur base une autre croyance, étroitement liée à la première.

§ 5. *Dénomination de l'enfant d'après ses aïeux — reflet de la croyance dans la migration de l'âme et de sa réincarnation.*

Nous savons que, très souvent, chez les peuples d'Europe, on donne comme nom de baptême à l'enfant le nom d'un parent mort. Ainsi, chez les Croates de Slavonie, le nouveau-né reçoit le nom du membre de sa famille qui est mort en dernier lieu [2]. Les Juifs de Pologne et de Lithuanie, après la mort d'un membre de la famille, attendent avec impatience la naissance d'un enfant pour lui donner le nom du défunt [3].

Mais en général, on donne de préférence à l'enfant, le nom d'un de ses aïeux. Chez les Serbes et les Croates, dans certaines régions, on considère comme un devoir de donner aux quatre premiers enfants, le nom de leurs grands-parents paternels et maternels. Ce n'est qu'à partir du cinquième enfant, qu'ils ont la liberté de choisir le nom qu'ils désirent [4].

Cette habitude de donner aux enfants le nom de leurs grands-parents et en général des ancêtres, est très fréquente aujourd'hui, chez les peuples primitifs des différents continents [5].

---

[1] Il y en a qui ont cru voir des témoignages à l'appui de cela dans le mot même de : *nom*, qui dans certaines langues indo-européennes, semble avoir des liaisons étymologiques avec le mot *âme*. Cf. Frazer, *ouvr. cit*,. p. 319 (D'après Prof. J. Rhys — *The nineteenth century* XXX [1891]). Mais nous sommes plutôt sceptiques à ce sujet.

[2] Friedrich Krauss, *Sitte und Brauch der Südslaven* Wien, 1885, p. 542.

[3] H. Biegeleisen, *Matka i dziecko*, p. 236.

[4] H. Biegeleisen, *ouvr. cit.*, p. 235.

[5] Ainsi, pour l'Amérique du Sud (Brésil), cf. *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde* IV 1894, p. 104 ; pour l'Asie (la tribu des Klementans), cf. Buschan, *Die Sitte der Völker* I, 222 ; pour l'Afrique, cf. idem, *ibid.*, III, 88.

www.cimec.ro

Chez les sauvages de l'Afrique occidentale, lorsqu'un enfant est né, la famille et souvent aussi le prêtre-sorcier lui-même, appelé pour la circonstance, se donnent toutes les peines de découvrir, par différents moyens divinatoires, le nom de l'ancêtre mort, qui renaît dans le nouveau-né, pour le donner à l'enfant [1].

Ce qui est particulièrement intéressant c'est que cette tradition se présente chez les Européens sous le même aspect que chez les sauvages. Ainsi, chez les Allemands (Oldenburg et Halligen) et chez les Serbo-Croates on donne au fils aîné, le nom du grand-père paternel et à la fille aînée, le nom de la grand'mère paternelle. Puis vient le tour des grands parents maternels [2]. C'est exactement ce qui se passe aussi chez les sauvages de la tribu Dinka d'Afrique [3]. Chez les Juifs de Pologne, le fils qui vient au monde après la mort de son père, reçoit toujours le nom de celui-ci [4]. De même, en Afrique occidentale, dans la tribu Mandingo, si le père meurt, on donne son nom à l'enfant qui vient au monde [5], que ce soit un garçon on une fille [6].

Mais les sauvages — connus par leur esprit grégaire — choisissent, très souvent aussi, pour leurs enfants, des noms qui ont appartenu aux morts de la tribu, en franchissant ainsi le cercle étroit de la famille. Ainsi, chez les Esquimaux du détroit de Béring, le premier enfant qui naît dans un village après la mort de quelque habitant, reçoit le nom du défunt. Et ce qui est très caractéristique pour le sens de cette coutume, c'est que l'enfant doit prendre part à tous les repas offerts à la mémoire de son homonyme mort, qu'il représente dans la famille [7]. En Europe, on sort du cercle familial, d'habitude chez les peuples dont la tradition demande que ce soient les parrains qui décident sur le choix du nom. C'est le cas, pour la plupart des peuples balcaniques où l'on choisit de prédilection pour le nouveau-né le nom d'un des parrains ou de leurs parents.

On remarque que plus on recule dans le temps, plus le souci que l'on prenait en Europe, chez chaque peuple, de faire

---

[1] Frazer, *ouvr. cit.*, p. 369.

[2] P. Sartori, *Sitte und Brauch* I, 39—40.

[3] G. Buschan, *Die Sitte der Völker* III, 88.

[4] Lud —*we Lwowie* — V, 50.

[5] Buschan, *ouvr. cit.*, III, 39.

[6] Si c'est une fille, le nom souffre la modification morphologique nécessaire pour s'adapter au genre. Cf. Buschan, *ouvr. cit.*, III, 39.

[7] Frazer, *ouvr. cit.*, p. 371.

www.cimec.ro

revivre les noms des morts, était grand. Ainsi, K. Maurer, cite, d'après des anciennes sources littéraires islandaises, une série de héros, qui, au moment de mourir, expriment leur désir qu'un enfant — très souvent leur propre fils qui devait naître — prenne son nom. Dans d'autres sources, on nous dit qu'un mort se montre en rêve à l'un des parents pour lui faire connaître son désir qu'un enfant reçoive son nom [1]. Des passages cités par Maurer, on voit que le moribond ou le mort, offre son nom, comme une faveur, comme une récompense. Ceci correspond à une croyance islandaise, très répandue dans le passé, à savoir que c'est un véritable bonheur pour un enfant de porter le nom d'un mort [2]. Une telle croyance ne peut s'expliquer que par la conception primitive, selon laquelle, un enfant, en recevant le nom d'un mort, acquiert aussi son âme. Et si le mort avait des qualités remarquables, elles étaient transmises au nouveau-né en même temps que le nom.

Un fait, digne d'être relevé, est qu'un de ces héros islandais dit, en offrant son nom, que lui aussi en aura son profit [3]. Evidemment, il ne peut être question ici d'un autre profit que de celui qu'en accordant son nom à un nouveau-né, son âme, qui jusqu'alors errait sans repos, pourra recommencer une nouvelle existence sur terre.

La coutume de donner le nom d'un ancêtre à un enfant est un écho de l'ancienne croyance dans la migration de l'âme d'un corps dans un autre. Selon cette croyance, toute naissance représente une réincarnation de l'âme d'un mort. C'est ce qui transparaît très clairement dans la conception de certains sauvages de l'Afrique occidentale, qui expliquent ainsi la ressemblance entre les ancêtres et certains descendants vivants ou en général entre les morts et les vivants, même lorsqu'il n'existe entre eux aucune liaison d'apparentage. Il n'y a donc plus rien d'étonnant qu'une mère du Vieux Kalabar (Guinée) dont le fils est mort, soit convaincue lorsqu'elle donne naissance à un autre enfant, que c'est le mort qui lui est revenu. [4]. Plus encore, dans la tribu Togo, si l'enfant qui vient de naître ressemble à

---

[1] K. Maurer, *Zur Volkskunde Islands, Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, V 1895, 99.

[2] Idem, *ibidem.*

[3] Idem, *ibid.*

[4] E. B. Tylor, *Pervobytnaja Kultura*, Moscou 1939, p. 302.

www.cimec.ro

celui qui est mort, on le nomme : „*Celui qui est revenu*" [1]. Dans la tribu Yoruba, de la même région de l'Afrique, chaque enfant est salué lorsqu'il vient au monde par les mots : „*tu es revenu*" ! Ensuite on examine avec soin l'enfant pour découvrir quel est l'ancêtre qui est revenu sous la forme du nouveau-né [2]. En Asie, à Orissa (province de l'Inde), sept jours après la naissance de l'enfant, a lieu la solennité à laquelle est aussi convoqué le prêtre, afin de découvrir, à l'aide des sortilèges et d'une observation minutieuse des traits de l'enfant, quel est l'ancêtre qui est revenu sur terre. Une fois l'identité établie, on donne à l'enfant le nom de l'ancêtre auquel il ressemble [3]. Dans la tribu africaine Uganda, on croit qu'au moment où l'on donne à l'enfant le nom d'un de ses ancêtres, l'âme de cet ancêtre entre dans l'enfant pour ne plus le quitter [4]. Lors de la cérémonie qui a lieu à cette occasion en Afrique du Sud, un homme ou une femme plus âgés (selon que l'enfant est un garçon ou une fille) joue le rôle de l'âme de l'ancêtre [5]. Il ressort clairement de là que l'acte mystique de la réincarnation de l'ancêtre a lieu quand on donne son nom à un enfant.

Les Juifs de Pologne ont une expression très originale qui trahit aussi la croyance qu'il y a une étroite liaison entre un enfant sur le point de naître et le nom d'un mort ou d'un moribond de la famille. Ainsi, on dit d'une femme qui doit accoucher, lorsqu'un membre de sa famille vient de mourir ou est gravement malade, „qu'elle porte le nom du mort ou du malade" : „Sie trugt den Numen des (der) X.". Ce qui signifie, non seulement, que l'enfant qui va naître recevra le nom du mort ou du malade, mais aussi que ce dernier devra mourir sous peu. De même ils croient que l'enfant sera du même sexe que le mort ou le malade [6].

Toutes ces superstitions ont naturellement à leur base la croyance primitive selon laquelle l'âme du mort transmigrera dans le corps du nouveau-né. Mais, pour favoriser cette transmigration, il faut donner à l'enfant le nom de l'ancêtre ou du parent mort. D'après la croyance populaire, les morts se ré-

[1] Buschan, *Die Sitte der Völker*, III, 39.
[2] E. B. Tylor, *lieu cit.*, p. 303.
[3] Idem, *ibid.*
[4] Frazer, *ouvr. cit.*, p. 369.
[5] Frazer, *ouvr. cit.*, p. 369—70.
[6] Lud V, 51.

www.cimec.ro

jouissent quand on donne leur nom à un enfant. L'on dit communément, aujourd'hui dans le peuple de tous les pays, lorsqu'on donne à un enfant le nom d'un mort, que l'on fait cela, en mémoire de tel ou telle membre décédé de la famille. Les Bulgares disent en pareils cas, se rapportant au mort homonyme : „Podnovi mu se imeto !" [1] et le fait est considéré un honneur aussi bien pour le mort que pour sa famille. [2].

On est arrivé à cette attitude vis-à-vis de l'ancienne coutume, lorsque son substratum n'était plus compris dans son esprit traditionnel. Ce n'est que dans cette étape tardive, mais qui, pour l'Europe, est une époque encore très éloignée dans le passé, que l'on a commencé à donner aux enfants des noms appartenant aux personnes vivantes — grands-parents, parents, parrains, oncles, tantes, etc. — dans le même but flatteur, pour leur faire honneur.

Donc, la croyance dans la migration de l'âme, contaminée avec la croyance du nom-âme a conduit à l'habitude de donner aux enfants les noms des ancêtres ou, en général, des parents morts. Cette habitude a eu une forte répercussion dans l'anthroponymie de tous les peuples d'Europe, ce qui représente un important facteur conservateur dans ce domaine, vu que dans chaque famille et dans chaque collectivité rustique, on a créé une tradition constante qui a maintenu pendant de nombreuses générations à peu près les mêmes noms personnels.

III. LES NOMS-VOEUX.

§ 6. *Magie du mot et magie des noms personnels.*

Les noms de personnes, comme d'ailleurs tout nom propre, sont exprimés par des mots qui, à en juger d'après leur aspect extérieur et leur signification, ne diffèrent en rien des noms appellatifs.

---

[1] „On a renouvelé son nom". Cf. Marinov D., *Živa Starina*, Russe 1892, III, p. 199.

* Cf. aussi Najden Ghérov, *Rěčnik na bŭlgarskyj jazyk*, V, 548 et Dabeva, *Poželanija i blagosloviji u bŭlg. narod*, Sofija 1937, p. 110 : „*podnova*" = „*ime*" (nom).

[2] Ainsi chez les Serbo-Croates on considère comme une marque de déférence pour son père et sa mère si on donne à l'enfant le nom de ses grands-parents. H. Biegeleisen, *Matka i dziecko*, p. 235.

www.cimec.ro

Dans aucune langue indo-européenne il n'existe de thèmes spéciaux qui soient utilisés dès le principe et de façon exclusive, comme noms attribués aux personnes. Mais à cause de leur fonction dénominative qui les isole des autres mots, les noms personnels finissent par former une classe tout à fait distincte dans le vocabulaire d'une langue. Si nous nous en rapportons en spécial aux vieux noms de personnes, nous constatons que cette fonction les rend plus concrets que les noms appellatifs, par le fait qu'elle restreint considérablement leur sphère et élargit leur contenu, en concentrant toute l'attention sur la personne nommée.

Quoi qu'il en soit, les noms de personnes restent dans leur essence *des mots*, tout comme les noms appellatifs, qui sont à la base du lexique d'une langue et d'où ils ont puisé les éléments nécessaires à leur formation. Voilà pourquoi les noms personnels, d'après la conception des primitifs, s'encadrent, de même que les appellatifs, dans la magie du mot. Si, en général, un mot s'identifie dans la mentalité primitive avec la chose dénommée, fait qui a laissé de nombreuses réminiscences dans les langues des peuples les plus civilisés, cela arrive d'autant plus avec les noms personnels.

Ainsi, c'est une chose définitivement établie en ethnologie, que, pour les primitifs exotiques, le seul fait de la prononciation du mot qui désigne un objet ou une action, attire, en certaines circonstances, l'apparition de cet objet, ou la réalisation de l'action respective [1]. Pour les noms appellatifs, ceci est une vérité banale, dans la psychologie des primitifs ; mais pour les noms personnels ? Comment pourrait-on vérifier cela ? Pour ceux-ci, l'effet devient encore plus puissant, surtout pour les vieux noms, qui, à part leur caractère de mots, ont habituellement quelque chose de plus, étant donné que ces noms de personnes se forment en prenant naissance dans des circonstances spéciales, qui leur impriment un cachet tout à fait particulier.

§ 7. *Les noms-voeux et leur substratum cérémonial.*

En effet, en examinant attentivement, chez les peuples les plus divers — sauvages ou civilisés — le cérémonial par lequel on donne un nom à l'enfant, nous sommes frappés par un trait des plus caractéristiques : partout à ce moment on adresse à l'enfant des souhaits.

[1] Cf. aussi L. Levy-Bruhl *La mentalité primitive*. Paris 1925, p. 398,

www.cimec.ro

Prenons, des nombreux exemples connus chez les sauvages, celui qui semble plus intéressant par son complexe magique et religieux. Dans la tribu Daïaki (Asie), lorsqu'on donne un nom à un enfant, sa mère le prend et va devant la maison, où, après l'avoir baigné, elle le relève trois fois vers le couchant, puis trois fois vers le levant, en prononçant des voeux de bonheur à son adresse [1].

Chez les peuples d'Europe aussi on connaît très bien tous ces souhaits que l'on adresse à l'enfant, dès sa naissance, et puis toutes les fois que l'occasion s'en présente. Mais au baptême et pendant le repas qui suit la cérémonie du baptême, ces souhaits reçoivent un caractère plus solennel. D'après la croyance populaire, c'est alors que les souhaits, formulés à l'adresse de l'enfant, ont le plus de chances de se réaliser. Et cela ne nous surprend guère, car nous savons, que les souhaits sont d'usage au commencement d'une nouvelle période, ou toutes les fois que l'on commence quelque chose de plus important. Et quel moment plus important y a-t-il que l'entrée dans la vie? C'est pourquoi les voeux que l'on fait à ce moment, sont si nombreux et si variés. Chez plusieurs peuples (Roumains, Bulgares, Serbes etc.) on trouve même des chants spéciaux qu'on chante pendant le festin qui suit le baptême et qui comprennent toute espèce de souhaits à l'adresse de l'enfant [2].

Nous pouvons donc dire que la cérémonie par laquelle on donne un nom à l'enfant, apparaît comme une véritable fête des voeux de bonheur et de longue vie. C'est dans cette atmosphère que l'enfant prend possession de son nom, qui devait fatalement s'en ressentir. En effet, un grand nombre des noms personnels les plus anciens, semblent avoir été à l'origine — chez chacun des peuples européens — une espèce de voeux synthétiques, exprimés de la façon la plus lapidaire possible, par un ou deux mots combinés et parfois même par plusieurs. Essayons d'illustrer notre thèse — concernant la relation génétique probable entre le nom personnel et l'atmosphère qui caractérise la fête de la dénomination du nouveau-né — en nous

---

[1] Cf. Buschan, *Sitte der Völker*, I, 222.

[2] Cf. S. Fl. Marian, *Naşterea la Români* (La naissance chez les Roumains), Bucureşti 1892, p. 261—2, 273; D. Marinov, *Živa Starina*, III, 187 et suiv.; Vuk Stef. Karagić *Karagić, Život i običaji naroda srpskoga*, U Beču 1867, p. 92.

www.cimec.ro

servant surtout d'exemples pris chez les peuples modernes comme étant plus sûrs, c'est-à-dire plus facilement contrôlables par la réalité linguistique et folklorique.

§ 8. *Les noms personnels par rapport aux souhaits chez les peuples balkaniques.*

Chez les Grecs modernes, le souhait habituel que la sage-femme et les amis de la maison adressent aux deux parents, soit seulement à l'un d'eux — aussi bien avant le baptême, que pendant et même après la cérémonie — c'est : «νὰ σᾶς ζήσῃ !» (=qu'il [vous] vive !) ou «νὰ σοῦ ζήσῃ!» ! (=qu'il [te] vive !) ou encore, adressé directement à l'enfant : «νὰ ζήσῃς» ![1] (=que tu vives !). C'est évidemment de là que vient le nom de baptême : **Ζήσης**[2], qui reproduit exactement la forme du subjonctif avec une nuance impérative si caracteristique aux souhaits dans les langues indo-européennes[3]. L'expression superlative du même souhait est, dans le domaine anthroponymique néo-grec, le nom de baptême «**Παντα**ζής» (= tu vis toujours !) <πάντα+ζῆς[4].

On retrouve ce même voeu de longue vie dans les anthroponymes néo-grecs **Πολύζω**[5] et **Πολυζώης** (<πολὺ + ζώω-ζῶ - vivre longtemps) avec le diminutif **Ζώης**[6]. Mais, il y a plus,

[1] Cf. G. Sajaktzis, *Grăcowalachische Sitte und Gebräuche. Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, IV, 137—138 ; Hubert Pernot. *Grammaire de grec moderne (langue parlée)*, Paris 1930, p. 204 ; voir ces souhaits aussi dans les noëls (κάχανδα) des Néogrecs.

[2] Στιλπ. Κυριακίδου, Παρατηρήσεις περὶ τῶν νεοελληνικῶν βαπτιστικῶν ὀνομάτων, Λαογραφία, δελτίον τῆς ἑλληνικῆς λαογραφικῆς ἑταιρείας, T. V (1915) 340 ; *idem*, Ἑλληνικὴ λαογραφία I, Athènes 1923, p. 370 ; Σταμνόπουλος, Ὀνοματολογικά, voir Λαογραφία T. VI 1918, p. 445, fait dériver Ζήσης de Ζήσιμος ; en réalité, c'est juste le contraire.

[3] Cet anthroponyme est aussi connu chez les Roumains surtout comme nom de famille — chez les personnes d'origine grecque établies dans le pays — sous l'aspect roumanisé de *„Zisu"*, que l'on associe à tort avec le participe passé „zis" (<a zice = dire).

[4] Pendant l'époque phanariote, ce nom a pénétré aussi chez les Roumains, dans un cercle restreint parmi les boyards et s'est maintenu jusqu'à présent quoique très rarement, comme nom de baptême, ex. : *Pantazi* Ghica (où l'origine étrangère, gréco-albanaise, caractérise les deux noms). Aujourd'hui, on ne le rencontre que comme nom de famille, tant sous la forme de *„Pantazi"* que sous celle de son dérivé patronymique *„Pantazopol"*, ou même adapté au système anthroponymique autochtone à l'aide du suffixe „— escu" : *Pantazescu*.

[5] Connu chez les Grecs roumanisés sous la forme de *„Polizu"* et qui est resté comme nom de famille.

[6] Cf. I. Σταμνοπούλου, Ὀνοματολογικά, Λαογραφία T. VI., p. 432.

www.cimec.ro

le nom appellatif ζωή (=vie) lui même est devenu l'anthroponyme féminin **Ζωή**, très en faveur chez les Byzantins et la preuve c'est que plusieurs impératrices de Byzance l'ont porté[1]. Nous ne pouvons pas non plus omettre de cette série l'anthroponyme m. **Πολυχρόνιος**, [2], f. **Πολυχρόνια**[3] qui est attesté déjà comme existant chez les Grecs antiques à la fin de la période classique[4] et qui n'a pas cessé de garder jusqu'à présent sa liaison la plus claire avec les souhaits de baptême. Ce nom, très répandu chez les Byzantins et chez les Néogrecs, rappelle des souhaits tels que : « πολλὰ χρόνια νὰ ζήσῃ [τὸ παιδί] ! » ou simplement : « πολλὰ χρόνια ! » ou encore : « εἰς χρόνους πολλούς ! » ou enfin, avec l'invocation de la divinité : « ὁ Θεὸς νὰ τὸ πολυχρονίσῃ[5] [τὸ παιδί] ! »[6]. On peut déduire combien la popularité de ces souhaits était grande chez les Grecs, d'après le fameux chant « Πολυχρόνιον » qui en est l'écho[7].

Les souhaits de longue vie ont eu aussi une répercussion remarquable sur l'anthroponymie des anciens Grecs. Ils connaissaient toute une série de noms personnels — les uns composés, les autres dérivés — ayant à leur base le thème ζω- (< ζώω, ζωή)), pour lesquels ils avaient une véritable pré-

---

[1] W. Pape, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, 3-e éd., Braunschweig 1884, I, 448, affirme qu'à l'origine ζωὴ est une épithète de caresse adressée aux femmes et ce n'est que plus tard qu'il aurait été employé comme nom personnel.

[2] Cf. Στ. Κυριακίδου, Παρατηρήσεις, Λαογραφία T. E', p. 358.

[3] W. Pape, *ouvr. cit.* II, 1231.

[4] Aug. Fick (und F. Bechtel), *Die Griechischen Personennamen*., 2-e éd. Göttingen 1894, p. 241.

[5] Πολυχρονίζω aujourd'hui — à l'époque byzantine aussi πολυχρονέω — équivaut à : „dire les souhaits εἰς χρόνους πολλούς ! ou εἰς ἔτη πολλά ! Voir pour la période byzantine : E. A. Sophocles, *Greek lexicon of the roman and byzantine periods* (From B. C. 146 to A. D. 1100) Cambridge 1914, p. 909 ; pour l'époque moderne, cf. A. A. Ἠπίτης, Λεξικὸν ἑλλ.-γαλλ. T. B', 1196 : πολυχρονίζω = εὔχομαι εἰς τινὰ πολλὰ τὰ ἔτη.

[6] Ce sont d'ailleurs des vœux généralement employés en Grèce, actuellement, comme ils l'étaient dans la période byzantine. On s'en sert dans les circonstances les plus diverses, notamment dans des occasions solennelles — en premier lieu au jour de l'An ou à la naissance d'un enfant et à son baptême.

[7] Ce chant, consacré au monarque et à sa famille, date du temps des Byzantins. On peut l'entendre même aujourd'hui dans les églises grecques. Il a été traduit aussi dans d'autres langues chez les peuples orthodoxes.

www.cimec.ro

dilection, ainsi : Ζώσιμος m. [1], Ζωσίμη f. [2], Ζωσιμώ f. [3], Ζωσιμίων m. [4] (<ζώσιμος — qui peut vivre) ; Ζωΐλος m. [5], Ζωΐλα f. [6] ; Ζώανδρος [7]... etc.

Les anciens Grecs possédaient aussi un grand nombre d'anthroponymes composés avec les thèmes βιο-, βιοτ- (<βίος, βίοτος, βιοτή=vie), comme : Πολύβιος et Πόλυβις [8], Μακρόβιος [9], Δωρόβιος, Καλλίβιος, Δεξίβιος (<δέχομαι+β.), Θαρσύβιος, Αὐξησίβιος (<αὐξάνω+β.), Μνησίβιος, (<μνάομαι - β.), Εὔβιος, Εὐβίοτος [10]... etc. Ils avaient même comme noms des composés tautologiques, où les deux éléments synonymes — ζωή et βίος — se rencontrent dans le même nom : Ζώβιος m., Ζωΐα f. [11].

Chez les peuples slaves nous trouvons aussi une grande abondance de souhaits qui ont en vue la longévité du nouveau-né. Chez les Slaves méridionaux, un des souhaits les plus fréquents, que l'on adresse à l'enfant, à sa naissance, est : *„da e živo* [dĕte] !" [12] (=„qu'il soit vivant [l'enfant] !" [13], ou encore en serbo-croate, pour un homme : — *živio* !" et pour une femme : *„živjela* !" [14] (=„puisses-tu vivre !" ou „vive !"). Chez les Bulgares, très souvent, quand celui qui fait le vœu s'adresse à la mère ou au père, il dit : *„da ti e živŭ*... !" [15] (=„qu'il [te] soit vivant !") [16]. Et quand on s'adresse directement à l'enfant, on dit : — *„Da*

---

[1] Fick, *ouvr. cit.*, p. 133.

[2] Pape, *ouvr. cit.*, I, 449.

[3] Pape, *ibid.*, I, 450.

[4] *Ibid.* I, 449.

[5] Fick, *ouvr. cit.*, p. 133.

[6] Pape, *ouvr. cit.*, I, 448.

[7] *Ibid.*, I, 448.

[8] Fick, *ouvr. cit.*, 79, 238.

[9] Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, XXVII, Halbband, 170. Ce nom, sous la forme Macrobius a passé aussi chez les Romains, où il est devenu beaucoup plus répandu que chez les Grecs mêmes.

[10] Cf. Fick, *ouvr. cit.*, p. 79—80, 104, 91, 147, 76, 209, 116.

[11] Pape, *ouvr. cit.*, I, 448.

[12] Cf. M. Dabeva, *Poželanija i blagosloviji u bŭlgarskija narod*, Sofija, 1937, p. 108.

[13] Nous donnons la traduction littérale et non pas l'équivalent français, pour des raisons scientifiques.

[14] Souhait généralement connu chez les Serbo-Croates.

[15] Sous-entendu „dĕte".

[16] S. N. Šiškov, *Rodopski Starini*, Philipopol 1892. IV, 19 ; M. Dabeva, *ouvr. cit.*, p. 109.

www.cimec.ro

si živo !" [1] (=„que tu sois vivant[e] !") [2] ou „*da si živa* !" [3] (=„que tu sois vivante !") ou bien „*da si živ* !" [4] (= „que tu sois vivant !") [5].

Parfois, même, la formule prend, comme chez les Grecs, l'aspect d'une prière, en invocant la divinité :—„*Gospod da go poživi* [děteto] !" [6]. Ou encore, si c'est à l'enfant que l'on adresse le souhait :

—„*Da te poživi Gospod* !" [7] ou : —„*Poživil te Gospod* !" [8]. Ce sont ces voeux qui sont à la base d'une quantité de noms personnels serbo-croates et bulgares, dérivés du thème *živ-* à l'aide de différents suffixes anthroponymiques, par ex. : *Živko, Živan, Živoje, Živojin, Živulin, Živadin, Života* (m)... *Živa, Živka, Živana, Živanka, Živanica* (f)... [9].

Nous ne partageons pas l'opinion de Maretić [10], qui soutient que ces anthroponymes sont à l'origine des noms com-

---

[1] Celui qui fait le vœu, pense à „děte" (cr. dijete) ou aux diminutifs „momče" (bulg., serbo-cr. „garçon") ou aux diminutifs bulgares „momiče" („fillette"), „momčentse" („petit garçon"), „momičentse" („petite fille"),qui tous sont neutres. Et justement grâce à la forme neutre de „živo", qui s'accorde avec un de ces noms sous-entendus, ce souhait s'applique également à un petit garçon et à une fillette.

[2] Cf. *Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina.* Sofija, XII 1895, p. 251.

[3] Pour les fillettes.

[4] Pour les garçons.

[5] Cf. Dabeva, *ouvr. cit.*, p. 109.

[6] —„*Que Dieu le garde (en vie)* !" cf. Dabeva, *ouvr. cit.*, p. 107, 108 ; N. Ghérov, *Rěčnik na bălg. jaz.* IV, 112.

[7] —„*Que Dieu te garde (en vie)* !" cf. Dabeva, *ouvr. cit.*, p. 109.

[8] Meme sens. — Cf. Dabeva, *ouvr. cit.*, p. 110.

[9] Cf. *Srpski etnografski zbornik*, Belgrade, I, 1894, p. 198, no. 116 ; *ibidem*, XIV, p. 113, 122, 428 ; *ibid.* L, p. 19, no. 146 ; Fr. Miklosich, *Die Bildung der Personen und Ortsnamen*, Heidelberg 1927, p. 61, no. 132 ; T. Maretić, *O narodnim imenima i prezimenima u Hrvata i Srba*, *Rad jugoslavenske Akademije u Zagrebu*, LXXXI 1886, p. 138 ; Bratja Miladinovtsi, *Bălgarski narodni pěsni*, Sofija 1891, p. 534 ; Najden Gherov, *Rěčnik na bălg. jazyk* II, 18 ; Vuk Karağić, *Srpski Rječnik* Belgrade 1898, p. 165—6 ; Dr. F. Iveković i Dr. I. Broz, *Rječnik hrvatskoga jezika*, Zagreb 1901, II, 871 — 3 ; D. Daničić, *Rječnik iz književnih starina srpskih*, Belgrade 1863. I, 335 — 337. Voir aussi *Stari pisci hrvatski*, Zagreb, kn. I (1869), pg. VII—X, où Iv. Kukuljević Sakcinski, dans l'introduction dont il précède l'œuvre du poète dalmatin M. Marulić, donne plusieurs listes d'anthroponymes croates du XIV-e et XV-e siècles. Ici on trouve le nom pers. m. Živac (p. VIII) et le nom de famille, patronymique, Živković (p. X), qui prouve l'existence de Živko à une époque assez reculée.

[10] Cf. *Narodna imena i prezimena*, p. 138 (Rad jugosl. Akad., t. LXXXI).

www.cimec.ro

posés et il les considère comme des diminutifs de Boguživ ou d'autres noms [1]. Les noms personnels serbo-croates qu'il tient pour des prototypes sont incomparablement moins usités que les anthroponymes cités plus haut. Bien plus, Boguživ lui-même se range parmi les noms personnels de cette série comme un spécimen qui ne fait que marquer l'infiltration de l'élément religieux.

Donc, les anthroponymes en question sont en réalité des noms personnels, pour la plupart simples, dérivés directement de **živ** - comme un reflet très naturel des souhaits mentionnés. Une preuve que la liaison, entre ces noms et les souhaits que l'on adresse à l'enfant, est très étroite, c'est que chez les Serbes, une paysanne désirant s'intéresser de la santé d'un bébé, demande à sa mère : *„kako ti je Živko?"* [2], quoique l'enfant ait un autre nom. D'où il ressort clairement non seulement que de pareils anthroponymes sont très populaires, mais aussi l'intention de souhait qu'ils contiennent dans un tel emploi.

Les Serbo-Croates connaissent encore un autre souhait, exprimé sous forme optative :

— *„Da bi živ* [bio] !" [3], quand ils s'adressent à un homme ou : — *„Da bi živa* [bila] !" [4], quand ils s'adressent à une femme. Ces souhaits sont devenus, déjà dès le moyen-âge, sans aucune transformation, l'un l'anthroponyme masculin *„Dabiživ"* [5], l'autre l'anthroponyme féminin *„Dabiživa"* [6], ce qui prouve

---

[1] C'est pourquoi Maretić les omet de sa liste alphabétique de noms personnels serbo-croates qu'il donne dans son étude (*ouvr. cit.*, pp. 105—135).

[2] *„Comment va ton Živko?* , cf. *Srpski etnogr. Zbornik*, Belgrade, I 1894, p. 198, no. 117.

[3] — *„Puisse-t-il être vivant* ! (ou : puisses-tu être vivant !)

[4] — *„Puisse-t-elle être vivante* ! (ou : puisses-tu être vivante !)

[5] Cf Daničić, *ouvr. cit.*, I, 253 ; Miklosich, p. 61, no. 132 ; Maretić, *ouvr. cit.*, p. 116 ; *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* — izd. Jugosl. Akad. u Zagrebu II, 1884—6, p. 216. Voir encore des diminutifs de „Dabiživ" comme : Dabo, Daba Dabe (XIII-e siècle), Daboje (XIV-e s.) et les nom de famille Dabojević, (XIV-e s.) *Rječnik Jugosl. Ak.* II, 215-6. Nous trouvons attestée aussi la forme Dabživ — Cf. *Rječ. Jugosl. Ak.*, II, 216 ; Maretić, *ouvr. cit.*, 116. Quant à Dabisav (*Rječ. Jugosl. Ak.* II, 216 ; Maretić, *ouvr. cit.*, 116) et à Dabislavko, Maretić *ouvr. cit.*, ils pourraïent être plutôt des formations anthroponymiques du type de Dabiživ, c.-à.-d. dérivés toujours d'un souhait, qui aurait pu sonner : „da bi slavŭ [bio] !" (=Puisse-t-il être glorieux !")

[6] Miklosich, *ouvr. cit.*, 61, no. 132 ; *Rječnik Jugosl. Ak.* II, 216 ; Maretić, *ouvr. cit.*, 116. Voir aussi le diminutif fem. *Daba* (*Rječ. Jugosl. Ak.* II, 216). *Dabiživ-Dabiživa* est un anthroponyme tout à fait à part entre les

www.cimec.ro

combien ces voeux étaient répandus. Des Serbes, ce nom personnel a aussi passé en Roumanie, d'abord comme prénom et ensuite comme nom de famille sous la forme „Dabiža" [1], tels qu'il est connu aujourd'hui.

Chez les Bulgares, il existe pour les nouveaux-nés un souhait de longue vie — hyperbolique comme tant d'autres souhaits d'ailleurs — que l'on connait sous différents aspects :

— „*Věčno* néka ti (vi) e maléčkoto !" [2]

Ou encore :

— „*Věkóvito* da e !" [3]

Ou bien, en s'adressant directement à l'enfant :

— „Da si *věkóvito* !" [4]

Enfin on trouve aussi ce souhait sous la forme :

— „Da e *živ, věkovit* !" [5], qui représente la contamination avec les formules connues plus haut.

Nous considérons comme un reflet des souhaits de ce genre le nom personnel slave „*Věkoslav*", en usage aujourd'hui, semble-t-il, seulement chez les Serbo-Croates [6] et ches les Slovènes [7]. De même, on ne saurait mieux expliquer l'origine des anthroponymes tels que „*Vekac*" (m.) et „*Veka*" (f.), attestés comme noms de baptême pendant la seconde moitié du XIV-e siècle

---

autres noms composés, puisqu'il n'est pas formé par la combinaison des termes qui le composent, mais par leur juxtaposition dans une phrase (Cf. Miklosich, *ouvr. cit.*, p. 26; Jugosl., Ak. Rječn. II, 216; Maretić, *ouvr. cit.*, 116). Pour les Bulgares, cf. Weigand, *Jahresber.* XXVI—XXIX, p. 170.

[1] Sous cette forme et sous celle de „Dabiša" l'anthroponyme est attesté dans les documents serbo-croates de la fin du moyen-âge (cf. Daničić, *ouvr. cit.*, I, 253; Miklosich, *ouvr. cit.*, p. 61, no. 132; *idem, ibidem*, p. 54, no. 100; Iv. Kukuljević Sakcinski, *Stari pisci hrvatski*, I p. IX. Toutefois, la forme „Dabiža" nous est signalée par Miklosich (*lieu. cit.*) comme féminine, tandisqu'en roumain elle remplit la fonction d'anthroponyme masculin. Nous pensons que Dabiža (m.) est une contamination entre la forme Dabiža (qui est toujours attestée comme masculin) et Dabiživ; tandis que Dabiža f. (citée par Miklosich), serait une contraction de Dabiživa.

[2] —„Puisse ton (votre) petit [enfant] être éternel !" Cf. *Sbornik za narodni umotvorenija nauka i knižnina*, Sofija, XIV, 173.

[3] —„Puisse-t-il être éternel-!" Cf. *ibidem*, XII, 250.

[4] —„Puisses tu être eternel !" Cf. *ibid.* XII, 251.

[5] Cf. *ibid.* XI, 395 (Gr. Pŭrličev, *Avtobiografija*). La formule est employée au cours de la narration autobiographique justement en liaison avec la naissance.

[6] Cf. par ex. le nom de l'historien croate *Vjekoslav* Klaić.

[7] Cf. A. Janežič, *Slovensko-nemški slovar*, Klagenfurt 1908, p. 924.

www.cimec.ro

(1360—85), chez les Slaves dalmatins [1]. Ces anthroponymes slaves correspondent parfaitement au nom personnel néo-grec « Παναζής ».

Chez les Roumains, le souhait le plus fréquent qu'on adresse aux parents, à la naissance d'un enfant, est : „*Să [vă] trăiască* !" [2] „*Să[-ți] trăiască* !" [3] ou bien tout court : „*trăiască* !" [4] (< vsl. **трàити**). Du thème de ce verbe semble s'être formé, à l'aide du suftixe anthroponymique - ilă, le vieux nom roumain „*Trăilă*" [5], qui est devenu avec le temps nom de famille. Aujourd'hui, on ne le connaît plus que dans cette fonction.

Toutefois il est très probable que cet anthroponyme n'ait pas pris naissance sur le territoire roumain, comme une formation spontanée du souhait „*trăiască*" ; mais qu'il soit emprunté des Slaves méridionaux, qui connaissent le nom personnel *Trajilo* [6]. Même dans ce cas, *Trăilă* a été immédiatement associé par les Roumains au souhait et senti comme son dérivé. „*Trajilo*" fait d'ailleurs partie de toute une série d'anthroponymes slaves dérivant du thème vieux slave *traj-* — de même que le roum. „*Trăilă*" — ainsi : *Trajan, Traja, Trajko, Trajčo* (m) *Trajana, Trajanka* (f)... [7]. Ces noms personnels slaves, bien qu'ayant une nuance sémantique différente de celle du nom roumain, expriment aussi l'idée de vivre dans le sens de la durée [8].

---

[1] Cf. Ivan Kukuljević Sakcinski, *Stari pisci hrvatski*, I, p. VIII (Introduction à l'oeuvre du poète dalmatin M. Marulić).

[2] „Qu'il (elle) [vous] vive !"

[3] „Qu'il (elle) [te] vive !"

[4] „Vive !"

[5] A. Viciu, *Etnografice. A) Nume de familie la Români* (Ethnographiques. *A*) Noms de famille chez les Roumains), Blaj 1929, p. 16.

[6] T. Maretić, *O narodnim imenima i prezimenima u Hrvata i Srba*, *Rad Jugosl. Ak. Zagreb.* T. LXXXII, p. 79.

[7] Br. Miladinovici, *Bŭlg. nar. pĕsni*, Sofija 1891, p. 533 ; *Srpski etnogr. zbornik* VII, 454 ; *ibidem*, XL, kn. 16, p. 114—5, 121 ; G. Weigand, *Die bulgarischen Rufnamen* cf. *XXI — XXV. Jahresbericht des Instituts für rum. Sprache zu Leipzig*, p. 149.

[8] Nous croyons hors de doute qu'à l'origine „Trajan" constitue une interprétation slave du nom romain TRAJANUS, que les Slaves ont rencontré chez la population autochtone lors de leur établissement dans les Balkans. Une fois associé avec le thème traj-, l'anthroponyme a autant changé d'aspect que de sens. Mais parallèlement à Trajan (< trajati), les Slaves méridionaux ont aussi gardé jusqu'à présent dans leur folklore TRAJANUS (cf. Vuk Karağić, *Srpske narodne pripovijetke...*, Belgrad 1897, p. 155, no. 39), qui, conformément

www.cimec.ro

Chez les Slaves méridionaux, les souhaits adressés aux nouveaux-nés, et en général aux enfants, se réfèrent habituellement aussi à leur santé, ex. : *„da e zdravo [děte]* ! [1] ou encore : *„zdravo bilo* !" [2], ou d'après le sexe : *„zdrava bila* !" [3] et *„zdrav bio* !" [4] ou enfin, quand on adresse directement le souhait à l'enfant, : *„da si zdrav* !" [5]... etc. D'ailleurs, les Slaves ont une si grande prédilection pour les souhaits de bonne santé, qu'ils les emploient dans les occasions les plus diverses, voire comme salutations journalières équivalentes très souvent à „bonjour', par ex. bulg. *„zdravěj* !" (pl. *„zdravějte* !"); rus. *„zdravstvuj* !" (pl. *„zdravstvujte* !"); ukr. *„zdoróv bouw* !" m., *„zdoróva boulá* !" f., *„zdoróvi bouly*" ! pl. (pour les deux genres)... etc. [6].

Rien d'étonnant si nous retrouvons le reflet de ces sou-

---

aux lois phonétiques slaves est devenu *Trojan*. C'est sous cette forme là que les Roumains eux-mêmes l'ont pris des Slaves balkaniques. (Voir aussi G. Weigand, *ouvr. cit.*, p. 149). Ces Slaves semblent l'avoir conservé jusqu'à nos jours même dans l'anthroponymie vivante du peuple, à en juger d'après les noms pers. bulgares Trojan-Trojanka donnés par N. Ghérov, *Rečnik na bălg. jaz.* V, 359.

[1] „Qu'il soit sain [l'enfant]!" Très souvent, nous retrouvons réunis dans la même formule les souhaits concernant la vie et la santé ex. : *„da e živo ,da e zdravo* — cf. *Srpski etnografski zbornik* XL, kn. 16, p. 115—6. L'idée de vie et de santé apparaît parfois, chez ces Slaves, à tel point inséparables, qu'en Bulgarie lorsque deux personnes se rencontrent, elles se demandent : *„Živo zdravo li si?*" — ce qui correspondrait à *„Comment ça va-t-il?*". Ou, l'un demande : — *„Kak si?*" (= *„Comment vas tu?*") et l'autre répond : — *„Živo zdravo*!" (c.-à-d. à la lettre : *„je suis vivant et sain*!"). En bulgare, il y a même l'expression : *„napravjam živo zdravo*" (= „faire *živo-zdravo*") qui équivaut à : „se saluer" Cf N. Ghérov, *ouvr. cit.*, II, 19.

[2] *„Qu'il soit sain [l'enfant]*!'

[3] *„Qu'elle soit saine*!"

[4] *„Qu'il soit sain*!" — cf. M. Kušar, *Narodno blago* (izd. Nar Etnogr. Muzeja) Split 1934, p. 174.

[5] *„Que tu sois sain*!" — cf. M. Dabeva, *Poželanija i blagosloviji u bălg. narod*, Sofija 1937, p. 109.

[6] Chacune de ces formules peut être traduite, à la lettre, par : *„Que tu sois sain*!" (pl. *„Que vous soyez sains*!"), bien qu'aujourd'hui ceux qui s'en servent, pour se saluer ne pensent plus au sens spécial de santé. Bien plus, la notion même de saluer ou de féliciter chez tous les peuples slaves n'est pas autrement exprimée que par des termes dérivés du thème *„zdrav-*", par ex. : serbo-cr. pòzdraviti (saluer), pozdrav-pozdravljanje (salutation) ; bulg. pozdravjavam (saluer, féliciter), pozdrav-pozdravlenie (salutation, félicitation) ; rus. pozdrávitj-pozdravljatj (féliciter, dire des souhaits), pozdravlenie (félicitation) ; pol. pozdrawiać (saluer), pozdrowienie (salutation) ; čech. zdraviti, pozdraviti (saluer), pozdrav-pozdraveni (salutation)..., etc.

www.cimec.ro

haits dans l'anthroponymie des Slaves méridionaux, qui se sont montrés les plus conservatifs de tous les peuples slaves dans ce domaine. Ainsi, les Bulgares et les Serbo-Croates connaissent des noms personnels dérivés du thème zdrav -, comme : *Zdrave, Zdravko, Zdravčc* m. ... *Zdravka* f. ... [1].

Nous avons passé en revue jusqu'à présent les noms qui ont à leur base des souhaits concernant la longévité et la santé, pour pouvoir mettre en évidence l'étroite relation génétique qui existe entre les anthroponymes et les souhaits que l'on fait à l'enfant, surtout au moment du baptême.

§ 9. *Valeur ethnopsychique des noms-voeux.*

Une fois ce processus de création folklorique établi, les anthroponymes personnels ont pu arriver à exprimer les désirs les plus divers se rapportant à la vie de l'enfant. La fantaisie populaire est entrée alors en jeu et s'est ingéniée à trouver toute espèce de qualités extraordinaires et d'images de vie heureuse, pour le nouveau-né. Naturellement, cette fantaisie n'a pas une trop grande liberté. Au contraire, plus un peuple est primitif, plus sa fantaisie est circonscrite par certaines conceptions sur la vie et certaines croyances qui la fixent à quelques préférences spéciales et qui l'obligent à respecter certaines interdictions.

Cependant, quelque dominée que soit la fantaisie populaire, par des traditions despotiques, elle s'est montrée assez active, dans la mesure dans laquelle l'invention était possible, dans le cadre d'un horizon si limité. C'est ainsi qu'ont apparu les noms-voeux qui concentrent en eux tout ce que les primitifs ont pu imaginer de meilleur, de plus distingué, de plus héroïque et de plus heureux pour les dédier à l'enfant. En étudiant attentivement les vieux noms personnels d'un peuple, et parmi ceux-ci surtout les noms-voeux, recueillis le plus complètement possible, dans des documents concernant tout le passé qui a laissé des témoinages écrits, nous pouvons reconstituer en partie, grâce à eux, l'idéal de chaque époque et les caractères spécifiques à chaque peuple.

---

[1] Br. Miladinovci, *Bŭlg. nar. pĕsni*, p. 534 ; N. Ghérov, *Rĕcnik na bŭlg. jaz.* II, 148 ; Vuk Karaǧić, *Srpski Rječnik*, 215 ; Ivekovič-Broz, *Rječnik hrv. jezika* II, 836.

www.cimec.ro

§ 10. *Les noms-voeux chez les peuples anciens.*

Nous présenterons quelques exemples puisés chez des peuples anciens — comme les Grecs de l'Antiquité, les anciens peuples germaniques, les anciens Slaves — afin de montrer que les noms de tous ces peuples aussi se ressentent énormément de l'élément-voeu, qui se trouve à leur base.

Ainsi un nom comme Πάμφιλος m., Παμφίλη f.[1] (πᾶν +φίλος) exprime le souhait que l'enfant soit cher à tous. Le nom Πρωτόμαχος[2] (πρῶτος+μάχη), qui nous introduit dans la vie héroïque, souhaite à son porteur d'être le premier dans la lutte. Un autre comme Θαρσικλῆς[3] (θάρρος-θάρσος + κλῆς <κλέω) lui souhaite qu'il devienne célèbre par son courage. Des anthroponymes comme : Κέρδος, Κέρδων, Κερδιμένης, Κερδύνομος, Ἐπικέρδης...[4] (<κέρδος) qui mettent en lumière un des idéaux caractéristiques des anciens Grecs, peuple de marchands, exprime le souhait que son porteur gagne dans tout ce qu'il entreprendra dans sa vie, le destinant ainsi au commerce.

Chez les anciens peuples germaniques, un anthroponyme comme *Liebrich*[5] (lieb+reich), a à sa base un souhait du type de celui qui est illustré par le vgr. Πάμφιλος et nous introduit dans la même atmosphère de vie de famille. Des noms tels que *Chlodowig*[6], actuellement *Ludwig*, (hlod=célèbre+wig=guerre), *Fromhold*[7] (frum=brave+hold ou hlod), *Nidmar* (<Neid+mar =célèbre, renommé)... etc.[8] indiquent des aspirations guerrières que les parents désiraient imprimer au nouveau-né par une pareille dénomination.

Chez les anciens Slaves, nous trouvons aussi une quantité de ces noms personnels qui présentent parfois une ressemblance frappante avec ceux que nous venons de citer. Mentionnons, par exemple, des anthroponymes tels que *Ljubomir*[9] (ljub- +

[1] Pape, *Wörterbuch der Griechischen Eigennamen*, II, 1116.

[2] Fick, *Griechischen Personennamen*, p. 244.

[3] *Ibidem*, p. 140.

[4] *Ibidem*, p. 160.

[5] Karl Gustaf Andresen, *Die altdeutschen Personennamen*, Mainz 1873, p. 65.

[6] *Ibidem*, 54.

[7] *Ibidem*, 40.

[8] *Ibidem*, 72.

[9] Fr. Miklosich, *Die Bildung der slavischen Personennamen*, p. 71, No. 207; T. Maretić, *O narodnim imenima i prezimenima u Hrvata i Srba*, Rad LXXXI, p. 121.

www.cimec.ro

mir=célèbre), *Predivoj* [1] (prědŭ+voj), *Borislav* [2] (borŭ=lutte + slav) *Dobljislav* [3] (doblj = brave, courageux + slav), *Ljutomir* [4] (ljut=s. furieux + mir)... etc. Une bonne partie des noms-voeux de ce type se sont conservés, chez les descendants de ces peuples, notamment chez les Slaves, jusqu'à nos jours, quoique leur signification première ne soit plus claire dans la concience du peuple.

§ 11. *Coup d'oeil sur l'aspect morphologique et lexicologique des noms-voeux chez les anciens et chez les peuples du Sud-Est Européen.*

Ce qui caractérise les anthroponymes de ces peuples, du point de vue morphologique, c'est qu'ils sont habituellement composés de deux termes. Cette forme n'est pas générale chez tous les peuples indo-européens, comme d'ailleurs elle n'est pas non plus un phénomène exclusivement indo-européen.

Aînsi nous la retrouvons aussi chez les Hébreux car c'est de chez eux que nous ont été transmis par les Saintes Ecritures, des noms composés comme : Gabriel, Michael, Raphael, Samuel, Daniel[5], Ionatan, Iohannes, Iosafat...[6]. Chez les Hebreux, nous trouvons de même des noms personnels simples, c'est-à-dire formés d'un seul thème, comme par exemple : Deborah f. [7] (=Abeille), Oreb m. [8] (=Corbeau), Samson m. [9], (=Petit Soleil), Rachel f. (= Brebis) [10]...

---

[1] Miklosich, *ouvr. cit.*, p. 88, no. 307; Maretić. *ouvr. cit.*, 125;

[2] Miklosich, *ouvr. cit.*, p. 36, no. 16; Maretić, *ouvr. cit.*, 114.

[3] Maretić, *ouvr. cit.*, 117.

[4] Miklosich, *ouvr. cit.* p. 72, no. 209; Maretić, *ouvr. cit.*, 121.— Ljutomir est le correlatif du germ. Nidmar et de l'ancien hébreux Job (=haineux, hostile). Il s'agit ici de la fureur guerrière, de la haine contre l'ennemi.

[5] *El* ou *Eli*, qui en hébreu signifie Dieu — avec la fonction de nom commun — prend d'habitude dans les noms personnels composés la seconde place. Toutefois, on le rencontre aussi au commencement, mais bien plus rarement, par ex. El-natan (=Dieu a donné), Eli-ezer (=Dieu mon secour)...

[6] Io ou encore Ieho (<Iehovah) est aussi le nom de Dieu en hébreu, mais avec la fonction de nom personnel divin (donc de nom propre). Dans les anthroponymes composés, il prend place toujours au commencement.

[7] Le nom d'une prophétesse de l'Ancien Testament.

[8] Le nom d'un prince des Hébreux.

[9] Le nom d'un juge hébreu. Ce personnage biblique a passé à la légende par sa force physique.

[10] Cf. *Evrejskaja Enciklopedija — pod obščej redakciej* L. Katzenelsona i barona D. G. Gintzburga, t. VIII, 129 — 149 (§ *„Imena Božii"* et § *„Imena ličnyja"*); Albert Dauzat, *Les noms de personnes*, Paris 1932, p. 19—20.

www.cimec.ro

Les anthroponymes simples sont aussi connus depuis les temps les plus anciens par tous les peuples indo-européens, y compris ceux qui ont une spéciale prédilection pour les noms composés (les Grecs, les peuples germaniques, les Slaves, les Baltes, les Celtes). Bien plus, certains peuples indo-européens manifestaient leur préférence pour les noms personnels simples. Dans l'Antiquité, c'étaient les Romains qui préféraient des anthroponymes tels que : Amata, Florus, Cornelius, etc.

Donc, nous n'avons pas le droit de considérer plus anciens les anthroponymes composés.

Hirzel, à la fin de son intéressante étude sur le nom, examine l'aspect formel des thèmes verbaux des noms personnels chez les Grecs anciens. Il remarque que certains de ces noms dérivent du participe (présent ou passé), d'autres de l'aoriste, d'autres enfin du futur [1].

Dans sa récente dissertation sur „le sens des noms personnels" Henel se montre très sceptique à l'égard du sens de souhait qu'on leur attribue et voit dans l'aspect morphologique des thèmes verbaux, de ces noms, une preuve de plus à l'appui de sa conviction négative. Il soutient que si les noms personnels étaient des souhaits, ils devraient être exprimés sous forme impérative et non pas sous la forme participiale ou aoriste ou même future [2].

Il est difficile de distinguer avec certitude les thèmes verbaux impératifs dans les mots dont le premier terme componant est un verbe. Cependant, certains anthroponymes grecs anciens ont aussi cet aspect, ou en tout cas, ont été associés à des formes verbales impératives, et de cette façon, ils ont pu être sentis par le peuple comme ayant un sens impératif. Par ex. Ἀγέλαος [3] (ἄγε + λαός)... Ἐχενίκη (ἔχε + νίκη), Ἐχετίμως, Ἐχεκράτης..., [4] Χαιρέδημος (χαῖρε + δῆμος), Χαιρεβούλη, Χαιρέστρατος, Χαιρέφιλος, Χαιρέβοτος... [5].

Nous pouvons citer aussi quelques anthroponymes allemands, ayant une forme impérative très claire comme par exemple *Fur-*

---

[1] Rudolf Hirzel, *Der Name. Ein Beitrag zu seiner Geschichte im Altertum und besonders bei den Griechen*, Sächs. Ak. der Wiss. Phil. hist. Kl. XXXVII, no. II. — Leipzig 1927, p. 96—100.

[2] H. Henel, *Der Sinn der Personennamen, Deutsche Vierteljahrsschrift für Litteraturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 16 Jahrg., 1938, p. 414.

[3] Fick, *Griechische Personennamen*, p. 41.

[4] *Ibidem*, p. 12.

[5] *Ibidem*, p. 286.

www.cimec.ro

chtegott, Furchtenicht, Leberecht, Lebewohl... [1]. Bien qu'ayant la fonction de noms de famille et appartenant à la catégorie la plus récente d'anthroponymes, de pareils noms indiquent cependant que cette forme d'expression, qui correspond apparemment le mieux aux souhaits, n'est pas étrangère à l'esprit allemand. Ce sont certainement des apparitions plus tardives, mais basées sur de vieilles traditions.

Rappelons aussi à ce sujet les corrélatifs serbo-croates de *Furchtegott* : *Bogoboj* [2] et *Bogobojša* [3], qui adaptent à la forme de nom l'expression impérative slave *„Boj sę Boga!"* ou inversement : *„Boga boj sę!"* [4] — ou encore les noms déjà cités *„Dabiživ"* et *„Dabiživa"* [5], qui ont de même une nuance impérative.

Mais, si l'aspect morphologique des thèmes verbaux, qui entrent dans la composition des anthroponymes, est rarement impératif, cela ne peut nullement constituer un argument contre l'hypothèse des noms-voeux. Au contraire, à notre avis, les thèmes participiaux et indicatifs, qui expriment une réalité déjà existante ou réalisable avec certitude dans l'avenir, nous introduisent dans une atmosphère magique encore plus forte que l'atmosphère connue des souhaits habituels exprimés sous forme impérative. Nous ne devons pas oublier que le peuple connaît aussi *des souhaits du type réalisé*, c'est-à-dire *présentés sous forme de faits vécus* [6] ou *en cours d'accomplissement.*

---

[1] John Meier, *Namen* (*Deutsche Volkskunde*, hrg. von John Meier, Berlin-Leipzig 1926), p. 126; Heintze-Cascorbi, *Die deutschen Familiennamen*, Halle a. S. 1925, p. 178, 258.

[2] Miklosich, *Die Bildung der slavischen Personennamen*, p. 33, no. 11.

[3] Maretić, *O narodnim imenima i prezimenima u Hrvata i Srba — Rad Jngsl. Ak.* LXXXI, 116.

[4] *„Bogobojša"* ne tire pas son origine de *Bogoboj* + *-ša*, comme l'affirme Maretić (*lieu. cité*). En effet, le suffixe anthroponymique (et en même temps diminutif) *-ša* n'est pas ajouté à un nom personnel préexistant ; mais il s'est substitué au pronom réfléchi *sę* grâce à sa ressemblance phonétique, dans l'expression „Boga boj sę." C'est plutôt *Bogoboj* qui a pu dériver de *Bogobojša*, par l'omission du *-ša*.

[5] Voir plus haut.

[6] Après avoir cité des noms personnels grecs, dérivés des thèmes aoristes, Hirzel explique d'une façon tout a fait erronée le sens de la fonction anthroponymique du temps passé. Il trouve le thème aoriste en discordance avec la situation d'un nouveau-né, qui constitue une réalité présente ou plutôt future. D'après lui, ce serait au père ou même au grand père de l'enfant qu'on devrait rapporter l'action passée exprimée dans le thème verbal du nom personnel ! Cf. Rudolf Hirzel, *ouvr. cit.*, p. 99—100.

www.cimec.ro

Et non seulement les thèmes verbaux indicatifs et participiaux ont ce sens, mais aussi les thèmes non-verbaux des nombreux anthroponymes composés seulement de substantifs ou d'un substantif et d'un adjectif, de même que les thèmes substantifs et adjectifs des anthroponymes simples.

Les anthroponymes du vieux type se maintiennent encore en assez grand nombre, chez les peuples indo-européens actuels. Cependant nous devons spécifier qu'une grande partie de ces noms, sont aujourd'hui dépourvus non seulement de leur sens de souhait, mais de tout sens. Les nations balkaniques gardent, dans leurs anthroponymes, beaucoup mieux que les autres nations européennes, la signification de souhait et souvent même leur forme d'expression, quoique celle-ci apparaisse en général complètement simplifiée, en comparaison du procédé de composition antique et vieux slave.

Ce conservatisme est explicable par des circonstances spécifiques, et en premier lieu, par les conditions de vie plus primitive, qui ont persisté dans la Péninsule Balkanique beaucoup plus tard que dans les autres contrées, à cause des grandes transformations ethniques réalisées ici au cours du premier millénaire de notre ère. Bien plus, dans ce coin de l'Europe, en dépit de toutes les divergences ethnopsychiques, l'on peut constater l'existence de toute une série d'anthroponymes analogues, du type ancien, ce qui indique une communauté de préoccupations, ayant leur origine dans la même mentalité et parfois dans le même substratum ethnique.

Les noms-voeux — ou plutôt les noms à base affective, mais dans lesquels le sens de souhait est encore très clair — existent chez les peuples balkaniques en nombre considérable. Ceci nous surprend d'autant plus que nous savons quelle concurrence leur font les noms chrétiens imposés par l'église orthodoxe.

Ils ont aussi existé dans un passé encore assez récent chez les Slaves orientaux, ce que nous pouvons constater en consultant les listes de noms personnels publiées d'après les archives russes des différentes provinces [1].

---

[1] N. Haruzin, A. Belov et d'autres ont extrait des noms intéressants du XVI-e siècle et du commencement du XVII-e — d'après *V. N. Storožev, Desjatni i tysjačnjaja kniga XVI věka* (1577—1599) ; idem, *Voronežskoje dvorjanstvo po desjatnjam XVII v.* (1621—22 et 1632) ; *Sinodik tsarja Ioana Vasiljeviča Groznago* (fin du XVI-e siècle)... et d'après d'autres sources similaires Cf. *Etnografičeskoje Obozrěnije*, t. XVI, 122 et suiv. ; XVIII, 152 et suiv. ; XXI, 168.

www.cimec.ro

Ces noms (non chrétiens) sont rendus souvent par une simple épithète, qui, énonçant une qualité, résume un idéal souhaité à l'enfant ; par exemple, chez les Bulgares : *Rúmjan* m., *Rúmjana-Rúmena* f. [1] qui comme adjectif signifie „vermeil, vermeille" ; le vieux russe : *Radosnyj* — „le Joyeux" [2] ; dans la langue des Hevsuri (groupe géorgien de la Transcaucasie) : „*Outsroua* — „le juste" [3].

D'autres fois, la qualité est rendue sous forme de dérivé anthroponymique, provenant d'un thème — substantif, adjectif ou verbal — qui exprime cette qualité, par exemple : serbo-cr. et bulg. *Dùšan* (< duša = âme) [4] ; serb-cr. et bulg. *Mladen* (m.). *Mladina* f. (jeune) [5], vieux russe : *Molčan* [6]- *Molčanko* [7] (< molčat' = se taire), nom qui indique la qualité idéale d'un enfant, pour les mères russes du XVI-e siècle ; *Myslik* (< mysliti = penser) [8]. Ou bien le vocu est exprimé par un substantif abstrait, qui représente un idéal matériel ou moral. Ainsi chez les Arméniens grégoriens de Transcaucasie, il existe un nom personnel d'origine tartare : *Dovlat* [9], qui, comme nom appellatif, signifie „richesse". De même chez les Touchines (groupe dialectal géorgien), est connu le nom féminin *Iméda* [10] (espérance). Ce nom est aussi très répandu chez les peuples européens. Sa source d'expansion doit être recherchée, sans doute, chez les Grecs anciens, chez lesquels sont attestés un nombre important d'anthroponymes composés avec ἐλπίς ou ses dérivés [11]. Les Grecs modernes montrent aussi une prédilection spéciale pour l'anthroponyme féminin Ἐλπίς. Les Slaves balkaniques et ceux d'Orient le connaissent tous sous la forme de *Nadežda* [12]. Les Roumains possèdent

[1] Br. Miladinovci, *Bŭlg. nar. pĕsni*, 534 ; N. Ghérov, *Rĕčnik na bŭlg. jazyk* V, 90.

[2] *Etnografičeskoje Obozrĕnije* XVI, 126.

[3] *Ibidem*, t. XXI, 170.

[4] *Srpski etnografski zbornik* XIV, 113 ; Vuk Karaǧić, *Srpski Rječnik* 152 ; Ivek. Broz, *Rječnik hrv. jez* I, 277.

[5] N. Ghérov, *Rĕčn.* III, 71 ; Br. Miladinovci, *Bŭlg. nar. pĕsni* 534 ; *Srpski etnografski zb.* XIV, 113 ; *Vuk Karaǧic Srpski Rječnik* 375—6 ; Ivek Broz, *Rječnik hrv.* I, 694—5.

[6] *Etnografičeskoje Obozrĕnije* XVI, 126 ; XVIII, 155 ; XXI, 168.

[7] *Ibidem*, XVIII, 156.

[8] *Ibidem*, XVI, 126.

[9] *Ibidem*, XXI, 172.

[10] *Ibidem*, XXI, 170.

[11] Cf. Fick, *Griechische Personennamen*, 108.

[12] Cf. Br. Miladinovci, *Bŭlg. nar. pĕsni* 534 ; *Srpski etnogr. zb.* XIV, 113 ; *ibidem.* XL, *kn.* 16, p. 113—4 ; Pawlowski, *Russko-ném. slov*, 724.

www.cimec.ro

aussi cet anthroponyme, mais chez eux, c'est un emprunt tardif de source occidentale, qui a la forme : *Speranţa* < it. Speranza, (fr. Espérance) que l'on trouve surtout dans les classes intellectuelles.

Parmi les anthroponymes de ce genre, nous pouvons encore rappeler chez les Slaves, le nom de „*Věra*", c'est-à-dire : Foi, (ou même Confiance, Fidélité) qui est le plus répandu chez les Russes, d'où il a passé aussi chez les Slaves méridionaux [1]. Les Hevsures de Transcaucasie possèdent aussi le nom féminin de : „*Samdzimara*" [2] c'est-à-dire „Consolation".

Tous ces noms ont habituellement le même genre que l'appellatif correspondant. Il arrive cependant, parfois, des discordances, telles que le nom bulgare *Čudo* [3] (=Merveille), qui est du genre masculin comme anthroponyme, tandis que l'appellatif est neutre [4]. Pourtant, nous devons remarquer que la plupart de ces anthroponymes sont féminins, parce que les appellatifs exprimant une qualité ou une vertu sont généralement du genre féminin.

Une autre catégorie de noms-voeux — les moins nombreux — sont ceux qui expriment le souhait adressé au porteur, par un verbe à l'impératif : par exemple le russe *Gouljaj*, c-à-d. „Amuse-toi", attesté dans des documents des XVI-e et XVII-e siècles [5].

Mais, la plupart du temps, les noms-voeux sont exprimés de façon beaucoup plus concrète, par des images — quelquefois très évocatrices — ayant l'apparence de véritables symboles et exprimant certaines qualités. Par ex. chez les Arméniens Grégoriens de Transcaucasie, il y a le nom personnel *Šagar*, qui comme nom appellatif signifie : sucre [6] ; ou le nom de „Rose" si répandu dans toute l'Europe et par lequel on souhaite à la petite fille d'être belle comme une rose ; ou chez les Serbo-Croates, le nom masculin *Lijer* c-à-d. *Lys*, qui contient le même souhait, mais pour un garçon [7].

---

[1] *Srpski etnogr. zb.* XL, *kn.* 16, p. 113.

[2] *Etnografičeskoje Obozrěnije* XXI, 170.

[3] Br. Miladinovci, *Bŭlg. nar. pěsni*, 534.

[4] Quoique identifié, par le peuple avec *čudo* (merveille), ce nom est un dérivé hypocoristique de l'anthroponyme composé Čudomir (cf. Maretić Rad, LXXXI 116).

[5] *Etnografičeskoje Obozrěnije* XVI, 125 ; XXI, 168.

[6] *Ibidem*, XXI, 172.

[7] Ivek. Broz, *Rječnik hrv.* I, 627.

www.cimec.ro

Du point de vue lexicologique, nous devons donc observer que l'anthroponyme est rendu, le plus souvent, par un substantif qui exprime une image, symbole de l'idéal désiré. En ce cas, le nom appellatif s'identifie, en tant que forme, avec l'anthroponyme du genre correspondant. Mais, dans de nombreux cas, le nom personnel est un dérivé du nom appellatif, formé à l'aide d'un suffixe anthroponymique. Ainsi, chez les Slaves méridionaux au nom appellatif *cvet-cvijet* m. (fleur), correspondent des anthroponymes dérivés tels que : *Cveta-Cvijeta*, f., *Cvetko-Cvjetko*, m. ou *Cvètana-Cvjètana*, *Cvjètna*, f. *Cvetán*, *Cvjetàšin*, *Cvjetimir*, *Cvjetoje*, *Cvjetoš*, *Cvijetin*, *Cvjèto*, *Cvijo*, *Cvijân* m. ... [1].

Quand le nom appellatif est du genre neutre, l'adaptation morphologique de l'anthroponyme est encore plus nécessaire. Par exemple, au nom appellatif néo-grec τριαντάφυλλον, correspondent des noms personnels, qui devront nécessairement être différents sous l'aspect morpholcgique. En effet, il a donné, pour le masculin, l'anthroponyme : Τριαντάφυλλος [2] et pour le féminin : Τριανταφύλλια. [3]. La même chose arrive pour les noms appellatifs, qui, sans être neutres, sont d'un autre genre que les anthroponymes correspondants. Par exemple le substantif féminin *„kalina"* (=viorne) correspond, chez les Slaves méridionaux, exactement à l'anthroponyme féminin *„Kalïna"* [4]. Mais pour donner l'anthroponyme masculin *Kalin* [5], il a dû subir l'adaptation au genre.

§ 12. *Sur l'aspect syntaxique des noms-voeux.*

Sans parler de l'aspect morphologique sous lequel se présentent les noms-voeux, ils apparaissent, du point de vue syntaxique, comme des ellipses. Cette façon d'exprimer un voeu, très suggestive d'ailleurs, est la seule possible dans ce domaine de la langue. L'expression elliptique est caractéristique

---

[1] *Srpski etnogr. zb.* VII, 454 ; *ibidem* XIV, 113 ; Vuk Karağić, *Srp. Rječ.* 837 ; Ivek. Broz. I, 142—3 ; *Izvestia na Narodnija Etnografski Muzej v. Sofija* I, 156 (du XVII-e siècle) ; N. Ghérov, *Réčn.* V,. 522.

[2] Σπ. Κυριακίδου, Παρατηρήσεις, Λαογραφία, δελτίον τῆς ἑλλ. λαογρ. ἑτ. τ. Ε' 335.

[3] *Ibidem.* L'anthroponyme féminin ne reproduit pas l'appellatif τριανταφυλλιὰ (ἡ), qui a un autre accent et qui ne désigne pas la rose, mais le rosier.

[4] *Izvestija na Nat. Etnogr. Muzej*, Sofija I, 157, 166, 167 s. XVII ; N. Ghérov, *Réčn. lězlg.* II 339 ; *Ivek.-Broz, Rječn. hrv.* I, 506.

[5] N. Ghérov, *Réčnik lězlg.* II, 340.

www.cimec.ro

aux souhaits en général, même en dehors du domaine anthroponymique. Pour illustrer ceci, et pour relever en même temps, certaines analogies intéressantes, nous nous servirons d'un seul exemple. Partout dans le monde rustique, lorsque quelqu'un éternue, on lui souhaite „bonne santé" de différentes manières, d'après les peuples. Chez les Roumains on dit tout court : „*sănătos* !" (sain) [6], si on s'adresse à un homme et „*sănătoasă* !" (saine), si on s'adresse à une femme. Donc au lieu de dire : „je souhaite que tu sois sain (saine)", on se sert de cette forme elliptique, représentée par une simple épithète, qui varie selon le genre, exactement comme on procède si souvent dans la formation des anthroponymes. Le souhait équivalent, chez les Slaves méridionaux, quand on éternue ou qu'on boit à la santé de quelqu'un, est : „*na zdrave* !" toujours sous forme elliptique. Chez les Bulgares, quand un enfant éternue trois fois de suite, la première fois on lui dit : „*zdravka* !" la deuxième fois „*živka*" ! et la troisième fois „*veselka* !" [1]. Ces formations adverbiales sont isolées exclusivement pour la fonction de souhait.

Nous sommes frappés par l'analogie qui existe entre l'aspect elliptique de certains souhaits, comme ceux-ci, et celui des noms-voeux tels que : *Zdravko* (m.), *Zdravka* (f.), *Živko* (m)., *Živka* (f.), *Veselko*, *Veselin* (m.), *Veselina* (f.)...-qui dérivent des mêmes thèmes et ont le même but.

Maintenant que nous avons esquissé toutes ces indications sur le lexique et sur les moyens d'exprimer les noms-voeux, sous le rapport morphologique et syntaxique, essayons de les classer d'après leur contenu.

(A suivre)

P. CARAMAN
Professeur à l'Université de Jassy.

[6] Ce qui correspond au français : „Dieu vous bénisse !".

[1] N. Ghérov, *Rĕčnik na bălg. jazyk* I, 119. ; II, 148.

www.cimec.ro

VESTIGES DES PARLERS SLAVES REMPLACÉS PAR LE ROUMAIN

I

GĂRÎNĂ „TAILLIS"

Le Dictionnaire de l'Académie roumaine (DA) signale le mot *gărînă* „taillis" dans le Banat et le district de Mehedinţi. La répartition géographique de ce terme, tout le long de la frontière linguistique serbo-roumaine, indique qu'il faut en chercher l'origine dans les parlers orientaux du serbe. Le DA renvoie en effet pour l'étymologie au sl. *garati* „brûler" et compare *gărînă* à *gariște* „prairie" qu'il considère comme un emprunt fait au serbe (cf. serbe *garište* „endroit où il y a eu un incendie").

Au cours des enquêtes entreprises pour l'*Atlas linguistique roumain* (ALR II), j'ai noté le terme de *gărînă* en deux endroits : à Secăşeni (district de Caraş) sous la forme *gărînă* et à Caraşova (même district), dans le parler serbo-croate des *Krašovani* [1], *garîna* [2]. Dans les deux parlers ce terme a le sens de „taillis, hallier" [3].

La forme du parler de Caraşova *Garîna* [4] est peut-être un emprunt fait par les Krašovani aux Roumains. Mais aussi elle

[1] Les Roumains les appellent *Caraşoveni*, *Cărăşoveni*, *Cârşoveni* et les Serbes, *Krašovani*. Eux-mêmes se donnent le nom de *Karašejci*, au sg. *Karđševak*. (Voir E. Petrovici, *Graiul Caraşovenilor* (Le parler des Krašovani), Bucarest 1935, p. 12 et suiv.).

[2] E. Petrovici, *ouvr. cit.*, p. 40, 135.

[3] Le terme de *gărînă* a servi aux Roumains à désigner aussi un village. En effet, dans le district de Severin, il y a un village appelé *Gărîna*. Les autorités autrichiennes, en y établissant des colons allemands, lui ont donné un nom allemand, *Wolfsberg*, mais l'endroit a été appelé de tout temps *Gărîna* par les autochtones.

[4] Le parler des *Krašovani* n'a pas fait le déplacement štokavien de l'accent. (E. Petrovici, *ouvr. cit.*, p. 38 et suiv.). Dans un parler à l'accentuation „štokavienne", ce mot aurait la forme * *gàrina*.

www.cimec.ro

peut représenter la forme serbo-croate qui, dans la bouche des Roumains du Banat et de Mehedinţi, est devenue *gărînă* [1]. Elle existe peut-être aussi dans d'autres parlers serbes du Banat et de la Serbie orientale. D'ailleurs, même si la forme de Caraşova n'est qu'un emprunt fait par les Krašovani au roumain [2] et si le mot *garina* ne se retrouve dans aucun autre parler serbo-croate, il a pu néanmoins exister dans les parlers serbes disparus du Banat oriental et de la Serbie orientale [3].

Garina a été formé de *gar-* (cf. bulg. *ú-gar*, *gar-ovina*, s.-cr. *ŭ-gar*, *ŭ-gar-ak*, *gàr-ište*, *ògarina*, etc.), tiré des formes itératives de *gorĕti* comme bulg. *dogar-jam*, s.-cr. *dogarati*, *ugáriti* et du suffixe *-ina*, qui forme des termes indiquant, entre autres choses, l'endroit où se trouvent certains objets, où poussent certaines plantes [4].

---

[1] Le passage de *i* à *î* après un *r* est un fait bien connu de la phonétique historique roumaine : lat. *rivus* > roum. *rîu*, lat. *ridere* > roum. *a rîde*, sl. méridional (bulg.) *ribnik* (< *rybĭnikŭ*) > roum. *rîmnic*, sl. *rędŭ* > roum. * *rînd* (cf. sl. * *oględa* > roum. *oglindă*) > *rînd*, etc.

[2] Le roumain *gărînă* ne peut être rendu dans le parler serbo-croate de Caraşova que par *garina*, cf. Petrovici, *ouvr. cit.*, p. 82 et suiv. et 91 (cf. roum. *rîie* „gale" + suff. *-av* > forme de Caraşova *rîiaf* „galeux").

[3] E. Petrovici, *ouvr. cit.*, p. 136. Des Serbes romanisés dans l'Est du Banat sont attestés par les noms de lieux comme *Dubova*, *Cutina*, *Bozovici*, *Vucova*, etc., cf. E. Petrovici, *Daco-slava*, dans *Dacoromania*, X, p. 244, 250, 255, 263. Les Serbes de la partie orientale du Banat s'y sont établis au cours des XV-e et XVI-e siècles. (S. Dragomir, *Vechimea elementului românesc şi colonizările străine în Bănat* (L'ancienneté de l'élément roumain et les colonisations étrangères dans le Banat), tirage à part de *Anuarul Inst. de Ist. Naţ.*, Cluj 1924, p. 8.). Cependant, du VII-e aux XII-e, XIII-e siècles, des Slaves, dont les parlers présentaient des particularités bulgares s'y étaient assimilés à la population roumaine, fait prouvé par les noms de lieux comme *Glîmboca*, *Mîtnic*, *Mîtnicel*, *Goleţ*, *Topleţ*, *Bucoveţ*. (E. Petrovici, *Daco-slava* dans *Daco-romania*, X. p. 246 et suiv., 255 et suiv., 264 et suiv.). Il n'est donc pas impossible que *gărînă* provienne du parler de ces „Slaves de Dacie" et non pas du parler des colons Serbes venus plus tard dans le Banat.

[4] Vondrák, *Vergl. slav., Gramm.*, I, p. 544. Le roumain a emprunté au slave (slave de Dacie de caractère bulgare) toute une série de dérivés au suffixe *-ina* qui se rapportent pour la plupart à la nature du sol, tout comme *gărînă* : roum. *rovină* „fondrière" < sl. (bulg.) *rovina*, roum. *padină* „terrain humide" (cf. aroum. *pădină* „pré, pelouse") < sl. *padina* (cf. bulg. *pádina*), *dolină* „entonnoir (terme géographique) < sl. (bulg.) *dolina*, roum. *crivină* „ronceraie, marécage" < sl. (bulg.) *krivina*, roum. *slatină* „source saline" < sl. (bulg.) *slatina*, roum. *mlaştină* „marais" < sl. * *mlaščina* (cf. *mlaka*), roum. *ţelină* „jachère" < sl. (bulg.) *cělina*, etc. À l'aide de ces termes, les Roumains ont nommé beaucoup de villages : *Rovina* (district de Hunedoara), *Padina-Matei* (district de Caraş), *Dolina* (district de Botoşani), *Crivina* (district de Severin), *Slatina* (districts

www.cimec.ro

La forme roumaine *gărînă* peut représenter aussi le s.-cr. *ògarina* „endroit où il y a eu un incendie". Le *o* initial du roum. **ogărînă* a pu être compris comme étant l'article indéfini féminin *o* ce qui a abouti à la fausse coupure *o* „une" *gărînă*. Dans ce cas, la forme *garína* du parler des Krašovani est sûrement un emprunt fait au roumain.

Quoiqu'il en soit, le sens primitif de **garina* (ou de *ògarina*), qui doit être à la base du roum. *gărînă*, a dû être celui de „terrain défriché par le feu" [1]. Ce n'est qu'ensuite qu'il a pris celui de „taillis, hallier", peut-être déjà dans les parlers slaves, comme le prouverait la forme de Caraşova, si on était sûr que ce n'est pas un emprunt fait au roumain. Il est cependant tout aussi probable que ce n'est qu'en roumain que le développement sémantique s'est produit. Dans ce cas, les Krašovani ont repris le mot avec son sens évolué en roumain.

Gărînă est par conséquent dans le même cas que *zăpadă*, *omăt*, *oglindă*, *cocli*, *voreţ*, etc. [2]. Les Slaves qui ont employé ces formes se sont fondus dans la masse roumaine. C'est par un pur hasard que *garína* a été signalé chez les Krašovani qui, eux aussi, sont en train d'être romanisés. Cependant *garína* à Caraşova n'est peut-être qu'un emprunt fait au roumain du Banat.

GUZÎNA SNOPULUI

Un autre élément slave des parlers roumains du Banat présente le même suffixe *-ina*. Cette fois l'aspect phonétique du radical du mot indique qu'il s'agit sûrement d'un élément serbe.

d'Arad, Caraş, Severin, etc.), *Ţelina* (district de Târnava-Mare), etc., et, naturellement, *Gărîna* (district de Severin). Pour tous ces cas, ceux qui ont donné ces noms de lieux, les „Namengeber", ont été des Roumains. Ce ne sont pas des noms de lieux slaves, mais roumains. Cf. E. Petrovici, *Daco-slava*, dans *Dacoromania*, X, p. 240 et 241, note 1. Il est à remarquer qu'à part *pădină* les dérivés en *-ina* ne se retrouvent pas dans le dialecte aroumain. Ce sont bien des emprunts faits au slave de Dacie.

[1] Dans les langues slaves il y a plusieurs termes dérivés à l'aide du suffixe *-ina* qui désignent le terrain défriché. Ainsi, du s.-cr. *krčiti*, *trijebiti* „défricher", on a s.-cr. *krčovina*, *trebežina* „terrain défriché". Sur des termes qui font allusion au défrichement par le feu reposent les noms de lieux roumains *Pojarul*, *Pojorîta*, *Pojoriţele*, *Pîrlita*, *Pîrlitul*, *Jarişţea*, *Arsa*, *Arsul*, *Arsura*, *Arsiştea*, *Arşiţa*, cf. Iorgu Iordan, *Rumänische Toponomastik*, Bonn-Leipzig, 1924, p. 263.

[2] Voir S. Puşcariu, *Limba română* (La langue roumaine), I, p. 290 et suiv. et E. Petrovici, *Daco-slava*, dans *Dacoromania*, X, p. 273 et suiv. et 341 et suiv.

www.cimec.ro

Le terme *guzîna snopului* „partie inférieure de la gerbe de céréales qui est au-dessous du lien (opposée aux épis)" m'a été communiqué par M. I. Pătruț qui le connaît de son village natal Ohaba-Forgaci (district de Timiș-Torontal). Dans beaucoup de régions roumaines on désigne cette partie de la gerbe par *curul snopului*, littéralement „le cul de la gerbe" [1]. En russe dialectal *guz, guzó, guzló* (<*gǫzŭ*) a le même sens „unteres Ende der Garbe" . Le mot du roumain du Banat *guzînă* doit avoir la même étymologie que le mot russe dialectal, c'est-à-dire **gǫzŭ* „culus". Le traitement *u* de *ǫ* et la géographie prouvent que c'est un emprunt fait aux parlers serbes (cf. s.-cr. *guz*, bulg. *găz*) [3].

Le Dictionnaire de l'Académie yougoslave de Zagreb donne, sans en indiquer l'étymologie, une forme qui se rapproche de la forme roumaine du Banat, notamment *gŭževina*, qu'il explique par „u snopu hrane iznad uža je klasje, a ispod uža *guževina*" (la partie de la gerbe de céréales qui est au-dessus du lien s'appelle *klasje*, tandis que celle qui est au-dessous du lien s'appelle *guževina*). L'étymologie de *guževina* doit être la même que celle du russe *guzó, guzló* et roum. *guzînă*. Cependant on s'attendrait plutôt à la forme **guzovina* et non pas *guževina*. Cette dernière est due peut-être à l'influence du terme qui signifie „corde d'écorce de tilleul, tige tortillée servant de lien" : cf. s.-cr. *gužva, gūžba*, bulg. *găžva, găžba*, roum. *gujbă, cujbă*, bulg. *găž*, russe *guž*, tch. *houž*, roum. *gînj* (<**gožĭ*). Dans la même région du Banat, les Roumains appellent le lien de la gerbe *gujîță* (<serbe *gūžvica*). La forme *guževina* est donc le résultat d'une contamination entre **guzovina* et *gužvica* facilitée par l'intervention de l'étymologie populaire.

En tout cas, il faut supposer l'existence, dans les parlers serbes disparus dans l'Est du Banat, d'une forme **guzina* „partie inférieure de la gerbe", (>roum. *guzîna snopului*) et du sens de „lien de la gerbe" de *gužvica* (>roum. *gujîță*).

LE NOM DE LIEU MUSCA (DISTRICT D'ARAD)

Pour rendre plus facile l'explication des noms de lieux, on n'insiste pas assez sur la nécessité de connaître les formes

[1] Cf. *cur de stog* „partie inférieure d'une meule de foin".

[2] Berneker, *Slav. Etym. Wörterb.*, s. v. *gǫzŭ*.

[3] Le passage de *i* à *î* après les sifflantes et les chuintantes est un fait bien connu du phonétisme des parlers roumains du Banat.

[4] Communiqué par M. N. Turcan.

www.cimec.ro

exactes des toponymes telles qu'on les entend de la bouche de la population locale [1]. La méconnaissance de la forme populaire d'un nom de lieu nous induira le plus souvent à lui donner une fausse étymologie, et cela même si nous en connaissons des formes documentaires très anciennes. C'est surtout lors de l'explication des toponymes roumains des territoires qui ont appartenu au moyen-âge à la Hongrie qu'il faut tenir compte de la recommandation que nous venons de faire. En effet, les auteurs et les scribes des documents de la Hongrie médiévale n'ont jamais été des Roumains (d'ailleurs des Slaves non plus), mais exclusivement des Hongrois et des Allemands. Cela explique les innombrables cacographies qu'on rencontre dans les documents hongrois du moyen-âge lorsqu'il s'agit de noter un nom de lieu d'origine roumaine ou slave, de même les cas si nombreux où le nom géographique roumain (ou slavo-roumain) a été traduit en hongrois ou en allemand (et souvent en latin) [2].

Le nom du village de *Musca* (en hongrois *Muszka*) [3] du district d'Arad, arrondissement de Şiria, offre un bon exemple d'une fausse étymologie occasionnée par la méconnaissance de la forme populaire. Elemér Moór, dans son étude intitulée *Die slawischen Ortsnamen der Theissebene*, parue dans la *Zeitschrift für Ortsnamenkunde*, VI (1930), se basant (p. 31) sur la forme documentaire de ce toponyme qui était *Mezt* (1332—1337) et *Mezth* (1407) [4], l'explique par le slave *město* „lieu, localité,

[1] E. Petrovici, *Graiul Caraşovenilor, ouvr. cit.*, p. 5 et suiv. *Anuarul Arhivei de Folklor*, III, pp. 27, 28; DR, VIII, p. 176; DR, X, p. 239, 248 et suiv., 335, 340 et suiv.

[2] Cf. J. Jung, *Römer und Romanen in den Donauländern*, Innsbruck 1887, p. 352; A. Bunea, *Încercare de istoria Românilor până la* 1382 (Essai d'histoire des Roumains jusqu' en 1382), Bucarest 1912, pp. 152—153; N. Drăganu, *Românii în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei şi a onomasticei* (Les Roumains aux IX-e—XIV-e siècles sur la base de la toponymie et de l'onomastique), Bucarest 1933, pp. 234, 308; S. Dragomir, *Vechimea elem. rom. şi col. streine în Bănat*, dans *Anuarul Inst. de Ist. naţ. din Cluj*, III, p. 276; M. Schwartz, dans *Südost-Forschungen*, VII, p. 713 („Auch die Ortsnamen lassen keine eindeutige Feststellung der Nationalität zu [ils'agit du district de Bihor], da sie zumeist nur in der madjarischen Form überliefent sind".); Henri Bartek, dans la *Revue des Études slaves* XI, p. 41.

[3] Voir Moldovan-Togan, *Dicţionarul numirilor de localităţi cu poporaţiune română din Ungaria*, (Dictionnaire des noms de localités à population roumaine de Hongrie), Sibiu 1909, p. 149.

[4] Voir Csánki, *Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában*, (Géographie historique de la Hongrie à l'époque des Hunyadi), I (Budapest 1890), p. 724.

www.cimec.ro

ville"[1]. De cette forme slave, les Hongrois auraient fait **Mészt* ou **Mĕszt* et la forme hongroise aurait été rendue par les Roumains, d'abord par **Musta*, ensuite par *Musca*. Cette dernière forme a été reprise, d'après Moór, par les Hongrois aux Roumains, car le nom officiel hongrois de ce village a été, pendant les XIX-e et XX-e siècles, *Muszka*.

N. Drăganu, *ouvr. cit.*, p. 266, considère le nom de lieu *Musca* d'origine roumaine ; ce ne serait que le nom roumain de la mouche, *muscă* (<lat. *musca*) devenu toponyme (cf. le nom de village *Strechea* du district de Hunedoara <roum. *streche* „taon", *Furnica*, district de Constanţa <roum. *furnică* „fourmi", etc.), tandis que *Mezt* serait un nom parallèle de la même localité, indépendant du roum. *Musca*.

Or, la forme populaire de ce nom de lieu n'est pas *Musca* mais *Mîsca* qu'on peut entendre dans la bouche de tous les habitants du district. C'est d'ailleurs aussi le nom officiel actuel de ce village [2]. Évidemment, il faut abandonner l'étymologie roumaine *muscă* „mouche". La forme *Musca* qu'on trouve dans Moldovan-Togan, *ouvr. cit.*, s. v., et qui a été la forme officielle employée jusqu'en 1918 par les autorités ecclésiastiques roumaines, n'est autre que la forme hongroise *Muszka*, écrite à la roumaine. A son tour, la forme hongroise rend le roumain *Mîsca*, car le *î* roumain est remplacé dans les emprunts roumains en hongrois, surtout après les labiales, par *u* : roum. *Mîndra* „nom de deux villages dans les districts de Făgăraş et Sibiu" > hongr. *Mundra*, roum. *Mîtnic* „nom de villages et de ruisseaux dans le district de Severin" > hongr. *Mutnik*, roum. *Fîrdia* „nom de village, district de Severin" >hongr. *Furdia*, roum. *Vîltori* „nom de village, district d'Alba" >hongr. *Vultur*, roum. *Vîlcan* „défilé dans le district de Hunedoara" >hongr. *Vulkán*, roum. *Bîzieş* „forme populaire du nom officiel du village de Buziaş, district de Timiş-Torontal" >hongr. *Buziás* [3], etc.

La forme *Mîsca* a dû être à l'origine un nom d'homme, notamment une forme hypocoristique slave dérivée à l'aide du

---

[1] *Mezt* figure comme ville dans les documents, voir Csánki, *ibid.*

[2] Cf. *Recensămîntul general al populaţiei României din* 29 *Dec.* 1930 (Le recensement général de la population de la Roumanie du 19 décembre 1930, vol. II, Bucarest 1938, p. 14. *Mîsca* avait (en 1930) 1094 habitants (1037 Roumains, 35 Hongrois, 13 Allemands, 9 Tziganes). Tout l'arrondissement de Şiria avait 23.509 Roumains, 3787 Hongrois, 4617 Allemands, 748 Tziganes et autres.

[3] Voir *Dacoromania*, X, pp. 243, 248, 249.

www.cimec.ro

suffixe *-ĭko*, *-ĭka* d'un nom ayant comme thème l'appellatif *mĭstĭ* „vindicta", par ex. **Mĭstĭslavŭ*. Miklosich (dans *Die Bildung der slavischen Personen- und Ortsnamen* [Manulneudruck], Heidelberg 1927, p. 79 [293]) signale, entre autres formes de noms de personnes ayant à la base le thème *mĭstĭ*, aussi quelques formes très rapprochées de *Mîsca*, par ex. *Mescho*, *Mesko*, *Mezka*.

La forme primitive slave a dû être **Mĭstĭko* ou **Mĭstĭka*. Celle-ci, après la chute du jer mou (*ĭ*) dans la syllabe *-stĭ-* (où il était en position faible étant suivi d'une syllabe à voyelle pleine) et après la vocalisation du jer de la syllabe initiale (où il était en position forte étant suivi d'une syllabe à jer faible), est devenue en roumain d'abord **Măstca* (cf. sl. **pĭstravŭ* > roum. *păstrăv* „truite"), ensuite **Măsca* (le groupe *-stc-* ne pouvait pas se maintenir) et enfin *Mîsca* (cf. sl. *pĭklŭ* > roum. *păclă* > *pîclă* „brouillard"). Le traitement *ă*, *î* du jer mou est dû à la labiale précédente (cf. aussi sl. *ovĭsŭ* > roum. *ovăs* „avoine", le suffixe slave *-ovĭcĭ* > roum. *-ovăţ*, etc. [1].

Le nom de lieu *Mîsca*, présentant un traitement phonétique du jer mou identique à celui que nous constatons dans les autres éléments slaves du roumain, n'a pas été emprunté par les Roumains aux Slaves à une époque récente. Dans cette région, aujourd'hui si roumaine, a dû exister au moyen-âge une symbiose slavo-roumaine. Dans le voisinage immédiat de *Mîsca* se trouve le village de *Pîncota* < sl. **Pǫkota* (hypocoristique d'un nom de personne dont le thème est *pǫk-*, par ex. **Pǫkoslavŭ* [2]. Or, le toponyme *Pîncota* présente le traitement *în* de *ǫ* slave comme dans les anciens éléments slaves du roumain : sl. *krǫgŭ* > roum. *crîng*

---

[1] Cf. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, I, p. 274 ; Al. Rosetti, *Istoria limbii române* (Histoire de la langue roumaine), III, pp. 52—53 ; E. Petrovici, *Dacoromania*, X, p. 259, 260.

[2] Voir Miklosich, *ouvr. cit.*, p. 89 [303]. Le roumain possède tout une série de noms d'hommes en *-otă* empruntés aux Slaves : *Dobrotă*, *Laiotă Balotă*, *Dragotă*, *Pîncotă*, etc. (voir Miklosich, *ouvr. cit.*, p. 11 [225]) et D, R, I, p. 212). Le suffixe semble avoir eu une certaine productivité en roumain, puisque nous trouvons des noms d'hommes en *-otă* dérivés de thèmes d'origine latine : *Şerbotă* < *Şerbu* < *şerb* < lat. *servus*, *Albotă* < *Albu* < *alb* < lat. *albus* etc. (Voir Ş t. Paşca, *Nume de persoane şi nume de animale în Ţara Oltului*, (Noms de personnes et noms d'animaux du pays de l'Olt), Bucarest 1936, p. 145). Des noms propres dérivés à l'aide du suffixe onomastique *-otă* sont à la base d'un certain nombre de dénominations géographiques ; ainsi *Albota*, *Şerbota*, *Laita* < *Laiota*, „noms de montagnes dans le massif de Făgăraş".

www.cimec.ro

„lanterne du moulin ; orbite", sl. *gǫsakŭ (cf. bulg.găsák) > roum. gânsac „jars" (cf. sl. *gǫsĭka, bulg. găska > roum. gîscă), etc. [1].

Le souvenir de la symbiose slavo-roumaine antérieure à la venue des Hongrois s'est conservé assez longtemps. Ainsi, les villages roumains voisins de *Mîsca*, qui ont appartenu à la forteresse de Agriş, sont mentionnés, au début du XV-e siècle, sous le nom de *ville sclavonicales*, ce que Csánki, le parfait connaisseur de la géographie de la Hongrie des XIV-e et XV-e siècles, traduit par *oláh falvak* „les villages roumains" [2].

Le problème se pose maintenant de savoir quel est le rapport entre la forme attestée au XIV-e siècle *Mezt* et la forme *Mîsca*. Il semble que la forme conservée dans les chartes repose sur le même nom d'homme dont le thème est *mĭstĭ* [3], notamment sur une variante sans suffixe *-ĭko, -ĭka*. Il est probable que l'homme — fondateur ou propriétaire du village — qui s'appelait — disons — **Mĭstislavŭ* avait, dans sa famille et parmi les voisins, deux hypocoristiques : l'un représentant le thème sans suffixe : **Mĭst* (cf. roum. *Vlad, Stan, Bran* pour *Vladislavŭ, Stanislavŭ, Branimirŭ*, etc.), l'autre le thème augmenté du suffixe *-ĭko, -ĭka* : :**Mĭstko*, **Mĭstka* (cf. *Vladko, Stanko, Branko*) [4]. La forme sans suffixe était employée par la population hongroise composée surtout de nobles et de membres de leur suite ; la forme à suffixe, par les serfs (paysans et pâtres) parlant slave et roumain.

Les scribes, comme partout en Hongrie médiévale, non seu-

---

[1] M. I. Kniczsa, dans *Ungarns Völkerschaften im XI. Jahrhundert*, Budapest 1938, I p. 11, 73, 153, 165, considère ce toponyme (la forme hongroise en est *Pankota*) comme une preuve que la région où se trouve *Pîncota* a été habitée au XI-e siècle par une population mixte slavo-magyare. D'après le toponymiste hongrois, après le XI-e siècle les Slaves auraient dénasalisé les voyelles nasales ǫ et ę ; la forme à nasale a donc été empruntée par les Hongrois au plus tard au XI-e siècle. Or la forme hongroise *Pankota* peut être empruntée au roumain (elle a pu aussi être prise directement aux Slaves) : le *în* roumain est parfois rendu, dans les anciens mots hongrois d'origine roumaine, par *an* : roum. *Câmpuri* „nom de village, district de Hunedoara" > hongr. *Kampur* (voir Csánki, *ouvr. cit.*, V, p. 100 : mentionné en 1485) ; roum *Glîmboca* (<sl. **Glǫ- boka*) > hongr. *Glamboka* (voir Csánki, *ouvr. cit.*, II, p. 53), voir E. Petrovici, *Dacoromania*, X, p. 235 et suiv. Pour l'ancienneté de la population roumaine dans la région de *Pîncota* et de *Mîsca* cf. Drăganu, *ouvr. cit.*, p. 309.

[2] Voir Csánki, *ouvr. cit.*, I, p. 722.

[3] E. Moór (*lieu cit.*) pense aussi à un hypocoristique d'un nom de personne dont le thème est *mĭstĭ*, mais seulement pour expliquer le toponyme *Imstice* de Slovaquie.

[4] Voir Miklosich, *ouvr. cit.*, pp. 36 [250], 41 [255], 100 [314].

www.cimec.ro

lement dans les régions roumaines, mais aussi dans les contrées à population slovaque, ont noté dans les chartes les formes hongroises employées par la classe dominante [1].

Le nom de lieu *Mîsca—Mezt* (tout comme celui de *Pîncota-Pankota*, si la forme hongroise a été empruntée directement aux Slaves) date par conséquent de l'époque où une population mixte slave-roumaine-hongroise vivait dans la contrée [2]. Il semble que l'ancienne population slave des régions orientales de la Hongrie a disparu au plus tard au XII-e siècle. Les chartes qui, à partir du commencement du XIII-e siècle, signalent des Roumains dans l'Est de la Hongrie [3] n'y connaissent point de population slave [4].

Dans les chartes le toponyme *Mezt* n'est attesté qu'en 1332, mais il a pu exister dans la bouche de la population locale comme nom d'un lieu-dit depuis le XII-e ou même le XI-e siècle. Naturellement la population roumaine a toujours employé la forme *Mîsca* [5].

---

[1] Voir Henri Bartek, dans la *Revue des Ét. sl.*, XI, p. 41.

[2] À quelques kilomètres au nord de *Mîsca* se trouve le village dont le nom était en 1214 „*Macra* (< sl. * *Mokra* < sl. *mokrŭ* „humide"), videlicet *Apa*" (<roum. *apă* „eau"), cf. Drăganu, *ouvr. cit.*, p. 309. Les noms modernes de cette localité sont : roum. *Mocrea*, hongr. *Apatelek* (1084 habitants, dont 744 Roumains, 125 Hongrois, 12 Allemands, 160 Tchéco-slovaques, 8 Juifs, 33 Tziganes, 1 Polonais et 1 Russe).

[3] „*Terra Blacorum*" (1222), „*terram exemptam de Blaccis*" (1223), „*Silva Blacorum et Bissenorum*" (1224), etc. Cf. *Documenta historiam Valachorum in Hungaria illustrantia*, Budapest 1941, pp. 3, 9, 11, etc.

[4] Cf. DR, II, p. 267 et suiv., 276.

[5] Les toponymistes hongrois prétendent que l'emploi du nom de personne au nominatif, sans aucun suffixe dérivatif, en fonction de nom de lieu prouve qu'il s'agit d'un toponyme de formation hongroise. Cependant le procédé est très fréquent chez les Roumains, de même que chez les Slaves aussi. En Valachie et en Moldavie on trouve des centaines de localités dont le nom repose sur un nom de personne au nominatif : *Roman* „nom de ville", *Balș* (district de Romanați et Iași), *Adam* (district de Tutova), *Agafton* (Botoșani), *Alimanul* (Constanța, Gorj, R.-Sărat, Teleorman, Vâlcea), *Albota* (Cahul, Brăila, Iași, Olt, Vâlcea, Argeș), *Angheluță* (Tutova), *Balota* (Dolj, Mehedinți, Prahova, Vâlcea), *Băloiu* (Argeș), *Băncilă* (Putna), *Blaga* (Iași, Tecuci), *Blaju* (Argeș, Romanați), *Probota* (Baia), *Sirota* (Orhei), *Bogdanu* (Argeș), *Brăila*, *Brătila* (Bacău), *Miluta* (Mehedinți), *Coman* (Bacău), *Condrea* (Fălciu, Tecuci), *Jacota* (Baia), *Pârjota* (Bălți), *Damian* (Dolj), *Danila* (Suceava), *Davidu* (Roman), *Dobrota* (Prahova), etc., etc. (Cf. Iorgu Iordan, *Rumänische Toponomastik*, Bonn-Leipzig, 1924, pp. 48 et 51 et suiv.). Pour le serbo-croate, voir Otto Franck, *Studien zur serbokroatischen Ortsnamenkunde*, Leipzig 1932, p. 28.

Voici quelques noms de lieux bulgares formés d'un nom de personne au nominatif : *Roman* (village et hameau dans les districts de Vraca et Tărnovo), *Trojan* (ville, distr. de Pleven), *Radomir* (ville et village, distr. de Kjustendil, St.-

www.cimec.ro

LE NOM ROUMAIN DE LA VILLE DE VIDIN

La forme bulgare moderne du nom de la ville de *Vidin* ne repose pas sur la forme ancienne bulgare **Bŭdyńĭ* ; elle est due à l'influence du phonétisme turc. En effet, le moyen bulgare **Bdiń*[1] (< **Bŭdyńi*), en passant par la filière turque, a dû prendre la forme *Vidin*[2].

M. St. Romansky, dans son article intitulé *Imenata na dva krajdunavski grada* (*Mélanges de Miletič*, Sotia 1933, p. 656), explique la forme *Vidin* par le bulgare. L'ancien bulgare **Bŭdynŭ* aurait passé—par **Bdin* — à **Vdin* et ensuite à *Vidin*. Pour l'existence de la forme bulgare **Vdin*, M. Romansky invoque le témoignage du roum. *Dii*. C'est ainsi que la population roumaine des environs appelle la ville de Vidin.

Or la forme roumaine suppose un bulg. **Bdiń* (cf. *denie* < *bdĕnije*, *pustie* < *pustińa*, *claie* < *kla(d)ńa*, *copaie* < *kopańa*, *Sibii* (forme officielle *Sibiu*) <**Sibiń*, *puvoi* <*povońĭ*, etc.[3]

Les graphies *Bŭdynĕ* (génitif) de l'année 1230, *Bdyni* (locatif) de 1348, *Bdinĭ* (nominatif) de 1483, etc[4]. montrent que ce nom avait une déclinaison molle et que par conséquent le *n* en était palatal. C'est **Bŭdyńĭ* > **Bdiń* qui est rendu par la forme roumaine *Dii* et non pas **Bŭdynŭ*.

Le *ń* (*n* palatal) est explicable aussi par l'étymologie de ce topo-

---

Zagora), *Ilija* (village, distr. de Kjustendil), *Koman* (village, distr. de Pleven), *Kračemir* (hameau, distr. de Vidin), *Manole* (village, distr. de Plovdiv), *Momčil* (village, distr. de Varna), *Negovan* (village, distr. de Sofia), *Pavel* (village, distr. de St.-Zagora et de Tărnovo), etc., etc. ; voir la *Liste des localités dans le royaume de Bulgarie depuis la libération* (1879) *jusqu'en* 1910, Sofia 1921, s. v. Voir aussi Drăganu, dans *Balcania*, I, p. 31, note 2.

[1] Le jer dur (*ŭ*) isolé non intense et le jer mou (*ĭ*) final sont tombés vers le X-e siècle. Un peu plus tard (XI—XII s.), le *y* est devenu *i* dans les parlers slaves méridionaux. Cf. Stefan Mladenov, *Geschichte der bulgarischen Sprache*, Berlin-Leipzig 1929, pp. 99 et su v. et 110 et su v.

[2] Cf. Petar Skok, dans *Zeitschrift für Ortsnamenforschung* (ZONF), VII-1931, p. 160. Le remplacement du *b* par le *v* et l'intercalation d'un *i* dans le groupe initial impossible à prononcer pour un Turc (*bd-*) sont, d'après M. Skok, des phénomènes dus à des habitudes de prononciation turques. J'y ajouterais la substitution du *n* dur — seul possible en turc — au *ń* palatal. (Nous verrons plus bas qu'il faut supposer un *ń* palatal dans la forme ancienne et moyenne bulgare du nom de la ville de Vidin).

[3] Pour le traitement du groupe initial *bd-* et du *ń* dans les éléments slaves du roumain, cf. Densușianu, *Hist. de la langue roum.*, I, 276 ; Al. Rosetti, *Ist. limbii rom.*, III, 61 ; E. Petrovici, *Les éléments slaves d'origine savante en roumain et les suffixes -anie, -enie*, dans *Balcania* I, p. 86.

[4] Cf. Romansky, *ouvr. cit.*, p. 654 et suiv.

www.cimec.ro

nyme. Dans *Bononia*, l'*n* suivi d'un *i* en *hiatus* est devenu en latin populaire *ń* : **Bonoña* ou, par la dissimilation *n-ń* > *d-ń* [1], **Bodoña*.

Si les Roumains avaient conservé la forme romane **Bonoña*, ou **Bodoña*, ils en auraient fait, d'après les lois phonétiques du roumain, **Bunúi̯e* ou **Budúi̯e*. Avant le passage de *ń* à *i̯*, on avait par conséquent **Bunúńe* ou **Budúńe* [2].

Il est probable que la forme ancienne bulgare **Bŭdyńĭ* repose sur une forme romane du VII-e siècle [3] assez proche de la forme roumaine. Le *o* atone et le *o* tonique suivi d'une nasale devaient être très fermés ; de même le *a* final précédé d'un son palatal devait être une voyelle antérieure, presque un *e*. Le *o* (ou *u*) roman atone a été rendu en slave par un jer dur (*ŭ*) [4], le *o* (ou *u*) roman tonique suivi d'une nasale, par un jery (*y* > *i*) [5] et la finale a été sentie comme étant la terminaison du locatif dont on a fait un nominatif **Bŭdyńĭ* [6].

Par conséquent, le nom de la ville de *Bononia*, conquise par les Slaves, a disparu de la bouche de la population romane danubienne qui l'a repris des Slaves, après que ceux-ci lui ont fait subir les transformations phonétiques caractéristiques des langues slaves méridionales. A leur tour, les Bulgares, chassés de la ville et de ses environs [7] par les Turcs, ont repris de ceux-ci le nom de la ville présentant des traits phonétiques turcs [8]. Ce

[1] Cf. *Bononia* (en Italie) > *Bologna* (*n—ń* > *l—ń*). La dissimilation *n—ń* > *d—ń* ne s'est produite peut-être qu'en slave, cf. Romansky, *ouvr. cit.*, p. 655.

[2] Cf. **cotonea* > *gutuje* „coing" (dans le Banat *gutińe*), cf. Scriban, *Dicț. limbii rom.*, (Dictionaire de la langue roum.), Jassy 1939, s. v. *gutúie*.

[3] Les Slaves se sont établis dans la Péninsule Balcanique dans la première moitié du VII-e siècle, cf. St. Romansky, *Slavjani na Dunava*, dans *Bălgarski Pregled*, I 1929, p. 80 et suiv.

[4] Cf. *commater* > *kŭmótrŭ*, cf. Petar Skok, dans la *Revue des Études Slaves*, X 1930, p. 194.

[5] Cf. *Albona* > *Labin*, *Salona* > *Solin*, cf. Bartoli, dans *Jagić-Festschrift*, Berlin 1908, p. 46 et suiv. Bartoli explique le passage du *o* roman à *i* slave par la filière illyro-romane. *Bononia* était cependant en territoire thrace.

[6] Cf. *Ratiaria*, *Retiaria* > *a(d) Retiariam* > roman danubien du VII-e siècle **Ar(e)t'aśe* > a. bulg. **Arĭčarĭ* (cf. *rationem* > *rat'one* > s.-cr. *račun*) > bulg. mod. *Arčar*, v. *Dacoromania*, VII, p. 361. (La forme *Arčar* n'est donc pas due à la métathèse *Ra-* > *Ar-* comme le croit M. Skok dans *Časopis pro moderní filologii a literatury*, XVI, p. 279, note 9).

[7] Pour l'état ethnographique des environs de la ville de Vidin à la fin du XIX-e siècle, cf. la carte ethnographique publiée par Gustav Weigand à la fin de son *Linguistischer Atlas des dacoromänischen Sprachgebietes*, Leipzig 1909, carte no. 67.

[8] Le nom de lieu *Arčar* aussi a subi l'influence turque et est devenu *Akčar* (*ak* „blanc", v. Skok, dans *ZONF*, VII, p. 35, note 2).

www.cimec.ro

sont les Roumains qui ont conservé la forme bulgare plus ancienne, bien entendu adaptée au phonétisme roumain : **Bdiń* > *Dii*. C'est que les Roumains vivent depuis des siècles dans la proximité de la ville de Vidin, sinon sur la rive droite du Danube, du moins sur la rive gauche du grand fleuve.

ALB. SODOMI = ROUM. A SODOMI.

Dans son article *Südslavische Wortstratographie und albanesische Lehnwortkunde* paru dans *Mélanges de Miletič* (Sofia 1933), M. Norbert Jokl explique le verbe albanais *sodumi*, *sodomi* (1-ère pers. sg. du prés. de l'ind.), *me sodumë*, *me sodomë* (inf.) „anéantir, supprimer" par le slave *sŭdŭmǫ*, *sŭdǫ.i*, perfectif du verbe simple *dŭmǫ*, *dǫ.i* „souffler" (p. 138 et suiv.). Le développement sémantique „souffler" > „anéantir" se retrouve, d'après M. Jokl, dans plusieurs langues indo-européennes. „Souffler" en passant par „gronder (en parlant de l'orage)" et par „frappeī, battre", a abouti à „anéantir", cf. θύω „se précipiter avec fureur (en parlant de la tempête)", θῦνος = πόλεμος, ὁρμή, δρόμος, russe *grom* „tonnerre", *gromit'* „battre, vaincre, supprimer l'ennemi".

À l'étymologie de *sodomi* proposée par M. Jokl on pourrait objecter que, à en juger par la conservation de l'*s*, *sodomi* n'a pas été emprunté en albanais avant le XI-e siècle, car autrement l'*s* aurait passé à *sh* (*š*). Dans ce cas, des deux jers consécutifs de *sŭdŭmǫ*, le second, n'étant pas intense, aurait dû s'amuïr.

Le roumain possède un verbe ayant un aspect phonétique assez semblable et un sens analogue, notamment *a sodomi* „anéantir, exterminer, dévaster, ravager, détruire, ruiner". Évidemment, c'est un dérivé de *sodom*, *sudom* „foule ; anéantissement, ruine, perte ; pluie dévastatrice" qui, à son tour, est d'origine biblique et rappelle la destruction de Sodome par le feu du ciel. [1].

Ce même *Sodomŭ* slavon est à la base du nom et du verbe russes *sodóm* „vacarme, tapage" et *sodómit'* „faire du tapage".

Le verbe albanais *sodomi* est un terme de droit. Il désigne, dans le droit coutumier des Albanais du Nord, la peine infligée à un homicide et voleur qui, par son crime, a violé un traité de paix conclu entre les clans de l'Albanie du Nord. La peine consiste en ceci : on met le feu à la maison, on arrache les arbres du verger et les ceps de la vigne du coupable et on exile les membres de sa

1. Roum. *sodom*, *sudom* < slavon *Sodomŭ* „Sodome" : cf. Tiktin, *Rumän. Wörterb.*, s. v. ; Candrea, *Dicț. encicl. ilustr.*, s. v. ; Scriban, *Dicț. l. rom.*, s. v. Le mot *sumedenie* „foule" semble être aussi un dérivé de *sodom*, v. DR, VI, p. 338—339.

www.cimec.ro

famille. Il n'y a pas de doute possible : le verbe albanais doit sa naissance à une réminiscence biblique. Ici aussi c'est le nom de la ville de Sodome qui a servi à la création du verbe.

L'étymologie de *sodomi* que nous venons de proposer n'infirme pas la thèse de M. Jokl soutenue dans l'article cité plus haut, d'après laquelle l'albanais a souvent conservé des formes slaves méridionales disparues dans les langues slaves balkaniques. C'est aussi le cas de *sodomi*, même s'il ne repose pas sur **sŭdŭmǫ*, mais sur **sodomiti* (cf. russe *sodómit'*, roum. *a sodomi*). Les créateurs de ce verbe slave ont dû être d'assidus lecteurs de la Bible. Il faut sans doute les chercher dans les milieux ecclésiastiques dépendant du centre religieux d'Ochride. De là il s'est répandu, surtout par voie littéraire, sur toute la Péninsule Balcanique de même que chez les Roumains et les Russes. Il n'est cependant pas exclu que quelque clerc roumain ou russe l'ait créé, dans son slavon, du nom de la ville de Sodome, indépendamment du **sodomiti* balkanique [1].

ROUM. CIN „CANOT, BARQUE MONOXILE".

D'après l'opinion générale de ceux qui étudient les rapports linguistiques slavo-roumains, l'étymologie du roum. *cin* „canot, barque monoxyle" est le s.-cr. *čun* „idem" [2]. La forme ancienne aurait dû être *ciun* — qui est la forme actuelle du Banat —, devenue ensuite *cin*, comme **ciumbru* > *cimbru*, sl. *bljudo* > roum. *blid*, lat. *includo* > roum. **închiud* > *închid*, etc. [3].

Cependant l'étymologie serbe ne peut être soutenue que pour la forme *ciun* du Banat. On connaît la forte influence qu'a exercée le serbe sur le parler roumain de cette province. Quant à la forme *cin*, elle est répandue sur une grande partie du territoire linguistique daco-roumain, même assez loin dans le Nord, loin du Danube . Un élément serbo-croate, qui ne pourrait être qu'un

1 Du slavon du clergé roumain, le verbe s'est répandu — comme beaucoup d'autres éléments slavons savants — dans le parler roumain populaire, v. *Balcania*, I, p. 83 et suiv.

2 Cf. le Dictionnaire de l'Académie roumaine s. v.

3 Cf. *Dacoromania*, IV, 1405—1406 ; DR, V, 790 et DR, X, 32.

4 D'après une communication orale de M.D. Macrea, le mot *cin* „barque monoxyle" est couramment employé dans son village natale *Fântâna* situé sur la rivière de l'Olt dans le district Târnava-Mare. Je l'ai entendu aussi dans les villages de *Chisătău* (distr. de Severin), de *Petrila* et de *Cinciș* (distr. de Hunedoara). M. I. Breazu me communique qu'on le connaît aussi à Mihalț, village situé au confluent de la Târnava et du Mureș.

www.cimec.ro

emprunt récent en roumain, n'aurait pu se répandre sur une aire aussi étendue.

Si *cin* était d'origine serbo-croate, il n'aurait pu entrer en roumain que bien tardivement. En effet le s.-cr. *čun* s'est développé dans les parlers serbo-croates d'un ancien **čln* (< sl. commun **čĭlnŭ*) au cours des XIV-e—XV-e siècles[1]. D'un centre situé quelque part dans la partie ouest du territoire linguistique serbo-croate, peut-être en Bosnie, l'innovation *l* syllabique>*u* s'est répandue vers l'est jusqu'aux parlers de la région de Kosovo Polje et de la rivière de Resava (les parlers kosovo-résaviens), sans atteindre cependant les parlers du Timok et de Prizren. [2] Le parler des Krašovani du district de Caraş ne présente pas non plus le passage de *l* syllabique à *u* [3]. Il est vrai que la forme serbo-croate *čun* se retrouve aussi dans des régions bulgares — à côté de la forme normale bulgare *čăln* [4]; elle a dû être transportée en aval du Danube par des pêcheurs, des régions serbes jusqu'aux régions bulgares. C'est de la même façon qu'on explique aussi le passage de cet élément „serbe" dans les parlers roumains riverains du Danube [5]. Ce mot est employé cependant aussi très loin du Danube comme nous l'avons montré plus haut. Les éléments méridionaux récents — bulgares, turcs, etc. — ont d'habitude une aire qui recouvre la Valachie (et parfois aussi la Moldavie) sans franchir la frontière qui sépare la Valachie de la Transylvanie [6].

Je crois que la vraie étymologie du mot *cin* a été donnée par Tiktin, notamment v. sl. (Tiktin écrit Ksl. = Kirchenslavisch) *člŭnŭ* [7]. Il est bien entendu que Tiktin ne pense pas que les Roumains ont emprunté ce mot au slavon d'église. C'est sans aucun doute un mot d'origine populaire, non savante, slavonne. Il a dû être employé par les Slaves de Dacie dont les parles ont été bien proches des parlers anciens bulgares [8]. La forme „daco-

---

[1] Cf. Leskien, *Grammatik der serbo-kroatischen* Sprache, Heidelberg 1914, I, p. 111.

[2] Cf. Belić, *Dijalekti istočne i južne Srbije*, Beograd 1905, p. 90 et suiv.

[3] Cf. E. Petrovici, *Graiul Caraşovenilor*, Bucureşti 1935, p. 84 et suiv.

[4] Cf. Gerov-Pančev, *Rěčnikŭ na bŭlgarskyj jazykŭ*, Plovdiv 1895—1908, s. v. *čjunŭ, člinŭ*.

[5] Cf. S. Puşcariu, *Limba română*, Bucureşti, I, p. 292.

[6] Cf. E. Petrovici, *Siebenbürgen als Kernland der nördlich der Donau gesprochenen rumänischen Mundarten*, dans *Siebenbürgen*, Bucarest 1943, I, p. 313 (et la carte No. 4 de la fin de l'article).

[7] Cf. Tiktin, *Rumänisch-deutsches Wörterbuch*, s. v. *cin*.

[8] Cf. E. Petrovici, *Daco-slava*, dans *Dacoromania*, X, p. 270 et suiv.

www.cimec.ro

slave" de ce mot a été identique à la forme bulgare : **čăln*. Celle-ci, en passant en roumain, aurait dû donner * *cîln* (cf. v. sl. *stlŭpŭ*, bulg. *stălp* — roum. *stîlp* ; v. sl. *plŭkŭ* [1] — roum. *pîlc* ; v. sl. *vlŭkŭ*, bulg. *Vălkan* (nom de personne) — roum,. *Vîlcan* (nom de personne et nom de lieu) ; v. sl. *glŭkŭ*, bulg. *gălčava* — roum. *gîlceavă* ; etc.) [2]. Dans la forme **cîln* il y a deux groupes de phonèmes tout à fait insolites en roumain : *cî* et *ln* en position finale. En effet, le *î* précédé d'un son palatal est passé à *i* (cf. *Christianus* > * *creştiîn* > *creştin*, *filianus* > **fil'în* > **fil'in* > *fin*, sl. *pajǫkŭ* roum. **paiîng* > *paing*, etc.). De même *ln* en fin de mot n'existe pas en roumain ; par l'assimilation de *l* à *n*, ce groupe a dû se réduire à *n* en roumain. La seule forme roumaine possible est par conséquent *cin*.

Le dérivé de *cin*, *cinác* „canot, barque", signalé dans la région du lac Brateş près de Galaţi, présente quelques difficultés. D'après le DA l'étymologie en serait le s.-cr. *čunak* à l'accent long descendant sur la première syllabe noté d'habitude par un circonflexe en forme de demi-cercle. Cet accent serbo-croate a toujours reposé sur la première syllabe du mot [3], tandis que la forme roumaine est accentuée sur la deuxième syllabe. Le suffixe diminutif *-ak* de la forme serbo-croate représente un plus ancien *-ŭkŭ*, car le génitif du mot *čunak* est *čunka*. Les *jers* slaves (*ŭ* et *ĭ*), se sont confondus dans les parlers serbo-croates, vers le X-e siècle, en un seul *jer* prononcé à peu près comme le *ă* roumain ou bulgare ; à partir du XIV-e siècle, ce jer unique serbo-croate passe à *a*, mais non pas dans tous les parlers serbo-croates [4]. Dans beaucoup de ces parlers, le jer a encore de nos jours un timbre qui rappelle celui du *ă* roumain [5]. Les emprunts serbes dans les parlers roumains du Banat, quoique assez récents, présentent un *ă* ou un *î* à la place du *a* mobile : *cădăr*, *cădîr* [6] „capable" <s.-cr. *kádar*, fém. *kádra*, „id.", *ceámăţ* [7] „canot, barque" <s.-cr.

---

[1] La forme bulgare moderne *polk* „régiment" est un emprunt fait au russe.

[2] Cf. Densusianu, *Hist. de la langue roum.*, I., p. 277 ; Al. Rosetti, *Ist. l. rom.*, III, p. 63.

[3] Cf. Lesken, *ouvr. cit.*, p. 122.

[4] Cf. Leskien, *ouvr. cit.*, p. 107.

[5] Cf. E. Petrovici, *Graiul Carașovenilor*, p. 81.

[6] Accentué sur la syllabe *-dăr* (*-dîr*), v. DA, s. v. ; v. aussi L. Costiu, *Graiul bănăţean* (Le parler du Banat), Timişoara 1926, p. 68.

[7] V. Costin, *ouvr. cit.*, p. 74.

www.cimec.ro

čámac, gén. *čámca*, *crâșt ț*[1] „meule de foin" <s.cr. *krstac*, gén. *krsca*, *piésăc*[2] „sable" < s.-cr. *pésak*, gén. *péska*, *pravăț*[3] „puits d'une mine" <s.-cr. *pràvac*, gén. *pràvca*, etc.[4] Il est par conséquent peu probable qu'un élément serbo-croate présentant un *a* à la place du jer ait pénétré jusqu'à Galați, alors que les parlers roumains du Banat montrent un phonétisme serbo-croate plus ancien [5].

Cinác doit être expliqué, par substitution de suffixe, de la forme **cinóc* (**cilnóc*) < sl. **čĭlnŭkŭ* (cf. russe *čelnók*, slovène *čolnák*, tchèque *člunek*, slovaque *člnok*, etc. [6].

CINCIȘ

Le nom roumain du village *Cincíș* (district de Hunedoara-Transylvanie)[7] recèle le même mot slave **čĭlnŭ* que le nom commun roumain *cin* dont nous nous sommes occupé plus haut. Le prototype slave en a dû être **Čĭlnŭčišĭ* (formé de *čĭlnŭkŭ* et du suffixe *-išĭ*[8].

Par la chute du jer (*ŭ*) non intense, la forme „daco-slave"

---

[1] *Ibid.*, 94. Accentué sur la syllabe finale.

[2] Cf. Candrea-Adamescu, *Dicționarul enciclopedic ilustrat*, s. v.

[3] Cf. Costin, *ouvr. cit.*, p. 167.

[4] Cf. E. Petrovici, *Dacoromania*, VIII, p. 176. Dansl es parlers roumains de l'Ouest du Banat, le *a* mobile serbo-croate est rendu par *a*: *piésac* „sable", forme courante dans mon village natal *Torac* (<serbe *Torak*, gén. *Torka*) que l'on prononce plus à l'Est, vers Timișoara, *Tórăc*; *chiișac* „coin d'une rue" (v. Costin, *ouvr. cit.*, p. 78 : du village de Uzdin) <s. cr. *ćóšak*, gén. *ćóška*.

[5] La forme *Romanați* non plus ne peut pas être une forme serbe. (Cf. Weigand, dans *Balkan-Archiv*, IV, p. 170). Le suffixe *-icĭ* est rendu par *ăț* même dans les emprunts récents faits au serbe par les parlers roumains du Banat, comme nous l'avons vu plus haut à propos de *ceamăț*, *crîstăț*. Cf. aussi les toponymes *Grădăț*, *Vorăț*, etc., (accentués sur la syllabe finale) du Sud du Banat <s.-cr. **gradĭc(ĭ)*, **dvorĭc(ĭ)*, v. *Dacoromania*, VIII, p. 176 et su v.

[6] Cf. Berneher *Slav. etym. Wörterb*, s. v. *čĭlnŭ*.

Le suffixe slave *ŭkŭ* est rendu, dans les éléments slaves du roumain, par *-oc* : *dobytŭkŭ* > *dobitoc*, *napristŭkŭ* > *năpîrstoc*, **zǫbŭkŭ* > *zîmboc*.

[7] 433 habitants, dont 427 Roumains et 6 Tziganes.

[8] Cf. Miklosich, *Die Bildung der slavischen Personen- und Ortsnamen*, Heidelberg 1927, p. 211 (95). Cf. les toponymes s.-cr. *Topliš*, pol. *Kalisz*, roum. *Peștiș* (v. DR, X, p. 252) <sl. **pekŭ*+*išĭ*, roum. *Ocolíș* (dans les districts de Turda et de Hunedoara) < sl. *okolŭ*+*išĭ* (v. *Balkan-Archiv*, I, p. 23, cf. s.-cr. *okoliš* „cercle, périphérie, district, arrondissement, région, environs"), roum. *Crăguíș* (district de Hunedoara) <sl. *krагujĭ* „accipiter"+ *-išĭ*, roum. *Pustiníș* (district de Timiș-Torontal) < sl. *pustyni*+*išĭ*, etc. Pour le *suffixe -išĭ*, cf. Vondrák *Vergleichende slavische Grammatik*, I, p. 636.

www.cimec.ro

d'avant la disparition des Slaves de Transylvanie dans la mer roumaine environnante, a été **Člnčiš* (à l'*l* syllabique) qui aurait dû devenir en roumain **Cilnciş* (*či*>*či*, v. plus haut). Le groupe consonantique *-lnč-*, encore plus difficile à prononcer pour un Roumain que le groupe final *-ln*, s'est réduit à *-nč-* (par l'assimilation de *l* à *n*, cf. plus haut **ciln*>*cin*). La forme roumaine *Cinciş* est donc la seule forme possible à laquelle pouvait aboutir un slave **Člnčiš*.

Quant au suffixe *-iši*, jugeant d'après son emploi si varié et si fréquent en daco-roumain [1], il a dû être très vivant dans le parler des Slaves que les Daco-roumains ont assimilés en Dacie. Il est intéressant de constater que non loin du village de *Cinciş*, dans le même district de Hunedoara, il y a plusieurs toponymes formés à l'aide du suffixe *-iši* : *Ocolíş* (deux villages), *Crăguiş*, *Peştiş* (deux villages) (v. plus haut).

Le nom hongrois du village est *Csolnakos* (dans une charte de 1360 : *Cholnokus*). Les éditeurs des *Documenta historiam Valachorum in Hungaria illustrantia*, Budapest 1941, p. 147, considèrent ce nom d'origine hongroise (cf. *csolnak* „canot", *csolnakos* „canotier"). Or une forme hongroise *csolnakos* (ancien *csolnokus*) aurait donné en roumain **Celnăcuş* ou **Ciolnocuş*. D'autre part, la forme hongroise est trop éloignée phonétiquement du roumain *cinci* „cinq", pour qu'on puisse admettre l'action de l'étymologie populaire, comme le veut J. Popovici [2]).

La forme hongroise de ce toponyme doit être expliquée en partant de la forme slave. C'est un fait fréquent en Transylvanie que la forme hongroise d'un nom de lieu représente la traduction de la forme slave conservée dans la bouche de la population roumaine (qui n'est d'ailleurs que l'ancienne population „daco-slave" roumanisée) : *Bălgrad* > *(Gyula)fehérvár*, *Târnava* > *Küküllő*, *Cozla* > *Kecskés*, *Craiva* > *Királypatak*, *Belareca* > *Feyerwiz*, *Cernavoda* > *Feketeviz*, *Bistra* > *Sebes*, etc. etc. [3]. Non loin de *Cinciş* il y a toute une série de toponymes slaves qui ont été traduits en hongrois : *Răchitova* (<sl. **Rakytovo*) > < *Reketya* (dans une charte de 1360), forme moderne *Rekettyefalva* ;

---

[1] Cf. G. Pascu, *Sufixele româneşti* (Les suffixes roumains), Bucarest 1916, p. 352.

[2] Cf. J. Popovici, *Rumänische Dialekte*, I, Halle a. d. S. 1905, p. 13

[3] Cf. E. Petrovici, *Toponimie ungurească în Transilvania medievală*, (Toponymie hongroise dans la Transylvanie médiévale), *Transilvania*, année 74, no. 2, p. 126.

www.cimec.ro

Slivuţa (nom d'un ruisseau <sl. *Sliva* + suffixe dim. roum.-*uţa*) > *Szilvás* (nom de deux villages, *Silvaşul-de-sus* et *Silvaşul-de-jos*, situés sur le ruisseau *Slivuţa*) [1], *Zlaşti* (nom d'un ruisseau et d'un village < sl. *zlato*+ suff. -*jĭ*) [2] > *Aranyos* (*arany* „or"). La traduction en hongrois des formes slaves **Rakytovo*, **Sliva*, **Čĭlnŭčiši* a été d'autant plus facile que les noms communs slaves *rakyta*, *sliva*, *čĭlnŭkŭ* ont donné aux Hongrois les seuls termes pour désigner l'osier (*rekettye*), le prunier (*szilva-fa*) et le canot (*csolnak*).

La conservation par les Roumains des formes slaves des noms de lieux de Transylvanie, alors que les Hongrois et les Saxons les ont traduits ou remplacés par d'autres toponymes, milite contre la thèse soutenue par quelques-uns que, sur le sol de Transylvanie, il faut supposer quatre couches ethniques : slave, hongroise, saxonne et roumaine, dont la plus récente serait la couche roumaine. La couche la plus ancienne a été non pas slave, mais slavo-roumaine.

E. PETROVICI
Professeur à l'Université de Cluj-Sibiu

[1] La population locale prononce ce toponyme *Slivaş* (communiqué par M. Anton Rudeanu, originaire de Cincş).

[2] Cf. *Dacoromania*, X, p. 252.

www.cimec.ro

ENCORE UN NOM DE LIEU LATIN EN CHALCIDIQUE

Aux noms de lieux roumains de la péninsule de Chalcidique, que j'ai indiqués antérieurement [1], j'en ajoute encore un. Un document grec de 1342 relatif au monastère de Zographou du Mont Athos, parle du terrain Λουτζιάνι, que se disputent les monastères de Caracalla et de Zographou [2]. Il s'agit sans doute du terme roumain *Lungiani*, qui contient aussi l'origine des habitants de la région.

Je tiens à mentionner à cette occasion un nouvel avis au sujet des Vlachorynchiniens [3], celui de F. Dvornik, que je n'avais pas remarqué à temps. Dvornik, comme Niederle, place les Rynchiniens parmi les tribus slaves de Salonique [4]; mais il remarque qu'ils se distinguaient des tribues slaves établies sur la Strouma [5] et précise qu'en dehors des tribus slaves strimoniennes des Sagudates et des Rynchiniens, on y trouve des Slaves „mélangés avec les anciens habitants de la Macédoine, les Vlachorynchiniens" [6]. On reconnaît donc, ce qui est logique, une ancienne population locale, les Vlachorynchiniens et nous ne comprenons pas pourquoi les deux informations diffèrent pour déterminer deux tribus qui ont des origines différentes. Mais nous retenons, ce qui est

---

[1] *Vlahii din Calcidica* (Les Valaques de la Chalcidique), tirage à part du volume *In memoria lui Vasile Pârvan*, Bucarest 1934, p. 7, n. 2 et 3.

[2] W. Regel, E. Kurtz et B. Korablev, *Actes de l'Athos*, IV, *Actes de Zographou*, supplément au *Vizantiĭskiĭ Vremenicu*, XIII, 1906, p. 83.

[3] *Vlahii din Calcidica*, pp. 6—9.

[4] F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX-e siècle*, Paris 1926, p. 14.

[5] Idem, *La vie de Saint Grégoire le Décapolite et les Slaves Macédoniens au IX-e siècle*, Paris 1926, p. 31.

[6] Idem, *ibidem*, p. 32.

www.cimec.ro

extrêmement important, que les Vlachorynchiniens sont des autochtones plus anciens [1].

Et ceci est un nouveau témoignage sur les îlcts de vie médiévale romane, qui survécurent à la grande romanité orientale : c'est pour cette raison que nous ne manquons pas de le noter ici.

A. SACERDOȚEANU
Directeur général des Archives de l'Etat

[1] Les travaux de Dvornik ont déterminé une étude de Louis Bréhier, *Les Missions chrétiennes chez les Slaves au IX-e siècle*, dans „*Le Monde Slave*", nouvelle série, IV-e année, no. 10, octobre 1927, Paris, pp. 29 à 61 ; nous nous demandons pourquoi Bréhier (p. 44) dit que Byzance faisait du „prosélytisme dans l'empire même, par exemple chez les Valaques du Pinde". Croit-il donc que les Roumains de Macédoine étaient, à cette époque-là, païens ?

www.cimec.ro

LES CAÏMACAMS INCONNUS DU PRINCE JEAN MAVROCORDAT ET LA DATE DE SON ARRIVÉE À JASSY

Le règne de Jean Mavrocordat, fils du Prince Nicolas [1] et frère du Prince Constantin Mavrocordat [2], commença de droit au moment de la signature du firman de destitution de Constantin Mavrocordat, à laquelle ce dernier avait consenti en vue de son transfert à Bucarest. Cette destitution volontaire avait eu lieu le 29 juin 1743 [3] et non pas le 18 juin 1743 [4]. Le Prince Jean Mavrocordat, ex-teïgiman de la Porte, caïmacam temporaire de Moldavie et ex-prince de Valachie, arriva à Jassy, capitale du pays qu'il devait gouverner pendant près de 4 ans, le 24 septembre 1743 [5]. La chronique de Jean Canta relate seulement que „en 1743 le Prince Jean Mavrocordat commença son règne et régna 4 ans" [6]. Bien que la chronique attribuée à Ienachi Kogălniceanu ne précise pas l'année de l'avènement du Prince Jean Mavrocordat, ni la date de son

---

[1] Chronique attribuée à Ienachi Kogălniceanu, publiée par M. Kogălniceanu dans *Cronicele României* (Les chroniques de Roumanie), III, 2e éd., p. 205.

[2] Chronique publiée également par M. Kogălniceanu, *oeuvr. cit.*, III, 2e éd., p. 185.

[3] N. Iorga, *Istoria Românilor pentru clasa IV şi VIII* (Histoire des Roumains p. IV-e et VIII-e classes), V-e éd., chapitre „Les Princes de nos pays", p. 459; C. C. Giurescu, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), édition „Cugetarea", Bucarest 1943, chap. „Chronologie et Filiation des princes", p. 521; V. Mihordea, *Un médecin français à la cour du Prince Constantin: le Docteur Bertin* (1741—1743), *Revue Historique*, avril—mai 1933, p. 145.

[4] A. Sacerdoţeanu, *Liste de Suverani* (Liste de Souverains), extrait de *Hrisovul, Anuarul Şcolii de Arhivistică*, vol. I, 1941, Bucarest p. 29.

[5] V. Mihoţdea, *art. cit.*

[6] Jean Canta, *ouvr. cit.*

www.cimec.ro

arrivée à Jassy, elle donne tout de même quelques détails importants. „Après qu'il reçut le pouvoir... ils quittèrent Constantinople en grande pompe... et aux approches de Jassy les caïmacams vinrent au-devant d'eux en cortège de cérémonie et le conduisirent d'abord à l'Eglise St. Nicolas pour qu'on lui lise la messe du sacre" [1]. Cette hâte de Jean Mavrocordat, que le chroniquer note, fut en réalité un long retard, qui dura du 29 juin jusqu'après le 24 septembre 1743. L'institution des caïmacams fonctionna en Moldavie pendant toute l'absence du prince, étant légalement constituée et détenant toutes les prérogatives du gouvernement. Les chroniques mentionnées plus haut ignorent les noms des caïmacams qui gouvernèrent le pays du 29 juin aux approches du mois d'octobre 1743. Comme un accord avait présidé l'accès au trône, il est possible que les boyards caïmacams eussent été nommés par Constantin Mavrocordat, au moment de son départ ; le nouveau titulaire, n'y voyant pas d'inconvénients, les avait gardés. Qui étaient les caïmacams du Prince Jean? Nous l'apprenons par un écrit du 8 juillet 1743 adressé par les caïmacams de Moldavie au „ştetrar" Solomon, au „postelnic" Ştefan Gherghel et au „vornic" Toader Bădeliţă, leur enjoignant de délimiter des terrains de montagne, „dont la démarcation était l'objet de disputes entre les moines de Moldaviţa, de Humor et de Voroneţ" [2]. Les hauts boyards caïmacams qui dirigeaient les affaires de l'Etat pendant l'absence du Prince étaient : Sandu Sturza, chancelier (logofăt) ; Costache Razul, ministre de l'intérieur (vornic) ; Toader Paladi, trésorier (vistiernic) et Aristarh, garde de l'épée (spătar) [3]. Ces hauts dignitaires, aux multiples attributions, assumèrent pendant 3 mois, de la fin juin 1743 jusqu'en octobre 1743, toute la responsabilité du gouvernement.

AUREL H. GOLIMAS

---

[1] I. Kogălniceanu, dans M. Kogălniceanu, *oeuvr. cit.*, III, p. 205.

[2] V. Mazerean, *Condica Monastirei Voroneţul* (Registre du Monastère Voroneţ), édité par Sim. Fl. Marian, Suceava 1900, p. 22.

[3] *Ibidem.*

www.cimec.ro

DEUX DOCUMENTS AUTOGRAPHES DE MOSCHOPOLIS

Bien peu de documents concernant le passé de Moschopolis — la plus importante de toutes les villes fondées par les Roumains dans la Péninsule Balkanique — ont échappé au désastre qui s'est abattu sur cette cité. Pourtant, dernièrement, les études sur cette ville ont pris un grand essor tant en Grèce [1] et en Albanie [2] qu'en Roumanie. [3]. Elles portent surtout sur la culture et le commerce extérieur de la cité et moins sur la vie intérieure et l'organisation que cette „république" macédo-roumaine connut au cours des différentes phases de son existence.

Nous avons publié, il y a peu de temps, les statuts d'une corporation de Moschopolis [4]; nous donnons maintenant deux contrats de vente que nous a envoyés notre ami, Ilo Mitkë Qafëzezi de Korçë. Tous les deux sont rédigés et signés par Daniel de Moschopolis, l'éminent prédicateur et écrivain, auteur du té-

---

[1] Κωνστ. Σκένδερης, Ἱστορία τῆς ἀρχαίας καὶ συγχρόνου Μοσχοπόλεως, ἔκδοσις 2-α, Ἀθῆναι 1906; Εὐλογίου Κουρίλα Λαυριώτου, Ἡ Μοσχόπολις καὶ ἡ Νέα Ἀκαδημεία αὐτῆς — Ἡ Καταγωγὴ τῶν κουτσοβλάχων καὶ ἡ ἐγγραμμάτισις τῆς γλώσσης αὐτῶν. Ἀθῆναι 1934; Φάνης. Μίχαλόπουλος, Μοσχόπολις αἱ Ἀθῆναι τῆς Τουρκοκρατίας, 1500—1769, Ἀθῆναι 1941; Μητροπολίτου Ξάνθης Ἰωακείμ Μαρτινιάνου, Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς Μοσχοπόλεως. I. Ἡ Ἱερὰ Μονὴ τοῦ Τιμίου Προδρόμου κατὰ τὸν ἐν αὐτῇ κώδικα [1630 - 1875], Ἀθῆναι 1939.

[2] Cf. Ilo Mitkë Qafëzezi dans la revue albanaise *Leka*, 1934—1936.

[3] Victor Papacostea, *Teodor Anastasie Cavalioti* (avec trois manuscrits inédits), Bucureşti 1932; Valeriu Papahagi, *Aromânii Moscopoleni şi Comerţul Veneţian în secolele al XVII-lea şi XVIII-lea* (Les Aroumains de Moschopolis et le commerce vénitien aux XVII-e et XVIII-e siècles), Bucureşti 1925.

[4] *Revista Istorică Română*, 1939, Vol. IX. Victor Papacostea, *Despre corporaţiile moscopolene* (Autour des corporations de Moschopolis), pp. 127—136.

www.cimec.ro

traglossaire publié par Pericle Papahagi [1]. Le premier est daté du 3 mars 1807 ; le second, de juin 1811 — c'est-à-dire de l'époque des guerres et des rébellions qui causèrent la fin de l'existence de la fameuse ville macédo-roumaine.

On sait que la première destruction de Moschopolis eut lieu en 1780, à l'occasion de la guerre russo-turque. La complicité des archontes moschopolites et de la jeunesse intellectuelle à l'action du prince Orlof en fut, à ce qu'il paraît, le point de départ. L'envie et la rapacité des tribus affamées des alentours en fit le reste.

Après 1800, Moschopolis était certainement une ville presque ruinée, son industrie et son commerce étant, en grande partie, détruits, la population réduite et appauvrie, la classe dirigeante dispersée dans le monde entier. C'est bien sa phase d'agonie sur laquelle nous possédons très peu de renseignements.

Les documents que nous publions sont les seuls que nous connaissions de cette époque. Ils nous montrent — le premier surtout — que dans cette phase de complète désorganisation et de malheurs, Daniel a eu un rôle très important. En signant non seulement les actes concernant les rapports entre la cité et ses membres, mais aussi ceux entre les citoyens eux-mêmes, Daniel démontre qu'il a remplacé pendant tout ce temps-là les magistrats disparus.

C'est bien l'interprétation que nous devons donner à son introduction de l'acte du 3 mars 1807, par lequel on mettait le citoyen *Michel Dina* en pleine possession du magasin qui avait été la propriété de l'église de St. Marie. Dans cette introduction, Daniel parle au nom de toute la communauté moschopolite. „*Par le ci-présent acte de confirmation de la Communauté, nous autres dirigeants et sujets de cette cité de Moschopolis, prêtres et laïques, nous vous annonçons...*" C'est hors de doute que, pendant l'absence des archontes — après le refuge des riches — c'est à Daniel, comme prêtre et prédicateur qu'échut le rôle de dirigeant et conseiller des citoyens qui y étaient restés. L'acte tout entier respire l'atmosphère tragique dans laquele cette merveilleuse cité épirote vivait ses dernières années.

Le magasin, que Daniel, au nom de la communauté de Moschopolis, vendait à Michel Dina, avait appartenu à l'archonte *Démètre*

[1] Pericle Papahagi, *Scriitorii aromâni în sec. XVIII* (Les écrivains aroumains au XVIII-e siècle), Bucureşti 1909.

www.cimec.ro

Benda; de ce dernier, il passa dans la propriété de la ville — par l'église de St. Marie — et par l'acte présent, il passe dans la possession de l'épicier qui l'avait déjà depuis longtemps en location. On y trouve aussi la raison de cette vente „*à cause des grands malheurs et des incessants embarras pécuniaires qu'éprouve chaque jour notre malheureuse cité, j'ai vendu à Michel Dina, l'épicier, le magasin tout entier que lui, Michel, occupe depuis longtemps...*" Le prix de vente est de 33.000 aspres, c'est-à-dire 300 gros (piastres) „*que j'ai reçus de lui, complets et sans un sous de moins et que j'ai donnés pour les impôts et les dettes de notre cité*"... Il s'agit, bien sûr, des impôts que les tribus albanaises anarchisées imposaient à Moschopolis pour lui épargner l'invasion et le pillage. Sans doute, les revenus de la ville avaient tellement diminué à cause de l'exode des classes riches, que Daniel et les autres dirigeants „prêtres et laïques" (au nom desquels il parle) ont été obligés d'aliéner par la vente, une partie des biens de l'église qui, selon le droit local, était le bien de toute la communauté.

Le deuxième — rédigé aussi par Daniel — comprend une lettre de vente de „Constantin, fils du défunt *Nasta Kikadia*" adressée à „Monsieur *Antoine Pili*". Le premier vend au second „*la moitié de son verger et l'endroit où stationnent les caravanes*" qu'il possédait en commun avec l'acheteur. Par cette même lettre, Constantin Kikadia déclare liquidée la somme que son frère devait à Antoine Pili.

Lorsque nous avons publié les Statuts des corporations, nous avons montré que le droit de propriété était parcimonieusement accordé par les Moschopolites à ceux qui venaient d'une autre localité. Dans l'acte que nous présentons, le vendeur souligne aussi qu'Antoine Pili, l'acheteur, „appartient à la communauté" de Moschopolis et que, par conséquent, il a le droit d'acheter. Le prix fut entièrement payé à l'éxécution de l'acte. Le terrain acheté par Antoine Pili était situé „*au delà de la fontaine de Struga*". C'est difficile de savoir où cette fontaine aurait bien pu se trouver à Moschopolis, mais il est certain que c'était un point de repère important puisque l'on s'en servait pour déterminer les terrains. Sans doute, ce „verger" et la „place de caravanes" étaient situés en dehors de la ville. S'ils s'étaient trouvés dans l'enceinte même de Moschopolis, on aurait donné des indications plus précises. On aurait désigné au moins le quartier — car ils avaient des noms — et indiqué les voisinages. Après la signature du magistrat et de

www.cimec.ro

l'acheteur, la lettre s'achève par les paroles suivantes : „*Prêtre économe Daniel, qui a écrit et en témoigne...*"

De ces actes, il résulte que : 1. Daniel, l'auteur du tétraglossaire, n'a pas quitté Moschopolis pendant la période de malheurs que la ville a connus de 1769 jusqu'aux jours de la révolution pour l'indépendance. 2. Par la fuite ou l'assassinat des archontes, c'est à Daniel que revint, pendant toute cette période, un rôle dirigeant dans la cité. 3. Daniel vivait encore à Moschopolis durant l'été de l'an 1811.

VICTOR PAPACOSTEA

ANNEXES

I.

Διὰ τοῦ παρόντος τῆς κοινότητος βεβαιωτικοῦ γράμματος, δῆλον ποιοῦμεν ἡμεῖς οἱ τῆς πολιτείας ταύτης Μοσχοπόλεως, ἄρχοντες καὶ ἀρχόμενοι, ἱερεῖς καὶ λαϊκοί, ὅτι τὴν σήμερον, διὰ τὰς μεγάλας δυστυχίας, καὶ ἀλλεπαλλήλους στενοχωρίας, ὁποῦ καθεκάστην δοκιμάζει ἡ δυστυχὴς πολιτεία μας, ἐπωλήσαμεν ἤδη εἰς τὸν Μιχάλην Ντίνα μπακάλην, τὸ ἐργαστήριον, ὅλον καὶ ἀκέραιον, ὁποῦ αὐτὸς ὁ Μιχάλης ἀπὸ καιροὺς μέσα κάθηται (τὸ ὁποῖον ἔκπαλαι ὑπῆρχε κτῆμα τοῦ μακαρίτου ἄρχοντος κὺρ Δημητρίου Μπένδου, καὶ μετὰ ταῦτα γέγονε κτῆμα τῆς ἐκκλησίας) καὶ τὸ ἐδώσαμεν εἰς τὸν ῥηθέντα Μιχάλην Ντίνα μπακάλην διὰ ἀσλ. 300 ἤγουν τριακόσια γρόσια, τὰ ὁποῖα ἐλάβομεν παρ' αὐτοῦ, σῶα καὶ ἀνελλιπῆ, καὶ τὰ ἐδώσαμεν εἰς τὰ δοσήματα, καὶ εἰς τὰ μπόρτζια τῆς πολιτείας μας.

Ὅθεν ἀπὸ τὰ νῦν καὶ ἑξῆς, οὔτε ἡ ἐκκλησία τῆς Παναγίας δὲν ἔχει καμμίαν μετοχήν, οὔτε ἄλλος τις, ἀλλὰ μένει τέλειος οἰκοκύρης, εἰς αὐτὸ τὸ ὅλον ἐργαστήριον, ὁ ῥηθεὶς Μιχάλης, παρ' οὐδενὸς ἐνοχλούμενος, ἢ ὅλως πειραζόμενος.

Δι' ὃ καὶ τὸ παρὸν ἐγράφθη, ἵνα ἔχῃ τὸ κῦρος αἰώνιον.

1807 Μαρτίου 3

† Ὁ οἰκονόμος ἱεροκῆρυξ Δανιὴλ βεβαιοῖ

www.cimec.ro

II.

Διὰ τοῦ παρόντος μου ἑκουσίου, καὶ αὐτοπροαιρέτου γράμματος, δῆλον ποιῶ ἐγὼ ὁ Κωνσταντῖνος υἱὸς τοῦ μακαρίτου Νάστα Κικαδία, ὅτι τὴν σήμερον αὐτοθελήτως κινούμενος, ἐπώλησα τὸ μισὸν τοῦ λειβαδίου καὶ τοῦ τόπου τῶν καρβαντζήδων, ὁποῦ εἶναι ἀπάνω τῆς βρύσεως τοῦ Στρούγκου, εἰς τὸν κὺρ Ἀντώνιον Πύλη διὰ ἀσλ. 40 ἤτοι σαράντα γρόσια, τὰ ὁποῖα ἔλαβον ἐπὶ χειρὸς σῶα καὶ ἀνελλιπῆ ἕως λεπτοῦ.

Ὅθεν ἀπὸ τοῦ νῦν καὶ ἑξῆς ὁ ῥηθεὶς κὺρ Ἀντώνιος Πύλη, εἰς αὐτὸ τὸ μισὸν λειβάδιον, καὶ μισὸν τόπον τὸν πέριξ τοῦ Λειβαδίου, ὁποῦ τὰ ἔχουσιν ἠγορασμένα πρὸ πολλοῦ ὁ μακαρίτης ἀδελφός μου Θεόδωρος Νάστα Κικαδία, καὶ αὐτὸς ὁ ἴδιος Ἀντώνιος Πύλη ἀπὸ τὴν κοινότητα τῆς πολιτείας ταύτης Μοσχοπόλεως, εἶναι τοῦτόθεν καὶ λέγεται τέλειος οἰκοκύρης, καὶ ἐξουσιαστὴς ὁ Ἀντώνιος Πύλη, καὶ αὐτὸς μόνος ὡς ἀγοραστὴς καὶ τοῦ μισοῦ μερτικοῦ μας ἔχει νὰ τὸ ἐξουσιάσῃ καὶ νὰ τὸ ταπτίσῃ ὅλον τὸ λειβάδιον τῶν καρβαντζήδων, καὶ τὸν περιέχοντα τόπον, καὶ ἐγὼ πλέον ὡσὰν ὁποῦ τὸ ἐπώλησα εἰς αὐτόν, μένω ἀμέτοχος, ἄκληρος καὶ κατὰ πάντα τρόπον ἀπηλλοτριωμένος καὶ ἀπὸ τὸ λειβάδιον, καὶ ἀπὸ τὸν πέριξ τόπον, ἀλλὰ εἶναι ἴδιον κτῆμα ὅλον τοῦ Ἀντωνίου Πύλη.

Διὰ δὲ τὸ εἰσόδημα τοῦ ἑνὸς χρόνου ὁποῦ ἐγύρευεν ὁ Ἀντώνιος Πύλη ἀπὸ τὸν Θεόδωρον Νάστα Κικαδία, ἐδιορθώθη σήμερον μὲ τὸν Κωνσταντῖνον, ἀδελφὸν τοῦ Θεοδώρου Νάστα Κικαδία, καὶ πλέον δὲν ἔχει νὰ ζητήσῃ ὁ Ἀντώνιος Πύλη τὸ οὐδὲν ἀπὸ τὸν Κωνσταντῖνον.

Ὅθεν ἐγράφθη τὸ παρὸν ἔχον τὸ κῦρος ἐν παντὶ κριτηρίῳ δικαιοσύνης.

1811 Ἰουνίου 11, ἐν Μοσχοπόλει.

† Ἐγὼ ὁ Κωνσταντῖνος υἱὸς τοῦ Νάστου Κικαδία καὶ ἀδελφὸς τοῦ Θεοδώρου Κικαδία στέργω τὰ ἄνωθεν.

† Ἐγὼ ὁμοίως Δμτρὸ Κικαδία μαρτυρῶ.

† Ὁ γράψας οἰκονόμος Δανιὴλ μαρτυρεῖ.

www.cimec.ro

COMPTES RENDUS

FRITZ VALJAVEC, *Südosteuropa und Balkan* (Forschungsziele und Forschungsmëglichkeiten), *Südost-Forschungen*, Heft 1 — 2, VII. Jahrgang, Oktober 1942.

En cherchant à préciser les rapports entre l'*Europe du Sud-Est* et l'*Europe balkanique*, l'auteur affirme que la première s'est étendue au détriment de la seconde. Tandis qu'avant la première guerre mondiale la dénomination d'*espace balkanique* prédominait, après 1918 celle d'*espace sud-est-européen* a prévalu. L'effondrement de la monarhie austro-hongroise — qui eut comme résultat le morcellement de cet espace en états de moindre importance — suscita la nécessité de créer une dénomination unique, qui embrassât tout ce territoire limité approximativement au Sud et à l'Est par l'Allemagne et l'Italie. La notion de *balkanique*, s'étendant jusqu'à la ligne Sava—Danube, devenait ainsi trop étroite et relativement impropre à tout cet espace. Elle perdit peu à peu de son importance et s'effaça devant la seconde, qu'on emploie aujourd'hui fréquemment, surtout dans la science allemande. Les bornes de cet espace ne doivent pas être considérées comme de simples lignes de démarcation, mais comme de larges zones de transition où se perdent insensiblement les caractères essentiels. Ainsi l'auteur fait entrer dans cette zone l'Ukraine qui garde „un caractère marqué de transition entre l'Europe orientale et l'Europe sud-orientale".

L'auteur affirme plus loin que la notion de *balkanique* ne se base pas sur une unité *géographique*, mais plutôt sur une unité *historique*. Les traits semblables seraient ainsi uniquement dûs à l'existence commune sous la domination byzantine — qui a influencé toute la péninsule surtout au point de vue culturel et religieux — et, plus tard, sous la domination turque, pendant laquelle ces anciennes communautés religieuses et culturelles se sont encore consolidées. On doit aussi ajouter les grands mélanges de peuples qui se sont produits à cette époque, et qui ont provoqué la fusion des traditions et des coutumes.

Ce processus d'unification aurait été cependant clos, d'après Mr. V., dès le début du XIX-e s., au moment de l'éveil des différents nationalismes, quoiqu'il ait encore faiblement fait sentir son influence jusqu'à la disparition de la domination turque. A partir de ce moment-là „les traits communs balkaniques" commencent à s'effacer. L'émancipation nationale des peuples balkaniques, leur désir d'orienter leur culture vers l'Occident, signifieraient, d'après l'auteur, leur détachement de la culture byzantine, donc un recul de l'esprit balkanique.

Cette volonté de rompre avec le passé ressort de l'étonnante facilité avec laquelle les classes supérieures et moyennes se sont adaptées aux formes

www.cimec.ro

occidentales. Et la meilleure preuve de la décadence rapide de l'ancienne culture balkanique serait fournie par la tendance actuelle de certains peuples à faire revivre de façon artificielle ces formes disparues. L'auteur nous donne comme exemple l'art religieux roumain qui est revenu au type byzantin, après avoir essayé d'imiter l'architecture occidentale. Mais ce désir ,,d'appréciation plus juste du passé'' ne peut pas empêcher l'adhésion catégorique au nivellement de la culture moderne.

Ce mouvement ne se borne pas cependant, selon l'auteur, à certaines coutumes et à certaines manifestations populaires. Il devient aussi évident dans le domaine religieux, par la décadence de l'*église orthodoxe*. L'auteur croit assister à un déclin de cette église, phénomène auquel seule la Roumanie ferait exception. L'église orthodoxe subirait une crise non pas dans sa structure, mais dans ses formes de manifestation : ,,L'orthodoxe balkanique doit arriver à s'entendre avec le monde moderne, pour s'affirmer. Cela signifierait, pour elle au moins, une modernisation de l'aspect extérieur et des formes, et, jusqu'à un certain point, son détachement du byzantinisme.'' Elle aurait été sur cette voie dès le XVI-e s. quand s'affirma l'influence de la théologie protestante allemande, ou à la fin du XVII-e s. sous l'influence catholique de forme autrichienne, et, ces derniers temps, dans ses relations avec l'anglicanisme.

Il semblerait donc que nous assistions à l'effacement des anciennes caractéristiques balkaniques, d'une part par l'influence de l'Occident, de l'autre par l'affirmation de plus en plus précise des nationalismes. ,,L'héritage commun est donc consummé de deux côtés'' affirme Mr. V. La limitation spatiale de la notion de ,,balkanique'' impose de même beaucoup de prudence. Si les Principautés Roumaines de Valachie et Moldavie, présentaient dans le passé certains caractères communs aux régions du Sud du Danube, nous ne pouvons aujourd'hui négliger leur situation culturelle différente. De même la Grèce, par sa liaison étroite avec la Méditerranée, devrait être étudiée séparément.

Ainsi donc, conclut l'auteur, ,,nous avons affaire à une contrée de transition prononcée, où les formes typiquement balkaniques apparaissent fort affaiblies et perceptibles rien que partiellement''. L'auteur arrive ainsi à la conclusion qu'il *n'existe pas un espace balkanique et que les Balkans ne sont pas une unité géographique, mais plutôt une partie du Sud-Est européen*. De cette façon, quoique ,,les Balkans'' paraissent un terme plus unitaire, et que ,,l'Europe du Sud-Est'' soit un terme relativement privée de cohésion, il existe un certain avantage de méthode dans l'étude de ce dernier espace. Tandis que l'histoire et les relations balkaniques sont à la base d'une étude des Balkans, pour une étude du Sud-Est nous devons considérer en premier lieu une unité de travail, une collaboration économique.

A la fin de cette esquisse nous trouvons quelques considérations au sujet des régions non-balkaniques de l'Europe du Sud-Est. Celles-ci comprennent dans leur majeure partie les régions carpathiques. Nous y trouvons d'autres caractères propres, ayant leur source dans l'histoire. L'auteur mentionne par exemple, les pays qui ont fait des réformes agraires pendant les dernières dizaines d'années (on devrait ajouter que certains n'en ont pas encore fait du tout) avec leurs conséquences en ce qui concerne le parlementarisme, les partis politiques etc., enfin le fait que la plupart ont subi des influences occidentales (françaises, allemandes, italiennes, etc.). L'auteur n'a cependant pas une trop grande confiance en ces caractères communs, désirant uniquement illustrer certaines

www.cimec.ro

analogies. Bref, le cadre plus élargi du *Sud-Est européen* est à la base de la conception géo-politique de Mr. Valjavec ; d'après lui l'idée d'espace balkanique devrait être abandonné.

J'ai reproduit fidèlement les idées de Mr. V. Leur argumentation ne nous semble cependant pas convaincante. Et cela, non parce que nous avons un autre point de vue, mais parce que l'auteur, bien qu'il se déclare un adversaire de la notion d'*espace balkanique*, ne justifie pas suffisamment la préférence qu'il accorde à celle du *Sud-Est européen*. D'ailleurs lui-même parle du manque de cohésion de cette dernière notion. Or, l'unité de travail (Arbeitsbegriff) qu'il nous présente comme trait de liaison du Sud-Est ne nous semble pas appartenir exclusivement à ce dernier, mais également applicable à l'espace balkanique.

Le problème mériterait donc d'être discuté plus amplement. Nous nous bornerons à en préciser quelques traits essentiels. Il est évident que le terme de balkanique n'est pas d'un choix particulièrement heureux pour la désignation de cet espace. Une chaîne montagneuse qui n'est ni la plus haute, ni la plus étendue, ni la plus caractéristique donne son nom à une péninsule entière et même à tout un secteur européen ! Pour avoir quelque analogie avec les autres grandes péninsules européennes (la Scandinavie, l'Ibérie, l'Italie), la péninsule des Balkans, aurait plutôt dû être appelée péninsule *thrace*. Mais un terme géographique comme celui-là, adopté par la science pendant plusieurs siècles ne peut plus être remplacé ; on doit l'accepter comme une fatalité, même s'il n'est pas le plus adéquat. Il est arrivé malgré tout à désigner d'une façon précise un certain espace géographique : toute la presqu'île du golfe de Trieste au golfe d'Odessa ; c'est à dire que cet l'espace comprend aussi la Roumanie. C'est dans cette acception que nous nous en servons.

Un problème beaucoup plus important que celui du nom se pose aussi : la région dite balkanique constitue-t-elle une unité et cela en quelle mesure ? L'auteur ne traite pas du tout la question de l'unité de son cadre naturel. Quand il affirme que l'espace balkanique ne représente pas une unité géographique, il se refère sans doute uniquement à des considérations d'ordre géopolitique, car, au point de vue physique, anthropogéographique et historique, cette région présente une unité assez rare.

Physiquement, la caractéristique de la région est son *morcellement en compartiments fermés de dimensions différentes* (depuis les petites dépressions karstiques ou tectoniques, ayant des lacs au fond, jusqu'aux plaines alluviales plus larges comme la Roumélie ou la Plaine Roumaine), comme la caractéristique de la Péninsule Ibérique est formée par les „mesete" (plateaux), ou celle de l'Italie par la chaîne longitudinale des Apennins.

Au point de vue historique Mr. V. lui-même ne conteste pas l'unité balkanique. Il cherche plutôt à l'illustrer par les deux dominations politiques qui l'ont unifiée au point de vue religieux et culturel : la domination *byzantine*— qui s'est fait sentir aussi en Dacie, province dont elle ne s'est pas désintéressée complètement même après 275 — et la domination *turque*, qui s'est étendue politiquement non seulement sur les Principautés Roumaines, mais aussi sur la Transylvanie. Ce n'est cependant pas tout. Les conséquences de cette vie en commun sont, elles aussi, d'une grande importance : coutumes, folklore, traditions communes, art populaire étroitement apparenté, costumes et aussi la vie par excellence rurale (70 à 80% de villageois) etc. présentent autant de traits communs dont on ne saurait nier et l'intérêt et l'unité.

www.cimec.ro

Ainsi les interférences ethniques, qui ont produit cet extraordinaire mélange de nations, donc une extrême difficulté de tracer des frontières précises entre les peuples, nous font retrouver des représentants de la même nation depuis la Grèce jusqu'aux ports de l'embouchure du Danube, depuis la Bulgarie jusqu'au Bugeac, depuis le Maramureş jusqu'au Pinde. Ce mélange de races a formé un monde à part, aux traits communs, faisant abstraction des différences de nationalité : il existe une mentalité balkanique commune, certaines formes qui ont des traits identiques même dans des langages fort différents. Cela est certainement dû à la vie en commun plus que millénaire, et au substratum thraco-illyrien, mélangé ensuite aux éléments romains, substratum qui s'est maintenu non seulement chez les Roumains et les Albanais, mais qui est un élément composant du sang des Bulgares, des Serbes et même des Turcs. Il n'en est pas moins vrai que toutes les nations de cet espace ont aussi du sang sud-slave.

Voilà seulement quelques traits généraux de l'espace balkanique, auxquels on pourrait certainement ajouter beaucoup d'autres (je me réfère, par exemple, à cette parfaite unité économique, résultant du fait que les produits des différentes régions se complètent, ou à sa situation géographique qui constitue un pont vers l'Asie Mineure, etc.). On ne voit pas aussi clairement les traits communs que l'espace sud-est européen pourrait opposer à l'incontestable unité balkanique. De plus, l'orientation vers l'Occident dans laquelle Mr. V. voit un affaiblissement des caractères balkaniques, peut être considérée d'une manière plus juste encore, comme une évolution vers un sens plus élevé de la notion de balkanique, qui a longtemps gardé un caractère péjoratif. Ce n'est cependant pas dans cette note mineure que nous devons trouver le maintien d'une unité aussi organiquement illustrée dans tous les domaines.

On pourrait encore élever quelques objections à l'idée de la décadence de l'église orthodoxe. Il est vrai que l'auteur se refère surtout aux formes de manifestation extérieure (qui l'ont fait probablement penser à ce que représentait jadis Constantinople, qui, avec Rome, dominait la chrétienté) ; mais l'église orthodoxe doit être considérée en ce qui constitue sa caractéristique même, c'est-à-dire la complète liberté de manifestation et l'autonomie des différentes églises nationales. Cela explique certainement jusqu'à un certain point le manque d'énergie qu'on lui reproche en ce qui concerne les missions, ainsi que le maintien de certaines formes locales, ce qui n'en altère cependant pas le fond. Nous ne devons pas oublier non plus que l'église orthodoxe constitue encore un trait d'unité de l'espace balkanique.

Nous croyons donc, contrairement à l'auteur de cet article que l'espace balkanique représente non seulement une unité d'un caractère spécifique, dans le cadre européen, mais plutôt un vrai creuset dans lequel se sont fondues pendant près de mille ans, les tendances extrêmes qui séparaient les peuples de ce secteur, effaçant leurs aspérités premières et rendant ainsi possibles à l'avenir des relations et une collaboration des plus étroites.

Victor Tufescu

ANDRÉ RONAI, *Tableau ethnique du bassin des Carpathes*, avec une carte hors texte ; pp. 193—216 de la *Revue d'histoire comparée. Etudes hongroises*, XXI-e année, 1943. Nouvelle série ; tome I-er, n-os 1—2 ; Paris, Les Presses universitaires de France.

Quelques observations, tout d'abord, sur le titre de cet article. Pourquoi

www.cimec.ro

„le bassin des Carpathes"? La géographie la plus élémentaire, comme la plus savante, connaît des bassins fluviatiles auxquels on a donné tout naturellement le nom du cours d'eau collecteur. On a ainsi le bassin du Danube, celui du Rhin, celui de l'Elbe, ceux de l'Olt et de la Theiss... Il y a, en outre, des bassins maritimes, territoires dont les eaux douces se perdent dans la même mer : le bassin de la Mer Noire, celui de l'Adriatique, celui de la Baltique... Mais parler d'un bassin des Carpathes, comme des bassins des Alpes, des Pyrénées, du Himalaya, lorsqu'à l'intérieur de ces montagnes il y a plus d'un bassin fluviatile, c'est rapprocher des termes qui s'opposent, c'est jeter un défi aux notions géographiques les plus élémentaires, c'est faire preuve d'une ignorance qui étonnerait même chez les illettrés slovaques, ruthènes et roumains sur lesquels s'étend si complaisamment M. Ronai. L'auteur s'accommode pourtant de cette bévue géographique impardonnable à un profane.

Si, de ces considérations générales, nous passons maintenant à la région envisagée par M. R., nous nous demandons de quel droit l'auteur confisque-t-il le nom des Carpathes pour en affubler le bassin du Moyen-Danube, la région, autrement dit, de l'intérieur de cet arc montagneux? Et les rivières carpathiques des versants septentrional, oriental et méridional? À quel bassin les ratttache-t-il aux termes de sa conception si originale? Est-ce que ces bassins extérieurs ne l'intéressent pas? Font-ils donc partie d'un monde différent? Un usage si arbitraire de certains termes consacrés est loin d'être scientifique.

Force nous est d'admettre que M. R., fourvoyé dans un domaine dont il ne maîtrise pas suffisamment le vocabulaire, confond un bassin fluviatile avec une dépression du sol. En effet, ce qu'il entend par „Bassin des Carpathes", c'est la Pannonie, cité naturelle entourée de montagnes. N'y voir que les Carpathes, n'en est pas moins un abus flagrant, car pourquoi appeler „carpathique" la dépression du Danube moyen, dont les Carpathes ne bornent qu'un seul côté, c'est à dire la moitié nord-orientale? Au sud et à l'ouest, le cadre est complété, on le sait, par les Alpes, les Dinariques et les collines qui les prolongent. Un enfant des petites classes en remontrerait à M.R., car lui, le gamin, n'ignore pas où habitent les Serbes septentrionaux et les Croates, placés par l'auteur de l'article au sud du bassin des Carpathes ! (p. 205).

Les hardiesses du géographe hongrois l'exposent à trop de risques pour qu'on ne se pose pas la question de l'intérêt qu'il a de claironner son „bassin carpathique", expression déjà employée dans un article antérieur du même auteur [1]. Le mot de l'énigme le voici : *la campagne politique menée par Budapest use de toutes les armes, y compris celle des publications soi-disant scientifiques ; la stratégie de cette action effrénée exige de répéter jusqu'à l'obsession que l'unité naturelle du Danube moyen est assurée surtout par les Carpathes.* Le but suprême de cette propagande c'est la maîtrise de cette chaîne dans toute sa longueur, de l'embouchure de la Leitha aux Portes de Fer. La formule „bassin des Carpathes" a l'avantage d'être claire en apparence et à la portée de tout le monde ; on peut lui faire dire exactement ce que veulent les Hongrois ; il importe peu à leurs yeux qu'elle soit simpliste, artificielle et brouillée aves les

[1]. A. Ronai, *Le problème des nationalités dans le bassin des Carpathes.* Société hongroise de géographie : *Buletin international de la Société hongroise de géographie*, LXVII, 2, 1939 ; en voir aussi le compte rendu dans *Buletinul Societății Regale Române de geografie*, LIX, 1940.

www.cimec.ro

enseignements les plus élémentaires de la géographie. Combien de graves lecteurs d'une revue historique seront-ils à même de se rendre compte du ridicule étalé dès le titre d'un article d'information succincte ? En saisiraient-ils le nonsens que la richesse et l'intérêt du contenu leur feraient fermer les yeux sur une erreur si manifeste.

Examinons à présent le corps de l'article. Un résumé fidèle de la thèse de M. R. est ici de mise. Le bassin des Carpathes (lisez le bassin central du Danube) constitue, nous dit l'auteur, une admirable unité géographique, une vraie citadelle bâtie par la nature qui a pris soin de la ceindre d'une forte muraille rocheuse. Dans cette région merveilleuse, l'élément ethnique qui détient la majorité c'est l'élément magyar (11 ou 12 millions). Cette population est aussi la plus dense — plus de 100 habitants par km² —, la plus évoluée, la mieux douée pour les réalisations politiques, comme pour l'élaboration d'une culture supérieure, la plus apte, enfin, à instaurer une administration énergique dans ces parages. La position centrale qu'elle occupe, au carrefour principal des routes qui traversent la plaine hongroise, la destine à une mission de commandement. À la périphérie de ce bassin des Carpathes (bassin central du Danube, rectifions-nous encore une fois), il y a les montagnes, région morcelée par conséquent et dont les nombreux compartiments entravent sérieusement la circulation. Cette bande marginale est habitée par des populations mêlées, à densité faible, inférieures comme civilisation (50 % d'illettrés et même davantage), peu capables de se hausser à un état économique florissant et dépourvues d'unité de race et de confession en même temps que de cohésion sociale. Il s'agit, bref, de peuplades arriérées, pas encore mûres pour l'indépendance. Aux plus avancées d'entre elles, aux Croates par exemple, on pourrait accorder une certaine autonomie politique. Les Allemands, auxquels on ne conteste pas le rôle civilisateur, forment dans ce bassin des groupes trop éparpillés pour pouvoir constituer un état. La conclusion qui se dégage de ces faits est bien simple : qu'on refasse l'unité politique de l'état magyar effondré en 1918 ; qu'on lui assigne comme frontières les limites du bassin des Carpathes, c'est-à-dire du bassin central du Danube, nom que lui donnaient naguère, dans leurs recherches géographiques, les devanciers de M. R., gens plus savants et moins partiaux que lui.

Les idées de cet exposé sont données par l'auteur pour autant d'axiomes. À regarder les choses de plus près, elles risquent fort de ne plus paraître des vérités si évidentes par elles-mêmes. La mauvaise foi de l'auteur se révèle d'abord dans l'insistance qu'il met à faire ressortir les prétendues infériorités des peuples danubiens autres que le sien. C'est par eux qu'il commence. Il s'occupe tour a tour de chacun de ces éléments ethniques, présentés au lecteur dans l'ordre de leur importance numérique : les Roumains d'abord, puis les Slovaques, les Allemands, les Croates, les Serbes, les Ruthènes et les Juifs ; les derniers venus, qui sont aussi les mieux doués en tout — nous avons nommé le peuple élu des Magyars — sont laissés pour la fin. L'exposé indique les caractères géographiques de l'habitat de ces peuples, leurs chiffres entre 1910 et 1941, leur homogénéité sociale et économique — et surtout, s'il y a lieu, leur absence d'homogénéité dans ces domaines — puis leur état économique et leur degré de civilisation, avec une insistance particulière sur les fameux illettrés des autres nationalités.

Aucun de ces peuples — les Hongrois mis à part — n'est considéré plus attentivement par l'auteur que les Roumains. Mais tandis qu'il accorde exclu-

www.cimec.ro

sivement aux premiers des qualités superlatives, il accable les seconds sous un flot épais d'inéxactitudes flagrantes mêlées à des qualificatifs peu flatteurs. Des accusations caduques, périmées et dont la superficialité ou la naïveté ont été démontrées depuis longtemps, sont rééditées complaisamment par M.R. et répétées par lui avec l'obsession d'un refrain, le tout dans l'espoir qu'elles trouveront des oreillles crédules et des intelligences sans défense pour les colporter. De ce point de vue, nous sommes obligés de reconnaître que M.R. a raison : les naïfs ne manquent pas et ils ne manqueront jamais. L'auteur le sait parfaitement et les agents de propagande, ses compatriotes, aussi bien que les étrangers payés grassement des deniers de son pays pour faire le même métier, ne l'ignorent pas non plus. C'est là un des phénomènes les plus caractéristiques de notre temps. La propagande intéressée ne craint pas les ripostes documentées, comme elle ne craint pas le ridicule de ses fables ou l'incongruité de ses affirmations. Comment voudrait-on qu'elle reculât devant l'énormité des dépenses exigées par la diffusion de ses faux?

Prêtons lui une main secourable et répandons à notre tour quelques-unes des informations que les écrivains magyars — tous les écrivains politiques de cette nation et non seulement M.R. — répètent inlassablement sur le compte du pays et du peuple roumains, comme un leit-motif familier.

1. Les Carpathes seraient, selon ces auteurs, des montagnes très élevées, difficilement franchissables et presqu'inhabitées (p. 198 de l'article de R.) Leurs hauteurs forment ainsi une muraille chinoise entre les Roumains de Transylvanie et ceux du Vieux-Royaume. Quelque chose de plus : la présence des Szeklers et celle des Saxons à l'intérieur de l'arc carpathique interrompt réellement, à l'instar d'un gigantesque fossé, la continuité de la masse roumaine. On oublie seulement que la légende des montagnes qui séparent les fils d'un même peuple a fait son temps. Combien y a-t-il encore de gens raisonnables qui y croient? Même s'il y en a quelques-uns ailleurs qu'en Hongrie, ils rougiraient d'en faire état avec l'arrière-pensée de M.R. Les Alpes et les Apennins, plus hautes que les Carpathes pourtant, ne séparent ni les Allemands ni les Italiens, de même que les Dinariques et les Balkans ne coupent pas en deux tronçons les Croates, les Serbes et les Bulgares. Il n'y a que les pauvres Carpathes qui se voient obligés de séparer les Roumains, car tel est le bon plaisir de Budapest. Peu importe à M.R. qu'il y ait des établissements humains, par grappes, blottis au fond des hautes vallées ou accrochés aux cols les plus élevés, comme à Tihuţa, à Ghimeş ou à Bran ; que ces villages ménagent d'admirables passages d'un versant à l'autre des Carpathes orientales et même des Alpes de Transylvanie, comme le prouvent, entre autres, la carte des établissements ruraux de Roumanie, publiée dans les „Comptes rendus du congrès international de géographie", réuni à Paris en 1931 ; que les pâturages carpathiques aient, de tout temps, été tondus par les troupeaux des bergers roumains qui les ont explorés dans tous les sens, et continuent toujours à les explorer en été, comme ils fouillent en hiver la steppe des plaines environnantes ; que ces passages faciles et continus aient crée de nombreux villages-doublets au pied des deux versants des Carpathes [1] ; que, surtout, la langue parlée par ces Roumains, leurs

[1] En voir la carte chez Mara Popp, *Ungureni* (les Roumains de Transylvanie immigrés en Valachie), dans *Bul. Soc. Regale Române de Geografie*, LXI, 1942 ; tout cet article, aussi bien que les autres cartes qui l'accompagnent, appuyent de documents sûrs l'assertion que nous venons de faire.

www.cimec.ro

maisons, leurs ménages, leurs costumes, leurs traditions soient les mêmes ou tout au moins étroitement apparentés, sur tout le territoire carpathique, de la Theiss au Dniester et du Maramureș au Danube ! À quoi bon invoquer devant M. R. toutes ces réalités ? Il se garderait bien d'en tenir compte car elles gêneraient trop l'exposé de sa thèse chérie. Il n'est pas impossible qu'elles lui soient connues, mais il serait trop imprudent d'en faire part aussi aux lecteurs de la grande et respectable „Revue d'histoire comparée". Seulement, le procédé n'est pas du tout honnête de la part d'un „clerc" comme M.R. Voilà pourquoi considérons-nous qu'il est de notre devoir d'écarter le lourd rideau de ces contrevérités, à la fois obsédantes pour nos voisins et obsédées par les réalités vengeresses — et d'opposer à l'image simpliste d'une frontière sur les Carpathes l'unité harmonieuse du pays carpathique roumain formé de zones concentriques de relief, rangées autour du plateau transylvain et fermées par les plaines et les plateaux périphériques que limitent la Theiss, le Danube et la Mer Noire. C'est à cette construction en ovale, ouverte sur trois mondes en conflit presque endémique, que se superpose le bloc ethnique roumain. *Les limites de cette grande région naturelle du côté du basin central du Danube, limites à la fois physiques, ethniques et économiques, ce ne sont ni les Carpathes orientales, ni les Alpes transylvaines, ni même les monts Apuseni à l'ouest, mais bien les vastes marais de la Theiss, naguère encore très faiblement peuplés.* Le lecteur impartial qui prendrait la peine de regarder une carte physique un peu détaillée à côté d'une carte ethnographique, même sommaire, se convaincrait aisément de cette réalité que M. R. et ses compatriotes mettent tant de soins à escamoter. Nous ne demandons pas, nous, à être crus sur parole, mais à être contrôlés.

2. Après avoir souligné l'absence d'unité du pays carpathique roumain en contraste avec l'unité géographique octroyée par le bon Dieu au bassin des Carpathes (entendez encore une fois au bassin central du Danube) à l'exclusion de tous les autres, M. R. renseigne ses lecteurs sur la densité de la population roumaine de Transylvanie qu'il qualifie de faible : pas même 50 habitants par km^2 ! Faible ou non, il est naturel qu'il en soit ainsi, car la Transylvanie, pays au pourtour montagneux et plateau couvert de collines, est caractérisé par un climat rude et un sol médiocrement fertile. Les terres les plus riches ont été accordées aux colons à privilèges, Saxons et, plus tard, Hongrois. Est-ce que M. R. pense sérieusement qu'une région montagneuse ou un plateau à hautes collines, au climat rigoureux et aux ressources agricoles modestes, puisse atteindre aux densités de population des plaines fertiles comme la steppe hongroise à laquelle il compare constamment la Transylvanie ? La chose est impossible non seulement dans les Carpathes, mais encore dans les Alpes et dans les Pyrénées ou dans n'importe quels autres massifs du monde. S'il s'agit là d'une loi démographique, pourquoi l'auteur insinue-t-il que seuls les territoires occupés par les Roumains dans la haute montagne et dans la région des grandes collines sont insuffisamment peuplés à cause de... l'infériorité de cette nation ? Mais, après tout, l'affirmation est-elle fondée ? Constate-t-on une densité faible partout en Transylvanie où il y a des Roumains ? Il s'en faut de beaucoup ! La généralisation hâtive de M.R. est au moins superficielle. Qu'il daigne jeter les yeux sur une bonne carte des groupements humains dans le pays en question — nous lui recommandons celle du professeur Tibère Morariu,

www.cimec.ro

beau travail tout récent [1], et nous espérons que M.R. la recommandera à son tour à ses lecteurs — qu'il s'y reporte donc et il verra que dans les espaces les plus hospitaliers (dépressions à l'intérieur des chaînes parallèles ou larges vallées fertiles), les Roumains accusent une densité égale à celle des Saxons, des Hongrois et des Szeklers. M. R. aurait pu faire preuve, au moins sur ce point, d'une information plus consciencieuse pour ne pas avoir à rougir devant ses lecteurs, trop confiants dans sa valeur et son honnêteté. Il est vrai que ces concepts ont aujourd'hui, chez nos voisins de l'ouest, une échelle différente de celle qui a cours ailleurs.

3. Une autre affirmation gratuite du géographe hongrois concerne la prétendue incapacité des Roumains de créer des formes élevées de culture ou de développer une activité sociale et économique également supérieure. La thèse favorite de la propagande magyare, qui place à partir des XII-e et XIII-e siècles l'arrivée des bergers roumains en Transylvanie, ne mérite pas ici une réponse spéciale. De même, nous ne relevons qu'en passant le procédé de la majoration du nombre réel des Hongrois au XVIII-e siècle, c'est-à-dire à une époque où l'on a fait le premier récensement précis de population. Il n'est pas nécessaire de combattre dans le cadre de ce compte rendu ces soi-disant axiomes de la propagande magyare. On y a copieusement répondu ailleurs [2] et les compétences de bonne foi trouveront dans ces réponses assez de faits pour voir à quoi se réduisent ces ,,dogmes'' interéssés. Il y en a un encore qu'on répète avec un parti-pris fatigant et que nous nous abstiendrons pareillement de discuter : c'est l'assertion surprenante que des aborigènes comme les Roumains ont oublié les occupations supérieures de leurs ancêtres pour ne s'adonner qu'à la vie pastorale, frappée bien gratuitement par la ,,science'' hongroise du stigmate de primitivisme et d'infériorité ; on nous ressasse, cependant, que les Magyars, nomades des steppes orientales, ont vertigineusement évolué vers les formes de la civilisation la plus raffinée sans qu'ils doivent quoi que ce soit à des autochtones comme les Slaves et les Roumains. De ce fatras d'insanités, nous ne releverons que l'insistance avec laquelle M.R. parle de l'incapacité des Roumains, des Slovaques et des Ruthènes en matière de création et de développement de villes. L'accusation est sans doute exagérée, mais pour la retourner contre ceux qui l'ont formulée, il suffit de rappeler le fait parfaitement vérifiable que jusque très tard au XIX-e siècle, les Roumains, nation opprimée, ont été systématiquement écartés de la vie urbaine transylvaine, exclusion pratiquée souvent sous la menace de la mort. Dans ces conditions M.R. a vraiment beau jeu de s'étonner que des communautés nationales privilégiées jadis (Allemands, Hongrois, Szeklers) possèdent depuis très longtemps des écoles de commerce et de métiers et que leurs membres soient les maîtres des cités transylvaines ! A-t-il la conscience bien nette lorsqu'il s'étonne de notre impuissance à roumaniser ces villes dans l'espace de vingt ans (1919—1940) ? Si on y était allé à la besogne par les moyens draconiens que certains ,,européens'' à la main délicate ont employé et emploient toujours dans le but de magyariser la

[1] Tiberiu Morariu, *Entwicklung der Bevölkerungsdichtigkeit Siebenbürgens während der Jahre 1840—1930*, Bucarest 1940.

[2] La plus complète ainsi que la plus documentée de ces réponses est le volume *Siebenbürgen*, publié par L'Institut d'histoire nationale de Bucarest (2 vol. in-4⁰ de 794 pp)., Bucarest 1943.

www.cimec.ro

Transylvanie septentrionale, il y a longtemps que la mieux outillée et la plus tenace des propagandes aurait rempli le monde entier de ses cris et de ses protestations. M.R. est vraiment ingrat : plutôt que de critiquer le „peu de goût" des Roumains pour la vie urbaine, il eût été plus juste de les remercier de leur libéralisme.

4. Le dernier chef d'accusation de M.R. contre les Roumains c'est leur absence de cohésion, conséquence naturelle de leur peu d'homogénéite. Oui, du point de vue confessionnel, ils se divisent, il est vrai, en orthodoxes et uniates. Et après? L'auteur n'ignore sans doute point dans quelles circonstances et au moyen de quels appâts une minorité roumaine de Transylvanie a accepté en 1700 l'union avec Rome. Ce schisme est donc récent et il n'entame nullement le bloc moral des Roumains. Les Allemands évangéliques et catholiques et les Hongrois eux-mêmes, catholiques, calvinistes et réformés, sont encore plus divisés sur le terrain de la foi, sans que cette scission les empêche de serrer leurs rangs en cas de danger et de combattre unis. Mais que font les statistiques hongroises des milliers de Magyars orthodoxes et uniates qui sont en réalité autant de Roumains, de Ruthènes, de Croates, de Serbes ou même de Szeklers assimilés? Les considére-t-on comme des Magyars pur sang ou bien doute-t-on de leur... homogénéite? M.R. s'aventure ensuite à parler de la diversité anthropologique des Roumains. A-t-il réfléchi d'abord à l'effroyable brassage de races dont son peuple est issu? Il y en a peu en Europe qui puissent se targuer d'une ascendance si enchevêtrée, comme il y en a peu dont l'essentiel du mélange anthropologique se réduise à tout au plus deux races comme c'est le cas des Roumains[1]. Voilà donc une autre information donnée à la légère qui échappe à M.R. ! Ce n'est pas de cette manière qu'on établit sa réputation scientifique ! Le grief de l'inégalité de l'index de croissance (7—8 ‰ chez les Roumains du plateau transylvain et de fréquents déficits chez ceux du Banat) n'est pas plus fondé. Sans compter que la variation de l'excédent naturel des natalités sur une certaine aire ne peut pas être un indice de hétérogénéité ethnique, ce phénomène s'explique tout d'abord par le mauvais exemple des peuples vivant sur le même sol (Saxons, Souabes, Hongrois) ; on sait, d'ailleurs, qu'un nombre restreint d'enfants révèle d'ordinaire un état économique florissant. Qu'on jette un regard sur ce qui se passe dans ce domaine chez la plupart des nations occidentales ; leurs statistiques abondantes permettent de contrôler nos dires. Le fait n'a rien d'anormal, mais M. R., qui voit tout en noir dès qu'il s'agit des Roumains, n'en est pas à un oubli près.

Libre à chacun d'interpréter à sa guise les réalités qui se déroulent sous ses yeux, mais qu'il ne prétende pas alors faire de la science. Ce n'est pas ainsi, surtout, qu'on écrit les articles destinés à l'information de l'étranger, ceux notamment qui doivent paraître dans des revues d'une certaine tenue. La „*Revue d'histoire comparée. Études hongroises*", dont on inaugure une nouvelle série après vingt ans d'activité d'une première période, voudrait apparemment être de ce nombre. Qu'elle veille donc davantage aux articles qu'elle accueille. Il est regrettable que M.R. ait employé en pure perte un temps précieux, mais il n'a

[1] Voir N. A. Rădulescu, *Anthropologie rasială şi anthropogeografie* (Anthropologie raciale et anthropogéographie), *Bul. Soc. Rom. Regale de Geografie, LIX*, 1940 et N. A. Rădulescu, *Unitatea anthropogeografică a României* (L'unité anthropogéographique de la Roumanie), Bucarest 1943.

www.cimec.ro

rendu par ses pages aucun service à la science sereine — la seule qui soit — ni peut-être à la cause magyare. Des „études" comme la sienne sont toujours des armes à double tranchant....

Vintilă Mihăilescu

FR. RAINER et I. SIMIONESCU, *Sur le premier crâne d'homme paléolithique trouvé en Roumanie, Annales de l'Académie Roumaine. Mémoires de la section scientifique*, III-e Série, Tome XVII, Bucarest 1942, pp. 489—503, avec 8 fig. et 4 pl.

Il faut attirer l'attention des savants sur ce crâne paléolithique, vue la rareté de pareils restes, non seulement en Roumanie, mais dans tout le Sud-Est européen. Le crâne a été découvert dans la grotte de Cioclovina (dép. de Hunedoara), connue aussi par d'autres trouvailles archéologiques, dans la couche de culture appartenant fort probablement à l'*aurignacien*. Le crâne de Cioclovina appartient à un représentant typique de la race *Homo sapiens diluvialis*. Il offre d'intéressantes affinités avec l'*Homo neanderthalensis* du paléolithique inférieur, ce qui rend fort précieuse la contribution de cette découverte de Roumanie — unique dans son genre jusqu'à présent — à la solution du problème des races dans le paléolithique. En ce qui concerne les „gravures" des parois de la grotte de Cioclovina, elles sont dues à la fantaisie de la nature et ne peuvent être attribuées à l'homme paléolithique.

D. Berciu

GIACOMO DEVOTO, *Die Indogermanen auf den Balkan, Forschungen und Fortschritte*, vol. 18, nos 21—22 du 20 juillet — 1-er août 1942, pp. 213—214.

L'auteur, professeur à l'université de Florence, publie le résumé de ses communications traitant du même sujet, tenues à Tübingen et Göttingen en janvier 1942. Ses constatations sont tout particulièrement intéressantes pour nous, car elles viennent de la part d'un philologue et se réfèrent à un problème d'actualité de la préhistoire du Sud-Est européen — problème que les archéologues ont essayé de résoudre, autant que leurs découvertes l'ont permis. Nous ne sommes pas — dès le début — d'accord avec l'auteur qui croit que les découvertes préhistoriques sont muettes en ce qui concerne l'interprétation historique, réservée à la seule philologie. L'on connaît cependant les efforts et les résultats plus que satisfaisants auxquels la Préhistoire est arrivée au sujet de la patrie et du mouvement des Indo-européens. G. Devoto parle de „Hügelgräberkultur" en Bulgarie. Nous devons pourtant rectifier qu'il s'agit d'une civilisation néo-énéolithique des tells (Tell-Kultur) du type de Gumelnitza, qui couvrait tout le territoire depuis les Carpathes méridionaux jusqu'en Macédoine, tandis que la „Hügelgräberkultur" est une civilisation de l'époque du bronze de l'Allemagne du Sud, qui s'est ensuite étendue vers l'Orient.

La Péninsule Balkanique n'a pas été la patrie des Indo-européens. Ils sont venus plus tard dans cette partie de l'Europe. Mais, constate Devoto, certaines relations ont pu exister même avant entre les Indo-européens et le Sud-Est de l'Europe. Ainsi, c'est par l'entremise de cette région que le mot summérien *urud*, qui a donné en vieil allemand *raudo* et ensuite *Kupfer*=cuivre, ainsi que *Aster* et *Stern* du summérien *Ishtar* (déesse) ont pénétré dans le monde indo-germa-

www.cimec.ro

nique. En se basant sur le fait que certains mots d'origine indo-européenne ne se trouvent que dans la langue aryenne et en grec, G. Devoto conclue que ce n'est qu'aux bouches du Danube qu'un contact direct entre les ancêtres des Grecs et les Aryens a pu avoir lieu.

D'autre part, G. Devoto soutient que la première vague indo-européenne est partie vers la Grèce des bouches du Danube. Elle a donné naissance à la couche „helladique". Le courant hittite en route vers l'Asie Mineure l'a croisée. Le mouvement hittite était parti du Moyen-Danube. La troisième vague est aussi partie du Moyen-Danube dans la direction de Nord-Ouest vers le Sud-Est. Ce serait le mouvement de migration grec archaïque. De son mélange avec la couche „helladique" a pris naissance la langue grecque. Plus tard une quatrième migration indo-européenne eut lieu. Elle traversa les Balkans — son point de départ étant toujours en territoire indo-germanique ajoute G. Devoto. C'est le mouvement „phrygiano-arménien". Ces mouvements ont amené l'indo-germanisation de la Péninsule Balkanique, qui cependant n'était pas encore achevée vers l'an 1000 avant J.-C.

Nous constatons que ces affirmations d'un philologue connu, coordonnées et en partie corrigées par les données archéologiques dans notre travail : *Indo-europenizarea Greciei*, Bucarest 1940 (pour le côté archéologique), sont destinées à contribuer d'une façon fort sérieuse à l'élucidation d'un problème passionnant, qui concerne l'origine du peuple roumain par tout ce qui touche à lui du fond des siècles, ainsi que le fond du substratum primitif, qui relie tous les peuples du Sud-Est européen.

D. Berciu

CHRISTIAN PESCHECK, *Streitäxte aus Bulgarien*, *Wiener Prähist. Zeitschr.* XXVIII 1941, pp. 49—62, avec 30 fig..

L'auteur publie toute une serie de haches de combat en pierre, découvertes en Bulgarie. On y distingue plusieurs types ou formes caractéristiques. C'est ainsi qu'en notant chez nous aussi le grand nombre de ces haches et marteaux, qui auraient dû être recueillis et publiés par un de nos archéologues, il établit un premier groupe de haches-marteaux à bouton (Knaufhammeräxte), qui présentent une large dispersion géographique. Elles sont étrangères au Sud-Est européen, leur origine se trouvant dans l'Europe septentrionale. Elles ne manquent pas en Roumanie où leur nombre semble être plus grand encore qu'en Bulgarie. L'auteur voit dans les haches-marteaux présentant une légère courbure naviforme, une forme dégénérée des armes du type sus-mentionné, haches qui ont été groupées dans le „Kazaner Typus" par d'autres archéologues, se basant sur leur diffusion en Russie orientale. Je rappelle que cette forme est aussi connue en Roumanie. Viennent ensuite les haches-marteaux ayant des entailles, d'autres à cinq côtés, ainsi que des haches de tradition néolithique-danubienne, ayant un corps plus svelte, à section ovale ou rectangulaire que Mr. Pescheck nomme de „type bulgare" pour la raison que de pareilles haches sont fréquentes dans la civilisation des tells, c'est-à-dire dans la civilisation de type Gumelnitza de Bulgarie. Une dénomination plus juste aurait été celle de *type carpatho-balcano-danubien*, car cette forme de hache apparaît dans toutes les civilisations carpatho-balcano-danubiennes; de caractère néo-énéolithique. Mr. Pescheck publie aussi deux haches de Turtucaia et Silistrie. Il attribue la présence des haches de combat en Bulgarie à l'influence nordique

www.cimec.ro

dans ces régions et à des Indo-européens, opinion que nous partageons aussi mais seulement en ce qui concerne certaines formes de haches.

D. Berciu

A. MARINESCU-NOUR, *Cultul lui Zalmoxis*, Bucureşti, Tipografia Cărţilor Bisericeşti, 1941, 120 p., 8^0.

A la différence des jours, qui se suivent et ne se ressemblent pas, les travaux sur la religion gète se suivent et se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Du *Zalmoxis* de M. Coman (dans la revue homonyme, vol. II, 1939, pp. 79—110) au *Culte de Zalmoxis* de M. Marinescu-Nour, en passant par de nombreux ,,Zalmoxis'' dus à des plumes également autorisées, ce qui confère à ces recherches un air de famille, ce n'est pas tant le fait de porter sur le même sujet, mais l'ardeur à exalter ce qu'il est désormais convenu d'appeler la ,,spiritualité'' gète et aussi — à l'égard des sources — une liberté qui, pour revêtir des formes différentes, n'en est pas moins frappante et significative.

Chez M. Coman, qui est un hellénisteste, cette liberté se manifestait par une intrépidité capable de lui faire rejeter les règles les plus élémentaires de la méthode historique. Il y puisait le courage de lire les textes avec des yeux libérés des écailles de la critique et l'avantage d'aboutir à des conclusions dont il serait difficile de nier l'éclectisme. A l'encontre des chercheurs ayant vu en Zalmoxis qui un dieu et qui un homme, et tantôt un dieu uranien et tantôt un dieu chthonien, M. Coman en faisait à la fois un dieu et un homme, un dieu uranien et un dieu chthonien. Aussi son étude a-t-elle trouvé le meilleur accueil chez un esprit aussi averti que M. N. A. Constantinescu (*Zalmoxe şi curentul de înnoire mistică a vechilor religii*, Bucureşti 1941, pp. 13—14), et si — formellement — M. Marinescu-Nour ne lui emprunte guère qu'une étymologie (qui remonte d'ailleurs à Kretschmer, *Glotta*, XXIV, 1936, p. 45), sa propre manière d'envisager les problèmes de la religion s'apparente trop à celle de M. Coman, pour que cette rencontre ne nous apparaisse pas comme un gage de succès.

Parmi les problèmes à la solution desquels M. Marinescu-Nour a voué ses efforts, il n'en est pas de plus important que la question de savoir s'il faille assigner aux Gètes une religion différente de celle des Thraces du Sud. A cette question, M. Coman avait répondu quelque peu confusément, en faisant observer que ,,le grand fait spirituel qui distingue les Gètes de la plupart des Thraces est la croyance à l'immortalité'' (p. 79; cf. p. 80). Plus résolu que son prédécesseur, M. Marinescu-Nour estime qu'il ne faut voir ,,aucun lien de dépendance ou de contingence'' entre les deux religions (p. 84), et ce point de départ détermine par la suite les principales thèses de son livre. Nier tout rapport entre le culte de Zalmoxis et les cultes du Pangée, c'est, en effet, nier à la fois sa nature chthonienne-agraire et sa parenté avec l'orphisme. De même que, postuler le caractère national du dieu gète, c'est reconnaître implicitement son origine humaine et sa divinisation subséquente, — qu'on fasse de lui un roi, comme le voulait M. Coman, ou qu'on se contente de la condition sacerdotale, comme c'est le cas de M. Marinescu-Nour (p. 24 et suiv.). Dans un cas comme dans l'autre, c'est prendre pour des faits établis des spéculations inspirées par le désir d'attribuer à la religion gète le plus d'originalité possible. Et il suffit de considérer les textes avec des yeux non-prévenus, pour que ces belles certitudes s'évanouissent comme des brumes du matin sur le sommet du mont Kogaionon.

www.cimec.ro

A ce propos, précisons que les considérations qui semblent avoir conduit M. Marinescu-Nour à nier l'existence des points de contact entre la religion des Gètes et celle des Thraces, en général, sont : premièrement, ,,l'absence totale d'informations concernant les repas orgiastiques et les fêtes épiphaniques, si caractéristiques du culte de Dionysos-Sabazius'', ensuite ,,l'absence, dans la conception gète de l'immortalité, de tout élément ayant trait à la transmigration des âmes'' (p. 84). Or, sans aller chercher plus loin que les auteurs cités et commentés par M. Marinescu-Nour, il me paraît que les paroles d'Hérodote, selon lequel Zalmoxis aurait commencé à prêcher sa doctrine durant les repas où il conviait les premiers de la nation (προσδοκεύοντα τῶν ἀστῶν τοὺς πρώτους καὶ εὐωχέοντα ἐναδιδάσκειν), pourraient très bien être interprétées comme une allusion à un banquet rituel, et cela d'autant plus que, toujours selon l'historien d'Halicarnasse (dont la formule restrictive n'a pas été jusqu'ici relevée à ma connaissance), la vie éternelle dont le prophète gète se faisait l'annonciateur n'était pas promise à tout le monde indistinctement, mais *à lui-même, à ses convives et à leurs descendants* (οὔτε αὐτὸς οὔτε οἱ συμπόται αὐτοῦ οὔτε οἱ ἐκ τούτων αἰεὶ γινόμενοι ἀποθανέονται, ἀλλ' ἥξουσι ἐς χῶρον τοῦτον, ἵνα αἰεὶ περιεόντες ἕξουσι τὰ πάντα ἀγαθά).

Qu'est-ce à dire, sinon que nous nous trouvons en présence d'une communauté de fidèles ? Et qu'est-ce à dire, sinon que l'initiation au crédo de cette communauté devait être la condition indispensable pour être admis à en partager l'espérance ?

Au demeurant, des indices comme ceux sur lesquels je viens d'attirer l'attention sont loin d'être les seuls arguments en faveur d'une parenté entre la religion de Zalmoxis et les cultes initiatiques des Thraces du Sud. Sans plus insister sur les faits relevés, dans cet ordre d'idées, par N. Iorga, dans le I-er volume de son *Istoria Românilor*, p. 81 (notamment le passage de Polyen, VII, 22, qui montre le prêtre-roi Kosingas menaçant de porter plainte contre ses sujets et se préparant à escalader le ciel sur d'immenses piles de bois), il est facile de trouver, dans les textes invoqués par M. Marinescu-Nour, de quoi défendre l'hypothèse qu'entre l'enseignement de Zalmoxis et la doctrine de la métempsychose, telle qu'on la rencontre dans l'orphisme et le pythagorisme les traits ressemblants n'ont pas dû manquer, et que c'est précisément dans cette allure commune qu'il convient de chercher l'explication d'une légende comme celle qui faisait du prophète gète un disciple du philosophe de Samos. Parmi ces textes, je ne rappellerai que pour la mémoire les lignes de Strabon, qui, sur l'autorité de Posidonius, nous informe que les Mysiens et les Gètes s'abstenaient de toute nourriture animale par scrupule religieux (VII, 3, 3—5). Mais il y a le témoignage d'Hellanicos, conservé par Suidas, selon lequel *des adorateurs de Zalmoxis*, les Térizes et les Krobyzes, auraient professé la croyance au retour des trépassés ; il y a Pomponius Mela, aux dires duquel une partie tout au moins des Gètes aurait cru... ,,redituras (esse) animas obeuntium'' (II, 22) ; et il y a enfin Julien, qui, dans une phrase des *Césars* un peu obscure, il faut l'avouer, peut bien avoir voulu exprimer la même idée lorsqu'il écrivait, à propos des Gètes : οὐ γὰρ ἀποθνήσκειν, ἀλλὰ μετοικίζεσθαι νομίζοντες ἑτοιμότερον αὐτὸ ποιοῦσιν (327 D Hertlein).

Qu'il n'y ait là, somme toute, que matière à présomptions, je suis le premier à le reconnaître (cf. cependant J. M. Linforth, Οἱ ἀθανατίζοντες, *Classical Philology*, 1918). Du moins offre-t-elle à nos spéculations la seule base

www.cimec.ro

raisonnable, et bâtir en dehors d'elle — soit pour arriver à la conclusion d'une séparation absolue entre les religions thrace et gète, soit pour faire de Zalmoxis un dieu du ciel, dont le culte n'attesterait aucun élément chthonien et l'eschatologie ne ressemblerait à aucune autre eschatologie du monde antique — c'est donner à la fantaisie libre carrière. Dans le cas spécial de M. Marinescu-Nour, ce travers est encore aggravé par sa médiocre connaissance de la littérature du sujet et par son invraisemblable ignorance du grec. C'est à cette dernière particularité de notre auteur que nous devons le privilège d'apprendre que γίγνομαι signifie „avoir vécu" (p. 25), et c'est toujours à elle qu'il faut imputer — dans la transcription des nombreuses citations — une orthographe si barbare, qu'à elle seule elle suffirait à compromettre un travail historique, fût-il mieux fait que ne l'est le livre de M. Marinescu-Nour.

D. M. Pippidi

EM. CONDURACHI, *Monumenti cristiani nell'Illirico* (Tirage à part de l'*Ephemeris Dacoromana*, IX) Roma, Libreria di Scienze e Lettere, 1940, 118 p., 8⁰ gr.

Le mémoire que M. Condurachi vient de publier dans le dernier volume paru de l'*Annuaire de l'École roumaine de Rome* représente une ample enquête sur les origines chrétiennes dans les regions dalmato-pannoniennes de l'Empire, — une enquête embrassant à la fois les documents épigraphiques et les vestiges monumentaux : picturaux, sculpturaux et architecturaux. De cette enquête, poursuivie avec une méthode apprise à l'école des meilleurs maîtres et une richesse d'information impressionnante, il se dégage l'image d'une vie spirituelle complexe, entretenue dans le creuset de races qu'a été l'Illyrique par des éléments d'origines et de cultures différentes. Aussi le caractère composite de la civilisation développée sur la côte orientale de l'Adriatique confère-t-il au christianisme de ces contrées un caractère spécial, sinon sous le rapport du dogme (bien que les réminiscences païennes, classiques et orientales, n'y soient pas rares), du moins en ce qui concerne la manière dont il se reflète dans la sensibilité de la population, à commencer par ces documents révélateurs que sont les inscriptions funéraires et à finir par les monuments destinés à exalter la nouvelle croyance : peintures, mosaïques, sculptures et édifices.

Avec une minutie dont cette note rapide ne saurait donner qu'une idée imparfaite et une érudition capable de lui offrir, tour à tour, des comparaisons instructives et des rapprochements révélateurs, M. Condurachi ne s'est pas uniquement contenté d'enregistrer le caractère insolite des vestiges étudiés, mais, d'un cas à l'autre, il a cherché et réussi à déceler la cause générale ou l'influence particulière susceptible de l'expliquer. De ce point de vue, les pages où sont mis en lumière les rapports de l'architecture illyrienne avec les monuments religieux de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Egypte, ou les influences occidentales, également incontestables, me paraissent du plus haut intérêt. Une fois de plus, elles confirment le rôle d'intermédiaire dévolu à la région illyrienne, véritable carrefour de civilisations ; une fois de plus, — après l'important mémoire de M. Daicoviciu, *Gli Italici nella provincia Dalmatia*, — elles illustrent la participation de l'École roumaine de Rome à l'exploration d'une province dont la position géographique — dans la mesure où les habitants de la côte orientale de l'Adriatique ont pu participer à la colonisation de la Dacie Trajane — fait de toute recherche qui lui est consacrée une contribution à la plus ancienne histoire de la terre roumaine.

D. M. Pippidi

www.cimec.ro

D. TUDOR, *Sucidava II : Seconde* (1937) *et troisième* (1940) *campagne de fouilles et recherches archéologiques dans la forteresse de Celei, département de Romanaţi*, dans *Dacia*, VII—VIII (1937—1940), Bucarest 1941, pp. 359—400.

Après un premier rapport publié dans *Dacia*, V—VI (1935—1936) pp. 387—422, au sujet des fouilles qu'il a exécutées dans la cité constantinienne de Çelei (Romanaţi), identifiée à Sucidava, Mr. D. Tudor publie un second rapport, dans lequel il présente le résultat des campagnes de fouilles des années 1937—1940. Cette fois-ci elles ont eu comme objectif le coin N. O. de la forteresse qui avait été moins endommagé par les fouilles antérieures (celles de Bolliac, de Tocilescu, et des savants allemands en 1918).

Les nouvelles recherches apportent d'importantes modifications et rectifications au plan rédigé par Gr. Tocilescu, les données de ce dernier étant souvent incomplètes et même inexactes. Ainsi, c'est avec raison que Mr. Tudor se propose de dégager encore une fois l'enceinte de la forteresse (p. 359 et p. 399). Il y constate l'existence de murailles intérieures, contrairement aux affirmations de Tocilescu.

La forme de la cité primitive est semblable à celle du camp fortifié de Drobeta du IV-e siècle, surtout en ce qui concerne les tours angulaires en forme de trapèze, ce qui démontre son origine constantinienne (pp. 363 et 399). La cité a été rebâtie, semble-t-il, sous Théodose le Grand, et de nouveau sous Justinien, lorsqu'on refit seulement l'angle S. E. (p. 364).

Une grande partie du rapport (pp. 364—388) présente un riche inventaire d'objets découverts au cours des fouilles (fragments architectoniques, objets de pierre, d'os, de verre, armes et outils de fer, objets d'ornementation en bronze, lampes et, naturellement, de nombreux fragments de poterie). Les briques gravées sont à remarquer et surtout une brique de la *X-e Légion Gemina* (p. 377) identifiée pour la première fois en Dacie. Deux exemplaires portant (*Legio*) *V M*(*acedonica*)et *Co*(*ho*)*rs III* donnant à l'auteur la possibilité d'attribuer à la V-e légion Macedonica toutes les briques portant CORS III trouvées à Celei.

En ce qui concerne la lecture de l'inscription leg MSCRO... il semble que l'auteur ait raison en n'acceptant pas la version de Pârvan : leg (io) V M (*acedonica*) S(*chola*) C(*ivium*) Ro [m(*anorum*). De deux lectures qu'il nous propose, la première semble la plus probable : leg(io) V M (acedonica) S(ucidava) C(oho) r[s III]. Il ne tient pas compte de l'O de CRO... L'omission de O, parce qu'il serait plus petit que les autres lettres et pourrait représenter un simple point, n'est pas acceptable. Ou bien la lettre O *existe*, et l'auteur qui s'occupe du document respectif le sait mieux que nous, et, dans ce cas-là nous devons tenir compte de son existence, ou bien *elle n'existe pas*.

Parmi les découvertes de la campagne de 1937 nous citons le trésor de monnaies de bronze (environ 700 pièces) découvert à l'entrée de la tour intérieure A. Leur série va de Constance II (*Caesar*) jusqu'à l'époque de Théodose II (p. 388 et suiv.). Les monnaies de Justin I, Justinien I et Justin II, confirment la version de Procope au sujet de la reconstruction de Sucidava après sa destruction par les Huns.

Nous regrettons que les illustrations ne soient pas de nature à mettre en valeur l'importance des objets découverts. L'auteur aurait pu compléter son rapport par des sections qui montrent la succesion des couches correspondant aux époques représentées dans la forteresse. Il serait aussi particulièrement in-

www.cimec.ro

téressant d'établir les conditions stratigraphiques dans lesquelles se trouvent les éléments locaux, en rapport avec les éléments importés du Sud romain ou byzantin ainsi qu'avec les éléments barbares.

Gh. Ştefan

AL. BĂRCĂCILĂ, *Une ville daco-romaine : Drubeta*, Bucarest 1938, pp. 46+XXXV planches (avec 73 fig.) et 4 plans. Tirage à part de l'*Archéologie en Roumanie* (Académie Roumaine : Connaissance de la terre et de la pensée roumaines, IX, pp. 7—50).

Les ruines romaines et médiévales de Drobeta (T. Severin) ont suscité beaucoup d'intérêt et ont donné naissance à des études, déjà quatre siècles auparavant. François I-er demandait à Soliman le Magnifique la permission de démolir un des piliers du pont de Trajan, afin de connaître le secret de cette construction hydraulique ; l'érudit chroniqueur moldave Miron Costin, accompagnant les armées du prince G. Dabija à Ujvar, admirait les tronçons de ruines émergeant du tourbillon des eaux du Danube. Marsigli levait le plan des ruines du pont et des fortifications qui l'entouraient, dans l'espoir de résoudre l'énigme technique disparue en même temps qu'Apollodore.

Les ruines romaines ont été mises à jour par les fouilles du ,,Vornic" Mihalache Ghica, de Papazoglu, Bolliac et des savants français qui ont aussi fait des recherches à Troesmis : Baudry et Boissière. Ce n'est que vers 1896—1899 que les investigations conçues d'après un plan plus vaste de Tocilescu, lui firent découvrir toute la couche des fortifications du camp romain, construites entre le IV—VI-e siècle après J.-C.

Après la mort de Tocilescu, le soin des ruines et des éventuelles découvertes archéologiques fut confié à Mr. Al. Bărcăcilă, ancien professeur et directeur du lycée de T. Severin. Avec les objets mis à jour, il constitua à T. Severin le ,,Musée des Portes de Fer". L'enthousiaste professeur a continué, après la guerre mondiale, les fouilles inachevées dans le camp fortifié et aux endroits où apparaissaient d'autres ruines.

La synthèse de ces fouilles, confrontée avec le résultat des recherches antérieures faites au pont romain ou dans le camp, nous est présentée d'une façon succincte par Mr. Bărcăcilă, dans la monographie sus-mentionnée, abondamment illustrée et nous offrant un matériel archéologique nouveau. Il a bien fait de donner à Drobeta la dénomination de ,,ville daco-romaine". Quoiqu'à l'époque de la domination romaine, elle ait été par le pont de Trajan, la principale porte de pénétration de l'élément romain, au delà du Danube, l'élément dace autochtone resta très puissant. La présence peut être établie grâce à la toponymie locale et à l'onomastique offerte par les inscriptions. Après nous avoir présenté quelques observations sur la situation géographique, l'aspect ethnique et l'étymologie du nom de Drobeta, l'auteur résume en 6 pages, les données historiques et archéologiques liées au passé de la localité, avant et après la conquête romaine. C'est de ces dernières que l'on peut déduire l'importance de cette terrasse, sur laquelle se sont succédé différents établissements et qui était le lieu de croisement des routes, des peuples, des courants de civilisation et des conquérants. Seules les découvertes archéologiques faites à Drobeta et dans les environs prouvent ces affirmations, parce que dans la littérature historique de l'antiquité la ville n'est pas mentionnée par une seule ligne. Il est incontestable que son importance est due, en premier lieu, au voisinage des Portes de Fer.

www.cimec.ro

L'attribution du „Sillon de Novac" au général Plautius Silvanus Aelianus par V. Pârvan, opinion acceptée aussi par Mr. B. paraît peu probable actuellement. Ce rempart paraît être plutôt du IV-e s. après J.-C. et fut peut-être creusé au temps de Constantin le Grand.

Drobeta devint un centre stratégique et économique important à l'occasion des guerres daco-romaines. Les données recueillies et exposées d'une façon succincte par Mr. B. sont suffisantes et nous permettent de déduire le cadre suggestif de la situation politique et militaire, au moment où Apollodore devait élever son fameux pont.

Le pont de Trajan de Turnu-Severin, objet de plusieurs monographies (Marsigli, Aschbach, Duperrex, Decei, Tudor, etc.), est présenté par Mr. B. par la description des parties importantes, qui nous intéressent du point de vue constructif (pp. 11—20). Sa démolition sous Hadrien, information transmise par les compilateurs byzantins de Dion Cassius, n'est pas un événement certain (p. 13). N'oublions pas que cet empereur avait seulement ordonné qu'on lui enlevât son plancher de bois, que l'on pouvait remplacer très vite et très facilement, après la disparition du péril barbare. L'élévation de Drobeta au rang de municipe par Hadrien et l'essor que la ville prend après cela, ne peuvent être que le résultat du fonctionnement du pont.

La description des ruines des trois séries de fortifications, qui se sont succédées à l'extrémité nord du pont de Trajan, occupe une bonne partie de l'étude de Mr. B. Le dégagement de la tour circulaire de Justinien et du château de l'époque de Constantin, aux édifices intérieurs disposés en forme de croix, a été fait par Tocilescu. C'est évidemment le mérite de Mr. B. d'avoir dégagé le plan du premier camp fortifié, construit en même temps que le pont par le conquérant même de la Dacie.

Le plan général des ruines (pl. XXXIX) présente d'importantes adjonctions et modifications comparativement aux plans antérieurs levés par Tocilescu. En général ce type de camp est caractéristique de l'époque de Trajan. Il aurait été préférable que l'auteur présentât pour chaque époque un plan séparé. On aurait pu ainsi arriver à préciser et à identifier d'une façon plus certaine les constructions de l'intérieur de la fortification. Ainsi, à l'Est et à l'Ouest du prétoire, deux magasins à céréales sont visibles quant à moi (*horrea*) et ensuite une construction ayant le plan spécifique des maisons romaines. L'on peut distinguer tout aussi clairement les casernes (*hibernacula*), en nous basant simplement sur les restes de maçonnerie conservés ou sur la simple symétrie, surtout là où le fossé de la tour de Justinien les a démolies *a fundamentis*, ou bien là où le terrain n'a pas encore été fouillé. Une colonnade semblable à celle que l'on trouve sur la *via principalis* semble avoir existé aussi sur la *via praetoria*.

Il est difficile de déterminer si certaines modifications ou restaurations dans le plan général du camp sont l'œuvre d'Hadrien (p. 27).

Les pages qui suivent (28—40) se réfèrent à la description et à l'interprétation historique des principales découvertes de matériel archéologique provenant des fouilles de l'auteur (briques gravées ou écrites à la main, monuments religieux, pierres funéraires, statues, dédicaces impériales, vases de bronze ou d'argile, lumignons, etc.).

Le fait de dater la brique se trouvant dans un bassin des thermes et sur laquelle est gravé *Aurelius Mercurius in figlinis magister*, des premières années du règne d'Hadrien est arbitraire (p. 31). D'après les caractères épigraphiques,

www.cimec.ro

de l'inscription, sa chronologie peut s'étendre jusqu'au III-e s. après J.-C. Parmi les monuments religieux provenant des fouilles de Mr. B., les suivants méritent à être remarqués à cause de la rareté des exemplaires de ce genre, ou de l'art provincial danubien : la statuette de bronze de Mithra (fig. 38) et le fragment de bas-relief avec l'un des mythes d'Hercule (fig. 35). Le fragment de bas-relief de Băile Herculane (Ad Mediam romaine) (fig. 32), ne représente en aucun cas une divinité fluviale régionale (p. 33). La représentation de la déesse avec les cornes de la lune sur la tête, le taureau, ainsi que les éléments du zodiaque qui semblent avoir été gravés autour du médaillon, nous font incliner vers une divinité de caractère syncrétiste (la Lune — Diane — Hécate), l'autel du tribun Lupus, dédié à Jupiter Cohortalis, daté d'après l'évacuation de la Dacie (fig. 34) est un précieux document affirmant le maintien de la domination romaine au Nord du Danube même après son abandon officiel sous Aurélien. Parmi les monuments funéraires citons les emblèmes de la pierre tombale de Laudicia Sura (p. 44) et une inscription attestant l'existence d'un collège d'augustales à Drobeta, dont *Marcus Minicius Simphorus* a fait partie (fig. 35).

Quoique mal conservée, la tête de bronze doré trouvée dans un bassin des thermes (p. 36 et fig. 54) semble représenter l'une des impératrices romaines, de la première moitié du III-e s. après J.-C.

Au point de vue fiscal et douanier, la plaque de marbre dédiée à Septime Sévère et à ses fils, analysée d'une façon plus détaillée, pourrait apporter une contribution plus importante (p. 37).

Sur la céramique du groupe *terra sigillata* (p. 39 et suiv.) il y a quelques réserves à faire. La technique des vases et la gaucherie des figures en relief (cf. les planches) nous indiquent une fabrication locale qui essaie d'imiter les célèbres ateliers qui ont produit cette sorte de marchandise en Gaule et en Italie. L'identification de certains symboles mithriaques : le taureau, le coq, le serpent, le palmier, etc. sur certains fragments de ces vases n'est pas certaine (p. 39). Nous avons affaire à de simples éléments décoratifs.

La partie finale et la plus importante de l'étude de Mr. B. est formée par la description des thermes romains découverts en 1935 et 1936 (pp. 40—46). Ils comprenaient les bains proprement dits, situés sous l'escarpement du Danube et une palestre située sur le plateau. Cette description est illustrée par trois plans relevés par l'architecte Lupu. Les éléments composant ces thermes sont les éléments communs aux bains romains qui fonctionnaient dans les camps fortifiés. En ce qui concerne les différentes époques où ils ont subi des transformations, il est difficile de les préciser en se basant seulement sur des observations topographiques.

L'étude de Mr. B. est un résumé succinct des fouilles et des découvertes archéologiques personnelles faites à Drobeta. Si l'auteur lui avait donné un plus grand développement, en insistant sur les éléments provenant des découvertes, il aurait pu mettre en discussion un matériel historique encore plus intéressant. Comme moyen d'information rapide à l'usage des investigateurs étrangers, il reste, pour le moment, le seul guide pour la connaissance de Drobeta.

D. Tudor

TRAIAN IONESCU NIŞCOV, *La tradition cyrillo-méthodienne dans l'histoire des Slaves de l'Ouest* (L'Institut de recherches du Sud-Est européen). Bucarest 1941, 32 p.

www.cimec.ro

Cette étude représente le sujet d'une conférence faite par l'auteur à l'Institut d'études sud-est européennes. Dans un intéressant exposé, il a réussi à nous présenter de façon assez complète tout le problème cyrillo-méthodien dans l'histoire des Slaves de l'Ouest.

A l'appui de deux des plus anciens chroniqueurs slaves, le Russe Nestor et le Tchèque Cosma, l'auteur nous présente l'orientation vers Byzance des Slaves de l'Est et vers l'Occident des Slaves de l'Ouest. Ce fait fut déterminé par divers éléments d'ordre géopolitique. Nous ne pouvons cependant souscrire complètement à l'affirmation de Mr. Nişcov, lorsqu'il prétend que les Polonais, les Bulgares et les Serbo-Croates ont eu, tout le long de l'histoire, une situation inférieure. Un spécialiste des problèmes liés à l'espace balkanique et à l'Europe orientale n'aurait pas affirmé cela.

Situés, en quelque sorte, au carrefour de deux mondes, au croisement de deux cultures, les Slaves de l'Ouest ont été gagnés par la culture occidentale, sous sa forme catholique et latine. Cependant, une seule fois, mais non pas au début du Moyen-Âge comme l'affirme Mr. Nişcov, mais bien plus tard, vers la moitié du IX-e siècle, une partie des Slaves de l'Ouest a adopté pour quelque temps les dogmes orientaux.

En analysant les circonstances qui ont provoqué la conversion au christianisme des Slaves, l'auteur fait une brève incursion dans la plus ancienne histoire des régions tchéco-moraves, là où ont passé les Boïens et les Marcomans et où se sont définitivements établis les Slaves dans la première moitié du VI-e s. L'auteur nous parle de cette population slave païenne et nous explique clairement la formation du premier noyau politique sous Samo, ce marchand franc qui réussit en luttant contre les Avares, à fonder vers 623—24 un grand empire. Lorsque Mr. Nişcov affirme que le centre de cet empire aurait été la Bohême, il est un peu trop catégorique. Il est seulement probable que le noyau autour duquel s'est consolidé ce grand organisme politique ait été la Bohême. D'autre part, Mr. Nişcov oublie de nous rappeler l'autre aspect de la question : la lutte de Samo avec les Francs de Dagobert, qu'il vainquit en 631 à Wozastisburg. Il fut ainsi en mesure d'assurer l'indépendance de l'état nouvellement créé. (cf. Václav Novotný, *České dějiny*, Doba stará, II, Od vystoupení Slovanů do Přemysla I dans *Československá Vlastivěda* sv. IV, dějiny, Praha, 1932, p. 23).

Après la mort de Samo (658—659), son empire se démembra. Ce n'est qu'au IX-e siècle que les Slaves de Moravie réussirent à fonder un état plus durable, l'empire de la Grande Moravie, sous Mohimir (830). C'était au moment où le christianisme occidental commençait à pénétrer dans les pays tchèques.

En 845, 14 princes tchèques reçurent le baptême à Regensburg, à la cour de Louis le Germanique, tandis qu'en Slovaquie, Pribina avait élevé, en 832, à Nitra, la première église chrétienne de cette région. Le successeur de Mohimir, Rastislav, voyant l'existence même de l'état menacée par l'expansion franque, et tenant compte du fait que les missionnaires allemands ne connaissaient pas la langue slave, et ne pouvaient être par conséquent compris des indigènes, se dirigea vers Byzance.

En traitant cette question, Mr. Nişcov, commet de nouveau une erreur. On ne sait pas si l'alliance entre Louis le Germanique et les Bulgares de Boris a été conclue exactement en 863 (p. 11) ou probablement en 862 (Cf. A. Decei, *Românii în sec. IX—XVII în lumina izvoarelor armenești* (Les Roumains du IX-e au XIII-e

www.cimec.ro

siècle à la lumière des sources arméniennes), Bucarest 1939, p. 65), ou en 864 (I. Nistor, *Bulgarii dincolo de Dunăre şi în Dacia* (Les Bulgares au-delà du Danube et en Dacie) dans *Revista Istorică*, XXVII, No. 1—12, p. 95, où cependant l'auteur affirme d'une façon erronée que le traité d'alliance bulgaro-franque était dirigé contre Mohimir. De fait Mohimir était mort en 846 (cf. V. Novotný, *ouvr. cit.*, p. 24). Le traité était dirigé contre Rastislav. En tout cas, l'année de l'alliance bulgaro-franque reste incertaine.

En analysant les motifs qui ont poussé Rastislav à se diriger vers Byzance, Mr. Nişcov dit avec raison qu'en ce qui concerne ce problème, nous en sommes réduits à des simples conjectures. Il semble cependant que l'on doive chercher l'explication de cette orientation dans une interpénétration des motifs d'ordre politique et d'ordre religieux. (Fort intéressantes les notes de Mr. Nişcov, p. 12, où il nous expose les opinions de quelques philologues slaves et de quelques byzantinologues réputés tels que Miloš Weingart, Al. Brückner, Fr. Dvorník et Fr. Pastrnek).

A la demande de Rastislav, l'empereur Michel II envoya en 863 en Moravie les frères Constantin et Méthode, originaires des environs de Salonique, qui avaient déployé auparavant une intense activité missionaire chez les Arabes de l'Asie Mineure et chez les Khazares de la Russie du Sud. Au début, ils rencontrèrent des obstacles à leur activité en Moravie. Après 40 mois d'apostolat, Constantin, ainsi que Méthode, ce que Mr. Nişcov semble ignorer, partirent chez Chocel, le fils de Pribina, en Pannonie et non en Slovaquie, comme le croit Mr. Nişcov (p. 14) (Voyez K. Grot, *Moravija i Mad'arij iz polovini IX-ogo do načala X-ogo věku*, St. Petersburg 1881, p. 14; Ljubor Niederle, *Slovanské starožitnosti*, sv. II, Praha 1906, p. 55 ss.; Václav Chaloupecký, *Staré Slovensko*, Bratislava 1923, p. 291; A. Petrov, *Drevnějšija gramotyi po istorii Karpatorusskoj cerkvi i ierarhij, 1391—1498* g. Praha 1930, p. 4. Cf. aussi V. Novotný, *ouvr. cit.*, p. 24, en ce qui concerne le renvoi de Pribina de Moravie par Mohimir.

Vers la fin de l'année 867, les deux apôtres sont signalés à Venise et, en 868, ils arrivent à Rome, à la demande du pape Nicolas I. C'est ici que Constantin fut sacré evêque par le pape Hadrien II. Il reçut dans l'église de St. Clément le nom de Cyrille, mais il tomba malade et mourut l'année suivante.

En 870 Méthode fut aussi sacré évêque. Il revint ensuite en Moravie, mais les événements de cette contrée (le détrônement de Rastislav par Svatopluk) firent tomber Méthode entre les mains des évêques francs. A la suite de l'intervention du Pape Jean VIII, il fut élibéré et rétabli dans ses droits. Jean VIII abolit pourtant le privilège, accordé par son prédécesseur, de se servir de la langue slave dans l'église. Méthode eut à lutter à la fois avec le Saint-Siège et avec Svatopluk qui menait une vie immorale. Des discussions eurent lieu autour du dogme *filioque*. Il faut ajouter à tout cela la haine des prêtres allemands. Méthode fut appelé à Rome pour se justifier. Il réussit à y obtenir en 880, l'autorisation du pape de célébrer la messe en slave et sa confirmation comme évêque de Moravie (plus exactement comme archevêque de la Moravo-Pannonie). Mais — ce doit Mr. Nişcov ne parle pas — dans la bulle du pape Jean VIII de 880 (Industriae tuae), comme une reponse à l'attitude de Svatopluk, on indique la possibilité que la messe soit officiée aussi en latin : „Et si tibi et iudicibus tuis placet, missas Latina lingua magis audire praecifimus, ut Latinae missorum tibi sollemnia celebrentur". (La bulle chez Tr. Pastrnek, *Dějiny slovanských-apoštolů*, Praha 1902, p. 255).

www.cimec.ro

Nous devons en chercher l'explication, non seulement dans le fait que les Moraves ne comprenaient pas l'ancienne langue ecclésiastique slave, mais dans l'orientation francophile de la politique extérieure de Svatopluk, politique qui, amena la suppression de l'ancienne langue ecclésiastique slave à la cour morave après la mort de Méthode, en 885. (Voyez Miloš Weingart, *O politických a sociálních složkách v starších dějinách spisovních pazuků slovanských zvláště církevněslovanského*, dans *Z dějin východni Evropy a Slovanstva, Sborník věnovany Jaroslavu Bidlovi. K šedesátým narozeninám.* V. Prahze, 1928, p. 172).

A cette même date, Svatopluk se soumit à la bulle du pape Etienne II, qui interdisait de nouveau l'emploi du slave dans l'église. Les disciples de Méthode furent chassés de Moravie. En ce qui concerne la Bohême, le prince tchèque Bořivoj reçut lui aussi le baptême, d'après la légende à Velehrad, des mains de Méthode, à peu près 20 ans après l'arrivée des deux apôtres en Moravie. Sa femme, Ludmila, aurait été baptisée en même temps que lui, d'après ce qu'affirme le chroniqueur tchèque du XII-e siècle, Cosme de Prague. L'année pendant laquelle Bořivoj et Ludmila ont été baptisés d'après le rite oriental, est encore discutée. Gelasius Dobner situe cet événement en 890 ; Joseph Dobrovský entre 887 et 890 ; Pavel Josef Šafařik en 871 ; František Palacký entre 873 et 874 ; Václav Novotný entre 880 et 885. (Voyez Nişcov, p. 23 n. 1). Mr. Nişcov aurait dû rappeler, pour que les indications qu'il nous donne fussent plus complètes, qu'Ernest Denis dans *Huss et la guerre des Hussites*, Paris 1930, p. 5 n. 3, donne l'année 871 ; H. Jelinek, *Histoire de la littérature tchèque des origines à 1850*, Paris 1930, p. 8, donne 871. Cependant on ne peut arriver à une date précise, même en mentionnant ces auteurs. (Voyez H. Jelinek, *ouvr. cit.*, p. 3 et n. 1 et Frank Wollmann, *Slovenskost Slovanů* dans *Slované, Kulturní obraz slovanského světa*, Díl II, Praha 1928, p. 13).

C'est avec l'expulsion des missionnaires slaves de Moravie que prit fin l'épisode historique, par lequel les dogmes et la tradition de l'église orientale furent transférés au milieu des Slaves de l'Ouest (Nişcov, p. 16). C'est ici que se termine la partie historique de l'exposé de Mr. Nişcov. L'auteur passe ensuite à la deuxième partie de son étude dans laquelle il s'occupe de l'influence de l'enseignement des deux apôtres slaves sur la vie et l'histoire des Slaves de l'Ouest.

La christianisation de la Grande Moravie constitue la première manifestation de solidarité culturelle slave. Les missionnaires traduisirent la Bible dans leur dialecte slavon (et non slovène, comme le prétend Mr. Nişcov pp. 17—18, ce qui est tout autre chose) et réussirent à se faire comprendre par les Slaves de l'Ouest, ce qui montre la proche parenté entre la langue des Slaves de Moravie et de Bohême et la langue de ceux de la Macédoine. C'est à l'emploi de la langue slave que sera lié le principe de la nationalisation du service divin, par l'adoption de la langue nationale comme langue liturgique, principe pour lequel Cyrille avait lutté en 867 à Venise (Nişcov, p. 19). C'est ce qui provoquera plus tard d'innombrables combats et demandera de grands sacrifices pour sa réalisation, surtout à l'époque du mouvement hussite. A cause de certaines ressemblances entre la doctrine des Saints Cyrille et Méthode et celle de Jean Huss, on a cherché un lien de continuité entre elles. Les discussions avec Rome ont déterminé chez les Hussites une orientation vers Byzance. Ils essayèrent, sans succès d'ailleurs, à s'unir à l'église d'Orient. Pour cette question, Mr. Nişcov cite seulement T. G. Masaryk, *Česká otázka*, Praha 1908, p. 172. Il s'agit,

www.cimec.ro

comme on le sait, de la mission de Petrus Payneus Anglicus en 1450—1452 auprès de l'empereur byzantin Constantin XI Paléologue et du patriarche Génadius Scholarios, pour préparer l'union des utraquistes tchèques avec l'église orthodoxe. (Je me permets d'y mentionner une étude plus détaillée et accompagnée d'une bibliographie complète de la question „Tchèques et Roumains du XIII-e au XVI-e siècle" que je viens de finir et qui va paraître prochainement dans la Bibliothèque historique de l'Institut d'Histoire Nationale, Cluj-Sibiu). Les frères bohémiens Lukáš Pražský et Martin Kabátnik prirent aussi en 1491, le chemin de l'Orient — ce que Mr. Nişcov ignore —. Deux autres frères, Kašpar Braniborský et Mareš Kokovec les suivirent dans cette voie. (Voyez Iohann Blanoslav, *Summa quaedam brevissima*, ap. Jaroslav Goll, *Quellen und Untersuchungen* I, pp. 121—124). La liaison entre le cyrillo-méthodisme et la doctrine de Huss fut aussi recherchée par le chroniqueur utraquiste Bilejovsky (1537), par le néo-utraquiste Pavel Stransky (1582 — 1657), par le pédagogue bien connu Jean Amos Komenský, membre de l'Union fraternelle et par son contemporain Bohuslav Balbin (1621—1688). L'idée de la relation avec l'époque cyrillo-méthodienne a compté des adhérents surtout au XVII-e siècle (Voyez, pour plus de détails, Nişcov, pp. 20—22 et la note 1).

Mr. Nişcov étudie aussi un autre problème, à savoir dans quelle mesure le christianisme prêché par Méthode, s'est répandu parmi les Slaves de l'Ouest. En Moravie, il n'y a pas de doute possible : la liturgie slave orientale a connu une large diffusion. En Bohême cependant, la propagande intense des prêtres francs a été un obstacle à son introduction. Elle a dû pourtant y pénétrer. Bořivoj, que nous avons rappelé plus haut, a bâti le premier sanctuaire chrétien de Bohême à Levy-Hradec. Tant lui que sa femme, Ludmila, et ses fils et successeurs Spytihněv (895—905) et Vratislav (905—921) manifestèrent une certaine sympathie pour l'église d'Orient et pour la culture byzantine. Les traditions grecques se maintinrent en Bohême, quoique l'orientation vers l'Occident et surtout vers l'Allemagne fût presque obligatoire, car elle était déterminée par l'invasion des Hongrois en Pannonie à la fin du IX-e siècle. Bien qu'il soit difficile d'admettre, ainsi que le soutient Hilferding (*Hus, jeho poměr k pravoslávné cirkvi*, trad. du russe, Prague 1871) que l'église orthodoxe ait continué d'exister en Bohême, à côté de l'église officielle jusqu'au au XV-e s., il est cependant certain que la tradition grecque a été assez puissante pour entretenir l'esprit d'opposition contre la curie romaine et pour favoriser le développement des hérésies (cf. Ernest Denis, *ouvr. cit.*, p. 6). Au monastère de Sàzava, la messe slave a continué à être célébrée jusqu'à l'époque de Spytihněv II (1055—1061), qui renvoya les prêtres slaves de Sàzava. Ils se réfugièrent en Hongrie, d'où ils revinrent sous Vratislav II (1061—1092), qui, en 1079 (Fr. Wollmann, *ouvr. cit.*, p. 14 et Miloš Weingart, *ouvr. cit.*, p. 172, donnent 1080) demanda au pape Grégoire VII de permettre que l'on officiât la messe slave. Mais le fils de Vratislav, Břétislav II (1092—1100) remplaça en 1097 les moines slaves de Sàzava par des bénédictins, mettant ainsi fin à la messe slave en Tchéquie et ouvrant largement à la Bohême l'accès à la culture occidentale.

Plus loin, Mr. Nişcov cherche à établir si les éléments de la culture byzantine ont eu une certaine influence sur l'esprit tchèque de cette époque et de plus tard. Parmi les savants tchèques les uns, dont J. Dobrovský et Fr. Palacký au début, ont refusé toute importance à l'époque cyrillo-méthodienne. Dans la deuxième moitié du XIX-e siècle, l'idée cyrillo-méthodienne a pénétré dans deux

www.cimec.ro

domaines : politique et religieux. L'un des chefs du parti liberal, K. Sladkovský (1823—1880) a passé à la religion orthodoxe et la doctrine cyrillo-méthodienne a été inscrite comme un des points essentiels du programme du parti. L'un des hommes politiques tchèques les plus représentatifs du XIX-e siècle, L. Fr. Rieger s'est déclaré en 1878 pour le rite gréco-oriental et pour l'ancien slave d'église. Un mouvement ayant un caractère littéraire a prés naissance à Brno ; c'est là qu'en 1850 (et non en 1848, comme l'affirme Nişcov d'une façon erronée, p. 25 n. 1) prit naissance une société pour la publication des livres religieux : Dědictví Sv. Cyrila a Methoděje. (Voyez aussi Emmanuel Masák, *Dějiny dedictví Sv. Cyrila a Methodeje v. Brně* 1850—1930, Brno 1932). Mr. Nişcov aurait pu mentionner qu'en 1882, une banque fut fondée, qui, à la faveur de la tradition, reçut le nom des deux apôtres slaves. (Voyez Ján Tenora, *Padesát let Cyrillo-Methodějské záložny v Brně 1882—1923*, Brno 1932).

Revenant aux premiers temps de l'expansion de la liturgie slave en Bohême, Mr. Nişcov nous donne des indications bibliographiques suffisamment riches (note p. 26) concernant la contribution des savants russes à l'élucidation des diverses questions liées au problème du cyrillo-méthodisme : l'extension et la vulgarisation de la messe slave au XI-e siècle en Tchéquie, les textes littéraires cyrillo-méthodiens d'origine tchèque et l'évolution de la culture tchèque du moyen-âge à la lumiere de la tradition cyrillo-méthodienne.

Mr. Nişcov a sans doute raison, quand il fait observer (pp. 26—27) qu'une identification du cyrillo-méthodisme avec le rite orthodoxe, tel que nous le concevons aujourd'hui, serait une confusion. Nous savons qu'avant le schisme définitif de la seconde moitié du XI-e siècle, il n'y avait pas de différences essentielles entre l'Église d'Occident et celle d'Orient. C'est pourquoi la doctrine cyrillo-méthodienne, nous dit Mr. Nişcov, ne s'identifie pas avec le rite byzantin et ne s'intègre pas non plus dans la dogmatique de l'Église d'Occident. Il constituerait plutôt une fusion d'éléments de double provenance. Mais Mr. Nişcov aurait aussi dû éclairer le point suivant : les deux apôtres slaves auraient-ils introduit éventuellement le rituel romain ? (cf. Fr. Wollmann, *ouvr. cit.*, p. 14). Pour expliquer la position intermédiaire des apôtres slaves envers Rome et Byzance, ainsi que l'originalité de leur théologie, Mr. Nişcov aurait pu se servir entre autres, des études de Fr. Dvorník (*Les Slaves, Byzance et Rome au IX-e siècle*, Paris 1926 et *Les légendes de Constantin et Méthode vues de Byzance*, *Byzantinoslavica* Supplementa, I, Prague 1933) qu'il connaît et qu'il utilise et auxquelles il aurait dû ajouter la belle étude de Fr. Grivec (*Originalnost Sv. Cirila i Metode*, *Jugoslovenski istoriski časopis*, I, sveska 1—2, Ljubljana-Zagreb-Beograd 1935, pp. 52—75) avec un résumé en russe (et aussi pp. 121 — 128, le compte rendu du même auteur au sujet du second des livres sus-mentionnés de Fr. Dvornik).

Les éléments lexicologiques de l'ancienne langue slave ecclésiastique, maintenus dans l'ancienne langue tchèque sont des indices qui renvoient à une vieille influence orientale. Ainsi le vers „*Ty spase všeho mira*" (*mir* = *svět* = monde), le mot *zizu* dans l'acception de vie (tchèque *život*), *blahoslavený* = „béni" au lieu de *dolžčený* (Nişcov pp. 26—28). En ce qui concerne l'ancien chant religieux : *Hospodine, pomiluj ny* ? (chez Nişcov p. 27 : mais à tort) à cause de certaines expressions archaïques (par ex. *pomiluj ny* au lieu de *smiluj se nad námi*) et de sa mélodie, on a cru en pouvoir fixer l'origine à l'époque cyrillo-méthodienne ; Cf. Zdeněk Nejedlý, *Dějiný předhusitského zpěvu v Čechách*, Prague 1904.

www.cimec.ro

a montré qu'il ne date que du XII-e siècle. (Voyez H. Jelínek, *ouvr. cit.*, p. 11 et M. Weingart, *ouvr. cit.*, p. 173), Roman Jakobson, *Nejstarší české písne duchovní*, Praha 1929, affirme que l'hymne religieux *Hospodine, pomiluj ny* ! a paru au plus tard à la fin du XI-e siècle et a gardé des termes de l'ancien slave d'église : *pomiluj, spase, mir*. Dans son compte rendu du livre du professeur Jakobson dans *Časopis Matice Moravské*, Ročník LV, sešit 1—2, V. Brně 1931 p. 213, Bohuslav Havránek se demande si la langue de ce chant a été originairement l'ancien slave ecclésiastique en rédaction tchèque ou la langue tchèque avec des traces d'ancien slave d'église. Havránek incline à croire que, probablement à l'origine, la langue de ce chant a été l'ancien slave. Aux exemples précédemment cités de traces de la langue slave d'église dans l'ancienne langue tchèque, que nous reproduisons d'après Mr. Nişcov, nous pouvons ajouter d'autres mots ou expressions de la même provenance, tels que : čas (hora), pokloniti se (adorare), proslaviti, rozpieti na kříži (crucifigere), rozputie, reličiti (magnificare) vzdáti chválu (gratias agere), zákonnik, zapřětiti (vetare), etc. (Voyez aussi W. Vondrak, *Die Spuren der altkirchenslavischen Evangelienübersetzung in der altböhmischen Literatur*, Wien 1893).

Vers la fin de son étude, Mr. Nişcov s'occupe de l'important épisode de l'histoire tchèque de la fin du X-e siècle, représenté par l'époque de Saint Václav, considéré comme le représentant de la culture orientale en Bohême. En 921, à la mort de Vratislav, sa femme Drahomira prit les rênes du gouvernement. La régence de Drahomira cessa en 922 (ou peut-être entre 923—924. Cf. Václav Novotný, *ouvr. cit.*, p. 28) et le pouvoir revint à son fils Václav. Il avait été élevé par sa grand'mère Ludmila, dans son exil de Budeč, dans la piété et l'ascétisme et initié de bonne heure à l'étude des livres saints slaves, grecs et latins. Les prêtres et les érudits de l'entourage de Ludmila, dont l'orientation spirituelle dépendait de l'église de Méthode, arrachèrent Václav a l'influence de sa mère Drahomira et à celle de son frère Boreslav. Idéaliste, prédisposé plutôt à la prière qu'aux faits d'armes, croyant en Dieu et bâtissant des églises, sortant du Conseil lorsqu'on devait prononcer une condamnation à mort, simple dans sa vie quotidienne, Václav était un étranger pour le milieu tchèque de cette époque. (Nişcov, p. 38). Sa mère, Drahomira (qui n'était pas païenne comme l'insinue Nişcov, p. 29, mais avait été attirée par le christianisme (Cf. Novotný, *ouvr. cit.*, p. 28), après avoir supprimé, en 921, la vieille Ludmila, poussa Boreslav à tuer Václav. En 929, à l'occasion de la consacration d'une église dans les environs de Prague, Václav fut assassiné et Boleslav se proclama roi. Nişcov (p. 32) admet que la soif de régner de Boleslav ne fut pas la seule cause du fratricide. Des élements de culture d'origine orientale, y contribuèrent aussi ; l'équilibre étant rompu, le sacrifice de Václav était nécessaire à son rétablissement. Il nous est permis de croire que ce meurtre était aussi dû aux intrigues des cercles païens de Bohême, qui ont cherché à se servir en leur faveur de l'ambition de Boleslav et ont su provoquer la suppression de leur grand ennemi, le pieux Václav. La tragédie qui se joua en Bohême à la fin du X-e siècle, a donné naissance à plusieures légendes au sein du peuple tchèque (cf. Nişcov, p. 31, note 2). L'esprit de Václav a pénétré toutes les manifestations spirituelles de la nation tchèque et son souvenir s'est perpétué par la musique, la littérature et les arts plastiques. Il a toujours été, dans les jours de joie et de tristesse, l'appui des Tchèques, celui auquel ils ont demandé conseil et chez lequel ils ont trouvé un refuge.

www.cimec.ro

Sa vie a été, avant le bannissement des moines slaves du monastère de Sàzava, une nouvelle manifestation de la glorieuse tradition cyrillo-méthodienne.

C'est ici que s'arrête l'intéressante étude de Mr. Traian Ionescu Nişcov. Nous mettons fin nous aussi à ce long compte rendu, en nous arrêtant encore un moment sur quelques petites lacunes que nous avons signalées en certains endroits. Nous reprochons d'abord à Mr. Nişcov de ne pas avoir étudié parmi d'autres questions liées au problème cyrillo-méthodien, les causes de l'incapacité du slave d'église à devenir la langue de la cour et plus tard la langue littéraire tchéco-morave, et de s'être limité au domaine liturgique. Il aurait trouvé d'intéressantes suggestions pour de pareilles recherches chez H. Weingart, *ouvr. cit.*, p. 172 et suiv. De même, en suivant la tradition orientale du cyrillo-méthodisme, l'auteur a négligé de mentionner le monastère slave fondé en 1347 à Emaus. C'est ici que des moines glagolitiques croates, successeurs des disciples de Constantin et Méthode, réfugiés autrefois en Croatie, vinrent officier la messe slave. Il semble que par la fondation du monastère glagolitique d'Emaus, Charles IV ait poursuivi, dans le sens de la politique du pape Clément VI, la création d'une institution qui pût déterminer les Serbes à s'unir avec Rome. Cela ressort du document de 1355 du tsar serbe Etienne Dušan. (Cf. Mito Kostić, *Zašto je osnovan slovensko-glagoljaški manastir Emaus u Pragu, Glasnik Skopskog učenog društva*, sv. II, Skoplje 1926.

Mais peut être que cette question, ainsi que tant d'autres, que d'ailleurs Mr. Nişcov mentionne dans son étude, l'auraient entraîné à donner un trop grand développement à son travail. N'oublions pas que son ouvrage a été primitivement conçu comme une conférence, qui, par la force des choses doit s'imposer une sévère délimitation du cadre et des problèmes traités.

Pour finir, nous nous permettons de relever quelques petites erreurs de méthode ou d'imprimerie et quelques lacunes bibliographiques. Ainsi Pribina est écrit à tort *Pribyna* (p. 10, 14) ; à la p. 17, n. 1 l'auteur cite M. Weingart *ouvr. cit.*, pp. 23—24, sans que nous puissions savoir de quelle oeuvre du regretté prof. Miloš Weingart s'agit-il, car il a mentionné plus haut tant *Slovanská vzájemnost*, Bratislava 1926, que *Rukověť jazyka staroslověnskeho*, I, Praha 1937. Nous signalons de même à la p. 18 n. 3, quelques fautes d'imprimerie dans l'étude polonaise de Wladislav Szcześniak (Obrządec au lieu de Obrzędec, dżujopisarstwa au lieu de dziciepisarzstwa, w Polske au lieu de w Polsce). A la page 19, la note 2 a été omise dans le texte, quoiqu'elle figure au bas de la page. A la page 22, n. 1, nous relevons de même quelques erreurs : s husistvum au lieu de s husitstvím dans l'étude de H. Richter et Husiství au lieu de Husitství dans l'étude Fr. Snoupek. A la p. 26 l'auteur affirme que „dès le début du XI-e siècle", tant la liturgie que l'ancienne langue ecclésiastique slaves n'ont eu aucune influence sur la culture tchèque. Nous croyons que c'est une confusion et que l'on doit lire : „dès la fin du XI-e siècle". A la page 26—27 n. 1, on abrège *Časopis Katolického duchovenstva* en *Časkat. duch.*, abréviation dont on ne saurait préciser exactement le sens. A la page 29 n. 2, le nom de l'historien russe émigré A. Florovskij et mal transcrit en Florovschi. A la page 31 n. 1, on cite de façon fort inattendue : J. Pekař, Svatý Václav,, *o. c.*, les notes 117 et de même p. 24 n. 1.

En dehors de quelques noms propres tchèques imprimés d'une façon erronée (Štloukal au lieu de Stloukal), je note encore une inadvertance entre le schéma

www.cimec.ro

généalogique de la p. 28 où Václav commence à régner en 924, tandis que dans le texte de la même page on donne 922 (=„l'année qui a suivi 921").

Nous ajoutons encore qu'à la bibliographie concernant les deux apôtres slaves, il aurait fallu rappeler entre autres la précieuse étude de I. Ohienko, *Kostjantyn i Metodij*, č. II, Varsovie 1928; A. Teodorov-Balan, *Kiril i Metodi*, I—II, Sophia 1934; V. Bil'basov, *Kiriloi Metodij*, I-II, Petrograd 1871; D. Matov, *Životopisna Sv. Klimenta*, Plovdiv 1896; N. L. Tunicki, *Materialy dlja istorii, žizni i dějatel'nosti učenikov Svv. Kirila i Mefodija*, Sergijev-Posad 1918; Lavrov, *Kyrylo ta Metodij*, Kyjev 1928. L'étude de Jan Stanislav, *Slovienska liturgia na Slovensku a sídlo Metodovo a Gorazdovo* dans *Časopis Slovenskej učenej spoločnosti* (Acta eruditae Socictatis Slovacae) III, Historica slovaca I-II, Bratislava 1940—41, pp. 5—43, aurait aussi dû être prise en considération.

Pour la bibliographie concernant St. Václav, l'on pouvait encore mentionner les études de J. Slavík, *Svatý Václav a slovanské legendy* dans *Sbornik prací věnovaných Pavlu Nikolajeviči Miljukovi* 1859—1929, Praha 1929, p. 137—157 et Joseph Vašica *De Sancto Venceslao in documentis litterarum palaeoslovenicis*, *Acta conventus Pragensis pro studiis orientalibus anno MCMXXXIX celebrati*, Olomoutii 1930, p. 39—59. Mr. Nişcov connaît l'étude de Vašica, parue sous le même titre en tchèque, *Sv. Václav v památkách církevněslovanských* dans Hlidka, 1919.

Nous devons cependant souligner encore une fois l'importance de la contribution de Mr. Tr. Ionescu Nişcov. Les observations et les annotations faites au cours de ce compte rendu, ne diminuent en rien le mérite d'un ouvrage bien écrit et sérieusement documenté.

Dr. Mihail P. Dan

P. MUTAFČIEV, *Istorija na bălgarski narod*, tome I, Sofia 1943, 393 pp. in 12°.

Aux côtés de Drinov et de Zlatarski, feu Mutafčiev peut être considéré comme un des représentants les plus en vue de la science historique bulgare. Quelques mois avant sa mort il a fait paraître le premier volume d'une „Histoire du peuple bulgare". Destiné au grand public, cet ouvrage qui devait embrasser l'histoire bulgare jusqu'à nos jours, n'a pas la pretention de remplacer l'„Histoire de l'état bulgare au moyen-âge" de Zlatarski, véritable mine de renseignements et fondement de toute recherche ultérieure. Mutafčiev a expliqué lui-même dans sa préface le but qu'il s'est proposé. „Il est probable, dit-il, que ce livre n'aurait pas vu le jour, n'était l'époque inquiète que nous traversons, avec les dures épreuves qu'elle apporte pour notre peuple. Je sentais que je devais l'écrire pour la seule raison qu'aujourd'hui chacun a le devoir de donner à la communauté ce qu'il est en état de donner" (p. VII). Aussi l'ouvrage n'est-il pas accompagné de notes et ne donne qu'une bibliographie sommaire à la fin de chaque chapitre. „Pour ne pas surcharger mon livre de détails qui pourraient fatiguer l'attention du lecteur, je n'ai pu non plus expliquer pourquoi dans plusieurs questions je soutiens un point de vue différent de celui qui passe pour généralement établi. Au sujet de certaines de ces questions j'ai déjà exprimé ailleurs mes arguments; pour d'autres, j'espère avoir la possibilité de le faire plus tard" (p. VIII).

Ce premier volume embrasse l'histoire bulgare jusqu'aux conquêtes de Basile le Bulgaroctone (1018). Il contient douze chapitres. Le premier (pp. 1—50) constitue une introduction à l'histoire bulgare proprement dite; il y est question

www.cimec.ro

de la Bulgarie à l'époque préhistorique, des Thraces et des Illyriens, et de la Peninsule Balkanique sous la domination romaine (l'auteur ne dit rien sur les colonies grecques de la Mer Noire, bien qu'il juge nécessaire de parler des Celtes). Le deuxième chapitre est consacré aux Slaves, Protobulgares et Avars (pp. 50—91). Contrairement à l'opinion courante, l'auteur croit que le mouvement des Slaves vers le Sud, a commencé probablement vers le II-e siècle de notre ère ,,lorsque la Dacie se trouvait encore sous la domination romaine" ; les deux arguments sur lesquels il fonde cette opinion, sont d'une part le fait que le nom de l'empereur Trajan a été largement connu chez tous les peuples slaves, et d'autre part, le mot latin *calendae* qui se retrouve dans toutes les langues slaves (p. 53).

On sait que Zlatarski croyait que les ancêtres des Slaves qui vinrent plus tard dans la peninsule et qui adoptèrent ensuite le nom de Bulgares, devaient être cherchés parmi les Antes ; Mutafčiev par contre, considère les Antes parmi les ancêtres des Slaves de l'Est ; mais lui aussi distingue, dès avant leur arrivée dans la Peninsule Balkanique, deux groupes parmi les Slaves : les Slaves de Dacie (ancêtres des Bulgares d'aujourd'hui) et les Slaves de Pannonie (ancêtres des Serbes) (pp. 70—71). Il develloppe cette idée dans le chapitre suivant (pp. 92—110) consacré à la migration slave dans la Péninsule Balkanique. Les Slaves de Dacie occupèrent la plus grande partie de la péninsule, avançant jusqu'en Thessalie et en Peloponnèse ; les Slaves de Pannonie occupèrent l'actuelle Serbie centrale et occidentale, le Monténegro, la Bosnie, l'Herzégovine et la Dalmatie ; ces deux groupes de Slaves continuèrent ainsi, après leur établissement dans la péninsule, à être separés par une ligne qui commençait à l'Ouest de Belgrade et qui, passant au Nord-Ouest du mont Char, arrivait jusqu'à Durazzo.

Dans le chapitre suivant (pp. 111—152), l'auteur étudie la formation et le demembrement de l'état de Koubrat, le règne d'Ispérich et son établissement au Sud du Danube, ainsi que le règne de Tervel ; il semble admettre (pp. 125—126) qu'Ispérich ait réussi à imposer sa domination sur les sept tribus slaves déjà établies sur ce territoire, sans trop de difficultés et sans luttes sanglantes. Sur le cycle chronologique des anciens Bulgares et sur les diverses théories émises à ce sujet (Bury, Zlatarski, Mikkola) l'auteur s'exprime avec beaucoup de scepticisme (p. 140).

Le cinquième chapitre (pp. 153—174) expose ,,la crise de l'état bulgare au VIII-e siècle" menacé par les campagnes de l'empereur Constantin Copronyme et par des dissensions intestines. Parmi les princes bulgares de cette période deux, Sabin et Pagan, portent de noms à consonnance latine (cf. aussi N. Iorga, *Histoire de la vie byzantine*, II, p. 28) ; c'est probablement la raison pour laquelle Mutafčiev change le nom du dernier en ,,Bagan" (p. 163).

Le chapitre suivant (pp. 174—216) est consacré à la première moitié du IX-e siècle, aux règnes de Kroum, Omortag et Malamir. Après la disparition de l'état avare ,,tous les territoires à l'Est de la Theiss furent incorporés à la Bulgarie ; quant à la Valachie, elle en faisait partie, peut-être dès les temps d'Ispérich et de Tervel" (p. 176). Plus étonnante est l'opinion de l'auteur au sujet des Szeklers qu'il considère comme descendants des ,,Protobulgares touraniens qui vivaient dans les territoires avares" (p. 177).

Sur le problème des successeurs de Kroum, Mutafčiev évite de prononcer une opinion nette. ,,Quoi qu'il en fût, dit-il de ces hypothèses, le fait est qu'une année au plus tard après la mort de Kroum, le trône bulgare était occupé

www.cimec.ro

par Omortag" (p. 195). Apparement l'auteur évite de se prononcer pour ou contre les ingénieuses déductions de Grégoire (*Les sources épigraphiques de l'histoire bulgare* dans *Byzantion* IX, 1935) que pour la même raison il ne cite pas dans la bibliographie. Et voici comment Mutafčiev juge la première intervention des Serbes dans les évenements de la péninsule sous leur prince Vlastimir : „Tandisque les tribus slaves de Macédoine, en lutte constante contre Byzance, considéraient l'état bulgare, dès le début, comme une organisation politique apparentée, ce pourquoi ils ont toujours été attirés par la Bulgarie à laquelle ils tentent de se réunir, les Serbes, en revanche, s'elèvent contre la Bulgarie pour defendre les intérêts politiques de Byzance. C'est même le danger bulgare qui donna la première impulsion pour l'union des tribus serbes qui s'effectua sous l'égide protectrice de l'empire byzantin" (p. 214).

Dans le septième chapitre (p. 217—247) l'auteur étudie „le règne de Boris". Pour la date de l'evénement principal de son règne, la conversion des Bulgares, l'auteur abandonne la théorie de Zlatarski (865) et adopte l'année 864 suivant les conclusions de Vaillant et de l'auteur de ces lignes (*La date de la conversion des Bulgares* dans la *Revue des études slaves* XIII, 1933). Mais, conséquent avec les idées qu'il avait déjà exprimées en 1930 (*Der Byzantinismus im mittelalterlichen Bulgarien* dans *Byz. Zeitschrift*, XXX) il se demande (p. 238) s'il faut considérer comme un événement favorable pour le dévellopement ultérieur de la Bulgarie, la décision de Boris qui s'était finalement detourné de Rome en liant le sort de son pays à celui de l'Orient orthodoxe.

Ce chapitre est completé par le suivant (pp. 248—270) où l'auteur étudie „les débuts de la litterature slave en Bulgarie", c'est-à-dire le rôle de Cyrille et de Méthode et de leurs disciples ainsi que les dernières années du règne de Boris. En définitive, le jugement que l'auteur porte sur Boris est très favorable, on dirait même enthousiaste.

Plus nuancé, en tous cas bien moins élogieux, est son jugement sur Siméon à qui est consacré le neuvième chapitre (pp. 271—320). Siméon, dit-il (p. 316) était doué de talents militaires et politiques ; il a été le plus cultivé parmi les souverains bulgares ; son règne est „à tous points de vue la période la plus brillante de toute l'histoire bulgare". Mais il y a aussi des ombres au tableau : l'activité littéraire de son règne malgré toute sa fécondité, confinée aux cadres de la culture théologique byzantine, est depourvue de caractère national ; elle est restée étrangère aux masses de la nation et a même „desséché les sources vivantes d'un génie national créateur". Au point de vue politique, les visées de Siméon qui voulait conquérir Constantinople dépassaient les forces non seulement du peuple bulgare mais de tout autre peuple de cette époque (p. 318). Mutafčiev considère même comme un bonheur que ces visées ne se sont pas realisées ; si Siméon réussissait en fait de devenir „empereur des Romains", il aurait oublié qu'il était empereur des Bulgares et la victoire serait en réalité restée aux vaincus. En tous cas l'effort qu'il a demandé à son peuple a dépassé les forces de la Bulgarie et preparé les germes de décadence et de dissolution qui se manifestent sous son fils Pierre.

C'est au règne de Pierre qu'est consacré le dixième chapitre intitulé „décadence de la Bulgarie" (pp. 321—354). Dans ce chapitre il faut surtout relever les pages sur la prétendue féodalisation de la Bulgarie et sur le bogomilisme. Mutafčiev s'élève résolument contre l'opinion de quelques auteurs qui vou-

www.cimec.ro

laient découvrir dans la Bulgarie du X-e siècle des élements de régime féodal (pp. 331—333). Plus de dix pages (pp. 341—353) sont consacré aux bogomiles. Là encore l'auteur combat les thèses de quelques-uns de ses compatriotes dont les opinions peuvent se grouper en deux catégories : les uns considèrent le bogomilisme ,,comme l'expression la plus haute du génie bulgare'', comme un annonciateur des mouvements ultérieurs de réforme réligieuse ou sociale dans l'Europe mediévale ; les autres voient dans les bogomiles une doctrine dissolvante et la cause principale de la rapide décadence du premier et du second empire bulgare. Ces deux opinions sont à rejetter comme le montre très justement Mutafčiev qui ramène l'importance et le rôle du bogomilisme à des proportions plus proches de la réalité historique.

Le chapitre suivant, très bref (pp. 355—364) retrace l'invasion des Russes et la conquête de la Bulgarie par Jean Tsimiscès (972).

Dans le chapitre final (pp. 365—393) l'auteur expose l'histoire de l'état macédonien de Samuel ; sur l'origine de cet état Mutafčiev s'exprime avec beaucoup de prudence ; il évite aussi de se prononcer entre l'origine slave et arménienne des ,,komitopoules'' ; par contre il n'hésite pas à admettre que Samuel et Aaron reconnurent comme leur souverain le tsar Romain, fils de Pierre ; il justifie (p. 374) le meurtre d'Aaron par Samuel ; d'une manière générale la figure de Samuel est trop idéalisée ; l'auteur insiste sur ses sentiments humains (p. 393) ; et c'est de la manière la plus sevère qu'il condamne l'atrocité de son adversaire, Basile le Bulgaroctone (p. 381).

M. Lascaris

Dr. THIM JOZSEF, *A magyarországi 1848—49-iki szerb fölkelés története. Kiadja a magyar történelmi társulat.* (Magyarország ujabbkori történetének forrásai). Édition de la Société historique hongroise.(Sources de l'histoire contemporaine de la Hongrie). Histoire de la rébellion serbe de 1848—49 en Hongrie. Vol. I, Budapest 1940, in 16., I—VIII+527 p. ; tome II, Budapest, 1930, in 16., I—XVI+686 p. ; t. III, Budapest 1935, I—VIII+984 p.

Joseph Thim, l'historien hongrois bien connu qui, pendant un demi siècle s'est adonné à l'étude des différents problèmes du passé des Serbes, couronne son activité par un ouvrage de dimensions impressionantes. Les trois volumes de ,,La révolte serbe de 1848—49'' édités par la société historique hongroise, représentent, de fait, la synthèse de nombreuses études, publiées par l'auteur dans les revues et les journaux hongrois, dans le but de familiariser l'opinion publique de son pays avec l'évolution du nationalisme serbe de la ,,Voïvodina''. En conformité avec le programme établi par ses éditeurs, il s'est arrêté à la révolte de 1848 des Serbes de Hongrie. Il s'est proposé de l'étudier dans tous ses détails, en se basant sur une vaste documentation. L'auteur a fouillé les anciens périodiques et les publications serbes, les complétant par les documents extrêmement précieux des archives viennoises, qui, de 1920 à nos jours, sont devenus accessibles avec toutes leurs sections secrètes à l'historiographie. Les archives du gouvernement révolutionnaire de Hongrie, tenues sous clef jusqu'en 1918, et cédées récemment par l'Autriche au Musée National et au Ministère de la Guerre de Budapest, lui ont fourni un matériel extrêmement riche et intéressant. Son étude ne se base cependant pas uniquement sur les

www.cimec.ro

1398 actes, qui forment le contenu des vol. II et III. L'auteur cherche aussi à se documenter sur toute la bibliographie du problème.

Les documents embrassent toute l'époque qui débute par les mouvements révolutionnaires de Pesth, en mars 1848, et se termine par le rétablissement de l'ordre en août 1849. Ils sont publiés par ordre chronologique, l'auteur ajoutant toujours la traduction hongroise des actes serbes. J'ai revu plusieurs de ces traductions et les ai trouvées non seulement exactes mais faites d'une façon particulièrement intelligente. De même, les textes serbes, allemands et hongrois sont reproduits fidèlement. La société d'édition a imposé à l'auteur les règles de publication récemment établies par les historiens hongrois pour les textes hongrois. Les documents serbes et allemands ne sont pas soumis aux règles respectives, mais sont cependant reproduits avec une suffisante compréhension du texte.

La publication de Mr. Thim aurait pu être considérée comme unique dans son genre si l'auteur n'avait pas discrédité son caractère scientifique par la tendance politique, qui l'a guidé dans l'élaboration de son oeuvre. La société historique hongroise, sous les auspices de laquelle Mr. Thim a publié son étude, cherche depuis quelque temps se rendre plutôt utile à l'impérialisme hongrois qu'à respecter la vérité historique. C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit d'étudier des mouvements produits par le réveil de la conscience nationale des peuples de l'ancienne Hongrie, elle cherche à prouver surtout deux thèses : premièrement que le régime auquel étaient soumises ces nationalités représente le plus large libéralisme et en deuxième lieu, que les mécontentements qui ont pu se produire dans leur sein, ont été surtout provoqués par des agitations extérieures, inhérentes aux mouvements des connationaux des pays voisins. Conformément à ces indications, Mr. Thim lui aussi a rédigé son oeuvre sous forme de réquisitoire. Il a souligné tous les passages ou les phrases isolées, pouvant fournir des accusations contre le parti national serbe, tandis que les notes explicatives ajoutées à la plupart des actes et des lettres serbo-croates, sont entachées d'accusations et de soupçons qui ne sont pour la plupart pas justifiés. Au lieu de l'atmosphère de nationalisme élevé, qui inspire le mouvement révolutionnaire du peuple serbe de Slavonie, Sirmiu, Bačka et du Banat, le lecteur rencontre à chaque page, le regard courroucé du procureur hongrois, complètement privé de compréhension pour ce qui constitue le droit élémentaire de chaque peuple, de créer et de consolider les bases de son existence nationale. Un demi-siècle auparavant, lorsque le fameux historien hongrois Iancsó Benedict, connu pour son chauvinisme féroce, avait cherché à répandre un livre semblable sur les mouvements nationalistes des Roumains de Transylvanie, il avait cherché à cacher ses véritables intentions, en se drapant dans le manteau d'une objectivité forcée. „La société historique hongroise" découvre cependant ses intentions sans aucune réserve et dans sa tendance à compromettre les Serbes de la Voïvodina, elle fixe comme point de départ de leur mouvement d'insurrection, le programme de 1844 de d'Élie Garašanin, quoiqu'elle ne puisse prouver en rien leur dépendance politique du gouvernement de Belgrade. Mr. Thim place donc en tête de ses documents ce projet accompagné de l'annotation suivante : „Élie Garašanin a couché sur le papier en 1844, toutes les idées, grâce auxquelles on pouvait réaliser la réunion de tous les Serbes ou Yougoslaves, sous la domination serbe. Par intérêt politique pan-serbe il a organisé le gouvernement serbe de Belgrade et la révolte des Serbes de la Hongrie du Sud en 1848". (II.25). Mais

www.cimec.ro

cette dernière affirmation n'est pas prouvée. Au contraire, les documents qui suivent attestent le caractère général du mouvement, qui s'est produit après le 15 mars 1848 dans tous les centres serbes. La révolution hongroise de Pesth a affermi le courage de tous les éléments nationalistes de Hongrie : Roumains Slovaques, Croates, Saxons et naturellement aussi des Serbes. La communauté serbe de Pesth, se réunit le 17 mars et formula un certain nombre de revendications ; le 22 mars les Serbes de Pančevo suivent son exemple ; le 23 ceux ds Zemun ; les jours suivants ont lieu les assemblées serbes de Voïvisad, Subotica, Ruma, Mitrovica, ainsi que la proclamation des Čajkaš, à côté des manifestations et des actions pleines d'énergie de la jeunesse serbe (II, 41—43, 47—48, 49—56, 60—63, 77—81). C'était, de toute évidence, un mouvement qui partait des grandes masses populaires, qui devait avoir de profondes racines dans le sol même de la Hongrie du Sud, dans le mécontentement qui couvait contre le régime féodal hongrois et contre les tendances impérialistes de la génération magyare de la soit-disant „époque des réformes". Le cours des événements, depuis l'assemblée de Karlovci jusqu'à la réalisation de la „Voïvodina". montre jusqu'à quel point la thèse de Mr. Thim est erronée et dépourvue d'intuition. Le métropolite Rajačić devient le chef de son peuple, sans la moindre réserve et obtient, en s'attachant à la dynastie des Habsbourg, l'autonomie politique que les chefs illyro-serbes avaient vainement réclamée pendant un siècle et demi. La Serbie de cette époque et ses hommes politiques ne pouvaient encore exercer un pouvoir d'attraction sur leurs compatriotes de Hongrie, même si nous admettons chez eux une clairvoyance surprenante en ce qui concerne l'évolution de l'idée politique de la Grande Serbie ou de la Yougoslavie. Mais il existe encore une considération dont notre auteur ne tient pas compte : les chefs des Serbes de la Hongrie du Sud ont fait preuve, au cours de la révolte, d'un sens politique particulièrement réaliste. Ils ont cherché à réaliser, tout d'abord, la solidarité de toutes les régions et de toutes les classes sociales serbes ; ensuite, ils ont établi un programme national dont les articles principaux sont devenus l'impératif de toute une génération ; ils ont eu du courage et de l'audace pour défendre leur idéal et étaient prêts à payer de leur sang et leurs revendications et leur fidélité envers la dynastie. Rajačić et ses contemporains ont sans doute été de grands patriotes, mais ils étaient assez conscients de la responsabilité qui pesait sur eux, pour ne pas se laisser entraîner dans des aventures et des actions inconsidérées ou, pour le moins, prématurées.

Les historiens magyares (Szekfü, Kornis, Hóman, Iancsó) ne veulent pas admettre que chaque peuple de l'ancienne Hongrie a eu besoin d'un certain temps — après son long servage féodal — pour créer les conditions indispensables à une vie nationale dont la conclusion finale devait être, de façon normale, l'unité politique. C'est pourquoi la thèse de Thim est au moins anachronique, sinon même une regrettable mystification.

Dans le premier volume de son oeuvre, notamment dans l'introduction, l'auteur soutient sa thèse en produisant une série de preuves, qui sont toutefois peu convaincantes. Nous ne voyons pas la liaison immédiate entre les chefs du mouvement révolutionnaire serbe de la Hongrie du Sud et la ligue organisée par le chef de l'administration intérieure de la petite principauté encore vassale des Turcs. Au contraire, les preuves invoquées démontrent que, même il y a cent ans, les nationalistes serbes voyaient clairement leur but et

www.cimec.ro

traçaient, pleinement conscients de leurs droits, leurs frontières politiques dont la réalisation dépendait des conjonctures politiques futures.

Les chefs serbes n'ont négligé aucun moyen pour réaliser leur idéal national et ont fait appel à toutes les amitiés possibles pour le triomphe de leur cause. Ils se sont entendus avec les Croates, ils se sont encadrés dans le grand mouvement slave, ils ont maintes fois réclamé l'intervention de la Russie et, de façon fort naturelle, ils sont restés en contact intime avec le gouvernement de Belgrade, qui les a toujours secrètement soutenus. Le principal objectif de leur révolution fut cependant la fondation de la „Voïvodina", avec un statut d'autonomie nationale.

Pour nous faire mieux comprendre l'agitation nationaliste des Serbes de cette époque, Mr. Thim aurait plutôt dû nous faire un exposé succinct de leur développement politique et surtout de leur activité intelectuelle, qui contribua dans une large mesure à la formation de la génération de 1848. Nous croyons ne pas nous tromper, lorsque nous exprimons l'opinion que le public hongrois pour lequel le livre est écrit, n'est pas familiarisé avec ce chapitre de l'histoire serbe, sans lequel on ne peut bien comprendre le but et les proportions de la révolte de 1848—49.

L'historiographie serbe mettra au point, si elle le trouve nécessaire, les nombreuses erreurs inhérentes à une pareille conception. La science objective ne peut que regretter qu'une oeuvre aussi utile pour la connaissance d'un chapitre important de l'histoire du peuple serbe, soit complètement faussée. Nous serions tentés de dire qu'il est dommage que l'auteur ait consacré tant de travail et fait preuve d'une telle érudition. Nous considérons cependant de notre devoir d'attirer l'attention de tous ceux qui se consacrent à l'étude de l'histoire de cette partie de l'Europe, sur l'activité suspecte de la Société historique magyare, dont l'officine a dénaturé d'une façon si regrettable les volumes de Mr. Joseph Thim.

En même temps et chez les mêmes éditeurs, a paru l'oeuvre monumentale de Ludovic Steier „La question nationale slovaque en 1848—49". Il est probable que cet historien a aussi reçu des indications particulières de la Société historique hongroise. Il y a résisté, pour sauver au moins les apparences de l'objectivité et il a même cru devoir justifier son attitude dans une préface, qui lui fait honneur[1]. Voilà ses propres termes :

„Les grands hommes slovaques et hongrois constituent l'élément actif, dans les événements orageux des années passées en revue. Ils ont lutté pour le relèvement de leurs nations, poussés par leurs convictions et leur idéal national, ce qui prouve une sublime vertu humaine. La mission de l'histoire n'est pas de la mettre en doute, mais de juger équitablement les circonstances du combat pour les droits nationaux et humains".

„Nous devons examiner chaque geste de leur attitude politique d'un oeil critique et pragmatique pour reconnaître, d'une part, dans un esprit d'équité, leur distinction individuelle et la grande valeur de leur talent, et, d'autre part, pour en pouvoir tirer un enseignement. Nous faisons cela non seulement pour les personnalités militantes slovaques, mais aussi pour les personnalités magyares et autrichiennes. Mon but n'est pas de détruire des réputations d'une main sa-

[1] Steier Lajos: *A hét nemzetiségi kérdés 1848—49-ben*, I—II, Budapest 1937, I, p. VI.

www.cimec.ro

crilège, ni de diminuer les valeurs nationales existantes, c'est la connaissance de la vérité."

Ces mots ne sont pas seulement une justification personnelle, mais aussi une réponse donnée au groupe des historiens qui croient servir la cause de leur propre patrie, en dénigrant systématiquement l'histoire et les élans les plus généreux des peuples voisins.

Nous ne serions pas justes non plus, si nous ne reconnaissions pas que l'oeuvre de Thim peut être utilisée avec beaucoup de profit par l'historiographie roumaine. L'auteur ne ressent pas de sympathie pour le peuple roumain (il l'appelle tantôt ,,rumen", tantôt ,,Olah", tantôt ,,roman"), et il ne possède pas non plus de connaissances suffisantes sur le mouvement révolutionnaire roumain de 1848—49. Ses explications doivent donc être lues avec circonspection. Dans le matériel qu'il a publié nous trouvons cependant beaucoup d'informations nouvelles et de nombreux actes inédits, qui éclaircissent les relations serbo-roumaines de ces années de troubles.

Ces relations sont pénétrées d'un esprit d'inimitié dès le début du mouvement et l'opposition des Roumains, loin de le calmer, s'exaspère à mesure que croissent les chances de réussite de la politique serbe. C'est le premier conflit historique entre ces deux peuples qui luttent pour l'affirmation du territoire national. La dépendance des Roumains de la hiérarchie serbe, ou plus exactement les tendances serbes de dénationalisation des Roumains dans les diocèses d'Arad, de Timişoara et Vârşeţ, constituent le motif principal des mécontentements. En voyant poindre l'aube de la liberté, les Roumains tentent de se soustraire à juridiction de l'église serbe, qui fait peser sur eux un joug insupportable. Dans ce but, les chefs roumains du Banat suivent d'autres voies que leurs frères de Transylvanie et s'allient avec les Hongrois contre les Serbes. Lorsque les Serbes réussissent à obtenir leur autonomie, leur ,,Vcĭvodina" s'étend sur le territoire ethniquement roumain du Banat ; le conflit devient ainsi inévitable. Les documents concernant les Roumains se réfèrent donc à ce domaine.

Quatre des quinze documents traitant uniquement des relations serbo-roumaines sont connus depuis longtemps : le manifeste adressé aux Roumains par le métropolite Rajačić le 17 mai 1848 au nom du comité national (Thim II, p. 244—247) a été publié par N. Popea dans *Memorialul archiepiscopului şi mitropolitului Andreiu baron de Şaguna* (Mémorial de l'archévêque et métropolite André, baron de Şaguna) I, Sibiu 1889, pp. 142—154 ; la convocation de Murgu à l'assemblée de Lugoj (17 juin 1848) et son rappport au ministre de l'intérieur hongrois (Thim II, 471 et 490) se trouvent dans *Cartea de aur* (Livre d'Or) de Théodore V. Păcăţian, I, Sibiu 1904, pp. 347—8 et 350—353.

Ce dernier document a été mutilé par Thim, ce qui lui donne un tout autre aspect. Au sujet du manifeste du 17 mai, il soutient qu'il a été envoyé aux Roumains par Patrice Popescu, un ecclésiastique connu de Vârşeţ. Il ne nous indique pas la source de son information mais il ajoute (II, p. 250) : ,,Ce manifeste fait clairement ressortir la tendance politique des Serbes à gagner les Roumains. A Karlovci même ils étaient sûrs que, si les Roumains s'alliaient avec les Hongrois contre les Serbes, la cause serbe tomberait". Si nous feuilletons cependant les documents de Thim, cette affirmation nous semble manquer de pénétration. Si les Serbes en avaient été aussi sûrs, Rajačić n'aurait pas été tout le temps aussi intransigeant en ce qui concerne le desideratum des Roumains de se sé-

www.cimec.ro

parer de la hiérarchie serbe et dans la revendication d'étendre les frontières de la „Voïvodina" serbe sur le territoire purement roumain des districts de Timiş et Caraş. Thim a pris le quatrième document, qui n'est pas inédit, à l'„ókmánytár" de Papa Dénes. Nous nous demandons cependant, puisqu'il semble être un amateur de protestations faites du côté roumain contre les tendances politiques serbes, pourquoi il n'a pas feuilleté avec plus d'attention les journaux de Pesth de cette époque. Dans le „Budapesti Hirlap" du 9 mai, il en aurait trouvé un autre rédigé par les Roumains de Bihor, contre la convocation du Congrès de Novisad.

Les dissensions qui se produisent entre les Roumains et les Serbes sont dues aussi aux intrigues hongroises. Les chefs roumains magyarophiles sont les premiers à pousser les Roumains à lutter contre la hiérarchie et le peuple serbes. Tels sont le député Dragoş (II, p. 266) ainsi que Pap Sigismund, Gabriel Mihályi, Theodore Serb et Joseph Maniu, tous députés dans le parlement de Kossuth, qui publièrent un manifeste contre les Serbes le 10 sept. 1848 (III, p. 16—18). Le manifeste publié par Thim (II, p. 64—66), d'après une feuille volante, qui ne porte aucune signature, appartient à cette catégorie.

Les Roumains réussissent à s'organiser plus tard. Dans la collection de Thim (II, p. 126—129), on reproduit une circulaire adressée aux garde-frontières de Caransebeş par les chefs roumains de la Transylvanie. Il y a dans le texte roumain de Thim beaucoup de fautes, et, dans le traduction allemande une regrettable mystification : la phrase roumaine „donc, grâces en soient rendues à Dieu, le temps du despotisme est passé. Le Serbe a été repoussé dans les limites de la justice et de l'équité, et la situation du Roumain, comme de tout autre citoyen est devenue légale", est traduite en allemand par le texte suivant qui est perverti et que Thim souligne : „Indessen gelobt sei der Herr, wenn jene Zeit des Despotismus ist nun vorüber, der Serbe ist der Usurpator der Grenzen der Gerechtigkeit und Billigkeit, obwohl für die walachische Nation gleich jeder Andern in dem Gesetz gesorgt ist."

Il n'y s'agit d'aucune usurpation mais de la limite de justice et de bienséance imposée aux Serbes. Les noms du président de l'assemblée d'Arad, Jean Arcaşi et du secrétaire Vincent Babeş sont reproduits d'une façon erronée par Thim. A la page 407 du vol. II, il nous donne la décision du consistoire d'Arad de ne pas reconnaître à Rajačić le titre de Patriarche (15 juin 1848). Enfin, dans la série des documents qui mettent en évidence l'opposition des Roumains se trouve le mémoire présenté à l'Empereur par les habitants allemands et roumains de Biserica Albă. Thim le publie sans signatures et en soulignant certains passages, ce qui nous fait supposer, qu'il a été rédigé sous l'inspiration du gouvernement hongrois (II, p. 390).

Du côté serbe nous avons un manifeste adressé par Georges Stratimirivić aux peuples du Banat (II, p. 563—566) et un autre appel du comité national serbe adressé aux Roumains. Thim (II, p. 571—573) le reproduit avec le texte serbe du „Srpske Novine" et une traduction hongroise. Le texte roumain original se trouve sur une feuille volante à la bibliothèque de l'Académie Roumaine. C'est un appel impressionnant à l'entente serbo-roumaine. L'évêque Katon Atanackovič, vicaire du métropolite, nommé par le gouvernemment hongrois, proteste le 26 août 1848 contre les décisions prises par les Roumains du Banat à l'assemblée de Lugoj (II, p. 637).

Deux lettres d'un chef roumain de Timişoara du 25 et 27 décembre 1848, au sujet des conflits entre les Serbes et les Roumains, sont extrêmement intéres-

www.cimec.ro

santes. Thim les a tronquées sans établir quel était leur auteur, qui doit être l'undes frères Mocioni. C'est pour la première fois qu'apparaît l'idée de constituer une organisation indépendante de tous les Roumains de la monarchie des Habsbourg : „Wir unterliessen demnach nicht, nach Siebenbürgen dem dortigen Comité... zu schreiben, dass wir alle, nämlich das Krassóer, Temeser Comitat und ein kleiner Teil vom Torontaler Comitate wünschen, ihnen einverleibt, und von einem Gouverneur in politischen, und romanischen Patriarchen in kirchlichen, ganz unabhängig vom serbischen Patriarchen regiert zu werden..." (III, p. 274—276).

Trois jours plus tard, trois représentants des Roumains du Banat : l'archimandrite Patrice Popescu, administrateur du diocèse de Vršac, ainsi que le prieur Mélétius Drăghici et le préteur de Timiş, Basiliu Stoian, envoient à l'empereur François Joseph un mémoire (III, 295—96) dans lequel ils demandent : „dass alle Seiner Majestät unterworfenen, von Romanen bewohnten Provinzen zu einem Ganzen vereint werden und dass sie unter einen aus ihrer Mitte jetzt zu wählenden, und durch Seine Majestät zu bestätigenden, in Zukunft aber im Sinne eines darüber zu bringenden Gesetzes durch Seine Majestät im Einverständnisse mit der Nation zu ernennenden und ungefähr mit der Macht des bisherigen siebenbürger Gubernators ersehenen Civilschef, ihre eigenen, aus Gliedern ihrer eigenen Nation zusammengesetzte Administration, mit in so weit gesicherter Nationalität habe, dass in der solcher Art zu bildenden, enger an Österreich anzuschliessenden Provinz Romanien die romanische Sprache sowohl bei der inneren Administration denselben als Geschäftssprache, als auch in den Schulen als Lehrsprache eingeführt werde".

C'est la formule politique de 1848, au sujet de laquelle les Roumains du Banat se sont entendus avec ceux de Transylvanie; l'on réclamait l'organisation politique autonome de tous les territoires détenus en majorité par des Roumains. Un confident du patriarche relate, le 19 janvier 1849, les délibérations des Roumains, qui ont eu lieu à Lugoj, et mentionne la collaboration de Mocioni et de Patrice Popescu (III, p. 314—15).

„La Roumanie", c'est à dire la constitution d'un grand duché roumain a été demandée en effet à l'Empereur, par les représentants de tous les Roumains de la Monarchie par le mémoire du 25 février 1849. Si les Serbes et les Roumains avaient pu arriver en 1849 à un accord préalable au sujet de la délimitation des frontières éthniques du Banat, et s'ils avaient décidé de transformer ces lignes ethniques en frontières politiques, leurs revendications auraient, peut-être, eu un autre sort. Mais comme ils étaient désunis et se combattaient réciproquement, la cour de Vienne a pu abuser les uns et les autres. C'est pour cela que parmi les actes de la publication de Thim, nous en trouvons quelques-uns qui parlent du projet d'organisation de la „Voïvodina" et de l'attitude des Roumains envers elle : Şaguna exprime son appréhension devant les conséquences qu'entraînerait l'incorporation d'un aussi grand nombre de Roumains et insiste en faveur de leur autonomie (III, p. 546—47), tandis que Pierre Mocioni demande que les territoires serbes de la Hongrie de Sud, ainsi que ceux de la Slavonie et de la Croatie, constituent la Voïvodina, car l'union avec la Croatie procurerait beaucoup d'avantages aux Serbes, (III, p. 276). Le point de vue roumain se base surtout sur le grand nombre de Roumains du Banat, fait que les politiciens hongrois ont toujours mis en évidence. Le ministre des affaires étrangères, Szemere, exagère cependant les chiffres, lorsqu'il situe le territoire revendiqué par les Serbes dans les districts purement hongrois

www.cimec.ro

au-delà du Danube (Veszprém, Tolna, Somogy, Zala) ainsi qu'à Csongrád et Csanád, et donne un nombre de 1.323.402 Hongrois, 485.836 Allemands et 651.055 Roumains, à côté de 378.352 Serbes et 72.949 Croates, comme se trouvant sur le territoire de la „Voïvodina". (II, pp. 398—399). Si nous faisons abstraction des six districts sus-mentionnés, ainsi que de celui d'Arad et si nous prenons en considération dans le tableau de Szemere seulement les districts de Baranya, Bács, Torontal, Timiş et Caraş, nous pourrions avoir des chiffres bien plus proches de la réalité: 381.778 Hongrois, 368.851 Allemands, 369.638 Serbes et 450.731 Roumains. Ladislas Szögyény, le président de l'administration civile magyare évalue dans les termes suivants la population du Banat (III, pp. 436—37 : „Der Temeser Banat, bestehend aus den drei Komitaten, Temes, Krassó und Torontal, mit einer Population über 800.000 Seelen, worunter beiläufig 425.000 Walachen, 150.000 Deutsche, 50.000 Ungarn und 175.000 Serben und andere Slaven gezählt werden".

Enfin le baron Louis Ambrózy, conseiller à la Cour, trouve que par la création de la „Voïvodina". toutes les autres nations seraient lésées, et que les Hongrois se révolteraient, étant donné que l'on trouve dans le Banat seulement 180.000 Illyriens ou Serbes, à côté de 200.000 Allemands, 600.000 Roumains et 80.000 Hongrois (III, p. 440). Comme on le voit, les chiffres varient. Seule la proportion de la population roumaine reste la plus constante et la plus élevée : elle est dans le Banat trois fois plus nombreuse que la population serbe.

Thim publie une série d'actes qui montrent que les Roumains se sont opposés à l'institution de la „Voïvodina". Ces informations sont précieuses et complètent un chapitre d'histoire, peu étudié jusqu'à présent dans la littérature historique roumaine. L'attitude du colonel Mayerhofer, l'ancien consul autrichien de Belgrade, qui soutint les revendications serbes devant la Cour de Vienne, paraît fort étrange. Il connaissait l'attitude obstinée des Roumains et cependant, au conseil des ministres auquel il avait été invité à donner son opinion, il soutint fermement (mit Bestimmtheit) que les Roumains voulaient être soumis à la „Voïvodina". (III, p. 528). Le patriarche Rajačić qualifie „d'intrigue jésuite" (III, p. 396) les nombreuses interventions du général Rukavina, pour convaincre les cercles de Vienne de l'opposition des Roumains et des Allemands du Banat.

Une information discrète, qu'un émissaire du ministre de l'intérieur magyar envoie le 14 septembre 1848, à un autre fonctionnaire du même ministère, est très caractéristique. Jankovics Demeter s'oublie et avoue qu'il a été envoyé par le ministre de l'intérieur, pour déterminer les Roumains à se révolter contre les Serbes (engem a belügyminiszter küldött le Krassóba, hivatásom vala az óláh köznépet a rác lázadók ellen fölkelésre birni) mais il a l'impression que les Roumains du Banat ressentent fort peu de sympathie pour la nation magyare). (s miután ebbéli hivatásomban eljártam, azon tapasztalást tettem, hogy a bánsági oláhok igen kevés rokonszenvet mutatnak a magyar nemzetiség iránt). Ce précieux document explique bien des phénomènes du mouvement politique du Banat pendant ces années de révolution (III, p. 23).

D'autres documents comprennent de nouvelles informations au sujet de la collaboration des Roumains, des Slovaques et des Croates, pour arracher le plus de concessions possibles au gouvernement de Vienne, au printemps 1849 (III, p. 634, 669, 681). Les personnalités serbes s'attachent au groupement solidaire des nationalités de l'ancienne Hongrie, puis s'en retirent, à la suite du refus inspiré par le patriarche Rajačić (III, p. 683). Dans un rapport du 11 avril 1849,

www.cimec.ro

la délégation serbe relate une conversation avec la Ban croate Jelacić. Un des membres, Zivanović, lui aurait demandé au sujet des Roumains : „Le gouvernement a-t-il l'intention de les organiser sur la base de l'égalité des droits ? Dans ce cas-là, les Roumains de Transylvanie , de Bucovine, de Hongrie et du Banat, seraient-ils réunis dans le sens de la pétition qu'ils ont présentée à l'Empereur ?" Le Ban répondit : „D'après le principe d'équité on doit leur accorder cela". Zivanović ajouta : „Par conséquent, on doit l'accorder aussi à la Slovaquie ?" Le Ban répondit qu'il croyait cela (III. p. 633). Aveux fort précieux puisqu'ils témoignent une généreuse compréhension des aspirations nationales et une solidarisation basée sur l'identité des sentiments.

Nous trouvons fort peu de documents se référant au problème de la réorganisation de la hiérarchie de l'église orthodoxe, que les Roumains avaient mise à l'ordre du jour en demandant la séparation totale : leur refus de prendre part au congrès convoqué par Rajačić (II, p. 241—619), l'indépendance ecclésiastique demandée, (II, 269), des conflits avec les évêques locaux de nationalité serbe (II, p. 242) et des discussions entre Şaguna et les chefs de la délégation serbe de Vienne (III, p. 600 et 634), ne touchent qu'indirectement les relations religieuses. C'est de ces documents que nous apprenons que le baron Sina, l'un des intimes de Şaguna, n'approuvait pas l'idée de la séparation totale, et qu'il ne signa pas le mémoire présenté par l'évêque roumain à l'Empereur. L'on nous dit encore que Şaguna lui-même aurait accepté de rester avec les Serbes, dans une unique organisation hiérarchique, si l'élection du Patriarche était faite par le peuple. Dans ce cas-là cependant, les Serbes, comme on le rapporta à Rajačić, risquaient d'être toujours tenus en minorité par les Roumains (III, p. 634).

En ce qui concerne Şaguna, Thim reproduit quelques lignes bizarres, injustes et complètement dépourvues de fondement, du rénégat serbe Sava Vukovits, commissaire du gouvernement hongrois pour le Banat. Il semble que, en route vers Vienne, l'évêque roumain ait rencontré Vukovits à Timişoara, où le 5 juin était arrivé Eftimie Murgu. Le 6 juin, le commissaire royal écrit (II, p. 350,) au ministre de l'intérieur : „L'évêque de Transylvanie, Şaguna, est parti vers le nord. Il n'est pas impossible de le gagner. Si l'on réussit à amadouer Murgu, il est plus facile de le faire céder. Il n'a jamais été dur avec intention, c'est plutôt un caractère inconstant et indécis. D'ailleurs, parmi tous les évêques orthodoxes, il est le plus hongrois". Mais l'activité de Şaguna, orientée vers une même direction du commencement à la fin, dément catégoriquement ce jugement hâtif. Sa première éducation a été faite dans le milieu hongrois de Pesth, où il eut à lutter héroïquement contre son influence. Posséder parfaitement le hongrois ne signifie pas être hongrois. Il n'était certainement pas né révolutionnaire ; c'était plutôt une nature équilibrée, positive et respectueuse envers la suprême autorité politique. Entre la dynastie et le gouvernement révolutionnaire hongrois, il n'a pas hésité à s'attacher à la première, avec tout son peuple. Après l'assemblée nationale des Roumains, qu'il a présidée le 3/15 mai 1848, il n'a plus fait de politique personnelle, mais il est resté jusqu'à la fin de la révolution, le porte-parole de sa nation.

Nous ne pouvons pas terminer ce compte rendu sans attirer l'attention de nos savants sur de nombreux documents, qui reflètent l'opinion des gouvernants hongrois sur les nationalités pendant la révolution. Nous trouvons l'opinion de Kossuth dans trois lettres (III, pp. 155—156, 506—509, 752—755) dont seule est inédite celle adressée au comte Casimir Bathyanyi le 10 mai 1849.

www.cimec.ro

le chargeant, dans les discussions de réconciliation avec les Serbes, de leur mettre en vue la reconnaissance de leur autonomie, en Slavonie et non dans le Sud de la Hongrie. Au sujet des opinions de Szemere, qui, bien que publiées, sont fort difficilement accessibles, nous avons dans le livre de Thim de nouvelles informations (III, p. 856—858, 858—860) ainsi que son discours célèbre tenu au parlement de Szeged, sur la question des nationalités. Ces documents sont, même aujourd'hui, d'une grande actualité, car ils nous montrent l'impossibilité de résoudre les problèmes nationaux de cette partie de l'Europe, si ce n'est pas par une séparation définitive des nationalités, séparation basée sur les frontières ethniques.

S. Dragomir

MILOVAN GAVAZZI, *Godina Dana Hrvatskih Narodnih Običaja*, I—II. (Cycle annuel des coutumes populaires croates), Zagreb 1939.

Milovan Gavazzi, l'ethnographe de l'Université de Zagreb, a publié dans le cadre de la petite bibliothèque de la société Matica Hrvatska („Mala Knjižnica Matice Hrvatske") en deux volumes, d'une technique typographique irréprochable et avec de très belles planches, Godina Dana Hrvatskih Narodnih običaja, dans lesquels il présente les rites et les coutumes populaires croates de tout le cycle annuel.

Cet ouvrage qui s'adresse à tous les cercles croates a, par sa destination même, l'espace de son exposition plus réduit, les spéculations théoriques lui étant en quelque sorte interdites. Cependant nous relevons avec satisfaction que le professeur Gavazzi, tout en donnant un livre accessible au grand public, a réussi à sauver aussi le facteur scientifique. L'espace limité l'a obligé de faire une classification schématique de toutes ces coutumes périodiques croates et de les présenter d'une façon tout à fait synthétique. De sorte qu'il a réussi à donner un ouvrage qui présente un tout et que les Croates ne possédaient pas encore.

D'autre part, désireux de se faire comprendre par le peuple, il a une exposition tellement cristalline, que tout lecteur peut s'en approprier le sujet sans difficulté. L'auteur ne renonce pas non plus au critérium comparatif — non seulement dans le cadre géographico-folklorique de la Croatie, mais aussi dans le cadre européen.

Dans le premier volume il présente les coutumes qui s'échelonnent depuis l'Epiphanie jusqu'en automne inclusivement; dans le second volume il continue la présentation des coutumes qui vont de la fin de l'automne jusqu'à l'Epiphanie.

Cette division du matériel folklorique semble quelque peu étrange. Nous comprenons bien l'embarras dans lequel s'est trouvé l'auteur. En effet: commencer par le Nouvel An, comme notre Marian, dans son ouvrage folklorique: *Sărbătorile la Români*, c'eût été un non-sens du point de vue folklorique, car cela aurait coupé en deux les coutumes du cycle de Noël qui ne forment qu'un tout unitaire. Il a préféré donc commencer immédiatement après l'Epiphanie. C'est à notre avis, un début tout à fait arbitraire et qui ne correspond ni à la réalité folklorique, ni à celle du calendrier officiel. Nous aurions commencé par les fêtes de Noël ou plus exactement par la veille de Noël, car c'est là, selon la conception populaire, le véritable Nouvel An. Quoi qu'il en soit, en comparaison surtout avec l'oeuvre de Marian, il a procédé d'une façon plus logique.

www.cimec.ro

De tout le riche matériel folklorique croate, présenté par l'auteur en liaison avec les différentes fêtes, notons d'abord les mascarades du carnaval (parmi lesquelles le cortège avec la charrue attire plus particulièrement notre attention par sa ressemblance avec le scénario du ,,pluguşor'' roumain) puis, les différents groupes de Kolegjani, derniers échos de la coutume la plus caractéristique de Noël.

Avec l'arrivée du printemps, commence une entière série de rites et de coutumes parmi lesquels nous en retrouvons beaucoup qui sont communs à un grand nombre de peuples slaves et autres d'Europe, ainsi qu'aux Roumains. Tels sont les rites et coutumes du Dimanche des Rameaux, des différents jours de la Semaine Sainte, de la St. Georges, etc. Le jour de la St. Georges, par exemple, on s'asperge, tout comme chez nous, avec de l'eau, on couronne le bétail de guirlandes de fleurs, on conduit pour la première fois les troupeaux au pâturage. Donc, chez les Croates aussi, la St. Georges est une fête pastorale.

Le premier Mai, le groupe de jeunes filles appelées ,,Filipovčice'' rappellent en bien des points, (costume de verdure, aspersion et certaines formules chantées), les ,,Paparude'' de chez nous. Plus encore, la signification du cérémonial qui veut attirer la pluie par des procédés magico-homéopathiques les plus primitifs est la même.

Une autre fête intéressante par la richesse de ses traditions populaires, chez les Croates, est l'Ascension, qu'on appelle selon les régions : Spasovo, Križevo, et sur le littoral de l'Adriatique : Sensa, Sensora (du latin Ascensio) et qui est aussi une fête essentiellement pastorale, à en juger d'après la nature des coutumes énumérées par l'auteur. A cette occasion, il parle aussi des souhaits que vont adresser de maison en maison, les garçons (Križari) et les filles (Križarice) ainsi appélés à cause de la croix (Križ) enguirlandée de fleurs qu'ils portent. Aux ,,Križari'' croates correspondent, chez les Serbes, les ,,Krstari'' ou ,,Krstonoše'' (porteurs de croix). Sur l'ancien substratum pastoral de cette coutume sont venus se superposer de nombreux éléments chrétiens, qui donnent aujourd'hui à la coutume un aspect particulièrement religieux (cf. I, 69).

Une des fêtes les plus importantes de la belle saison, sous l'aspect folklorique est, chez les Croates, de même que dans toute la Péninsule Balkanique et une partie de l'Europe orientale, Rusalje, connue aussi sous le nom de ,,Duhovi'' ou Trojaki'' (srb. Тројице). Le nom ,,Rusalje'' est connu chez presque tous les peuples balkaniques et chez les Ukrainiens. Cette fête se caractérise, chez les Croates surtout, par la coutume appelée ,,Kralice'' (Reines) accomplie par un groupe de 8—10 jeunes filles endimanchées, portant des chapeaux d'homme et de vieilles épées métalliques ou des sabres de bois (p. 71). Une des filles joue le rôle de reine ,,Kraljica'', parfois il y a aussi un roi ,,Kralj'' et un porte-drapeau ,,barjaktar''. Ce groupe de jeunes filles exécute une danse rituelle, et un autre groupe non masqué'', les ,,Orubljice'' entonnent les chants coutumiers ,,Kraljičke popsjevke''. La ressemblance entre ces chants et les chants de Noël est surprenante. On y retrouve le même type magique, souvent les mêmes thèmes.... C'est probablement pour cela qu'on les appelle, dans plusieurs régions, ,,kraljičke kolede'' (p. 74) leur refrain étant : lado ! leljo ! lejo-lado ! selon la région (pp. 73—4). La danse rituelle des ,,kraljice''-s a une série de figures très variées qui sont exécutées d'après les ordres chantés par l'autre groupe de jeunes filles (p. 75).

M. Gavazzi fait le rapprochement entre les ,,Kraljice''-s croates et la

www.cimec.ro

coutume des ,,Căluşari'' roumains, qui a lieu aussi à la Pentecôte. Il y a, en effet, une quantité de motifs très caractéristiques communs aux uns et aux autres. C'est ainsi que dans toutes les variantes balkaniques, la danse aux figures symboliques est exécutée d'après des commandements chantés — et partout on retrouve le drapeau. Mais tandis que la danse rituelle des ,,Kraljice'' est exécutée par des jeunes filles, celle des ,,Căluşari'' roumains et des ,,Rusalii'' (ou Kukeri) bulgares est exécutée exclusivement par des jeunes gens. Et c'est ce qui fait que ces deux coutumes dans leur forme actuelle ne peuvent pas être identifiées.

Un caractère extrêmement intéressant et qui est connu, aussi bien aux variantes roumaines qu'aux bulgares, de cette même coutume est le suivant : lorsque deux de ces groupes se rencontrent, si l'un ne reconnaît pas la suprématie de l'autre, il s'engage une lutte tellement acharnée que parfois il y a des blessés et même des morts et la lutte ne cesse que lorsqu'un groupe est complètement vaincu par l'autre. Et c'est certainement la réminiscence de cette coutume que nous retrouvons chez les Croates, dans les vers menaçants qu'un groupe de Kraljice chante à l'adresse de l'autre groupe rencontré en chemin :

,,Ou bien soumettez-vous,
Ou bien remettez vos couronnes,
Ou nous nous battrons
Et il y aura beaucoup de sang,
Il y aura du sang jusqu'aux genoux
Et de la chair jusqu'à la ceinture !'' (I, 77).

Voilà pourquoi le fait que chez les Croates ce sont des jeunes filles qui exécutent la danse rituelle de la coutume nous apparaît particulièrement intéressant. Devons-nous voir là une représentation concrète des personnages mythologiques féminins, connus chez certains peuples des Balkans et de l'Europe orientale sous le nom de Rusalii (chez les Roumains, Bulgares, Serbo-Croates) ou Русалки (chez les Slaves Orientaux) ? Ou bien, si nous nous en rapportons aux chapeaux et aux épées que portent les ,,Kraljice'' serait-ce tout simplement un transfert de la coutume, des garçons aux filles, chose qui arrive assez fréquement dans le folklore ?

M. Gavazzi s'arrête ensuite plus longuement à la St. Jean (Ivanj dan), fête du solstice d'été (24 juin), qui représente aussi un nœud important dans le cycle des coutumes périodiques annuelles. C'est en effet dans le calendrier populaire, une des plus grandes fêtes, non seulement chez les Croates, mais chez la plupart des peuples d'Europe.

Des nombreuses coutumes en usage à cette date, nous en remarquons deux très anciennes, qui ont sans doute une origine slavonne, du moment que nous la retrouvons chez presque tous les peuples slaves : 1. *Le feu rituel* (Krijes) qu'on allume sur les collines ou aux carrefours, afin que toute la jeunesse du village vienne danser autour ou sauter par-dessus et y faire passer aussi le bétail. Cette pratique a un caractère manifeste de lustration, quoique la coutume en son entier soit une expression de culte du soleil ; 2. La coutume de tresser des couronnes de fleurs ayant différentes vertus magiques, pour se les mettre sur la tête, sur les cornes ou autour du cou des bêtes, ou encore sur la maison. Un aspect spécial de cette coutume est présenté par la pratique divinatoire accomplie par les jeunes filles, qui jettent leurs couronnes sur

www.cimec.ro

une eau courante et la direction où se dirige la couronne, leur dévoile de que côté elles vont se marier. Nulle part ailleurs ces deux coutumes ne sont mieux conservées qu'en Pologne. Là nous les retrouvons aussi fondues dans un cérémonial unitaire, car souvent la coutume appelée Sobotka subordonne le rite de jeter les couronnes sur l'eau.

Très intéressante aussi est la coutume croate des jeunes filles appelées „ladaritse" et qui vont à la St. Jean, de maison en maison et chantent les chants dont le refrain est „lado". Certains chants ont de vieux motifs agraires que l'on retrouve aussi dans le „plugușor" roumain, comme par exemple le souhait croate :

„Que votre champs produise du blé"
A chaque épi
Un demi boisseau !"

qui a pour correspondant chez les Roumains :

Tot spicu merticu
Din tot snopu oborocu.

A partir de cette fête, si riche en incantations et croyances de toute espèce, jusqu'à la fin de l'automne il n'y a pas d'autres fêtes qui attirent plus particulièrement notre attention. Cette longue période, pendant laquelle ont lieu chez les Croates aussi les travaux agricoles les plus nombreux, apparaît chez eux aussi — du point de vue folklorique — comme un immense vacuum. C'est pourquoi M. Gavazzi passe rapidement en revue les fêtes de St. Elie, de S-te Marie, de la Toussaint et termine son premier volume par la présentation des incantations et des rites croates de la St. André.

Le II-ème volume commence par les coutumes de l'Avent qui est comme une sorte de prélude du cycle des fêtes d'hiver et puis aborde tout de suite le cycle-même et s'arrête le plus longuement — comme il convient — à la veille de Noël (Badnjereče, Badnjak) et au jour de Noël (Božić), da es incomparables par la richesse des coutumes chez tous les peuples d'Europe.

Le nom de la veille en croate, comme aussi en serbe, bulgare et slovène, indique une influence chrétienne occidentale transmise aux Croates par la population romanique de Dalmatie, disparue aujourd'hui, et ensuite par les Croates, aux autres peuples slaves des Balkans. En effet Badnje [veče] est une traduction du latin Vig lia et correspond parfaitement à l'italien : vigilia, au français vigile ; et parmi les peuples slaves, au polonais Wigilia et Wilia ; d'ailleurs sporadiquement les Croates du littoral septentrional de l'Adriatique connaissent aussi la forme Vilija.

Ce qui attire toute notre attention à cette date, c'est la coutume de brûler la bûche de Noël „badnjak", dont le nom slave trahit, ainsi que le nom de la fête, la même origine romanique. M. Gavazzi expose les nombreux rites groupés autour de cette coutume et à cette occasion nous fait part de toutes les hypothèses connues concernant son origine, sa signification (II 19—20) et constate finalement, de façon très objective, que cette coutume ancestrale — attestée aussi chez les peuples romaniques et germaniques — n'est nullement une coutume slavonne, n'étant pas connue chez les autres peuples slaves, excepté chez les Slaves méridionaux. C'est une coutume que ces Slaves ont adoptée de la population autochtone, lors de leur établissement dans les Balkans.

www.cimec.ro

Cette opinion de M. Gavazzi est confirmée aussi par la mention documentaire la plus ancienne de la bûche, qu'il prend dans le ,,Liber statutorum civitatis Ragusii'' de 1272, où il s'agit de l'accomplissement de cette coutume par les habitants de la cité, à la résidence du comes de Raguse qui les comblait de dons.

Parmi les nombreuses coutumes croates de la veille de Noël, que nous rencontrons chez un grand nombre de peuples européens, les Roumains y compris, rappelons entre autres celle de parsemer des brins de paille dans la maison par terre et sur la table, et tous les rites qui s'y rattachent. Cette coutume, à laquelle on attribue dans le peuple — chez les Croates et ailleurs — une signification religieuse en liaison avec la naissance de Jésus dans la crèche, a évidemment une origine toute différente.

M. Gavazzi présente les différentes interprétations proposées jusqu'à présent par les uns et par les autres; ainsi: 1. Autrefois on mettait de la paille par terre pour y accomplir les sacrifices aux divers dieux; 2. Cette paille serait destinée aux âmes des morts quand elles viennent visiter la maison, pendant les nuits du cycle d'hiver, 3. Ou bien, ce serait tout simplement un vestige des temps où les tables n'existaient pas et qu'on servait les repas sur la paille. Mais nous sommes forcés d'avouer qu'aucune de ces interprétations ne nous satisfait. En jugeant d'après la nature de l'élément principal, la paille, de même que d'après le rite dans lequel elle est employée, nous pensons que cette coutume est d'essence agraire. De plus, la paille apparaît, des pratiques-mêmes, comme le symbole de la fertilité. Cette explication est aussi confirmée par le fait que les ,,colindători'' roumains de la petite Valachie (Olténie) jettent de la paille, dans la maison de leurs hôtes, comme symbole d'abondance.

En ce qui concerne les plats de la veille de Noël, M. Gavazzi relève, à juste titre, qu'ils sont typiques pour la commémoration des morts, en soulignant ainsi un caractère spécifique de ces fêtes. Ensuite, il donne différents genres de ,,colaci'' rituels, chacun ayant un nom spécial, d'après le rôle qu'il a dans les différentes pratiques: les uns étant destinés aux membres de la famille, les autres aux bestiaux et d'autres enfin aux abeilles. Ce qu'il y a de plus caractéristique encore dans ces ,,colaci'' qui représentent une tradition très ancienne, c'est leur forme et les symboles magiques de la partie supérieure. Dans le riche musée ethnographique de Zagreb, j'ai vu exposés de tels ,,colaci'', qui sont identiques, en grande partie, à ceux que j'avais vus chez les Serbes et les Bulgares.

Chez les Roumains ils existent aussi, mais les symboles magiques y sont beaucoup moins clairs et souvent même, ils disparaissent totalement. De toute la Peninsule Balkanique, ce sont les Bulgares qui les ont conservés le plus fidèlement.

Parmi les pratiques en usage chez les Croates à Noël et au jour de l'an, nous en détachons une plus particulière: les jeunes filles vont porter des dons à l'eau de la fontaine en prononçant une certaine formule d'invocation. Nous distinguons, dans cette coutume, deux motifs différents contaminés: celui du sacrifice et celui de se regarder dans le miroir de l'eau, afin de connaître le mari que le sort lui destine. Ce dernier motif est très répandu dans toute la Peninsule Balkanique et dans l'Europe Orientale.

De toutes les coutumes de Noël, c'est celle du ,,Polaznik'' (premier hôte) qui frappe d'avantage l'attention du lecteur. Le ,,Polaznik'', qui a un rôle de

www.cimec.ro

,,omen'', illustre parfaitement le caractère de Nouvel An, de la fête de Noël. Cette coutume existe chez tous les Slaves méridionaux, mais aussi chez les Ukrainiens, les Polonais, les Slovaques de la région carpathique. N'étant pas connue par tous les Slaves, on pourrait conclure que cette coutume n'est pas slave à son origine. Chez les Roumains il y a quelques pratiques identiques à celles qui sont accomplies par le ,,Polaznik'' des Slaves méridionaux ; ainsi : 1. L'attisage du feu de la cheminée, en tâchant de faire jaillir le plus d'étincelles possibles en prononçant des vœux pour le succès de la moisson et des bestiaux ; 2. La récitation de toute espèce de souhaits à l'adresse des hôtes, en jetant des grains de blé sur eux ; 3. Les rites ayant en vue le succès de la volaille. Cependant, chez les Roumains, en exceptant ceux du Banat où il y a eu une forte influence serbe, nous ne pouvons pas dire que le ,,Polaznik'' existe comme coutume indépendante ; et il n'existe pas non plus en roumain un nom correspondant au ,,Polaznik''.

Parmi les coutumes les plus spécifiques aux fêtes de Noël et du Nouvel An, mais qui n'ont pas toujours une date fixe, au cours de ce cycle, il y a aussi le ,,Koledanje'' (roumain *colind t*). M. Gavazzi constate que dans certaines régions cette coutume est en voie de disparition, tandis que dans d'autres, elle a déjà complètement disparu. A cette occasion, il cite une série de chants traditionnels ,,Kolede'' très caractéristiques. En général, cette coutume est tombée en désuétude chez les Croates, beaucoup plus que chez tous les autres peuples du sud-est européen (Serbes, Bulgares, Ukrainiens, Roumains et même Grecs). De tous les Croates, ce sont ceux de la Dalmatie méridionale qui ont conservé le mieux cette coutume.

Notons encore la coutume de l'élection du roi du carnaval ,,Biranje Kralja'' attachée souvent au ,,Koledanje''. C'est la continuation de la coutume antique de l'élection du roi des Saturnales dont on retrouve certaines réminiscences chez les peuples d'Occident. Ces rares vestiges folkloriques survivent encore chez les Croates dans une portion étroite du littoral dalmatique et dans quelques îles de l'Adriatique, ce qui est évidemment un indice que la coutume était cultivée surtout par l'ancienne population romanique de Dalmatie. Parmi les nouvelles formes de ,,Koledanje'' de provenance religieuse, empruntées à l'Occident, rappelons aussi les ,,Betlehemari'' ou ,,Pastiri'' ou ,,Zvjez-dari'' des contrées du nord et du nord-ouest de la Croatie. A ces coutumes correspondent chez les Roumains le ,,Vicléime'' et l'étoile (,,Steaua'').

Une autre coutume croate très intéressante par son originalité est celle des masqués appelés ,,Vučari'', qui vont de maison en maison avec un loup (vuk) empaillé et entonnent un chant spécial. Les villageois s'imaginent que du moment qu'ils ont reçu les ,,Vučari'', leurs bêtes seront préservées des loups pendant tout le reste de l'année, et comblent les ,,Vučari'' de dons. Serait-ce là une réminiscence de la coutume connue chez les Romains sous le nom de ,,Lupercalia'' comme soutiennent certains folkloristes ?

Citons enfin la fête des chevaux de la St. Etienne, que M. Gavazzi interprète, d'après Sartori, comme une réminiscence de l'ancien rite de faire le tour du champ. La coutume est évidemment très ancienne, mais la signification que lui attribue l'auteur ne semble pas être la plus vraisemblable. Nous pensons que la coutume a eu, dès son origine même, la forme qu'elle a aujourd'hui, c'est-à-dire de courses — son sens étant celui de ,,omen''. Nous la considérons donc comme une pratique du Nouvel An. Ces courses de chevaux sont égale-

www.cimec.ro

ment connues chez les Roumains pendant le cycle des fêtes d'hiver. Nous avons quelques ,,colinde" originaires de la région du Bărăgan, qui parlent avec précision de cette coutume, en indiquant comme date l'Epiphanie. D'autre part, dans différentes régions du pays, pour s'assurer un bon commencement, les paysans roumains essayent, pour la première fois, les jeunes chevaux à la charrette ou à la selle, ou mettent les jeunes bœufs sous le joug. Nous avons donc affaire à une coutume ayant un caractère pastoral et agraire.

Pour terminer ce compte rendu nous ne pouvons pas nous empêcher d'exprimer notre regret que cet ouvrage de M. Gavazzi n'ait pas été écrit dans une langue de circulation plus large afin d'être mis à la disposition d'un plus grand nombre de lecteurs. Si l'auteur y ajoutait encore une bibliographie aussi complète que possible concernant le matériel et les problèmes exposés, cet ouvrage serait le plus précieux compendium pour les spécialistes étrangers, qui trouveraient ainsi une orientation rapide et sûre dans le domaine folklorique si important des coutumes périodiques chez les Croates.

P. Caraman

ANUARUL ARHIVEI DE FOLKLOR (*L'Annuaire des Archives de Folklore*. VI, publié par Ion Muşlea, Bucarest 1942, (425 pages).

Les Archives de Folklore de Cluj, qui représentent le mouvement folklorique officiel du pays — sous les auspices de l'Académie Roumaine — publient leur VI-ème annuaire après une longue interruption.

Nous tenons à relever le grand mérite de M. Muşlea, le directeur des Archives, qui — en dépit des événements si peu propices et de l'exode de Transylvanie — a réussi à nous donner un aussi gros volume, comprenant surtout des matériaux venant des Roumains restés en dehors des frontières de la Roumanie.

Comme extension c'est la collection faite dans la région Ugocea du Nord de Maramureş, qui occupe la première place : V. Scurtu, *Cercetări folklorice în Ugocea românească* (Recherches folkloriques dans la région roumaine d'Ugocea, pp. 123—300). C'est, en quelque sorte, une espèce de monographie folklorique qui réussit à illustrer — de façon assez inégale d'ailleurs — les différents aspects de la vie spirituelle rustique de ce coin si peu connu de la Roumanie.

V. Scurtu insiste surtout sur les coutumes reliées à la naissance, au mariage et à la mort. Quant aux coutumes périodiques elles se réduisent à quelques notes fragmentaires dépourvues de continuité. Le chapitre des textes folkloriques est beaucoup mieux représenté. Là, nous trouvons parmi les produits en vers : des ballades, des ,,doïne", des ,,strigături" (,,ţipurituri"), des berceuses, des ,,colinde", des chants funèbres, des incantations... et parmi les produits en prose : des contes, des anecdotes (,,snoave"), des traditions, des croyances et toute une série de légendes aux sujets démonologiques. Ce riche matériel est d'autant plus précieux, qu'il vient d'une région complètement inexplorée. Néanmoins, il se ressent de l'absence d'un plan méthodique aussi bien dans son enquête sur le terrain que dans son exposition.

Les autres matériaux viennent des Roumains de Serbie — les uns, recueillis par le prof. Emil Petrovici de l'Université de Cluj, les autres, par Ion Pătruţ, qui les détient des soldats serbes de nationalité roumaine.

M. Petrovici — un des auteurs de l'Atlas Linguistique Roumain — a

www.cimec.ro

passé, très naturellement, des enquêtes dialectologiques aux préoccupations folkloriques, en déployant aussi dans ce domaine une activité digne d'être remarquée. Après avoir replacé la localité explorée dans le cadre ethnographique de toute la région roumaine comprise entre le Timoc et la Morava, M. P. nous présente une série d'informations folkloriques se rapportant à toute espèce de coutumes qu'il publie sous le titre : „Notes folkloriques des Roumains de la vallée de la Mlava" (pp. 43—75). C'est le fruit d'une courte étape faite chez les Roumains de Serbie, dans le village de Jdrela, où il a fait son enquête dialectale pour l'Atlas Linguistique Roumain.

La collection de I. Pătruț — „Folklore des Roumains de Serbie" (pp. 329—84) — ne nous fournit que très peu de notes et assez disparates sur les coutumes et les croyances populaires, mais elle se distingue par les textes folkloriques présentés. En tête de ces textes, se trouve une variante de la ballade „Morița", intéressante par certains aspects inconnus ailleurs, mais qui marquent la décadence de ce chant. Les informations qu'il nous donne sur la coutume par laquelle deux personnes deviennent „Frați de cruce" sont aussi pleines d'intérêt, surtout qu'il nous les donne dans le langage populaire des Roumains de Serbie. Ce procédé — employé aussi par M. Petrovici — est des plus recommandables, étant donné qu'il présente la plus grande garantie pour la juste interprétation des croyances populaires. Nous apprécions aussi la transcription phonétique des textes, qui est tellement utile pour mettre en évidence les nuances dialectales du parler.

Une communication très précieuse est celle de G. Pavelescu sur l'ornement funéraire „l'oiseau-âme" (cf. pp. 33—41), recueilli dans la Transylvanie méridionale : de Hunédoara, du dép. Alba et une partie du dép. de Sibiu. Nous sommes certains que ce motif existe aussi dans d'autres régions de la Transylvanie et si G. Pavelescu pouvait le poursuivre chez les Roumains de toutes les provinces, il ferait une chose extrêmement utile, surtout s'il insistait davantage sur sa présentation plastique en se servant de bonnes photographies et de dessins. Ce motif a déjà été présenté par M. T. Papahagi, dans son admirable collection : „Images d'ethnographie roumaine" III (1934), p. 275. Là, nous trouvons deux croix, chacune ayant en sa partie supérieure une colombe en bois, que le peuple considère comme représentant le Saint-Esprit. En réalité, c'est une adaptation d'un sens ancien à la conception chrétienne. Les deux croix se trouvent dans le dép. de Mehedinți, l'une dans le village de Gornenți, l'autre à Schitu-Topolnița. En tenant compte de leur situation géographique, ces deux points topiques pourraient bien être une continuation de l'aire ethnographique du motif esquissé par G. Pavelescu. À l'origine, ces oiseaux n'étaient pas des ornements (et ils ne le sont pas tout-à-fait même aujourd'hui), mais des motifs cultuels, vestiges d'un très ancien culte des morts. Ce motif a une grande circulation euroasiatique. On peut le poursuivre en Orient jusqu'en Chine et au Japon. Dans certaines localités, cet ornement funéraire se trouve uniquement employé pour les jeunes gens morts célibataires. Mais nous pensons, comme l'auteur de cet article, que ce n'est là qu'une transformation tardive et qu'à l'origine le motif était employé pour n'importe quel mort.

Nous attirons aussi l'attention du lecteur sur la communication pleine d'intérêt „Une famille de conteurs de Iurceni (Bessarabie)" (pp. 77—100), de

www.cimec.ro

l'illustre folkloriste bessarabien P. Ştefănucă, mort dans des circonstances tout-à-fait tragiques en 1940.

Préoccupé de découvrir les personnes les plus douées dans l'art de conter, du village Iurceni-dép. Lăpuşna, l'auteur s'est rendu compte que la plupart de ces personnes et les plus remarquables conteurs appartenaient à la même famille, installée depuis très longtemps dans ce village. Nous avons donc affaire à un talent transmis par voie héréditaire, cette famille formant comme une sorte de dynastie de conteurs. P. Ştefănucă nous donne même la généalogie de cette famille (Tâmbure). Dans son annexe, il fait une illustration très instructive, en juxtaposant deux variantes du même conte ,,Le prince charmant, filleul du Bon Dieu", racontées par deux conteurs de la même famille, mais appartenant à deux générations différentes.

Nous relevons aussi le texte du ,,Vicleim" en trois rédactions, publié par Elisabeth Nanu, d'après les manuscrits de 1837—8 du diacre transylvain Picu Pătruţ (cf. pp. 301—28). Ce texte apporte, comme le relève E. Nanu, quelques éléments nouveaux dans la série des variantes roumaines du ,,Vicleim" ou ,,Irozi". Picu Pătruţ a le mérite d'avoir répandu ce genre de théâtre, non seulement en rédigeant le texte dans une langue et dans un mètre véritablement populaire, mais en jouant lui-même dans la troupe de ,,Irozi" à Sălişte, son village natal. Il est donc, chez les Roumains de Transylvanie, une espèce de Matěj Kopecky des Tchèques, si l'on ne restreint la comparaison qu'au théâtre religieux.

Dans le premier article de l'Annuaire — ,,Vers contemporains sur la révolution de Horea" (pp. 5—32) — G. Prodan poursuit l'écho du phénomène national roumain dans certaines productions écrites chez les Roumains, puis chez les Hongrois et les Allemands, de même que dans le folklore roumain de Transylvanie. Du point de vue strictement folklorique, il n'y a évidemment que ce second domaine qui nous intéresse, le premier étant en dehors des préoccupations de notre discipline. Ce qui présente une importance toute particulière, ce sont les textes des chants roumains et notamment ceux de provenance purement populaire, car plus d'un de ces chants se ressent de l'influence de la littérature écrite, étant de simples bouts rimés à la manière du peuple, mais sans la moindre valeur artistique.

Dans son article ,,Les préoccupations folkloriques des théologiens de Sibiu entre les années 1871—1907", Ion Mărcuş nous montre quelle est la contribution des étudiants en théologie de Sibiu au mouvement folklorique de la Transylvanie. D'après le modèle de quelques périodiques transylvains, telles que ,,Familia" de Iosif Vulcan et ,,Telegraful român" ou encore les ,,Convorbiri Literare" de Iaşi, la revue ,,Muza", éditée par les jeunes théologiens, publie toute espèce de matériaux folkloriques à partir de 1871. I. Mărcuş donne aussi, dans l'annexe, la bibliographie de ces matériaux classés par genres et par noms de collectionneurs et d'auteurs, en ordre alphabétique.

Nous savons qu'aussi bien chez les Roumains, que chez les autres peuples de l'Europe Orientale (Ukrainiens, Bulgares, Serbes, Grecs...), les prêtres et les instituteurs—comme intellectuels venant en contact direct avec le peuple — ont des mérites incontestables, en stimulant l'activité folklorique, surtout dans sa phase initiale et parfois se trouvant eux-mêmes en tête du mouvement. Bien plus, aujourd'hui même, que cette discipline est définitivement constituée, si nous voulons faire une enquête folklorique à distance, à l'aide de questionnaires, ce sont eux les seuls correspondants sur lesquels nous puissions réellement

www.cimec.ro

compter. Le volume se termine par une bibliographie roumaine pour l'année 1938 faite également par I. Mărcuş, secrétaire des Archives de Folklore.

La répartition par genres a été maintenue telle qu'elle avait été faite par M. Ion Muşlea dans les volumes précédents. I. Mărcuş, en plus, essaie de nous donner, de façon succinte et parfois critique, le sujet des ouvrages présentés. Nous trouvons ici aussi un matériel qui n'est pas toujours du folklore ou qui n'appartient pas uniquement au folklore.

Si nous apprécions à leur juste valeur le choix et la richesse du matériel folklorique du VI-ème volume de l'Annuaire des Archives de Folklore, nous ne pouvons pas passer sous silence, à part quelques exceptions, le manque de matériel plastique dans les collections faites sur le terrain.

Les quelques photographies qui y figurent sont à leur place, mais elles sont beaucoup trop peu nombreuses et parfois pas tout à fait satisfaisantes. Ainsi, par ex., lorsqu'on nous présente le costume national d'une certaine localité, il ne suffit pas de donner des photographies d'ensemble, dans de grands groupes. Il faut utiliser des photographies de détail et, si possible, des chromophotographies et là où il faut mettre en évidence des motifs et des coupes spéciales de costumes, il faut aussi se servir de dessins.

En principe, toute description devrait apparaître comme la légende — c'est-à-dire comme l'explication — du matériel plastique présenté.

Dans le même ordre d'idées, nous pensons que M. Muşlea devrait absolument aborder aussi le domaine de la culture matérielle. En effet, les Roumains n'ont pas de période, ni quelque société scientifique, qui collectionne systématiquement les éléments de cette culture. C'est pourquoi nous insistons tellement sur la nécessité urgente de ces préoccupations qui n'admettent plus aucun délai. Il est vrai que l'Annuaire remplit intégralement sa mission dans le cadre purement folklorique, conformément à sa destination initiale, comme organe des Archives de Folklore ; mais cette nouvelle charge—qu'assumeraient aussi bien les Archives, que leur bulletin annuel — ne ferait qu'honorer leur directeur.

Nous espérons aussi voir se réaliser la bonne intention de M. Muşlea (pp. 3—4) de publier séparément les collections folkloriques plus amples, de même que les éventuelles collections ethnographiques dont nous venons de parler. De cette façon, non seulement il dégreverait le bulletin en lui réservant le but strictement scientifique d'être un organe d'études et de recherches, mais il créerait des conditions beaucoup plus favorables au progrès de notre discipline en Roumanie.

P. Caraman

ETHNOS — *revistă de grai, studiu şi creaţie românească* —, publiée par I. Diaconu, Focşani, 1941—2, Année I-ère. Fasc. I (1941), II (1942).

Cette revue attire surtout notre attention par ses contributions folkloriques, qui sont dues, pour la plupart, à son directeur, un de nos meilleurs folkloristes contemporains. Nous l'avons déjà connu par ses trois volumes de textes publiés antérieurement : *Ţinutul Vrancei I* (1930) et *Folklor din Râmnicu-Sărat I* (1933), *II* (1934), qui peuvent être considérés comme des collections folkloriques modèles chez les Roumains.

Dans le premier fascicule, M. Diaconu continue à publier des chants lyriques de la région de Vrancea (pp. 207—13) et quelques sténogrammes en-

www.cimec.ro

registrés d'après le langage quotidien (pp. 213—8), intéressants non seulement parce qu'ils illustrent le dialecte, mais aussi pour leur contenu, qui se réfère à la vie présente ou passée des habitants de Vrancea. Vient ensuite la partie la plus importante : chants épiques du dép. Râmnicu-Sărat, voisin de Vrancea. La série commence par la ballade de ,,Crivăț'' (Aquilon), qui complète le nombre des variantes publiées par M. Diaconu dans ses collections précédentes. Cette variante a enfin la chance que M. Brăiloiu, éminent folkloriste musicologue, ait enregistré aussi sa mélodie. C'est la première transcription musicale de cette vieille ballade roumaine.

Nous remarquons ensuite une variante intéressante de la ballade de Costea le berger qui se venge du haïduc Fulga ; puis une variante de la ballade du dragon qui avale un jeune homme, comme conséquence du blasphème maternel ; enfin une autre, du parrain qui sauve son filleul de tous les pièges tendus à l'occasion des noces, par le roi ,,Latin'', son beau-père... et deux autres ballades fragmentaires. (pp. 218—43). Cette collection de M. Diaconu se caractérise par les mêmes scrupules scientifiques, aussi bien dans la fidélité avec laquelle il enregistre et transcrit phonétiquement les textes, que dans l'appareil critique et bibliographique des variantes.

Dans la même revue A. Stoia publie deux variantes de ,,Miorița'' recueillies dans le dép. de Sibiu. Les textes étant une réédition, et encore incomplète, de la variante d'Alexandri, ne présentent aucune importance. Par contre, leurs mélodies sont très précieuses (p. 254), par le fait que cette célèbre ballade — si répandue chez les Roumains (elle compte plus de 200 variantes) — n'a que très peu de notations musicales.

Dans ce même volume, M. Diaconu publie encore deux variantes fragmentaires de ,,Miorița'' qui lui ont été communiquées de Vrancea (pp. 350—2).

Les notes folkloriques et les comptes rendus des ouvrages s'occupant du folklore, donnés par M. Diaconu sont toujours intéressants bien que parfois de valeur inégale (pp. 309—24).

* * *

Dans le II-ème fascicule de la revue, les préoccupations folkloriques continuent et prennent même une plus grande extension. Nous remarquons d'abord deux études sur la poésie lyrique roumaine :

1. P. Iroaie, Doina — considérations littéraires (pp. 53—110) ;

2. I. Diaconu, La poésie populaire ,,militaire'' pendant notre guerre de 1941 (p. 111—34).

1. Le travail de M. Iroaie est, certainement, moins une contribution scientifique concernant le complexe de problèmes reliés à la ,,doïna'', qu'une causerie impressionniste sur les matériaux de cette production de la lyrique populaire. L'auteur essaie de caractériser la ,,doïna'', mais il ne fait en réalité qu'évoquer de façon très subjective, et parfois dithyrambique, le chant le plus spécifiquement roumain, qui n'avait certes pas besoin d'une attitude aussi hyperbolique pour que ses beautés et sa valeur ethnopsychique soient relevées. D'autre part, la vision du fonds de ce chant — en ce qu'il a de plus caractéristique — ne se détache pas assez clairement de l'étude de M. Iroaie. De même, il ne saisit pas non plus d'une façon précise les aspects formels sous lesquels apparaît la ,,doïna''. Nous nous serions attendus aussi à une classification plus nette de ce genre lyrique, d'après les sujets chantés ou d'après les milieux d'où les chants provien-

www.cimec.ro

nent. Le point de vue exclusivement esthétique et littéraire, dont tient compte l'auteur au sujet de la ,,doïna", ne nous semble pas du tout le mieux choisi pour la création populaire.

Cependant, nous devons reconnaître que cet article se base sur une riche érudition folklorique, illustrée par de nombreuses citations de vers populaires ou d'auteurs.

Au début de son article sur la poésie populaire ,,militaire", M. Diaconu passe en revue, dans un exposé beaucoup trop long, les opinions des différents folkloristes roumains et étrangers, surtout allemands, sur la création populaire. Venant enfin à son sujet, l'auteur s'efforce vainement de définir ce produit folklorique qu'il prétend prendre sur le vif, au moment même de sa création, car le matériel hybride auquel il se réfère ne correspond pas du tout au titre de son article. En effet, M. Diaconu recommande sa thèse d'une façon tout à fait erronée.

Ce matériel peut, évidemment, être l'objet d'une étude, mais sous un titre mieux choisi. Il aurait dû l'intituler plutôt : ,,Epîtres populaires en vers", du moment qu'absolument tous les textes cités au cours de l'article, ainsi que ceux de l'annexe (pp. 132—4), sont des épîtres. Il n'importe pas non plus si ces épîtres sont écrites par des soldats (dans la caserne ou au front) ou par des personnes civiles du peuple, qui se trouvent loin de leur milieu rustique —comme par exemple ceux qui partent pour travailler dans les villes.

Ces petites poésies — créations parasitaires du folklore — ne constituent nullement quelque chose de nouveau dans la littérature populaire. Elles ont apparu aussitôt que les clasess rurales ont appris à écrire. Et ce n'est pas le seul fait que ces poésies soient écrites parfois par des soldats, qui puisse justifier le nom que M. Diaconu leur a donné. Le soldat qui se met à écrire aux siens — ayant présents à la mémoire une quantité de chants populaires — s'en sert tout naturellement en compilant bon nombre d'éléments dont il a besoin pour exprimer ses propres sentiments. Donc, dans la plupart de ces productions, c'est l'adaptation des motifs lyriques populaires — très souvent purement formels — qui joue le rôle principal. Et quand ces motifs sont choisis avec goût, l'épître a aussi un ton plus distingué et plus véritablement populaire. D'ailleurs, ici encore, c'est toujours le talent qui décide en dernière instance. Mais habituellement, l'élément purement occasionnel et personnel étouffe tout essor lyrique dans ces épîtres. Ce n'est qu'exceptionnellement que nous y trouvons un éclat lyrique plus original — indépendant des autres productions populaire — qui puisse être qualifié d'esthétique. Cette espèce d'épîtres populaires forment, à notre avis, une sorte de transition (qui n'est pas du tout heureuse d'ailleurs) entre la création orale et la création écrite au sein du peuple même.

Le service militaire n'est cependant qu'une des circonstances qui favorise la création et le développement de ces poésies. Quant aux véritables chansons militaires (qui ne sont pas seulement des poésies sans mélodie, comme les épitres en vers des soldats) — malgré la décadence que nous y constatons assez souvent, — elles présentent une authenticité folklorique incomparablement plus grande et ont en tout cas une inspiration beaucoup plus élevée. Du moment qu'elles réussissent à s'imposer à la circulation orale, cela prouve qu'on leur a trouvé certaines qualités réellement esthétiques. Ainsi nous con-

www.cimec.ro

naissons chez les Roumains plusieurs de ces chansons militaires, de la guerre de 1914—8, parmi lesquelles il y en a qui sont d'une beauté remarquable.

Mais même en admettant que M. Diaconu se soit occupé effectivement des chants qu'il annonce dans le titre, n'ayant pas la perspective nécessaire dans le temps, il n'aurait pas pu aboutir à des résultats satisfaisants. En effet, on ne peut pas tirer de conclusions définitives sur tout un genre, en se basant seulement sur des matériaux recueillis pendant la phase même de leur création. L'étude d'un tel moment ne pourrait être utile que si l'on voulait connaître quelque aspect particulier du phénomène de la genèse et non pas l'ensemble de ce produit populaire comme création définitive.

N'oublions pas que le suprême arbitre, qui doit dire son dernier mot sur la valeur de ces productions, c'est toujours la grande masse du peuple de l'arrière. Or ces chants qui datent de 1941 n'ont pas eu le temps d'y parvenir pour passer l'examen décisif.

Une autre observation critique que nous devons ajouter, est que nous ne trouvons pas opportun de faire trop d'analogies entre les chants ,,militaires'' roumains et ceux des autres peuples occidentaux. Chez ces derniers, la veine du folklor artistique étant le plus souvent tarie, leurs chants sont presque toujours condamnés à être artificiels et hybrides, justement parcequ'ils ne trouvent plus un support poétique populaire dans la réalité vivante. Tandis que chez les Roumains et chez les autres peuples de l'Europe orientale — où le folklore poétique est encore en pleine vigueur — les chants populaires inspirés de la vie militaire peuvent arriver à des réalisations incontestablement supérieures. Et ce n'est certainement pas le sentiment patriotique qui se trouvera à leur base, mais des sentiments généralement humains, qui sont aussi inhérents aux différentes circonstances de la vie militaire.

M. Diaconu nous donne une contribution folklorique beaucoup plus précieuse dans la petite collection de chants lyriques de Vrancea, publiée dans ce même volume (pp. 154—9) — les uns érotiques, les autres des fragments de chansons inspirées de la vie des ,,haïducs''. Le dernier de ces textes est un petit fragment du célèbre chant narratif, sous forme de dialogue, connu habituellement dans la littérature folklorique roumaine sous le titre de ,,Mierla şi Sturzul'' (Le merle et la grive'', pp. 158—9), qui se caractérise par la métamorphose des deux héros qui se poursuivent.

Dans ce même fascicule de la revue, un autre folkloriste de l'école de Densusianu, M. Mihail Gregorian — connu notamment par son ouvrage *Graiul şi folklorul din Oltenia nord-vestică şi Banatul răsăritean*, Craiova 1938 — publie, sous le titre ,,*Folklor din Oltenia de Sud*'', la première partie d'une remarquable collection de ballades populaires (cântece ,,bătrâneşti''), recueillies le long du littoral danubien de l'Olténie, entre Corabia et Calafat. M. Gregorian fait précéder sa collection d'un résumé des trois ballades, qu'il considère comme étant de provenance oltenienne et nous en donne d'utiles commentaires. Vient ensuite une classification de toutes les ballades — aussi bien de celles publiées dans ce II-ème fasc. de la revue que de celles qui seront ultérieurement publiées — d'après le lieu de leur origine. M. Gregorian nous donne aussi une classification des ballades de sa collection, d'après leur sujet. Vient enfin le chapitre important de la bibliographie des thèmes de l'épique populaire qu'illustrent ces ballades (pp. 166—72). Et ce n'est qu'après que viennent les-

www.cimec.ro

textes des ballades. Des 16 ballades annoncées par M. Gregorian, il n'en a paru que quatre dans ce volume :

1. ,,Vişina", que nous avons aussi entendue chez les Roumains de Bulgarie (dép. de Vidin), est un écho de l'invasion tatare dans notre épique populaire.

2. Le chant de la vie des ,,haïducs", qui vient ensuite, ne devrait certainement pas être placé à cette rubrique, parcequ'il n'a pas un contenu épique ; c'est une confession du ,,haïduc" et en même temps un panégyrique de la vie libre des ,,haïducs", par contraste avec la vie humble du paysan, que le ,,haïduc" regarde avec mépris.

Cependant, du point de vue musical, ce chant lyrique s'encadre à juste titre dans cette catégorie parmi les ,,cântece bătrâneşti haiducesti".

3. ,,Kera" (ou ailleurs, ,,Kira", qui est l'aspect phonétique le plus répandu) — la ballade de la jolie fille enlevée fallacieusement par un affreux Maure dans sa barque.

4. Et finalement, la ballade historique de Brâncoveanu, qui est, paraît-il, la troisième variante connue jusqu'à présent. La première, publiée par Alexandri — et qui est d'ailleurs tellement contestable sous le rapport de son authenticité folklorique — a maintenant des termes de comparaison plus sûrs dans ses autres deux variantes de Păsculescu et de Gregorian, toutes deux de l'Olténie méridionale. En effet, on pourra se rendre mieux compte de ce qui est véritablement populaire dans la ballade d'Alexandri et ce qui a été inventé par le poète.

Ces quatre ballades et les douze autres qui seront publiées dans le prochain volume de l'*Ethnos* — sans épuiser entièrement le répertoire de notre épique populaire — représentent cependant, à l'exception de quelques variantes régionales, les ballades, qui sont les plus connues chez les Roumains.

M. Gregorian se montre un folkloriste de tout premier ordre aussi bien dans la transcription des textes, que dans la classification et l'annotation des matériaux recueillis. Il se range, à côté de M. Diaconu, parmi les meilleurs collectionneurs de textes folkloriques chez les Roumains.

Rappelons encore que M. Diaconu donne à la fin du I-er fascicule (p. 267) et du II-ème (pp. 353—4) un très utile index bibliographique, par ordre alphabétique, des périodiques qui contiennent des matériaux folkloriques roumains, depuis les temps les plus éloignés jusqu'à nos jours.

Cependant, ce qui manque aussi à cette revue ce sont les matériaux ethnographiques. Il serait à désirer qu'au moins les horizons folkloriques soient élargis jusqu'aux dernières limites de ce domaine, surtout que l'on trouve, parmi les collaborateurs de l'*Ethnos*, des collectionneurs et même des interprètes d'une compétence indéniable, qui pourraient très bien le faire.

P. Caraman

SVETON Dr. JÁN, *Slováci v europskom zahraniti* (Die europäischen Ausslandsslovaken), Spisy Slovenskej Akademie vied a umeni (Opera Academiae scientiarium et artium Slovacae), t. 3, Bratislava 1943, 129 p. + 10 cartes. (Avec un résumé en allemand (pp. 111—125).

Le livre du docteur Ján Sveton est divisé en cinq chapitres : 1) Le nombre des Slovaques à l'étranger et leurs établissements ; 2) Leur religion et leur vie religieuse ; 3) La situation biologique des Slovaques à l'étranger ; 4) Leurs

www.cimec.ro

occupations, leur état économique et social ; 5) Les écoles, l'instruction et les rapports culturels. Dans le cadre de ces chapitres, l'auteur s'occupe des Slovaques de Hongrie (avec Bačka), d'Allemagne, de Moravie, de France et de Belgique. Parmi les pays qui nous intéressent spécialement, Sveton étudie sous tous les aspects la vie des Slovaques de Roumanie, de Bulgarie, de Croatie et de l'ancien Banat yougoslave. Le nombre total des Slovaques des pays étrangers est de 1.390.500.

En Roumanie, les premiers colons slovaques sont venus en 1748, de Čaba, dans le district d'Arad. Plus tard, d'autres Slovaques des résidences slovaques de Zvolen, Nopohrad et Liptov émigrèrent dans cette région, de sorte qu'en 1806 ils étaient environ 3335. D'après les données du recensement militaire de 1850, Nadlac, la plus grande commune slovaque de notre pays, avait 9353 habitants, dont 3330 Roumains et 4877 Slovaques. En 1880, d'après le recensement hongrois, de 10.646 habitants 5.598 (52 %) étaient slovaques ; en 1890, de 12.800 habitants leur nombre s'élévait à 6.847 (53 %), en 1910 de 14.043 habitants à 7651 (54 %). Ţipar est aussi une colonie fondée par des colons slovaques venus en 1883 d'Orava (Suchá Hora), de Nitra et de Čaba. C'est à Peregul Mare que s'établirent en 1852 les Slovaques de Šariš. Voici d'autres communes habitées par des Slovaques de la région d'Arad : Cheruluş, Ineu, Mocrea, Pecica, Semlac, Scitiu, Buteni, Satu-Nou, Prunişor, Sebiş, Pancota. D'après la statistique roumaine de 1930, il y avait en total 10.753 Slovaques, un peu plus qu'en 1910 (10.143).

Des Slovaques d'Orava et Nitra émigrèrent en 1813—1848 dans le district de Timiş Torontal, et s'établirent dans la commune de Butin. Après la suppression de la frontière militaire, les Slovaques de Bačka les y suivirent. Parmi les communes habitées par eux, citons : Timişoara, Vucova, Semlacul-Mare, Brestovaţ, Peş, Felnac, Herneacova. D'après la statistique magyare de 1910, 1952 Slovaques se trouvaient dans le district de Timiş-Torontal ; d'après la statistique roumaine de 1930 : 2125. Pour le district de Caraş, la statistique magyare de 1910 donne 1747 Slovaques, la statistique roumaine de 1930 : 1817. Il se trouvent dans les communes de Berzovia, Bocşa Montana, Fizeş, Jersig et Vermeş ; dans le district de Severin à Scăiuş, Rusca Montana, Ferdinand, Caransebeş, Orşova, Nadrag, Tomeşti et Sălbăgel. Ils sont en total environ 1300 âmes.

L'auteur parle des Slovaques des districts de Bihor et Sălaj dans le chapitre consacré aux Slovaques de Hongrie, après l'arbitrage de Vienne. En Bucovine, ils vinrent au début du XIX-e s. comme scieurs de bois, à Huta-Veche, ensuite à Tereblecea et Hliboka ; ils fondèrent même de nouveaux établissements à Solonetul-Nou, Pleşu et Poiana Micului, de même qu'à Văscăuţi, Panca, Laurenca, Jadova, Dunaveţ, Davideni, Petroveţ, Volcineţ, Tereseni et Banilov. En total, environ 3000 Slovaques. Leur natalité baisse surtout dans le Banat. L'auteur signale comme un fléau les mariages mixtes. La mortalité est plus élevée dans le Banat qu'en Bucovine.

Les Slovaques de Roumanie s'adonnent à l'agriculture, aux métiers (ils sont menuisiers, tailleurs, cordonniers, tanneurs, menuisiers, boulangers, mécaniciens, etc.) et au commerce. Les plus aisés sont ceux de Nadlac et de Bucovine. À Nadlac ils possèdent une banque populaire slovaque, une banque régionale et une banque de prêts mutuels. La banque populaire slovaque (Slovenska ľudová banka), fondée en 1902 avec un capital de 100.000 couronnes, est arrivée en 1940 à un capital de 2 millions de couronnes et à des dépôts de 369.090 lei. La

www.cimec.ro

banque régionale (Okresná banka) avait en 1940 des participations en valeur de 1.200.000 lei et des dépôts de 362.000 lei. La banque de prêts mutuels (Vzajomná pomocnica, Nad'lacká sporitel'ňa) a aujourd'hui un capital de 1.200.000 lei et des dépôts de 563.000 lei.

Au point de vue scolaire, les Slovaques de Roumanie ont leurs écoles à Nadlac, Ţipar et Bersovia. Dans les autres communes ils n'ont que des sections dépendant de l'école de l'état. Leur langue et leur conscience nationale ont été et sont entretenues par des associations culturelles. Le cercle populaire slovaque (Slovenský l'udový Kruh), l'Association culturelle slovaque (Slovenský Kultúrný spolok), l'Association protestante des femmes (Evangelický ženusky spolok), etc. sont parmi les plus actives. Au point de vue de la confession, les Slovaques de Roumanie sont protestants, catholiques ou uniates.

En Bulgarie, les colons slovaques sont de date récente. Ils y ont émigré à la fin du XIX-e s. et au commencement du XX-e, et sont venus de Padina, Kovačice, Hajdučice, Petrovko et Kysáč, communes slovaques situées en Yougoslavie, et de Nadlac. Ils se sont établis à Mrtvica (Podem), dans la région de Plevna, ensuite à Garna Mitropolja et Brašljanica. Actuellement on les trouve aussi au bord de la Mer Noire, à Dolni Ezerovo, Vajakjöj, près de Burgas, ensuite dans les régions de Lom et Pišurka, et Orechovo, près du Danube. En 1926, il y avait en Bulgarie, 1227 Slovaques d'après leur langue maternelle et 1439 d'après leur origine ethnique. Les Slovaques de Bulgarie sont catholiques ou protestants. Ils ont une très belle église à Podem et une autre plus petite à Brašljanica. Les mariages mixtes sont beaucoup plus fréquents que dans le Banat. À cause de cela et à cause de leur petit nombre, les Slovaques de Bulgarie sont menacés d'être assimilés par la masse bulgare. La natalité (l'auteur se base seulement sur les chiffres de Brašljanica) est normale : environ 30 ‰ par an. La mortalité représente 10,8 ‰ par an. Leur occupation principale est l'agriculture. Ils ont des écoles slovaques à Mrtvica (Podem), Gorna Mitropolja et Brašljanica.

Les Slovaques ont émigré en Croatie vers la fin du XVIII-e s. En 1770, le Slovaque Ján Bohn, professeur au gymnase serbe de Novi Sad, demanda à Marie Thérèse, l'autorisation d'établir des Slovaques protestants de Bačka, sur le territoire de la frontière militaire, à Srěm. Par suite de l'approbation, 1000 Slovaques s'établirent dans le courant de la même année, dans la commune de Pazova. Ultérieurement, d'autres Slovaques s'installèrent à Ilok, Erdevik et Bingula. Au commencement du XIX-e s. des Slovaques émigrèrent aussi en Slovenie, où ils fondèrent en 1811, la première colonie catholique slovaque à Lednik (dépendant aujourd'hui de la commune de Podgorač). En 1825, on en trouve à Neštin sur le Danube ; en 1830 à Četin dans le district Osijek. Voici d'autres communes habitées par les Slovaques : Krčedin, Novi Slankamen, Stará Pazova, Ašanja, Boljevci, Dobanovci, Grk, Sr. Mitrovica, Malá Vaš'ca, Sid Susek, Soljani, Čepni, Bračevci, Piškorevci, Punitovhri, Našice, Zdenci, Bekteše, Jakšić, Kutjevo, Lipovljani, Autunovac, Nova Bukovica, Zagreb.

Il y a eu total environ 25.000 Slovaques en Croatie. La plupart sont protestants. Les autres sont catholiques, uniates ou orthodoxes. Les protestants ne se marient qu'entre eux, tandis que la proportion des mariages mixtes est assez élevée chez les catholiques. La natalité a beaucoup baissé chez les Slovaques de Croatie. En 1930, à Pazova, l'indice de natalité était de 24,6‰, en 1934, de 21,0 ‰. La mortalité est aussi en régression : en 1930, elle repré-

www.cimec.ro

sentait 19,5‰, en 1932, 17,8‰ et en 1934, 13,3‰. Elle est grande chez les enfants. Leurs principales occupations sont l'agriculture et le jardinage plutôt que les métiers manuels. Autrefois, les jeunes filles slovaques s'engageaient comme servantes et ouvrières à Belgrade. Au point de vue social, environ 56% sont de petits propriétaires, les autres représentent la propriété moyenne. Ceux de Stará Pazova s'adonnent intensivement à l'élevage, surtout à celui des chevaux.

À Srěm, les Slovaques ont soit des écoles slovaques, soit des sections dépendant des écoles d'état. Il y avait en 1939, 24 instituteurs slovaques. Cependant un fort petit nombre d'enfants slovaques fréquente ces écoles. En 1923, à Stará Pazova, des 1156 enfants en âge d'aller à l'école, seuls 617 ont suivi les cours. Dans l'ancienne Slovenie, on ne peut pas parler d'un enseignement slovaque. Les enfants slovaques fréquentent les écoles croates, car ils n'y a pas d'instituteurs slovaques. L'activité culturelle et nationale des Slovaques de Srěm est concentrée autour de la Maison Nationale Slovaque (Slovenský národný dom) fondée en 1928 à Stará Pazova.

Environ 18.000 Slovaques se trouvent dans le Banat serbe. Ils sont venus soit de Bačka, soit de Slovaquie même vers la fin du XVIII-e s. ou le commencement du XIX-e s. Les premiers colons vinrent en 1784, du district (jupa) de Novohrad, à la demande du comte G. Buttler, et s'établirent dans le domaine de Bardáň. En 1786, une partie s'en retourna au pays, l'autre s'installa dans la commune d'Aradáč. Les autres communes habitées par les Slovaques dans le Banat serbe sont : Kovačica, Padiná, Slovenski Aradáč, Slovenski Alexandrovac, Vojlovica, Beloblato, Hajdučica, Potiscky Sv. Mikuláš, Veliki Bečkerek, Pančova. En ce qui concerne la religion, environ 94,6% appartiennent à l'église protestante et seulement 2,4% à l'église catholique. Les uniates, les orthodoxes, les baptistes sont en nombre extrêmement réduit. L'auteur ne donne aucune indication sur la natalité, la mortalité, et les occupations des Slovaques du Banat serbe.

Avant la Guerre mondiale, il n'y avait en Yougoslavie que quatre écoles slovaques et 17 instituteurs, dont cinq seulement étaient slovaques. Après la guerre, les écoles religieuses ont été étatisées, et même en 1934, dans les quatre écoles slovaques il n'y avait pas encore d'instituteurs de cette nationalité. La fréquentation des cours est de même fort réduite : des 2178 enfants en âge d'aller à l'école, à peine 1916 s'y rendaient. En 1939, pour huit écoles élémentaires, il y avait 24 instituteurs slovaques, pour 2178 élèves. L'activité des écoles est complétée par celle des associations culturelles : la Société de lecture, (Čitací spolok) à Slovenski Aradáč, la Salle de lecture slovaque (Slovenská čitárna), à Hajdučice, la Maison Nationale (Národný dom) à Kovačice, etc.

Telles sont, en résumé, les données que nous trouvons dans le livre du docteur Ján Sveton, au sujet des Slovaques épars dans la Péninsule Balkanique. Ce sont des colons de date récente, qui ont réussi à s'assurer par leur travail, leur ténacité, leur sobriété et leur honnêteté, une bonne situation économique et un niveau culturel élevé, parmi les peuples des Balkans. Mais la baisse de leur natalité et l'aggravation de la mortalité, font que le nombre des Slovaques, d'ailleurs fort bien doués au point de vue biologique, diminue toujours. Font exception ceux de Bucovine, de la Transylvanie du Nord et les petits groupements slovaques de Bulgarie.

Nous n'avons rien à ajouter à l'exposé méthodique, documenté et en-

www.cimec.ro

thousiaste du Dr. Sveton. L'on sent palpiter à chaque page, l'âme du patriote slovaque, plein de souci pour l'avenir de ses compatriotes, détachés de la grande masse slovaque et vivant isolés dans des pays étrangers.

Il faudrait ajouter au sujet des Slovaques de l'U. R. S. S., qui—d'après le tableau de la p. 51—sont au nombre de 15.000 que nous en avons aussi rencontré, à l'occasion de notre passage dans la Crimée du Nord, dans la région de Zelias bowka, où ils ont encore conservé jusqu'à présent, leur langue maternelle.

La bibliographie concernant les Slovaques de Roumanie ne comprend pas l'article de Frant. Jiri Noska *Minoritățile ceho-slovace în Transilvania și Banat* (Les minorités tchéco-slovaques en Transylvanie et Banat), publié dans l'œuvre commémorative, *Transylvania, Banat, Crișana, Maramureș, 1918—1928*, I, Bucarest 1929, pp. 661—666.

Le livre du Dr. Sveton est complété par des tableaux, des diagrames, des statistiques, et 10 cartes. La carte concernant les Slovaques de Bucovine est extraite de l'étude du prof. Simeon Reli, *Zminulosti Čechoslovaků usedlých na panstvích rumunského pravislavního cirkevního fondu v Bukovnič* (Le passé des Tchéco-Slovaques établis sur les domaines de l'église roumaine de Bucovine), publiée dans la revue slovaque *Bratislava*, VIII, p. 220 et suiv. Parmi les cartes, celle concernant les Slovaques de Bulgarie, manque. Une carte montrant la diffusion générale des Slovaques en Europe fait aussi défaut. Le résumé allemand est suffisamment large.

Dr. Mihail P. Dan

www.cimec.ro

MINISTERE DE LA CULTURE NATIONALE ET DES CULTES

L O I No. 60.

ANTONESCU
MARÉCHAL DE ROUMANIE
ET
„CONDUCĂTOR" DE L'ETAT

Vu le rapport de Mr. le Ministre Secrétaire d'Etat au Département de la Culture Nationale et des Cultes, no. 280.028 1942 et en vertu des dispositions des décrets-lois no. 3052 du 2 septembre et no. 3072 du 7 septembre 1940;

Nous avons décrété et décrétons :

Décret-Loi
pour la création de l'Institut d'Etudes et de Recherches Balkaniques

Art. 1. —Il est créé l'Institut d'Etudes et de Recherches Balkaniques, personne juridique de droit public, fonctionnant auprès du Ministère de la Culture Nationale et des Cultes.

Art. 2. — Les buts de l'Institut sont :

a) Encourager les recherches scientifiques et les études comparatives, concernant l'histoire, la civilisation et la culture des peuples balkaniques;

b) Etablir des liens de coopération intellectuelle entre les institutions de culture en Roumanie et les différents centres d'activité scientifique de la Péninsule.

Art. 3. — Le titulaire de la chaire d'histoire des peuples balkaniques à la Faculté de lettres de Bucarest, est de droit Directeur de l'Institut. Le Directeur représente l'Institut devant la Justice, les autorités et les particuliers.

Art. 4. — Le personnel de l'Institut d'Etudes et de Recherches balkaniques est de deux sortes : scientifique et administratif.

a) Le personnel scientifique est composé de : 7 membres permanents dont le salaire est assimilé à celui des directeurs de sections des instituts de Recherches Scientifiques; 2 chefs de tra-

www.cimec.ro

vaux et 2 assistants. Les membres permanents sont recrutés parmi les professeurs et les maîtres de conférences universitaires, dont l'autorité dans le domaine des spécialités respectives est reconnue. Les chefs de travaux et les assistants, parmi les docteurs versés dans le domaine historique, ethnographique ou linguistique ;

b) Le personnel administratif se compose d'un secrétaire et d'un bibliothécaire, recrutés conformément à la loi de l'enseignement supérieur.

Art. 5. — La nomination du personnel scientifique et administratif se fait sur la proposition du directeur de l'Institut et sur celle du Ministère de la Culture Nationale et des Cultes. Ce personnel sera rétribué conformément au tableau d'encadrement et de salarisation annexé, qui fait partie intégrante de la présente loi.

Art. 6. — Les dépenses pour le personnel et le matériel, nécessaires au fonctionnement de l'Institut, seront inscrites dans le budget du Ministère de la Culture Nationale et des Cultes.

Art. 7. — Un crédit budgétaire extraordinaire de 522.800 Lei pour l'Institut d'Etudes et de Recherches Balkaniques est ouvert au compte du Ministère de la Culture Nationale et des Cultes, pour paiement des salaires et accesoires dus au personnel prévu dans l'article précedent, jusqu'au 31 mars 1943, couvert par le fond de crédits à accorder prévu dans le budget général de l'Etat pour l'exercice 1942/1943.

Art. 8. — Un règlement décidera le mode de fonctionnement et d'organisation de l'Institut.

Donné à Bucarest, le 2 février 1943.

ANTONESCU
Maréchal de Roumanie
et
„Conducător" de l'Etat

Ministre des Finances:
ALEXANDRE NEAGU

Ministre de la Culture Nationale
et des Cultes:
Prof. I. PETROVICI

No. 255.

Tableau de salarisation du personnel scientifique et administratif de l'Institut d'Etudes et de Recherches Balkaniques

Directeur	groupe	A	20	Type de salaire		18
Membres permanents	,,	A	20	,,	,, ,,	20
Chefs de travaux	,,	A	20	,,	,, ,,	26

www.cimec.ro

Assistants	groupe	A	20	Type de salaire		28
Secrétaire	,,	A	33	,,	,,	27
Bibliothécaire	,,	A	34	,,	,,	29

Rapport du Ministre de la Culture Nationale et des Cultes à Monsieur le Maréchal Ion Antonescu, Conducător de l'Etat :

Monsieur le Maréchal,

Les peuples d'Europe s'acheminent vers une ère de collaboration plus serrée. Il faut espérer que l'organisation future de notre continent tiendra soigneusement compte des lois géographiques et historiques. Les grandes séparations naturelles ne pourront plus être ignorées. Le Sud-Est, la Balcanie, comme l'appelait l'époque de fédéralisme romantique, délaissera un régime de frontières, fondé sur le dédain des lois naturelles et d'une évolution historique plusieurs fois millénaire, pour obtenir une organisation qui lui est propre.

Un vaste processus de clarification a commencé, les recherches scientifiques mettent en lumière les bases communes — de race, de culture et de civilisation — qui unissent les peuples du Sud-Est en une grande famille. Les premiers signes victorieux du nouveau courant de pensées étaient visibles avant la première guerre mondiale ; depuis, ils se sont multipliés sans cesse.

Le peuple roumain, qui jadis soutint avec tant de générosité la grande communauté orthodoxe, est appéle, une fois encore, à appuyer et développer cette activité destinée à contribuer essentiellement au rapprochement et à la connaissance des peuples balkaniques. Dans ce domaine, il ne peut céder le pas à personne.

Pour l'accomplissement du désideratum mentionné, j'ai l'honneur de soumettre à votre approbation et signature le projet de décret pour l'organisation de l'Institut d'Etudes et de Recherches Balkaniques, attaché à l'Université de Bucarest, en vertu des dispositions des décrets-lois no. 3052 du 5 septembre et no. 3072 du 7 septembre 1940.

Recevez, nous vous prions, Monsieur le Maréchal, l'assurance de notre haute considération.

Ministre de la Culture Nationale et des Cultes,
Prof. I. PETROVICI

No. 280.028/1942.

www.cimec.ro

SOMMAIRE

Pages

AVANT-PROPOS

VICTOR PAPACOSTEA, *La Peninsule Balkanique et le problème des études comparées* III

GÉOGRAPHIE

V. MIHĂILESCU, *La „Balcania" centrale* 1

HISTOIRE

R. VULPE, *Gerania, Cranea, Ecrenè* 14

EM. CONDURACHI, *Les monnaies attiques dans les Balkans* 30

V. LAURENT, *Le thème byzantin de Serbie* 35

N. BĂNESCU, *Ethnographie et rôle militaire du thème de Bulgarie* . . . 48

I. DJ. SIRUNI, *Baïrakdar Moustafa Pacha et Manouk-Bey, „Prince de Moldavie"* 53

MARIA MATILDA ALEXANDRESCU DERSCA, *N. Iorga, historien de l'Empire Ottoman* 101

I. MOGA, *Les antécédents du traité de commerce de Passarowitz* 123

V. MIHORDEA, *Les frères Cantacuzène et le projet de révolte des chrétiens des Balkans* 129

M. LASCARIS, *La révolution grecque vue de Salonique* 145

D. BODIN, *Nouvelles informations sur les mouvements révolutionnaires roumains et „sclavons" de Craïova, Galatz et Braïla de 1840—1843* . 169

N. CAMARIANO, *L'organisation et l'activité culturelle de la Compagnie des marchands grecs de Sibiu* 201

S. DRAGOMIR, *André Şaguna et Joseph Rajačić* 242

ART ET CULTURE

D. BERCIU, *Ein Problem aus der Frühgeschichte Südosteuropas* 283

GR. IONESCU, *Byzance et l'architecture religieuse en Roumanie* 307

CL. TSURKAS, *Les premières influences occidentales dans l'Orient orthodoxe* 333

D. SIMONESCU, *Le monastère de Cetățuia (Iassy), foyer de culture de l'Orient orthodoxe* 357

www.cimec.ro

Pages

D. V. ECONOMIDIS, *Die Frage der griechischen Linguistik in den rumänischen Fürstentümern* 366

A. CAMARIANO, *Le théâtre grec à Bucarest au début du XIX-e siècle* . . 381

M. REGLEANU, *Les premiers boursiers roumains à Athènes* 417

PHILOLOGIE ET FOLKLORE

N. DRĂGANU, *Ancienneté et expansion des Roumains d'après la toponymie, l'onomastique et la langue* 423

P. CARAMAN, *Les bases mystiques de l'anthroponymie* 464

E. PETROVICI, *Vestiges des parlers slaves remplacés par le roumain* . 498

MISCELLANÉES

A. SACERDOȚEANU, *Encore un nom de lieu latin en Chalcidique* . . 516

A. GOLIMAS, *Les caïmacams inconnus du prince Jean Mavrocordat et la date de son arrivée a Jassy* 518

VICTOR PAPACOSTEA, *Deux documents autographes de Moschopolis* . 520

COMPTES RENDUS

Fritz Valjavec, *Südosteuropa und Balkan* (V. Tufescu); André Ronai, *Tableau ethnique du bassin des Carpathes* (V. Mihăilescu); Fr. Rainer et I. Simionescu, *Sur le premier crâne d'homme paléolithique trouvé en Roumanie*; Giacomo Devoto, *Die Indogermanen auf den Balkan*; Chr. Pescheck, *Streitäxte aus Bulgarien* (D. Berciu); A. Marinescu-Nour, *Cultul lui Zalmoxis*; Em. Condurachi, *Monumenti cristiani nell'Illirico* (D. M. Pippidi); D. Tudor, *Sucidava* II (Gh. Ștefan); Al. Bărcăcilă, *Une ville daco-roumaine: Drubeta* (D. Tudor); Tr. Ionescu-Nișcov, *La tradition cyrillo-méthodienne dans l'histoire des Slaves de l'Ouest* (Mihail P. Dan); P. Mutafčiev, *Istorija na bălgarski narod* (M. Lascaris); Dr. Thim Jozsef, *A magyarországi 1848—49-iki szerb lőlkelés tőrténete. Kiadja a magyar tőrténelmi társulat* (S. Dragomir); Milovan Gavazzi, *Godina dana Hrvatskih Narodnih običaja*, I—II; *Anuarul Arhivei de Folklor*, IV; *Ethnos* I, 1, 1942 (P. Caraman); Dr. Jan Sveton, *Slováci v europskom Zahraniti* (Mihail P. Dan) 525

ANNEXE 581

Tipărit în atelierele S. A. R. „Cartea Românească" din București B-dul Regele Carol I, Nr. 3. Reg. Comerțului Nr. 311/931 Soc. Ilfov, în luna Martie 1944.

www.cimec.ro